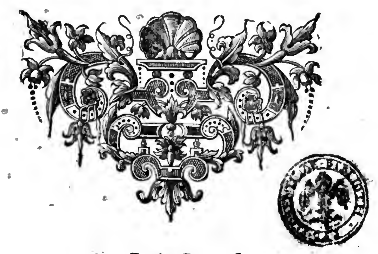
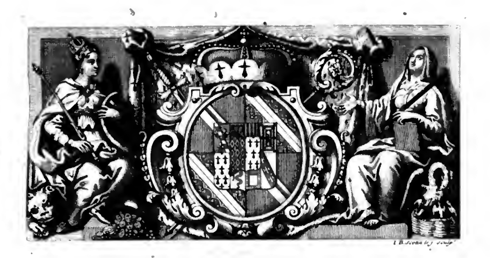

Digitized by Google

DÉFENSE
DES
SS. PERES
ACCUSEZ
DE PLATONISME.



A PARIS,
Chez LE CONTE & MONTALANT, Quay des Auguſtins, près la ruë Pavée, à la Ville de Montpellier.

M. DCC. XI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE ROHAN
DE SOUBIZE,
EVÊQUE PRINCE DE STRASBOURG,
Nommé par le Roy au Cardinalat.


ONSEIGNEUR,

J'ay crû qu'après avoir examiné avec soin le pretendu Platonisme des Peres de l'Eglise, je ne pouvois rien faire de mieux, que d'en laisser

le jugement à VÔTRE ALTESSE, *& que d'inviter ceux qui ſont dans des ſentimens oppoſez aux miens, de s'en remettre comme moy à vos déciſions.*

Je ne doute pas qu'ils n'acceptent avec joye ce parti. Car quel autre Arbitre pourroient-ils deſirer, qui fût d'une plus grande autorité, d'une capacité & d'une équité plus reconnuës?

Le rang que VÔTRE ALTESSE *tient dans l'Egliſe en qualité d'Evéque; celuy qu'Elle tient dans le monde en qualité de Prince; cette puiſſance temporelle & ſpirituelle dont Elle eſt revêtuë; tant de titres éminens, qui réüniſſent en ſa perſonne ce que l'Egliſe & le ſiecle ont de plus auguſte, luy donnent une autorité qui doit faire recevoir avec reſpect les jugemens qu'Elle porte. Pour moy je declare dès-à-preſent à mes adverſaires, que quand même* VÔTRE ALTESSE *me condamneroit, jamais je ne m'éloigneray de la ſoûmiſſion que je dois avoir pour une puiſſance ſi ſainte & ſi reſpectable.*

S'il s'en trouve parmi eux, qui, non contens du droit que vous donne vôtre dignité, demandent ſur tout dans une cauſe comme celle-cy, cette autorité qui vient de la ſcience & de la capacité; j'ay dequoy encore les contenter parfaitement ſur ce ſujet.

Toute la France ſçait que VÔTRE ALTESSE

a excellé dès ses premieres années dans toutes les sciences divines & humaines ; & que la Sorbonne, cette Societé si celebre dans tout le monde Chrétien, Vous a non seulement deferé les marques de distinction qu'elle n'accorde qu'à une capacité reconnuë ; mais encore que par une prérogative tout-à-fait singuliere, elle Vous a choisi dès-lors pour être l'arbitre de toutes les sçavantes disputes, par lesquelles elle éprouve ceux qui aspirent à ses honneurs.

Elle se souvient encore avec plaisir de cette justice qu'elle a renduë au merite de VÔTRE ALTESSE; *& pour en conserver la memoire à la posterité, elle a voulu marquer dans ses Registres, qu'elle a eu égard en cela à vôtre éloquence & à vôtre capacité extraordinaire, beaucoup plus qu'à la grandeur de vôtre naissance.*

Son exemple a été suivi par deux sçavantes Academies, qui se sont tenu honorées de Vous avoir dans leur corps, & qui dans un genre different d'érudition, Vous ont rendu à l'envi la même justice.

Quelque éclatans que soient tous ces témoignages, ils doivent ceder neanmoins au jugement que le plus sage & le plus grand des Rois a fait recemment du merite de VÔTRE ALTESSE, *lorsqu'il Vous a nommé pour remplir une place du sacré College, qui sous les yeux & avec l'auto-*

rité du Souverain Pontife, décide des plus importantes questions qui s'élevent dans toute l'étenduë du Christianisme.

Il seroit fort surprenant, MONSEIGNEUR, *que tout le monde Chrétien devant bien-tôt écouter avec respect les décisions que Vous porterez sur les plus grandes affaires de la Religion, ceux avec qui j'entre en dispute, fissent quelque difficulté de se rendre au jugement que* VÔTRE ALTESSE *prononcera touchant le prétendu Platonisme des Saints Peres.*

Une seule chose pourroit peut-être les arrêter encore : c'est la crainte que VÔTRE ALTESSE *ne fût prévenuë contre eux, ou que l'élevation de son rang ne les empêchât de Vous faire connoître leurs raisons avec toute la liberté necessaire. Mais pour peu qu'ils veulent faire attention aux autres excellentes qualitez de* VÔTRE ALTESSE, *ils condamneront bien-tôt leur apprehension, comme la plus injuste & la plus mal fondée qui fût jamais.*

Y a-t-il rien dont ceux qui ont l'honneur de Vous connoître soient plus convaincus, que de vôtre droiture & de vôtre attachement inviolable aux regles les plus severes de l'équité? Pour apprehender que VÔTRE ALTESSE *ne s'en éloigne dans la cause dont il s'agit, il faudroit auparavant avoir apperçû en Elle quelqu'une de ces passions qui sont les sources des préventions & des*

faux jugemens. Mais c'eſt en vain que l'on examine curieuſement toutes ſes paroles & ſes démarches, on n'y en voit aucune trace : on ne trouve au contraire dans toute ſa conduite qu'une parfaite égalité d'eſprit, & une tranquillité d'ame que rien ne peut alterer. C'eſt ce qui fait que tout le monde dit, & que l'on eſt ſouvent tenté de croire, que VÔTRE ALTESSE *n'a point en effet d'autres paſſions, que celles qui portent au bien, & qui ont la vertu pour objet.*

Sa bonté, ſa douceur, & ſon affabilité ſont encore plus connuës & plus admirées. Elles préviennent, elles gagnent, elles charment infailliblement tous ceux qui ont l'honneur de Vous approcher. Je ſuis ſi sûr de cet effet qu'elles produiront ſur ceux que j'invite à prendre VÔTRE ALTESSE *pour Arbitre, que je ne crains point de m'avancer trop en leur diſant, que s'ils n'en demeurent pas charmez autant que moy, je veux bien paſſer pour avoir perdu ma cauſe auprès d'eux.*

Après cela, MONSEIGNEUR, *il me paroît que mes adverſaires ſeroient les plus déraiſonnables de tous les hommes, s'ils refuſoient le parti que je leur propoſe. Ils l'accepteront donc ſans héſiter ; & par-la je croiray avoir fait une choſe très-avantageuſe aux interêts des Peres de l'Egliſe que je défends.*

Mais après avoir travaillé pour eux, en re-

mettant leur cauſe entre les mains de VÔTRE ALTESSE, *ne me ſera-t-il pas permis d'ajoûter un mot pour moy, ou plûtôt pour le Seminaire & le College de Straſbourg, dont je ſuis icy l'interprete?*

Comblez des bienfaits de VÔTRE ALTESSE, *honorez depuis ſi long-temps de ſa bienveillance, appuyez de ſon autorité dans tous nos miniſteres, nous cherchons par tout les occaſions de luy donner des marques publiques de nôtre reconnoiſſance. Celle qui ſe preſente eſt à la verité bien legere, & répond mal à l'ardeur de nos deſirs. J'eſpere neanmoins que* VÔTRE ALTESSE *ne deſapprouvera pas que nous tâchions de nous en prévaloir, pour faire connoître à tout le monde les obligations infinies que nous luy avons, & l'admiration où nous ſommes de toutes ſes grandes qualitez. J'oſe même me flater qu'Elle ne trouvera pas mauvais que j'en profite moy-même, pour l'aſſurer en particulier du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE SERENISSIME

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
BALTUS, de la Compagnie de JESUS.

PRÉFACE.

DE tous les moyens que les Sociniens pouvoient imaginer pour répandre plus facilement leurs erreurs, je n'en vois aucun qui ſoit moins capable d'en impoſer à un homme un peu éclairé, que celuy du prétendu Platoniſme des SS. Peres, auquel ils ſe ſont attachez depuis quelques années.

En effet avancer hardiment, comme ils font, que la Religion Chrétienne a été corrompuë dès les premiers ſiecles par le mélange de la Philoſophie Platonicienne, & qu'en particulier le Myſtere de la Trinité n'eſt qu'une production de cette même Philoſophie mal entenduë par les SS. Peres, c'eſt un paradoxe ſi viſiblement détruit par les promeſſes que Jeſus-Chriſt a faites à ſon Egliſe, par l'impoſſibilité évidente qu'une pareille corruption ait jamais pû ſe gliſſer dans la doctrine Chrétienne, & enfin par tous les ouvrages des SS. Peres, & par tous les monumens de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, que comme je ne conçois pas la temerité de ceux qui oſent le ſoûtenir, je comprendrois encore moins la foibleſſe de ceux qui

pourroient s'y laiſſer ſurprendre.

Y a-t-il une verité plus ſouvent & plus clairement énoncée dans les divines Ecritures du Nouveau Teſtament, que celle qui nous aſſure que le Saint Eſprit demeure perpetuellement avec l'Egliſe ſon Epouſe (1), qu'il l'inſtruit de toutes les veritez qu'elle doit croire, & qu'il la preſerve de s'écarter jamais de ce que Jeſus-Chriſt luy a enſeigné? Qu'y a-t-il de plus exprès, & en même temps de plus divin, que ces paroles que le Fils de Dieu adreſſa à ſes Apôtres, & à tous leurs ſucceſſeurs, un peu avant » que de monter au Ciel? Allez, leur dit-il (2), » & inſtruiſez tous les peuples, les baptiſant au » nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit, & » leur apprenant à obſerver tout ce que je vous » ay commandé; & aſſurez-vous que je ſeray avec » vous tous les jours juſqu'à la conſommation du » ſiecle. Eh quoy? Le Fils de Dieu eſt avec ſon Egliſe tous les jours juſqu'à la fin du monde: il luy donne ſon ſaint Eſprit pour demeurer éternellement avec elle: il luy promet (3) que tous

(1) Joan. XIV. ℣. 16. Et ego rogabo Patrem, & alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiſcum in æternum. Et ℣. 26. Paraclitus autem Spiritus ſanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, & ſuggeret vobis omnia, quæcumque dixero vobis.

(2) Matth. XXVIII. ℣. 19. & 20. Euntes ergo docete omnes gentes; baptizantes eos in nomine Patris, & Filii, & Spiritus ſancti: Docentes eos ſervare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiſcum ſum omnibus diebus uſque ad conſummationem ſæculi.

(3) Matth. XVI. ℣. 18. Et ego dico tibi quia tu es Petrus, & ſuper hanc

les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ; & on osera dire que dès les premiers siecles, où cette assistance perpetuelle du saint Esprit, & cette providence speciale du Fils de Dieu sur son Eglise, fut si sensible & si évidente, elle se sera laissé seduire par les chimeres de la Philosophie Platonicienne, & que par un égarement inconcevable elle les aura mises au nombre de ses plus grands Mysteres & des articles fondamentaux de sa créance ? Avancer un tel paradoxe, n'est-ce point se mocquer insolemment des promesses de Jesus-Christ, & les regarder, par la plus horrible de toutes les impietez, comme autant d'illusions & d'impostures ?

Mais en quel temps, par qui & comment une si étrange corruption a-t-elle pû se glisser dans la foy de toute l'Eglise ? Icy les ennemis de la Religion Chrétienne sont obligez de soûtenir les choses les plus impossibles. Ils prétendent que ce Platonisme insensé a commencé par l'illustre Martyr saint Justin, qu'ils disent avoir été (4) *le premier des Peres Platoniciens, qui a fait d'une vertu ou d'une manifestation de Dieu, une Hypostase ; ayant renversé les idées de*

petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

(4) *Platonisme Dévoilé, I. Part. chap. I. pag. 11. Daniel Zuicker, Auteur de l'*Irenicum Irenicorum*, a dit à peu près la même chose, comme je l'apprends des Nouvelles de la Republique des Lettres, Avril 1704. page 459.*

l'Ecriture, par les préjugez qu'il apportoit de l'école de Platon. Mais pour ne point toucher icy les preuves que nous apporterons dans le corps de cet ouvrage, demandons ſeulement à ces hardis calomniateurs, qu'ils nous expliquent donc en même temps, comment il s'eſt pû faire qu'aucun de tous les Chrétiens & de tous les Paſteurs de l'Egliſe, qui vivoient du temps de ſaint Juſtin, & qui n'avoient pas été élevez comme luy dans l'école de Platon, ne ſe ſoit jamais apperçû de ce renverſement des idées de l'Ecriture, & de cette prétenduë corruption introduite par cet illuſtre Martyr dans le dogme capital de leur créance? Ne faut-il pas que ces Auteurs temeraires, s'ils veulent ſoûtenir leur prétention, ſuppoſent neceſſairement, que tous les Fidéles du deuxiéme ſiecle ne ſçavoient pas le premier article de leur foy, ni ce qu'ils avoient répondu à leur baptême, ni ce que ſignifioit cette invocation du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit, qu'ils avoient continuellement à la bouche, & qu'ils voyoient employée preſque dans tous les Myſteres & dans toutes les actions publiques & particulieres de leur Religion? Ne faut-il pas qu'ils ſuppoſent encore, que tous les Evêques & tous les Paſteurs de l'Egliſe étoient alors plongez dans la léthargie la plus profonde, ou dans l'indifference la plus criminelle; euxqui

comme tous leurs prédeceſſeurs ou leurs ſucceſſeurs durant ces premiers ſiecles, ont donné des preuves ſi éclatantes de leur vigilance à conſerver le dépôt précieux de la Foy, particulierement dans le point dont il s'agit, & de leur zele infatigable à le défendre contre toutes les hereſies qui s'élevoient de leur temps?

Et certainement ſi ſaint Juſtin avoit alteré de quelque maniere que ce puiſſe être, la foy des premiers Chrétiens par le mélange de la Philoſophie Platonicienne, qui peut douter un ſeul moment, que ces ſaints & zelez Evêques ne l'euſſent traité avec la même rigueur, dont ils uſerent à l'égard de Cerinthe, de Marcion, de Baſilide, de Valentin, de Paul de Samoſates, & des autres hereſiarques, qu'ils retrancherent de la ſocieté des Fidéles pour cette même cauſe, & dont ils combattirent les erreurs avec tant de force & d'ardeur? Qui doute que n'ayant pas épargné le Diſciple, je veux dire Tatien, quelque recommandable qu'il fût d'ailleurs pour ſon érudition, ils n'euſſent pas plus ménagé le Maître ſur un égarement, que toute la ſcience, toute la ſainteté imaginable, & le martyre même n'auroit pas été capable d'excuſer auprès d'eux?

N'inſiſtons pas davantage ſur une verité ſi certaine & ſi évidente. Je ſuis perſuadé qu'il ne ſe trouvera perſonne, pour peu qu'il conſidere la

nature & l'importance des dogmes dont il s'agit, la connoissance distincte qu'en avoient tous les Fidéles dans les differentes parties de l'Univers, où ils se trouvoient dès-lors en très-grand nombre, leur attachement inviolable pour ces mêmes dogmes, qui étoient le fondement de toutes leurs esperances, & enfin le zele ardent des Pasteurs & des Evêques pour conserver ces dogmes, tels qu'ils les avoient reçûs des Apôtres, qui ne reconnoisse évidemment, que la corruption que les Sociniens prétendent avoir été introduite par saint Justin dans la créance de l'Eglise, est une chose absolument impossible.

Disons plûtôt, que puisque cet illustre Martyr de Jesus-Christ, loin d'être soupçonné par les Evêques de son temps, ou par leurs successeurs, d'avoir alteré la foy Chrétienne sur la Divinité éternelle du Fils de Dieu, ou sur le Mystere adorable de la Trinité, a toûjours été regardé dans l'Eglise comme un des plus ardens défenseurs de cette même foy; c'est une consequence certaine, que lorsqu'il a soûtenu ces dogmes tels qu'il les avoit reçûs, & tels que nous les croyons encore aujourd'huy, il n'a fait qu'exposer les sentimens de tous les Fidéles de son siecle, de ceux qui l'avoient précédé & instruit dans la foy, & par consequent la pure doctrine des Apôtres & de Jesus-Christ même,

Enfin quand les Sociniens nous propoſent l'attachement que ſaint Juſtin & les autres anciens Peres ont eu pour la Philoſophie de Platon, comme la cauſe ou le principe de cette corruption, qu'ils ſuppoſent s'être gliſſée dans les dogmes principaux de nôtre Religion, à qui prétendent-ils faire illuſion ? Qui eſperent-ils de pouvoir engager dans un piege auſſi groſſier que celuy-là ? Croyent-ils qu'à force de repeter dans leurs livres, ſans jamais le prouver, que les Peres ont été Platoniciens, & de s'écrier ridiculement en parlant d'eux (5) : *Quels Auteurs, Bon Dieu! qui ne ſoufflent que le Platoniſme, qui ne reſpirent que le Platoniſme;* ils viendront à bout de détruire dans tous les eſprits la connoiſſance certaine & évidente que la lecture des Peres de l'Egliſe & de toute l'Hiſtoire Eccleſiaſtique nous donne du contraire ? Peuvent-ils ignorer qu'il n'y a preſque perſonne dans le monde Chrétien, qui ne ſoit inſtruit que les Philoſophes payens, & entre tous les autres, les Platoniciens ont été les plus grands ennemis que les SS. Peres ayent eu à combattre ; & que la Philoſophie payenne, dans quelque ſecte qu'on la conſidere, étoit alors auſſi oppoſée à la Religion Chrétienne, que le Paganiſme même, dont cette Philoſophie faiſoit la partie la plus conſiderable & la plus dangereuſe? Et cela

(5) *Platoniſme Dévoilé, I. Part. chap. XVI. page 180.*

ne ſuffit-il pas pour obliger tout le monde à re-
jetter avec mépris le prétendu Platoniſme des
SS. Peres, comme une fauſſeté & une abſurdité
manifeſte ?

Ils nous objectent l'attachement que l'on a
eu dans les derniers ſiecles pour la Philoſophie
d'Ariſtote, comme une preuve de celuy qu'ils
attribuënt aux SS. Peres pour la Philoſophie de
Platon. Mais quand il y auroit eu ſur ce ſujet
une conformité parfaite entre les premiers &
les derniers ſiecles, qu'en pourroient-ils conclure
en faveur de leur paradoxe ? Eſt-ce une conſe-
quence que les Peres de l'Egliſe ayant été éle-
vez dans la Philoſophie de Platon, comme la
plûpart des Docteurs des derniers ſiecles dans
celle d'Ariſtote : que l'ayant ſuivie dans toutes
les matieres purement philoſophiques : ayant
encore, ſi l'on veut, fait ſervir ſa methode &
quelques-uns de ſes termes à l'explication des
dogmes de nôtre Religion ; ils ont auſſi com-
poſé de quelques-uns de ſes ſentimens, des ar-
ticles de nôtre foy, & introduit dans l'Egliſe
quelques-unes de ſes idées, comme des Myſte-
res revelez par Jeſus-Chriſt même ? Où ont-ils
lû ? où ont-ils trouvé, que l'on ait porté juſqu'à
ce point d'impieté & d'extravagance l'attache-
ment que l'on a eu dans les derniers ſiecles pour
la Philoſophie Peripateticienne ? Ne ſçavent-ils
pas

pas que toutes les fois qu'il s'eſt trouvé des eſprits trop hardis & trop remplis d'eux-mêmes (6), qui s'étant gâtez par leur attachement exceſſif à cette Philoſophie, ont entrepris d'introduire dans la Religion de nouvelles opinions, ou quelques ſubtilitez dangereuſes qu'ils y avoient puiſées ; toute l'Egliſe s'eſt incontinent ſoûlevée contre leur entrepriſe audacieuſe, & a foudroyé de ſes anathêmes leurs profanes nouveautez de paroles ?

Ainſi donc, quand il ſeroit certain que la Philoſophie de Platon auroit été en vogue dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, comme celle d'Ariſtote dans les derniers, les ennemis de la Religion Chrétienne n'en pourroient tirer aucun avantage en faveur de leur impieté. Cependant comme ils ne produiſent rien de plus ſpecieux en apparence que ce préjugé, qu'ils ont trouvé preſque établi par tout ; & qu'ils le conſiderent comme une eſpece de premier principe, ſur lequel ils peuvent appuyer sûrement leurs prétentions les plus temeraires ; je me ſuis attaché particulierement à l'examiner dans cet ouvrage ; & je croy en avoir tellement démontré la fauſſeté, auſſi-bien que celle des conſequences

(6) *Tels qu'Amauri condamné dans un Concile tenu à Paris ſous Philippe Auguſte en 1204. Abailard, dont les erreurs furent condamnées dans le Concile de Soiſſons en 1120. Gilbert de la Porrée, qui retracta les ſiennes dans le Concile de Reims en 1143.*

qu'ils prétendent en tirer, & des prétextes dont ils peuvent le colorer, que toutes les personnes raisonnables avouëront, que le prétendu Platonisme des SS. Peres, de quelque maniere qu'on puisse l'entendre, est une chimere & une absurdité manifeste.

Ce n'est point là neanmoins le seul but que je me suis proposé dans mon travail : j'ay esperé encore, qu'en exposant, comme j'ay fait, les sentimens des Peres de l'Eglise touchant la Philosophie payenne en general, & celle de Platon en particulier, cela serviroit à nous en donner une juste idée, & à détromper ceux qui l'estiment & qui la louënt trop, au préjudice de la verité, & souvent même de la Religion. A quoy bon en effet tous ces éloges outrez, que quelques-uns de nos Auteurs font de la Philosophie de Platon, de celle de Pythagore ou de Zénon (7), &, ce qui est plus étrange, de celle d Epicure même? Pourquoy entreprendre de justifier ces Philosophes payens des égaremens dont ils sont si évidemment convaincus, & par leurs propres ouvrages, & par l'histoire de leur vie, & par les témoignages les plus au-

(7) *On peut voir sur ce sujet les Reflexions Morales de l'Empereur Marc Antonin avec la Préface ; la Vie de Pythagore, ses symboles & ses vers dorez ; la Vie & les Oeuvres de Platon traduites en François : Ouvrages d'un de nos plus habiles Traducteurs. On peut joindre La Motte le Vayer, de la Vertu des Payens, & les differentes Apologies que l'on a faites de nos jours de la Vie & de la Morale d'Epicure.*

thentiques de toute l'antiquité Chrétienne & profane ? A quoy sert de s'efforcer inutilement à montrer, que leur morale contient ce qu'il y a de plus excellent & de plus sublime dans celle du Christianisme, & à les égaler presque eux-mêmes aux Chrétiens les plus parfaits & aux Saints du premier ordre ? A quoy, dis-je, tout cela peut-il servir, sinon à jetter dans une erreur pernicieuse quantité de gens peu éclairez, à diminuer en eux l'amour & l'admiration qu'ils doivent avoir pour la doctrine & la morale toute divine de la Religion Chrétienne ; & en les éloignant des veritables medecins de leur ame, les engager à s'attacher à d'autres qui ne peuvent que les tromper ?

C'est à peu près ce qu'a dit un des plus sçavans hommes du seiziéme siecle (8), dont le témoignage sur ce sujet est d'autant plus considerable, qu'ayant été grand admirateur de la Philosophie Stoïcienne, il reconnut enfin que la trop grande estime qu'il en avoit faite, pouvoit être pour luy-même & pour plusieurs autres

(8) Justus Lipsius, Centuria I. Epist. selectarum, Epist. XCVII. ad Lævinum Torrentium. Veræ fidei & veræ lucis fulcrum illud defuit (Senecæ, Epicteto, Arriano) cui qui non innixus, necessum est in partem aliquam ruat. Et tamen hic quoque facile peccari sentio, si quis eos nimius apud lubricam juventutem hanc miretur & laudet. Abstrahat enim a veris & legitimis illis animorum medicis, alliget ad agyrtas istos. Quod cum aliis, tum mihi quoque deinceps censeo cavendum. Non enim satis, ne ipse errem, sed ne alteri erroris causa.

un dangereux écüeil. Il est vray cependant qu'il s'en faut beaucoup, qu'il ait porté les choses aussi loin en cette matiere, que quelques autres Ecrivains ont fait après luy.

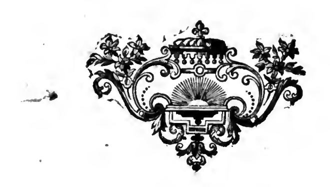
La conduite des Peres de l'Eglise toûjours également droite & judicieuse, a été certainement bien differente. Aussi loin d'être sujette à de pareils inconveniens, elle n'a pû, & ne peut encore produire que les meilleurs effets. Lorsqu'ils nous representent avec autant de force que de verité les dissensions perpetuelles des Philosophes payens sur tous les dogmes de leur Philosophie, l'inutilité de toutes leurs recherches, la foiblesse de toutes leurs conjectures, l'absurdité de la plûpart de leurs opinions, leurs contradictions, leur incertitude, leur ignorance, & enfin les erreurs & les égaremens prodigieux dans lesquels ils sont tombez; on est forcé de reconnoître que l'esprit humain, quelque grand, quelque subtil, & quelque penetrant qu'il puisse être, lorsqu'il est abandonné à luy-même, & qu'il n'a point de regle sûre qui le dirige, n'est capable que de s'embarrasser dans des doutes & des difficultez dont il ne peut se tirer, de s'égarer dans mille fausses idées, & d'enfanter les opinions les plus monstrueuses & les plus extravagantes. On voit de plus le besoin extrême où il s'est trouvé, d'être instruit & éclairé par

la Revelation de Dieu, & celuy où il est encore d'un Interprete sûr & infaillible de cette même Revelation.

Enfin lorsque les SS. Peres opposent ces veritez admirables que Dieu nous a revelées, aux illusions & aux erreurs des Philosophes, & que par-là ils mettent dans le plus grand jour, & l'excellence toute divine de la Religion Chrétienne, & la foiblesse extrême de toute la Philosophie payenne, qui peut deliberer un moment sur le jugement qu'il doit porter de l'une & de l'autre? Qui peut se dispenser d'avoir autant de mépris pour celle-cy, que d'attachement, d'estime & d'admiration pour celle-là? Sur tout peut-on alors refuser au divin Auteur de nôtre foy, à la Sagesse increée & subsistante du Pere éternel, au Verbe de Dieu, qui s'est fait homme pour éclairer tous les hommes de ces grandes & salutaires veritez, l'amour & la reconnoissance infinie que nous luy devons tous, pour un bienfait si inestimable?

Ce sont là les sentimens que les paroles vives & ardentes des Peres de l'Eglise produisent infailliblement dans le cœur de ceux qui les lisent dans leur source. Je suis obligé d'avoüer, que je leur ay fait perdre beaucoup de leur force dans les traductions que j'en ay faites. Cependant si je puis esperer,

que ces traductions, toutes imparfaites qu'elles sont, ne laisseront pas, avec le secours de la Grace, d'inspirer quelques bons sentimens à ceux qui les liront dans mon ouvrage, je croiray avoir obtenu la double fin que je m'y suis proposée: qui est de confondre l'impieté des ennemis de la Religion, & de contribuer en même temps à l'instruction & à l'édification des Fidéles.



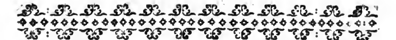


TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

Que les Peres de l'Eglise n'ont pas été élevez dans la Philosophie Platonicienne.

LIVRE SECOND.

Que les Peres de l'Eglise n'ont point suivi la Philosophie Platonicienne.

Payens

LIVRE TROISIÉME.

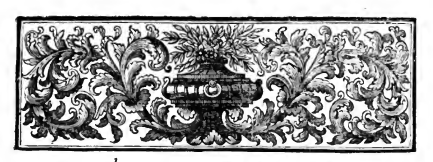
Que les Peres de l'Eglise ont combattu la Philosophie Platonicienne.

LIVRE QUATRIÉME.

Dans lequel on répond aux objections.

Fin de la Table des Chapitres.

DÉFENSE



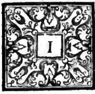
DÉFENSE
DES
SAINTS PERES
ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE PREMIER.

Que les Peres de l'Eglise n'ont pas été élevez dans la Philosophie Platonicienne.

AVANT-PROPOS.

Origine du prétendu Platonisme des SS. Peres.



IL N'Y A gueres d'opinions qui se soient répanduës davantage en assez peu de temps, que celle du Platonisme des Peres de l'Eglise ; & il n'y en a gueres aussi qui ayent été moins prouvées, ni qui soient appuyées sur des fondemens moins solides. On peut dire (1) que la plûpart de

(1) *Mr. le Clerc, pour ne point parler des autres, se fonde par tout*

AVANT-PROPOS. ceux qui ont eu cette idée, ne l'ont prise qu'en jugeant trop facilement des siecles passez, par celuy auquel ils vivoient ; & de la methode que les anciens Chrétiens ont suivie dans leurs études, par celle qu'ils ont vûe en usage dans les siecles postérieurs. Ainsi, comme depuis environ le treiziéme siecle la Philosophie d'Aristote a regné dans les Ecoles Chrétiennes ; que presque tous les Docteurs Catholiques, qui ont paru depuis ce temps-là, ont été élevez dans cette Philosophie, & qu'ils s'en sont même servis utilement pour expliquer, ou pour défendre les dogmes de la Religion ; on a crû qu'il en avoit été de même de la Philosophie de Platon dans les premiers siecles du Christianisme ; & que les Peres de l'Eglise nourris & élevez dans cette Philosophie qui regnoit de leur temps, avoient écrit & parlé suivant les principes & les sentimens qu'ils y avoient puisez.

Si on n'avoit étrangement abusé dans ces derniers temps de ce préjugé si plausible en apparence, & si commun aujourd'huy, il ne seroit peut-être pas fort necessaire d'en démontrer la fausseté ; puisqu'il n'y a point d'homme raisonnable, qui ne doive tomber d'accord, que l'on peut très-utilement se servir de la Philosophie profane, pour expliquer les dogmes de la foy ; & que l'on sçait d'ailleurs que les Protestans (2) qui ont declamé d'abord avec le plus

sur ce préjugé. Voyez sa Bibliotheque Universelle, Tome X. page 181. Bibliotheque choisie, Tome XII. page 212. Ars Critica, pag. 11. §. 2. cap. 11. pag. 536. Epist. VIII. Critica, pag. 268.

(2) *Luther dès les premiers temps de sa revolte, s'emporta avec sa violence ordinaire contre la Philosophie d'Aristote, & contre l'usage*

d'emportement contre elle, & contre l'usage que les Docteurs Catholiques des derniers siecles en ont fait, ont été des premiers ensuite à en reconnoître l'utilité, à remettre en honneur la Philosophie d'Aristote dans leurs Ecoles, & à remplir les Bibliotheques d'une infinité d'explications & de Commentaires sur les Livres de ce Philosophe. (3)

Abus étrange qu'on en a fait, & necessité qu'il y a de le réfuter.

Mais il s'en faut bien que l'on s'en soit tenu là, ni que l'on se soit contenté de dire, que la Philosophie de Platon avoit regné dans les premiers siecles de l'Eglise, de la même maniere que celle d'Aristote a regné dans ceux qui les ont suivis; ou qu'en disant que les SS. Peres ont été Platoniciens, on ait prétendu ne rien dire autre chose, sinon qu'ils avoient été élevez dans la Philosophie de Platon, & qu'ils s'en étoient servis pour expliquer les dogmes de la foy, à-peu-près comme on s'est servi depuis de celle d'Aristote : On a poussé les choses bien plus loin,

que l'on en faisoit dans les Universitez. C'est ce que l'on voit sur tout dans ses Lettres. Melancton au contraire la soûtint toûjours, & l'expliqua dans plusieurs de ses Ouvrages. Son exemple fut suivi par les plus habiles Protestans, qui l'enseignerent dans les Universitez. Au commencement du siecle passé, un certain Daniel Hoffman aidé de quelques autres Lutheriens rigides, fit ses efforts pour la bannir de l'Université d'Helmstat. Mais elle y fut maintenuë avec beaucoup d'ardeur par les autres Docteurs, & sur tout par Jean Casellius, qui reçût sur ce sujet des complimens des autres Universitez, & des plus habiles Lutheriens d'Allemagne. On peut voir là-dessus Johan. Angelius Werdenhagen, in Appendice ad Ψυχολογίαν Johannis Baptistæ Teutonici : *Ouvrage singulier par le fanatisme dont il est plein, & dont Vverdenhagen paroît merveilleusement entêté.*

(3) *Voyez la Liste des Commentateurs d'Aristote, imprimée à la fin des Ouvrages de ce Philosophe, de l'Edition de Paris, en deux Tomes in fol. par les soins de Guillaume Du-Val. On trouvera dans cette Liste un grand nombre de Protestans; & il serois aisé d'en ajoûter plusieurs autres.*

AVANT-PROPOS.

& jusqu'à un excés qui doit faire horreur, non seulement à ceux qui s'interessent à l'honneur des Peres de l'Eglise ; mais encore à tous les Chrétiens en general, pour peu d'estime & d'amour qu'ils ayent pour leur Religion. En effet, l'on veut leur persuader (4) à la faveur de ce prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise, que cette Religion sainte dont ils font profession, n'est qu'un affreux mélange de la doctrine de Jesus-Christ & de la Philosophie de Platon ; & qu'un grand nombre de dogmes qu'ils croyent leur avoir été révélez de Dieu même, ne viennent originairement que du Platonisme, dont les Peres de l'Eglise étoient entêtez, & dont ils avoient adopté les sentimens, par la conformité qu'ils croyoient y trouver avec l'Ecriture, & par l'estime prodigieuse dont ils étoient prévenus pour Platon.

(4) *C'est ce que soûtient l'Auteur du Platonisme Dévoilé, ou plûtôt ce qu'il suppose par tout. Mr. le Clerc est dans les mêmes sentimens, & voicy comme il s'exprime dans son Art Critique, premier volume, page* 536. Veteres Christiani, qui per aliquot sæcula Platonici fuerunt, cùm legerent Scripturam, ut ex ea Religionis Christianæ systema quoddam colligerent ; Platonicas suas notiones Scripturæ notionibus ubique miscuerunt, & quod in Scriptura non legebatur, quodque credi volebant, ex ea deduxerunt consectariis, non ex uno fonte derivatis, sed ex Platone æquè ac ex Prophetis. Cùm verò Occidentales Christiani Aristotelis scripta terere & admirari cœpissent; tum quoque cœperunt Peripatetica dogmata miscere cum Scripturæ decretis, atque ex illa mistura infinita consectaria deducere, quibus conflata est Scholastica Theologia. Et infra : Quod Scriptura de Deo ejusque natura nos docet, ex Platone interpretati erant Veteres, ex Aristotele verò Scholastici, nunc ex Cartesio multi interpretantur ; & ut præterita sæcula pro ibrida illa Theologia pugnarunt scriptis, anathematibus, legibus, edictis, quasi pro meris oraculis divinis : invenientur fortè olim qui pro Cartesiano Christianismo quasi pro aris & focis dimicent. *Ce discours n'a pas besoin de commentaires : on en voit clairement toute la malignité : nous en ferons voir encore dans la suite de cet Ouvrage la fausseté évidente par rapport aux Peres de l'Eglise.*

AVANT-PROPOS. *Qui sont les Auteurs de cette impieté, & jusqu'à quels excez ils l'ont portée.*

On n'ignore pas qui sont les Auteurs d'une entreprise si insensée & si pernicieuse. On sçait qu'elle vient des plus grands ennemis de Jesus-Christ & de sa Religion, qui n'osant attaquer ouvertement le Mystere adorable de la Trinité, la Consubstantialité du Verbe, l'Incarnation du Fils de Dieu, & plusieurs autres dogmes pareils qu'ils rejettent, se servent de ce nouveau biais, pour en détruire la créance dans l'esprit des Fideles.

Ils renouvellent l'extravagante calomnie des Payens, qui soûtenoient qu'il se trouvoit dans les Evangiles des maximes & des sentences empruntées de Platon.

Il s'en trouve même parmy ces ennemis cachez de la Religion, qui non contens de nous représenter continuellement les SS. Peres comme des gens entêtez du Platonisme, & appliquez à nous en transmettre toutes les idées, comme autant d'articles de foy; poussent leur temerité jusqu'à prétendre, que l'on en voit des traces bien marquées dans l'Ecriture Sainte, tant du vieux que du nouveau Testament; (5) que l'on y trouve en effet quantité de phrases Platoniciennes, & des sentimens qui ne peuvent avoir été tirez que de Platon, ou de quelqu'un de ses Sectateurs: par-là ils renouvellent la calomnie extravagante des Payens des premiers siecles, qui osoient avancer que Jesus-Christ & les Apôtres avoient beaucoup profité de Platon; & qu'un grand nombre de dogmes & de sentimens qu'ils

(5) *Bibliotheque Universelle, Tome X. pages 400. 401. 402. 403. 404. & suivantes. Je me suis attaché particulierement dans le IV. Livre de cet Ouvrage, à réfuter cet endroit de la Bibliotheque Universelle, parce qu'il paroît que Mr. le Clerc le regarde comme ce qu'il a fait de meilleur sur le prétendu Platonisme des SS. Peres, y renvoyant souvent dans ses autres Ouvrages, & l'ayant fait traduire en Anglois, aussi-bien que la vie de Clement d'Alexandrie, qui se trouve dans le même Tome, & que nous examinerons aussi en ce qui regarde nôtre sujet.*

AVANT-PROPOS.

ont enſeignez, avoient été pris des Livres de ce Philoſophe payen. Mais il y avoit ſans doute plus d'ignorance que de malice dans cette calomnie des Payens, comme les Peres de l'Egliſe l'ont fait voir; (6) au lieu qu'il y a certainement beaucoup plus de malice que d'ignorance dans ces Ecrivains pernicieux qui la renouvellent aujourd'huy; puiſque quand bien même ils ne s'expliqueroient pas, on ne verroit que trop où ils en veulent venir, & dans quels paſſages de l'Ecriture ils trouvent ſur-tout ces idées & ces expreſſions Platoniciennes dont ils parlent.

Il n'y a point de Chrétiens qui ne doivent être indignez de ces calomnies : mais il n'y en a point auſſi pour peu inſtruit qu'il ſoit, qui en puiſſe être ébranlé dans ſa foy.

Il faudroit être bien inſenſible aux interêts de la Religion Chrétienne, à l'honneur des Peres de l'Egliſe, & à celuy de Jeſus-Chriſt même, l'Auteur de nôtre foy, pour ne pas reſſentir les coups qu'on leur porte, & les outrages indignes qu'on leur fait, ſous prétexte de ce prétendu Platoniſme; mais il eſt vray auſſi, qu'il faudroit être en même temps bien peu inſtruit de ce que c'eſt que le dépôt de la doctrine qui a été confié à l'Egliſe Catholique, & ignorer entierement qui eſt celuy qui veille continuellement à ſa conſervation, pour être ébranlé par tous ces vains diſcours & pour avoir la moindre apprehenſion que quelque dogme étranger ne ſe ſoit gliſſé dans ce ſacré dépôt, & n'en ait alteré la pureté.

Comme ces calomnies ſont fondées ſur l'opinion que les SS. Peres ont été Platoniciens, il eſt neceſſaire de la réfuter.

Neanmoins comme il pourroit ſe trouver des gens peu inſtruits, & peu précautionnez contre les artifices de ces Ecrivains pernicieux, & que l'accuſa-

(6) Origenes l. VI. contra Celſum. Auguſtinus l. II. de Doctr. Chriſt, cap. XXVIII. & Epiſt. XXXIV. vet. edit. ad Paulinum. *Nous produirons leurs paroles au Livre IV.*

tion qu'ils osent intenter contre les SS. Peres, d'avoir corrompu la doctrine de Jesus-Christ, en y mêlant les idées de Platon, semble tirer quelque vraysemblance de ce préjugé où l'on est, qu'il en a été de ce Philosophe dans les premiers siecles, comme d'Aristote dans les derniers; je crois qu'il est important d'en démontrer la fausseté, & de faire connoître en même temps combien les Peres de l'Eglise étoient éloignez de tomber dans un égarement aussi étrange qu'est celuy dont on les accuse. AVANT-PROPOS.

C'est ce que j'entreprens de faire avec le secours du Ciel, dans cet Ouvrage, que je diviseray en quatre Livres. Dans le premier je feray voir, que les SS. Peres n'ont pas été élevez dans la Philosophie de Platon, & qu'il est faux que cette Philosophie ait regné dans les premiers siecles de l'Eglise, comme celle d'Aristote dans les derniers. *Division de cet Ouvrage, & dessein des quatre Livres qu'il renferme.*

Dans le second je montreray, que les mêmes SS. Peres n'ont jamais suivi la Philosophie Platonicienne, sur quelque matiere que ce puisse être; & qu'au contraire ils l'ont rejettée absolument & sans aucune exception.

Dans le troisiéme je feray voir, que non seulement ils l'ont rejettée & condamnée en general; mais encore qu'ils l'ont combattuë dans tous ses points principaux; qu'ils en ont réfuté toutes les erreurs avec beaucoup de force; & qu'enfin ils n'ont rien omis pour confondre Platon, & en donner du mépris à tout le monde.

Dans le quatriéme enfin, j'examineray tous les prétextes qui ont servi de fondemens à cette accu-

AVANT-PROPOS. sation de Platonisme, que l'on a intentée aux Peres de l'Eglise; & je mettray en évidence la mauvaise foy avec laquelle les ennemis de la Divinité de Jesus-Christ & de sa Religion, ont abusé de quelques-uns de leurs passages, pour les calomnier indignement, & pour attaquer en leurs personnes le Mystere adorable de la Trinité.

Fruits que l'on espere en recueillir.

Si je puis bien remplir ce dessein que je me suis proposé, & en prouver solidement toutes les parties, j'espere qu'il n'y aura plus lieu de soupçonner les Peres de l'Eglise d'avoir été attachez à la Philosophie de Platon, ou d'en avoir inconsiderément mêlé les idées & les sentimens avec la doctrine de Jesus-Christ. Je suis persuadé au contraire, que, pour peu d'attention que l'on apporte aux extraits de leurs Ouvrages que je produiray sur ce sujet, on avouëra que l'on ne peut pas se former une idée plus juste, plus parfaite & plus sublime que celle qu'ils avoient de l'excellence toute divine de la doctrine du Sauveur du monde, au-dessus de toutes les imaginations de Platon & des autres Philosophes de l'antiquité profane; & qu'en même temps on re-
» connoîtra avec eux & par leur moyen, la difference
» infinie (7) qu'il y a entre les conjectures superbes
» d'un petit nombre de Philosophes, & la publication
» d'une doctrine qui guerit les ames, & qui a refor-
» mé les mœurs de toutes les Nations du Monde.

(7) August. l. de vera Religione cap. IV. de Platonicis loquens: Ergo cedant ei à quo factum est, nec curiositate aut inani jactantia impediantur, quominus agnoscant quid intersit inter paucorum tumidas conjecturas, & manifestam salutem correptionemque populorum.

POUR

CHAP. I.

Division du premier Livre. Les SS Peres n'ont pû être élevez dans la Philosoph'e Platonicienne qu'en trois manieres que l'on propose, & dont l'on prétend montrer la fausseté.

POUR JUGER sainement de cette opinion si commune aujourd'huy, que les SS. Peres, ainsi que tous les anciens sçavans Chrétiens, ont été élevez dans la Philosophie de Platon ; je croy qu'il est à propos d'examiner d'abord, quelle doctrine on enseignoit dans les Ecoles Chrétiennes des premiers siecles ; ensuite, quelle étoit la méthode que les Chrétiens observoient, lorsqu'ils s'appliquoient en leur particulier à l'étude de la Philosophie ; & enfin considerer l'état où se trouvoient alors les Ecoles des Payens, & quelle secte de Philosophie y dominoit davantage.

En effet, si les Peres de l'Eglise ont été nourris dans la Philosophie Platonicienne, comme on le prétend, ce ne peut estre, que parce que cette Philosophie étoit enseignée dans les Ecoles Chrétiennes où ils étoient élevez ; ou parce que dans leurs études particulieres, ils s'attachoient à cette Philosophie, préferablement à toutes les autres ; ou enfin parce qu'elle regnoit dans les Ecoles Payennes, que plusieurs d'entr'eux avoient fréquentées avant que d'embrasser le Christianisme. Or je soûtiens, I. Que dans les premiers siecles de l'Eglise, la Philosophie Platonicienne n'a point été receüe dans les Ecoles Chrétiennes. II. Que rien n'est plus opposé à la méthode que les sçavans Chrétiens observoient, soit en enseignant, soit en étudiant la Philosophie, que cet attachement qu'on leur suppose pour celle de Platon en particulier. III. enfin, Qu'il est faux même que cette Philosophie ait regné dans les Ecoles payennes ; ou que la secte Platonicienne l'ait em-

porté au dessus des autres qui étoient alors en vogue dans le Paganisme.

On examine d'abord si l'on a enseigné la Philosophie Platonicienne dans les Ecoles Chrétiennes des premiers siecles. Erreur de ceux qui le prétendent ou qui le supposent.

Et premierement, pour ce qui regarde les Ecoles Chrétiennes : Ce seroit en verité bien mal connoître l'état où se trouvoit l'Eglise dans ces premiers siecles, & le caractere des saints Evêques qui la gouvernoient, que de s'imaginer qu'ils voulussent établir des Ecoles dans leurs maisons Episcopales, ou dans l'enceinte de leur Eglise ; les entretenir, & y présider par eux-mêmes, ou par quelqu'un de leurs Prêtres les plus sçavans & les plus pieux, afin que l'on y enseignât la Philosophie Payenne. Non sans doute ; & il n'y a personne, pour peu instruit qu'il soit de la situation où se trouvoit alors le Christianisme, qui ne voye bien, que les besoins pressans de l'Eglise naissante, la fureur des persecutions, ausquelles les Fideles étoient continuellement exposez, & la necessité où ils étoient d'être confirmez dans leur foy, instruits dans la pieté, & encouragez au Martyre, demandoient de ces saints Evêques dont nous parlons, bien d'autres soins ; & des Fideles qui étoient élevez dans les Ecoles qu'ils avoient établies, des études bien differentes de celle de la Philosophie de Platon ou d'Aristote.

L'état où se trouvoit alors le Christianisme, ne le permettoit pas.

Mais sans m'arrêter à toutes ces considerations que l'on peut faire ; je dis qu'il est indubitable par tout ce que l'Antiquité nous apprend de ces Ecoles Chrétiennes, qu'elles n'étoient établies que pour y enseigner les dogmes de la Religion, expliquer les Ecritures saintes, & élever les Cathecumenes & les Fideles dans la vertu & la pieté Chrétienne ; & que

Ces Ecoles n'étoient établies que pour y enseigner l'Ecriture Sainte. Preuve de cette ve-

c'étoit là l'employ & l'occupation de ceux qui sous l'autorité des Evêques, présidoient à ces Ecoles. Jugeons-en par celle d'Alexandrie, la plus ancienne & la plus illustre de toutes; & sur le modele de laquelle toutes les autres furent formées dans la suite. Elle avoit été établie dès le temps de l'Evangeliste saint Marc, premier Evêque de cette grande Ville, & gouvernée toûjours sous son autorité, & sous celle des Evêques ses successeurs, par des Docteurs Ecclesiastiques, ainsi que s'exprime saint Jerôme. (1)

rité, parce qui nous est rapporté de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie la plus ancienne & la plus fameuse de toutes.

Ces Docteurs Ecclesiastiques sont, comme l'on sçait, saint Pantene, Clement d'Alexandrie, Origene, saint Heracle, saint Denys d'Alexandrie, Pierius & les autres qui les suivirent dans cet employ, & qui tous ne se sont pas rendus moins recommandables par leur vertu éminente, que par leur profond sçavoir. Or quand on pourroit soupçonner ces grands hommes d'avoir enseigné la Philosophie profane dans l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie, & que tous les ouvrages qu'ils nous ont laissez sur l'Ecriture Sainte, & sur toutes les autres matieres de la Religion & de la pieté Chrétienne, dignes fruits des études qu'ils faisoient, & ausquelles ils presidoient, ne détruiroient pas un pareil soupçon; ce qu'Eusebe

Qui sont ceux qui ont présidé à cette Ecole, & quels ouvrages ils nous ont laissez.

(1) Hieronymus L. de Script. Eccles. in Pantæno. Pantænus Stoicæ sectæ Philosophus juxta quandam veterem in Alexandria consuetudinem, ubi à Marco Evangelista semper Ecclesiastici fuere Doctores, tantæ prudentiæ & eruditionis tam in scripturis divinis quàm in sæculari litteratura fuit, ut, &c..... Hujus multi quidem in sanctam scripturam extant commentarii, sed magis viva voce Ecclesiis profuit.

rapporte en particulier de l'illustre saint Pantene, ne nous permettroit pas de nous y arrêter un seul moment.

Ce que dit Eusebe de S Pantene, de ses fonctions, & de celles de ses successeurs dans l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie.

En effet, à propos de ce grand homme dont il parle, il nous fait connoître parfaitement, pourquoy l'Ecole d'Alexandrie avoit été établie; quelle doctrine on y enseignoit; & quel étoit l'employ de ceux qui en avoient la charge. Voicy ses paroles: (2) En ce temps-là, c'est à dire, sous l'Empire de Commode, Pantene, cet homme si celebre par son érudition, gouvernoit l'Ecole des Fideles; car dès les premiers temps il y a eu une Ecole dans Alexandrie, pour y enseigner les saintes Lettres; & cette Ecole, qui subsiste encore aujourd'huy, a toûjours été gouvernée par des hommes également illustres par leur éloquence, & par leur capacité dans les sciences divines. Ensuite, parlant toûjours du même Pantene, il ajoûte un peu plus bas: (3) Ainsi donc cet excellent homme, aprés avoir travaillé si utilement pour la Religion, présida enfin à l'Ecole d'Alexandrie, dans laquelle, partie de vive voix, & partie par écrit, il exposa les trésors des dogmes sacrez.

Jamais la Philosophie de Platon, ni celle d'aucun au-

On voit assez si par *ces saintes Lettres, ces sciences divines, & ces dogmes sacrez*, qu'Eusebe nous assure avoir été enseignez dans l'Ecole d'Alexandrie, on

(2) Euseb. l. v. Eccles. Hist. cap. x. Ἡγεῖτο δὲ τηνικαῦτα τῆς τῶν πιστῶν αὐτόθι διατριβῆς, τῶν ἀπὸ παιδείας ἀνὴρ ἐνδοξότατος, ὄνομα αὐτῷ Πάνταινος. ἐξ ἀρχαίου ἔθους διδασκαλείου τῶν ἱερῶν λόγων παρ' αὐτοῖς συνεστῶτος. ὃ καὶ εἰς ἡμᾶς παρατείνεται. καὶ πρὸς τῶν ἐν λόγῳ καὶ τῇ περὶ τὰ θεῖα σπουδῇ δυνατῶν συγκροτεῖσθαι παρειλήφαμεν.

(3) Idem ibid. in fine capitis. Ὅ γε μὴν Πάνταινος ἐπὶ πολλοῖς κατορθώμασι, τοῦ κατ' Ἀλεξάνδρειαν τελευτῶν ἡγεῖται διδασκαλείου ζώσῃ φωνῇ καὶ διὰ συγγραμμάτων τοὺς τῶν θείων δογμάτων θησαυροὺς ὑπομνηματιζόμενος.

peut entendre la Philosophie de Platon, ou de quelque autre Payen; ou plûtôt si ce ne seroit pas une manifeste absurdité que de le prétendre. Mais quand même Eusebe n'expliqueroit pas si clairement à quelles sortes d'études l'Ecole d'Alexandrie étoit destinée, le nom seul d'Ecole des Catecheses, qu'elle a toûjours porté, nous le feroit connoître parfaitement; puisqu'on ne peut pas sçavoir la signification de ce mot, ou se souvenir des ouvrages des SS. Peres qui portent le même nom, sans reconoître en même temps que rien n'étoit plus éloigné de la sainteté des dogmes que l'on enseignoit dans cette Ecole, que toutes les matieres qui appartiennent à la Philosophie Payenne.

...tre Philosophe payen n'a été enseignée dans cette Ecole: ce qui se prouve encore par le nom qu'elle a toûjours porté d'Ecole des Catecheses.

Si nous examinons de la même maniere ce que les anciens Auteurs nous rapportent de l'Ecole Chrétienne de Cesarée, formée par Origene (4) sur le modele de celle d'Alexandrie; de celle d'Edesse, dont parle Theodore, (5) surnommé le Lecteur; de celle de Nisibe loüée par (6) Junilius, & par Cas-

Il faut necessairement reconnoitre la même chose des autres anciennes Ecoles Chrétiennes. comme de celle de Cesarée de celle d'Edesse. de celle de Nisibe & des autres.

(4) Eusebius Hist. Eccles. l. VI. cap. XXVII. & XXX.

(5) Theodorus Lector lib. II. Histor. Eccles. Ἐν Ἐδέσσῃ τῇ πόλει διδασκαλεῖον χριστιανικὸν τῆς Περσικῆς, ὥς φασι, διατελοῦς, &c. *Theodore ajoûte que le Nestorianisme s'étant glissé dans cette Ecole, infecta ensuite toute la Perse.*

(6) Junilius in Præf. l. de Partibus divinæ Legis ad Primasium. Ad hæc ego respondi vidisse me quendam Paulum nomine, Persam genere, qui Syrorum schola in Nisibi urbe est edoctus, ubi divina Lex per Magistros publicos, sicut apud nos in mundanis studiis Grammatica & Rhetorica ordine ac regulariter traditur. Tunc diu quæsitus. si quid ex ejus dictis haberem, dixi quod legissem regulas quasdam quibus ille discipulorum animos, priusquam expositionis profunda patefaceret, volebat imbuere: ut ipsarum interim causarum quæ in divina Lege versantur, intentionem ordinemque cognoscerent: ne sparsim & turbulente, sed regulariter singula dis-

ſiodore ; (7) & des autres pareilles qui ont été dans les ſiecles ſuivans ; nous verrons que la Philoſophie profane n'a jamais eu lieu dans toutes ces Ecoles ; & qu'elles n'ont été pareillement établies, que pour l'inſtruction des Fideles dans la doctrine & dans la pieté Chrétienne.

CHAP. II. *Loin qu'on ait enſeigné dans ces Ecoles* J'AJOUTE de plus, que bien loin que l'on enſeignât la Philoſophie Payenne dans ces Ecoles, on s'y appliquoit au contraire ſouvent à en refuter les

cerent ..... Unde in duos breviſſimos libellos regularia hæc inſtituta collegi ..... Sunt & alia illius viri præclara monimenta. Nam & beati Pauli ad Romanos epiſtolam audivi ſubtilius, ut arbitror, exponentem ; quam ego ex ejus ore, ne memoria laberetur, excepi.

(7) Caſſiodorus Præf. l. De Inſtitutione Divin. Scriptur. Graviſſimo ſum, fateor, dolore percitus, quod Scripturis divinis Magiſtri publici deeſſent, cum mundani auctores uberrima procul dubio traditione pollerent. Niſus ſum cum beatiſſimo Agapito urbis Romæ, ut ſicut apud Alexandriam multo tempore fuiſſe traditur inſtitutum, nunc etiam in Niſibi civitate Syrorum Hebræis ſedulo fertur exponi, collatis expenſis in urbe Romana profeſſos Doctores ſcholæ potius acciperent Chriſtianæ, unde anima ſuſciperet æternam ſalutem, & caſto atque puriſſimo eloquio fidelium lingua comeretur. *Ce qu'Euſebe & ſaint Jerôme rapportent de ſaint Juſtin Martyr, qu'il demeura à Rome,* ἔχων τὰς διατριβάς, *peut être interpreté d'une eſpece d'Ecole, que ce ſaint Martyr établit dans cette capitale du monde. Mais on ne peut douter en même temps que ſaint Juſtin dans cette Ecole ou ces diſputes Philoſophiques, ne s'appliqua uniquement qu'à prouver la verité de la Religion Chrétienne, prêcher Jeſus-Chriſt, réfuter les Philoſophes payens, & en particulier Creſcent Philoſophe Cynique, dont il confondit la temerité, & fit voir à tout le monde l'ignorance & les calomnies. C'eſt ce que nous apprenons de luy-même dans ſa premiere Apologie, d'Euſebe au Livre IV. de ſon Hiſtoire, de ſaint Jerôme, & de Tatien. Ce dernier nous apprend que ce ſaint Martyr en prouvant la verité de nôtre Religion, s'appliquoit en même temps à montrer, que les Philoſophes payens étoient tous des impoſteurs & des hommes perdus de débauches.* Κηρύττων τὴν ἀλήθειαν, ἤλεγχε τοὺς φιλοσόφους καὶ ἀπατεῶνας ἐξήλεγχεν. *Et c'eſt, comme le remarque le même Tatien, & Euſebe aprés luy, ce qui luy attira le glorieux Martyre qu'il ſouffrit.*

erreurs, & à en inspirer de l'horreur aux fideles. On ne pourra point douter de ce que je dis, si l'on fait attention, I. Que les Philosophes étant alors les plus dangereux ennemis du Christianisme, & regardez au moins sur le même pied, que nous considerons aujourd'huy les heretiques; Ces sçavans hommes qui présidoient aux Ecoles dont nous parlons, ne pouvoient en expliquant aux Fideles les Ecritures Saintes, se dispenser de refuter en même temps les erreurs de ces Philosophes. II. Que l'Ecriture parlant elle même souvent, tantôt contre les dangereuses illusions de la Philosophie profane; tantôt contre ceux qui ayant connu par son moyen les veritez les plus importantes, les avoient démenties par leur conduite, & s'étoient precipitez dans les desordres les plus honteux; & tantôt contre la fausse sagesse dont ils se glorifioient tous, & qu'elle traite de folie; les mêmes Docteurs se trouvoient obligez, en expliquant tous ces endroits de l'Ecriture, de faire sentir à leurs auditeurs la verité de ce qu'elle leur apprenoit sur ce sujet, en exposant à leurs yeux, & les erreurs de cette Philosophie, & les égaremens des Philosophes. III. Que comme entre ceux qu'ils instruisoient, ou qui venoient les entendre, il s'en trouvoit souvent qui avoient été élevez dans les erreurs de cette Philosophie Payenne, ces habiles Maîtres devoient s'appliquer avant toutes choses, à les en détromper, pour les rendre plus capables de recevoir ensuite les veritez saintes qu'ils vouloient leur apprendre.

la Philosophie profane, on s'y appliquoit à refuter ses erreurs, & à en donner de l'horreur aux Fideles, & aux Catechumenes.

Pour peu qu'on ait lû les ouvrages de ces grands hommes, ou ceux des autres Peres de l'Eglise, on

C'est dans cette vûë qu'Origene

s'appliqua à l'étude de la Philosophie Payenne, ainsi que S. Heracle qui luy succeda dans le gouvernement de l'Ecole d'Alexandrie, S. Pantene, S. Denys & les autres.

verra bien que je n'avance rien icy, qui ne soit fondé sur la conduite qu'ils ont tenuë constamment dans ces occasions, & dont ils ne nous ayent laissé dans leurs livres une infinité de preuves. Voicy ce que dit Origene sur ce sujet, en parlant du temps auquel il presidoit à l'Ecole d'Alexandrie : (8) „ M'étant „ appliqué tout entier à l'instruction des Fideles, com- „ me je vis qu'un grand nombre d'heretiques & de „ gens habiles dans les sciences du Paganisme, & „ sur tout dans la Philosophie, venoient pour m'en- „ tendre ; je crus que je devois m'instruire des dogmes „ de ces heretiques, & des sentimens de ces Philoso- „ phes. Je m'appliquay donc à cette étude, à l'exemple „ de Pantene, qui avant moy s'étoit rendu par ce „ moyen très-utile au salut de plusieurs, & qui n'a- „ voit pas acquis une capacité mediocre dans ce genre „ d'érudition. J'avois aussi alors devant les yeux l'exem- „ ple d'Heracle, qui est à present Prêtre de l'Eglise „ d'Alexandrie ; & qui avoit déja passé cinq années „ sous son Maître de Philosophie, avant que j'eusse „ commencé à l'entendre avec luy. Il avoit même „ pris dès lors l'habit de Philosophe, qu'il porte encore

(8) Origenes apud Euseb. l. VI. Hist. Eccles. cap. XIX. Ἐπεὶ δὲ ἀνακειμένῳ μοι τῷ λόγῳ, τῆς φήμης διατρεχούσης περὶ τῆς ἕξεως ἡμῶν προσῄεσαν, ὅτε μὲν αἱρετικοὶ, ὅτε δὲ οἱ ἀπὸ τῶν ἑλληνικῶν μαθημάτων, καὶ μάλιστα τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ, ἔδοξεν ἐξετάσαι τά τε τῶν αἱρετικῶν δόγματα, καὶ τὰ τῶν φιλοσόφων περὶ ἀληθείας λέγειν ἐπαγγελλόμενα. τοῦτο δὲ πεποιήκαμεν, μιμησάμενοί τε τὸν πρὸ ἡμῶν πολλοὺς ὠφελήσαντα Πάνταινον, οὐκ ὀλίγην ἐν ἐκείνοις ἐσχηκότα παρασκευὴν, καὶ τὸν νῦν ἐν τῷ πρεσβυτερίῳ καθεζόμενον Ἀλεξανδρέων Ἡρακλᾶν, ὅντινα εὗρον παρὰ τῷ διδασκάλῳ τῶν φιλοσόφων μαθημάτων, ἤδη πέντε ἔτεσιν αὐτῷ προσκαρτερήσαντα, πρὶν ἐμὲ ἄρξασθαι ἀκούειν ἐκείνου τῶν λόγων· διὸ καὶ πρότερον κοινῇ ἐσθῆτι χρώμενος, ἀποδυσάμενος καὶ φιλόσοφον ἀναλαβὼν σχῆμα, μέχρι τοῦ δεῦρο τηρεῖ, βιβλία τε Ἑλλήνων κατὰ δύναμιν οὐ παύεται φιλολογῶν.

à present,

à present, en continuant toûjours à étudier les livres & les sciences du Paganisme.

C'est ainsi que ces grands hommes, dans la vûë de procurer le salut des Payens & des heretiques, & d'en réfuter les erreurs avec plus de capacité, s'appliquoient à lire les livres, & à étudier les dogmes & des uns & des autres. Rien sans doute n'étoit plus loüable en eux que cette étude faite dans une vûë si sainte: on doit même ajoûter que rien n'étoit plus necessaire, vû les circonstances où ils se trouvoient, & les obligations que leur employ leur imposoit. Et si Origene, comme Eusebe (9) nous l'apprend, fut obligé de se justifier sur ce sujet, par la lettre d'où est tiré le passage que nous venons de rapporter; ce ne fut uniquement, comme on le luy a toûjours reproché, & que nous le dirons dans la suite, que parce qu'il s'étoit trop attaché à cette étude: & que quoyque son intention eût été fort bonne, en étudiant la Philosophie profane, & les livres des heretiques, il n'avoit pas neanmoins pris assez de précautions, pour se préserver des mauvais effets qu'une pareille lecture peut produire.

L'étude de la Philosophie Payenne pour en combattre les erreurs, étoit sur tout necessaire dans les premiers siecles.

Origene s'y attacha trop: ce qui a été cause des erreurs dans lesquels il est tombé, des reproches & des censures qu'il s'est attirées dès son vivant: sur quoy il tâche de se justifier.

En effet, pour ce qui regarde Pantene & Heracle, qu'il produit icy pour sa défense, bien loin qu'on ait desaprouvé en eux cette étude qu'ils avoient faite de la Philosophie, & la grande capacité qu'ils y avoient acquise, comme dans toutes les autres sciences hu-

On n'a point fait de pareils reproches à S. Pantene, à S. Denys, ny aux

(9) Euseb. l. vi. Hist. Eccl. cap. xix. de epistola illa Origenis loquens: Περὶ ἧς (Ὠριγένους περὶ τὰ τῶν Ἑλλήνων μαθήματα πολυπειρίας) πρός τινας μεμψαμένους αὐτῷ διὰ τὴν περὶ ἐκεῖνα σπουδὴν ἀπολογούμενος, ἐν ἐπιστολῇ τινι ταῦτα γράφει. Et statim relata illa Origenis epistola subjungit: Καὶ ταῦτα μὲν αὐτῷ περὶ τῆς Ἑλληνικῆς ἀσκήσεως ἀπολογουμένῳ εἴρηται.

autres qui se sont appliquez dans la même vûë à l'étude de la Philosophie Payenne.

maines ; au contraire, ils n'en ont gueres été moins loüez, que de la sainteté de leur vie, & de la pureté de leur foy. (1) On ne peut même douter, que cette capacité si universelle, que saint Heracle avoit acquise dans toutes les sciences divines & humaines, n'ait beaucoup contribué à le faire monter sur le trône de l'Eglise d'Alexandrie ; après avoir presidé si dignement, d'abord avec Origene, & ensuite seul, à l'Ecole des Catecheses de la même Ville. On sçait encore que ce fût par les mêmes voyes, & avec le même merite, que saint Denys son successeur, dans cet important employ, fut élevé aussi à la même dignité immediatement après luy. Mais pour venir au point dont il s'agit: quand ces habiles maîtres mettant en usage l'étude qu'ils avoient faite de la Philosophie profane, réfutoient ses erreurs, comme nous faisons aujourd'huy celles des heretiques ; on voit assez que les fideles qui les entendoient, loin de concevoir de l'estime pour la Philosophie Payenne en general, ou pour celle de Platon en particulier, ne pouvoient au contraire qu'en concevoir beaucoup de mépris & d'horreur.

Tous en refutant les erreurs de la Philosophie Payenne, en inspiroient beaucoup d'horreur aux Fideles.

CHAP. III.

Des autres Ecoles d'Alexandrie, où

JE SUIS PERSUADÉ que l'on n'aura pas beaucoup de peine de m'accorder cette verité ; & que l'on avoüera, qu'il faut chercher la source du pré-

(1) Vide supra Hieronymum de Pantæno. De Heracla ipsummet Origenem in epistola modo laudata, & Eusebium l. VI. Hist. Eccles. cap. XV. ubi Heraclam dicit, ἔν τε τοῖς θείοις σπουδαῖον, καὶ ἄλλως ὄντα λογιώτατον ἄνδρα καὶ φιλοσοφίας οὐκ ἄμοιρον. Et cap. XXI. de Chronologicis Africani libris loquens ait : Ἐν δὶς φησὶν ἑαυτὸν πορείαν στείλασθαι ἐπὶ τὴν Ἀλεξάνδρειαν, διὰ πολλὴν τοῦ Ἡρακλᾶ φήμην, ὃν ἐπὶ λόγοις φιλοσόφοις καὶ τοῖς ἄλλοις Ἑλλήνων μαθήμασιν εὖ μάλα διαπρέψαντα, τὴν ἐπισκοπὴν τῆς αὐτόθι ἐκκλησίας ἐγχειρισθῆναι ἐδηλώσαμεν.

tendu Platonisme des SS. Peres, ailleurs que dans l'Ecole des Catecheses d'Alexandrie, & dans les autres qui ont été formées sur le même modele dans la suite des temps. Mais j'avoüeray aussi de mon côté, que cette Ecole n'a pas été la seule d'Alexandrie; qu'il y en a eu d'autres dans cette même Ville, bien differentes à la verité de ces premieres, dont nous venons de parler, mais neanmoins où des Chrétiens mêmes ont enseigné publiquement la Philosophie. J'en trouve deux exemples fort illustres; celui du fameux Ammonius, (2) qui fut le maître d'Origene & d'Heracle dans cette même science; & celui d'Anatolius, (3) ensuite Evêque de Laodicée. Il est encore certain qu'Origene, (4) dans le temps

des Chrétiens mêmes ont enseigné la Philosophie.

Exemples d'Ammonius, d'Anatolius, & d'Origene.

(2) Porphyrius apud Euseb. lib. VI. Hist. Eccles. cap. XIX. de Origene loquens : Ἀκροατὴς γὰρ οὗτος Ἀμμωνίου τοῦ πλείστην ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις ἐπίδοσιν ἐν φιλοσοφίᾳ ἐσχηκότος γεγονώς, εἰς μὲν τὴν τῶν λόγων ἐμπειρίαν, πολλὴν παρὰ τοῦ διδασκάλου τὴν ὠφέλειαν ἐκτήσατο. *Porphyre ajoûte ensuite qu'Ammonius, cet illustre Philosophe Chrétien, avoit renoncé au Christianisme dans lequel il avoit été élevé ; mais Eusebe convainc Porphyre de mensonge, & soûtient qu'Ammonius a conservé inviolablement jusqu'au dernier soûpir la Foy Chrétienne.*

(3) Euseb. l. VII. Hist. Eccles. cap. XXXII. de Anatolio Eusebii in sede Laodicena successoris : Ἀνατόλιος αὐτοῦ διάδοχος, ἀγαθὸς φασὶν ἀγαθοῦ, καθίσταται, γένος μὲν καὶ αὐτὸς Ἀλεξανδρεύς, λόγων δ' ἕνεκα καὶ παιδείας τῆς Ἑλλήνων φιλοσοφίας τε, τὰ πρῶτα τῶν μάλιστα καθ' ἡμᾶς δοκιμωτάτων ἀπενηνεγμένος, ἅτε Ἀριθμητικῆς καὶ Γεωμετρίας, Ἀστρονομίας τε καὶ τῆς ἄλλης Διαλεκτικῆς, ἔτι τε φυσικῆς θεωρίας, Ῥητορικῶν τε αὖ μαθημάτων ἐληλακὼς εἰς ἄκρον. ὧν ἕνεκα καὶ τῆς ἐπ' Ἀλεξανδρείας Ἀριστοτέλους διαδοχῆς τὴν διατριβὴν, λόγος ἔχει πρὸς τῶν τῇδε πολιτῶν συστήσασθαι αὐτὸν ἀξιωθῆναι. μυρίας μὲν οὖν τοῦδε καὶ ἄλλας ἀριστείας ἐν τῇ κατ' Ἀλεξάνδρειαν τοῦ Πυρουχείου πολιορκίᾳ μνημονεύουσιν, ἅτε τῶν ἐν τέλει προνομίας ἐξαιρέτου πρὸς ἁπάντων ἠξιωμένου.

(4) Euseb. l. VI. Hist. Eccles. cap. XVIII. de Origene agens : Εἰσῆγέ τε γὰρ ὅσους εὐφυῶς ἔχοντας ἑώρα καὶ ἐπὶ τὰ φιλόσοφα μαθήματα Γεωμετρίαν καὶ Ἀριθμητικὴν καὶ τὰ ἄλλα προπαιδεύματα παραδιδούς, εἴς τε τὰς αἱρέσεις τὰς παρὰ τοῖς φιλοσόφοις προάγων. Vide eumdem Euseb. ibid. cap. XXX.

même qu'il presidoit aux Ecoles des Catecheses à Alexandrie, & ensuite à Cesarée, faisoit des leçons particulieres de la Philosophie & des autres sciences profanes, à quelques uns de ses disciples, pour les rendre plus capables de servir utilement l'Eglise; & à des Payens même, pour les attirer par là insensiblement à la connoissance de Jesus-Christ.

La plûpart des anciens Ecrivains Chrétiens ont eu une grande connoissance des dogmes de la Philosophie Payenne, comme on le voit par leurs ouvrages: mais il ne s'ensuit pas delà qu'ils se soient attachez à aucune secte particuliere.

Enfin nous voyons par le catalogue des Ecrivains Ecclesiastiques de saint Jerôme, & par la plûpart des ouvrages qui nous restent de ces illustres Ecrivains; & entr'autres par ceux de Clement d'Alexandrie, de Tertullien, d'Eusebe & de Lactance, qu'ils avoient une grande connoissance de tous les dogmes de la Philosophie Payenne; à laquelle on ne peut pas nier qu'ils ne s'appliquassent encore quelque fois en leur particulier, au milieu de leurs autres études plus saintes & plus importantes. Je reconnois donc avec plaisir, que dès les premiers siecles de l'Eglise, plusieurs sçavans Chrétiens ont enseigné & étudié la Philosophie profane, & qu'ils s'y sont même rendus tres-habiles: il ne s'agit plus que de sçavoir, quelle methode ils observoient dans cette étude; s'ils s'attachoient à quelque secte en particulier, & sur tout si c'étoit à celle de Platon, comme on le prétend.

Si Anatolius s'est attaché à quelque secte, ce n'est point à celle de Platon, mais d'Aristote.

Et premierement, pour ce qui regarde Anatolius, qu'Eusebe nous represente, comme ayant été, sans contredit, le plus sçavant homme de son temps; s'il s'est attaché à quelque secte de Philosophie, ce

& Gregorium Neocæsar. in Orat. eucharistica ad Origenem, de qua infra.

ne peut être qu'à celle d'Aristote, dont il tint l'Ecole depuis long-temps établie à Alexandrie, à laquelle il donna un nouvel éclat par son merite extraordinaire, & par les autres services importans qu'il rendit dans les temps les plus fâcheux à toute cette grande Ville.

Ammonius n'a été ni Platonicien, ni Aristotelicien.

Pour Ammonius, à qui les Chrétiens & les Payens ont rendu à l'envi les plus glorieux témoignages; je sçay que quelques sçavans, (5) sur un passage du fameux Rhéteur Longin, l'ont fait Philosophe Platonicien; & que d'autres (6) sur un pareil passage du même Auteur, l'ont fait Peripateticien: mais Eusebe & saint Jerôme (7) se contentent de nous dire, qu'il étoit fort éloquent & fort sçavant dans la Philosophie; sans nous marquer, qu'il fût attaché ni à Platon ni à Aristote. Aussi est-ce la verité, qu'il n'étoit attaché ni à l'un ni à l'autre de ces deux Philosophes; mais que choisissant ce qu'ils avoient de meilleur, & retranchant toutes leurs erreurs & toutes leurs questions inutiles, il s'étoit appliqué à tracer un nouveau plan de Philosophie, qui ne contenoit que des veritez certaines, telles que la Providence de Dieu, & l'immortalité de l'ame; sur lesquelles il

Methode de cet illustre Philosophe Chrétien.

(5) Valesius in Annot. in Eusebii Hist. l. VI. pag. 220.

(6) Franc, Patricius, Discurs. Peripat. tom. I. l. X. De Ammonio Christiano cognomento Sacca hunc locum epistolæ Longini à Porphyrio in Plotini vita relatæ intelligit: Sed inter Peripateticos, Ammonius atque Ptolemæus, disciplinarum ambo maxime omnium suo tempore pleni, præsertim Ammonius: nullus enim ad disciplinarum illius copiam prope accessisse videtur.

(7) Euseb. l. VI. Hist. Eccles. cap. XIX. Hieronymus l. de Script. Eccl. Ammonius vir disertus & eruditus in Philosophia eodem tempore Alexandriæ clarus habitus est.

faisoit voir, que ces deux Philosophes étoient entierement d'accord. C'est là-dessus qu'un Philosophe Payen (8) ne sçauroit assez admirer la sagesse qu'il fit paroître dans cette entreprise, & l'habileté avec laquelle il l'executa.

Eloge qu'en fait Hierocles, Philosophe Platonicien.

» Il sembloit, dit cet auteur, que les sectateurs de
» Platon & d'Aristote, ne s'étoient étudiez qu'à mon-
» trer que leurs maîtres avoient été contraires l'un à
» l'autre, sur les dogmes les plus importans de la Phi-
» losophie; de sorte qu'ils en étoient venus jusqu'à ce
» point d'audace, que de corrompre leurs écrits, pour
» mieux faire voir leur opposition : & ce desordre avoit
» regné dans les Ecoles jusqu'au temps d'Ammonius,
» instruit de Dieu. Mais ce grand homme ayant dé-
» couvert la verité, comme par une espece dinspiration,
» & s'étant élevé au dessus de toutes ces vaines opi-

(8) Hierocles l. de Providentia apud Photium Cod. 214. & 261. Philosophi hujus Platonici verba sic in postremo loco excerpsit Photius. Ὅτι πολλοὶ τῶν ἀπὸ Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους συγκρετεῖν ἀλλήλοις τοὺς σφῶν διδασκάλους κατὰ τὰ καίρια, φησὶ, τῶν δογμάτων σπουδὴν καὶ μελέτην εἰσενηνοχότες, μέχρι τούτου φιλονεικίας καὶ τόλμης ἤλασαν, ὡς καὶ τὰ συγγράμματα τῶν οἰκείων νοθεῦσαι διδασκάλων, εἰς τὸ μᾶλλον ἐπιδεῖξαι τοὺς ἄνδρας ἀλλήλοις μαχομένους. καὶ διέμεινε τοῦτο τὸ πάθος ταῖς φιλοσόφοις διατριβαῖς ἐνσκῆψαν, ἕως Ἀμμωνίου τοῦ θεοδιδάκτου. οὗτος γὰρ πρῶτος ἐνθουσιάσας πρὸς τὸ τῆς φιλοσοφίας ἀληθινὸν, καὶ τὰς τῶν πολλῶν δόξας ὑπεριδὼν, τὰς πλεῖστον ὄνειδος φιλοσοφίᾳ προστριβομένας, εἶδέ τε καλῶς τὰ ἑκατέρου, καὶ συνήγαγεν εἰς ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν νοῦν, καὶ ἀστασίαστον τὴν φιλοσοφίαν παραδέδωκε πᾶσι τοῖς αὐτοῦ γνωρίμοις, μάλιστα δὲ τοῖς ἀρίστοις τῶν αὐτῷ συγγεγονότων Πλωτίνῳ καὶ Ὠριγένει, καὶ τοῖς ἑξῆς ἀπὸ τούτων. *Il faut que ce Philosophe Platonicien qui a été de la cabale de Syrianus, de Proclus & des autres Platoniciens du sixiéme siecle, n'ait point sçû qu'Ammonius eût été Chrétien, ou qu'il ait crû avec Porphyre qu'il avoit renoncé à sa foy, pour embrasser le Paganisme. Autrement j'aurois peine à comprendre comment il a pû luy donner d'aussi grandes loüanges que celles qu'il luy donne icy & ailleurs. Je douterois même si l'Ammonius dont il parle, ne seroit point different de l'Ammonius Chrétien, dont Eusebe & S. Jerôme ont fait mention,*

ṡtions qui deshonoroient la Philoſophie depuis ſi long-temps, penetra parfaitement le ſens de ces deux Auteurs; fit voir qu'ils s'accordoient ſur ces veritez importantes, & enſeigna à ſes diſciples une Philoſophie paiſible & exempte de toutes diſputes.

Quel a été le but qu'Ammonius s'eſt proposé dans ſon deſſein, & quelle regle il a ſuivie.

Je ne ſçay ſi ce Philoſophe Payen, qui a loüé ſi dignement le celebre Ammonius, a compris le but que ce Philoſophe Chrétien s'étoit propoſé, en dégageant ainſi la Philoſophie de toutes les opinions & de toutes les diſputes dont les autres Philoſophes l'avoient embroüillée. Cependant l'on ne peut gueres douter, que comme Ammonius n'a pû avoir pour guide dans une pareille entrepriſe, que les veritez revelées dans l'Ecriture Sainte, tant du vieux que du nouveau Teſtament, dont il fit voir dans un autre ouvrage l'harmonie parfaite, (9) ainſi que celle des ſaints Evangiles en particulier; auſſi il n'a pû avoir d'autre deſſein, en enſeignant à ſes diſciples cette nouvelle Philoſophie ſi tranquille & ſi épurée, que de les diſpoſer par là à entrer plus facilement dans ces mêmes veritez revelées, & de preparer les voyes, qui devoient les conduire à la ſublime Philoſophie du Chriſtianiſme.

CHAP. IV.

De la methode d'Origene en enſei-

EN EFFET, nous voyons qu'Origene ſon diſciple ſuivit la même methode, & ſe propoſa le même but. C'étoit ſa maxime, que rien n'étoit plus perni-

(9) Hieronym. l. de Script. Eccleſ. de Ammonio : Inter multa ingenii ſui & præclara monumenta etiam de conſonantia Moyſi & Jeſu elegans opus compoſuit, & Evangelicos Canones excogitavit, quos poſtea ſecutus eſt Euſebius. Hunc falſo accuſat Porphyrius quod ex Chriſtiano ethnicus fuerit, cum conſtet eum uſque ad extremam vitam Chriſtianum perſeveraſſe.

gnant la Philosophie & les autres sciences profanes. Il défendoit sur tout de s'attacher à aucune secte, à aucun Auteur, ou à aucun de leurs dogmes en particulier.

cieux dans l'étude de la Philosophie profane, que de s'attacher à un Philosophe préferablement aux autres; & il ne recommandoit rien tant à ses disciples, que de ne point se laisser prevenir en faveur de quelqu'un d'eux en particulier, quelque grande que fut sa reputation; mais de les lire tous indifferemment; à moins qu'ils ne fussent ouvertement impies; & d'écouter leurs differens sentimens, sans en rejetter ni en admettre aucun. Nous ne pouvons pas avoir un témoignage plus beau ni plus authentique de cette methode qu'Origene observoit en enseignant la Philosophie, que celuy que saint Gregoire de Neocesarée luy rendit publiquement (1) dans cette belle haran-

(1) Gregor. Neocæs. in Orat. Panegyrica ad Origenem, tomo III. Biblioth. PP. Lugd. edit. pag. 333. Præter cæteram vero industriam ac studium, illud quo in Theologiæ doctrina & reverentia nobis instituendis est usus (Origenes,) quibus verbis eloqui possim, aut ipsos viri sensus penetrare, quo consilio & apparatu omnes de Deo sermones atque sententias ediscere nos vellet, sedulo cavens ne uspiam in re omnium maxime necessaria, hoc est, in primæ omnium Causæ cognitione periclitaremur. Philosophari itaque nos jubebat, ut omnia quotquot extant veterum tum Philosophorum tum Poëtarum scripta colligentes, nihil omnino rejiceremus, nihilque repudiaremus (necdum enim vim habere judicandi poteramus) præter ea quæ atheorum essent, qui à communi hominum sensu discedentes, Deum aut Providentiam esse negant: hæc enim ne digna quidem esse quæ legantur, ne qua forte re inquinaretur nobis animus, qui quum pietatem colere debeat, sermones audiat divino cultui repugnantes. Neque enim ii qui templa adeunt, religiosum putant quidquam omnino profanum contrectare. Horum itaque libros iis qui pietatem profiteantur, nullo in numero esse debere; cæteros omnes evolvi legique sic oportere, ut nec genus ullum nec librum sermonemve eruditum præferant, neque contra rejiciant, sive Græcum sive Barbarum; sed omnes audiant. Sapienter id prorsus & apposite, ne scilicet una quæpiam horum illorumve sententia, audita & in pretio habita, quamvis vera non sit, tanquam vera sola esset, si semel in animum nostrum irrepserit, decipiat, sibique nos vendicans sic afficiat, ut nec ab ea discedere, nec illam quasi lanam colore quopiam infectam eluere possimus.

gue

gue qu'il luy fit, pour le remercier des soins qu'il avoit pris de luy, & de son frere, durant le temps qu'ils avoient été ses disciples ; & de la grace qu'il leur avoit faite de les amener à la connoissance de Jesus-Christ, en les instruisant dans la Philosophie & dans toutes les autres sciences des Grecs.

Excellent témoignage que luy rend sur ce sujet saint Gregoire de Neocesarée son disciple.

Voicy comment s'exprime ce grand homme, en parlant de cette conduite si judicieuse d'Origene. « De quels termes pourray-je me servir, pour expliquer avec combien de prudence & de sagesse il nous faisoit lire tous les livres & tous les discours qui parlent de Dieu & des choses divines ; prenant garde sur tout que nous ne vinssions à nous tromper dans le point de tous le plus important ; je veux dire dans la connoissance de la premiere Cause. Voicy donc la conduite qu'il nous faisoit garder dans l'étude de la Philosophie. Il nous ordonnoit de lire tous les ouvrages, tant des anciens Philosophes que des Poëtes, sans rejetter aucun de leurs sentimens ; parce que nous n'étions pas encore en état d'en bien juger. Il exceptoit neanmoins les livres de ces impies, qui s'éloignant du sentiment general de tous les autres hommes, nient l'existence de Dieu ou sa providence : car pour ceux-là, qu'il ne jugeoit dignes que de mépris, il ne nous permettoit pas de les lire ; de peur que nos ames, à qui rien ne doit être plus cher que la pieté, ne vinssent à se soüiller, en entendant des discours qui luy sont si contraires. Il disoit donc, que ces sortes de livres doivent être en horreur à tous ceux qui font profession de la vertu ; pour tous les autres qui traitent des sciences, de

» quelque Auteur & de quelque nature qu'ils pûſſent
» être, il diſoit qu'il falloit les lire avec cette précau-
» tion, qui étoit de ne donner la préférence à aucun
» Auteur en particulier, ſoit grec, ſoit barbare, &
» de n'en rejetter auſſi aucun, mais de les écouter
» tous également. Et certainement il nous donnoit là
» un avis très-ſage; parce qu'il eſt à craindre, qu'en
» nous laiſſant prévenir pour un Auteur, ou pour
» quelqu'un de ſes ſentimens, en le recevant d'abord
» comme vray, quoy qu'il ne le ſoit pas, il ne vienne
» à ſe rendre tellement maître de nôtre eſprit, qu'il
» ne ſoit plus en nôtre pouvoir de nous en défaire &
» d'en prendre un autre.

Reflexions de S.Gregoire ſur cette methode d'Origene.

Saint Gregoire après avoir rapporté cette raiſon, pour laquelle Origene vouloit, qu'en liſant les Philoſophes, on ne prît aucun de leurs ſentimens, la confirme par deux reflexions (2). Il tire la premiere de la force de l'éloquence, & de la maniere artificieuſe dont les livres de ces Philoſophes ſont écrits:

(2) Idem ibidem. Vehemens enim & volubilis res eſt hominum oratio, varia ſophiſmatibus atque fallaciis: ut cum aures ſubierit, menti cito quæ velit ingerat atque inſculpat, & quos ſemel occuparit, his ut ipſam pro vera colant. omnino perſuadeat. Itaque hæret intus, quamvis falſa fallaxque ſit, & inſtar præſtigiatoris alicujus regnum obtinet, ipſius quem deceperit defenſa protectaque præſidio. Prona rurſus ad orationis fraudem recipiendam, præcepſque ad aſſenſum humana mens & prompta, priuſquam dijudicet omneſque in partes exploret, vel propter hebetudinem imbecillitatemque ſuam, vel ob orationis ipſius ſubtilitatem, ad exactum examen deficiens, temere ſeipſam falſis plerumque rationibus atque ſententiis dedere, quæ & errent ipſæ, & in errorem quos invaſerint impellant. Neque hoc tantum, ſed ſi corrigere ipſam alia quæpiam oratio velit, haud eam jam admittat, neque aliud ſibi perſuaderi ſinat, opinione hac obſeſſam tenente & tyranni implacabilis inſtar in ea dominante.

artifices qui ne manquent gueres de produire leur effet, en faisant prendre la fausseté revêtuë des apparences de la verité, pour la verité même. La seconde est tirée de la foiblesse de l'esprit, qui étant de luy-même fort sujet à se tromper, faute de lumiere, & naturellement peu disposé à soûtenir la fatigue d'un long examen, précipite ordinairement son jugement, & s'engage par là dans des erreurs, dont il ne peut plus revenir.

Il ajoûte (3) que c'est pour s'être ainsi laissez pré- « *Origine de toutes les*

(3) Idem ibid. Quid enim? An aliud est quod pugnantes inter se adversasque sententias & Philosophorum contentiones invexit, dum alii aliorum placitis repugnant, alii alia mordicus retinent, alii alia potius consectantur? ..... Nemo enim facile adducitur, ut sententia mutata alienis assentiatur; atque adeo iis ipsis, quibus si ei persuasum fuisset studere, antequam inciperet philosophari, tum primum certo libenter assensus fuisset, quippe nondum animo aliis occupato, neque alia jam admitteret. ..... Talem nobis egregii & disertissimi solertissimique Græci Philosophiam exhibuerunt: quæ primum quisque nactus est, impetu quodam ductus, hæc sola vera esse dicens, reliqua omnia aliorum Philosophorum nugas censet atque fallaciam: cum ipse nihilo melius sua confirmet quam cæteri omnes sua quisque defendunt, nec de gradu exire sententiamque aut vi aut persuasione mutare cogatur; nullam aliam, si verum fateri libet, habens præter ineptum ad hæc dogmata ac placita quæ vera credit impetum atque delectum; & ne incredibile quod dico videatur, nullam aliam præter cæcam judicii expertem fortunam, hæc unusquisque amans in quæ primum inciderit. ... Et manent nihilominus sic illis irretiti, ut eos jam nemo facile eripere possit tanquam ex palustri & invadoso patentissimi campi lacu, qui semel ingressos nec gradum revocare, nec trajicere & evadere sinit; sed ad mortem usque sic constrictos tenet, aut tamquam ex alta densaque ac profunda silva, in quam viator quis quasi inde exiturus, & puro se campo redditurus, ingressus est, præ longitudine autem & densitate non potest .... aut tamquam denique ex labyrintho, ad quem cum unicus appareat aditus, nihil subdolum ex iis quæ sunt extra intus latere suspicans quispiam, qua patet janua ingreditur ..... Nullus porro est neque labyrinthus adeo ad explicandum difficilis & varius, neque silva quamvis densa & varia, neque campus aut

diſſenſions & de toutes les diſputes des Philoſophes payens.

» venir, que les Philoſophes ſe ſont diviſez en tant
» de ſectes differentes, & engagez dans tant de diſ-
» putes, où on les voit tous les jours s'échauffer les
» uns contre les autres; ſans qu'il ſoit jamais arrivé
» qu'un ſeul d'entre eux ait changé de ſentiment, pour
» ſe rendre à celuy de ſon adverſaire; quoy qu'ils faſ-
» ſent tous profeſſion de rechercher ſincerement la ve-
» rité. Cela vient, continuë-t-il, de ce que s'étant d'a-
» bord attachez à la ſecte que le hazard leur a offerte,
» ils en ont adopté aveuglément tous les ſentimens, &
» ſe ſont fortement perſuadez dès-lors, que la verité
» étoit toute de leur côté, & que les autres ſectes
» ne ſoûtenoient que des erreurs ou des impertinen-
» ces; quoique dans le fond, leurs propres opinions
» ne ſoient ni plus raiſonnables, ni mieux établies
» que celles qu'ils combattent.

L'attachement qu'ils ont à leurs ſectes & à leurs opinions particulieres, eſt la cauſe de tous leurs égaremens.

» Il dit encore, que l'amour qu'ils portent aux pré-
» jugez dans leſquels ils ſe ſont une fois engagez, les
» aveugle tellement, qu'ils ne ſont plus en état de diſ-
» cerner ce qu'il peut y avoir de vray ou de faux dans
» leurs ſentimens, ou dans ceux de leurs adverſaires;
» incapables par conſequent d'être jamais détrompez
» de leurs erreurs. Pour cet effet il les compare à un
homme, qui pour s'être engagé temerairement
dans une forêt épaiſſe, ou dans un labyrinthe; plus
il avance, plus il s'égare; & ſe voit enfin hors de
» toute eſperance de pouvoir en ſortir: ainſi, continuë
» ce grand homme, (4) de peur que la même choſe

paluս quæ illapſos atque ingreſſos ſic retineat, ut oratio ſi qua eos occupet aliquorum iſtiuſmodi Philoſophorum.

(4) Nobis ergo ne id ipſum quod imperitæ multitudini eveniret,

ne nous arrivât, Origene ne nous permettoit pas de nous attacher à aucune secte particuliere ; mais il nous les faisoit parcourir toutes, voulant que nous fussions instruits de tous les sentimens des Grecs. Pour luy il marchoit devant nous, & nous conduisoit, comme par la main, par toutes ces routes difficiles & dangereuses ; & comme il avoit une parfaite connoissance de tous les differens dogmes des Philosophes, il nous faisoit remarquer ce qui s'y trouvoit de conforme à la verité, en même temps qu'il écartoit tout ce qu'ils contenoient de faux. Et c'est ce qu'il avoit grand soin de faire, particulierement dans les matieres qui touchent la pieté & la Religion, sur lesquelles il ne nous permettoit pas de déferer en quoy que ce fût, à l'autorité d'aucun de ces Philosophes, quelque grande & quelque établie qu'elle pût être ; mais il disoit, qu'en ces matieres, nous ne devions nous rendre qu'à l'autorité de Dieu seul & de ses Prophetes, ausquels il nous exhortoit de nous attacher uniquement.

Origene ne permettoit pas à ses disciples de s'attacher à aucune secte de Philosophie, ni de déferer à l'autorité d'aucun Philosophe.

ad unicum nos Philosophicarum opinionum genus non admovebat, nec in eo consistere sinebat, sed per omnia ducebat, nullius nos Græcanici dogmatis rudes aut ignaros esse permittens. Ipse autem simul incedens præibat, manuque ducens tanquam in via . . . . . ita quidquid apud singulos Philosophos utile ac verum erat deligens nobisque apponens ; quæ vero falsa secernens, tum alia, tum maxime quæ hominum propria sunt ad pietatem. Et horum quidem ut nihil attenderemus suadens, ne si ut sapientissimus quidem quispiam ab omnibus celebretur, sed ut uni Deo operam daremus ejusque Prophetis, &c. *Rien n'est plus beau ni plus utile que tout ce que dit icy saint Gregoire de la methode d'Origene, de la prévention en matiere de sentimens, & des dangers qui se trouvent dans la lecture des Philosophes payens, lorsque l'on s'attache à quelqu'un d'entr'eux. Il seroit à souhaiter que nous eussions une traduction plus correcte, plus élegante & plus claire d'un si excellent discours.*

Rien de plus sage que cette methode ; rien aussi de plus opposé à l'opinion que les Peres ont été Platoniciens.

Voilà quelle étoit la methode qu'Origene observoit en enseignant la Philosophie profane à ses disciples. Peut-on rien se figurer de plus sage que cette conduite? Mais en même temps peut-on rien trouver qui soit plus directement opposé à cet attachement que l'on suppose dans les sçavans Chrétiens de son temps pour la Philosophie de Platon ?

Quel but Origene s'est proposé, en suivant cette methode : s'a été de préparer les voyes au Christianisme.

Ce qu'il dit sur ce sujet dans une lettre écrite à S. Gregoire de Neocesarée.

Si Origene suivit en cela l'exemple d'Ammonius, il ne le suivit pas moins dans le but qu'il se proposa, en enseignant la Philosophie suivant cette methode. Il dit luy-même dans une lettre (5) qu'il écrivit au » même saint Gregoire : Qu'il avoit toûjours prétendu » que la Religion seroit la fin unique qu'il se propose- » roit dans ses études, & à laquelle il rapporteroit tou- » tes ses autres connoissances: Que c'est dans cette vûë, » qu'en luy enseignant les differens sentimens des Phi- » losophes payens, il avoit eu soin qu'il n'en prît que » ce qui pourroit luy servir de préparation & de pré- » lude au Christianisme : Qu'il en avoit usé de mê- » me à l'égard de l'Astronomie & de la Geometrie, » dont il ne luy avoit appris que ce qui étoit neces-

(5) Origenes in epist. ad Gregor. Neocæsar. quæ extat in ejusdem Origenis Philocalia, cap. xiii. Ἀλλ' ἐγὼ τῇ πάσῃ τῆς εὐφυΐας δυνάμει σου ἐβουλόμην καταχρήσασθαί σε, τελικῶς μὲν εἰς Χριστιανισμόν, ποιητικῶς δέ. διὰ τοῦτ' ἂν ηὐξάμην παραλαβεῖν σε καὶ φιλοσοφίας Ἑλλήνων τὰ οἱονεὶ εἰς Χριστιανισμὸν δυνάμενα γενέσθαι ἐγκύκλια μαθήματα, ἢ προπαιδεύματα, καὶ τὰ ἀπὸ Γεωμετρίας καὶ Ἀστρονομίας χρήσιμα ἐσόμενα εἰς τὴν τῶν ἱερῶν γραφῶν διήγησιν· ἵν' ὅπερ φασὶ φιλοσόφων παῖδες περὶ Γεωμετρίας, καὶ Μουσικῆς, Γραμματικῆς τε, καὶ Ῥητορικῆς, καὶ Ἀστρονομίας, ὡς συνερίθων φιλοσοφίᾳ, τοῦθ' ἡμεῖς εἴπωμεν καὶ περὶ αὐτῆς φιλοσοφίας πρὸς Χριστιανισμόν. Καὶ τάχα τοιοῦτό τι αἰνίσσεται τὸ ἐν Ἐξόδῳ γεγραμμένον ἐκ προσώπου τοῦ Θεοῦ, ἵνα λεχθῇ τοῖς υἱοῖς Ἰσραήλ, αἰτεῖν παρὰ γειτόνων καὶ συσκήνων σκεύη ἀργυρᾶ καὶ χρυσᾶ, καὶ ἱματισμόν, ἵνα σκυλεύσαντες τοὺς Αἰγυπτίους, εὕρωσιν ὕλην πρὸς τὴν κατασκευὴν τῶν παραλαμβανομένων εἰς τὴν πρὸς Θεὸν λατρείαν.

faire pour l'intelligence de l'Ecriture sainte : Enfin, « que son sentiment avoit toûjours été, que ce que « les Philosophes payens disoient de la Geometrie, de « la Musique, de la Grammaire, de la Rhetorique & « de l'Astronomie, qu'elles sont les aides & les suivan- « tes de la Philosophie, les Chrétiens devoient le dire « de la Philosophie, & en faire le même usage par « rapport au Christianisme. Il ajoûte, qu'il sembloit « que Dieu nous eût voulu marquer cette verité dans « l'Exode, lorsqu'il commanda aux Israëlites, d'em- « prunter de leurs voisins des vases d'or & d'argent; « afin que de ces dépoüilles des Egyptiens, ils eussent « dequoy contribuer au culte du vray Dieu, & aux « ornemens de son Tabernacle. «

Combien cette lettre a été estimée par S. Basile & S. Gregoire de Nazianze.

Au reste, il est à remarquer que cette lettre d'Origene à saint Gregoire Thaumaturge, a toûjours été si estimée dans l'antiquité Chrétienne, que saint Basile & saint Gregoire de Nazianze l'ont choisie entre toutes les autres, pour l'inserer dans le recüeil qu'ils ont fait des plus beaux endroits d'Origene ; & pour la proposer à tous les sçavans Chrétiens, comme une excellente regle de l'usage que l'on doit faire de la Philosophie profane par rapport à la Religion.

CHAP. V.

Du sentiment de Clement d'Alexandrie touchant l'usage que l'on doit faire de la Philosophie payenne ; & s'il a crû que l'on dût s'attacher à quel-

JE JOINS à Origene l'illustre Clement d'Alexandrie, qui fut son maître & son prédecesseur dans l'Ecole des Catecheses de la même Ville. On sçait que de tous les Peres de l'Eglise, il n'y en a point qui paroisse plus favorable à la Philosophie, & qui se soit plus appliqué à en prouver l'utilité : c'est à quoy il employe la meilleure partie du premier Livre de ses Stromes. Examinons donc ce qu'il dit sur ce

que secte en particulier.

sujet, & voyons s'il a crû, que dans cette étude on dût s'attacher à Platon, ou à quelque autre Philosophe en particulier.

Il parle sur ce sujet comme Origene.

Et d'abord, pour ce qui est de l'utilité de la Philosophie, & de l'usage qu'on en doit faire par rapport au Christianisme, il s'explique entierement comme Origene; de sorte que l'on croiroit que celuy-cy n'a fait que repeter les paroles de son maître. Il dit » donc, (6) que la Philosophie est utile au Christia- » nisme, en ce qu'elle luy sert de préparation & de » prélude; & que comme la Musique, la Geometrie, » la Grammaire, la Rhetorique, & les autres sciences » pareilles, sont subordonnées à la Philosophie, qui » est leur reine & leur maîtresse; on doit regarder sur » le même pied la Philosophie elle-même, par rapport » à la veritable sagesse, qui est le Christianisme. Il » dit plus bas dans le même sens, (7) qu'il estime uti- » lement sçavant celuy qui rapporte tout à la verité; » & qui prenant de la Geometrie, de la Musique, de » la Grammaire, & de la Philosophie, ce que ces scien- » ces ont de bon & d'utile, s'en sert pour conserver sa » foy contre tous les pieges qu'on peut luy tendre.

Il declare que par la Philosophie dont il parle, il n'entend ni

Clement d'Alexandrie rapporte encore d'autres utilitez de la Philosophie, en soûtenant que tout ce qu'elle a de bon ne peut venir que de Dieu même.

(6) Clemens Alexandr. Strom. l. 1. pag. 284. edit. Colon. Ἀλλ' ὡς τὰ ἐγκύκλια μαθήματα συμβάλλεται πρὸς φιλοσοφίαν τὴν δέσποιναν αὐτῶν, οὕτω καὶ φιλοσοφία αὐτὴ πρὸς σοφίας κτῆσιν συνεργεῖ.

(7) Idem ibid. pag. 291. Οὕτω κἀνταῦθα χρηστομαθῆ φημι, τὸν πάντα ἐπὶ τὴν ἀλήθειαν ἀναφέροντα· ὥστε καὶ ἀπὸ Γεωμετρίας, καὶ Μουσικῆς, καὶ ἀπὸ Γραμματικῆς, καὶ Φιλοσοφίας αὐτῆς, δρεπόμενον τὸ χρήσιμον, ἀνεπιβούλευτον φυλάττειν τὴν πίστιν.

Mais

Mais de quelle Philosophie prétend-il parler? A-t-il crû que l'on dût s'attacher à celle de Platon? ou s'y est-il attaché luy-même préferablement à celle des autres Philosophes? Voicy ce qui en decidera. (8) Au reste, dit-il, quand je parle de l'utilité de la Philosophie, & que je soûtiens qu'elle vient de Dieu, je n'entends ni celle des Stoïciens en particulier, ni celle de Platon, d'Epicure, ou d'Aristote; mais je comprens sous ce nom tout ce que ces differentes sectes ont dit de vray, & de propre à nous conduire à la veritable pieté. Toutes ces veritez, dis-je, purgées de toutes les erreurs que ces sectes y ont mêlées, c'est ce que j'appelle Philosophie: car à Dieu ne plaise, que je le fasse l'auteur de toutes les erreurs dont ces Philosophes ont corrompu la verité, en s'abandonnant à la foiblesse de leurs raisonnemens humains. C'étoit donc la methode des anciens Chrétiens, de ne s'attacher à aucune secte ni à aucun Philosophe, dans l'étude qu'ils faisoient de la Philosophie; mais de choisir de tous indifferemment ce qu'ils avoient d'utile par rapport à la Religion. Methode, au reste, qu'ils observoient autant dans la lecture des Poëtes, & des autres Auteurs payens, que dans celle des Philosophes.

Il n'a suivi ni celle de Platon, ni celle de Zenon, ou d'Aristote; mais tout ce que ces differentes sectes ont dit de vray & de conforme au Christianisme.

En effet Clement d'Alexandrie a suivi constamment cette methode dans ses Stromes; où l'on voit

Il a recüeilli indifferemmẽt dans ses Stro-

(8) Idem ibid. pag. 288. Φιλοσοφίαν δὲ, οὐ τὴν Στωϊκὴν λέγω, οὐδὲ τὴν Πλατωνικὴν, ἢ τὴν Ἐπικούρειόν τε καὶ Ἀριστοτελικὴν, ἀλλ' ὅσα εἴρηται παρ' ἑκάστῃ τῶν αἱρέσεων τούτων καλῶς, δικαιοσύνην μετ' εὐσεβοῦς ἐπιστήμης ἐκδιδάσκοντα, τοῦτο σύμπαν τὸ ἐκλεκτικὸν φιλοσοφίαν φημί. ὅσα δὲ ἀνθρωπίνων λογισμῶν ἀποτεμόμενοι παρεχάραξαν, ταῦτα οὐκ ἄν ποτε θεῖα εἴποιμ' ἄν.

mes ce que les Philosophes, les Poëtes, & les autres Auteurs payens ont dit de bon.

qu'il ne se prévaut pas moins de tout ce que les Poëtes, & les autres Ecrivains payens ont dit de bon & de raisonnable, que de ce qui se trouve de semblable dans Platon & dans Aristote. Et ce qui guidoit les anciens Chrétiens dans ce choix, & leur apprenoit à distinguer sûrement ce qu'il y avoit de bon dans les ouvrages des payens, d'avec les erreurs dont ils sont pleins; c'étoit la lumiere de la foy, sans le secours de laquelle ils ne croyoient pas même que l'on pût entreprendre de les lire sans danger. Ils sçavoient que comme il n'y avoit point de secte de Philosophe, qui n'eût dit quelque chose de bon; il n'y en avoit point aussi, qui ne se fût étrangement égarée; & par consequent qu'il ne se falloit attacher à » aucune, mais profiter de toutes. Ces differentes sec- » tes, (9) dit le même Clement Alexandrin, se van- » toient toutes d'avoir chacune la verité toute entiere » de leur côté; mais la lumiere de l'Evangile nous a » fait voir que les Grecs & les Barbares qui ont tra- » vaillé à la recherche de la verité, n'en ont décou- » vert qu'une partie, les uns plus, les autres moins. » Si donc quelqu'un, continuë-t-il, ramassoit toutes » ces differentes veritez éparses de tous côtez, & les » reduisoit toutes en un seul corps, alors il pourroit » contempler la verité sans danger.

Un pareil recüeil de toutes les veritez qui se trouvent dans tous ces differens auteurs, lui a paru utile pour éviter le danger qu'il y auroit à les aller chercher dans leurs ouvrages, où elles sont mêlées avec quantité d'erreurs.

(9) Clemens Alexand. I. Strom. pag. 298. Μιᾶς τοίνυν οὔσης τῆς ἀληθείας· τὸ γὰρ ψεῦδος μυείας ἐκτροπὰς ἔχει· καθάπερ αἱ Βάκχαι τὰ τοῦ Πενθέως διαφορήσασαι μέλη. αἱ τῆς φιλοσοφίας τῆς τε βαρβάρου τῆς τε Ἑλληνικῆς αἱρέσεις, ἑκάστη ὅπερ ἔλαχεν ὡς πᾶσαν αὐχεῖ τὴν ἀλήθειαν· φωτὸς δ' οἶμαι ἀνατολῇ πάντα φωτίζεται. ξύμπαντες οὖν, Ἕλληνές τε καὶ βάρβαροι, ὅσοι τ' ἀληθοῦς ὠρέχθησαν, οἱ μὲν οὐκ ὀλίγα, οἱ δὲ μέρος τι, εἴπερ ἄρα τοῦ τῆς ἀληθείας λόγου ἔχοντες ἀναδειχθεῖεν ..... ὁ δὴ τὰ διῃρημένα συνθεὶς αὖθις καὶ ἑνοποιήσας τέλειον τὸν λόγον, ἀκινδύνως εὖ ἴσθ' ὅτι κατόψεται τὴν ἀλήθειαν.

LACTANCE a eu une pensée toute semblable sur le mêlange du vray & du faux qui se trouvoit dans toutes les differentes sectes du Paganisme ; ce qui marque qu'il ne croyoit pas, non plus que tous les autres anciens Chrétiens, que l'on pût s'attacher à aucune en particulier. Il dit donc (1) que les Chrétiens combattent la Philosophie d'une autre maniere que les Academiciens, qui en rejettoient sans exception tous les dogmes. Pour nous, ajoûte-t-il, nous » enseignons qu'il n'y a point de secte parmy les Phi- » losophes, quelque vaine & quelque fausse qu'elle » soit, qui n'ait connu quelque verité. Mais parce qu'ils » se sont tous laissez emporter à l'envie de contredire » & de disputer ; & qu'ils ont voulu soûtenir, chacun » en particulier, tous les dogmes de leur secte, quoy » qu'il y en eût plusieurs de faux, & renverser genera- » lement tous ceux de leurs adversaires, quoy qu'il s'en » trouvât parmy eux de vrais ; non seulement la verité » qu'ils faisoient semblant de rechercher, leur est écha-

CHAP. VI.

Du sentiment de Lactance sur le même sujet, & s'il a crû que l'on dût s'attacher à un Philosophe pr ferablement à tous les autres.

Quelle difference il met entre les Chrétiens & les Academiciens par rapport à la Philosophie.

(1) Lactantius l. VII. Divin. Institut. cap. VII. pag. 300. edit. Basil. an. 1521. apud Andream Cratandrum. Facile est autem docere pæne universam veritatem per Philosophos & sectas esse divisam. Non enim sic Philosophiam nos evertimus, ut Academici solent, quibus ad omnia respondere propositum est : quod est potius calumniari & illudere. Sed docemus nullam sectam fuisse tam deviam, nec Philosophorum quemquam tam inanem, qui non viderit aliquid ex vero. Sed dum contradicendi studio insaniunt, dum sua etiam falsa defendunt, aliorum etiam vera subvertunt, non tantum illic veritas elapsa est, quam se quærere simulabant, sed ipsi etiam potissimum suo vitio perdiderunt. Quod si extitisset aliquis, qui veritatem sparsam per singulos, per sectasque diffusam colligeret in unum ac redigeret in corpus, is profecto non dissentiret à nobis. Sed hoc nemo facere nisi veri peritus ac sciens potest. Verum autem scire non nisi ejus est qui sit doctus à Deo. Nemo enim potest aliter repudiare quæ falsa sunt, eligere ac probare quæ vera ; sed si vel casu id efficeret, certissime philosopharetur.

Il croit comme Clement d'Alexandrie, qu'il seroit utile de reciieillir toutes les veritez qui se trouvent éparses dans les differentes sectes des Philosophes.

» pée; mais ils l'ont encore perduë par leur faute. Neanmoins s'il se trouvoit quelqu'un qui pût rassembler les veritez qui se trouvent répanduës dans toutes ces differentes sectes, celuy-là certainement ne s'éloigneroit pas de nos sentimens; mais il n'y a, continuë-t-il, qu'un homme qui connoît certainement la verité, qui puisse le faire, & personne ne peut connoître certainement la verité, s'il n'est enseigné de Dieu même : autrement il n'est pas possible de distinguer la verité de l'erreur. On voit bien que Lactance par ces dernieres paroles entend un Chrétien, qui instruit par la revelation de Dieu, & examinant tout suivant cette regle infaillible, est seul capable de distinguer ce qu'il y a de vray ou de faux dans les differens dogmes de la Philosophie payenne.

Quelles sont ces veritez dont il parle.

En effet, c'est suivant cette regle, qu'il fait icy luy-même ce qu'il propose; (2) je veux dire un abregé

(2) Idem ibid. pag. 301. Factum esse mundum a Deo dixit Plato. Idem Prophetæ loquuntur .... Errant ergo qui omnia vel sua sponte nata esse dixerunt vel minutis corporibus conglobatis ..... Hominum causa mundum & omnia quæ in eo sunt esse facta, Stoïci loquuntur : idem nos divinæ litteræ docent. Erravit ergo Democritus qui vermiculorum modo putavit effusos esse de terra, nullo auctore nullaque ratione... Ad virtutem capessendam nasci homines Ariston disseruit : idem nos monemur ac discimus a Prophetis. Igitur falsus Aristippus qui hominum voluptati, id est malo, tanquam pecudem subjugavit. Immortales esse animas Pherecydes & Plato disputaverunt. Hæc vero propria est in nostra religione doctrina. Ergo Dicæarchus cum Democrito erravit, qui perire cum corpore ac dissolvi argumentatus est. Esse inferos Zenon Stoïcus docuit, & sedes piorum ab impiis esse discretas ..... Idem nobis Prophetæ palam faciunt. Ergo Epicurus erravit, qui poëtarum id esse figmentum putavit, & illas inferorum pœnas quæ feruntur, in hac esse vita interpretatus est. Totam igitur veritatem & omne divinæ religionis arcanum Philosophi attigerunt. Sed aliis refellentibus defendere id quod invenerant nequiverunt : quia singulis ratio non quadravit :

suivi & raisonné de ce qui se trouve de vray dans les differentes sectes des Philosophes touchant la création du monde, & la fin pour laquelle il a été créé; touchant celle de l'homme en particulier, l'immortalité de son ame, & les recompenses ou les châtimens qui luy sont destinez dans l'autre vie; aprés quoy il conclut, que les Philosophes ont bien connu toutes ces veritez, qui sont comme le fond du Christianisme; mais qu'ils n'ont pû les soûtenir contre les autres qui les attaquoient, parce qu'il ne s'en est trouvé aucun qui ait pû les connoître toutes, & en composer un systême suivi & parfait, ainsi qu'il vient de faire, éclairé par les lumieres de la foy.

Il ne prétend parler que de celles qui se peuvent connoître par les lumieres de la raison.

Il est visible que Lactance, dans ce passage, ne prétend parler que de ces mêmes veritez particulieres qu'il rapporte, & qu'il range en maniere de systême, lorsqu'il dit, que *s'il se trouvoit quelqu'un qui ramassât les veritez répanduës parmi toutes les sectes des Philosophes, & qu'il n'en fist qu'un seul corps de doctrine, il ne s'éloigneroit pas des sentimens des Chrétiens*, c'est-à-dire des sentimens que tiennent les Chrétiens sur ces mêmes veritez. Mais un Auteur fort connu dans le monde par la multitude de ses ouvrages, & encore plus par les erreurs Socinienes dont il les a remplis, ayant rapporté ce passage separé de ce qui le precede & de ce qui le suit, nous le propose, comme si Lactance avoit prétendu que tous les dogmes essentiels au Christianisme se trouvent dans les differentes

Abus qu'un Auteur récent fait de ses paroles pour insinuer le Socinianisme.

nec ea quæ vera senserant in summam redigere non potuerunt, sicut superius nos fecimus.

sectes des Philosophes ; & que qui rassembleroit tous ces differens dogmes, ou par hazard, ou aidé par la revelation, il en pourroit faire un corps de doctrine, qui ne différeroit en rien du Christianisme. D'où il s'ensuit que cet ancien Auteur auroit crû, ou que la Religion Chrétienne n'a point de dogmes qui n'ayent été connus, & qui ne puissent se connoître par les seules lumieres de la raison, ou que si elle en a encore d'autres qui ne peuvent être connus que par les lumieres de la foy, ces dogmes ne luy sont pas essentiels, & qu'on peut être Chrétien sans les croire.

Réfutation des chimeres qu'il debite à ce sujet.

L'Auteur nouveau dont nous parlons, loue beaucoup ce dessein de Lactance, de ramasser tout ce qu'ont dit les Philosophes de conforme à l'Evangile ; mais c'est dans le sens qu'il luy prête, & que je viens d'exposer. Il dit donc (3) que *ce dessein est sans doute fort beau, & qu'il peut beaucoup servir à convaincre de la verité de la Religion Chrétienne ; mais que pour y bien réüssir, il faudroit entendre & la Philosophie & la Religion Chrétienne également bien, & se renfermer dans les articles clairs & indubitables, comme sont ceux qui regardent la pratique, & quelque peu,* ajoûte-t-il, *de speculatifs.*

Son but est de faire voir que beaucoup de dogmes & de mysteres que tous les Chrétiens croyent, n'appartiennent pas à la Religion.

En effet un abregé de la Religion Chrétienne formé sur ce plan seroit sans doute quelque chose de fort beau. On y verroit la Philosophie marcher de pair avec la revelation, ou même immediatement devant elle, & enseigner aux Chrétiens les dogmes qu'ils doivent croire. Et comme les Philosophes

(3) *Bibliotheque Universelle, tome X. page 189. 190.*

n'ont point connu le mystere de la Trinité, la divinité éternelle du Fils de Dieu, la personne du Saint Esprit, le peché originel, Jesus-Christ vray Dieu & vray Homme, le prix infini de sa satisfaction, & la justification de l'homme par ses merites; les Chrétiens se trouveroient heureusement renfermez dans quelque peu de dogmes speculatifs, où ils trouveroient tout ce qu'ils sont obligez de croire. Un pareil ouvrage seroit sans doute fort bon; mais pour l'Eglise prétenduë de Racovie; & les freres Polonois en seroient merveilleusement confirmez dans les veritez qu'ils ont trouvé bon de croire de la Religion Chrétienne. Mais il est inutile que je m'applique à faire sentir le venin des reflexions de cet Auteur moderne; on voit assez dans quelle source il les a puisées. Il me suffit d'avoir montré qu'il a abusé manifestement du passage de Lactance, en attribuant indéfiniment à tous les dogmes de la Religion Chrétienne, ce que cet ancien Auteur dit seulement de ceux qui ont pû être connus par les lumieres naturelles.

Autre maligne reflexion de cet Auteur, pour autoriser le Tolerantisme.

Il commet encore le même abus, lorsqu'il dit dans le même endroit, que *Lactance blâme ensuite ceux qui s'attachent à une secte, en sorte qu'ils embrassent tous ses sentimens, & qu'ils condamnent toutes les autres, prêts à disputer contre toutes les doctrines qu'ils n'ont pas apprises de leurs Maîtres.* C'est ainsi que cet Auteur en paraphrasant à sa mode ce passage, où Lactance (4)

(4) Idem Lactant. statim ante posteriorem illum locum. Quare incredibilis est error illorum qui cum aliquam sectam probaverint, eique se addixerint, cæteras damnant tanquam falsas & inanes: armant-

ne parle uniquement que des Philoſophes payens, le fait tomber également ſur les Chrétiens. Mais comme il y a une grande liaiſon, comme tout le monde ſçait, entre le Socinianiſme & le Tolerantiſme, il ne faut pas s'étonner qu'aprés avoir fait Lactance fauteur du premier, il travaille encore à le faire malgré luy protecteur du ſecond.

CHAP. VII.

Pourquoy les anciens Chrétiens ont été fort éloignez de s'attacher à aucun Philoſophe payen, comme on a fait depuis.

JE REVIENS à mon ſujet, & je dis que ſi nous recherchons la raiſon pour laquelle les anciens Chrétiens, dans l'étude qu'ils faiſoient de la Philoſophie, ne s'attachoient à aucune ſecte ni à aucun Philoſophe en particulier, nous la trouverons dans les circonſtances du temps où ils vivoient; & cette raiſon eſt ſi évidente, qu'elle ſuffit ſeule pour décider la queſtion dont il s'agit, & pour convaincre tout homme raiſonnable, que les anciens Chrétiens n'ont été attachez, ni à la Philoſophie de Platon, ni à celle d'aucun autre Philoſophe en particulier. En effet, qui ne ſçait que la Philoſophie & les differentes ſectes qui la compoſoient, faiſoient partie du Paganiſme même; & qu'entre tous les payens, les Philoſophes étoient les plus grands & les plus dangereux ennemis que les SS. Peres eûſſent à combattre? Comment donc auroient-ils pû s'attacher à quelqu'une de ces mêmes ſectes, ou faire profeſſion de ſuivre les ſentimens de quelqu'un de ces Philoſophes? N'auroient-ils pas paru en agiſſant ainſi,

C'eſt que toutes les differentes ſectes de Philoſophie faiſoient partie du Paganiſme, & étoient tres-opposées au Chriſtianiſme.

que ſe ad præliandum, nec quid defendere debeant ſcientes, nec quid refutare: incurſantque paſſim ſine delectu omnia quæ afferunt quicumque diſſentiunt. Ob has eorum pertinaciſſimas contentiones nulla extitit Philoſophia quæ ad verum propius accederet. Nam particulatim veritas ab his tota comprehenſa eſt,

avoir

avoir renoncé à leur foy, & faire profession du Paganisme même? Pouvoient-ils conserver le nom de Chrétiens, en prenant celuy de Platoniciens, de Stoïciens ou de Peripateticiens, puisque tous ceux qui portoient alors ces mêmes noms, étoient Payens, & reconnus dès-là pour tels? Non; les noms de Platonicien ou de Peripateticien, étoient alors encore plus incompatibles avec celuy de Chrétien, que le nom de Lutherien ou de Calviniste ne l'est à present avec celuy de Catholique; & les SS. Peres pouvoient encore moins s'attacher à quelqu'une de ces differentes sectes de la Philosophie payenne, qu'à celle des Gnostiques, des Valentiniens, & des autres Heretiques de leur temps; puisque la foy dont ils faisoient profession étoit encore plus opposée à ces differentes sectes payennes, qu'à celles de ces Heretiques.

Elles étoient alors plus opposées au Christianisme que les sectes de Luther & de Calvin ne le sont à present à la Religion Catholique.

Ainsi donc, quand on veut nous persuader que les Peres de l'Eglise en étudiant la Philosophie payenne, s'attachoient aux sentimens de Platon ou d'Aristote, c'est une chose aussi absurde pour le moins, que si on prétendoit qu'en lisant les livres des Heretiques de leur temps, ou en étudiant leurs dogmes, ils s'attachoient à quelqu'un de ces Heretiques, & faisoient profession de suivre ses sentimens. C'est une prétention aussi déraisonnable & aussi évidemment fausse, que si à l'occasion de ce que plusieurs Sçavans Catholiques de nôtre siecle ont lû les livres de Luther & de Calvin, pour combattre leurs heresies, on vouloit inferer de là qu'ils se sont attachez à l'un ou à l'autre de ces deux Here-

Il est aussi absurde d'accuser les SS. Peres d'avoir suivi quelque secte de la Philosophie payenne, que de les accuser d'avoir suivi quelqu'une de celles des Heretiques de leur temps.

ſiarques, & qu'ils ont été élevez dans leurs principes.

Objection tirée de la conduite que la plûpart des Chrétiens ont tenuë depuis en ſuivant la ſecte des Peripateticiens.

On m'objectera que rien n'empêchoit, que les Sçavans Chrétiens, en rejettant les erreurs des Philoſophes Payens, ne les ſuiviſſent en ce qu'ils avoient de bon & de conforme aux veritez du Chriſtianiſme, ou au moins dans les choſes qui luy ſont indifferentes, comme le ſont entre autres la plûpart des queſtions qui regardent la Phyſique generale ou particuliere. D'autant plus que nous voyons que c'eſt la conduite que les Sçavans Chrétiens ont ſuivie dans les derniers ſiecles, en s'attachant preſque tous ſur ces ſortes de matieres aux principes d'Ariſtote; quelques-uns à ceux de Platon; d'autres enfin à ceux de Democrite & d'Epicure. Voilà une objection fort plauſible en apparence; mais qui ne tire tout ce qu'elle peut avoir de force, que du peu d'attention que l'on fait à la difference des temps & des circonſtances où ſe ſont trouvez les anciens Chrétiens, d'avec celles où nous nous trouvons aujourd'huy.

Réfutation de cette objection par la difference des temps. Lorſque l'on a commencé à ſuivre Ariſtote, le Paganiſme étoit entierement détruit depuis pluſieurs ſiecles.

Difference infinie, puiſque lorſque l'on a commencé parmi les Chrétiens à ſuivre les principes d'Ariſtote, de Platon ou d'Epicure, le Paganiſme étoit entierement éteint, & que depuis long-temps il n'y avoit plus perſonne, qui ſous le nom & avec les armes de ces Philoſophes, combattît la Religion Chrétienne, & entreprît de s'oppoſer à ſon progrès. La qualité de Philoſophe Peripateticien ou Platonicien, n'étoit plus la même que celle de Payen; on pouvoit la prendre, ou même s'en

faire honneur, sans courir aucun risque d'être pris pour un infidele. Ces sectes enfin ne faisoient plus partie du Paganisme ; & il n'y avoit plus le même danger, qu'en s'attachant aux principes de quelque Philosophe en particulier, on ne vînt aussi à s'affectionner à ses erreurs, ou à leur donner du crédit & de l'autorité dans le monde.

Il en alloit bien autrement du temps des Peres de l'Eglise ; & les choses y étoient dans une situation toute differente. Le Paganisme y subsistoit presque dans toute sa force, & les Philosophes en étoient les plus ardens défenseurs. Ils parcouroient le monde ; (5) ils haranguoient les Villes ; ils composoient des livres ; se mêloient même de faire des Propheties (6) & des miracles, pour soûtenir leur Religion chancelante, & entretenir les peuples dans leurs erreurs inveterées. Ce n'est pas assez ; ils attaquoient directement la Religion Chrétienne par les livres les plus envenimez (7) & les plus injurieux ; ils la décrioient par les plus horribles calomnies ; ils suscitoient les plus cruelles (8) persecutions à ceux qui en faisoient profession ; ils les dénonçoient aux Empereurs & aux Magistrats, & les fai-

Au contraire, le Paganisme subsistoit encore du temps des Peres de l'Eglise. Les Philosophes en étoient les plus ardens deffenseurs, & les plus furieux ennemis du Christianisme.

(5) *C'est ce qu'Apollone de Tyanes, Maxime de Tyr, Dion de Bithynie, & plusieurs autres ont fait.*

(6) *Porphyre, Plotin, Jamblique, & tous les autres Philosophes Platoniciens, comme nous le verrons dans la suite, se sont tous donnez pour autant de Prophetes & d'hommes miraculeux.*

(7) *Comme Celse, Porphyre, Hieroclès juge de Nicomedie, Julien l'Apostat, Proclus, &c.*

(8) *On attribuë la cause de la persecution excitée sous Marc Aurele, aux Philosophes fort puissans auprés de cet Empereur qui étoit Philosophe luy même.*

soient condamner à la mort: (9) en un mot, ils n'omettoient rien de tout ce que leur haine implacable pouvoit leur suggerer, pour exterminer par tout les Chrétiens & le Christianisme.

On n'a qu'à se mettre un moment à la place des SS. Peres, pour juger quels sentimens ils ont eus de la Philosophie payenne.

Toutes ces persecutions des Philosophes que nous lisons à present fort tranquillement dans l'Histoire Ecclesiastique, & que nous ne regardons que d'une maniere assez indifferente, parce que les temps sont entierement changez, les anciens Chrétiens les voyoient, les sentoient, & en éprouvoient les plus rigoureux effets. Mettons-nous à leur place. Eussions-nous été dans de pareilles circonstances fort disposez à adopter les sentimens de ces Philosophes, & à nous en declarer les sectateurs? Eussions-nous été prévenus en leur faveur d'une estime fort extraordinaire? Enfin eussions-nous crû devoir aller puiser dans leurs ouvrages nos sentimens, soit en matiere de Religion, soit en matiere de science? Au contraire, n'eussions-nous pas regardé ces Philosophes sur le même pied que nous regardons aujourd'huy les Heretiques qui ont causé le plus de maux à l'Eglise? & n'eussions-nous point lû leurs ouvrages, au moins avec les mêmes sentimens & les mêmes précautions que nous lisons ceux qui ont été composez par les Docteurs & les Maîtres de ces mêmes Heretiques?

CH. VIII. *Conduite des Peres de l'E-*

TELS ONT DÛ ÊTRE les sentimens des anciens Fideles, à l'égard des Philosophes payens; tels aussi

(9) *C'est ce que Crescent Philosophe Cynique a fait à l'égard de saint Justin Martyr.*

glise à l'égard de la Philosophie payenne.

Ils ont toûjours fait profession de la rejetter & de la combattre.

ont-ils été, comme on le voit par tous leurs ouvrages; & leur conduite sur ce point n'a jamais été contraire à leurs sentimens. Convaincus par mille experiences funestes, que les Philosophes étoient les plus dangereux ennemis du Christianisme, loin de s'attacher à leur doctrine sur quelque matiere que ce puisse être, ils ont toûjours fait profession de la rejetter & de la combattre, ainsi que nous l'allons voir de tous les Philosophes en general, & que nous le verrons dans la suite en particulier de Platon.

Comment ils se sont comportez à l'égard de ce que les Philosophes avoient dit de bon.

Et premierement pour ce qui regarde ce que les Philosophes avoient dit de bon, & les veritez qui se trouvoient éparses dans leurs livres & leurs differentes sectes, les anciens Chrétiens avoient deux sentimens sur ce sujet. Le premier, que ces Philosophes avoient connu ces veritez par la lumiere de la raison, qui est une communication de celle de Dieu même. Le second, qu'ils avoient tiré ces veritez des livres de Moyse & des Prophetes; soit qu'ils les eussent lûs, soit qu'ils eussent appris d'ailleurs ce qu'ils contenoient. Mais de ces deux sentimens, celuy qu'ils s'appliquent à prouver avec le plus de soin, celuy qu'ils soûtiennent avec le plus d'ardeur dans tous leurs livres, c'est le second; parce que celuy-là étoit le plus capable de détromper les Payens de la haute estime dont ils étoient prévenus pour leurs Philosophes, qu'ils regardoient comme leurs plus habiles Theologiens.

Ils les traitent à ce sujet de Plagiaires.

Il n'y a rien que les SS. Peres n'ayent dit sur ce sujet contre ces Philosophes; ils les traitent dans

toutes les occaſions de voleurs & de plagiaires : (1) ils ſont de grandes liſtes de leurs vols ; & pour les mettre dans une parfaite évidence, il produiſent les endroits de l'Ecriture qu'ils ont pillez, & d'où ils ont tiré la connoiſſance de ces veritez & de ces ſentimens plus raiſonnables que l'on trouve quelquefois dans leurs livres. Et comme les Payens ne diſconvenoient pas de la reſſemblance qui ſe trouvoit entre ces ſentimens de leurs Philoſophes, & ce que Moyſe & les Prophétes enſeignent ſur les mêmes veritez ; & qu'il ne s'agiſſoit plus que de ſçavoir qui étoient les auteurs ou les copiſtes ; les Peres de l'Egliſe leur traçoient des chronologies exactes, (2) par leſquelles ils leur faiſoient voir plus clair que le jour, que Moyſe avoit précedé de pluſieurs ſiecles leurs plus anciens Auteurs ; d'où il s'enſuivoit, que tous les Philoſophes Grecs les plus anciens n'avoient pû être que ſes copiſtes & ſes plagiaires : vice d'ailleurs qui leur étoit ſi commun à tous, qu'ils en avoient été convaincus par pluſieurs de leurs Auteurs mêmes, qui avoient montré, que ſur la plûpart des autres matieres, ils n'avoient fait que ſe piller les uns les autres. (3)

Ils le prouvent, en montrant que Moyſe & les Prophetes ſont beaucoup plus anciens que tous les Philoſophes.

Ce ſentiment dans lequel étoient les SS. Peres, ne marque pas ſans doute, qu'ils fuſſent fort diſpoſez

Les Peres de l'Egliſe n'avoient garde

(1) *Voyez ſaint Juſtin, Tertullien, Clement d'Alexandrie, Euſebe, Theodoret, &c.*

(2) Tatianus adv. Græcos. Theophilus Antioch. l. III. ad Autolycum. Euſeb. in Chronic. & l. x. Præp. Evang. Clemens Alexandr. Strom. lib. I.

(3) Clemens Alexandr. Strom. l. VI. Euſeb. l. x. Præp. Evang. qui iſtud ipſum prolixo Porphyrii teſtimonio probat.

à s'attacher à ces Philosophes, même dans ce qu'ils pouvoient avoir de bon. On ne s'arrête pas au ruisseau, lorsque l'on peut puiser dans la source, & on n'est pas trop prévenu pour des Auteurs que l'on ne regarde que comme des copistes & des plagiaires. D'ailleurs il est visible que les Chrétiens ne s'appliquoient avec tant de soin à mettre en évidence ce défaut des Philosophes, que pour en détacher les Payens. Comment donc auroient-ils pû faire ce qu'ils ne pouvoient pas souffrir que les Payens fissent eux-mêmes?

de s'attacher aux ruisseaux, ayant chez eux la source où les Philosophes avoient puisé.

Mais ce qui les éloignoit encore plus de suivre de pareils maîtres sur ces sortes de veritez, c'est qu'ils étoient convaincus qu'en les tirant des livres de Moyse, ou en les empruntant des Hebreux, il s'en falloit bien qu'ils les eussent rapportées telles qu'ils les avoient prises, & qu'en les inserant dans leurs livres, & les mêlant dans leurs differens systêmes, ils les eussent conservées dans toute leur pureté. Au contraire, ils étoient persuadez, & la chose étoit d'ailleurs évidente, qu'ils les avoient alterées en mille manieres, & corrompuës par un grand nombre d'erreurs, (4) soit qu'ils les eussent mal comprises d'abord, soit qu'ils voulussent déguiser leurs larcins, soit enfin pour paroître avoir dit quelque chose de nouveau. Tous les Peres qui les accusent de ces sortes de vols, ne manquent pas de leur reprocher en même temps ce second défaut; ils ajoûtent, que sur ces mêmes

Ils étoient d'ailleurs convaincus que les Philosophes, en tirant ce qu'ils avoient dit de bon de la doctrine de Moyse, l'avoient corrompu par un grand nombre d'erreurs.

(4) *Cela sera prouvé fort au long dans le III. Livre de cet Ouvrage.*

veritez, ils n'ont jamais raisonné consequemment; & qu'ils se contredisent souvent de la maniere du monde la plus honteuse, en soûtenant des erreurs grossieres directement opposées à ces veritez.

Quel étoit l'usage que les SS. Peres faisoient de ces veritez alterées & corrompuës par ces Philosophes.

Aussi l'usage que les Peres de l'Eglise faisoient de ces sortes de témoignages que les Philosophes avoient rendus à quelques veritez du Christianisme, n'étoit pas par rapport à eux-mêmes ou aux autres Fideles, puisqu'ils croyoient ces mêmes veritez sur d'autres témoignages & d'autres principes bien differens; mais par rapport aux Payens, à qui ils les proposoient, afin de les convaincre par l'autorité de ceux mêmes qu'ils reconnoissoient pour leurs plus habiles maîtres. Ils se comportoient dans ces occasions de la même maniere que nous nous comportons tous les jours dans nos disputes avec les Protestans. Nous leur proposons souvent le témoignage que les Auteurs de leur prétenduë reforme ont rendu à la Religion Catholique, & à certaines veritez qu'elle enseigne; mais s'ensuit-il de là que nous suivions nous-mêmes ces Heresiarques sur ces veritez, ou que nous adoptions les explications qu'ils en ont données?

Ils se comportoient en cela à l'égard des Payens, comme nous nous comportons aujourd'huy à l'égard des Heretiques.

C'est ainsi que les SS. Peres en usoient par rapport aux veritez qui se trouvoient dans les livres des Philosophes payens. Etant convaincus que ces Philosophes en les rapportant, les avoient alterées & corrompuës, ils n'avoient garde d'en chercher l'explication ou l'intelligence dans leurs ouvrages; d'autant plus qu'ils avoient entre les mains l'Ecriture Sainte, qui leur apprenoit la maniere de s'exprimer

mer sur ces veritez, (5) comme elle leur en avoit appris le fonds.

Chap. IX.

Conduite des SS. Peres à l'égard de la Physique & des autres matieres indifferentes agitées entre les Philosophes payens.

Pour ce qui regarde les choses indifferentes, ou qui n'ont qu'un rapport fort éloigné avec la Religion Chrétienne, telles que sont les questions de Physique & de Philosophie proprement dites, il semble d'abord que rien n'empêchoit les anciens Chrétiens de suivre sur ces matieres, ainsi qu'on a fait depuis, les sentimens de Platon, d'Aristote, ou de Zénon. Mais si l'on fait attention que les Philosophes qui avoient inventé des systêmes sur ces sortes de matieres, étoient en même temps les Theologiens du Paganisme ; & que dans les mêmes livres où ils expliquoient leurs differens sentimens sur les choses naturelles, ils exposoient aussi ceux qu'ils avoient touchant la Divinité, la Providence, l'immortalité de l'ame, & les autres pareilles veritez, qui sont le fondement de nôtre Religion, & sur lesquelles ils débitoient mille erreurs opposées à ces mêmes veritez : on reconnoîtra facilement, que les Sçavans Chrétiens de ces premiers siecles ne pouvoient, pour bien des raisons, s'attacher sur ces matieres philosophiques à aucun de ces Philosophes, & se déclarer pour sec-

Pourquoy ils ne pouvoient pas suivre les sentimens des Philosophes sur ces matieres.

(5) *Voici comment saint Hilaire s'exprime sur ce sujet* l. VII. de Trinit. Non relictus est hominum eloquiis de Dei rebus præterquam Dei sermo. Omnia reliqua & arcta & conclusa & impedita sunt & obscura ; si quis aliis verbis demonstrare hoc, quam quibus a Deo dictum est, volet, aut ipse non intelligit, aut legentibus non intelligendum relinquit. *Nous ferons voir dans la suite par plusieurs faits, combien les SS. Peres étoient attentifs à ne s'éloigner jamais des expressions de l'Ecriture, & combien ils étoient éloignez d'adopter celles des Philosophes payens.*

tateurs d'aucun de leurs systêmes. Ils prenoient donc le parti d'écouter toutes leurs differentes opinions, sans en admettre aucune; parce qu'entre autres raisons qu'ils en apportent, ils les jugeoient toutes & fort inutiles & fort incertaines.

Les SS Peres jugeoient toutes ces questiõs tres-incertaines & tres-inutiles.

Preuve authentique de cette verité par l'ouvrage d'Eusebe de la Preparation Evangelique. Quel est le dessein qu'il se propose dans cet ouvrage.

Nous ne pouvons point avoir de témoignage plus authentique sur ce sujet, ni qui soit moins suspect, que celuy d'Eusebe, dans son grand ouvrage de la Préparation Evangelique. Ce sçavant homme y expose les raisons que les Chrétiens ont euës pour abandonner le Paganisme, & toutes les differentes sectes qui le composoient. Ainsi aprés avoir montré dans les premiers livres de ce grand ouvrage, avec combien de justice les Chrétiens n'avoient pas voulu s'en tenir sur la Religion, aux fables extravagantes que les Poëtes avoient débitées touchant leurs Dieux; ni aux interpretations allegoriques que quelques Philosophes avoient données à ces fables; ni enfin aux Loix particulieres des Etats & des Provinces, qui avoient reglé en differentes manieres le culte de ces mêmes Dieux, ou des autres divinitez qui leur étoient particulieres: il vient ensuite aux sectes des Philosophes, & il montre, pourquoy les mêmes Chrétiens n'en ont voulu suivre aucune; mais les ont toutes rejettées, pour s'attacher uniquement aux Auteurs sacrez des saintes Ecritures.

Trois raisons qu'il déduit fort au long, pour justifier la conduite des Chrétiens, qui sont fai-

Il en produit particulierement trois raisons, qu'il expose avec beaucoup d'étenduë & avec la plus profonde érudition, dans les derniers Livres de cet excellent ouvrage. La premiere, c'est par-

ce que ces divines Ecritures sont la source de tout ce que les Philosophes ont dit de plus raisonnable touchant la Religion. La seconde, c'est qu'il n'y a pas un seul de ces Philosophes, qui en s'écartant de cette unique source de toute verité, ne soit tombé dans les erreurs les plus grossieres. La troisiéme, c'est que bien éloignez de ce parfait accord qui se voit dans tous les Auteurs sacrez, les Philosophes au contraire n'ont convenu entre eux sur aucun dogme ; mais se sont tous réfutez & contredits les uns les autres avec un acharnement étrange : que par-là ils se sont tous également rendus indignes de créance, non seulement sur les dogmes qui regardent la Religion, mais encore sur les autres de moindre importance, comme le sont ceux qui appartiennent proprement à la Philosophie.

soient profession de rejetter absolument toute la Philosophie payenne.

C'est à la preuve de cette derniere verité, qu'Eusebe destine le XV. Livre de son ouvrage. Il dit d'abord, (6) « qu'il va mettre au jour les « beaux sentimens de cette admirable Philosophie « des Grecs, pour convaincre tout le monde de leur « inutilité, & pour faire voir sur tout, que si les « Chrétiens les rejettent, ce n'est pas parce qu'ils les « ignorent, mais parce qu'appliquez à des choses in-

Ce qu'Eusebe dit en particulier, pour justifier le mépris que les Chrétiens faisoient de la Physique.

(6) Euseb. l. xv. Præp. Evang cap. 1. Ἧς εἰσέτι δεῦρο τὸν ὕστατον ἐπέχοντες λόγον, πεντεκαιδέκατον ὄντα τῆς ἐν χερσὶ πραγματείας, τὸ λεῖπον τοῖς διεξωδευμένοις ἀποδώσομεν, τὰ σεμνὰ τῆς γενναίας τῶν Ἑλλήνων φιλοσοφίας ἔτι καὶ νῦν εἰς φῶς ἕλκοντες, πρὸ ὀφθαλμῶν τε τοῖς πᾶσι τὴν ἐν αὐτοῖς ἀχρηστομάθειαν ἀπογυμνοῦντες, καὶ πάντων γε πρότερον παριστῶντες, ὅτι μὴ ἀγνοίᾳ τῶν παρ' αὐτοῖς θαυμαζομένων, ὀλιγωρίᾳ δὲ τῆς ἐν αὐτοῖς ἀνωφελοῦς σχολῆς, ἥκιστα αὐτῶν πεφροντίκαμεν, τῇ τῶν κρειττόνων ἀσκήσει τὰς ἑαυτῶν ἀναθέντες ψυχάς.

» comparablement meilleures, ils méprisent une étu-
» de aussi vaine & aussi infructueuse que celle-là.

Il copie une partie du li- » Il ajoûte plus bas, (7) que Plutarque ayant re-

(7) Idem ibid. cap. XXXII. Ταῦτα δὴ πάντα ἐκ μυρίων τῶν περὶ ὧν ὁ λόγος κατεσκευασμένα, ἐπειδὴ συνελὼν ὁ Πλούταρχος, ἐν ὀλίγοις συνῆξε τὰς ἁπάντων ἀποφάσεις· ἡγοῦμαι τὸ ἄχρηστον αὐτὰς παραθεῖναι εἰς τὴν εὔλογον αὐτῶν παραίτησιν. εἰ γὰρ αὐτοὶ πρὸς αὐτοὺς ἐναντίως κατὰ διάμετρον ἔστησαν, μάχας τε καὶ πολέμους, πλέον δ' οὐδὲν καθ' ἑαυτῶν ἐξῆψαν, τὰ τῶν πέλας ἕκαστοι φιλοτιμίᾳ λόγων ἀπελέγξαντες· πῶς τὸ ἂν εἰκότως ἡμῖν ἀσφαλῆ τὴν περὶ τούτων ἐποχὴν γεγονέναι πᾶς ὁστισοῦν ὁμολογήσειε; προσθήσω δὲ ἑξῆς τοῖς εἰρημένοις ὅσα καὶ περὶ τῶν προσγειοτέρων ἐπηπόρησαν· περὶ γῆς σχήματος καὶ περὶ θέσεως, καὶ ἐγκλίσεως αὐτῆς· καὶ ἔτι περὶ θαλάσσης· ὡς ἂν εἰδείης, ὅτι μὴ περὶ μόνων τῶν μετεώρων καὶ μεταρσίων οἱ γενναῖοι διέστησαν, ἀλλ' ὅτι καὶ ἐν τοῖς περιγείοις διαπεφωνήκασιν. ἵνα δὲ τῶν σοφῶν ἔτι μᾶλλον τὴν σοφίαν ἀποθαυμάσῃς, προσθήσω καὶ ὅσα περὶ ψυχῆς καὶ τοῦ ἐν αὐτῇ ἡγεμονικοῦ διεμαχήσαντο, οὐδὲ σφᾶς αὐτοὺς ἐπιγνόντες οἵας εἰσὶ φύσεως. *C'est ainsi qu'Eusebe se propose de montrer l'inutilité & la contrarieté de tous les sentimens des Philosophes en matiere de Physique, & de justifier la conduite des Chrétiens qui faisoient profession de les rejetter tous. Il copie ensuite une grande partie du second, du troisiéme & du quatriéme livre de Plutarque, qui renferment les differens sentimens des Philosophes sur le monde en general & sur toutes ses parties; sçavoir s'il est unique, s'il est animé, s'il est incorruptible, d'où il se nourrit, par où Dieu a commencé à le faire, quel ordre se trouve entre les élemens; pourquoy le monde est incliné vers la partie Australe: s'il y a des espaces au delà du monde: Quelle est sa partie droite & sa partie gauche. Quelle est la substance du Ciel. Ce que sont les Démons & les Heros. Ce que c'est que la matiere premiere. Quelles sont les Idées. Quel ordre & quel rang les Planetes ont entre elles. De leur mouvement. D'où toutes les étoiles tirent leur lumiere & leur nourriture. Ce que c'est que l'on appelle Castor & Pollux, ou le feu saint Elme. Des Eclipses du soleil & de la lune. Des differens aspects de celle-cy. Combien elle est éloignée du soleil & de la terre. Du temps que les Planetes employent à faire leurs revolutions. De la terre, de sa figure, de sa situation, & de ses tremblemens. De la mer. De l'ame & de ses parties. Immediatement auparavant Eusebe avoit déja copié ce que Plutarque rapporte des sentimens des mêmes Philosophes, sur le soleil, la lune, les planetes & les étoiles. Et dans son XIV. livre, il avoit exposé de la même maniere & en copiant le même Auteur, les opinions des Philosophes touchant les Principes. L'on voit manifestement par là que les Peres de l'Eglise & les anciens Chrétiens, loin de suivre aucune secte de*

cüeilli dans un volume les differentes opinions des Philosophes touchant toutes ces questions de Physique, il a crû devoir en inserer une partie dans son Livre, afin que l'on voye combien elles meritent d'être méprisées. Car s'il est évident, continuë-t-il, que les Philosophes, loin de s'accorder sur aucune de ces questions, sont diametralement opposez entre eux, & que dans l'envie de se réfuter les uns les autres, ils n'ont fait autre chose qu'exciter des combats & des disputes perpetuelles, n'avouëra-t-on pas que nous avons pris le parti le plus sûr, qui est de suspendre nôtre jugement sur toutes ces questions?

vre de Plutarque, Des differens sentimens des Philosophes, pour montrer l'incertitude & la vanité de toutes ces opinions.

Enfin après avoir encore exposé, en copiant toûjours le Livre de Plutarque, les differentes opinions des Philosophes touchant la terre, sa figure, sa situation, son mouvement, ainsi que sur la mer & sur la cause de son amertume, sur les differentes parties de l'ame, & le lieu particulier où elle réside; il conclut (8) en disant: Eh bien, ne recon-

Il montre pourquoy les Chrétiens n'ont voulu prendre aucun parti dans toutes ces Questions.

Philosophie ou aucun sentiment des Philosophes sur les matieres de Physique, ou sur quelque autre matiere que ce puisse être, faisoient profession de les rejetter & de les mépriser tous.

(8) Euseb. l. xv. Præp. Evang. cap. lxi. Τοσαῦτα μὲν δὴ καὶ τὰ περὶ τῶνδε. Ἆρ' οὖν ὡς ἐν δίκῃ σοι δοκοῦμεν κρίσει καὶ λογισμῷ τῆς τούτων ἁπάντων ἀνωφελοῦς καὶ πολυπλανοῦς ματαιοπονίας ἀνακεχωρηκέναι; καὶ τῶν μὲν εἰρημένων μηδὲν πολυπραγμονεῖν (μηδὲ γὰρ ὁρᾶν ἐξ αὐτῶν τὸ λυσιτελὲς, καὶ αὐτόθεν σωτήριον πρὸς ὠφέλειαν, καὶ ἀγαθοῦ κτῆσιν ἀνθρώποις.) μόνης δὲ τῆς ἀμφὶ τὸν πάντων δημιουργὸν Θεὸν εὐσεβείας ἔχεσθαι, καὶ διὰ σώφρονος βίου τῆς τε ἄλλης κατ' ἀρετὴν θεοφιλοῦς πολιτείας ἀρεσκόντως ζῆν σπουδάζειν τῷ ἐπὶ πάντων Θεῷ; Ἀλλ' εἰ καὶ σὺ, βασκανίᾳ καὶ φθόνῳ τὴν ἀληθῆ μαρτυρίαν ἡμῖν προσέσθαι δι' ὄκνου φέρεις, φθάνει γέ σε πάλιν ὁ πάντων Ἑλλήνων σοφώτατος Σωκράτης, τὰς ὑπὲρ ἡμῶν ψήφους φιλαλήθως ἐξενηνεγμένος. τοὺς γοῦν μετεωρολέσχας ἐκείνους μωραίνοντας ἀπεδείκνυεν, καὶ μηδὲν μαινομένων διαφέρειν ἤλεγχεν. ἀπελέγχων αὐτοὺς διαῤῥή-

» noiſſez-vous pas à préſent avec combien de raiſon » & de juſtice nous nous ſommes éloignez de ces » opinions inutiles & erronées ; & pourquoy nous » ne voulons pas nous engager dans toutes ces queſ- » tions, d'où il eſt viſible qu'on ne peut tirer aucun » avantage ; & cela, dans le deſſein de nous atta- » cher uniquement à la pieté envers Dieu, & de fai- » re tous nos efforts pour luy plaire, en menant une » vie ſainte & vertueuſe ? Que ſi l'envie ou la ma- » lignité vous empêche d'approuver en cela nôtre » conduite, Socrate qui a été eſtimé le plus ſage des » Grecs, portera témoignage en nôtre faveur. Il trai- » toit en effet d'inſenſez tous ceux qui s'amuſoient » à de pareilles études ; non ſeulement parce qu'ils » aſpiroient à des connoiſſances qu'il leur étoit im- » poſſible d'acquerir ; mais encore, parce qu'ils per- » doient inutilement leur temps & leur travail dans » des choſes qui n'étoient d'aucun uſage ni d'aucune » utilité pour la vie.

Il juſtifie la conduite des Chrétiens à cet égard par l'autorité de Socrate.

C'eſt par ce témoignage de Socrate, & par quelques autres pareils, auſquels il ajoûte ſes reflexions, qu'Euſebe finit ſon grand ouvrage de la Préparation Evangelique. Il eſt évident par là, que tous les anciens Chrétiens, au nom deſquels Euſebe parle dans cet ouvrage, étoient fort éloignez de s'attacher à aucun des ſentimens des Phi-

δίων, ὐ μόνον ὡς ἀνεφίκτων ὀρεγομένυς, ἀλλὰ καὶ περὶ ἄχρηστα καὶ ἀνωφελῆ τοῦ βίου κατατριβομένυς. Ces ſentimens d'Euſebe qui parle au nom de tous les Chrétiens, & cette forte cenſure qu'il fait de la Philoſophie profane, marquent clairement que l'on étoit fort éloigné dans les premiers ſiecles de l'Egliſe de l'enſeigner dans les Ecoles Chrétiennes, ainſi que l'on a fait depuis.

losophes sur les matieres même les plus indifferentes, telles que sont celles qui regardent la Physique generale ou particuliere.

Sentiment de Theodoret sur le même sujet, conforme à celuy d'Eusebe.

Theodoret écrivant contre les Payens, ne parle pas avec moins de mépris qu'Eusebe, de toute la Physique des anciens Philosophes. Il ne fait grace à aucun des systêmes qu'ils avoient inventez sur ce sujet, & traite ouvertement le but qu'ils s'y étoient proposé, d'entreprise également impossible & inutile. Nous vous avons fait voir, dit-il (9) en parlant aux Payens, ce qu'il falloit croire de Dieu & des natures intelligentes, telles que les Anges & les démons, sur quoy nous avons réfuté, & les fables infames de vos Poëtes, & les extravagantes allegories de vos Philosophes. A présent, parce que ces mêmes Philosophes, en expliquant leurs sentimens sur les corps naturels & sensibles, loin d'avoir trouvé la verité & de s'accorder entre eux, se sont, comme des gens qui combattent dans une nuit obscure, élevez les uns contre les autres, & déchirez mutuellement par leurs disputes & leurs dissensions, je croy qu'il est bon que je rapporte icy leurs sentimens sur ces matieres, en y opposant

(9) Theodoret. de Græc. affect. curat. sermone IV. de Materia & mundo. *Τίνα δὲ χρὴ δοξάζειν τῆς οὐσίας περὶ τῆς θείας, καὶ ὁποῖα προσήκει φρονεῖν περὶ τῶν ἀοράτων μὲν, γεννητῶν δὲ φύσεων, ἐδείξαμεν· καὶ τὸ τῆς ποιητικῆς μυθολογίας ἀπογυμνώσαντες αἶσχος, καὶ τὴν τερατώδη τῶν Φιλοσόφων ἀλληγορίαν ἐλέγξαντες. ἐπειδὴ δὲ καὶ τῆς ὁρατῆς περὶ κτίσεως, οὔτε ἀληθῆ, οὔτε μὴν ξύμφωνά γε ἀλλήλοις ἐδόξασαν, ἀλλ' εἰς πολλὰς καθάπερ ἐν νυκτομαχίᾳ διῃρέθησαν μοίρας, ἀλλήλοις ὡς πολεμίοις κατεπεμβαίνοντες, προὔργου οἶμαι καὶ τὰς τούτων ἐν μέσῳ προθεῖναι δόξας, καὶ τῆς θείας γραφῆς παραθεῖναι τὰ δόγματα, καὶ δεῖξαι δὲ ἄντικρυς, ὡς λογισμοὶ ἀνθρώπων δειλοὶ, καὶ ἐπισφαλεῖς αἱ ἐπίνοιαι αὐτῶν.*

„ les dogmes des Ecritures saintes ; afin que tout le
„ monde connoisse combien les raisonnemens des
„ hommes sont foibles, & leurs pensées incertaines,
„ ainsi que le dit un de nos Sages.

Ce quil dit de tous les differens sentimens de Physique des anciens Philosophes.

Theodoret rapporte ensuite fort au long (1) les sentimens de Xenophane, de Parmenide, d'Epicure, de Platon, d'Aristote, de Zénon, & des autres Philosophes, sur les principes, sur la matiere, sur le monde, sur les étoiles & les planetes, leur grandeur, leur figure, leur nombre & leur distan-
„ ce. Après quoy il ajoûte, Que tous ces Philoso-
„ phes semblent avoir ignoré ce que dit un Poëte,
„ qu'il ne faut pas perdre son temps à rechercher ce
„ qui ne sert à rien : Qu'en effet toutes leurs recher-
„ ches n'étoient d'aucune utilité, quand même ils au-
„ roient pû trouver ce qu'ils cherchoient ; mais que
„ cela étant de plus entierement impossible, on doit
„ les comparer pour ce sujet, à ceux qui écrivent sur
„ l'eau, ou qui prétendent en puiser avec un crible.

Il juge toutes leurs recherches sur ces matieres également impossibles & inutiles.

(1) Theodoret. ibid. pag. 531. tomo IV. edit. Paris. Καὶ τί δεῖ λέγειν ὅσα ἐκεῖνοι χρωμάτων πέρι καὶ ἐκλείψεων καὶ διαστημάτων μυθολογοῦσιν ; οὐ γὰρ μόνον ὅσον ἀλλήλων διεστήκασι λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ ὅσον τῆς γῆς ἀφεστήκασι. καὶ τετρακοσίας ἀριθμοῦσι, καὶ μέντοι καὶ πλείους, σταδίων μυριάδας· τὰς μὲν ἀπὸ γῆς μέχρι σελήνης· τὰς δὲ ἐκεῖθεν μέχρις ἡλίου. Καὶ οὐκ αἰσχύνονται, τῆς μὲν θαλάττης ἀγνοοῦντες τὸ βάθος, ἔνθα καὶ ὁρμιὰν καθεῖναι δύνανται καὶ ἱμονιάν, τὸ δὲ τοῦ ἀέρος καὶ τοῦ αἰθέρος μέτρον σαφῶς εἰδέναι φιλοτιμούμενοι, καὶ οὐδὲ τὸ ἀκερδὲς τοῦ πράγματος ἐνθυμούμενοι, οὐδὲ τῆς Αἰσχύλου παραινέσεως ἐπαΐοντες,

Τὰ μηδὲν ὠφελοῦντα, μὴ ζήτει μάτην.

τούτων δὲ ἕκαστον εἰ καὶ εὑρετὸν ἦν, ἀνόνητον παντάπασιν ἦν. ἐπειδὴ δὲ καὶ ἀνέφικτος ἀνθρώποις ἡ εὕρεσις, ἀτεχνῶς ἐοίκασι τοῖς καθ' ὕδατος γράφουσιν, ἢ κοσκίνῳ ὕδωρ ἀντλοῦσι. καὶ ἔστι γὰρ δή, κἀκεῖνοι, καὶ μάταιον ἀναδέχονται πόνον, καὶ εἰς οὐδὲν δέον τὴν σχολὴν ἀναλίσκουσι. τοῦτο δὴ ξυνορῶν ὁ Σωκράτης μετεωρολόγοις καὶ φυσιολόγοις ἐρρῶσθαι φράσας τὴν ἠθικὴν διδασκαλίαν ἐσπάσατο.

Il s'autorise

Il s'autorise ensuite, comme Eusebe, du témoignage de Socrate, qui, au rapport de Xenophon, traitoit d'entreprise inutile, impossible & insensée, celle des Philosophes qui s'imaginoient pouvoir découvrir les causes des effets naturels.

CHAP. X.

Sentiment de Lactance sur le même sujet. Il soûtient que toute la Philosophie ne sert de rien pour connoitre la verité.

LACTANCE, dans la réfutation qu'il fait dans les premiers Livres de ses Institutions, de toutes les parties du Paganisme, n'épargne pas plus les Philosophes qu'Eusebe & Theodoret. D'abord il fait voir que toute la Philosophie est inutile, parce qu'entre autres raisons qu'il en apporte, il dit (2) « que si on pouvoit trouver la verité par son moyen, « depuis si long-temps que tant d'excellens esprits « s'y sont appliquez, on l'auroit enfin découverte; « mais que les Philosophes n'ayant pû par toute leur « application & leurs efforts, la connoître; c'est une « preuve qu'elle ne s'y trouve pas, & que l'on ne « peut la trouver par son moyen. «

Il examine en particulier la Morale, &c.

Il vient ensuite à examiner en particulier la Physique & la Morale, (3) & aprés avoir exposé

(2) Lactant. Divin. Instit. l. III. cap. II. Ego vero ne studiosos quidem sapientiæ philosophos esse concesserim, quia illo studio ad sapientiam non pervenitur. Nam si facultas inveniendæ veritatis huic studio subjaceret, & si esset id studium tanquam iter ad sapientiam, aliquando esset inventa. Cum vero tot temporibus, tot ingeniis in ejus inquisitione contritis, non sit comprehensa, apparet nullam esse ibi sapientiam. Non ergo sapientiæ student qui philosophantur, sed ipsi studere se putant; quia illud quod quærunt, ubi, aut quale sit, nesciunt. Capitis hujus epigraphe est. Quod ipso nomine Philosophiæ convincitur, quam inanis fuerit gentiliter Philosophantium occupatio.

(3) Idem ibid. cap. VII. ubi agit de Morali Philosophia: Videamus ergo utrumne consentiant; aut quid nobis afferant, quo rectius in vita degatur. Non necesse est omnia circuire, unum eligamus, ac potissimum quod est summum ac principale, in quo totius sapientiæ cardo versatur. Epicurus summum bonum in voluptate animi esse censet,

en montre encore l'inutilité. par rapport à celle-cy, les differentes opinions des
„ Philosophes sur le souverain bien, il dit : Au mi-
„ lieu de cette diversité, quel sentiment suivrons-
„ nous ? à quel Philosophe donnerons-nous la préfe-
„ rence, puisqu'ils ont tous une autorité égale ? Si
„ nous sommes capables de choisir, la Philosophie
„ nous devient par-là inutile, puisque pouvant juger
„ des sentimens des Sages, dès-là nous sommes sa-
„ ges nous-mêmes. Si nous faisons ce choix, pour
„ pouvoir arriver à la sagesse, comment avant que
„ d'avoir commencé à l'apprendre, pouvons-nous
„ nous mêler de porter nôtre jugement sur la sagesse
„ même, d'autant plus que si nous le prétendions,
„ les Academiciens nous en empêcheroient, & nous
„ défendroient de croire à aucun de ces Philoso-
„ phes, sans neanmoins nous dire eux-mêmes à quoy
„ nous devons nous en tenir ?

Il traite en- Pour ce qui est de la Physique, voicy comment

Aristippus, &c. Hæ sunt fere omnium sententiæ. In tanta diversitate quem sequimur ? cui credimus ? par est omnibus authoritas. Si eligere possumus quod est melius, jam non est philosophia nobis necessaria, quia sapientes jam sumus, qui de sapientum sententiis judicemus. Cum vero discendæ sapientiæ causa veniamus, qui possumus judicare, qui nondum sapere cœperimus ? maxime cum præsto adsit Academicus qui nos pallio retrahat aut vetet cuiquam credere : nec tamen afferat ipse quod sequamur. Tum cap. VIII. Quid ergo superest nisi ut omissis litigatoribus furiosis ac pertinacibus, veniamus ad Judicem illum, scilicet datorem simplicis & quietæ sapientiæ, qui non tantum formare nos ac inducere in viam possit, verum etiam de controversiis istorum ferre sententiam. *Lactance réfute ensuite tous les sentiments des Philosophes sur le souverain bien, & fait voir qu'il n'y a point de morale vraye & certaine que celle que la Religion Chrétienne enseigne. Les anciens Chrétiens étoient donc fort éloignez d'enseigner dans leurs Ecoles ou de suivre la morale de la Philosophie de Platon ou d'Aristote.*

il en parle : (4) Vouloir, dit-il, rechercher les causes des effets naturels, ou prétendre les sçavoir ; par exemple, si le soleil n'est pas plus grand qu'il ne nous le paroît, ou s'il l'est beaucoup plus que toute la terre ; si le disque de la lune est convexe ou concave ; si les étoiles sont attachées au ciel, ou si elles ont un cours libre au milieu de l'air ; quelle est l'étenduë du ciel, & de quelle matiere il est ; s'il est immobile, ou s'il se meut avec une incroyable vîtesse ; quelle est la profondeur de la terre, & ce qui la tient suspenduë au milieu de l'univers : vouloir, dis-je, comprendre tout cela à force de raisonnemens & de conjectures, c'est en verité la même chose, que si nous entreprenions de parler d'une ville fort éloignée que nous n'aurions jamais vûë, & que nous ne connoîtrions que de nom. N'y auroit-il pas de la folie de vouloir connoître certainement ce qu'il nous est impossible de sça-

core plus mal la Physique. & condamne de temerité & de folie ceux qui prétendent par son moyen connoistre la verité.

(4) Lactant. Divin. Inst. l. III. cap. III. Causas naturalium rerum disquirere, aut scire velle, sol utrumne tantus quantus videtur, an multis partibus major sit quam omnis hæc terra. Item luna globosa sit, an concava, & stellæ utrumne cohæreant cœlo, an per aërem libero cursu ferantur : cœlum ipsum qua magnitudine, qua materia constet : utrum quietum sit, an immobile, an incredibili celeritate volvatur : quanta sit terræ crassitudo, aut quibus fundamentis librata & suspensa sit : Hæc, inquam, disputando & conjecturis velle comprehendere, tale est profecto, quale si differere velimus qualem esse arbitramur cujuspiam remotissimæ gentis urbem quam nunquam vidimus, cujusque nihil aliud quam nomen audivimus. Si nobis in ea re scientiam vindicemus, quæ non potest sciri, nonne insanire videmur, qui id affirmare audeamus, in quo revinci possimus ? Quanto magis qui naturalia, quæ sciri ab homine non possunt, si scire se putant, furiosi dementesque sunt judicandi. Recte ergo Socrates & eum secuti Academici scientiam sustulerunt, quæ non disputantis, sed divinantis est.

» voir, & d'oſer aſſurer une choſe ſur laquelle on » pourroit facilement nous convaincre de faux ? A » combien plus forte raiſon doit-on condamner la » temerité de ceux qui croyent ſçavoir les choſes » naturelles, puiſqu'il eſt impoſſible à l'homme de » les connoître ? C'eſt donc avec juſtice que Socrate » & les Academiciens ont rejetté cette ſcience, qui » ne conſiſte toute qu'en conjectures.

Il montre que toute la Phyſique ne conſiſte que dans des conjectures tres-incertaines, & qu'il n'eſt point d'un homme ſage de s'attacher à aucun Philoſophe ſur ces

Lactance continuë, en faiſant voir par la même comparaiſon d'un homme qui feroit la deſcription de la ſituation, des murailles, des édifices, des ruës & des temples d'une ville qu'il ne connoîtroit que de nom, combien toutes ces conjectures, en quoy il croit que toute la Phyſique conſiſte, ſont vaines, incertaines, & faciles à réfuter. Enfin, dans le chapitre ſuivant (5) il fait voir, qu'un

(5) Idem ibid. cap. IV. Quid quod non tantum ab his duobus evertitur (Philoſophia) qui Philoſophiæ principes fuerunt, ſed ab omnibus, ut jam videatur jampridem ſuis armis eſſe confecta ? In multas ſectas Philoſophia diviſa eſt, & omnes varia ſentiunt. In qua ponimus veritatem ? In omnibus certe non poteſt, deſignemus quamlibet. Nempe in cæteris omnibus ſapientia non erit, tranſeamus ad ſingulas. Eodem modo quidquid uni dabimus, cæteris auferemus. Unaquæque enim ſecta omnes alias evertit, ut ſe ſuaque confirmet. Nec ulla alteri ſapere concedit, ne deſipere fateatur: ſed ſicut alias tollit, ſic ipſa quoque ab aliis tollitur omnibus. Nihilominus enim Philoſophi ſunt, qui eam ſtultitiæ accuſant. Quamcunque laudaveris veramque dixeris, a Philoſophis vituperatur ut falſa. Credemuſne uni ſe ſuamque doctrinam laudanti, an multis unius alterius ignorantiam culpantibus ? Rectius ergo ſit neceſſe eſt quod plurimi ſentiunt, quam quod unus.... Pereunt igitur univerſi hoc modo, & tanquam Sparti illi Poëtarum, ſic ſe invicem jugulant, ut nemo ex omnibus reſtet. Quod & fit quia gladium habent, ſcutum non habent. Si ergo ſingulæ ſectæ multarum ſectarum judicio ſtultitiæ convincuntur, omnes igitur vanæ atque inanes reperiuntur. Ita ſe ipſam Philoſophia conſumit & conficit. *Lactance aprés avoir ainſi rejetté toutes les ſectes des Philoſophes dogmatiſtes, réfute enſuite celle des Academiciens qui doutoient de tout.*

homme sage ne peut s'attacher à aucune secte de Philosophie sur ces matieres, non plus que sur toutes les autres ; parce qu'il n'y en a aucune que toutes les autres ne condamnent ; & qu'après tout, ce que plusieurs sectes assurent, est plus croyable que ce qu'une seule dit, pour se loüer elle-même, & se donner la préference sur les autres. Qu'ainsi on se trouve dans la necessité, ou de les croire toutes, ou de n'en croire aucune ; ce qui est le meilleur parti. On peut juger par ces sentimens de Lactance, si conformes à ceux d'Eusebe & de Theodoret, si les anciens Chrétiens étoient disposez à suivre les sentimens de quelque secte de Philosophie, même sur les matieres qui ont le moins de rapport à la Religion.

matieres, non plus que sur toutes les autres, dont on dispute en Philosophie.

Mais il n'y a rien de plus agreable sur ce sujet, que ce que dit Hermias (6) dans un petit, mais

Raillerie in-

& fait voir que les unes & les autres se sont trompées également, & ont donné dans les deux extrémitez opposées. Par-là & par tout ce qu'il ajoûte dans ce troisiéme livre, il est évident qu'il a combattu toute la Philosophie payenne dans toutes ses sectes & dans toutes ses parties. Aussi un certain Antonius Raudensis, qui a fait une censure des livres de cet ancien Auteur Chrétien, qui se trouve dans la plûpart des anciennes éditions, ne manque pas d'accuser Lactance, comme d'une erreur considerable, d'avoir condamné toute la Philosophie. Mais ce Theologien qui n'étoit rien moins qu'un bon Critique, n'a rien compris dans le dessein de Lactance, ni même dans la plûpart de ses sentimens qu'il censure à tort & à travers.

(6) Hermias advers. Philosophos, ad calcem operum Justini Martyris, edit. Colon. Παῦλος ὁ μακάριος ἀπόστολος τοῖς τὴν Ἑλλάδα τὴν Λακωνικὴν παροικοῦσι Κορινθίοις γράφων, ὦ ἀγαπητοὶ, ἀπεφήνατο λέγων· ἡ σοφία τοῦ κόσμου τούτου μωρία παρὰ τῷ Θεῷ, οὐκ ἀσκόπως εἰπών. Δοκεῖ γάρ μοι τὴν ἀρχὴν εἰληφέναι ἀπὸ τῆς τῶν ἀγγέλων ἀποστασίας, δι' ἣν αἰτίαν οὐδὲ σύμφωνα οὐδὲ ὁμόλογα οἱ φιλόσοφοι πρὸς ἀλλήλους λέγοντες, ἐκτίθενται τὰ δόγματα. Οἱ μὲν γὰρ φασὶν αὐτῶν ψυχὴν εἶναι τὸ πῦρ, οἷον Δημόκριτος, τὸν ἀέρα οἱ Στωϊκοί· οἱ δὲ τὸν νοῦν. οἱ δὲ τὴν κίνησιν, Ἡράκλειτος, &c.

genieuse que fait Hermias de tous les differens sentimens des Philosophes touchant les principes des corps naturels.

très-élegant & très-ingenieux ouvrage qu'il a fait, pour se mocquer de tous ces differens sentimens des Philosophes. Il prend pour sujet de son discours, ce que dit l'Apôtre saint Paul, que la sagesse de ce monde est folie devant Dieu ; & il le prouve d'abord par les folles imaginations, que ces sages du monde, c'est-à-dire les Philosophes, ont débitées touchant la nature de l'ame. Delà il passe aux sentimens qu'ils ont eus touchant les principes de toutes choses, & sur lesquels ils ne sont pas moins contraires les uns aux autres.

Sentiment d'Anaxagore.

Si je suis Anaxagore, (7) dit-il, il m'apprendra

(7) Idem infra. Πάνυ γοῦν περὶ τὰς ἀρχὰς τῆς φύσεως ἀνθίστανται ἀλλήλοις. Ὅταν μὲν Ἀναξαγόρας παραλάβῃ με, ταῦτα παιδεύει· ἀρχὴ πάντων ὁ νοῦς, καὶ οὗτος αἴτιος καὶ κύριος τῶν ὅλων, καὶ παρέχει τάξιν τοῖς ἀτάκτοις, καὶ κίνησιν τοῖς ἀκινήτοις, καὶ διάκρισιν τοῖς μεμιγμένοις, καὶ κόσμον τοῖς ἀκόσμοις. Ταῦτα λέγων Ἀναξαγόρας ἐστί μοι φίλος, καὶ τῷ δόγματι πείθομαι. Ἀλλ' ἀνθίστανται τούτῳ Μέλισσος καὶ Παρμενίδης. ὅ γε μὴν Παρμενίδης καὶ ποιητικῶς, ἔπεσιν ἀνακηρύσσει τὴν οὐσίαν ἓν εἶναι καὶ ἀΐδιον καὶ ἄπειρον καὶ ἀκίνητον καὶ πάντῃ ὅμοιον. Πάλιν οὖν εἰς τοῦτο τὸ δόγμα οὐκ οἶδ' ὅπως μεταβάλλομαι, ὁ Παρμενίδης τὸν Ἀναξαγόραν τῆς ἐμῆς ἐξήλασεν. ἐπειδὰν δὲ ἤδη ἡγῶμαι δόγμα ἔχειν ἀκίνητον, Ἀναξιμένης ὑπολαβὼν ἀντικέκραγεν· ἀλλ' ἐγώ σοι φημί, τὸ πᾶν ἐστιν ἀήρ, καὶ οὗτος πυκνούμενος καὶ συνιστάμενος ὕδωρ καὶ ἀὴρ γίνεται· ἀραιούμενος δὲ καὶ διαχεόμενος, αἰθὴρ καὶ πῦρ. εἰς δὲ τὴν αὐτοῦ φύσιν ἐπανιών, ἀὴρ ἀραιός. εἰ δὲ καὶ πυκνωθῇ, φησὶ, ἐξαλλάσσεται. καὶ πάλιν αὐτῷ τοῦτο μεθαρμόζομαι, καὶ τὸν Ἀναξιμένην φιλῶ. Ὁ δὲ Ἐμπεδοκλῆς ἀντικρὺς ἕστηκεν ἐμβριμώμενος καὶ ἀπὸ τῆς Αἴτνης μέγα βοῶν· ἀρχαὶ τῶν πάντων ἔχθρα καὶ φιλία, ἡ μὲν συνάγουσα, ἡ δὲ διακρίνουσα· καὶ τὸ νεῖκος αὐτῶν ποιεῖ τὰ πάντα. ὁρίζομαι δὲ αὐτὰ καὶ ὅμοια καὶ ἀνόμοια, καὶ ἄπειρα, καὶ πέρας ἔχοντα, καὶ ἀΐδια καὶ γινόμενα. Εὖγε ὦ Ἐμπεδόκλεις, ἕπομαί σοι καὶ μέχει τῶν κρατήρων τοῦ πυρός. Ἀλλ' ἐπὶ θάτερα Πρωταγόρας ἑστηκὼς ἀνθέλκει με φάσκων, ὅρος καὶ κρίσις τῶν πραγμάτων ὁ ἄνθρωπος, καὶ τὰ μὲν ὑποπίπτοντα ταῖς αἰσθήσεσιν ἐστὶ πράγματα, τὰ δὲ μὴ ὑποπίπτοντα οὐκ ἔστιν ἐν τοῖς εἴδεσι τῆς οὐσίας. τούτῳ τῷ λόγῳ κολακευόμενος ὑπὸ Πρωταγόρου, τέρπομαι, ὅτι τὸ πᾶν ἢ τὸ πλεῖστον τῷ ἀνθρώπῳ μένει. Ἀλλαχόθεν δέ μοι Θαλῆς τὴν ἀλήθειαν νεύει, ὁριζόμενος ὕδωρ τοῦ παντὸς ἀρχὴν, καὶ ἐκ τοῦ ὑγροῦ τὰ πάντα συνίστασθαι, καὶ εἰς ὑγρὸν ἀναλύεσθαι, καὶ ἡ γῆ ἐπὶ ὕδατος ὀχεῖται. διὰ τί τοίνυν μὴ πειθῶ Θαλῇ τῷ πρεσβυτέρῳ τῶν Ἰώνων; ἀλλ' ὁ πολίτης αὐτοῦ Ἀναξίμανδρος τοῦ ὑγροῦ πρεσβυτέραν ἀρχὴν

que c'est un être spirituel & intelligent, qui a « donné commencement à l'univers, & qui en a ar- « rangé toutes les parties; lorsqu'il me dit cela, je « l'estime, & me soûmets à son sentiment; mais voi- « cy Melissus & Parmenide, dont le dernier dans ses « beaux vers m'apprend que cet univers est éternel, « infini, immobile & toûjours semblable à luy-mê- « me; & je ne sçay comment il arrive qu'il me fait « entrer dans son sentiment. Parmenide chasse donc « Anaxagore de mon esprit. Lorsque je crois être « fort affermi dans cette opinion, Anaximene en me « criant aux oreilles: Et moy, dit-il, je vous soû- « tiens, que tout cet univers n'est autre chose que « l'air, qui étant épaissi, fait l'eau; étant rarefié, fait « le feu; & qui retournant en son premier état, de- « vient comme il étoit auparavant de l'air pur. Je « commence donc à entrer dans les idées d'Anaxi- « mene, & je m'affectionne à luy. Là-dessus, Empe- « docle se presente à moy tout en colere, & du mi- « lieu des fournaises du Mont Etna (8) me crie, que «

De Parmenide.

D'Anaximene.

D'Empedocle.

εἶναι λέγει τὴν ἀΐδιον κίνησιν, καὶ ταύτῃ τὰ μὲν γεννᾶσθαι, τὰ δὲ φθείρεσθαι. καὶ δὴ ταῦτ' εἰπὼν πιστὸς Ἀναξίμανδρος ἔστω, καὶ μετ' ἐκεῖνον εὐδοκιμεῖ Ἀρχέλαος, ἀποφαινόμενος τῶν ὅλων ἀρχὰς θερμὸν καὶ ψυχρόν; Ἀλλὰ καὶ τούτῳ πάλιν ὁ μεγαλόφωνος Πλάτων οὐχ ὁμολογεῖ, λέγων ἀρχὰς εἶναι Θεὸν καὶ ὕλην καὶ παράδειγμα. Νῦν μὲν καὶ δὴ πέπεισμαι. πῶς γὰρ οὐ μέλλω πιστεύειν φιλοσόφῳ τῷ τοῦ Διὸς ἅρμα πεποιηκότι; Κατόπιν δὲ αὐτοῦ μαθητὴς Ἀριστοτέλης ἕστηκε, ζηλοτυπῶν τὸν διδάσκαλον τῆς ἁρματοποιΐας. οὗτος ἀρχὰς ἄλλας ὁρίζεται, τὸ ποιεῖν καὶ τὸ πάσχειν. καὶ τὸ μὲν ποιοῦν ἀπαθὲς εἶναι, τὸν αἰθέρα· τὸ δὲ πάσχον ἔχειν ποιότητας τέσσαρας, ξηρότητα, ὑγρότητα, θερμότητα, ψυχρότητα. τῇ γὰρ τούτων εἰς ἄλληλα μεταβολῇ πάντα γίνεσθαι καὶ φθείρεσθαι. Κεκμήκαμεν ἤδη μεταμελόμενοι ἄνω καὶ κάτω τοῖς δόγμασι, πλὴν ἔτι γε τῆς Ἀριστοτέλους γνώμης ἵσταμαι, καὶ μηκέτι με μηδεὶς λόγος ὀχλείτω. Ἀλλὰ τί δὴ τὰ πάθοιμ' ἂν; ξυνεπικόπτουσι γάρ μου τὴν ψυχὴν ἀρχαιότεροι τούτων γέροντες. Φερεκύδης μὲν, &c.

(8) *Hermias suppose icy ce que l'on a crû dans l'Antiquité, qu'Empe-*

» l'inimitié & l'amitié sont les principes de toutes
» choses ; celle-cy, en les assemblant ; celle-là, en les
» séparant ; & que leur opposition mutuelle est la
» cause de tous les effets : au reste je dis, ajoûte-t-il,
» qu'ils sont semblables & dissemblables, infinis & fi-
» nis, éternels & neanmoins produits dans le temps.
» Vous dites des merveilles, ô Empedocle, je vous
» suivrois volontiers jusques dans vos fournaises, si
De Protagore. » Protagore en me tirant d'un autre côté, ne m'ar-
» rêtoit en disant, que l'homme est le terme & la

docle s'étoit jetté dans les fournaises du Mont Etna, afin qu'ayant disparu tout à coup, on le prît pour une divinité :

Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Horat. in fine Artis Poët.

Les autres anciens Chrétiens n'ont pas manqué de se mocquer de la même maniere de la vanité présomptueuse de ce Philosophe. Ἐμπεδοκλέης γὰρ τὸ ἀλαζονικὸν αἱ κατὰ τὴν Σικελίαν τοῦ πυρὸς ἀναφυσήσεις ἀπέδειξαν, ὅτι μὴ θεὸς ὤν, τοῦθ' ὅπερ ἔλεγεν εἶναι κατεψεύδετο. *Ce sont les paroles de Tatien. Lactance le joint aux autres Philosophes, qui par un crime détestable se sont donnez à eux-mêmes la mort.* Multi ergo ex iis qui æternas esse animas suspicabantur, tanquam in cœlum migraturi essent, sibi ipsis manus intulerunt : ut Cleanthes & Chrysippus, ut Zeno & Empedocles, qui se in ardentis Ætnæ specum intempesta nocte dejecit, ut cum repente non apparuisset, abiisse ad deos crederentur. Ex Romanis Cato, qui fuit in omni sua vita Socraticæ vanitatis imitator. Nam Democritus in alia fuit persuasione : sed tamen

Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.

Quo nihil sceleratius fieri potest. Nam si homicida nefarius est qui hominis extinctor est, eidem sceleri obstrictus est, qui se necat, quia hominem necat. *Comme ce fut après avoir lû le Phédre de Platon, que Caton se donna la mort, ainsi que Cleombrotus d'Ambracie avoit fait avant luy, Lactance reprend ensuite ce Philosophe, & ne paroît pas tout à fait aussi charmé de son Dialogue de l'Immortalité de l'ame, que quelques Chrétiens de ces derniers siecles.* Execrabilis prorsus ac fugienda doctrina, si abigit homines a vita. Quod si scisset Plato, atque docuisset, a quo, & quomodo, & quibus, & quæ ob facta, & quo tempore immortalitas tribuatur ; nec Cleombrotum impegisset in mortem voluntariam, nec Catonem, sed eos ad vitam & ad justitiam potius erudisset.

regle

regle de tout : que ce qui tombe sous ses sens est réel ; que ce qui n'y tombe pas, n'est rien. Gagné par ce discours d'Anaxagore, je me réjoüis que l'univers & la plûpart des choses qu'il contient, demeurent ainsi à l'homme. Thalès d'un autre côté me fait signe, qu'il va me découvrir la verité, en m'apprenant que l'Eau est le principe de toutes choses, que tout est formé par l'humide, & que c'est dans ce même humide que tout se resout. Et pourquoy ne croirois-je pas Thalès ? N'est-il pas le plus ancien de tous les Philosophes de la secte Ionique ? Neanmoins Anaximandre son compatriote m'avertit, que le mouvement est anterieurement à tout, le principe de toutes choses ; puisqu'il est la cause de la production des unes, & de la corruption des autres. Au reste, c'est un homme fort digne d'être crû qu'Anaximandre. Mais Archelaüs, qui donne pour principes le chaud & le froid, n'est-il pas aussi fort croyable ? Neanmoins Platon, ce beau parleur, n'est pas de son avis, puisqu'il apporte pour principes Dieu, la matiere & l'idée. A ce coup je me rends ; car comment ne me soûmettrois-je pas à ce Philosophe, qui a construit un char (9) si magnifique à Jupiter ? J'entends neanmoins derriere moy Aristote son disci-

De Thalès.

D'Anaximandre.

D'Archelaus.

De Platon.

D'Aristote.

(9) *Hermias fait icy allusion à ce fameux passage du Phédre de Platon :* Ὁ μὲν δὴ μέγας ἡγεμὼν ἐν ὠρανῷ Ζεὺς, πτηνὸν ἅρμα ἐλαύνων, πρῶτος πορεύεται διακοσμῶν πάντα καὶ ἐπιμελούμενος· τῷ δ' ἕπεται στρατιὰ θεῶν τε καὶ δαιμόνων, κατὰ ἕνδεκα μέρη κεκοσμημένη, &c. *Il y auroit plusieurs remarques à faire sur les sentimens des anciens Philosophes, qu'Hermias expose icy, & en particulier sur celuy qu'il attribuë à Aristote ; mais cela ne regarde point nôtre sujet, & nous meneroit trop loin.*

» ple, qui jaloux de cette gloire de son maître, me
» suggere d'autres principes, sçavoir l'acte & le su-
» jet : que le premier est incapable de recevoir au-
» cune qualité ; mais que le second en reçoit qua-
» tre, le sec, l'humide, le chaud & le froid ; & que
» c'est par le changement de ces quatre qualitez qui
» se succedent les unes aux autres, que tout est pro-
» duit & détruit. Je suis fatigué de tant d'opinions
» qui m'entraînent depuis si long-temps haut & bas;
» je veux donc m'arrêter à celle d'Aristote, aucune au-
» tre ne me troublera plus. Mais que feray-je ? d'autres
» Philosophes plus anciens ne me laissent pas l'esprit
» tranquille, Pherecyde, Leucippe, Democrite, &c.

Pourquoy Hermias a entrepris d'exposer tous ces differens sentimens des Philosophes.

C'est sur ce ton qu'Hermias (1) continuë à se mocquer des sentimens de ces Philosophes sur les principes de la Physique. De-là il passe à ceux des Epicuriens, des Stoïciens, des Academiciens, des Pythagoriciens ; & n'en laisse aucun, dont il ne fasse sentir avec beaucoup d'esprit tout le ridicule. Enfin il conclut son discours, en disant,

(1) *On ne sçait pas bien qui est cet Hermias Auteur de ce discours, ni en quel temps il a vécu. Quelques-uns le mettent au quatriéme siecle, d'autres au cinquiéme, & croyent qu'il n'est point different de l'Historien Sozomene, qui porte aussi le nom d'Hermias. Mais le sçavant M. Cave dans la seconde Partie de son Histoire des Ecrivains Ecclesiastiques, montre parfaitement que ce sentiment n'est point soûtenable, & qu'il faut placer nôtre Hermias au second siecle entre les autres Défenseurs de la Religion Chrêtienne contre les Philosophes payens, tels que Tatien, Theophile d'Antioche, saint Justin, Athenagore, &c. On peut ajoûter aux preuves qu'il en apporte ce que dit icy Hermias dès le commencement de son ouvrage, qu'il croit que la Philosophie payenne doit son origine aux Anges deserteurs, c'est-à-dire aux démons. Or Clement Alexandrin nous assure que de son temps il y avoit plusieurs sçavans Chrêtiens qui étoient dans ce sentiment, & qui le soûtenoient fortement.*

(2) qu'il a exposé toutes ces choses, afin que l'on voye la contrarieté qui se trouve dans les sentimens des Philosophes, l'abysme infini des vaines recherches où ils se perdent, enfin l'inutilité & l'impossibilité même de la fin qu'ils s'y proposent.

Loin de soupçonner les anciens Chrétiens d'avoir été attachez à quelque secte de Philosophie, on pourroit les accuser d'avoir donné dans l'extrémité opposée.

Je suis persuadé, que si l'on fait attention à ces ouvrages des anciens Chrétiens, & à tous les autres qu'ils ont composez contre les Payens, & où ils parlent tous de la même maniere contre les differentes sectes des Philosophes, contre l'inutilité & la fausseté de leur Physique, de leur Morale & de toute leur Philosophie; bien loin de les soupçonner de s'être attachez à quelqu'une de ces sectes sur quelque matiere de Philosophie ou de Theologie que ce puisse être, on les soupçonnera plûtôt d'avoir donné dans l'extrémité opposée, & d'avoir condamné trop durement & trop universellement, & la Physique en particulier, & toute la Philosophie en general.

Raison sensible, qui les justifie pleinement sur le mépris qu'ils ont fait de toute la Philosophie payenne.

Mais si l'on fait attention aux circonstances du temps où ils vivoient, & qu'il ne faut jamais perdre de vûë dans la question dont il s'agit: si l'on se souvient que la Philosophie faisoit la plus considerable partie de la Theologie payenne qu'ils combattoient, & que la plûpart de ses principes, (3) soit de Physique, soit de Morale, étoient directement opposez aux veritez du Christianisme;

(2) Idem Hermias ibid. in fine. Ταῦτα μὲν εἶναι διεξῆλθον, βουλόμενος δεῖξαι τὴν ἐν τοῖς δόγμασιν ὅταν αὐτῶν ἐναντιότητα, καὶ ὡς εἰς ἄπειρον αὐτοῖς καὶ ἀόριστον πρόεισιν ἡ ζήτησις τῶν πραγμάτων, καὶ τὸ τέλος αὐτῶν ἀτέκμαρτον καὶ ἄχρηστον, ἔργῳ μηδενὶ προδήλῳ καὶ λόγῳ σαφεῖ βεβαιούμενον.

(3) *Par exemple pour la Physique, celuy-cy commun à tous les Philoso-*

non ſeulement on ne ſera point ſurpris de cette conduite des Peres de l'Egliſe, mais on reconnoîtra de plus, qu'elle étoit également ſage & neceſſaire, & qu'ils ne pouvoient pas ſe diſpenſer d'agir & de parler comme ils ont fait. Mais il me ſuffit à préſent d'avoir montré que les anciens Chrétiens, dans l'étude qu'ils faiſoient de la Philoſophie, ne s'attachoient à aucun Philoſophe, ni à aucune ſecte de Philoſophie, non pas même ſur les matieres les plus indifferentes à la Religion; & que par conſequent il faut chercher ailleurs la ſource du prétendu Platoniſme dont on les accuſe.

CHAP. XI. *On examine ſi la Philoſophie Platonicienne a regné dans les Ecoles des Payens.*

RESTE DONC à examiner ſi nous la trouverons dans les Ecoles payennes. A la verité, comme pluſieurs des anciens Sçavans Chrétiens, avant que d'embraſſer le Chriſtianiſme, avoient été élevez dans ces Ecoles; s'il étoit vray que la Philoſophie Platonicienne y eût regné, on pourroit ſoupçonner qu'après leur converſion ils en auroient conſervé les idées, & qu'ils auroient enſuite compris & expliqué ſuivant ces idées les myſteres du Chriſtianiſme. Voyons donc ce qui en eſt.

Et premierement pour détruire une bonne partie de ces ſoupçons, il n'y a qu'à ſe remettre devant les yeux l'état où ſe trouvoit alors la Philoſophie payenne, & faire reflexion que toutes les dif-

phes, que rien ne ſe fait de rien : Ex nihilo nihil. *Et cet autre pour la Morale, qu'il faut vivre ſelon la nature :* Propoſitum noſtrum eſt ſecundum naturam vivere. Seneca, epiſt. v. & alibi paſſim. *Lactance réfuta ce principe en faiſant voir qu'il porte les hommes à vivre en bêtes :* Belluarum igitur nobis more vivendum eſt. Nam quæ abeſſe debent ab homine, in his omnibus deprehenduntur; voluptates appetunt, metuunt, fallunt, inſidiantur, occidunt, & quod ad rem ma-

ferentes sectes qui la partageoient, subsistoient encore : qu'ainsi, si les Platoniciens avoient leurs Ecoles, où ils enseignoient la Philosophie de Platon, les Stoïciens, les Peripateticiens, les Epicuriens, les Academiciens, les Pyrrhoniens avoient aussi les leurs, où ils enseignoient leurs principes & leurs sentimens, qui étoient fort opposez, comme l'on sçait, à ceux des Platoniciens ; d'où il s'ensuit, qu'en comparant les Ecoles des seuls Platoniciens à celles de tous ces autres Philosophes joints ensemble, il est clair qu'elles ont été les moins nombreuses ; & que par consequent, entre les Chrétiens qui avoient été élevez dans ces Ecoles, le plus petit nombre a été sans doute de ceux qui ont été élevez dans celles des Platoniciens.

Il y a eu beaucoup plus d'Ecoles de toutes les autres sectes prises ensemble, que de celle de Platon.

Consequence de cette verité indubitable.

En effet, de s'imaginer que les Payens en general, ou ceux qui devoient ensuite embrasser le Christianisme, fussent tous déterminez à abandonner toutes les autres Ecoles, pour suivre uniquement celle des Platoniciens, ce seroit la plus chimerique & la plus fausse de toutes les suppositions ; puisque l'on sçait, comme le disent non seulement les SS. Peres, (4) mais encore les Auteurs profanes, (5) que ce n'étoit pas le choix, mais le ha-

Ce n'étoit pas par choix & par raison, mais par occasion & par caprice, que les Payens suivoient une secte plûtôt qu'une autre.

xime attinet, Deum nesciunt. Quid ergo me docet (Zeno) ut vivam secundum naturam, quia ipsa in deterius prona est, & quibusdam blandimentis lenioribus in vitia præcipitat ?

(4) Justin. in Dial. cum Tryphone, fere statim ab initio. Συνέβη τοῖς πρώτοις ἁψαμένοις αὐτῆς (φιλοσοφίας) καὶ διὰ τοῦτο ἐνδόξοις γενομένοις, ἀκολουθῆσαι τοὺς ἔπειτα, μηδὲν ἐξετάσαντας ἀληθείας πέρι, καταπλαγέντας δὲ μόνον τὴν καρτερίαν αὐτῶν καὶ τὴν ἐγκράτειαν καὶ τὸ ξένον τῶν λόγων, ταῦτα ἀληθῆ νομίσαι, ἃ παρὰ τοῦ διδασκάλου ἕκαστος ἔμαθεν· εἶτα καὶ αὐτοὺς τοῖς ἔπειτα παραδόντας τοιαῦτα ἄττα καὶ ἄλλα τούτοις προσεοικότα, τοῦτο κληθῆναι τοὔνομα, ὅπερ ἐκαλεῖτο ὁ πατὴρ τοῦ λόγου.

(5) Cicero in Lucullo, sive l. IV. Acad. Quæst. Nam cæteri primum

zard & l'occasion, qui portoit la Jeunesse payenne, qui se sentoit de l'inclination pour la Philosophie, à embrasser une secte plûtôt qu'une autre. Chaque Philosophe vantoit la sienne, & la préferoit sans façon à toutes les autres ; & pour juger s'il avoit raison, avant que de s'engager à le suivre, il auroit fallu examiner toutes les autres sectes, écouter tous les autres Philosophes, & apprendre leurs differens sentimens : ce qui n'étoit pas possible ; & quand il l'auroit été, on ne s'en seroit trouvé que plus incertain sur le choix que l'on devoit faire. On s'attachoit donc au premier Philosophe qui se presentoit, & qui avoit quelque réputation. Ainsi comme les Platoniciens seuls, quelque fameux & quelque nombreux qu'on puisse les supposer, n'étoient pas à comparer à tous les autres ensemble, le nombre aussi de ceux qui les suivoient, ne pouvoit être que le plus petit, comparé à tous ceux qui embrassoient les autres sectes.

Il s'ensuit de là que les Platoniciens n'ont jamais été comparables en nombre à tous les autres Philosophes joints ensemble.

Secondement, je prétends de plus, que dans les premiers siecles du Christianisme, les Platoniciens ont été non seulement les moins nombreux par rapport à tous les autres Philosophes en general, mais encore par rapport à la plûpart des autres sectes prises en particulier. En effet, il est certain que lorsque le Christianisme a commencé à s'établir dans le monde, il y avoit déja long-temps qu'il n'y

Dans les trois premiers siecles du Christianisme les Platoniciens ont été les moins nombreux par rapport à la plupart des autres sectes considerées en particulier.

ante tenentur adstricti, quam quid esset optimum judicare potuerunt. Deinde infirmissimo tempore ætatis aut obsecuti amico cuidam, aut una alicujus quem primum audierunt, oratione capti de rebus incognitis judicant, & ad quamcumque disciplinam quasi tempestate delati, ad eam tanquam ad saxum adhærescunt.

avoit plus de sectes ni d'écoles parmi les Payens, où l'on fit profession de soûtenir ou d'enseigner les dogmes de la Philosophie de Platon. Elle étoit absolument tombée en ruïne, & par les divisions frequentes qui étoient survenuës entre ceux qui s'en étoient dits les sectateurs, & par le peu d'attachement qu'ils avoient eu tous pour la doctrine de leur maître.

Presque incontinent après la mort de Platon, ses successeurs dans l'Academie abandonnerent & corrompirent les dogmes de sa Philosophie.

On prétend que cette décadence de la Philosophie Platonicienne commença incontinent après la mort de Platon même, (6) & que Speusippe, Xenocrate, & Polemon, qui luy succederent, ne firent point difficulté de s'éloigner de ses sentimens, & de les corrompre par le mêlange de plusieurs dogmes étrangers.

Arcesilas fit entierement changer de face à toute l'Academie, qui fit profession dès lors de ne soûtenir aucun dogme, & de douter de tout.

Quoy qu'il en soit, l'Academie changea entierement de face sous Arcesilas, successeur & disciple de Polemon ; qui bien loin d'enseigner les dogmes de la Philosophie de Platon, soûtint & enseigna au contraire, qu'il n'en avoit jamais tenu ni enseigné, & qu'il avoit douté de tout à l'exemple de Socrate son maître (7). De-là ces principes

(6) Numenius Pythagoricus l. de Academicorum à Platone divortio apud Euseb. l. xiv. Præp. Evang. cap. v. Ἐπὶ μὲν τοίνυν Σπεύσιππον τὸν Πλάτωνος μὲν ἀδελφιδοῦν, Ξενοκράτην δὲ τὸν διάδοχον τοῦ Σπευσίππου, Πολέμωνα δὲ τὸν ἐνδεξάμενον τὴν σχολὴν παρὰ Ξενοκράτους, ἀεὶ τὸ ἦθος διετείνετο τῶν δογμάτων σχεδόν τε ταυτόν, ἕνεκά γε τῆς μήπω ἐποχῆς ταυτησὶ τῆς πολυθρυλλήτου τε καὶ εἰ δή τινων τοιούτων ἄλλων. Ἐπεὶ εἴς γε τὰ ἄλλα πολλαχῇ τὰ μὲν παραλύοντες, τὰ δὲ στρεβλοῦντες, οὐκ ἐνέμειναν τῇ πρώτῃ διαδοχῇ. ἀρξάμενοι δὲ ἀπ' ἐκείνου, καὶ θᾶττον καὶ βράδιον διΐσταντο προαιρέσει, ἢ ἀγνοίᾳ, τὰ δὲ δή τινι αἰτίᾳ ἄλλῃ, οὐκ ἂν φιλοτίμῳ ἴσως.

(7) Cicero l. iv. Et ab his aïebas removendum Socratem & Platonem. Cur ? an de ullis certius possum dicere ? Vixisse cum his equidem vi-

qu'il établit, qu'il falloit suspendre son jugement sur tout, (8) parce qu'on ne pouvoit rien comprendre, ni rien sçavoir : Que s'il y avoit des raisons pour assurer une chose, il y en avoit d'aussi

deor, ita multi sermones perscripti sunt, e quibus dubitari non possit quin Socrati nihil sit visum sciri posse. Excepit unum tantum, scire se, nihil se scire : nihil amplius. Quid dicam de Platone, qui certe tam multis libris hæc persecutus non esset, nisi probavisset ? Ironiam enim alterius, perpetuam præsertim, nulla fuit ratio persequi. *C'est ainsi que les Academiciens soûtenoient que Platon n'avoit tenu ni enseigné aucun dogme, mais qu'il avoit douté de tout à l'exemple de Socrate. Il s'en faut peu que Sextus Empiricus n'en fasse un Pyrrhonien parfait. Il croit neanmoins avec quelques autres Philosophes qu'il cite, que Platon n'est Sceptique qu'en partie.* An autem sit pure Scepticus (Plato) fusius in nostris hypomnematis disserimus. Nunc autem summatim rerum capita perstringentes, secundum Permedotum & Onesidemum disputamus (hi enim potissimum huic factioni præfuerunt) dicentes Platonem, quum de Ideis pronuntiat, aut Providentiam esse, aut vitam cum virtute conjunctam præferendam esse vitæ quæ sit cum vitiis conjuncta : sive is tanquam existentibus assentitur, dogmatice pronuntiat : sive tanquam probabilioribus assentitur, quia alterum alteri præfert ad fidem obtinendam aut non obtinendam, a Sceptica forma discedit. Nam etiam hoc a nobis esse alienum, ex iis quæ antea diximus, patet. Etiamsi autem quædam Scepticorum more pronuntiet, quum (ut aiunt) se exercet, non ideo erit Scepticus. Nam qui de uno aliquo dogmatice pronuntiat, aut phantasiam phantasiæ præfert ullo modo ad fidem impetrandam de aliqua re incerta, dogmaticum sequitur characterem. Sext. Empiric. Pyrrhon. Hypoth. l. 1. interp. Henrico Stephano.

(8) Cicero l. 1. Academ. Quæst. Arcesilas negabat esse quidquam quod sciri posset, ne illud quidem ipsum quod Socrates sibi reliquisset. Sic omnia latere censebat in occulto, neque esse quidquam quod cerni aut intelligi possit : quibus de causis nihil oportere neque profiteri neque affirmare quemquam, neque assertione approbare, cohibereque semper & ab omni lapsu continere temeritatem. . . . . Huic rationi quod erat consentaneum faciebat, ut contra omnium sententias dies jam plerosque deduceret, ut cum in eadem re paria contrariis in partibus momenta rationum invenirentur, facilius ab utraque parte assertio sustineretur. Hanc Academiam novam appellabant quæ mihi vetus videtur, siquidem Platonem ex illa vetere numeramus, cujus in libris nihil affirmatur, & in utramque partem multa disseruntur, de omnibus quæritur, nihil certi dicitur.

fortes

fortes pour la nier ; & qu'il ne falloit pas plus croire à l'experience des sens qu'aux raisonnemens ; parce que les uns & les autres étoient également trompeurs & défectueux. De-là enfin cette profession ouverte que tous les Academiciens firent dès-lors, & qu'ils ont faite toûjours depuis, de douter de tous les dogmes de la Philosophie, d'en soûtenir également le pour & le contre, & de combattre de toutes leurs forces ceux qui entreprenoient d'en établir.

Troisiéme changement arrivé dans l'Academie, dont Carneades & Clitomachus furent les auteurs.

Cette seconde Academie, qui fit absolument disparoître les dogmes de Platon, que la premiere avoit un peu plus respectez, fut suivie d'une troisiéme, dont Carneades fut l'auteur (9). Il ne s'éloigna d'Arcesilas, qu'en ce qu'il soûtenoit, que quoique tout fût incomprehensible, tout neanmoins n'étoit pas incertain ; & que dans l'usage de la vie on pouvoit s'en tenir à ce qui paroissoit plus probable : du reste, ennemi declaré de tout dogme en matiere de Philosophie, il combattoit & renversoit avec d'autant plus de force ceux des autres Philosophes, qu'il sembloit d'abord s'éloigner moins d'eux qu'Arcesilas, & leur accorder quelque chose.

(9) Numenius apud Euseb. l. XIV. Præp. Evang. cap. VII. Μεθ' ὃς Καρνεάδης ὑποδεξάμενος τὴν διατριβὴν, τρίτην συνεστήσατο Ἀκαδημίαν. λόγων μὲν οὖν ἀγωγῇ ἐχρήσατο, ᾗ καὶ ὁ Ἀρκεσίλαος. Καὶ γὰρ αὐτὸς ἐπετήδευε τὴν εἰς ἑκάτερα ἐπιχείρησιν, καὶ πάντα ἀνεσκεύασε τὰ ὑπὸ τῶν ἄλλων λεγόμενα. μόνῳ δὲ ἐν τῷ περὶ τῆς ἐποχῆς λόγῳ πρὸς αὐτὸν διέστη, φὰς ἀδύνατον εἶναι ἄνθρωπον ὄντα περὶ ἁπάντων ἐπέχειν. διαφορὰν δὲ εἶναι ἀδήλου καὶ ἀκαταλήπτου· ὃ πάντα μὲν εἶναι ἀκατάληπτα, οὐ πάντα δὲ ἄδηλα. Vide eundem cap VIII. seq. Ciceronem l. IV. Acad. Quæst. Sextum Empiricum Pyrrhon. Hypoth. l. I.

Quatriéme & cinquiéme division arrivée dans l'Academie, qui s'éloigna toûjours de plus en plus des dogmes de Platon.

Après ces deux divisions de l'Academie, il en survint encore deux autres presque en même temps. (1) Philon, le maître de Ciceron, fut le chef de la premiere; & Antiochus, contemporain de l'un & de l'autre, fut auteur de la seconde, que l'on appelle la cinquiéme Academie, plus éloignée encore que toutes les autres de la Philosophie de Platon; puisqu'Antiochus, dans le desir qu'il eut de donner son nom à ses disciples, (2) en leur faisant perdre celuy d'Academiciens, broüilla tout par la nouveauté & le mélange de ses opinions, partie Academiciennes, & partie Stoïciennes.

La Philosophie Platonicienne se trouvoit absolument ruinée à la naissance du Christianisme.

Toutes ces divisions ruïnerent entierement non seulement la Philosophie de Platon, qui avoit été étouffée presque dès sa naissance; mais encore l'Academie elle-même: de telle sorte que Seneque (3)

(1) De Philone & Antiocho quartæ & quintæ Academiæ auctoribus. Vide Euseb. lib. XIV. Præp. Evang. cap. IV. Numenium apud eundem ibid. cap. IX. Ciceronem passim l. IV. Acad. Quæst.

(2) Cicero ibid Quamvis igitur fuerit acutus (Antiochus) ut fuit, tamen inconstantia levatur auctoritas..... eadem dicit quæ Stoïci: pœnituit illum ita sensisse. Cur non se transtulit ad alios & maxime ad Stoïcos? eorum enim erat propria ista defensio..... Nunquam a Philone dissensit, nisi posteaquam ipse cœpit qui se audirent habere. Unde autem subito vetus Academia revocata est? Nominis dignitatem videtur, cum a re ipsa desciceret, retinere voluisse: quod erant qui illum gloriæ causa facere dicerent, sperare etiam fore ut ii qui se sequerentur, Antiochii vocarentur. Sextus Empir. Pyrrhon. Hypoth. l. I. Philo autem ait, quantum ad Stoïcum criterium, id est phantasiam comprehensivam, res esse incomprehensibiles, quantum autem ad naturam rerum, comprehensibiles. Quin etiam Antiochus Stoïcam sectam transtulit in Academiam, adeo ut de eo dictum sit ipsum in Academia philosophari Stoïca. Ostendebat enim apud Platonem esse Stoïcorum dogmata.

(3) Seneca Nat. Quæst. l. VII. cap. XXXII. Itaque tot familiæ Philosophorum sine successore deficiunt. Academici & veteres & minores nullum antistitem reliquerunt.

nous assure que de son temps, c'est-à-dire, un peu après la naissance du Christianisme, il ne se trouvoit plus aucun Philosophe de reputation, qui soûtînt les sentimens de l'ancienne ou de la nouvelle Academie.

On n'entend point parler des Philosophes Platoniciens sous les premiers Empereurs Romains, jusqu'au regne des Antonins.

En effet, on ne voit point dans les Auteurs qui ont écrit sous les premiers Empereurs Romains, (4) qu'il y soit fait mention d'aucun Philosophe Academicien ou Platonicien. On ne commence à entendre parler de ceux-cy que sous le regne des Antonins; encore ne peut-on sçavoir, si on excepte le seul Apulée, dont nous avons les ouvrages, quels ont été leurs sentimens, ni s'ils se sont plus attachez à l'ancienne qu'à la nouvelle Academie.

Plotin est à proprement parler l'au-

Plotin qui vivoit sous l'empire de Galien, a été proprement le premier (5) qui ait entrepris de ré-

(4) *On peut voir entre les autres Strabon, Tacite & Suetone, qui parlant presque de tous les autres Philosophes, & sur tout des Stoïciens, ne disent mot des Platoniciens. Il ne paroît pas que de leur temps il y eût des Philosophes qui portassent ce nom, ou s'il y en a eu, il faut qu'ils ayent été en bien petit nombre. Je n'ay point trouvé de plus ancien Auteur que Lucien, qui ait fait mention de Philosophes Platoniciens. Sextus Empiricus qui a vécu à peu prés dans le même temps, ne les met pas au nombre des Philosophes Dogmatistes qu'il prétend combattre. Il ne met dans ce rang que les Peripateticiens, les Epicuriens & les Stoïciens. Il n'y a donc pû avoir dans les premiers siecles du Christianisme, qu'un tres-petit nombre de Platoniciens.*

(5) *Saint Augustin semble ne reconnoître point de plus anciens Philosophes Platoniciens que Plotin, Porphyre, Jamblique & Apulée; tous les autres qui se disoient sectateurs de Platon ayant été Academiciens.* Post mortem vero Platonis, cum Speusippus sororis ejus filius, & Xenocrates dilectus ejus discipulus, in scholam ejus quæ Academia vocabatur, eidem successissent, atque ob hoc & ipsi & eorum successores Academici appellarentur, recentiores tamen Philosophi nobilissimi, quibus Plato sectandus placuit, noluerunt se dici Peri-

teur, ou au moins le restaurateur de la Philosophie Platonicienne.

tablir la Philosophie Platonicienne, & de la tirer de l'obscurité & de la confusion où elle étoit depuis tant de siecles. En effet, après y avoir changé, corrigé & ajoûté ce qu'il jugea à propos, pour luy donner plus de vogue, il en établit une école à Rome, d'où s'il est sorti quelques Philosophes qui se sont faits ensuite Chrétiens, comme saint Augustin (6) nous en assure; il en est sorti plusieurs autres qui se sont beaucoup plus signalez par leur haine implacable contre le Christianisme, & par le commerce qu'ils ont eu avec les démons, à l'exemple de leur maître.

Quels ont été les Platoniciens qui sont sortis de son Ecole.

Malgré tous les efforts de Plotin, les Platoniciens furent en tres-petit nombre.

Quelque effort neanmoins que fit Plotin, pour donner la vogue au Platonisme, il n'en multiplia pas beaucoup les sectateurs: car voicy comme Eusebe qui a écrit aprés luy, & qui connoissoit par-

pateticos aut Academicos, sed Platonicos. Ex quibus sunt valde nobilitati Græci Plotinus, Jamblichus, Porphyrius, in utraque autem lingua Apuleïus Afer extitit Platonicus nobilis. Aug. l. VIII. de Civ. cap. XII. *Il fait entendre encore plus clairement la même chose sur la fin du livre III. contre les Academiciens, où décrivant toute la succession des Philosophes Platoniciens ou Academiciens, & les differens changemens arrivez dans leur secte, tels que nous les avons rapportez, jusqu'à son entiere décadence: de Ciceron qu'il nomme le dernier, il passe incontinent à Plotin, sans faire mention d'aucun autre, quoy qu'il connût parfaitement Apulée, & qu'il n'ignorât pas sans doute ce qu'Aulugelle rapporte de Statilius Taurus. Mais c'est que ceux qui se dirent Platoniciens ou Academiciens dans cet intervalle furent sans suite, sans succession, sans écoles, sans dogmes arrêtez, & de plus en fort petit nombre.*

(6) Aug. epist. ad Dioscorum in fine: Tunc Plotini schola Romæ floruit, habuitque condiscipulos multos acutissimos & solertissimos viros. Sed aliqui eorum magicarum artium curiositate depravati sunt; aliqui Dominum Jesum Christum ipsius veritatis atque sapientiæ incommutabilis quam conabantur attingere, cognoscentes gestare personam, in ejus militiam transierunt. Vide eundem, cap. III. libri de vera Religione.

faitement son Ecole, parle touchant ceux qui se sont portez pour sectateurs de la Philosophie de Platon, depuis qu'elle a commencé de paroître dans le monde, jusqu'au temps auquel il écrivoit ses Livres de la Préparation Evangelique; je veux dire, jusqu'à l'Empire du grand Constantin.

Témoignage d'Eusebe sur ce sujet.

« Considérons, dit-il, (7) quels ont été les successeurs de Platon. On rapporte que ce Philosophe ayant établi son Ecole dans l'Academie, fut de-là appellé le premier de tous Academicien; & que la Philosophie qu'il y enseigna, en tira aussi le nom d'Academicienne. Speusippe son neveu, ensuite Xenocrate & Polemon luy succederent. Ceux-cy commencerent à corrompre la Philosophie de leur maître, en y mêlant des dogmes étrangers: de sorte que l'on vit bien-tôt tous ces beaux Dialogues de Platon, de même que tous les dogmes de sa Philosophie, tomber & mourir avec luy. En effet, la division s'étant mise dès-lors entre ceux qui embrasserent ses sentimens, elle n'a point cessé depuis, & subsiste encore à present entre ses sec-

(7) Eusebius l. xiv. Præp. Evang. cap. iv. Καὶ τοὺς αὐτοῦ δὲ τοῦ Πλάτωνος διαδόχους φέρε τῷ λόγῳ θεωρήσωμεν. Πλάτωνά φασιν ἐν Ἀκαδημίᾳ συστησάμενον τὴν διατριβὴν, πρῶτον Ἀκαδημαϊκὸν κληθῆναι, καὶ τὴν ὀνομασθεῖσαν Ἀκαδημαϊκὴν φιλοσοφίαν συστήσασθαι. Μετὰ δὲ Πλάτωνα Σπεύσιππον τὸν ἐξ ἀδελφῆς Πλάτωνος τῆς Πωτώνης. εἶτα Ξενοκράτην, ἔπειτα Πολέμωνα τὴν διατριβὴν ὑποδέξασθαι. τούτους δὲ ἀφ' ἑστίας ἀρξαμένους εὐθὺς τὰ Πλατωνικά φασι παραλύειν, στρεβλοῦντας τὰ τοῦ διδασκάλου φανέντα ξένων εἰσαγωγαῖς δογμάτων. ὡς τί σοι μὴ εἰς μακρὸν ἐλπίζειν τὴν τῶν θαυμαστῶν ἐκείνων διαλόγων ἰσχὺν ἀποσβῆναι, ἅμα τε τῇ τοῦ ἀνδρὸς τελευτῇ καὶ τὴν τῶν δογμάτων διαδοχὴν συναποτελευτῆσαι· μάχης ἐντεῦθεν καὶ στάσεως ἀπὸ τῶνδε ἀρξαμένης, οὔποτε καὶ εἰς δεῦρο διαλειπούσης τοὺς τὰ αὐτοῦ φίλα ζηλοῦν ἀσπαζομένους, οὐδένας μὲν ὄντας, πλὴν εἰ μὴ εἷς που ἢ δεύτερος ἐν ὅλῳ τῷ βίῳ, ἢ καί τινες ἄλλοι κομιδῇ βραχεῖς τὸν ἀριθμόν· οὐδ' αὐτοὶ πάμπαν ἀλλότριοι ἐπιπλάστου σοφιστείας.

» tateurs. Il est vray qu'il ne s'en trouve plus depuis long-temps, si ce n'est peut-être un ou deux, ou tout au plus quelques-uns en très-petit nombre; encore ont-ils corrompu comme tous les autres & sophistiqué en plusieurs points, la Philosophie de leur maître.

Les Platoniciens nouveaux ont alteré & corrompu la Philosophie de Platon.

Telle fut la malheureuse destinée de la Philosophie de Platon: abandonnée & renversée même entierement par les Academiciens qui en devoient être les plus zelez défenseurs, elle se trouva dans les premiers siecles du Christianisme, presque sans sectateurs & sans écoles.

Philosophie Platonicienne presque sans Ecoles & sans sectateurs dans les trois premiers siecles du Christianisme.

CHAP. XII.

Etat florissant des autres sectes de la Philosophie payenne, & sur tout des Peripateticiens, des Stoïciens, & des Epicuriens mêmes.

IL N'EN FUT PAS ainsi des autres sectes: au contraire, autant que l'Academicienne se ruïna elle-même par ses divisions, autant celles des Stoïciens, des Peripateticiens & des Epicuriens mêmes, se soûtinrent & se multiplierent, par l'attachement que chacune de ces sectes conserva toûjours pour les dogmes de celuy qu'elle reconnoissoit pour son chef. Aussi voyons-nous que les Auteurs profanes, dans le temps qu'ils ne disent mot des Platoniciens ou des Academiciens, parlent beaucoup de ces autres Philosophes, & en citent un grand nombre qui s'étoient rendus fameux. On ne trouve point, par exemple, que Strabon fasse mention dans ses Livres d'aucun Platonicien ou d'aucun Academicien de son temps, sans doute parce qu'il n'y en avoit plus, comme nous l'avons déja appris de Seneque. Au lieu qu'il cite un grand nombre de Peripateticiens, qu'il connoissoit particulierement, & quelques Stoïciens des plus illustres.

Pour ce qui est des Epicuriens, (8) on peut voir ce qu'en dit Numenius, Philosophe Pythagoricien, & la honte qu'il fait aux sectateurs de Platon, de s'être ruïnez eux-mêmes par leurs divisions perpetuelles, tandis que ceux-cy avec une aussi mauvaise cause que celle qu'ils soûtenoient, se sont conservez par leur union, & par le respect qu'ils ont eu pour la doctrine de leur maître : respect que Platon meritoit sans doute beaucoup mieux qu'Epicure.

Témoignage de Numenius touchant les Epicuriens, & la ruine entiere de la Philosophie de Platon.

Mais quoique les Peripateticiens & les Epicuriens même ayent été dans ces premiers siecles du Christianisme beaucoup plus nombreux sans comparaison que les Academiciens ou les Platoniciens, il s'en faut bien neanmoins que les uns & les autres ayent égalé les Stoïciens. Jamais secte ne se rendit plus considerable que celle-cy ; soit par le merveilleux de ses maximes, qui sembloient faire beaucoup d'honneur à la vertu ; soit par la regularité apparente, & l'austerité affectée de ceux qui en faisoient profession.

Dans les premiers siecles du Christianisme les Stoïciens ont été les plus considerables & les plus nombreux de tous les Philosophes.

Quoy qu'il en soit, il est certain que tout ce qui

Sous les pre-

(8) Numenius apud Euseb. l. xiv. Pr. Ev. cap. v. Καὶ γάρ με διάκνει, ὅτι μὴ πᾶν ἔπαθόν τε καὶ ἔδρων, σώζοντες τῷ Πλάτωνι κατὰ πάντα πάντη πᾶσαν ὁμοδοξίαν· καίτοι ἄξιος ἦν αὐτοῖς ὁ Πλάτων, οὐκ ἀμείνων μὲν Πυθαγόρου τοῦ μεγάλου, οὐ μέντοι ἴσως οὐδὲ φλαυρότερος ἐκείνου· ᾧ συνακολουθοῦντες σεφθέντες τε οἱ γνώριμοι, ἐγένοντο πολυτιμητίζεσθαι αἰτιώτατοι τὸν Πυθαγόραν. Τοῦτο δὲ οἱ Ἐπικούρειοι, ὡς ὄφελον μὲν, μαθόντες δ᾽ οὖν, ἐν οὐδενὶ μὲν ὤφθησαν Ἐπικούρῳ ἐναντία θέμενοι οὐδαμῶς, ὁμολογήσαντες δὲ εἶναι σοφῷ συνδεδογμένοι, καὶ αὐτοὶ διὰ τοῦτο ἀπέλαυσαν τῆς προσρήσεως εἰκότως. Ὑπῆρξέ τε ἐκ τούτου ἐπὶ πλεῖστον τοῖς μετέπειτα Ἐπικουρείοις, μηδ᾽ αὐτοῖς εἰπεῖν πω ἐναντίον, οὔτε ἀλλήλοις οὔτε Ἐπικούρῳ, μηδὲν εἰς μηδὲν ὅτου καὶ μνησθῆναι ἄξιον. ἀλλ᾽ ἔστιν αὐτοῖς παρανόμημα, μᾶλλον δὲ ἀσέβημα, καὶ κατέγνωσται τὸ καινοτομηθέν.

miers Empereurs, les plus illustres d'entre les Romains étoient Stoïciens.

se trouvoit de personnes illustres parmi les Romains sous les premiers Empereurs, se faisoient honneur d'embrasser cette secte. Seneque & Athenodore, qui avoient été les précepteurs de Neron, & ensuite Epictete, luy avoient donné une grande vogue, qui s'étoit encore accruë de beaucoup, par les grands noms de Thraseas Pætus, d'Helvidius Priscus, de Rubellius Plautus, si celebres par les éloges (9) qu'en ont fait tous les Auteurs de ces temps-là.

Les Stoïciens devenus suspects à cause de leur nombre & de leur autorité, sont chassez de Rome & de toute l'Italie.

Mais sans entrer dans le détail de tous les Stoïciens qui se rendirent alors fameux, il suffit de dire qu'ils devinrent si considerables, & par leur grand nombre, & par leur autorité, qu'ils se rendirent enfin suspects aux Empereurs mêmes, & que ce fut à leur occasion (1) que Vespasien d'abord, & ensuite Domitien, firent rendre par le Sénat ce celebre arrêt, par lequel tous les Philosophes, à l'exception du seul Musonius Stoïcien, furent contraints de sortir de Rome & de toute l'Italie.

Ils y rentrerent bien-tôt aprés, & y devien-

Ils y rentrerent neanmoins bien-tôt aprés, & les Stoïciens y furent encore en plus grand nom-

(9) Tacit. l. xvi. Annal. Plinius junior in epist. Epictetus apud Arrianum, &c.

(1) Dio Nicænus, sive potius Xiphilinus in Vespasiano. Ὡς δ' οὖν καὶ ἄλλοι πολλοὶ ἐκ τῶν Στωϊκῶν καλουμένων λόγων προαχθέντες, μεθ' ὧν καὶ Δημήτριος ὁ κυνικὸς, συχνὰ καὶ οὐκ ἐπιτήδεια τοῖς παροῦσι δημοσίᾳ, τῷ τῆς φιλοσοφίας προσχήματι καταχρώμενοι διελέγοντο, κἀκ τούτου καὶ ὑποδιέφθειρόν τινας, ἔπεισεν ὁ Μουκιανὸς τὸν Οὐεσπασιανὸν πάντας τοὺς τοιούτους ἐκ τῆς πόλεως ἐκβαλεῖν, εἰπὼν ὀργῇ μᾶλλον ἢ φιλολογίᾳ τινὶ πολλὰ κατ' αὐτῶν. καὶ πάντας αὐτίκα τοὺς φιλοσόφους ὁ Οὐεσπασιανὸς, πλὴν τοῦ Μουσωνίου, ἐκ τῆς Ῥώμης ἐξέβαλε. Adde Suetonium in Domitiano.

bre, & plus considerez qu'ils ne l'avoient été auparavant ; sur-tout, lorsque Marc Aurele ayant embrassé luy-même leur secte, l'eût fait monter avec luy, pour parler ainsi, jusques sur le thrône des Cesars. Par-là les Stoïciens se multiplierent tellement dans tout l'Empire, que Sextus Empiricus, Philosophe Pyrrhonien, (2) avouë que de son temps ils l'emportoient de beaucoup en nombre sur toutes les autres sectes. Saint Augustin (3) leur rend le même témoignage en parlant d'eux, & ajoûte, que comme ils surpassoient en nombre les autres Philosophes, ils leur étoient aussi de beaucoup superieurs par la subtilité de leurs raisonnemens : en quoy l'on sçait en effet que les Stoïciens ont sur-tout excellé.

nent encore plus considerables par la profession declarée que l'Empereur Marc Aurele fait de leur secte.

Sextus Empiricus & S. Augustin témoignent que de leurs temps les Stoïciens l'emportoient en nombre sur tous les autres Philosophes.

Par ce petit exposé que je viens de faire de la situation où se sont trouvées les principales sectes de la Philosophie payenne, on peut juger combien on se mécompte, lorsqu'on prétend que la secte Platonicienne l'a emporté sur toutes les autres, & qu'elle a regné dans les Ecoles payennes durant les premiers siecles de l'Eglise. Je pourrois encore faire voir la fausseté de cette idée, en par-

Conclusion de cette exposition que l'on vient de faire de l'état où les sectes de la Philosophie payenne se sont trouvées dans les premiers siecles du Christianisme. On se

(2) Sextus Empir. advers. Mathemat. pag. 265. edit. Lat. Paris. an. 1569. Esto ergo, ita enim ponamus iis qui in unaquaque philosophantur hæresi, esse plures qui in Philosophia Stoicam sectantur hæresim. *C'est une supposition que fait icy ce Philosophe Pyrrhonien ; mais ce qui montre qu'elle est vraye, c'est que de tous les Philosophes dogmatistes qu'il prétend réfuter, il n'y en a point qu'il cite plus souvent, & contre lesquels il paroisse plus animé que les Stoïciens.*

(3) August. epist. LVI. vet. edit. quæ est ad Dioscorum : Inter hos qui ita sentiunt apud Græcos Philosophos, & numero & disputandi subtilitate Stoïci prævaluerunt.

trompe quand on dit que la Philosophie Platonicienne a regné dans ces premiers temps.

courant les principales villes, comme Athenes & Alexandrie, où l'on ſçait qu'il y a eu des Ecoles de la Philoſophie payenne ; & nous verrions qu'il n'y eſt parlé de Philoſophes Platoniciens que fort tard : & que s'il s'eſt trouvé dans ces villes des Philoſophes qui ayent enſeigné cette Philoſophie, il s'en eſt trouvé en beaucoup plus grand nombre & bien plus conſtamment, qui faiſoient profeſſion d'enſeigner celle de Zenon, d'Epicure & d'Ariſtote.

CH. XIII. *De quelles Ecoles la plûpart des anciens ſçavans Chrétiens ſont ſortis.*

MAIS QU'EST-IL beſoin de toutes ces recherches, pour montrer qu'entre les Chrétiens ſçavans, qui avant que d'embraſſer le Chriſtianiſme, ont fréquenté les Ecoles payennes, il n'y en a pû avoir qu'un très-petit nombre qui ayent été élevez dans celles des Platoniciens ? Nous avons l'hiſtoire d'Euſebe, qui nous inſtruit ſouvent des particularitez de leurs premieres études : nous avons le Catalogue des Ecrivains Eccleſiaſtiques de ſaint Jerôme, où il nous apprend quelle profeſſion ils avoient fait pour la plûpart, avant que d'embraſſer la Religion Chrétienne. Que l'on parcoure donc ces ouvrages, ſur-tout celuy de ſaint Jerôme, dont la meilleure partie a été tirée de l'hiſtoire d'Euſebe ; & l'on verra qu'il eſt ſorti auſſi peu de Chrétiens des Ecoles de Philoſophie, qu'il en eſt ſorti en grand nombre & des plus illuſtres, des Ecoles de Rhetorique (4). Encore n'eſt-ce pas une choſe certaine, ſi ceux que l'on nous apprend

On voit par l'hiſtoire d'Euſebe & par le Catalogue des hommes illuſtres de S. Jerôme, qu'il eſt ſorti un plus grand nombre de ſçavans Chrétiens des Ecoles de Rhétorique, que de celles de Philoſophie.

(4) *Tels que ſaint Cyprien, Tatien, Malchion, Arnobe, Lactance & ſaint Auguſtin.*

dans ce Catalogue, ou que nous sçavons d'ailleurs avoir été Philosophes, ont appris la Philosophie dans ces Ecoles payennes, puisqu'ils l'ont pû apprendre par eux-mêmes, sans fréquenter ces Ecoles ; & que l'on sçait d'ailleurs que par la Philosophie dont ils se declarent sectateurs dans leurs ouvrages, on doit entendre le Christianisme, dont ils faisoient profession, & qu'ils reconnoissoient tous pour la seule veritable Philosophie. Quoy qu'il en soit, le nombre de ces Philosophes est fort petit ; on n'y declare point la secte dont ils faisoient profession, si ce n'est du seul Pantene, qui avoit été Philosophe Stoïcien ; & il n'en est aucun des autres, si l'on en excepte le seul saint Justin, que l'on puisse montrer être sorti des Ecoles Platoniciennes, ou avoir eu pour maître quelque Philosophe de cette secte.

Les Ecoles des Philosophes de ce temps-là étoient comme le centre de l'impieté & de l'idolatrie

Et certainement je ne m'en étonne pas. Les Ecoles de Philosophie de ce temps-là étoient, à proprement parler, le centre de l'impieté & du Paganisme ; non seulement parce que la Philosophie elle-même contenoit les principaux & les plus pernicieux dogmes du Paganisme, mais encore parce que ceux qui l'enseignoient, étoient les plus entêtez des Payens, & les plus envenimez contre le Christianisme. Transportez de la plus furieuse jalousie, à la vûë des progrès merveilleux de la Religion Chrétienne, & de la décadence de leurs superstitions, ils avoient bien plus de soin d'inspirer leurs sentimens à leurs disciples, & de les animer contre les Chrétiens, que de leur apprendre la

Philoſophie de Platon, de Zénon ou d'Ariſtote.

Sur tout celle des Platoniciens qui ont été les plus ſuperſtitieux des Philoſophes, & les plus emportez contre la Religion Chrétienne.

C'étoient-là les diſpoſitions de tous les Philoſophes de ce temps-là, & le but principal qu'ils ſe propoſoient dans leurs Ecoles ; mais il faut avoüer, que ceux qui ſe diſoient Platoniciens, & qui avoient établi des Ecoles, ſous prétexte de rétablir la Philoſophie de Platon, ſe ſont ſignalez entre tous les autres par cette haine implacable qu'ils ont euë, & qu'ils ont inſpirée à leurs diſciples, contre la Religion Chrétienne.

Preuves de cette verité.

Pour preuve de ce que je dis, il ſuffit de ſe ſouvenir que Porphyre eſt ſorti de l'Ecole de Plotin ; Jamblique, de celle de Porphyre ; & de celle de Jamblique, un Sopatre, un Edeſius, un Maxime, (5) tous fameux par leur impieté & leurs emportemens contre le Chriſtianiſme. On ſçait que c'eſt de celle de Proclus, (6) digne imitateur de l'impieté de Porphyre, qu'eſt ſorti dans le ſixiéme ſiecle un Marin de Naples, un Iſidore de Gaze, & un Ammonius, (7) qui de ſon côté n'avoit établi

(5) De Plotino vide Porphyrium in ejus vita. De Porphyrio, Jamblicho, Sopatro, Ædeſio, Maximo, Eunapium.

(6) Suidas in Proclo Lycio. Οὗτός ἐστι Πρόκλος, ὁ δεύτερος μετὰ Πορφύριον κατὰ Χριστιανῶν τὴν μιαρὰν καὶ ἐφύβριστον αὐτοῦ γλῶσσαν κινήσας· πρὸς ὃν ἔγραψεν Ἰωάννης ὁ ἐπικληθεὶς Φιλόφονος, πάνυ θαυμασίως ὑπαντήσας κατὰ τῶν ιη. Ἐπιχειρημάτων αὐτοῦ, καὶ δείξας αὐτὸν κἀν τοῖς Ἑλληνικοῖς, ἐφ᾽ οἷς μέγα ἐφρόνει, ἀμαθῆ καὶ ἀνόητον.

(7) Zacharias Mityl. init Diſputationis de Mundi æternitate, adverſus Philoſophos. A. Ἀλλά μοι φράζε, ὦ δαιμόνιε, ὅπως ἔχει ὁ τῶν Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους δοξασμάτων ἐξηγητής· ὁ τὰς Ἀθήνας μὲν καταλιπών, ἥκων δὲ παρὰ Πρόκλου (φιλοσόφου) μᾶλλον δὲ ἀφιλοσόφου τε καὶ ἀσόφου· καὶ νῦν βρενθυόμενος εἶναι σοφὸς παρὰ τὴν Ἀλεξάνδρου.... B. Ἀμμωνίου πέρι πυνθάνεσθαί μοι δοκεῖς, ὦ μακάριε. τούτοις γὰρ αὐτὸν λόγοις εἴωθας ἀποσκώπτειν. A. Καὶ γὰρ οὕτως ἔχει. φράζε δὴ οὖν ὅπως αὐτῷ τὸ φροντιστήριον ἔχει, καὶ ὁ τῶν ἀκροατῶν σύλλογος, καὶ εἰ φοιτῶσιν ἐς αὐτοῦ τανῦν νέοι τινὲς

une Ecole à Alexandrie, que pour y corrompre la jeunesse, & soûtenir le Paganisme.

Rien de plus capable d'éloigner du Christianisme que de telles Ecoles.

De telles Ecoles étoient sans doute bien plus propres à corrompre l'esprit de ceux qui les fréquentoient, & à les entretenir dans l'erreur, qu'à leur donner du goût pour la verité, & du penchant pour la Religion Chrétienne.

Les anciens Chrétiens éloignoient autant qu'ils pouvoient de ces Ecoles ceux qu'ils vouloient attirer à la veritable Religion.

Aussi voyons-nous que les anciens Chrétiens en éloignoient autant qu'ils pouvoient, ceux qu'ils tâchoient d'attirer à la connoissance de Dieu, & du veritable culte par lequel seul il veut être honoré. Ils étoient persuadez que la Philosophie, telle qu'on l'enseignoit dans ces Ecoles, étoit un des plus grands obstacles à la Religion Chrétienne; & qu'un esprit prévenu de ses dogmes & de ses sophismes, étoit moins propre qu'aucun autre à recevoir la parole de Dieu.

Témoignage d'Origene sur ce sujet.

C'est ce que nous apprenons d'Origene. Car sur ce que Celse objectoit aux Chrétiens, qu'ils ne s'adressoient qu'aux simples & aux idiots, pour les attirer au Christianisme, & qu'ils leur persuadoient de ne point écouter leurs Sages; parce qu'étant trompez par leur fausse sagesse, & engagez eux-mêmes dans l'erreur, ils n'avoient que du mépris & de l'aversion pour la doctrine Chrétienne: Origene luy répond, (8) que si par le «

ἀγαθοί τε καὶ καλοί, καὶ τὴν ψυχὴν ἄσυλοι. καὶ γάρ με δέος ἔχει ἀκήκοον ἀγωνιῶντα μὴ ἐμπλήσῃ τῆς αὐτοῦ ἀδολεσχίας τοὺς νέους. δεινὸς γὰρ ὁ ἀνὴρ διαφθεῖραι νέων ψυχὰς, ἀφιστῶν Θεοῦ καὶ ἀληθείας.

(8) Origenes l. III. contra Celsum pag. 155. edit. Spenceri. Ἐὰν δὲ παρὰ τὸν τῆς σοφίας ὅρον, τὸν ὅ, τιποτοῦν δογματίζοντα μετά τινων σοφισμάτων λέγῃ σοφόν· φήσομεν ὅτι ἀληθῶς ὁ κατὰ τὴν ὑπό σου λεγομένην

„ nom de Sages, Celſe entend les Philoſophes, qui
„ n'établiſſent leurs dogmes que ſur leurs raiſonne-
„ mens, il avouë que ces ſortes de Sages, ſeduits par
„ l'apparence de leurs faux dogmes, & embarraſſez
„ dans leurs vains ſophiſmes, ont beaucoup d'éloi-
„ gnement de la parole de Dieu. Mais comme rien
„ n'eſt plus opposé à la veritable ſageſſe, que la
„ ſcience de ces faux Dogmatiſtes, & que l'illuſion
„ des ſophiſmes qui les trompent; que l'on doit re-
„ connoître avec luy, que toute leur prétenduë ſa-
„ geſſe n'eſt dans le fond qu'une ignorance très-
„ groſſiere.

Pourquoy les anciens Chrétiens détournoient ceux qu'ils vouloient attirer au Chriſtianiſme, de fréquenter les Ecoles des Philoſophes.

Enſuite pour répondre à ce que Celſe objectoit que les Chrétiens en détournant des Ecoles des Philoſophes ceux qu'ils vouloient attirer au Chriſtianiſme, ſe comportoient comme les medecins ignorans, qui de peur que l'on ne vienne à découvrir leur ignorance, défendent à leurs malades de conſulter d'autres medecins qu'eux; Origene adreſſant la parole à Celſe même, luy répond ainſi:
„ (9) Quels ſont ces medecins dont vous parlez, &

σοφίαν τοιοῦς ἀποτρέπεσθαι τοὺς λόγους τοῦ Θεοῦ, πλανώμενος ὑπὸ τῶν πιθανοτήτων καὶ σοφισμάτων, καὶ παραποδιζόμενος ὑπ' αὐτῶν. Καὶ ἐπεὶ κατὰ τὸν ἡμέτερον λόγον, οὐκ ἔστι σοφία πονηρίας ἐπιστήμη, πονηρίας δὲ (ἵν' οὕτως ὀνομάσω) ἐπιστήμη ἐστὶν ἐν τοῖς ψευδοδοξοῦσι καὶ ὑπὸ σοφισμάτων ἠπατημένοις. διὰ τοῦτο ἀμαθίαν εἴποιμι μᾶλλον ἢ σοφίαν ἐν τοῖς τοιούτοις.

(9) Idem ibid. pag. 156. Ἐπεὶ δὲ μετὰ ταῦτα παραπλήσιόν φησι ποιεῖν τὸν τὰ Χριστιανισμοῦ διδάσκοντα τῷ ὑπισχνουμένῳ μὲν ὑγιῆ ποιεῖν τὰ σώματα, ἀποτρέποντι δὲ τοῦ προσέχειν τοῖς ἐπιστήμοσιν ἰατροῖς, τῷ ἐλέγχεσθαι ὑπ' αὐτῶν τὴν ἰδιωτείαν αὐτοῦ. Καὶ πρὸς ταῦτα ἐροῦμεν, τίνας φὴς ἰατροὺς, ἀφ' ὧν ἀποτρέπομεν τοὺς ἰδιώτας; οὐ γὰρ δὴ ὑπολαμβάνεις τοῖς φιλοσοφοῦσι προσάγειν ἡμᾶς τὴν εἰς τὸν λόγον προτροπὴν, ἵν' ἐκείνους νομίσῃς εἶναι ἰατροὺς, ἀφ' ὧν ἀποτρέπομεν τοὺς ἐπὶ τὸν θεῖον καλοῦμεν λόγον. ἤτοι οὖν οὐκ ἀποκρινεῖται μὴ ἔχων λέγειν τοὺς ἰατρούς· ἢ ἀνάγκη αὐτὸν καταφεύγειν ἐπὶ

dont vous dites que nous éloignons les simples? Car « puisque vous ne croyez pas que nous nous adressions aux sectateurs des Philosophes, vous ne pouvez pas entendre sous le nom de medecins les Philosophes mêmes; ni dire que nous éloignions d'eux leurs disciples, pour les instruire de la parole de Dieu. Ou Celse donc, continuë-t-il, sera obligé de se taire, sans pouvoir montrer quels sont ces medecins sçavans, dont il parle, ou il ne pourra nous produire que ces ignorans qui croyent & qui débitent par-tout le dogme insensé de la pluralité des Dieux, ou d'autres pareils aussi ridicules; mais quelque parti qu'il prenne, nous luy ferons voir qu'il a eu tort de faire mention de ces sçavans medecins, dont il dit que nous détournons les ignorans. «

Pourquoy les anciens Chrétiens éloignoient les jeunes gens des Ecoles des Epicuriens:

Certainement, lorsque nous éloignons les hommes d'Epicure & des Epicuriens, on ne peut nier que nous ne leur rendions un très-bon office; puisque nous les guérissons par-là d'une très-dangereuse maladie, où les medecins de Celse les font tomber, en leur enseignant qu'il n'y a point de Providen- «

τοὺς ἰδιώτας, οἳ καὶ αὐτοὶ περιηχοῦσιν ἀνδραποδωδῶς τὰ περὶ πολλῶν θεῶν, καὶ ὅσα ἄλλα λέγοιεν ἂν ἰδιῶται. ἑκατέρως οὖν ἐλεγχθήσεται μάτην παραλαβὼν ἐν τῷ λόγῳ τὸν ἀποτρέποντα τῶν ἐπιστημόνων ἰατρῶν. Ἵνα δὲ καὶ ἀπὸ τῆς Ἐπικούρου φιλοσοφίας καὶ τῶν κατ' Ἐπίκουρον νομιζομένοις Ἐπικουρείοις ἰατρῶν ἀποτρέπωμεν τοὺς ἐν ἐκείνοις ἀπατωμένους, πῶς οὐ λογιώτατα ποιήσωμεν, ἀφιστάντες νόσου χαλεπῆς, ἣν ἐνεποίησαν οἱ Κέλσου ἰατροὶ τῆς κατὰ τὴν ἀναίρεσιν τῆς προνοίας, καὶ εἰσαγωγὴν τῆς ἡδονῆς ὡς ἀγαθοῦ. Ἀλλ' ἔστω ἰατρῶν ἡμᾶς ἄλλων φιλοσόφων ἀφιστάνειν τούτους, οὓς προτρέπομεν ἐπὶ τὸν ἡμέτερον λόγον, τῶν ἀπὸ τοῦ Περιπάτου, ἀναιρούντων τὴν πρὸς ἡμᾶς πρόνοιαν καὶ τὴν σχέσιν πρὸς ἀνθρώπους τοῦ θείου. πῶς οὐχὶ εὐσεβεῖς μὲν ἡμεῖς κατασκευάσομεν καὶ θεραπεύσομεν τοὺς προστετραμμένους πείθοντες αὐτοὺς ἀνακεῖσθαι τῷ ἐπὶ πᾶσι Θεῷ; &c.

„ ce, & que le souverain bien consiste dans la vo-
„ lupté.

Pourquoy de celles des Peripateticiens.

„ Je veux bien luy avoüer aussi que nous détournons ceux que nous invitons à embrasser nôtre Religion, d'écouter les Peripateticiens, qui nient que la Providence s'étende jusqu'à nous, & que Dieu se mêle en aucune maniere des affaires des hommes. Et en agissant ainsi, ne faisons-nous pas une très-bonne œuvre, puisque nous les guérissons des playes dangereuses, que les discours de ces mauvais medecins, qui se disent Philosophes, leur avoient faites; en leur persuadant au contraire, qu'ils doivent reconnoître en tout la Providence de Dieu, & se soûmettre entierement à sa conduite?

Pourquoy de celles des Stoïciens.

„ Accordons-luy de plus, que nous les éloignons encore des Stoïciens, qui introduisent un Dieu corruptible, & sujet à toute sorte d'alterations & de changemens, & qui disent qu'un jour tout sera anéanti, à l'exception de Dieu seul. Par-là en délivrant des plus grands maux ceux qui suivent nôtre conseil, nous les disposons à s'attacher à la veritable pieté envers Dieu, & à concevoir de l'admiration pour le divin Auteur de la foy des Chrétiens, qui a répandu par toute la terre la doctrine salutaire qui convertit & qui guérit les ames.

Pourquoy enfin de celles des Pythagoriciens & des Platoniciens.

„ Ajoûtons enfin, que quand nous employons les mêmes remedes, pour guérir ceux que des medecins ignorans (tels que les Pythagoriciens & les Platoniciens) ont fait tomber dans le dogme absurde de la Metempsychose, en leur enseignant

que

« que l'ame raisonnable passe tantôt dans le corps des bêtes, & tantôt dans des corps incapables même de sentiment ; nous les rendons sans contredit beaucoup meilleurs ; d'autant plus que nous leur apprenons en même temps, non pas que les méchans sont punis par la privation de toute raison & de tout sentiment ; mais qu'il y a des remedes en cette vie, des peines & des travaux propres à expier les fautes des pecheurs, & à les faire retourner vers Dieu. »

CH. XIV.

Raisons generales qui obligeoient les Chrétiens de détourner les jeunes gens des Ecoles des Philosophes. Il n'y avoit aucune secte qui n'enseignât les erreurs les plus pernicieuses.

VOILA CE QUE les anciens Chrétiens pensoient des Ecoles de la Philosophie payenne, & le soin qu'ils prenoient d'en éloigner ceux qu'ils vouloient attirer à la connoissance de Jesus-Christ. Il est visible que la Philosophie étant ce qu'elle étoit alors, je veux dire, remplie des erreurs les plus pernicieuses du Paganisme, ils devoient en user ainsi ; & que nous-mêmes nous ne manquerions pas d'agir de la même maniere dans une pareille occasion. C'est même ce que nous faisons tous les jours à l'égard des Heretiques, que nous voulons faire rentrer dans l'Eglise, d'où ils sont sortis ; nous jugeons avec raison, que ceux qui ont été élevez dans leurs Ecoles, nourris dans les sophismes & les erreurs de leur fausse Theologie, ont plus d'opposition que les autres à reconnoître la verité ; & la premiere démarche que nous faisons, & que nous devons faire, en travaillant à leur conversion, c'est de les éloigner de ces Docteurs du mensonge qui les séduisent. Or la Philosophie payenne, dans quelque secte qu'on la considere, étant dans les

premiers siecles de l'Eglise encore plus opposée au Christianisme par l'impieté de ses dogmes, que l'heresie ne l'est à present à la veritable foy par ses erreurs ; devons-nous nous étonner si les Saints Peres la consideroient comme un grand obstacle à l'établissement de nôtre Religion, & s'ils faisoient tous leurs efforts, pour en éloigner ceux à qui ils vouloient la faire connoître ?

Les mœurs des Philosophes étoient extraordinairement corrompuës.

Ajoûtons à cela que rien n'étoit alors plus corrompu que les mœurs de ceux qui l'enseignoient. Peripateticiens, Stoïciens, ou Platoniciens, & encore plus, comme l'on sçait, ces derniers que tous les autres, étoient plongez dans les plus grands & les plus affreux desordres ; & ne cherchoient qu'à y engager leurs disciples avec eux.

Les Philosophes ne cherchoient qu'à engager leurs disciples dans leurs infames desordres.

C'est une seconde raison que produit Origene, pour justifier contre Celse la conduite des Chrétiens, qui tâchoient d'éloigner tout le monde de s'attacher à des maîtres si vicieux & si corrompus. Que si, comme il le témoigne dans le même endroit (1), on avoit pû luy montrer des Philosophes exempts de ces defauts, & qui avec les autres sciences, qui servent de prélude à la Philosophie, eûssent enseigné celle-cy dans toute sa pureté ; alors, ajoûte-t-il, nous ne
» détournerions pas les jeunes gens de s'attacher à de

(1) Origenes ibid. pag. 246. Εἰ δὲ παραστήσεις μοι διδασκάλους πρὸς φιλοσοφίαν προπαιδεύοντας καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ γυμνάζοντας, οὐκ ἀποτρέψομεν ἀπὸ τούτων τοὺς νέους, πειράσομαι δὲ προγυμνασαμένους αὐτοὺς ὡς ἐν ἐγκυκλίοις μαθήμασι καὶ τοῖς φιλοσοφουμένοις ἀναβιβάσαι ἐπὶ τὸ σεμνὸν καὶ ὑψηλὸν τῆς λεληθυίας τοὺς πολλοὺς Χριστιανῶν μεγαλοφωνίας, περὶ τῶν μεγίστων καὶ ἀναγκαιοτάτων διαλαμβανόντων, καὶ ἀποδεικνύντων καὶ παριστάντων αὐτὰ πεφιλοσοφῆσθαι παρὰ τοῖς τοῦ Θεοῦ προφήταις καὶ τοῖς τοῦ Ἰησοῦ ἀποστόλοις.

pareils maîtres : mais après qu'ils auroient été exercez dans leurs écoles, tant dans ces sciences, que dans la Philosophie même ; j'entreprendrois sans difficulté de les pousser plus loin, & de les élever jusqu'à la sublime doctrine du Christianisme, en les instruisant des veritez les plus importantes & les plus necessaires, qui sont exposées dans les Livres des Prophetes inspirez de Dieu, & dans ceux des Apôtres de Jesus-Christ. Mais comme il n'étoit pas possible de trouver parmi les Payens de pareils maîtres, ni aucune secte de Philosophie, qui ne fût mêlée des plus pernicieuses erreurs ; Origene fut obligé de faire luy-même, comme nous l'avons vû, ce qu'il dit icy ; & d'enseigner à quelques-uns de ses disciples une nouvelle Philosophie, bien differente de toutes les autres, pour les préparer par-là à la connoissance des veritez sublimes du Christianisme.

Pour empêcher les jeunes gens de se corompre l'esprit & le cœur, auprès des Philosophes payens, Origene prit la résolution d'enseigner luy-même la Philosophie, mais en suivant une methode toute particuliere.

Au reste, quoique je ne croye pas que l'on puisse douter de ce que dit icy Origene des mœurs corrompuës des Philosophes, qui obligeoient les Chrétiens d'éloigner de leurs Ecoles tous ceux qu'ils pouvoient ; il sera bon neanmoins de rapporter encore sur ce sujet le témoignage de Lactance, parce qu'il le confirme par l'aveu des plus illustres d'entre les Payens mêmes. Qui est celuy, dit-il (2), qui ne voye que «

Nouvelle preuve tirée de Lactance, qui montre combien les mœurs des Philosophes étoient corrompuës.

(2) Lactantius l. III. Divin. Instit. cap. xv. Quis est tandem qui non videat eos homines (Philosophos) virtutis, qua ipsi egent, non esse Doctores. Nam si quis mores eorum diligenter inquirat, inveniet iracundos, cupidos, libidinosos, arrogantes, protervos, & sub obtentu sapientiæ sua vitia cælantes, domi facientes ea quæ in scholis arguissent. Fortasse, mentior accusandi gratia : nonne id ipsum Tullius & fatetur & queritur ? Quotus, inquit, quisque Philosophorum invenitur, qui sit ita moratus, ita animo & vita constitutus, ut ratio

„ les Philosophes ne peuvent point enseigner aux au-
„ tres la vertu, puisqu'ils en manquent eux-mêmes?
„ Car si l'on examine leurs mœurs avec soin, on trou-
„ vera qu'ils sont tous emportez, avares, débauchez,
„ arrogans, insolens, cachant leurs vices sous le beau
„ nom de la sagesse dont ils font profession, & s'aban-
„ donnant en secret à tous les desordres qu'ils condam-
„ nent en public. On croira peut-être que je les ca-
„ lomnie, pour les décrier; mais Ciceron ne s'en
„ plaint-il pas luy-même? Où est le Philosophe, dit-il,
„ dont la vie & les mœurs soient telles que la raison le
„ demande; qui fasse de la Philosophie la regle de sa
„ conduite, & non pas seulement une vaine parade de
„ science; qui pratique enfin ce qu'il dit, & qui obéisse

Lactance confirme son sentiment par le témoignage de Ciceron.

postulat; qui disciplinam rerum, non ostentationem sapientiæ, sed legem vitæ putet; qui obtemperet ipse sibi, & decretis pareat suis? Videre autem licet alios tanta levitate & jactatione, ut his fuerit non didicisse melius: alios pecuniæ cupidos, alios gloriæ, multos libidinum servos, ut cum eorum vita & vitiis mirabiliter pugnet oratio. Neposque Cornelius ad eundem Ciceronem ita scribit: Tantum abest ut ego magistram esse putem vitæ philosophiam, beatæque vitæ perfectricem, ut nullis magis existimem opus esse magistris vivendi quam plerisque qui in ea disputanda versantur. Video enim magnam partem eorum qui in schola de pudore & continentia præcipiant argutissime, eosdem in omnium libidinum cupiditatibus vivere. *Cornelius Nepos, semble en parlant ainsi, avoir eu en vûë de réfuter ce que dit Ciceron dans le V. livre de ses Questions Tusculanes:* O vitæ philosophia dux, ô virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum..... Tu inventrix legum, tu magistra morum & disciplinæ fuisti. *Mais Lactance réfute plus au long & avec autant de solidité que d'éloquence ce même éloge de la Philosophie, dans le Chapitre XIV. de ce même livre, en opposant à Ciceron sa propre conduite & ses sentimens, par où il luy fait voir que selon son propre témoignage la Philosophie profane n'est que vanité & ignorance, & qu'elle ne sert de rien pour regler la vie & les mœurs. Lactance parle ainsi, comme il le fait entendre d'abord, afin de justifier les Chrétiens qui rejettoient toute cette Philosophie profane, pour s'attacher uniquement à la veritable sagesse, c'est à dire, à la Religion & à la pieté Chrétienne.*

à ses propres maximes? Ne les voit-on pas au contraire, les uns si vains & si entêtez de leur sçavoir, qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'ils n'eussent jamais rien appris; les autres si âpres à l'argent, si passionnez pour la gloire, & si esclaves des plaisirs les plus honteux, que l'on ne peut pas se figurer une plus grande opposition que celle qui se trouve entre leurs discours & leur vie?

Et par celuy de Cornelius Nepos.

Lactance ajoûte à ce témoignage de Ciceron celuy de Cornelius Nepos: Je suis si éloigné de croire, dit ce judicieux Auteur, que la Philosophie serve à corriger les mœurs & à regler la vie, que je suis persuadé au contraire, que de tous les hommes il n'y en a point qui ayent plus besoin d'être reglez & corrigez que ceux qui en font profession; car je vois que la plûpart de ceux qui disputent avec le plus de subtilité dans leurs Ecoles, de la pudeur & de la continence, sont ceux qui vivent dans les plus honteuses débauches.

Ce que dit Seneque sur le même sujet.

La plûpart des Philosophes, dit Seneque cité encore par Lactance (3), sont très-éloquens contre eux-mêmes; on diroit, lorsqu'on les entend déclamer contre l'avarice, l'impureté, l'ambition, qu'ils font eux-mêmes leur propre portrait, tant ce qu'ils disent contre ces vices, tombe à plomb sur eux. Il faut donc les considerer comme ces boëtes des mede-

(3) Idem Lactantius ibid. Item Seneca in Exhortationibus: Plerique, inquit, Philosophorum tales sunt diserti in convitium suum: quos si audias in avaritiam, in libidinem, in ambitionem perorantes, indicium sui putes professos: adeo redundant in ipsos maledicta in publicum missa: quos non aliter intueri decet, quam medicos, quorum tituli remedia habent, pixides venena.

» cins, qui par leur inscription promettent des reme-
» des, & qui ne contiennent en effet que des poisons.

Maximes pernicieuses de Seneque rapportées & refutées par Lactance.

» Il y en a même, continuë Lactance (4), qui bien » loin d'être touchez de honte pour leurs desordres, » entreprennent de les autoriser, & les soûtiennent » par leurs maximes. Le Sage, dit Seneque, fera mê- » me les choses qu'il desapprouve, afin d'arriver à » d'autres plus importantes; il n'abandonnera pas ab- » solument les bonnes mœurs, mais il les accommo- » dera au temps; de sorte que ce que les autres font » pour la gloire, ou pour le plaisir, luy le fera pour » venir à bout de ce qu'il prétend. Il ajoûte un peu » après: Tout ce que font les débauchez & les igno- » rans, le Sage le fera aussi, mais non pas de la mê- » me maniere, ni dans la même vûë. Comme si l'in-

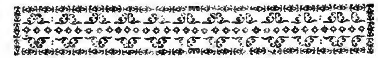
(4) Idem ibid. Quosdam vero nec pudor vitiorum tenet, sed patrocinia turpitudini suæ fingunt: ut etiam honeste peccare videantur. Faciet sapiens, inquit idem Seneca, etiam quæ non probabit, ut etiam ad majora transitum inveniat, nec relinquet bonos mores, sed tempori aptabit, ut quibus alii utuntur in gloriam aut voluptatem, utatur rei agendæ causa. Deinde paulo post: Omnia quæ luxuriosi faciunt, quæque imperiti, faciet & sapiens, sed non eodem modo eodemque proposito. Atqui nihil interest quo animo facias quod fecisse vitiosum est: quia facta cernuntur, animus videtur. *Lactance après avoir parlé des desordres de quelques Philosophes conformes à ces belles maximes, conclut contre toute la Philosophie en general, en disant:* Nullum igitur in hac disciplina magisterium virtutis est, cum etiam illi qui honestiora præcipiunt, aut non faciunt ipsi quæ suadent, aut si faciunt, quod raro accidit, non disciplina eos ad rectum, sed natura perducat; quæ sæpius etiam indoctos impellit ad laudem. *Je pourrois rapporter un grand nombre d'autres passages des Peres de l'Eglise, qui ont parlé comme Lactance des desordres des Philosophes payens, & des pernicieuses maximes de leur Philosophie: & rien ne me seroit plus aisé que de confirmer ce qu'ils ont dit sur ce sujet, par des preuves tirées de l'histoire de la vie de ces Philosophes, & des ouvrages qu'ils nous ont laissez, n'y en ayant pas un qui ne porte des marques bien sensibles de leur aveuglement.*

tention, dit Lactance, pouvoit excuser ce qui est mauvais par soy-même..... Je laisse ce qu'ajoûte le même Auteur, & par où il acheve de montrer combien il étoit pernicieux de confier l'éducation des jeunes gens à des maîtres si corrompus, & dans leurs mœurs, & dans leurs maximes.

Conclusion tirée de ces témoignages. Il n'y a pû avoir qu'un petit nombre de Chrétiens qui soient sortis des Ecoles des Philosophes.

On voit par-là ce que les Chrétiens pensoient des Philosophes payens, & de leurs Ecoles ; & en même temps la confirmation de ce que j'ay avancé, qu'elles étoient bien plus propres à engager profondément ceux qui les fréquentoient, dans toutes les erreurs & les desordres du Paganisme, & à les éloigner absolument du Christianisme, qu'à les disposer à en reconnoître la verité, & à goûter la pureté & la sainteté de sa morale. Mais quand il s'en trouveroit, comme il y en a eu en effet, que Dieu auroit tirez du milieu de cette corruption, pour les appeller à la connoissance de son Evangile, on ne pourroit les soupçonner que très-injustement, d'avoir retenu les idées ou les sentimens de la Philosophie payenne en general, & en particulier de celle de Platon ; puisqu'en embrassant le Christianisme ils faisoient tous profession de la rejettter absolument & sans aucune reserve, pour s'attacher uniquement à la sublime Philosophie des Prophetes & des Apôtres ; & c'est ce que nous allons voir dans le Livre suivant.

Fin du premier Livre.



DÉFENSE DES SAINTS PERES ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE SECOND.

Que les Peres de l'Eglise n'ont point suivi la Philosophie Platonicienne.

CHAP. I. *Courte récapitulation de ce qui a été dit dans le Livre précédent, & conclusion que l'on en doit tirer.*

JE NE SÇAY si je me trompe ; mais il me paroît, qu'en examinant avec quelque attention ce que j'ay dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage, on trouvera que la question dont il s'agit, est presque entierement décidée. En effet, s'il est vray, comme je croy l'avoir montré, que la Philosophie Platonicienne n'ait regné ni dans les Ecoles Chrétiennes, ni dans les Ecoles payennes des premiers siecles de l'Eglise ; & que les SS. Peres, dans la necessité où ils se sont trouvez de lire les Livres des Philosophes payens, ayent été très-éloignez de s'attacher à aucun de leurs sentimens, sur les matieres même les plus indifferentes à la Religion ; il me semble qu'il s'ensuit

s'ensuit-de-là assez clairement, qu'ils n'ont pas été Platoniciens ; & qu'en expliquant les dogmes de nôtre Religion, ils n'ont pû suivre les idées de la Philosophie Platonicienne, dans laquelle ils n'avoient pas été élevez, & qu'ils ne jugeoient pas même à propos de suivre dans les questions de Physique les moins importantes.

Le prétendu Platonisme des SS. Peres n'est établi que sur le préjugé que la Philosophie Platonicienne avoit regné dans les premiers siecles de l'Eglise.

Je puis tirer d'autant plus sûrement cette conclusion, que la plûpart de ceux qui ont accusé les Saints Peres de Platonisme, ne l'ont fait que sur le préjugé que la Philosophie de Platon avoit regné dans les premiers siecles de l'Eglise, comme celle d'Aristote dans les derniers. Si donc ce préjugé est évidemment faux, ainsi que je l'ay fait voir, on ne peut se dispenser de reconnoître que l'accusation ne l'est pas moins, & qu'étant appuyée sur un si mauvais fondement, elle doit tomber avec luy, & demeurer ensevelie sous ses ruïnes.

Il y a eu quelques anciens Chrétiēs qui avant que d'embrasser la Foy, ont été Platoniciens ; mais on ne peut tirer de-là aucune consequence contre les autres anciens Chrétiens.

Il est vray qu'en montrant que la Philosophie Platonicienne n'avoit pas regné dans les Ecoles Chrétiennes, je n'ay pas dit qu'elle en ait été entierement excluë, ou qu'il n'y ait point eu de Chrétiens qui ayent été élevez dans cette Philosophie. J'ay reconnu au contraire avec saint Augustin, que quelques Chrétiens étoient sortis de l'Ecole Platonicienne de Plotin ; & sur-tout que saint Justin Martyr, plus ancien que ces Chrétiens, avoit fait profession (1) de

(1) *Synesius Evêque de Ptolemaïde, qui vivoit au V. siecle, a été aussi Platonicien avant que d'être Chrétien ; mais les ouvrages que nous avons de luy, à l'exception de ses Hymnes & de quelques-unes de ses lettres, sont tout profanes, & ont été composez avant sa conversion & son Episcopat. Zacharie de Mitylene & Enée de Gaze au*

cette secte, avant que d'embrasser le Christianisme. Mais sans m'arrêter à faire remarquer, que ces Platoniciens dont parle saint Augustin, nous sont entierement inconnus, & qu'on ne peut pas les mettre au rang des SS. Peres dont il s'agit; on voit assez, que quand on pourroit en ajoûter encore plusieurs autres, tous ces Platoniciens convertis, comparez à tous les sçavans Chrétiens qui avoient été élevez dans des principes bien differens, seront toûjours sans contredit le plus petit nombre; & que ce seroit la plus grande de toutes les chimeres, que de prétendre qu'ils auroient pû communiquer leurs idées Platoniciennes à toute l'Eglise des premiers siecles.

Quand il y en auroit eu encore un plus grand nombre, on ne pourroit point les soupçonner d'avoir suivi après leur conversion la Philosophie Platonicienne. Pourquoy cela?

Si neanmoins il restoit quelques scrupules là-dessus, particulierement à l'occasion de saint Justin, j'ay en main dequoy les lever tous, & justifier pleinement ce petit nombre de Platoniciens convertis, & tous les autres Chrétiens sçavans, que l'on pourroit soupçonner d'avoir suivi, comme eux, la Philosophie Platonicienne. C'est en faisant voir, qu'en embrassant le Christianisme ils ont renoncé absolument à cette Philosophie; & qu'en se conformant aux sentimens de toute l'Eglise dans laquelle ils entroient, & à l'éloignement que tous les Chrétiens avoient de s'attacher à aucune secte de Philosophie, ils ont été très-éloignez de suivre celle de Platon en particulier sur les matieres mêmes les plus indifferentes.

sixième siecle, paroissent aussi avoir étudié la Philosophie Platonicienne, le premier sous Ammonius disciple de Proclus, & le second sous Hieroclès; mais ç'a été pour la combattre & la réfuter, comme ils ont fait avec une force & une ardeur admirable, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Tous les Peres de l'Eglise & tous les anciens Chrétiens sans exception, ont fait profession de rejetter la Philosophie de Platon; parce qu'elle faisoit partie du Paganisme, dont tous les Fideles avoient une horreur extrême.

Ainsi, comme je ne prétends pas seulement défendre saint Justin, mais generalement tous les Peres de l'Eglise des premiers siecles, de quelque maniere que l'on puisse prétendre qu'ils ont été Platoniciens, je produiray indifferemment leurs témoignages sur le sujet dont il s'agit. Par-là je confirmeray ce que j'ay avancé dans la premiere Partie, de leurs sentimens touchant la Philosophie payenne en general; & en voyant ce qu'ils ont pensé en particulier de celle de Platon, on reconnoîtra toûjours de plus en plus, combien le préjugé de leur prétendu Platonisme, de quelque côté qu'on le regarde, est faux & insoûtenable.

Il faut seulement se souvenir icy avant toutes choses, de ce que j'ay déja dit, que du temps des Peres de l'Eglise la Philosophie payenne, & toutes les sectes qui la composoient, faisoient partie du Paganisme même; & qu'elle en étoit la Theologie la plus specieuse & la plus considerable. Comme c'est-là le grand principe sur lequel je m'appuye dans tout cet ouvrage; & que j'apprehende toûjours que l'idée que nous avons aujourd'huy de la Philosophie, qui est bien differente de ce qu'elle ètoit autrefois, n'empêche qu'on ne le penetre bien, & qu'on n'en voye toutes les consequences; je crois devoir icy l'établir en peu de mots sur le témoignage de quelques Anciens, tant Payens que Chrétiens.

CHAP. II.

Preuve que la Philosophie payenne en general, & la Platonicienne

JE DIS DONC que les Payens divisoient toute leur fausse Theologie en trois genres; sçavoir, la Theologie fabuleuse; la Theologie naturelle; & la Theologie civile. C'est la division que Varron en

en particulier, faisoient partie du Paganisme. Division de toute la Theologie payenne, établie par Varron.

Jugement de Varron sur la premiere espece de la Theologie payenne, qu'il appelle fabuleuse.

avoit faite en son Livre des choses divines, ainsi que nous l'apprenons de saint Augustin (2). Il ajoûtoit » que la Theologie fabuleuse étoit celle des Poëtes ; » la naturelle, celle des Philosophes ; & la civile, » celle des Peuples. Ensuite portant son jugement sur » ces trois genres de Theologie, il dit : Que dans le » premier il y a beaucoup de choses inventées à plai- » sir contre la dignité & la nature des Dieux immor- » tels ; comme, qu'une divinité est née de la tête de » Jupiter ; une autre, de sa cuisse ; une autre, de quel- » ques gouttes de sang : Que des Dieux ont dérobé,

(2) August. l. vi. de Civit. Dei, cap. v. Deinde illud quale est, quod (Varro) tria genera Theologiæ dicit esse, id est rationis quæ de diis explicatur, eorumque unum mythicon appellari, alterum physicon, tertium civile..... Deinde ait : Mythicon appellant, quo maxime utuntur Poëtæ : Physicon, quo Philosophi : civile, quo populi. Primum, inquit, quod dixi, in eo sunt multa contra dignitatem & naturam immortalium ficta. In hoc enim est, ut Deus alius ex capite, alius ex femore sit, alius ex guttis sanguinis natus : in hoc ut dii furati sint, ut adulteraverint, ut servierint homini. Denique in hoc omnia diis attribuuntur, quæ non modo in hominem, sed etiam quæ in contemptissimum hominem cadere possunt...... Secundum genus est, inquit, quod demonstravi, de quo multos libros Philosophi reliquerunt. In quibus est, dii qui sint, ubi, quod genus, quale, ex quonam tempore, an a sempiterno fuerint, an ex igne sint, ut credit Heraclitus : an ex numeris, ut Pythagoras ; an ex atomis, ut Epicurus. Sic alia quæ facilius intra parietes in schola, quam extra in foro ferre possunt aures. Nihil in hoc genere culpavit, quod physicon vocavit, & ad Philosophos pertinet : tantum quod eorum inter se controversias commemoravit, per quos facta est dissidentium multitudo sectarum..... Tertium genus est, inquit, quod in urbibus cives, maxime sacerdotes nosse atque administrare debent. In quo est quo deos publice colere, quæ sacra & sacrificia facere quemque par sit. Adhuc quod sequitur attendamus : Prima, inquit, Theologia maxime accommodata est ad theatrum : secunda ad mundum : tertia ad urbem. Quis non videat cui palmam dederit ? Utique secundæ, quam supra dixit esse Philosophorum. Hanc enim pertinere testatur ad mundum, quo isti nihil esse excellentius opinantur in rebus.

commis des adulteres, servi des hommes en qualité de valets ; & qu'enfin dans ce genre de Theologie on attribuë aux Dieux tous les desordres, non seulement des hommes, mais encore des plus vils & des plus méprisables de tous les hommes. Sur le second, il dit que c'est celuy dont les Philosophes ont laissé plusieurs Livres ; & qu'ils y traitent, qui sont les Dieux ; où ils sont ; de quelle nature & de quelle qualité ; depuis quel temps ils sont, & si c'est de toute éternité. S'ils ont pris naissance du feu, comme le croit Heraclite ; ou des nombres, comme le dit Pythagore ; ou des atomes, comme le veut Epicure ; & semblables questions, qu'il est plus convenable, ajoûte-t-il, de traiter dans une Ecole qu'en public. Sur le troisiéme genre il dit : Que c'est celuy dont les citoyens des Villes, & sur-tout les Prêtres, doivent être instruits ; & qu'il consiste à sçavoir quels Dieux doivent être adorez publiquement, & les ceremonies ou les sacrifices à quoy chacun est obligé. Enfin il conclut, que le premier genre de Theologie convient particulierement au theatre, le second au monde, & le troisiéme aux villes.

Sur la seconde espece, qui est la Philosophique.

Sur la troisiéme, qui est la Civile.

Varron donnoit la préference à la Theologie Philosophique.

On voit par-là en quoy consistent les trois genres de la Theologie payenne, & que c'est au second, je veux dire, à la Theologie des Philosophes, que Varron donnoit la préference ; puisque, selon la remarque de saint Augustin, il n'y trouve rien à redire, & qu'il témoigne qu'il appartient au monde : la plûpart des Philosophes ne connoissant rien de plus excellent que le monde, dont même les Platoniciens & les Stoïciens faisoient un Dieu.

Division de Sçévola conforme à celle de Varron.

Saint Auguſtin nous apprend encore (3), que Sçévola, ce ſçavant Pontife des Superſtitions Romaines, ſuivant la même diviſion, avoit dit que » trois ſortes de Dieux avoient été introduits, les uns » par les Poëtes, les autres par les Philoſophes, & les » autres par les Magiſtrats des Villes. Il ajoûtoit, » que la premiere eſpece de Dieux étoit extravagante, » parce qu'on leur attribuoit beaucoup de choſes indignes d'eux; & que la ſeconde n'étoit pas propre » pour les Etats, parce qu'elle contenoit beaucoup de » choſes ſuperfluës, & quelques-unes même dont la » connoiſſance pouvoit nuire aux peuples; parce qu'ajoûtoit-il, on leur apprend dans cette Theologie, » qu'Hercule, Eſculape, Caſtor & Pollux ne ſont pas » des Dieux; & parce que les Docteurs, c'eſt-à-dire » les Philoſophes auteurs de cette ſeconde eſpece de » Theologie, montrent que ces Dieux ont été des » hommes, & qu'ils ſont morts comme tels.

Sçévola condamne la Theologie des Poëtes & des Philoſophes, & donne la préference à la Theologie Civile.

Ainſi Sçévola, contraire ſur ce point à Varron, donnoit la préference à la Theologie politique ou civile; ſans doute, parce qu'en qualité de Pontife il en faiſoit profeſſion, & préſidoit à tous les ſacrifices & à toutes les ceremonies qu'elle preſcrivoit;

(3) Idem Auguſt. l. IV. de Civit. cap. XXVII. Relatum eſt in litteris, doctiſſimum pontificem Scævolam diſputaſſe tria genera tradita deorum: unum a Poetis, alterum a Philoſophis, tertium a principibus civitatis. Primum genus nugatorium dicit eſſe, quod multa de diis dicantur indigna: ſecundum non congruere civitatibus, quod habeant aliqua ſupervacua, aliqua etiam quæ obſit populis noſſe..... Quæ ſunt autem illa quæ prolata in multitudine nocent? Hæc, inquit, non eſſe deos, Herculem, Æſculapium, Caſtorem, Pollucem. Proditur enim a doctis, quod homines fuerint, & humana conditione defecerint.

au lieu que Varron étant Philoſophe, n'avoit aucun interêt à la ſoûtenir, & devoit naturellement être plus porté à préferer la Theologie Philoſophique.

Diviſion de Plutarque conforme aux deux précedentes.

Plutarque (4) enfin dans ſon Livre des Sentimens des Philoſophes, établit la même diviſion, en diſant, que ceux qui ont introduit le culte des « Dieux, l'ont diviſé en trois eſpeces differentes. Que « la premiere eſt phyſique ou naturelle ; que la ſeconde « eſt fabuleuſe ; & que la troiſiéme enfin tire ſon « nom & ſon autorité des Loix. Que les Philoſophes « enſeignent la premiere eſpece de Theologie ; les « Poëtes, la ſeconde ; & que chaque ville particuliere « regle la troiſiéme. «

Plutarque a ſoûtenu toutes les trois eſpeces de la Theologie payenne. Il paroit neanmoins donner la préference à la Theologie Philoſophique.

Quoique Plutarque, comme on le voit par ſes ouvrages, ait ſoûtenu toutes ces differentes eſpeces de Theologie, on ne peut pas douter neanmoins, qu'il n'ait donné, en qualité de Philoſophe, la préference à la Theologie Philoſophique. Ç'a été même pour l'enſeigner & en inſtruire tout le monde, qu'il a compoſé ſon ouvrage des Sentimens des Philoſophes, où il rapporte indifferemment ce qu'ils ont penſé touchant toutes les choſes divines & humaines; autant celles qui appartiennent à la Phyſique proprement dite, que celles qui regardent la connoiſſance de Dieu, ſa nature, ſa providence, & les autres ſemblables ; parce qu'elles compoſoient toutes

(4) Plutarchus, de Placitis Philoſoph. l. 1. cap. VI. Διόπερ οἱ παραδόντες τὸν τῶν θεῶν σεβασμὸν, διὰ τριῶν ἡμῖν ἐξέθηκαν εἰδῶν, πρῶτον μὲν τοῦ φυσικοῦ, δεύτερον δὲ τοῦ μυθικοῦ, τρίτον δὲ τοῦ τὴν μαρτυρίαν ἐκ τῶν νόμων εἰληφότος διοικεῖσθαι. διδάσκεται δὲ τὸ μὲν φυσικὸν ὑπὸ τῶν φιλοσόφων, τὸ δὲ μυθικὸν ὑπὸ τῶν ποιητῶν, τὸ δὲ νομικὸν ἀφ' ἑκάστης αἰεὶ πόλεως συνίσταται.

enſemble ce qui s'appelloit la Theologie Philoſophique.

Les Peres de l'Egliſe ont ſuivi cette même diviſion en combattant la Theologie payenne.

A ces témoignages des Payens je pourrois joindre celuy des Chrétiens ; comme de Tertullien, de ſaint Juſtin, d'Euſebe, & de quelques autres, qui établiſſent, ou qui ſuivent la même diviſion de la Theologie payenne ; mais ceux que j'ay rapportez, ſuffiſent pour faire connoître, que la Philoſophie étoit une eſpece de cette Theologie, & même l'eſpece la plus conſiderable ; parce que tous ceux qui ſe piquoient de ſcience & d'eſprit, s'attachoient à celle-là, & ſuivoient en matiere de Religion les ſentimens de Zenon, de Platon, d'Ariſtote ou d'Epicure, ſuivant les differentes ſectes de Philoſophie dans leſquelles ils étoient engagez ; quoique dans la pratique ils n'oſaſſent point s'éloigner du culte public établi par les Loix.

Ils ont dû combattre la Theologie Philoſophique autant & plus que la Civile, ou la Poëtique.

Cela étant, il eſt viſible que les Peres de l'Egliſe & tous les Chrétiens, bien loin de pouvoir ſuivre quelque ſecte particuliere de cette Philoſophie payenne, ſoit qu'ils y euſſent été élevez, ou non, ne pouvoient trop s'en éloigner ; qu'ils devoient la rejetter abſolument, & la combattre autant & plus que la Theologie Poëtique, ou la Theologie Civile. On voit de plus, qu'ils ne pouvoient pas même ſuivre dans les matieres purement Philoſophiques aucune de ces ſectes, à cauſe de la liaiſon qui ſe trouvoit entre ces matieres & les autres qui étoient propres de la Theologie payenne ; avec leſquelles, outre qu'elles venoient d'un même Auteur, elles ne faiſoient qu'un même corps : que l'horreur même qu'ils avoient

avoient du Paganisme, & de tout ce qui y avoit quelque rapport, ne leur permettoit pas de faire cette distinction entre les sentimens de ces Philosophes : qu'ils ne devoient pas même la faire ; de peur qu'en marquant par-là de l'estime pour quelques opinions de ces Philosophes, ils ne confirmassent les Payens dans celle qu'ils avoient, & pour ces Philosophes, & pour toute leur fausse Theologie ; & n'exposassent en même temps les Fideles, en excitant leur curiosité pour cette dangereuse Philosophie, au peril de corrompre la pureté de leur foy, & de la perdre même entierement, en donnant contre un écüeil où la plûpart des Heretiques de ce temps-là avoient fait naufrage.

Ils ont dû rejetter & combattre encore plus la Philosophie Platonicienne que toutes les autres.

On voit enfin par la même raison, que les Peres de l'Eglise devoient être encore plus éloignez de suivre la Philosophie de Platon, sur quelque matiere que ce pût être, que celle d'aucun autre Philosophe ; dautant que, quoy qu'elle eût moins de sectateurs que celle de Zénon, d'Epicure & d'Aristote, comme je l'ay fait voir, il n'y avoit guéres neanmoins de Philosophes des autres sectes, qui ne se couvrissent du nom & de l'autorité de Platon, surtout lorsqu'il s'agissoit de défendre le Paganisme ; & que generalement parlant, les Payens étoient entêtez d'une estime si extraordinaire pour ce Philosophe, quoy qu'ils ne le connussent souvent que de nom, qu'ils le regardoient tous comme le plus sublime de leurs Theologiens, & même comme une espece de divinité (5). C'est, dis-je, pour toutes

(5) August. l. II. de Civit. cap. XIV. Hunc Platonem Labeo inter Sc.

ces raisons que les Peres de l'Eglise devoient être éloignez de suivre ce fameux Theologien du Paganisme beaucoup plus qu'aucun autre, & qu'ils devoient au contraire travailler de toutes leurs forces à luy faire perdre cette grande autorité qu'il s'étoit acquise parmi les Payens. Voyons à present s'ils l'ont fait.

CHAP. III. *Preuves que les SS. Peres ont rejetté & combattu toute la Philosophie payenne, comme faisant partie du Paganisme, & particulierement celle de Platon. Témoignage de S. Justin sur ce sujet.*

JE COMMENCE par saint Justin, qui est le seul des Peres de l'Eglise des premiers siecles, que l'on puisse montrer avoir été élevé dans la Philosophie Platonicienne. Examinons donc s'il y a la moindre apparence de soupçonner, qu'après sa conversion à la foy Chrétienne, il soit demeuré attaché à cette Philosophie, ou qu'il en ait suivi les sentimens. Mais bien loin de-là, dès son premier ouvrage qu'il adresse aux Gentils (6), & où il combat toute la Theologie payenne, suivant cette division que nous venons d'établir ; après avoir montré l'extravagance & l'impieté de celle des Poëtes, il dit de

mideos commemorandum putavit, sicut Herculem, sicut Romulum. Semideos autem heroibus anteponit, sed utrosque inter numina collocat.

(6) Justinus Martyr, Cohort. ad Græcos. Ταῦτα καὶ τοιαῦτα περὶ θεῶν ἐδίδαξεν ὑμᾶς Ὅμηρος, καὶ οὐχ Ὅμηρος μόνον, ἀλλὰ καὶ Ἡσίοδος, ὥστε εἰ μὲν πιστεύετε τοῖς κορυφαιοτάτοις ὑμῶν ποιηταῖς, τοῖς καὶ γενεαλογήσασι τοὺς θεοὺς ὑμῶν, ἀνάγκη ὑμᾶς ἢ τοιούτους αὐτοὺς εἶναι νομίζειν, ἢ μηδ᾽ ὅλως θεοὺς αὐτοὺς εἶναι πιστεύειν. εἰ δὲ τοὺς ποιητὰς παραιτεῖσθε λέγειν, ἐπειδὴ μύθους τε αὐτοῖς πλάττειν ἐξεῖναι φατὲ, καὶ πολλὰ πόῤῥω τῆς ἀληθείας περὶ θεῶν μυθωδῶς διεξιέναι, τίνας ἑτέρους τῆς θεοσεβείας ὑμῶν διδασκάλους ἔχειν οἴεσθε; ... τοὺς σοφοὺς πάντως δήπου καὶ φιλοσόφους λέξετε· ἐπὶ τούτους γὰρ ὥσπερ ἐπὶ τεῖχος ὀχυρὸν καταφεύγειν εἰώθατε, ἐπειδάν τις ὑμῖν τὰς τῶν ποιητῶν περὶ θεῶν ἀπαγγέλλῃ δόξας. οὐκοῦν ἐπειδήπερ ἀπὸ τῶν παλαιῶν καὶ πρώτων ἄρξασθαι προσήκει, ἐντεῦθεν ἀρξάμενος τὴν ἑκάστου δόξαν ἐκθήσομαι, πολλῷ γελοιοτέραν τῆς τῶν ποιητῶν θεολογίας.

celle des Philosophes : Qu'il va faire voir qu'elle « est beaucoup plus ridicule que celle des Poëtes. Ce « début n'est pas assurément d'un homme fort entêté de la Philosophie en general, ou de celle de Platon en particulier. Il soûtient neanmoins ce qu'il avance, en exposant (7) quelle est la confusion & l'opposition étrange qui se trouve dans les opinions des Philosophes touchant les principes de la Physique ; d'où il conclut, que des gens qui n'ont pû même « s'accorder sur ces sortes de matieres, doivent être « dès-là reconnus absolument indignes d'être écoutez « sur celles de la Religion. «

Il s'attache ensuite (8) en particulier à Platon *S. Justin s'at-*

(7) Idem ibid. paulo inferius. Ὁρᾶτε τοίνυν τὴν ἀξίαν τῶν παρ' ὑμῖν νομισθέντων γεγονέναι σοφῶν, οὓς διδασκάλους ὑπὲρ τῆς θεοσεβείας γεγενῆσθαι φατέ. τῶν μὲν, ὕδωρ ἀποφηναμένων ἀρχὴν ἁπάντων εἶναι· τῶν δὲ, ἀέρα· τῶν δὲ, πῦρ· τῶν δὲ ἄλλο τι τῶν προειρημένων. Καὶ πάντων τούτων πιθανοῖς τισι λόγοις πρὸς κατασκευὴν τῶν μὴ καλῶς δοξάντων αὐτοῖς χρωμένων, καὶ τὸ ἴδιον δόγμα προτιμότερον ἐπιχειρούντων δεικνύναι. Ταῦθ' ὑπ' αὐτῶν εἴρηται. πῶς οὖν ἀσφαλὲς, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες, τοὺς σώζεσθαι βουλομένους, παρὰ τούτων οἴεσθαι δύνασθαι τὴν ἀληθῆ θεοσέβειαν μανθάνειν, τῶν μηδ' ἑαυτοὺς πεῖσαι δυνηθέντων τὸ μὴ πρὸς ἀλλήλους στασιάζειν, μηδ' ἐναντίοι τῆς ἀλλήλων φαίνεσθαι δόξης ; *On voit par ces paroles de saint Justin, qu'il étoit fort éloigné de suivre les Philosophes payens, non seulement sur les matieres qui appartiennent à la Religion, mais encore sur celles qui regardent la Philosophie proprement dite ; puisqu'il produit leur ignorance & leurs dissensions sur les principes de la Physique, comme une preuve certaine qu'ils ne doivent pas être écoutez sur les matieres de la Religion.*

(8) Idem Justinus ibid. Ἀλλ' ἴσως οἱ τῆς ἀρχαίας καὶ παλαιᾶς ἐκείνης ἀποστῆναι μὴ βουλόμενοι πλάνης, οὔ φασι παρὰ τῶν εἰρημένων, ἀλλὰ παρὰ τῶν ἐνδοξοτάτων καὶ τελειοτάτων ἐν ἀρετῇ νομισθέντων εἶναι παρ' αὐτοῖς φιλοσόφων, τὸν περὶ τῆς θεοσεβείας παρειληφέναι λόγον, Πλάτωνος καὶ Ἀριστοτέλους. Τούτους γὰρ τὴν τελείαν καὶ ἀληθῆ φασὶ μεμαθηκέναι θεοσέβειαν,.... δεύτερον δὲ οἶμαι δεῖν καὶ τὰς τούτων ἐξετάσαι δόξας. εἰσόμεθα γὰρ εἰ μὴ καὶ τούτων ἑκάτερος τἀναντία θατέρῳ φανήσεται λέγων. εἰ δὲ καὶ τούτους μὴ συμφωνοῦντας ἀλλήλοις εὕροιμεν, ῥᾴδιον οἶμαι καὶ τὴν τούτων ἄγνοιαν γινώσκειν σαφῶς.

tache particulierement à Platon & à Aristote pour réfuter leur Philosophie.

& à Aristote, comme aux deux plus grands Theologiens du Paganisme, & qui passoient parmi tous les Payens, comme saint Justin l'assure icy, pour ceux qui avoient mieux entendu la Religion, & en avoient formé les systêmes les plus parfaits. Mais nôtre illustre Martyr employant contre ces deux Philosophes le même raisonnement qu'il vient de faire contre tous les autres, & les ménageant encore moins, entreprend de faire voir leur ignorance, c'est le terme dont il se sert, autant sur les matieres de Physique que sur celles de la Religion.

Il se moque de Platon sur ce qu'il dit, que Dieu habite dans une substance de feu.

» Platon, dit-il (9) en se moquant agreablement » de luy, comme s'il fût descendu tout récemment du » Ciel, & qu'il eût vû & sçû exactement tout ce qui » s'y passe, nous assure que le Dieu suprême y habite » dans une substance de feu. Aristote au contraire » dans l'Abregé de sa Philosophie, qu'il adresse » à Alexandre, rejette ouvertement ce sentiment de » Platon, & composant de sa façon un cinquiéme éle-

(9) Idem Just. ibid. Πλάτων μὲν γὰρ, ὡς ἄνωθεν κατεληλυθὼς, καὶ τὰ ἐν οὐρανοῖς ἅπαντα ἀκριβῶς μεμαθηκὼς καὶ ἑωρακὼς, τὸν ἀνωτάτω Θεὸν ἐν τῇ πυροειδεῖ οὐσίᾳ εἶναι λέγει. Ἀριστοτέλης δὲ ἐν τῷ πρὸς Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα λόγῳ σύντομόν τινα τῆς ἑαυτοῦ φιλοσοφίας ἐκτιθέμενος ὅρον, σαφῶς καὶ φανερῶς τὴν Πλάτωνος ἀναιρεῖ δόξαν, οὐκ ἐν τῇ πυροειδεῖ οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι λέγων, ἀλλὰ πέμπτον αἰθέριόν τε καὶ ἀμετάβλητον ἀναπλάττων σῶμα, ἐν τούτῳ αὐτὸν εἶναι φησί. γέγραφε γοῦν οὕτως· οὐχ ὡς ἔνιοι τῶν περὶ τὸ θεῖον πλημμελούντων ἐν τῇ πυροειδεῖ οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι φασιν. εἶτα ὥσπερ μὴ ἀρκούμενος ἐπὶ τῇ κατὰ Πλάτωνος βλασφημίᾳ, καὶ τὸν ὑπ' αὐτοῦ τῆς πολιτείας ἐκβληθέντα ὡς ψεύστην καὶ τρίτον τῶν ἀπὸ τῆς ἀληθείας εἰδώλων, ὡς αὐτὸς ἔφη, μιμητὴν ὄντα Ὅμηρον, εἰς ἀπόδειξιν τῶν ὑπ' αὐτοῦ περὶ τοῦ αἰθερίου σώματος λεγομένων καλεῖ μάρτυρα. γέγραφε γὰρ, οὕτω γοῦν καὶ Ὅμηρος ἔφη,

Ζεὺς δ' ἔλαχ' οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσι,

βουλόμενος ἐκ τῆς Ὁμήρου μαρτυρίας ἀξιόπιστον τὴν ἑαυτοῦ δεῖξαι δόξαν.

ment, je ne sçay quelle substance étherée & inalterable, dit que c'est-là où Dieu se trouve. Car voicy en effet comme il parle : Nous ne sommes pas de ceux qui s'égarant dans les idées qu'ils se forment de la divinité, disent que Dieu est renfermé dans une substance de feu. Et non content d'avoir ainsi outragé Platon, il produit comme un témoignage authentique & démonstratif de ce qu'il dit touchant cette substance étherée qu'il admet, l'authorité d'Homere que Platon a chassé de sa République, comme un menteur impudent & un diseur de fables.

Il rejette la Philosophie de Platon & celle d'Aristote, à cause de leur opposition, & de leur dissension perpetuelle.

Que penser de ce discours de saint Justin? Est-ce là le style d'un homme fort prévenu en faveur de Platon & d'Aristote? Mais continuons de l'écouter. Il est aisé, dit-il (1), de vous faire connoître que ces deux Philosophes qui sont parmi vous dans une si haute estime, ne se sont pas mieux accordez sur tout le reste. Platon apporte trois principes de tous les corps naturels, Dieu, la matiere & l'idée; Dieu, comme l'auteur de tout; la matiere, comme le sujet sur lequel il a travaillé; l'idée, comme le modele

(1) Idem Justinus infra. Ὅτι τοίνυν οἱ σφόδρα θαυμαστοὶ καθ' ὑμᾶς σοφοὶ οὐδ' ἐν τοῖς ἄλλοις συμφωνοῦντες φαίνονται, καὶ ἀπὸ τούτων γνῶναι ῥᾴδιον. τοῦ γὰρ Πλάτωνος τρεῖς ἀρχὰς τοῦ παντὸς εἶναι λέγοντος, Θεὸν, καὶ ὕλην, καὶ εἶδος· Θεὸν μὲν τὸν πάντων ποιητήν· ὕλην δὲ τὴν ὑποκειμένην τῇ πρώτῃ τῶν γινομένων γενέσει, καὶ τὴν πρόφασιν αὐτῷ τῆς δημιουργίας παρέχουσαν· εἶδος δὲ, τὸ ἑκάστου τῶν γινομένων παράδειγμα. Ἀρις οτέλης τοῦ μὲν εἴδους ὡς ἀρχῆς οὐδαμῶς μέμνηται· δύο δὲ ἀρχὰς, Θεὸν καὶ ὕλην εἶναί φησι. Καὶ αὖθις τοῦ Πλάτωνος ἐν τῇ πρώτῃ τοῦ ἀνωτάτω τοῦ οὐρανοῦ ἀπλανεῖ σφαίρᾳ τόν τε πρῶτον Θεὸν καὶ τὰς Ἰδέας εἶναι λέγοντος, Ἀρις οτέλης μετὰ τὸν πρῶτον Θεὸν, οὐ τὰς Ἰδέας, ἀλλά τινας νοητοὺς θεοὺς εἶναι λέγει· οὕτω μὲν οὖν περὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς πρὸς ἀλλήλους διαφέρονται πραγμάτων· ὥς τε εἰδέναι προσήκει, ὅτι οἱ μηδὲ τὰ παρ' ἡμῖν ἐνταῦθα γνῶναι δυνηθέντες, οὐκ ἀξιόπιστοι φανήσονται περὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς διηγούμενοι.

„ qu'il s'est proposé, & sur lequel il a formé tout ce „ qui existe. Aristote au contraire rejettant l'idée, ne „ reconnoît que deux principes, Dieu & la matiere. „ Enfin Platon ayant jugé à propos de placer le pre- „ mier Dieu & les idées sur la premiere sphere du „ Ciel, Aristote s'y oppose, & déplace les idées, pour „ joindre au premier Dieu sur cette sphère je ne sçay „ quels autres Dieux intelligibles. C'est ainsi que ces „ Philosophes sont opposez entre eux touchant les „ choses du Ciel : en quoy il n'y a personne qui ne „ doive tomber d'accord, que des gens qui ont igno- „ ré les choses d'icy-bas, & qui n'ont jamais pû con- „ venir sur une seule d'entre elles, ne soient beau- „ coup plus indignes d'être crûs, lorsqu'ils veulent „ nous raconter ce qui se passe dans le Ciel.

S. Justin juge Platon & Aristote également indignes de créance sur toutes les matieres qu'ils ont traitées dans leur Philosophie.

Voilà l'argument de saint Justin, qui est en même temps celuy de tous les autres SS. Peres, par lequel on voit qu'il jugeoit Platon également indigne de créance sur toutes les choses du Ciel & de la terre, & aussi ignorant en Theologie qu'en Philosophie. En quoy donc peut-on prétendre qu'il l'ait suivi ? Quoy ? il juge Platon indigne d'être crû par les Payens sur les matieres les plus indifferentes de la Philosophie, & il l'auroit suivi luy-même dans l'explication des mysteres ou des dogmes du Christianisme ? Quelle absurdité ! Mais voyons ce „ qu'il ajoûte, pour établir son raisonnement. En effet, „ dit-il (2), il est évident que ces Philosophes ne

(2) Idem ibid. Ὅτι γὰρ οὐδὲ ὁ περὶ τῆς ἐνταῦθα ἀνθρωπίνης ψυχῆς αὐτοῖς συμφωνοῦσι λόγος, δῆλον ἀπὸ τῶν ὑφ' ἑκατέρου αὐτῶν περὶ αὐτῆς λεχθέντων. Πλάτων μὲν γὰρ τριμερῆ αὐτὴν εἶναι φησι, καὶ τὸ μὲν λογικὸν αὐτῆς, τὸ δὲ θυμικὸν, τὸ δὲ ἐπιθυμητικὸν εἶναι λέγει. Ἀριστοτέλης δὲ, οὐ κοινοτέραν

s'accordent pas même dans les sentimens qu'ils ont « de l'ame. Platon la divise en trois parties ; la raisonnable, l'irascible, & la concupiscible. Aristote au « contraire ne veut point reconnoître ces deux dernieres parties de l'ame, mais la renferme toute dans « la raison. Platon crie tant qu'il peut, que l'ame est « immortelle ; Aristote au contraire, en luy donnant « le nom d'Entelechie, luy ôte l'immortalité, & veut « absolument qu'elle soit mortelle : celuy-là la met « dans un mouvement perpetuel ; celuy-cy, quoy qu'il « la fasse le principe de tous les mouvemens, n'en « reconnoît aucun en elle. On voit donc que sur « cette matiere, comme sur toutes les autres, ces deux « Philosophes sont absolument opposez l'un à l'autre. «

Il rejette leurs sentimens les plus indifferens.

C'est pour cette raison que saint Justin declare ces deux Philosophes également indignes de créance sur les sentimens même les plus indifferens, ou au moins les plus susceptibles d'une interpretation favorable. Car qu'y a-t-il, par exemple, de plus indifferent, que de distinguer dans l'ame ces trois parties, la raisonnable, l'irascible, la concupiscible ? Tous nos livres d'à-present & nos discours ne sont-ils pas pleins de cette distinction, & de cette autre, qui vient de la même source, & que nous prenons dans le même sens, lorsque nous distinguons dans

τὴν ψυχὴν εἶναί φησιν, ἐν ᾧ περιείληπται καὶ τὰ φθαρτὰ μέρη, ἀλλὰ τὸ λογικὸν μόνον. Καὶ ὁ μὲν Πλάτων, ψυχὴ πᾶσα ἀθάνατος, κέκραγε λέγων. Ἀριστοτέλης δὲ ἐντελέχειαν αὐτὴν ὀνομάζων, οὐκ ἀθάνατον, ἀλλὰ θνητὴν αὐτὴν εἶναι βούλεται. καὶ ὁ μὲν ἀεικίνητον αὐτὴν εἶναι λέγει· Ἀριστοτέλης δὲ ἀκίνητον αὐτὴν εἶναί φησιν, ἁπάσης κινήσεως προηγουμένην. ἀλλ' ἐν τούτοις μὲν ὑπεναντία φρονοῦντες ἀλλήλοις ἐλέγχονται· εἰ δέ τις ἀκριβῶς τὰ κατ' αὐτοὺς σκοπεῖν ἐθέλοι, οὐδὲ ταῖς ἑαυτῶν δόξαις ἐμμένειν προῄρηνται.

l'ame, la partie superieure, & la partie inferieure?

Il juge Platon indigne d'être crû sur l'immortalité de l'ame : & pourquoy?

Il ne faut pas s'étonner au reste que saint Justin rejette cette distinction de Platon, puisqu'au sujet de l'immortalité de l'ame qu'il a soûtenuë, il ne le croit pas plus digne d'être écouté qu'Aristote qui l'a niée. Pourquoy cela? C'est parce qu'il n'avoit appuyé ce dogme, non plus que toutes ses autres opinions, que sur des raisonnemens humains & sur des conjectures la plûpart fausses. Ainsi comme il n'avoit rien en cela qui pût le faire préferer à Aristote, qui avoit inventé & établi ses opinions de la même maniere; il n'avoit pas aussi plus d'autorité, & ne meritoit pas plus d'être suivi que luy; ou pour mieux dire, ils étoient tous deux par cette raison également incapables de persuader leurs sentimens.

Platon & Aristote n'ont fondé toute leur Philosophie que

C'est le principe general par lequel saint Justin prescrit contre l'autorité de ces deux Philosophes. » Vous assurez, dit-il (3), aux Payens, que Platon

(,) Idem Just paulo superius. Ἐγὼ δὲ πρῶτον μὲν ἡδέως ἂν πυθοίμην τῶν ταῦτα λεγόντων παρὰ τίνων αὐτοὺς μεμαθηκότας εἰδέναι φασί. ἀδύνατον γὰρ τοὺς τὰ οὕτω μεγάλα καὶ θεῖα μὴ παρά τινων εἰδότων μεμαθηκότας, ἢ αὐτοὺς εἰδέναι, ἢ ἑτέρους δύνασθαι διδάσκειν ὀρθῶς. *Saint Just·n'avoit dit un peu plus haut la même chose, en parlant de tous les Theologiens du Paganisme, qu'ils n'ont pû connoître des veritez aussi relevées que celles de la Religion, parce qu'ils ne les ont point apprises de gens qui en eussent une connoissance certaine, mais qu'ils ont tiré tout ce qu'ils ont lit sur ce sujet, de leur esprit & de leur imagination :* Πῶς οὖν τούτους αὐτοὺς μεμαθηκέναι φατέ; ἀδύνατον γὰρ τοὺς μὴ πρότερον παρὰ τῶν εἰδότων μεμαθηκότας, τὰ οὕτω μεγάλα καὶ θεῖα πράγματα γινώσκειν. *C'est pour cette raison que Lactance dit que tous les dogmes & tous les p·éceptes des Philosophes n'ont point une autorité suffisante pour être crûs, parce qu'ils n'ont que des hommes pour auteurs.* Nihil ponderis habent ista præcepta, quia sunt humana, & auctoritate majori, id est divina, illa carent. Nemo igitur credit : quia tam se hominem putat

& Aristote

& Aristote ont connu parfaitement la science de la « *sur des conjectures & des raisonnemens humains.*
veritable Religion ; mais souffrez d'abord que je «
vous demande de qui ils l'ont apprise ; car il est «
impossible que n'ayant pas appris des choses si «
grandes & si divines, de ceux qui les sçavent, ils «
ayent pû les connoître par eux-mêmes, & les en- «
seigner ensuite aux autres, comme il faut. Saint Justin étoit donc fort éloigné d'aller chercher à s'instruire auprès de Platon & d'Aristote sur ce qu'il devoit penser touchant l'immortalité de l'ame, & les autres dogmes qui appartiennent à la Religion ; puisqu'il assure qu'il est impossible qu'ils les ayent connus par eux-mêmes, & qu'ils sont incapables d'en instruire les autres comme il faut.

S. Justin fait voir que Platon s'est contredit luy-même.

Mais pourquoy confondre toûjours Platon avec Aristote, & les traiter également d'ignorans & de gens indignes d'être crûs sur tous les points de leur doctrine ? Platon ne meritoit-il pas un traitement plus doux, & quelque sorte de distinction, sur-tout de la part de saint Justin, qui avoit été Platonicien, & qui devoit par consequent conserver encore quelque reste de consideration pour son ancien maître? Sans doute ; & voicy la distinction qu'il met entre

esse qui audit, quam est ille qui præcipit : præterea nihil apud eos certi est, nihil quod à scientia veniat. Sed cum omnia conjecturis agantur, multa etiam diversa & varia proferantur, stultissimi est hominis præceptis eorum velle parêre, quæ utrum vera sint, an falsa, dubitabitur Et ideo nemo paret, quia nemo vult ad incertum laborare. *On voit assez que le but des Peres de l'Eglise est de faire connoître par-là l'excellence des dogmes & des préceptes de la Religion Chrétienne, qui sont tous fondez sur l'autorité de Dieu même. Cela paroîtra encore mieux par ce que nous rapporterons de saint Justin un peu plus bas.*

P

luy & Ariſtote ; c'eſt qu'après avoir montré qu'ils ſont tous deux indignes d'être écoutez ſur quelque matiere que ce puiſſe être, parce qu'ils ne ſont jamais d'accord entre eux ; il s'attache en particulier à faire voir que Platon ne s'eſt pas ſeulement accordé avec luy-même : defaut eſſentiel, & que ſaint Juſtin ne pouvoit reconnoître dans ce Philoſo-
» phe, ſans le rejetter abſolument. Tantôt, dit-il (4),
» Platon admet trois principes de toutes choſes, Dieu,
» la matiere, & l'idée ; & tantôt il en admet quatre,
» en ajoûtant à ces trois premieres l'ame du monde.
» Dans un endroit il dit, que la matiere eſt éternelle ;
» dans un autre il enſeigne, qu'elle ne l'eſt pas ; icy
» il fait de l'idée un principe diſtingué, & dit qu'elle
» ſubſiſte par elle-même ; ailleurs il ne la fait ſubſiſter
» que dans les penſées de Dieu. Enfin ayant dit d'a-
» bord, que toutes les choſes qui ſont produites, ſont
» ſujettes à corruption, il dit après, qu'il y en a qui
» peuvent être indiſſolubles & incorruptibles.

Pourquoy Platon &
» D'où vient donc, ajoûte-t-il (5) en joignant en-

(4) Idem Juſtinus ibid. Ὁ γοῦν Πλάτων ποτὲ μὲν τρεῖς ἀρχὰς τοῦ παντὸς εἶναι λέγει, Θεὸν καὶ ὕλην καὶ εἶδος· ποτὲ δὲ τέσσαρας· προστίθησι γὰρ καὶ τὴν καθόλου ψυχήν. Καὶ αὖθις τὴν ὕλην ἀγέννητον πρότερον εἰρηκὼς, ὕστερον γεννητὴν αὐτὴν εἶναι λέγει. καὶ τῷ εἴδει δὲ ἀρχὴν ἰδίαν πρότερον δεδωκὼς, καὶ καθ' ἑαυτὸ ὑπῶσθαι ἀποφήνας, ὕστερον ἐν τοῖς νοήμασιν αὐτὸ τοῦτ' εἶναι λέγει. Ἔτι μέν τοίγε καὶ πᾶν τὸ γενόμενον, φθαρτὸν πρότερον ἀποφηνάμενος εἶναι, ὕστερον ἔνια τῶν γινομένων ἄλυτα καὶ ἄφθαρτα δύνασθαι εἶναι φησί. *S. Cyrille dans ſes livres contre Julien produit les mêmes contradictions de Platon, & les explique preſque dans les mêmes termes*

(5) Idem Juſtinus ibid. Τί τοίνυν αἴτιον τοῦ μὴ πρὸς ἀλλήλους μόνον, ἀλλὰ καὶ πρὸς ἑαυτοὺς στασιάζειν τοὺς παρ' ὑμῖν νομισθέντας γεγενῆσθαι σοφούς; τὸ μὴ βουληθῆναι δηλονότι παρὰ τῶν εἰδότων μανθάνειν, ἀλλ' ἑαυτοὺς οἴεσθαι τῇ ἀνθρωπίνῃ αὐτῶν ἐννοίᾳ τὰ ἐν οὐρανοῖς δύνασθαι γινώσκειν σαφῶς· καίτοι μηδὲ τὰ ἐπὶ τῆς γῆς γνῶναι δυνηθέντες. *Si l'orgueil & l'attachemen*

core Aristote à Platon, & les combattant tous deux par son principe general, d'où vient que ces deux Philosophes, dont vous vantez si fort la sagesse, se sont si mal accordez, non seulement entre eux, mais encore avec eux-mêmes? C'est qu'ils n'ont pas voulu apprendre la verité de ceux qui la sçavoient, mais ils ont crû pouvoir par leurs raisonnemens s'élever jusqu'à la connoissance des choses celestes, quoy qu'ils n'ayent pû même parvenir à connoître celles de la terre. Enfin après avoir encore rapporté quelques opinions des autres Philosophes touchant la nature de l'ame, il conclut d'eux tous (6), qu'on ne peut les loüer que d'une chose, qui est d'avoir montré évidemment par leurs dissensions & leurs contradictions perpetuelles, qu'ils se sont tous égarez, & qu'ils n'ont rien dit de vray (7).

Aristote se sont si mal accordez, & ce que l'on doit conclure de leurs continuelles dissensions.

de ces Philosophes à leur sens propre, a été la cause de leurs erreurs & de leurs contradictions, on peut dire qu'il l'est encore de toutes celles que l'on voit aujourd'huy dans le monde sur les matieres de la Religion. Au reste, ce que dit icy saint Justin, suppose que Platon & Aristote ont pû s'instruire des veritez contenuës dans les divines Ecritures. Cela est indubitable de Platon, comme nous le prouverons sur la fin de cet ouvrage. Pour ce qui est d'Aristote, Clearchus l'un de ses sectateurs luy a fait dire dans un Dialogue, qu'il avoit eu des conferences avec un Juif de Jerusalem, dans le temps qu'il étoit en Asie. Voyez Eusebe l. IX. de la Prép. Evang. chap. V.

(6) Idem Justinus ibid. Καὶ ὅλως ἄτακτός τις καὶ ἀσύμφωνος ἡ παρ' αὐτοῖς κεκράτηκε δόξα, ἑνὶ μόνῳ τοῖς ὀρθῶς κρίνειν δυναμένοις ἐπαίνου ἀξία φαινομένη, ὅτι πλανωμένους τε καὶ μὴ τ' ἀληθῆ λέγοντας ἀλλήλους ἐλέγχειν προῄρηνται.

(7) *Cet argument de saint Justin, qu'il tire de l'opposition perpetuelle qui se trouve entre Platon & Aristote, est commun à la plûpart des autres Peres de l'Eglise, qui en ruïnant par-là l'autorité des deux plus fameux Theologiens du Paganisme, renversoient le Paganisme même, & faisoient voir évidemment combien tous ses dogmes étoient mal concertez. Je ne doute nullement que ce n'ait été pour répondre à cet argument invincible des SS. Peres, que les Platoniciens posterieurs au Christianisme, se sont efforcez de faire voir par plusieurs ouvra-*

CHAP. IV.

Quels maîtres saint Justin faisoit profession de suivre sur toutes les matieres qui appartiennent à la Religion.

Où ALLER DONC pour trouver la verité ? Quels maîtres suivoit S. Justin, pour s'instruire sur toutes sortes de matieres, puisqu'il étoit persuadé que les Philosophes payens s'étoient toûs égarez, & n'avoient rien dit de vray ? Il nous l'a déja fait assez entendre, & il va nous le declarer encore plus certainement par ce qui suit : » Puis donc, dit-il (8), en

ges, que la Philosophie de Platon & celle d'Aristote étoit absolument la même, & que ces deux Philosophes s'accordoient parfaitement dans leurs sentimens. Porphyre avoit composé sept livres sur ce sujet. Hieroclès soûtenoit la même chose dans le VI. de ceux qu'il avoit composez sur la Destinée & la Providence, & s'emportoit fort contre ceux qui avançoient le contraire. Il ne faisoit point même difficulté de traiter de livres supposez, ceux d'Aristote qui paroissent les plus opposez aux sentimens de Platon. Miserable ressource d'une cause desesperée. Mais c'est qu'il étoit de la derniere importance à ces Philosophes protecteurs du Paganisme, & ennemis jurez du Christianisme, de réunir leurs deux plus fameux Theologiens, pour les opposer avec plus de succès aux Chrétiens, ou au moins pour parer les coups que ceux-cy leur portoient, à l'occasion des dissensions perpetuelles de leurs chefs & de leurs maîtres. On peut voir Photius dans sa Bibliotheque sur ce que j'ay dit d'Hieroclès ; & pour apprendre que ce Philosophe ne fut pas moins ennemi des Chrétiens que Porphyre, on peut lire chez le même Photius, ce que Damascius dans la vie d'Isidore de Gaze, & Suidas qui l'a copiée, rapportent du supplice dont il fut puni à Constantinople, pour les excès qu'il avoit commis contre eux, & contre la Religion.

(8) Idem ibid. Οὐκοῦν ἐπειδήπερ οὐδὲν ἀληθὲς περὶ θεοσεβείας παρὰ τῶν ὑμετέρων διδασκάλων μανθάνειν ἐστὶ δυνατὸν, ἱκανὴν ὑμῖν ἀπόδειξιν τῆς ἑαυτῶν ἀγνοίας διὰ τῆς πρὸς ἀλλήλους στάσεως παρεσχηκότων, ἀκόλουθον ἡγοῦμαι ἀνελθεῖν ἐπὶ τοὺς ἡμετέρους προγόνους, τοὺς καὶ τοὺς χρόνους τῶν παρ' ἡμῖν διδασκάλων πολλῷ προειληφότας, καὶ μηδὲν ἀπὸ τῆς ἰδίας αὐτῶν φαντασίας διδάξαντας ἡμᾶς, μηδὲ πρὸς ἀλλήλους διενεχθέντας, ἢ τὰ ἀλλήλων ἀνατρέπειν πειρωμένους, ἀλλ' ἀφιλονείκως καὶ ἀστασιάστως τὴν παρὰ Θεοῦ δεξαμένους γνῶσιν καὶ ταύτην διδάσκοντας ἡμᾶς. οὔτε γὰρ φύσει, οὔτε ἀνθρωπίνῃ ἐννοίᾳ οὕτω μεγάλα καὶ θεῖα γινώσκειν ἀνθρώποις δυνατὸν, ἀλλὰ τῇ ἄνωθεν ἐπὶ τοὺς ἁγίους ἄνδρας τηνικαῦτα κατελθούσῃ δωρεᾷ, οἷς οὐ λόγων ἐδέησε τέχνης, οὐδὲ τοῦ ἐριστικῶς τε καὶ φιλονείκως εἰπεῖν, ἀλλὰ καθαροὺς ἑαυτοὺς τῇ τοῦ θείου πνεύματος παρασχεῖν ἐνεργείᾳ, ἵν' αὐτὸ τὸ θεῖον ἐξ οὐρανοῦ κατιὸν πλῆκτρον, ὥσπερ ὀργάνῳ κιθάρας τινὸς ἢ λύρας, τοῖς δικαίοις ἀνδράσι χρώμενον, τὴν τῶν θείων ἡμῖν καὶ οὐρανίων ἀποκαλύψῃ γνῶσιν. διὰ τοῦτο τοίνυν ὥσπερ ἐξ

parlant toûjours aux Payens, qu'il n'est pas possible d'apprendre quoy que ce soit de vray touchant les matieres de la Religion, de tous ces Philosophes, que vous regardez comme vos docteurs; & que par leurs contradictions, ils vous ont tous donné des marques évidentes de leur ignorance; il faut necessairement recourir à ceux que nous autres Chrétiens reconnoissons pour nos maîtres, & qui sont plus anciens que les vôtres de plusieurs siecles. Ils ne nous ont rien appris qu'ils ayent inventé eux-mêmes, & jamais ils ne se sont contredits les uns les autres; mais loin de toutes dissensions & de toutes disputes, ils nous ont communiqué simplement les veritez que Dieu même leur avoit revelées; n'étant pas possible autrement que des hommes puissent connoître par la force de leur esprit des choses si grandes & si divines. L'inspiration celeste est donc descenduë sur ces « « « « « « « « « « « « « « « « « « «

Difference entre les Prophetes, & les Philosophes.

ἑνὸς στόματος καὶ μιᾶς γλώττης καὶ περὶ Θεοῦ, καὶ περὶ κόσμου κτίσεως, καὶ περὶ πλάσεως ἀνθρώπου, καὶ περὶ ἀνθρωπίνης ψυχῆς ἀθανασίας, καὶ τῆς μετὰ τὸν βίον τοῦτον μελλούσης ἔσεσθαι κρίσεως, καὶ περὶ πάντων ὧν ἀναγκαῖον ἡμῖν ἐστὶν εἰδέναι, ἀκολούθως καὶ συμφώνως ἀλλήλοις ἐδίδαξαν ἡμᾶς, καὶ ταῦτα ἐν διαφόροις τόποις τε καὶ χρόνοις τὴν θείαν ἡμῖν διδασκαλίαν παρεσχηκότες. *Les Peres de l'Eglise opposent souvent cet accord admirable de tous les Auteurs sacrez, aux contradictions & aux dissensions perpetuelles des Philosophes. Rien ne montre mieux en effet la fausseté & la vanité des dogmes de ceux-cy; & la verité toute divine de la doctrine de ceux-là.* Philosophorum doctissimi Plato, & Aristoteles, & Epicurus, & Zenon, ipsi sibi repugnantia & contraria dixerunt. Hæc est enim mendaciorum natura, ut cohærere non possint. Illorum autem Traditio (Apostolorum) quia vera est, quadrat utique, ac tota sibi consentit, & ideo persuadet, quia constanti ratione suffulta est. Lactant. l. v. cap. III. *Cette parfaite conformité des Auteurs sacrez vient, comme le dit S. Justin, de ce qu'ils étoient tous inspirez par un même Esprit.* Ὁρᾶν οὖν ἔστι πῶς φίλα καὶ σύμφωνα ἐλάλησαν πάντες οἱ προφῆται, ἑνὶ καὶ τῷ αὐτῷ πνεύματι ἐκφωνήσαντες περί τε μοναρχίας Θεοῦ, καὶ τῆς τοῦ κόσμου γενέσεως, καὶ τῆς ἀνθρώπου ποιήσεως. Theophil. ad Autol. l. II. versus finem.

„ ſaints hommes, qui par conſequent n'ont eu beſoin
„ ni d'études, ni de recherches, mais ſeulement d'une
„ grande pureté de cœur; afin de recevoir en eux l'o-
„ peration de l'Eſprit ſaint, qui les touchant & les
„ animant comme un habile muſicien fait un luth ou
„ une guitarre, nous a revelé par leur moyen ces ve-
„ ritez divines. C'eſt pourquoy, comme s'ils euſſent
„ parlé par une même bouche & avec une même lan-
„ gue, ils nous ont enſeigné tout d'une voix & avec la
„ plus parfaite uniformité, ce qu'il faut croire de Dieu,
„ de la création du monde, de celle de l'homme, de
„ l'immortalité de l'ame, du jugement qui ſe doit faire
„ après cette vie : en un mot, ils nous ont appris tou-
„ tes les veritez dont il eſt neceſſaire que nous ſoyons
„ inſtruits. Et cette uniformité avec laquelle ils nous
„ ont appris toutes ces choſes, eſt d'autant plus admi-
„ rable, qu'ils ont été éloignez les uns des autres, &
„ de temps & de lieux.

Concluſion de ces Paſſages de S. Juſtin. Ils font voir, qu'après ſa converſion il a été très-éloigné de ſuivre Platon.

Voilà quels étoient les maîtres que ſaint Juſtin faiſoit profeſſion de ſuivre ſur toutes les matieres qui appartenoient à la Religion. Car qui pourra croire que les propoſant aux Payens mêmes, & leur faiſant voir par les raiſons les plus convaincantes la neceſſité où ils ſont d'abandonner Platon & tous leurs autres Philoſophes, pour s'attacher uniquement aux Prophetes & aux Apôtres inſpirez de Dieu, il ait ſuivi luy-même une autre conduite ? Qui pourra croire qu'il ait conſervé de l'attachement pour les ſentimens de ce même Platon, dont il vient de reconnoître ſi hautement les contradictions & l'ignorance même ſur toutes ſortes de matieres? Certai-

nement quand on suit un Philosophe, ou que l'on a de l'estime pour ses sentimens, ce n'est pas ainsi qu'on en parle : mais c'est que saint Justin, de même que tous les autres anciens Chrétiens, regardoit la Philosophie de Platon, comme faisant partie du Paganisme : c'est qu'en se faisant Chrétien il y avoit renoncé absolument, & qu'il travailloit à en détromper ceux qui y étoient attachez : c'est enfin, parce qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit point d'autre veritable Philosophie que celle des Apôtres & des Prophetes.

Autre témoignage de saint Justin, tiré de son Dialogue avec Tryphon. Il ne reconnoit point d'autre Philosophie que celle qui est contenuë dans les saintes Ecritures.

C'est ce qu'il nous apprend encore plus clairement dans son Dialogue avec Tryphon. J'en rapporteray icy quelques passages, sans crainte de paroître trop long ; car outre qu'ils sont parfaitement beaux, on voit assez les raisons que j'ay de m'étendre un peu plus sur saint Justin, que sur les autres Peres de l'Eglise. Tryphon (9) luy ayant donc demandé, presque dès l'entrée de son entretien avec luy, de quelle sorte de Philosophie il faisoit profession : saint

(9) Justinus in Dialog. cum Tryphone Judæo. Σὺ δὲ πῶς, ἔφη, περὶ τούτων φρονεῖς, καὶ τίνα γνώμην περὶ Θεοῦ ἔχεις, καὶ τίς ἡ σὴ φιλοσοφία; εἰπὲ ἡμῖν. Ἐγώ σοι, ἔφην, ἐρῶ, ὅ γέ μοι καταφαίνεται. ἔστι γὰρ τῷ ὄντι φιλοσοφία μέγιστον κτῆμα καὶ τιμιώτατον Θεῷ, ᾧ τε προσάγει καὶ συνίστησιν ἡμᾶς μόνη. καὶ ὅσιοι ὡς ἀληθῶς οὗτοί εἰσιν, οἱ φιλοσοφίᾳ τὸν νοῦν προσεσχηκότες. τί ποτε δέ ἐστι φιλοσοφία, καὶ οὗ χάριν κατεπέμφθη εἰς τοὺς ἀνθρώπους, τοὺς πολλοὺς λέληθεν. οὐ γὰρ ἂν Πλατωνικοὶ ἦσαν, οὐδὲ Στωϊκοὶ, οὐδὲ Περιπατητικοὶ, οὐδὲ Θεωρητικοὶ, οὐδὲ Πυθαγορικοὶ, μιᾶς οὔσης ταύτης ἐπιστήμης. οὗ δὲ χάριν πολύκρανος ἐγενήθη θέλω εἰπεῖν. συνέβη τοῖς πρώτοις ἁψαμένοις αὐτῆς, καὶ διὰ τοῦτο ἐνδόξοις γενομένοις, ἀκολουθῆσαι τοὺς ἔπειτα, μηδὲν ἐξετάσαντας ἀληθείας πέρι, καταπλαγέντας δὲ μόνον τὴν καρτερίαν αὐτῶν καὶ τὴν ἐγκράτειαν, καὶ τὸ ξένον τῶν λόγων, ταῦτα ἀληθῆ νομίσαι ἃ παρὰ τοῦ διδασκάλου ἕκαστος ἔμαθεν. εἶτα καὶ αὐτοὺς τοῖς ἔπειτα παραδόντας τοιαῦτα ἄττα καὶ ἄλλα τούτοις προσεοικότα, τοῦτο κληθῆναι τοὔνομα, ὅπερ ἐκαλεῖτο ὁ πατὴρ τοῦ λόγου. *Il est aisé de voir par ces paroles de saint Justin,*

Justin luy répond, qu'après avoir fait l'experience de toutes, il n'a trouvé veritable que celle qui est contenuë dans les Livres des Apôtres & des Prophetes. Il commence donc par rejetter d'abord toutes
» les autres, disant : Que si l'on connoissoit bien ce
» que c'est que la Philosophie, quelle est sa fin, &
» pourquoy Dieu l'a donnée aux hommes, on ne ver-
» roit parmi eux, ni Platoniciens, ni Stoïciens, ni Pe-
» ripateticiens ; parce qu'il n'y a qu'une seule veri-
» table Philosophie, & que s'il se trouve tant de sec-
» tes differentes qui en prennent le nom, cela vient
» de ce que chaque Philosophe s'attache aux opinions
» de son maître, & s'efforce de les transmettre à ceux
» qui le suivent, sans se mettre en peine de recher-
» cher la verité.

S. Justin en rapportant ce qui luy étoit arrivé autrefois, lorsqu'il voulut s'appliquer à la Philosophie se mocque agreablement de toutes les sectes des Philosophes.

Il fait voir ensuite la fausseté de toutes ces sectes en particulier, en rapportant ce qui luy étoit arrivé autrefois, lorsqu'il commença de s'appliquer à la Philosophie, dans l'esperance qu'il avoit de connoître Dieu par son moyen ; & il est vray qu'il n'y a rien de plus agreable que ce qu'il rapporte des differens Philosophes, qu'il suivit les uns après les autres, pour trouver ce qu'il cherchoit.

Il s'attache d'abord

» Je m'attachay d'abord, dit-il (1), à un Stoïcien ;

qu'il ne reconnoissoit point d'autre veritable Philosophie que la Religion Chrétienne : mais on le verra encore mieux dans la suite.

(1) Idem Justinus ibid. Ἐγώ τε κατ' ἀρχὰς οὕτω ποθῶν καὶ αὐτὸς συμβαλεῖν, τούτων ἑνὶ ἐπέδωκα ἐμαυτὸν, Στωϊκῷ τινι· καὶ διατρίψας ἱκανὸν μετ' αὐτοῦ χρόνον, ἐπεὶ οὐδὲν πλέον ἐγίγνετό μοι περὶ θεοῦ. (οὐδὲ γὰρ αὐτὸς ἠπίστατο, οὐδὲ ἀναγκαίαν ἔλεγε ταύτην εἶναι τὴν μάθησιν) τούτου μὲν ἀπηλλάγην, ἐπ' ἄλλον δὲ ἧκα Περιπατητικὸν καλούμενον, δριμὺν, ὡς ᾤετο. καὶ μου ἀνασχόμενος οὗτος τὰς πρώτας ἡμέρας, ἠξίου με ἔπειτα μισθὸν ὁρίσαι, ὡς μοὶ ἀνωφελὴς ἡ συνουσία γίγνοιτο ἡμῖν. καὶ αὐτὸν ἐγὼ διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν κατέ-

& après

& après avoir demeuré assez long-temps avec luy ; comme je vis qu'il ne m'apprenoit rien de Dieu ; car luy-même ne le connoissoit pas, & ne croyoit pas que cette connoissance fut necessaire ; je le quittay, & je m'adressay à un Peripateticien qui se croyoit fort subtil. Celuy-cy après m'avoir souffert quelques jours avec luy, me pria de marquer la somme que je devois luy donner ; afin, disoit-il, que nous ne perdions pas inutilement nôtre temps, vous & moy. Sur cela je l'abandonnay, ne le jugeant pas même digne du nom de Philosophe.

à un Stoïcien, & ensuite à un Peripateticien & ce qui l'obligea de les quitter l'un & l'autre.

Cependant (2) pressé toûjours du desir de con-

Il s'adresse

λιπον, μηδὲ φιλόσοφον οἰηθεὶς ὅλως. *Saint Justin nous fait icy connoître admirablement le caractere de tous ces Philosophes, & très-conformément à ce que les Auteurs profanes nous en apprennent. Les Stoïciens s'appliquoient sur-tout à la Dialectique, & se mettoient assez peu en peine de tout le reste. Les Peripateticiens passoient pour des gens qui aimoient l'argent & les autres biens de la fortune, qu'ils mettoient au rang des veritables biens, & sans lesquels ils ne croyoient pas que le Sage pût être parfaitement heureux : sentiment que les Stoïciens ne pouvoient souffrir.*

(2) Idem Justinus ibid. Τῆς δὲ ψυχῆς ἔτι μου σπαργώσης ἀκοῦσαι τὸ ἴδιον καὶ τὸ ἐξαίρετον τῆς φιλοσοφίας, προσῆλθον εὐδοκιμοῦντι μάλιστα Πυθαγορείῳ, ἀνδρὶ πολὺ ἐπὶ τῇ σοφίᾳ φρονοῦντι. κἄπειτα, ὡς διελέχθην αὐτῷ, βουλόμενος ἀκροατὴς αὐτοῦ καὶ συνουσιαστὴς γενέσθαι, τί δαί; ὡμίλησας, ἔφη, μουσικῇ, καὶ ἀστρονομίᾳ, καὶ γεωμετρίᾳ; ἢ δοκεῖς κατόψεσθαί τι τῶν εἰς εὐδαιμονίαν συντελούντων, εἰ μὴ ταῦτα πρῶτον διδαχθείης, ἃ τὴν ψυχὴν ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν περιάξει, καὶ τοῖς νοητοῖς αὐτὴν παρασκευάσει χρησίμην, ὥστε αὐτὸ κατιδεῖν τὸ καλὸν, καὶ αὐτὸ ὅ ἐστιν ἀγαθόν; πολλά τε ἐπαινέσας ταῦτα τὰ μαθήματα, καὶ ἀναγκαῖα εἰπὼν, ἀπέπεμπέ με, ἐπεὶ αὐτῷ ὡμολόγησα μὴ εἰδέναι. ἐδυσφόρουν οὖν, ὡς τὸ εἰκὸς, ἀποτυχὼν τῆς ἐλπίδος, καὶ μᾶλλον ᾗ ἐπίστασθαί τι αὐτὸν ᾤμην. πάλιν τε τὸν χρόνον σκοπῶν ὃν ἔμελλον ἐκτρίβειν περὶ ἐκεῖνα τὰ μαθήματα, οὐκ ἠνειχόμην εἰς μακρὰν ἀποτιθέμενος. *On sçait que les Pythagoriciens s'appliquoient sur tout à la Musique, à l'Astronomie, à l'Arithmetique & à la Geometrie, & qu'ils ne croyoient pas que sans le secours de ces sciences on pût s'élever à la connoissance des choses intelligibles, ni devenir bon Philosophe. Platon les a suivis en cela, comme en beaucoup d'autres choses. C'est pourquoy par une inscription qu'il avoit fait mettre sur la porte*

à un Pythagoricien, qui le renvoye à l'étude des Mathematiques.

» nôtre Dieu, qui est le grand principe & le premier
» dogme de toute la Philosophie, j'allay trouver un
» Pythagoricien, homme de grande reputation, & fort
» enflé de sa sagesse; luy ayant exposé le dessein qui
» m'amenoit. Quoy? me dit-il, êtes-vous versé dans
» la Musique, l'Astronomie & la Geometrie? Croyez-
» vous sans ce secours, pouvoir atteindre à la beati-
» tude? Ne faut-il pas qu'avant que vous puissiez con-
» templer le Beau & le Bon, vous ayez accoûtumé
» vôtre ame à s'élever des choses sensibles vers les in-
» telligibles? Ainsi, aprés avoir fait une éloge magnifi-
» que de ces sciences, & m'en avoir declaré la ne-
» cessité, il me renvoya, parce que je luy avoüay que
» je les ignorois. J'eus du chagrin de me voir déchû de
» mon esperance, d'autant plus que je croyois que ce
» Philosophe sçavoit quelque chose; mais considerant
» le temps qu'il m'auroit fallu donner à l'étude de ces
» sciences, je ne pouvois me resoudre à supporter un
» si long retardement.

Il s'attache » Ne sçachant presque plus quel parti prendre (3),

de l'Academie, il en défendoit l'entrée à tous ceux qui n'étoient pas Geometres. Les Peres de l'Eglise se sont mocquez avec raison de la vanité avec laquelle ces Philosophes faisoient parade de leur habileté dans ces sciences. Nous verrons plus bas ce que saint Basile & Eusebe en ont dit. Hermias dit encore mille choses agreables sur ce sujet, qui meritent d'être lûës.

(3) Idem Justinus ibid. Ἐν ἀμηχανίᾳ δή μου ὄντος, ἔδοξέ μοι καὶ τοῖς Πλατωνικοῖς ἐντυχεῖν· πολὺ γὰρ καὶ τούτων ἦν κλέος. Καὶ δὴ νεωστὶ ἐπιδημήσαντι τῇ ἡμετέρᾳ πόλει συνετῷ ἀνδρὶ, καὶ προὔχοντι ἐν τοῖς Πλατωνικοῖς, συνδιέτριβον ὡς τὰ μάλιστα, καὶ προέκοπτον, καὶ πλεῖστον ὅσον ἑκάστης ἡμέρας ἐπεδίδουν. Καί με ᾕρει σφόδρα ἡ τῶν ἀσωμάτων νόησις, καὶ ἡ θεωρία τῶν ἰδεῶν ἀνεπτέρου μοι τὴν φρόνησιν, ὀλίγου τε ἐντὸς χρόνου ᾤμην σοφὸς γεγονέναι, καὶ ὑπὸ βλακείας ἤλπιζον αὐτίκα κατόψεσθαι τὸν Θεόν. τοῦτο γὰρ τέλος τῆς Πλάτωνος φιλοσοφίας. *Saint Justin n'est point le seul qui se soit mocqué des Idées de Platon; nous verrons dans la suite que Tertullien,*

« la pensée me vint de m'adresser aux Platoniciens, j'allay donc trouver l'un d'entre eux, qui demeuroit depuis quelque temps dans la Ville où j'étois, & qui passoit pour fort habile. Je demeuray en effet long-temps avec luy, je profitay même, & de jour en jour il me sembloit que je faisois un merveilleux progrès. Sur-tout l'intelligence des choses spirituelles me ravissoit. En contemplant les Idées, il me sembloit que mon esprit fût comme enlevé & porté sur des aîles. Je me croyois déja arrivé à la veritable sagesse, & je ne doutois pas, tant j'étois simple, que je ne dusse bien-tôt voir Dieu ; car tel est le but de la Philosophie Platonicienne. »

enfin à un Platonicien & s'imagine avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis si long-temps.

S. Justin après s'être ainsi moqué agreablement de toutes les sectes de la Philosophie payenne, & sur-tout de celle de Platon, rapporte ensuite l'entretien qu'il eut avec un Chrétien inconnu ; qui l'ayant desabusé de ses erreurs & de ses chimeres Platoniciennes, luy montra quels maîtres il devoit suivre, s'il vouloit connoître la verité. « Il y a plusieurs siecles, luy dit-il (4), & long-temps avant que ces gens que

Comment il fut desabusé de son erreur.

Caractere des Prophetes ausquels

saint Ambroise, saint Gregoire de Nazianze, saint Cyrille en ont fait de même. Je ne dis rien des Auteurs profanes, qui nous ont fait le même caractere de tous ces Philosophes dont saint Justin parle icy. On peut voir entre autres Lucien dans son dialogue intitulé : Vitarum Auctio.

(4) Justinus ibid. Ἐγένοντό τινες πρὸ πολλοῦ χρόνου πάντων τούτων τῶν νομιζομένων φιλοσόφων παλαιότεροι, μακάριοι, καὶ δίκαιοι, καὶ θεοφιλεῖς, θείῳ πνεύματι λαλήσαντες, καὶ τὰ μέλλοντα θεσπίσαντες, ἃ δὴ νῦν γίνεται. (προφήτας δὲ αὐτοὺς καλοῦσιν.) οὗτοι μόνοι τὸ ἀληθὲς καὶ εἶδον καὶ ἐξεῖπον ἀνθρώποις, μήτ' εὐλαβηθέντες μήτε δυσωπηθέντες τινά, μὴ ἡττημένοι δόξης, ἀλλὰ μόνα ταῦτα εἰπόντες ἃ ἤκουσαν καὶ ἃ εἶδον, ἁγίῳ πληρωθέντες πνεύματι. συγγράμματα δὲ αὐτῶν ἔτι καὶ νῦν διαμένει, καὶ ἔστιν ἐντυχόντα τούτοις πλεῖστον ὠφεληθῆναι, καὶ περὶ ἀρχῶν, καὶ περὶ τέλους, καὶ ὧν χρὴ εἰδέναι

on luy conseilla de s'attacher uniquement pour connoître la verité.

» l'on appelle Philosophes eussent paru, que vivoient
» sur la terre des hommes heureux, justes & amis de
» Dieu, qui ont parlé par l'inspiration de l'esprit divin,
» & qui ont prédit les choses à venir telles que nous
» les voyons à present. On les nomme Prophetes. Ces
» hommes extraordinaires ont connu seuls la verité de
» toutes choses, & l'ont annoncée sans crainte & sans

τὸν φιλόσοφον, πιστεύσαντα ἐκείνοις. οὐ γὰρ μετὰ ἀποδείξεως πεποίηνται τότε τοὺς λόγους, ἅτε ἀνωτέρω πάσης ἀποδείξεως ὄντες ἀξιόπιστοι μάρτυρες τῆς ἀληθείας· τὰ δὲ ἀποβάντα καὶ ἀποβαίνοντα ἐξαναγκάζει συντίθεσθαι τοῖς λελαλημένοις δι' αὐτῶν. Καίτοιγε καὶ διὰ τὰς δυνάμεις ἃς ἐπετέλουν πιστεύεσθαι δίκαιοι ἦσαν. Ἐπειδὴ καὶ τὸν ποιητὴν τῶν ὅλων Θεὸν καὶ πατέρα ἐδόξαζον, καὶ τὸν παρ' αὐτοῦ Χριστὸν υἱὸν αὐτοῦ κατήγγελον. ὅπερ οἱ ἀπὸ τοῦ πλάνου καὶ ἀκαθάρτου πνεύματος ἐμπιπλάμενοι ψευδοπροφῆται οὔτε ἐποίησαν, οὔτε ποιοῦσιν, ἀλλὰ δυνάμεις τινὰς ἐνεργεῖν εἰς κατάπληξιν τῶν ἀνθρώπων τολμῶσι, καὶ τὰ τῆς πλάνης πνεύματα καὶ δαιμόνια δοξολογοῦσιν. Εὔχου δέ σοι πρὸ πάντων φωτὸς ἀνοιχθῆναι πύλας. οὐ γὰρ συνοπτὰ οὐδὲ συννοητὰ πᾶσίν ἐστιν, εἰ μή τῳ Θεὸς δῷ συνιέναι, καὶ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ. Ταῦτα καὶ ἄλλα πολλὰ εἰπὼν ἐκεῖνος, ἃ νῦν καιρὸς οὐκ ἔστι λέγειν, ᾤχετο, κελεύσας διώκειν αὐτά. καὶ οὐκ ἔτι αὐτὸν εἶδον. ἐμοῦ δὲ παραχρῆμα πῦρ ἐν τῇ ψυχῇ ἀνήφθη, καὶ ἔρως ἔχει με τῶν προφητῶν, καὶ τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων οἵ εἰσι Χριστοῦ φίλοι. διαλογιζόμενός τε πρὸς ἐμαυτὸν τοὺς λόγους αὐτοῦ, ταύτην μόνην εὕρισκον φιλοσοφίαν ἀσφαλῆ τε καὶ σύμφορον. οὕτως δὴ καὶ διὰ ταῦτα φιλόσοφος ἐγώ. *Rien n'est plus beau que ce que dit icy saint Justin des Auteurs des livres sacrez, par opposition aux Philosophes & aux Theologiens du Paganisme. Theophile d'Antioche oppose de la même maniere les Prophetes à ces faux Theologiens, qu'il dit avoir été inspirez par les démons, s'être contredits sur les points les plus importans, & avoir absolument ignoré la verité. Voicy comme il parle au contraire des Auteurs des livres sacrez :* Οἱ δὲ τοῦ Θεοῦ ἄνθρωποι, πνευματοφόροι Πνεύματος ἁγίου, καὶ προφῆται γενόμενοι, ὑπ' αὐτοῦ τοῦ Θεοῦ ἐμπνευσθέντες, καὶ σοφισθέντες ἐγένοντο θεοδίδακτοι, καὶ ὅσιοι, καὶ δίκαιοι. διὸ καὶ κατηξιώθησαν τὴν ἀντιμισθίαν ταύτην λαβεῖν ὄργανα Θεοῦ γενόμενοι, καὶ χωρήσαντες σοφίαν τὴν παρ' αὐτοῦ, δι' ἧς σοφίας εἶπον καὶ τὰ περὶ τῆς κτίσεως τοῦ κόσμου καὶ τῶν λοιπῶν ἁπάντων. Καὶ γὰρ περὶ λοιμῶν, καὶ λιμῶν, καὶ πολέμων προεῖπον, καὶ οὐκ εἷς ἢ δύο, ἀλλὰ πλείονες κατὰ χρόνους καὶ καιροὺς ἐγενήθησαν παρὰ Ἑβραίοις. . . . καὶ πάντες φίλα ἀλλήλοις, καὶ σύμφωνα εἰρήκασι, τά τε πρὸ αὐτῶν γεγενημένα, καὶ τὰ κατ' αὐτοὺς γεγονότα, καὶ τὰ καθ' ἡμᾶς νυνὶ τελειούμενα. διὸ καὶ πεπείσμεθα καὶ περὶ τῶν μελλόντων οὕτως ἔσεσθαι καθὼς καὶ τὰ πρῶτα ἀπήρτισαι.

respect humain, ne recherchant point leur propre gloire ; mais disant simplement ce qu'ils avoient entendu, & ce qu'ils avoient vû, lorsqu'ils étoient remplis de l'Esprit saint. Leurs ouvrages subsistent encore aujourd'huy, & on peut s'y instruire très-utilement de tout ce qui regarde les Principes, la Beatitude & tous les autres dogmes qu'un Philosophe doit sçavoir ; pourvû neanmoins qu'on ajoûte foy à leurs paroles, car ils n'ont point employé dans leurs discours d'argumens ni de démonstrations, parce qu'ils ont une autorité fort superieure à toutes sortes de démonstrations, & qu'ils sont par eux-mêmes des témoins indubitables de la verité. En effet, les évenemens qui sont arrivez, & qui arrivent encore tous les jours comme ils les ont prédits, sont des raisons necessaires, qui obligent indispensablement qu'on les croye sur tout ce qu'ils ont dit. D'ailleurs le grand nombre de prodiges & de miracles qu'ils ont operez, fait voir qu'ils meritent par eux-mêmes la créance la plus parfaite. Au reste, ils n'ont travaillé uniquement qu'à glorifier Dieu l'Auteur & le Pere de l'univers, & à faire connoître Jesus-Christ son Fils, qu'il a envoyé ; & c'est ce que ne font pas & que n'ont jamais fait les faux Prophetes qui ne sont remplis que d'un esprit impur & menteur, & dont tous les faux prodiges n'aboutissent qu'à surprendre les hommes, & à établir le culte des demons. Pour vous, avant que de prendre en main les Livres de ces Saints Personnages, ayez soin de demander par vos prieres les lumieres qui vous sont necessaires pour les entendre, parce qu'ils ne sont pas clairs ni intelligibles à tout le monde,

Ils enseignêt toutes les veritez qu'un Philosophe doit connoître.

Ils ont une autorité superieure à toutes les démonstrations ; & pourquoy ?

Ce qu'il faut faire avant que d'entreprendre de les lire, pour les bien entendre.

» mais seulement à ceux à qui Dieu & Jesus-Christ
» son Fils en donnent l'intelligence.

S. Justin reconnoit qu'il n'y a point de veritable Philosophie que celle des Ecritures saintes. Il ne se crût Philosophe que lorsqu'il fut Chrétien.

» Cet homme, dit S. Justin, m'ayant dit ces choses, &
» plusieurs autres pareilles, qu'il seroit trop long de
» rapporter ; & m'ayant ordonné d'y faire une serieuse
» attention, disparut, sans que depuis je l'aye vû.
» Incontinent je sentis mon cœur embrazé d'une ardeur
» & d'un amour extraordinaire pour ces Prophetes,
» & ces saints hommes qui sont amis de Jesus-Christ ;
» & repassant dans mon esprit le discours de cet in-
» connu, je fus convaincu que la Philosophie dont il
» m'avoit parlé étoit la seule qui fut sûre & utile ; & c'est
» par son moyen que je suis devenu enfin Philosophe.
S. Justin ne se crut donc Philosophe que lorsqu'il se vit Chrétien ; loin d'être attaché à la Philosophie Platonicienne, il ne la jugeoit pas même digne de ce nom ; en un mot il ne reconnoissoit de veritable Philosophie que celle de l'Ecriture Sainte ; en quoy nous verrons dans la suite, qu'il a été suivi par les autres Peres de l'Eglise, qui ont parlé tous de la même maniere sur ce sujet.

Conclusion de ces Passages : ils montrent que le prétendu Platonisme de S. Justin est une calomnie évidente.

Pour le present, il suffit d'avoir montré que cet illustre Philosophe Chrétien ayant renoncé absolument à la Philosophie Platonicienne ; s'en étant moqué en tant de manieres differentes ; s'étant appliqué à en relever les erreurs & les contradictions sur toutes sortes de matieres ; l'ayant rejettée & combatuë, comme faisant partie du Paganisme ; ayant enfin declaré qu'il ne reconnoissoit point d'autres maîtres que les Prophetes & les Apôtres ; c'est la derniere de toutes les injustices, & le plus chimerique de tous les

paradoxes, que de prétendre qu'après sa conversion au Christianisme, il soit demeuré attaché aux sentimens de cette Philosophie payenne, ou qu'il en ait suivi les idées, en expliquant les Mysteres de la Religion Chrétienne. Il est évident que la Philosophie Platonicienne faisant partie du Paganisme, & en étant la Theologie la plus specieuse, comme nous l'avons montré; c'est la même chose que si l'on accusoit ce sçavant & illustre Martyr, d'avoir été attaché aux idées & aux sentimens du Paganisme, aprés avoir fait profession du Christianisme.

Il est aussi absurde d'accuser S. Justin de Platonisme après sa conversion, que de Paganisme.

Que si cette accusation avoit la moindre apparence, on pourroit beaucoup plus accuser S. Paul d'être demeuré après sa conversion, attaché aux ceremonies de la Loy de Moyse & aux traditions Judaïques; puisqu'il y avoit été élevé, & qu'il en avoit été l'un des plus zelez défenseurs. On pourroit avec les Pelagiens accuser S. Augustin d'avoir conservé après son Baptême & son Episcopat les idées & les sentimens du Manicheïsme, dans les erreurs duquel il avoit été auparavant malheureusement engagé. En un mot, on pourroit former la même accusation contre tous les Chrétiens & tous les Catholiques de tous les siecles, qui sont sortis, ou d'entre les Juifs, ou d'entre les Payens, ou enfin d'entre les Heretiques; & les soupçonner tous, d'avoir eu encore après leur conversion, de l'attachement pour leurs premiers sentimens, & de n'avoir pû entierement se défaire des idées & des préjugez de leur jeunesse. Que si une pareille accusation seroit regardée par toutes les personnes raisonnables comme la plus injuste &

Autres absurditez qui s'ensuivroient de cette accusation.

la plus extravagante de toutes les calomnies ; que devons-nous penser de celle que l'on intente sous le même pretexte à S. Justin.

Pourquoy les Sociniens ont entrepris de faire passer S. Justin pour Platonicien.

Je dis sous le même pretexte, car il n'y a personne qui ignore que la vraye raison, qui porte aujourd'huy les Sociniens à faire sonner si haut le prétendu Platonisme de S. Justin, est la même que celle qui portoit les Pelagiens à répandre par tout la calomnie du Manicheïsme prétendu de S. Augustin. C'est la douleur qu'ils ont de voir leur impieté confonduë par cet illustre Martyr ; & le dogme de la divinité éternelle du Fils de Dieu clairement établi & expliqué dans ses sçavans ouvrages. Voilà le veritable motif ; le Platonisme n'est qu'un pretexte, & une voye détournée, dont ils se servent pour ruiner ce dogme capital de la Religion Chrétienne, en ruinant l'autorité de ceux qui nous l'ont transmis, & en voulant nous persuader qu'ils ne l'ont tiré que de la Philosophie de Platon. Mais qu'ils cherchent d'autres pretextes, s'ils veulent. Celuy-là est trop grossier pour tromper personne, & ils n'empêcheront jamais, par toutes les fausses couleurs, dont ils pourront le revêtir, que le Platonisme de S. Justin ne soit traité comme le Manicheïsme prétendu de S. Augustin.

CHAP. V.

Les autres Peres de l'Eglise ont pareillement rejetté la Philosophie Platonicienne, comme faisant partie du Paganisme.

EXAMINONS à present ce que les autres Peres de l'Eglise ont pensé de la Philosophie Platonicienne ; & nous verrons qu'à l'exemple de S. Justin, ils l'ont tous rejettée absolument, comme faisant partie du Paganisme, & que par consequent ils ont été aussi éloignez de la suivre, que le Paganisme même.

En

Témoignage de Tertullien, qui pour combattre toute la Theologie payenne, suit la division que Varron en a faite.

En effet Tertullien (5) entreprenant de combattre toute la fausse Theologie des Payens, dans les livres qu'il leur adresse, établit d'abord la division que Varron en avoit faite. « Si j'interroge Varron, dit-il, qui sont ceux qui sont les Auteurs de vôtre Religion ? il me répondra que ce sont, ou les Philosophes, ou les Peuples, ou les Poëtes. Car il divise vôtre Theologie en trois especes differentes : la Physique, dont les Philosophes disputent; la Fabuleuse, qui se trouve dans vos Poëtes ; la Civile, que les Peuples ont adoptée. Puis donc que les Philosophes ont établi leur Theologie sur des conjectures ; les

(5) Tertull. l. II. ad Nationes : Quare secundum vestros commentarios, quos ex omni Theologiæ genere cepistis, gradum conferens, quoniam major in hujusmodi penes vos auctoritas litterarum, quam rerum est, elegi ad compendium Varronis opera, qui rerum divinarum ex omnibus retro digestis commentatus, idoneum se nobis scopum exposuit. Hunc si interrogem qui insinuatores deorum ? aut Philosophos designat, aut populos, aut Poëtas. Triplici enim genere deorum censum distinxit : unum esse Physicum, quod Philosophi retractant : aliud Mythicum, quod inter Poëtas volutetur : tertium Gentile, quod populi sibi quique adoptaverunt. Igitur cum Philosophi Physicum conjecturis concinnarint, Poëtæ Mythicum de fabulis traxerint, populi Gentile ultro præsumpserint, ubinam veritas collocanda ? In conjecturis ? sed incerta conceptio est; in fabulis ? sed fœda relatio est ; in adoptionibus ? sed passiva & municipalis adoptatio est Denique apud Philosophos incerta, quia varia ; apud Poëtas omnia indigna, quia turpia ; apud populos passiva omnia, quia voluntaria. Porro divinitas, si veram retractes, ea definitione est, ut istud neque argumentationibus incertis colligatur, neque fabulis indignis contaminetur, neque adoptionibus passivis judicetur, &c. Paulo inferius : Platonici quidem curantem rerum, & arbitrum, & judicem : Epicurei otiosum & inexercitum, &, ut ita dixerim, neminem. Positum vero extra mundum Stoïci, intra mundum Platonici. Quem non penitus admiserant, neque nosse potuerunt, neque timere, nec inde sapere, exorbitantes scilicet ab initio sapientiæ, id est, metu in Deum. Extant testimonia tam ignoratæ quam dubitatæ inter Philosophos divinitatis.

» Poëtes sur leurs fables; les Peuples, sur leurs capri-
» ces: laquelle de ces trois Theologies croirons-nous
» veritable? La premiere est incertaine; l'autre est rem-
» plie d'infamie; la troisiéme est arbitraire, & n'est
» fondée que sur les differentes fantaisies des Peuples.

Ce qu'il dit en particulier contre la Theologie des Philosophes, & contre Platon.

Mais pour me borner à ce que dit Tertullien de la Theologie des Philosophes; il montre que n'étant appuyée, comme il vient de le dire, que sur des con-
» jectures, elle est fausse; parce que la veritable doit
» être établie sur des principes certains, & qu'il est
» presque aussi honteux & aussi criminel de douter
» de la divinité que de la nier. Qu'au reste la sagesse
» des Philosophes n'est sagesse que de nom; que la
» varieté des opinions qui se trouvent parmi eux, &
» qui ne vient que de l'ignorance de la verité où ils
» ont été, en montre la vanité.

» Les Platoniciens, dit-il, reconnoissent un Dieu
» qui a soin de toutes choses, & qui en est l'arbitre
» & le juge, les Epicuriens le croyent oisif, ou plûtôt
» ils n'en reconnoissent point du tout. Les Stoïciens le
» placent au-delà du monde, les Platoniciens le ren-
» ferment dans le monde même. Les uns & les autres
» ne le croyant pas tel qu'il est; il est visible qu'ils ne
» l'ont point connu, & par consequent, qu'ils n'ont
» pû parvenir à la veritable sagesse, dont ils ont ignoré
» le premier principe. On a autant de preuves qu'ils
» ont ignoré Dieu, que l'on en a qui montrent, qu'ils
» en ont douté.

' Tertullien a combattu les Platoniciens beaucoup plus que tous les

Il seroit trop long de rapporter tout ce que le même Tertullien dit dans ce livre & dans les autres contre la Philosophie payenne, & sur-tout contre la

Platonicienne, que l'on sçait assez qu'il a combattuë fortement dans tous les Heretiques de son temps, ainsi que nous le dirons dans la suite. Il suffit à present de remarquer, que puisqu'il la combat icy, comme faisant partie du Paganisme, & que de plus il refuse même aux Platoniciens la connoissance de Dieu que plusieurs autres Peres ne font point difficulté de leur accorder, il a été fort éloigné de les suivre, ou d'adopter leurs idées sur quelque matiere de Religion que ce puisse être.

autres Philosophes ; & pourquoy ?

Theophile d'Antioche (6) écrivant à Autolycus, pour le détromper de ses erreurs, & luy faire connoître la verité de nôtre Religion ; après avoir refuté les égaremens de la Theologie Civile, vient ensuite à celle des Philosophes & des Poëtes. « Platon, dit-il, & ceux de sa secte, reconnoissent bien que Dieu est sans principe & sans commencement, & qu'il est le Pere & l'Auteur de l'univers ; mais ils reconnoissent en même temps que la matiere est éternelle, & qu'elle n'a point eu de commencement non plus que Dieu. Mais si cela est, il est donc faux que Dieu soit l'Auteur de toutes choses, même suivant les Platoniciens ; il n'est donc point seul & unique ; puisque si la matiere est éternelle, elle n'est point differente de Dieu même. De ce raisonnement que

Témoignage de Theophile d'Antioche sur le même sujet.

Ce qu'il dit contre Platon & les Platoniciens.

(6) Theophil. Antioch. l. II. ad Autolycum. Πλάτων δὲ καὶ οἱ τῆς αἱρέσεως αὐτοῦ Θεὸν μὲν ὁμολογοῦσιν ἀγέννητον, καὶ πατέρα, καὶ ποιητὴν τῶν ὅλων εἶναι· εἶτα ὑποτίθενται Θεοῦ, καὶ ὕλην ἀγέννητον, καὶ ταύτην φασὶ συνηκμακέναι τῷ Θεῷ. εἰ δὲ Θεὸς ἀγέννητος, καὶ ὕλη ἀγέννητος, οὐκέτι ὁ Θεὸς ποιητὴς τῶν ὅλων ἐστὶ, κατὰ τοὺς Πλατωνικούς. οὐδὲ μὴν μοναρχία Θεοῦ δείκνυται, ὅσον τὸ κατ' αὐτούς. Et infra: Ὥστε ἀσύμφωνός ἐστιν ἡ γνώμη κατὰ τοὺς φιλοσόφους καὶ συγγραφεῖς.

Theophile d'Antioche pousse encore plus loin, il conclut que les opinions de Platon, de même que celles des autres Philosophes, se contredisent manifestement.

Il soûtient que tous les Philosophes, ainsi que ceux qui les écoutent, s'égarent; que l'on ne trouve point dans leurs livres la moindre étincelle de verité; ou que si l'on en trouve quelqu'une, elle est mêlée d'erreur.

Plus bas (7) après avoir refuté la Theologie des » Poëtes, il dit d'eux & des Philosophes, Que non seu- » lement ils se trompent tous; mais encore que ceux » qui les écoutent, tombent dans les erreurs les plus » extravagantes. Ensuite (8) après avoir opposé à la » vanité de la Philosophie payenne, l'excellence de » celle qui est contenuë dans les premiers chapitres » de la Genese, il dit que les Philosophes ont voulu » l'imiter, & qu'ils en ont pris occasion de raisonner » sur la création du monde, sur la nature de l'homme » & sur les autres matieres semblables, mais que loin » d'avoir approché de cette divine Philosophie, il ne se » trouve pas même dans tous leurs livres une seule » étincelle de verité.

Enfin (9) parlant encore plus en general de tous

(7) Idem ibid. Ὥστε κατὰ πάντα τρόπον ἐμπαίζονται οἱ συγγραφεῖς πάντες, καὶ ποιηταὶ, καὶ φιλόσοφοι λεγόμενοι, ἔτι μὴν καὶ οἱ προσέχοντες αὐτοῖς.

(8) Idem infra pag 91. ad calcem operum Justini, edit. Colon. Πολλοὶ μὲν οὖν τῶν συγγραφέων ἐμιμήσαντο, καὶ ἠθέλησαν περὶ τούτων διήγησιν ποιήσασθαι, καίτοι λαβόντες ἐντεῦθεν τὰς ἀφορμὰς, ἤτοι περὶ κόσμου κτίσεως, ἢ περὶ φύσεως ἀνθρώπου, καὶ οὐδὲ τὸ τυχὸν ἔναυσμα ἄξιόν τι τῆς ἀληθείας ἐξεῖπον.

(9) Idem Theophilus ibid. Δοκεῖ δὲ τὰ ὑπὸ τῶν φιλοσόφων, ἢ συγγραφέων, καὶ ποιητῶν εἰρημένα, ἀξιόπιστα μὲν εἶναι διὰ τὸ φράσει κεκαλλιωπίσθαι. μωρὸς δὲ, καὶ κενὸς ὁ λόγος αὐτῶν δείκνυται, ὅτι πολλὴ μὲν πληθὺς τῆς φλυαρίας αὐτῶν ἐστι. τὸ τυχὸν δὲ τῆς ἀληθείας ἐν αὐτοῖς οὐχ εὑρίσκεται. Καὶ γὰρ εἴ τι δοκεῖ ἀληθὲς δι' αὐτῶν ἐκπεφωνῆσθαι, σύγκρασιν ἔχει τῇ πλάνῃ. καθάπερ γὰρ φάρμακόν τι δηλητήριον συγκραθὲν μέλιτι, ἢ οἴνῳ, ἢ ἑτέρῳ τινὶ, τὸ πᾶν ποιεῖ βλαβερὸν, καὶ ἄχρηστον· οὕτως καὶ ἡ ἐν αὐτοῖς πολυλογία εὑρίσκεται ματαιοπονία, καὶ βλάβη μᾶλλον τοῖς πειθομένοις αὐτῇ. *Nous verrons dans la suite que presque tous les Peres de l'Eglise ont parlé de la même maniere de la Philosophie payenne, & en particulier*

les Auteurs payens, Poëtes, Historiens & Philosophes qui s'étoient mêlez de faire les Theologiens: il dit qu'à la verité ce qu'ils ont écrit a quelque apparence, à cause de l'élegance & de la politesse de leurs discours; mais qu'à cela près, le fond de leur doctrine & tous leurs raisonnemens sont faux & extravagans; que l'on trouve dans leurs livres beaucoup de babil, mais pas la moindre petite verité, & que lorsqu'on s'imagine en appercevoir quelqu'une, on découvre incontinent qu'elle est mêlée de faussetez. Qu'ainsi il est de leurs livres comme d'un poison dilayé dans du vin ou du miel; & que les erreurs dont ils sont remplis, en rendent l'éloquence non seulement inutile, mais encore pernicieuse. C'est ainsi que Theophile d'Antioche parle de toute la Philosophie payenne. Jugeons de là s'il y a quelque apparence qu'il ait été fort entêté de celle de Platon, & qu'il en ait adopté les sentimens ou les expressions.

CHAP. VI. *Lactance combat la Philosophie payenne de la même maniere & de celle de Platon, en soûtenant qu'elle ne contenoit que des inutilitez & des erreurs revêtuës de belles paroles.*

C'EST EN SUIVANT la même division de la Theologie payenne, que Lactance (1) entreprend de la refuter dans les Livres de ses Institutions divines: car après avoir montré dans les deux premiers

(1) Lactantius l. III. Divin. Instit. cap. I. Cum enim sit nobis divinis litteris traditum, cogitationes omnium Philosophorum stultas esse, idipsum re & argumentis docendum est: ne quis honesto sapientiæ nomine inductus, aut inanis eloquentiæ splendore deceptus, humanis malit quam divinis credere, quæ quidem tradita sunt breviter & nude. *Il paroît que Lactance fait allusion à ces paroles du Pseaume 93. v. 11. où on lisoit autrefois selon l'ancienne version:* Cognovit Dominus cogitationes sapientium, quia sunt stultæ. *Nous avons déja vû qu'Hermias a pris pareillement pour sujet du discours qu'il a fait contre les*

Par la même raison Dessein qu'il se propose dans le III. livre de ses Institutions.

l'impieté & l'extravagance de la Theologie Poëtique & de la Theologie Civile ; il vient dans le troisiéme » à la Philosophique , & dit d'abord ; Que l'Ecriture » Sainte nous apprennant que toutes les pensées des » Philosophes sont folles, il est à propos d'en convain» cre tout le monde par preuves de fait & par raisons, » de peur qu'il ne se trouve quelqu'un qui attiré par le » beau nom de sagesse, que les Philosophes se don» nent , ou ébloüi par le faux éclat de leur éloquence, » ne donne plus de créance à des discours humains , » qu'aux veritez divines qui sont exposées simplement » & sans art dans les Ecritures Saintes. Voilà le dessein de Lactance , & il faut avoüer qu'il le remplit parfaitement , & qu'il est difficile de renverser mieux de fond en comble toute la Philosophie payenne qu'il le fait.

Il montre que la Philosophie n'est point l'étude de la sagesse.

Il commence par luy disputer son nom (2) , en faisant voir que c'est à faux qu'elle le porte , & qu'elle n'est pas , comme on le prétend , l'étude ou l'amour de la sagesse. De-là il examine toutes les Parties qui la composent (3) , la Physique , la Morale & la Logique ; & fait voir l'incertitude de la premiere dans tous ses sentimens , les erreurs de la seconde , &

Il en combat toutes les parties , la Physique , la Morale, & la Logique.

Philosophes , ces paroles de l'Apôtre saint Paul : Sapientia hujus mundi , stultitia est apud Deum. *Il seroit aisé de faire voir que les Peres de l'Eglise ont toûjours appliqué ces paroles , & les autres semblables, qui se trouvent dans l'Ecriture, aux Philosophes payens.*

(2) Idem Lactant. ibid. cap. II. Ordiamur itaque a communi Philosophiæ nomine, ut ipso capite destructo, facilior nobis aditus pateat ad exscindendum omne corpus , si tamen potest corpus vocari, cujus partes ac membra discordent , nec ulla compage inter se cohæreant, &c.

(3) *Lactance combat toute la Physique dans le III. IV. V. & VI. chapitres du même livre. Et la Morale dans les suivans VII. VIII. IX. X. &c.*

l'inutilité de la troisiéme. Comme j'ay déja rapporté quelque chose de ce qu'il dit sur les deux premieres ; je ne produiray icy que ce qu'il dit sur la troisiéme.

Ce qu'il dit contre la Logique.

Reste donc, dit-il (4), cette troisiéme partie de « la Philosophie que l'on appelle Logique, & qui ren- « ferme l'Art de la Dialectique & du discours ; mais la « science des veritez divines se passe aisément de cet « art, parce que la veritable sagesse doit être dans le « cœur, & non pas sur la langue, & qu'il importe fort « peu quelle sorte de discours elle employe : nous de- « mandons des actions, & non pas des paroles, d'au- « tant plus qu'il ne s'agit pas icy du Grammairien ou « de l'Orateur, dont toute la science se réduit à sçavoir « parler ; mais du sage, dont la doctrine n'a point « d'autre but que de sçavoir vivre. «

Sentiment de saint Cyprien conforme à ce que dit icy Lactance.

Je ne sçay si on se contentera de ce raisonnement de Lactance ; mais je sçay bien que saint Cyprien (5) raisonne à peu près de la même maniere, lorsqu'il oppose la Philosophie Chrétienne à la Philosophie payenne, & qu'il dit que celle-cy consiste toute en paroles, & celle-là toute en actions ; que les Philo-

(4) Idem Lactant. ibid. cap. XIII. Superest illa pars tertia Philosophiæ, quam vocant Logicam, id est, rationalem, in qua tota dialectica, & omnis loquendi ratio continetur. Hanc divina eruditio non desiderat, quia non in lingua, sed in corde sapientia est, nec interest quali utatur sermone. Res enim, non verba quæruntur. Et nos non de Grammatico, aut oratore, quorum scientia est quomodo loqui deceat: sed de sapiente disserimus, cujus doctrina est quomodo vivere oporteat.

(5) Cyprianus lib. de Bono Patientiæ. Nos autem qui Philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam, sed veritate præferimus, qui virtutum conscientiam magis quam jactantiam novimus ; qui non loquimur magna, sed vivimus.

„ sophes ont l'apparence de la sagesse, & les Chrétiens
„ la verité; que ceux-là ont la vertu sur la langue, &
„ que les Chrétiens l'ont dans le cœur; & qu'enfin les
„ premiers disent de belles & de grandes paroles, mais
„ que les Chrétiens font de belles & de grandes actions.
Quoy qu'il en soit, il suffit icy de sçavoir ce que Lactance a pensé de la Logique, & la raison qu'il a euë d'en parler comme il a fait.

Conclusion que tire Lactance après avoir montré l'inutilité de la Logique, de la Morale & de la Physique.

„ Puis donc, continuë-t-il (6), que la Physique &
„ la Logique ne sont point necessaires, & qu'elles ne
„ contribuent en rien à la beatitude, il ne reste plus
„ que la Morale où l'on puisse trouver la verité de la
„ Philosophie; mais puisque j'ay fait voir que les Phi-
„ losophes se sont encore égarez sur ce point, pour
„ n'avoir jamais pû comprendre en quoy consistoit le
„ souverain bien, il faut conclure de-là que toute la
„ Philosophie est également fausse & inutile, parce
„ qu'elle ne conduit point à la vertu, & qu'elle ne sert
„ de rien pour perfectionner l'homme ni par raport à
„ ses devoirs, ni par raport à sa raison.

Il fait voir la fausseté des loüanges que Ciceron & Seneque ont don-

Lactance passe de-là (7) aux loüanges que Ciceron & Seneque ont donné à la Philosophie, & fait voir qu'elles sont toutes fausses; enfin après avoir

(6) Lactanr. ibid. Quod si neque Physica illa ratio necessaria est, neque hæc Logica, quia beatos facere non possunt: restat ut in sola Ethica totius Philosophiæ vis contineatur, ad quam se abjectis omnibus Socrates contulisse dicitur. In qua etiam parte quoniam Philosophos errasse docui, qui summum bonum, cujus capiendi gratia generati sunt, non comprehenderunt, apparet falsam & inanem esse philosophiam, quia nec instruit ad justitiæ munera, nec officium hominis rationemque confirmat. Sciant igitur errare se, qui philosophiam putant esse sapientiam.

(7) Lactantius ibid. cap. XIII. & XIV.

refuté

refuté toute la Philosophie payenne, il entreprend encore de montrer les égaremens particuliers des Philosophes grands & petits; entre lesquels il n'oublie pas ceux de Platon (8), & particulierement cette communauté insensée (9) qu'il avoit prétendu établir dans sa Republique. Lactance la refute avec beaucoup de force & d'éloquence, en faisant voir premierement, que si elle avoit lieu toute la societé du genre humain periroit: Secondement, qu'elle seroit la source de toutes sortes de crimes, & la ruine entiere de toutes les vertus. Enfin il conclut (1) en disant, « qu'il a montré autant qu'il a pû que tous les « Philosophes se sont extrémement éloignez de la ve- « rité, & qu'ils ont inutilement employez tout leur « esprit à de vaines études; ce qu'il a été obligé de faire « voir, de peur qu'après avoir refuté les autres parties « du Paganisme, il ne prit envie à quelqu'un de s'a- « dresser à ces Philosophes, dans l'esperance d'appren- «

n'es à la Philosophie.

Il expose en particulier les égaremens de Platon.

Il conclut qu'il ne faut point chercher ailleurs la verité, que dans la Religion Chrétienne.

(8) Idem ibid. cap. XVII. XVIII. XIX. XX.

(9) Idem ibid. cap. XXI. cujus hæc est epigraphe: Quod Plato didicerit a Socrate ea, quæ si obtineret, humani generis periret societas. Et cap. XXII. Quod dogma Platonis non erat nisi criminis fons & fomes, & virtutum omnium exterminium.

(1) Idem Lactant. l. III. cap. ult. Docui, quantum mea mediocritas tulit, longe devium Philosophos iter a veritate tenuisse... Sed huc necessario divertendum fuit, ut ostenderem tot & tanta ingenia in rebus falsis esse consumpta; ne quis forte a pravis religionibus exclusus, ad eos se conferre vellet, tanquam certi aliquid reperturus. Una igitur spes homini, una salus in hac doctrina quam defendimus, posita est. Omnis sapientia hominis in hoc uno est, ut Deum cognoscat & colat. Hoc nostrum dogma, hæc sententia est. Quanta itaque voce possum testificor, proclamo, denuntio. Hoc est illud quod Philosophi omnes in tota sua vita quæsierunt, nec unquam tamen investigare, comprehendere, tenere valuerunt; quia aut pravam Religionem tenuerunt, aut totam penitus sustulerunt. Facessant igitur illi omnes, qui humanam vitam non instruunt, sed turbant, &c.

» dre par leur moyen quelque chose de certain. Ainsi » donc, continuë-t-il, toute la ressource de l'homme, » son esperance & son salut se trouvent uniquement » dans la doctrine dont nous faisons profession : toute » sa sagesse consiste à connoître & à servir Dieu ; c'est » là le dogme & le sentiment des Chrétiens, & c'est » en même temps ce que les Philosophes ont cherché » durant toute leur vie, & ce qu'ils n'ont jamais pû » trouver.

Il ne reconnoissoit point d'autre Philosophie que le Christianisme

Lactance donc & tous les autres Chrétiens au nom desquels il parle, rejettoient toute la Philosophie payenne, & n'en reconnoissoient point d'autre que le Christianisme. C'est ce que le même Auteur enseigne encore plus clairement en deux mots dans le » même livre ; lorsqu'il dit (2) : Nous rejettons toute » la Philosophie, parce qu'elle n'est qu'une invention » des hommes ; mais nous soûtenons la veritable sa- » gesse, parce qu'elle est fondée sur la revelation de » Dieu même ; & nous declarons hautement que tout » le monde est obligé de l'embrasser. Puis donc que les anciens Chrétiens rejettoient toute la Philosophie payenne, sans en excepter ni la Physique, ni la Morale, ni la Logique, en quoy peut-on les soupçonner d'avoir suivi la Philosophie Platonicienne ?

CH. VII.

Eusebe & S. Augustin ont employé des volumes entiers à réfuter

CE QUE J'AY rapporté jusqu'à present de Lactance, de Tertullien, de Theophile d'Antioche & de saint Justin, est sans doute bien considerable pour la décision de la cause dont il s'agit ; puisque ce ne

(2) Lactant. l. III. Divin. Inst. cap. XVI. Nos ab hac calumnia immunes ac liberi sumus, qui Philosophiam tollimus, quia humanæ cogitationis inventio est : Sophiam defendimus, quia divina Traditio est, eamque ab omnibus suscipi oportere testamur.

ſont point des paſſages ſeulement, mais des Livres entiers, dont j'ay fait l'abregé. Neanmoins ce que je vais produire de ſaint Auguſtin & d'Euſebe, l'eſt encore plus ; parce qu'ils ont employé de gros volumes, qui comprennent pluſieurs Livres, à la refutation de toute la Theologie payenne, & en particulier de la Philoſophie Platonicienne, qui en étoit l'eſpece la plus dangereuſe & la plus ſeduiſante.

la Philoſophie, & en particulier celle de Platon, comme étant l'eſpece la plus dangereuſe de toute la Theologie payenne.

En effet, c'eſt le but que Saint Auguſtin s'eſt propoſé dans les dix premiers Livres de la Cité de Dieu : car ayant entrepris dans tout ce grand & ſçavant ouvrage d'établir la verité de la Religion Chrétienne, qu'il appelle la Cité de Dieu, ſur les ruines du Paganiſme, qu'il appelle la Cité du monde & du demon, il en a employé toute la premiere Partie, qui comprend ces dix Livres dont je parle, à montrer l'impieté & la fauſſeté de la Theologie payenne.

C'eſt le but que S. Auguſtin s'eſt propoſé dans ſes livres de la Cité de Dieu.

Pour cet effet il ſuit la diviſion que Varron en avoit faite en trois eſpeces differentes ; & aprés avoir combattu dans les ſept premiers Livres la Theologie Poëtique & la Civile, il commence dans le huitiéme, à combattre la Philoſophique, qui en étoit la troiſiéme eſpece. Mais comme entre toutes les differentes ſectes de la Philoſophie, la Platonicienne étoit la plus ſpecieuſe de toutes ; parce que la plûpart des autres Philoſophes ne reconnoiſſant preſque rien au-delà du monde & de l'ame du monde, ceux qui ſe diſoient Platoniciens du temps de ſaint Auguſtin reconnoiſſoient que Dieu étoit au-deſſus, & qu'il pouvoit rendre heureuſe l'ame raiſonnable & intellec-

Il ſuit dans ſes livres la diviſion de Varron.

tuelle par la participation de sa lumiere incorporelle & immuable : c'est pour cette raison que saint Augustin s'attache à ces Philosophes, préferablement à tous les autres, pour refuter leurs pernicieuses erreurs ; & c'est ce qu'il fait particulierement dans ces trois Livres, le 8. le 9. & le 10. & même dans ceux qui suivent, où on le voit souvent revenir à la charge contre ces dangereux ennemis du Christianisme, comme dans la plûpart de ses autres ouvrages.

Il s'attache particulierement à réfuter la Philosophie Platonicienne.

Quelles sont les erreurs principales de cette Philosophie qu'il réfute.

Les erreurs principales sur lesquelles il les confond dans ces Livres dont nous parlons, & par lesquelles il fait voir l'impieté de leur Theologie, sont I. Qu'ils ont cru qu'il falloit adorer plusieurs Dieux (3), & qu'on devoit leur offrir à tous des sacrifices. II. Que les demons étoient eux-mêmes des Dieux (4), & qu'ils meritoient par cette raison tous les honneurs divins. III. Que pour se rendre favorables les Dieux superieurs (5) à qui ils donnoient la qualité de bons au-dessus des autres, il falloit se servir des demons, comme d'autant d'intercesseurs & de Patrons. IV. Que ces mêmes demons (6) étoient les interpretes & les mediateurs entre ces Dieux superieurs & les hommes. V. Que les ames des hommes (7) devenoient enfin demons après cette vie. VI. Que la Théurgie (8) ou l'Art d'évoquer les demons, étoit necessaire, & que c'étoit un excellent moyen pour purifier l'ame.

(3) August. l. VIII. de Civit. cap. XII. & seqq.
(4) Idem ibid. cap. XV. XVI. XVII.
(5) Idem ibid. cap. XVIII. & XIX.
(6) Idem ibid. cap. XXI. & l. IX. pluribus cap.
(7) Idem l. IX. cap. XI.
(8) Idem ibid. l. X. cap. X.

VII. Que les ames des hommes (9) passoient dans les corps des bêtes, ainsi que Platon l'enseigne, ou au moins dans d'autres corps humains, comme Porphyre en corrigeant son maître l'a enseigné. VIII. Que l'ame humaine (1) étoit coëternelle à Dieu. IX. Qu'après certaines revolutions de siecles (2), les mêmes évenemens, avec les mêmes circonstances de lieux, d'actions & de personnes, arrivoient toûjours, & arriveroient éternellement. X. Que les ames humaines (3), après avoir obtenu la souveraine felicité, devoient après certain temps, retourner sur la terre à toutes leurs anciennes miseres. XI. Que les Anges (4), & non pas Dieu, avoient formé le corps de l'homme. XII. Qu'il étoit impossible (5) que des corps corruptibles & terrestres, comme ceux des hommes, pussent devenir incorruptibles & immortels. Voilà quelques-unes des erreurs & des impietez Platoniciennes, que saint Augustin refute dans ces Livres de la Cité de Dieu, avec une force & une éloquence admirable.

Réfutation de quelques objections.

Cela étant, je ne comprends pas comment on peut soupçonner ce grand Docteur de l'Eglise, d'avoir donné dans les idées & dans les sentimens des Platoniciens. Si c'est parce qu'il les a combattus, & que pour les combattre, il a dû être instruit de leurs sen-

(9) Idem Aug. l. x. de Civit. cap. xxx.
(1) Idem ibid. cap. xxxi.
(2) Idem l. xii. cap. xiii.
(3) Idem l. xii. cap. xx.
(4) Idem ibid, cap. xxvi.
(5) Idem ibid. l. xiii. cap. xvii. xviii. & l. xxii. cap. iv. v. xi. xii. xxv. & seqq.

timens ; accusons-le donc en même-temps, par la même raison, d'avoir donné dans les sentimens des Ariens, des Donatistes & des Pelagiens qu'il a combattus, & dont il avoit lû les Livres, & étudié les sentimens avec beaucoup de soin. Mais c'est qu'il a loüé les Platoniciens, qu'il les a préferez à tous les autres Philosophes, & qu'il témoigne en plus d'un endroit, qu'ils ont le plus approché du Christianisme. Quoy ? parce que je reconnois que les Lutheriens approchent beaucoup plus de la verité de la Religion Catholique, que les Calvinistes ; peut-on m'accuser de suivre leurs sentimens, & de donner dans leurs idées ?

Pourquoy S. Augustin préfere les Platoniciens aux autres Philosophes. C'est parce qu'ils approchent de plus près de la verité, quoy qu'ils en soient encore fort éloignez.

Mais écoutons saint Augustin luy-même (6), qui nous explique clairement pourquoy & comment il donne la préference aux Platoniciens au-dessus des » autres Philosophes. Nous disputons, dit-il, avec eux, » parce qu'ils croyent comme nous que Dieu est incor- » porel, & qu'il a créé tout ce qui n'est pas ce qu'il est » luy-même, & parce que ce seroit une chose trop indi- » gne d'admettre les autres dans une dispute de Religion » pareille à celle-cy. Mais, continuë-t-il, si les Platoni- » ciens surpassent les autres Philosophes en excellence » & en autorité, ce n'est que parce qu'ils approchent » de plus près de la verité ; quoiqu'ils en soient encore » extrémement éloignez.

(6) Aug. l. XI. cap. V. de Civit. Dei. Cum his enim agimus, qui & Deum incorporeum, & omnium naturarum, quæ non sunt quod ipse, creatorem nobiscum sentiunt. Alios autem nimis indignum est ad istam disputationem religionis admittere, qui multis diis sacrorum obsequium deferendum putant. Isti Philosophi cæteros nobilitate atque auctoritate vicerunt, non ob aliud, nisi quia longo quidem intervallo, verumtamen reliquis propinquiores sunt veritati.

Il explique ailleurs (7) encore plus clairement sa pensée, lorsque parlant des mêmes Platoniciens, il dit : Quelques Philosophes de ce siecle, qui ont « été de grands & de sçavans hommes, & beaucoup « meilleurs que tous les autres, ont cru que l'ame étoit « immortelle : & non seulement ils l'ont crû, mais ils « l'ont encore soûtenu du mieux qu'ils ont pû : les « Livres qu'ils ont composez sur ce sujet existent en- « core aujourd'huy, & on les lit. Au reste, continuë- « t-il, quand je dis que ces Philosophes ont été les « meilleurs, c'est en les comparant à d'autres plus « mauvais ; parce qu'il s'en est trouvé, qui ont dit, que « tout mouroit avec l'homme, & qu'il n'y avoit point « d'autre vie à attendre après celle-cy. Il est certain que « les Platoniciens doivent leur être préferez ; & quoi- « qu'ils se soient égarez eux-mêmes en beaucoup de « choses, neanmoins sur ce point, en quoy ils ont été « préferables aux autres, il faut avoüer qu'ils se sont « approchez davantage de la verité. «

Il ne les estime meilleurs que par comparaison à d'autres plus mauvais.

Voilà ce que saint Augustin pensoit des Platoniciens, & à quoy se reduisent toutes les loüanges qu'il leur donne. S'il les croit avoir été meilleurs que les autres, c'est qu'ils ont été un peu moins mauvais

Une pareille préference ne fait pas beaucoup d'honneur à ces Philosophes.

(7) Idem Aug. serm. de temp. cxxxix. qui est iv. de die sancto Paschæ, secundum vet. edit. Froben. Philosophi sæculi hujus, qui magni fuerunt, & docti, & cæteris meliores, animam humanam immortalem esse senserunt, nec solum senserunt, sed quantis potuerunt argumentationibus defenderunt, & ipsas defensiones conscriptas posteris reliquerunt. Sunt libri, leguntur. Ideo istos Philosophos dixi aliis fuisse meliores in comparatione pejorum, quia fuerunt Philosophi qui dicerent, homini cum mortuus fuerit, nullam vitam postea remanere. Talibus illi utique præponendi sunt. Et in quo illi meliores erant, quamvis in multis a veritate deviarent, tamen in quo erant istis superiores, veritati fuerant propinquantes.

que ceux qui l'étoient souverainement. S'il dit qu'ils se sont le plus approché de la verité, c'est qu'ils en ont été un peu moins éloignez que ceux qui étoient dans le dernier de tous les égaremens. Je ne vois pas que de pareilles loüanges fassent beaucoup d'honneur à ces Philosophes, ni qu'elles marquent que saint Augustin ait été fort prevenu en leur faveur. Mais écoutons ce qu'il dit ensuite.

S. Augustin applique à la Philosophie de Platon ce que l'Ecriture dit, que la sagesse de ce monde est une folie.

Après avoir expliqué le dogme de l'immortalité de l'ame, tel que les Platoniciens l'enseignoient, je veux dire avec l'erreur extravagante de la Metempsychose ; il ajoûte (8) : » Voilà ce qu'ont enseigné de » grands Philosophes de ce monde, dont nôtre Ecriture » parle, lorsqu'elle dit que Dieu a montré que la sa» gesse de ce monde étoit une folie.

A qui il compare les Platoniciens.

Cette loüange n'est plus équivoque, elle est claire, » & n'a pas besoin d'explication. Jesus-Christ, conti» nuë-t-il (9), qui est la sagesse de Dieu, est venu pour » nous instruire de la verité. Le Ciel tonne, que les » grenoüilles se taisent. Il n'y a que ce que la verité » dit, qui soit vray. La comparaison est familiere, mais elle fait bien sentir l'idée que saint Augustin avoit des Platoniciens & de leur doctrine ; lorsqu'il s'agit de les comparer, non plus avec d'autres Philosophes

(8) Idem Aug. ibid. infra. Hoc dixerunt valde magni Philosophi mundi hujus, de quibus dicit Scriptura nostra : Stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi.

(9) Idem infra : Venit Dominus Christus, Sapientia Dei. Cœlum tonat, ranæ taceant. Quod dixit veritas, verum est. Concludit denique : Ergo, Charissimi, qui proposui vobis hodie quid dicant etiam Philosophi mundi hujus, quorum Deus sapientiam tanquam veram stultitiam reprobavit, crastino, adjuvante Domino, exponere poterimus.

plus

plus mauvais qu'eux, mais avec le divin Auteur & le consommateur de nôtre foy.

Il dit que leurs opinions sont de grandes folies de quelques grands hommes.

Dans le discours suivant (1), où il parle encore des sentimens des mêmes Philosophes, touchant les allées & les venuës qu'ils faisoient faire à l'ame, de la terre au Ciel, & du Ciel sur la terre, pour y animer successivement de nouveaux corps ; (car après avoir fait l'ame immortelle, ces Philosophes ne sçavoient plus où la placer, & ils en étoient étrangement embarassez ;) il ajoûte : Rejettons toutes ces « opinions, & moquons-nous en, parce qu'elles sont « fausses ; ou plûtôt ayons de la douleur de voir qu'on « les estime comme quelque chose de grand. Elles le « sont en effet, mais c'est parce qu'elles sont de fort « grandes folies de quelques grands hommes. «

Il condamna quelques louanges assez mediocres qu'il leur avoit données.

Après cela je ne crois pas que l'on puisse soupçonner saint Augustin, d'avoir été fort entêté des Platoniciens, ni fort disposé à adopter leurs idées, lorsqu'il s'agissoit d'expliquer les dogmes de nôtre Religion. Neanmoins afin que l'on connoisse combien il a été scrupuleux sur ce sujet, je produiray deux passages de ses retractations. Le premier est celuy que j'ay déja rapporté ailleurs, & dans lequel il desapprouve les loüanges qu'il avoit données à Platon & à ses sectateurs dans ses Livres contre les Academiciens, en disant (2) : Qu'il ne de- «

(1) Idem Aug. serm. seq. qui est CXLIII. de temp. Abjiciamus hæc, & vel rideamus, quia falsa sunt, vel doleamus, quia magna existimantur : sunt enim ista, Fratres mei, magna magnorum deliramenta doctorum.

(2) August. l. 1. Retract. cap. 1. Laus quoque ipsa, qua Platonem, vel Platonicos, sive Academicos Philosophos tantum extuli, quantum

» voit pas les donner à des impies, contre les égare-
» mens desquels il est necessaire de deffendre la Reli-
» gion. Ces loüanges neanmoins étoient assez medio-
cres, & n'alloient, pour la plûpart qu'à dire que ces Philosophes avoient trouvé beaucoup de veritez, mais qu'ils les avoient cachées, parce que leur siecle n'étoit pas disposé à les recevoir; sentiment particulier que saint Augustin avoit, & que l'on trouve encore exposé assez au long dans sa Lettre à Dioscore. Mais pourquoy desapprouver ce sentiment & ces loüanges? C'est que cet illustre Docteur craignoit que l'on ne prit de-là occasion d'estimer la doctrine de ces Philosophes, & qu'en recherchant ces veritez dans leurs Livres, on ne tombât dans leurs erreurs: c'est qu'il craignoit que de l'estime pour les personnes, on ne passât à l'approbation de leur perni-

Pourquoy il desapprouve ces loüanges.

impios homines non oportuit, non immerito mihi displicuit; præsertim contra quorum errores magnos defendenda est Christiana doctrina. *La retractation que fait icy saint Augustin, se rapporte au chapitre XVII. du livre III. contre les Academiciens, où saint Augustin expose ce sentiment particulier qu'il a eu, que ces Philosophes avoient caché leurs sentimens, & particulierement celuy des deux Mondes: l'un intelligible, où se trouve la verité même; & l'autre sensible, qui ne contient que des images, des vraisemblances & des opinions.* Sat est enim, *dit-il*, ad id quod volo, Platonem sensisse duos esse mundos: unum intelligibilem, in quo ipsa veritas habitaret; istum autem sensibilem, quem manifestum est nos visu tactuque sentire. Itaque illum verum, hunc verisimilem, & ad illius imaginem factum.... Hæc & alia hujusmodi mihi videntur inter successores ejus quantum poterant esse servata, & pro mysteriis custodita, &c. *Saint Augustin paroît donc retracter ce sentiment avec les loüanges qu'il donne aux Platoniciens ou aux Academiciens. Mais sans cela, il fait assez entendre dans ce même ouvrage, qu'il ne le croyoit pas trop certain, & qu'il ne le donnoit que comme une conjecture. Car voicy comme il conclut.* Hoc mihi de Academicis interim probabiliter, ut potui, persuasi. Quod si falsum est, nihil ad me, cui satis est jam non arbitrari non posse ab homine inveniri veritatem.

cieuse doctrine, comme il n'arrive que trop souvent; ou enfin que l'on ne crût, comme il le dit luy-même dans la retractation qu'il fait encore des loüanges qu'il avoit données à Pythagore (3), qu'il approuvât luy-même leurs sentimens, quoique remplis d'erreurs capitales.

Combien S. Augustin étoit éloigné d'adopter des expressions Platoniciennes.

Dans le second passage il dit en parlant encore des Platoniciens, qu'il est fâché (4) d'avoir dit que « ces Philosophes avoient brillé par leur vertu, puis- « qu'il est certain qu'ils n'ont point eu de veritable « pieté; & de ce qu'il paroît avoir approuvé la divi- « sion qu'ils avoient introduite de deux mondes, l'un « sensible & l'autre intelligible; non pas, ajoûte-t-il, « que Platon se soit trompé en admettant un monde « intelligible; mais parce que cette expression n'est « point en usage dans l'Eglise. Et certainement nous « n'aurions eu garde de nous en servir, si dans le « temps que nous avons écrit ce Livre, (*de Ordine*) « nous eussions été suffisamment versé dans la science «

(3) Idem Aug. ibid. cap. III. Nec illud placet mihi quod Pythagoræ Philosopho tantum laudis dedi, ut qui legit, vel audit, possit putare me credidisse nullos errores in Pythagorica esse doctrina, cum sint plures iidemque capitales. *Ces erreurs sont particulierement, comme l'on sçait, celles de la Metempsychose adoptées par Platon, & réfutées par saint Augustin dans plusieurs de ses ouvrages.*

(4) Idem ibid. paulo superius: Verum & in his libris (de Ordine) displicet mihi sæpe interpositum fortunæ vocabulum..... & quod Philosophos non vera pietate præditos, dixi virtutis luce fulsisse, & & quod duos mundos, unum sensibilem, alterum intelligibilem, non ex Platonis, vel ex Platonicorum persona, sed ex mea sic commendari, tanquam hoc etiam Dominus significare voluerit..... Nec Plato quidem in hoc erravit, quia esse mundum intelligibilem dixit, si non vocabulum, quod Ecclesiasticæ consuetudini in re illa non usitatum est, sed ipsam rem velimus attendere..... Nec tamen isto nomine nos uteremur, si jam satis essemus litteris Ecclesiasticis eruditi.

Ecclesiastique. Que répondront à cela ceux qui s'imaginent, que les ouvrages de saint Augustin sont tous remplis d'idées & d'expressions Platoniciennes ? Quoy ? cet illustre Docteur condamne une expression aussi innocente & aussi commune aujourd'huy que l'est celle-là ; il la condamne, dis-je, précisément, parce qu'elle vient de Platon, & qu'elle n'est pas dans l'usage de l'Eglise : & on croira, que dans d'autres occasions plus importantes, il se sera éloigné des expressions Ecclesiastiques, & qu'il aura adopté celles de Platon ?

Il étoit extrémement attentif à ne s'éloigner jamais

Ce que dit ce saint Docteur dans le même livre (5), à l'occasion des mots de fortune, & d'augure, & de celuy-d'Ames pour signifier les Anges, ne marque

(5) Idem Aug. ibid. Displicet mihi sæpe interpositum fortunæ vocabulum. Et cap. 2. ejusdem libri Retract. de voce, Omen, agens. Hoc licet non serio, sed joco dictum sit, nollem tamen eo verbo uti. Omen quippe me legisse non recolo, sive in sacris litteris nostris, sive in sermone cujusquam Ecclesiastici Disputatoris, quamvis abominatio inde sit dicta, quæ in divinis libris assidue reperitur. Rursus cap. XI. ejusdem libri. Spiritus Angelicos sancta Scriptura nomine animarum significare non solet : proinde vero in eo quod circa finem hujus libri (de Musica) dixi : Rationales & intellectuales numeri beatarum animarum atque sanctarum legem ipsam Dei, sine qua folium de arbore non cadit, &c. Non video quemadmodum vocabulum Animarum secundum Scriptutas sanctas possit ostendi, quandoquidem non nisi Angelos sanctos intelligi volui, quos habere animas nusquam me legisse in divinis eloquiis Canonicis recolo. *On trouve dans ce même premier livre des Retractations de saint Augustin un grand nombre d'autres preuves de l'attention qu'a euë ce saint Docteur, de ne rien souffrir dans ses ouvrages, qui s'éloignât des expressions reçûes dans l'Eglise, ou qui parût approcher de celles des Platoniciens, ou de quelqu'un de leurs sentimens. On peut voir sur ce dernier point ce qu'il dit dans le chap. IV.* In eo quod ibi (in Soliloquiis) dictum est : penitus esse ista sensibilia fugienda, cavendum fuit ne putaremur illam Porphyrii falsi Philosophi tenere sententiam, qua dixit omnecorpus fugiendum. *Et ce qui suit touchant la Reminiscence,*

pas moins clairement, combien il étoit éloigné de souffrir, ou d'employer dans ses ouvrages quelque expression inusitée dans le langage de l'Eglise. Son attention là-dessus paroît extrême, & certainement beaucoup plus grande qu'elle ne l'est à present dans nos Ecrivains les plus exacts & les plus delicats sur le choix de leurs termes.

du langage de l'Eglise.

Nous en avons encore un illustre exemple dans ses Livres de la Cité de Dieu, où il fait difficulté de se servir du mot de Heros (6), en parlant des Saints Martyrs, par la seule raison que le langage de l'Eglise ne le souffroit pas; quoique ce nom, comme il le fait voir, leur convienne bien mieux qu'aux divinitez prétenduës, à qui les Payens, & particulierement les Platoniciens, le donnoient; mais, comme il ajoûte un peu aprés, à propos des trois Dieux principaux, que les Platoniciens de son temps admettoient: Les expressions des Philosophes sont fort « libres (7), & ils ne craignent point de blesser les « oreilles pieuses, lorsqu'ils parlent des choses diffici- «

Il rejette le mot de Heros, en parlant des Martyrs, parce que ce terme n'étoit pas en usage dans l'Eglise.

Difference des Philosophes & des Chretiens sur le choix

(6) August. l. x. de Civit. cap. xxi. Hos (Martyres) multo elegantius, si Ecclesiastica loquendi consuetudo pateretur, nostros heroas vocaremus: hoc enim nomen a Junone dicitur tractum, quod græce Juno Ἥρα appellatur..... Sed a contrario Martyres nostri heroës nuncuparentur, si, ut dixi, usus Ecclesiastici sermonis admitteret, non quod eis esset cum dæmonibus in aëre societas, sed quod eosdem dæmones, id est aëreas vincerent potestates, in eis ipsam, quidquid putatur significare, Junonem..... Non omnino, si dici usitate posset, heroës nostri supplicibus donis, sed virtutibus divinis Heram superant.

(7) Idem Aug. ibid. cap. xxiii. Liberis enim verbis loquuntur Philosophi, nec in rebus ad intelligendum difficillimis offensionem religiosarum aurium pertimescunt. Nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia etiam de rebus quæ his significantur, impiam gignat opinionem.

Ac leurs expressions.

les à comprendre ; mais pour nous, c'est-à-dire les Chrétiens, il ne nous est pas permis de nous écarter du langage de l'Eglise, qui est nôtre regle ; de peur que la liberté des expressions ne produise dans l'esprit de ceux qui les entendent des opinions impies, sur les choses mêmes que nous voulons expliquer par nos paroles.

Les SS. Peres étoient ennemis de toutes les profanes nouveautez de paroles.

Telle étoit la Regle que les SS. Peres observoient inviolablement ; non contents de penser bien, & d'être orthodoxes dans tous leurs sentimens, ils étoient encore attentifs sur le choix de leurs expressions ; & ils ne pouvoient en admettre (7) ni en souffrir aucune, qui ne fût conforme au langage

(7) *Nous avons dans saint Basile un exemple bien remarquable de cette horreur que les SS. Peres avoient d'admettre les termes des Philosophes payens. Car Eunomius ayant dit simplement, pour expliquer son opinion, que les privations sont posterieures aux habitudes, voicy de quelle maniere saint Basile luy répond sur ce sujet*, l. 1. adv. Eun. pag. 708. edit. Græco-lat. Paris. Ταῦτα δὲ ὅτι ἐκ τῆς τοῦ κόσμου σοφίας περιλαλεῖ, ὑφ' ἧς ἐκτραχηλισθεὶς ταῖς ἰδιώταις τῶν λόγων ἐπέθετο κακοτομίαις, οὐ χαλεπὸν ἐπιδεῖξαι. Ἀριστοτέλους γάρ εἰσιν, ὡς οἱ ἀνεγνωκότες εἴποιεν ἄν, ἐν ταῖς ἐπιγραφομέναις αὐτοῦ κατηγορίαις οἱ περὶ ἕξεως καὶ στερήσεως λόγοι, δευτέρας εἶναι λέγοντος τῶν ἕξεων τὰς στερήσεις. Ἡμῖν δὲ ἐξήρκει δεῖξασιν αὐτὸν οὐκ ἐκ τῆς διδασκαλίας τοῦ πνεύματος, ἀλλ' ἐκ τῆς σοφίας τῶν ἀρχόντων τοῦ αἰῶνος τούτου λαλοῦντα, τὸ τοῦ ψαλμοῦ πρὸς αὐτὸ ἐπιφθέγξασθαι· ὅτι διηγήσαντό μοι παράνομοι ἀδολεσχίας, ἀλλ' οὐχ ὡς ὁ νόμος σου κύριε. καὶ μαθόντας ὅτι οὐκ ἐκ τῶν θείων καὶ ἀληθινῶν διδαγμάτων τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐστι τὰ λεγόμενα, τῆς αὐτοῦ φωνῆς ὑπομνησθῆναι, ὅτι ὅταν λαλῇ τὸ ψεῦδος ἐκ τῶν ἰδίων λαλεῖ. καὶ τούτῳ τῷ τρόπῳ τοὺς πολλοὺς τῶν λόγων ἑαυτοῖς συντεμεῖν, ἐντεῦθεν πᾶσι καταφανὲς ποιήσαντας, ὅτι οὐδεμία ἡμῖν πρὸς αὐτοὺς κοινωνία· τίς γὰρ συμφώνησις Χριστῷ πρὸς Βελίαρ ; ἢ τίς μερὶς πιστῷ μετὰ ἀπίστου ; *On ne peut rien dire de plus fort contre la Philosophie payenne, ni qui marque mieux combien les SS. Peres étoient éloignez, d'en emprunter quoy que ce fût, lorsqu'il s'agissoit de traiter des matieres de nôtre Religion. Au reste, saint Basile n'est point le seul qui ait attribué au démon la Philosophie payenne. Nous avons déja vû qu'Hermias avec plusieurs autres, dont Clement d'Alexandrie fait mention, ont eu la même pen-*

Ecclesiastique. Ennemis declarez de toutes les profanes nouveautez de paroles, même de celles qui pouvoient avoir un tres-bon sens, ils étoient fort éloignez d'adopter celles des Philosophes payens, d'autant plus que par-là, ils ne se seroient pas seulement écartez du langage de l'Eglise, contre la regle qu'ils s'étoient prescrite; mais ils auroient paru encore s'approcher du Paganisme, dont ils avoient une horreur extrême. Mais quand on n'entend pas quelqu'un de leurs sentimens, ou que quelqu'une de leurs expressions nous paroît obscure & extraordinaire; ce qui peut arriver par bien des raisons; c'est une chose fort commode que d'avoir leur prétendu Platonisme tout prêt, sur qui on puisse en rejetter la faute. Combien neanmoins seroit-il plus raisonnable, d'observer à leur égard cette regle qu'un Auteur judicieux (8) de l'Antiquité veut que l'on observe même à l'égard des Poëtes & des Orateurs profanes, qui est d'être fort reservé & fort « circonspect, lorsqu'il s'agit de porter son jugement « sur ce qui paroît ou obscur ou moins exact dans les « ouvrages de ces grands hommes; de peur que, com- « me il arrive à la plûpart, on ne condamne en eux « ce qu'on n'entend pas. «

Pourquoy souvent on accuse de Platonisme les sentimens ou les expressions des SS. Peres.

sée; & nous verrons dans la suite que saint Jean Chrysostome & saint Cyrille ne s'en éloignent pas. Nous entendrons même Julien l'Apostat faire sur ce sujet des reproches aux Chrétiens de son temps.

(8) Quintilianus, Institut. Orator. l. x. cap. 1. Modeste tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quam multa displicere maluerim.

CHAP. VIII.

Sentiment d'Eusebe touchant la Philosophie payenne. & en particulier celle de Platon.

JE VIENS ENFIN à Eusebe qui a suivi la même division de la Theologie payenne, pour la combattre dans tout son grand ouvrage de la Préparation Evangelique. Et pour ne point repeter icy ce que j'ay dit dans le premier Livre, où j'ay fait voir, qu'il a rejetté generalement la Philosophie, même sur les matieres les plus indifferentes de la Physique; je produiray seulement ce qu'il dit de la Philosophie de Platon en particulier.

Son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il a été Arien, & par consequent attaché á Platon.

Son témoignage est d'autant moins suspect, qu'ayant toûjours été dans les sentimens des Ariens devant & après le Concile de Nicée, on ne peut point l'accuser d'avoir été prévenu contre ce Philosophe, dont tous les Ariens s'accommodoient fort; ainsi que les Peres de l'Eglise nous l'apprennent.

Pourquoy neanmoins il n'a pas laissé de combattre fortement ce Philosophe dans ses livres de la Préparation Evangelique.

Neanmoins quelque affection particuliere qu'eût Eusebe en qualité d'Arien, pour Platon; comme il faisoit profession dans son ouvrage de la Préparation Evangelique, d'exposer les raisons que les Chrétiens avoient euës de rejetter la Philosophie Platonicienne, de même que toutes les autres sectes de la Philosophie payenne; il a été obligé de se conformer, du moins à l'exterieur, au sentiment general de toute l'Eglise, & de rejetter avec elle toute cette Philosophie profane. On peut dire aussi, que quoiqu'il donne dans cet ouvrage même des marques de ses erreurs & de son amour pour Platon; il n'étoit pas encore, quand il l'a composé, aussi avant engagé dans tous les sentimens des Ariens, qu'il l'a été depuis; lorsqu'Arius ayant levé l'étendard de son impieté, il s'est porté pour l'un de ses plus ardens Protecteurs.

D'ailleurs

Les SS. Peres accusoient les Ariens d'être Platoniciens ; mais ceux-cy s'en défendoient de toutes leurs forces.

D'ailleurs quand Eusebe auroit été encore plus attaché à la Philosophie Platonicienne, il n'avoit garde de l'avoüer, non plus que tous les autres Ariens, qui s'en défendoient fortement. On voit même dans un autre de ses ouvrages (9), qu'il se met en colere contre Marcel d'Ancyre qui reprochoit cet attachement à Origene ; parce qu'Eusebe & tous les autres Ariens prétendant qu'Origene avoit été dans leur sentiment, ils ne pouvoient souffrir qu'on l'accusât de l'avoir tiré de Platon ; dautant que rien n'étoit plus capable d'en donner de l'horreur à tout le monde, & de ruiner absolument l'autorité d'Origene.

Raisõe qu'Eusebe apporte, pour justifier la profession que faisoient tous les Chrétiens de rejetter absolumẽt la Philosophie de Platon. Il tire la premiere, de ce que tout ce qu'il y a de bon dans cette Philosophie, vient originairement de la doctrine des Hebreux.

Quoiqu'il en soit, il me suffit qu'Eusebe, quelque secret attachement qu'il ait eu pour la Philosophie Platonicienne, n'ait pû se dispenser de la rejetter dans ses Livres de la Préparation Evangelique, aussi absolument & avec autant de force qu'aucun Pere de l'Eglise ait pû faire. Il en apporte particulierement deux raisons, qu'il expose & qu'il prouve avec beaucoup d'étenduë & d'érudition dans le XI. le XII. le XIII. & le XIV. livre de son grand ouvrage. La premiere est que Platon, comme tous les autres Philosophes Grecs, étant beaucoup plus nouveaux que Moyse & les autres Prophetes des Hebreux, & ayant même tiré d'eux tout ce qu'il a dit de plus raisonnable, les Payens ont tort de trouver mauvais que les Chrétiens ayent abandonné ce Philosophe, pour aller à la source même où il a puisé, & pour suivre des maîtres beaucoup plus anciens &

(9) Eusebius l. 1. adv. Marcellum Ancyr. pag. 23. edit. Colon.

plus respectables. C'est par où Eusebe commence son onziéme Livre.

Abregé des preuves qu'il produit sur ce sujet.

» J'ay fait voir, dit-il (1), par le témoignage même » des Payens, que les Grecs, à l'exception seule de » leur beau langage & de leur éloquence, n'ont rien » trouvé ni inventé dans la Philosophie, ni dans les » sciences; mais qu'ils ont tout pris & pillé de ceux » qu'ils appellent barbares, & particulierement des » Hebreux, des livres desquels ils ont eu connoissance. » Et ce que je dis de leurs vols est d'autant plus croya- » ble qu'ils n'ont pû même s'empêcher de se piller les » uns les autres, comme je l'ay prouvé par le témoi- » gnage de leurs propres auteurs. J'ay fait voir de » plus par des preuves certaines de Chronologie, » combien ils sont jeunes & recens, comparez à la » venerable antiquité des Hebreux. Il ajoûte que pour » terminer cette question, & mettre la verité de ce

(1) Idem Euseb. l. xi. Præp. Evang. in Procemio: Ὁ μὲν δὴ τῶν μετὰ χεῖρας προάγων τῆς Εὐαγγελικῆς Προπαρασκευῆς δέκατος ὢν τόμος, ἐκ ὁμαδῆς φωναῖς, ταῖς δ' ἔξωθεν συνίστη μαρτυρίαις, τὸ μὴ ἀπεικὸς εἶναι τοὺς Ἕλληνας μηδὲν οἴκοθεν σοφὸν ἐπιδεδειγμένους, εἰ μὴ ὅτι μόνην τὴν ἐν λόγοις δεινότητά τε καὶ εὐγλωττίαν, τὰ πάντα δὲ παρὰ βαρβάρων ἐσκευωρημένους· μηδὲ τὰ Ἑβραίων ἀγνοῆσαι λόγια, καὶ τούτων δὲ ἐν μέρει καθάψασθαι. ὅτι μηδὲ τῆς τῶν σφετέρων ἐν συγγράμμασι φιλοτιμίας, καθαρὰς ἐφυλάξαντο κλοπῆς τὰς χεῖρας. κλέπτας γὰρ αὐτοὺς οὐχ ὁ παρ' ἡμῶν, ὡς ἔφην, λόγος, ὁ δ' ἐξ αὐτῶν παρέστησε. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ σφόδρα νέους ὁμοῦ τήν τε φρόνησιν καὶ τὴν ἡλικίαν αὐτοὺς, παρὰ πλεῖστον ὅσον τῆς Ἑβραϊκῆς λειπομένους ἀρχαιολογίας, ἐν ταὐτῷ διὰ τῆς τῶν χρόνων παραθέσεως ἔγνωμεν. ταῦτα μὲν οὖν ὁ πρὸ τούτου. Ὁ δέ γε παρὼν ἐπείγεται λοιπὸν ἤδη, ὥσπερ τι χρέος, τὴν ἐπηγγελμένην ὑπόσχεσιν ἀποδοῦναι, καὶ τὴν μὲν οὔ τισιν, οὐ μὴν ἐν πᾶσι, τοῖς δογματικοῖς θεωρήμασι πρὸς τὰ Ἑβραίων λόγια συμφωνίαν τῶν παρ' Ἕλλησι φιλοσόφων ἐμφῆναι. ὧν τοὺς πολλοὺς παραιτησάμενος, τὸν κορυφαῖον ἁπάντων ἀνακαλεῖται, μόνῳ χρῆσθαι ἀντὶ πάντων ἡγούμενος γνώμονι χρήσασθαι τῷ προειλημμένῳ Πλάτωνι. ἐπεὶ καὶ οὗτος μόνος ἔοικε τῇ δόξῃ τοὺς πάντας ὑπερακοντίσας, αὐτάρκης ἡμῖν ἔσεσθαι πρὸς τὴν τοῦ ζητουμένου σύστασιν.

qu'il avance dans une entiere évidence, il va expo- «
ſer la conformité qui ſe trouve en pluſieurs points «
entre la Philoſophie du plus illuſtre de tous les «
Philoſophes Grecs, c'eſt-à-dire de Platon, avec les «
Oracles des Hebreux, parce que, comme il l'a dit «
auparavant (2), pour étre convaincu que ce Philo- «
ſophe a tiré de ces Oracles ce qu'il y a de plus rai- «
ſonnable dans ſes livres, il n'y aura plus après cela, «
qu'à faire reflexion au temps auquel il a vécu, & à «
comparer l'antiquité des Theologiens Hebreux avec «
la nouveauté de tous les Philoſophes Grecs. «

Avertiſſement neceſſaire ſur cette matiere, dont Euſebe veut que l'on ſe ſouvienne toûjours.

Il dit encore (3) que dans ce parallele qu'il va faire de la Philoſophie Platonicienne avec celle des Hebreux, il veut que l'on ſe ſouvienne toûjours, « que Platon pour avoir dit beaucoup de choſes veri- « tables, n'a pas neanmoins réüſſi également bien par « tout, comme il le fera voir en ſon temps; non pas « pour décrier ce Philoſophe, mais pour juſtifier la « conduite des Chrétiens & la profeſſion ouverte « qu'ils font tous d'avoir préferé la Philoſophie des « Hebreux à celle des Grecs. «

Quand Euſebe ſoûtient que les Chrétiens

Il faut remarquer au reſte que quand Euſebe parle icy de la Philoſophie des Hebreux, & qu'il

(2) Idem Euſeb. cap. ult. libri præcedentis. Εἰ δὴ δέοι ἐπιγραφεῖν ὁ Πλάτων, εἴτε μετ' αὐτὸν δεχθεῖεν τὰ σύμφωνα Ἑβραίοις πεφιλοσοφηκότες, ὥρα σκοπεῖν τὸν χρόνον καθ' ὃν οὗτος γέγονε· τῶν δὲ παρ' Ἑβραίοις Θεολόγων τε καὶ Προφητῶν τὴν παλαιότητα, τῇ πάντων τῶν Ἑλληνικῶν φιλοσόφων ἀντιπαραβάλλειν ἡλικίᾳ.

(3) Idem in fine Proœmii libri XI. Τετηρήσθω δέ μοι, τὸ μὴ πάντ' ἐπιτυχῶς εἰρῆσθαι τῷ Ἀνδρὶ (Πλάτωνι), εἰ καὶ τὰ πλεῖστα αὐτῷ σὺν ἀληθείᾳ ἐκπεφώνηται. ὃ δὴ καὶ αὐτὸ κατὰ τὸν δέοντα καιρὸν παραστήσομεν, οὐκ αὐτοῦ διαβολῆς, ἀπολογίας δὲ ἡμετέρας χάριν, δι' ἣν τὴν βάρβαρον φιλοσοφίαν τῆς Ἑλληνικῆς ὁμολογοῦμεν προτετιμηκέναι.

ont eu raison de rejetter la Philosophie des Grecs, il n'excepte rien de cette Philosophie.

produit les raisons que les Chrétiens ont euës de la préferer à celle des Grecs, il n'entend pas seulement, ainsi qu'on le pourroit croire, ce que nous appellerions aujourd'huy Theologie ; mais encore la Philosophie proprement dite, divisée selon ses trois parties de Physique, ou de Physiologie, de Morale & de Logique.

Il soûtient d'abord que Platon a tiré des Hebreux la division de sa Philosophie en ses trois parties de Physique, de Morale & de Logique.

En effet, la premiere chose qu'Eusebe soûtient (4) que Platon a prise, ou au moins imitée des Hebreux ; c'est cette division de la Philosophie en ses trois parties ; & il n'omet rien pour prouver ensuite, qu'elles se trouvent toutes trois beaucoup mieux traitées dans les Livres saints, que dans ceux de » Platon. Premierement, dit-il, Platon ayant divisé » toute la Philosophie en trois parties, la Physique, » la Morale, & la Logique, & ayant ensuite divisé » la Physique en celle qui considere les êtres corpo- » rels & sensibles, & celle qui contemple les êtres » spirituels ou intelligibles ; vous trouverez que les » Hebreux ont connu ces trois differentes parties de » la Philosophie, & qu'ils en ont traité long-temps » avant que Platon vint au monde.

Il montre l'excellence de la Morale & de la Logique des Hebreux au

C'est ce qu'il montre ensuite (5), en exposant d'abord l'excellence de leur Morale au-dessus de celle des Philosophes Grecs, & en rapportant ce que

(4) Idem cap. I. libri ejusdem XI. Εἰς τρία διελόντος μέρη τοῦ Πλάτωνος τὸν πάντα τῆς φιλοσοφίας λόγον, εἰς φυσικὸν, ἠθικὸν, λογικόν. εἶτ' αὖ πάλιν τὸν φυσικὸν διελομένου εἴς τε τὴν τῶν αἰσθητῶν θεωρίαν καὶ τὴν τῶν ἀσωμάτων καὶ νοητῶν· εὕροις ἂν καὶ παρ' Ἑβραίοις τὸ τριμερὲς τοῦτο τῆς διδασκαλίας εἶδος, ὅτι δὴ καὶ παρ' αὐτοῖς τὰ ὅμοια πρόσθεν ἢ Πλάτωνα γενέσθαι πεφιλοσόφηται.

(5) Euseb. cap. IV. l. XI.

Moyse, les Prophetes & Salomon en ont écrit. Il passe de-là à la Logique (6), dont il montre qu'ils se sont servis, non pas comme les Grecs, pour inventer des sophismes & des argumens captieux ; « mais uniquement pour bien comprendre les veritez, « que leurs Sages éclairez de Dieu même, leur avoient « apprises. Il ajoûte que l'on trouve beaucoup de « choses qui appartiennent à cette science, dans les « Proverbes de Salomon & dans les Prophetes, sans « parler de leurs poësies & de leurs autres discours « qui peuvent être rapportez à la Dialectique. Mais « comme Platon faisoit consister une bonne partie de sa Dialectique dans l'art de bien imposer à chaque chose son nom, & d'en bien tirer l'Etymologie ; de quoy il a composé un de ses plus longs Dialogues (7) : Eusebe montre parfaitement que Platon sur ce point-là même, est fort au-dessous des Hebreux ; & que la plûpart des Etymologies qu'il donne étant forcées & imaginaires ; celles au contraire qui se trouvent dans les Ecritures, sont très-naturelles, très-vrayes, & très-conformes à la nature de la chose dont il s'agit.

dessus de celles de Platon & des autres Philosophes.

Enfin, pour ce qui est de la Physique proprement dite, il fait voir (8) que les Prophetes en ont eu une connoissance certaine & parfaite ; parce qu'ils l'ont apprise par la revelation de Dieu même ; au lieu que tout ce que les Philosophes en ont dit,

Excellence de la Physique de l'Ecriture sainte au dessus de celle de Platon, prouvée encore par Eusebe.

(6) Idem ibid. cap. v. & vi.
(7) Plato in Cratylo.
(8) Euseb. l. xi. cap. vii. viii. ix. & seqq. usque ad finem libri xi. tum l. xii. per totum, & l. xiii. In his Ethica & Politica Platonis fuse confert cum Scripturæ sacræ legibus & præceptis.

ne sont que de vaines opinions & de foibles conjectures de l'esprit humain. Qu'au reste Moyse, Salomon & les Prophetes ont répandu dans leurs écrits un grand nombre de ces connoissances qui regardent la nature des choses naturelles, quoiqu'ils ne les ayent pas toûjours expliquées avec la même étenduë qu'ils ont fait celles qui regardent les êtres spirituels, & les importantes veritez qui en dépendent; & c'est sur cette partie la plus importante de toute la Physique, qu'Eusebe continuë ensuite le parallele qu'il fait de la Philosophie de l'Ecriture sainte avec celle de Platon.

On voit par ce dessein d'Eusebe, que les Chrétiens faisoient profession de rejetter toute la Philosophie des Grecs, sans exception de quoy que ce fut

On voit par-là, que quand Eusebe & tous les anciens Chrétiens, au nom desquels il parle, assurent qu'ils rejettent la Philosophie payenne, ils la rejettent absolument & sans aucune exception ni de Physique, ni de Morale, ni de Logique; & qu'ils faisoient profession de ne reconnoître & de ne suivre aucune autre Philosophie sur toutes sortes de matieres, que celle de l'Ecriture Sainte. C'est ce que nous avons déja vû plus d'une fois, & que nous verrons encore mieux dans la suite.

CHAP. IX.

Seconde raison produite par Eusebe, pour justifier la conduite des Chrétiens à l'égard de la Philosophie payenne, & en particulier de celle de Platon.

LA SECONDE raison qu'apporte Eusebe pour justifier les Chrétiens sur cette préference qu'ils avoient donnée à la Philosophie des Hebreux; & par laquelle il fait voir la necessité où ils se sont trouvez, de rejetter absolument celle de Platon; consiste dans l'exposition qu'il fait des erreurs mon-
" strueuses dont elle est remplie. Les Livres des He-
" breux, dit-il (9), qui renferment les veritez que

(9) Idem Euseb. l. xiii. Præp. Evang. cap. xiv. Τὰ Ἑβραίων λόγια θεῖα

Dieu a revelées, & qui ont Dieu même pour Auteur, comme il est évident par l'accomplissement parfait des Propheties qui s'y trouvent : Ces Livres, dis-je, sont infiniment éloignez de toutes sortes d'erreurs. Car les paroles de Dieu sont pures, elles ressemblent à de l'argent éprouvé par le feu, purifié & rafiné parfaitement ; mais il s'en faut bien qu'il en soit de même des discours de Platon, ou de quelque autre Philosophe que ce puisse être ; puisque n'ayant suivi dans la recherche qu'ils ont faite de la nature de tous les êtres, que des raisonnemens humains & de

Les erreurs monstrueuses de cette Philosophie.

πρόπια καὶ χρησμούς, θειοτέρας ἢ κατ' ἄνθρωπον δυνάμεως πειληχότα, Θεόν τε αὐθέντην ἐπιγραφόμενα, καὶ πιστούμενά γε τὴν ἐπαγγελίαν, διά τε τῆς τῶν μελλόντων προρρήσεως, διά τε τῶν συμφώνων τοῖς θεσπίσμασιν ἀποτελεσμάτων, πάσης λέγεται διεψευσμένης διανοίας ἐκτὸς τυγχάνειν. Τὰ γοῦν θεῖα λόγια ἁγνά, καὶ ἀργύριον πεπυρωμένον, δοκίμιον τῇ γῇ, κεκαθαρμένον ἑπταπλασίως ἀνείρηται. Ἀλλ' οὐ καὶ τὰ Πλάτωνος τοιαῦτα, οὐδὲ μὴν ἑτέρου τοῦ τῶν ἐν ἀνθρώποις σοφῶν, οἱ θνητῆς διανοίας ὄμμασιν, ἐπικήροις τε στοχασμοῖς καὶ εἰκασίαις, ὄναρ ὥσπερ, ἀλλ' οὐχ ὕπαρ, τῆς τῶν ὄντων φύσεως ἐπὶ φαντασίαν ἐλθόντες, πολὺ τὸ κρᾶμα τοῦ ψεύδους πρὸς τῆς φύσεως ἀληθεῖ συνεπλέγκαντο, ὡς μὴ ἀνευρεῖν ἀπάτης καθαρὸν ἐν αὐτοῖς μάθημα. Αὐτίκα γοῦν βραχύ τι τῆς ἀλαζονείας εἰ ἐθελήσαις ἐξετάσαι, καὶ φῶς αὐτὸ δυνάμει λογικῆς οὐσίας ἐπιθεωρῆσαι· γνοίης ἂν τὸν θαυμάσιον φιλόσοφον αὐτὸν ἐκεῖνον, τὸν δὴ μόνον πάντων Ἑλλήνων ἀληθείας προθύρων ψαύσαντα, ὕλῃ φθαρτῇ, καὶ ξοάνοις βαναύσων χειρῶν εἰς ἀνδρείκελον σχῆμα κατεσκευασμένοις τὴν τῶν θεῶν προσηγορίαν καταισχύνοντα, καὶ μετὰ τὸ μέγα τῆς μεγαλοφωνίας ὕψος, δι' ἧς τὸν Πατέρα καὶ Δημιουργὸν εἰδέναι τοῦδε τοῦ παντὸς διετείνατο, ἄνωθέν ποθεν ἐξ ὑπερκοσμίων ἁψίδων, εἰς τὸν κατωτάτω βυθὸν τῆς θεομισοῦς εἰδωλολατρείας, τῷ δήμῳ τῶν Ἀθηναίων συνωθούμενον. *Eusebe produit ensuite trois preuves de cette idolâtrie de Platon. La premiere est, qu'il n'a pas eu honte de dire que Socrate étoit descendu au port de Pirée, pour y adorer Diane, & y celebrer sa fête. C'est en effet par où Platon commence son premier Dialogue de la République. La seconde est, qu'il avouë que Socrate ordonna en mourant que l'on sacrifiât un Coq à Esculape. C'est par-là, comme tout le monde sçait, que Platon termine son Dialogue de l'Immortalité de l'ame. La troisiéme enfin est, qu'il reconnoît pour un Dieu le démon qui préside à l'oracle de Delphes. C'est ce que Platon fait en plusieurs endroits de ses ouvrages, mais sur-tout dans ses Loix.*

Eusebe compare la Philosophie de Platon aux rêveries d'un homme endormi, & il assure qu'il n'y a aucun de ses dogmes qui soit exempt d'erreur.

Idolâtrie grossiere de Platon.

» foibles conjectures ; ils ne s'en sont formez, comme
» s'ils eussent été plus endormis qu'éveillez, que des
» idées phantastiques, semblables aux songes, & mê-
» lées d'un grand nombre de faussetez & d'erreurs ; de
» sorte qu'il n'est pas possible de trouver un seul de
» leurs dogmes qui en soit exempt. Et sans aller plus
» loin, si vous voulez examiner les choses sans pré-
» vention, & en suivant les lumieres de la droite rai-
» son, vous reconnoîtrez que ce fameux Philosophe,
» qui seul de tous les Grecs semble avoir touché aux
» portes de la verité, a neanmoins deshonoré indigne-
» ment le nom de Dieu, en le donnant à une matiere
» corruptible, & à des statuës formées de main d'ou-
» vriers ; & qu'après ces sublimes & magnifiques ex-
» pressions, par lesquelles il semble vouloir nous per-
» suader qu'il a connu le Pere & l'Auteur de cet Uni-
» vers ; il s'est précipité dans le plus profond abysme
» de l'idolâtrie, dont on le voit pratiquer toutes les
» impietez, mêlé & confondu avec la foule du peu-
» ple d'Athenes.

Quelle conclusion Eusebe tire des erreurs de la Philosophie de Platon. Les Chrétiens n'ont pû se dispenser de rejetter une Philosophie si injuste.

C'est par ce début, qu'Eusebe commence à faire le dénombrement des principales erreurs de Platon, qu'il refute, en leur opposant les veritez de l'Ecriture Sainte. Après quoy il conclut toûjours ce qu'il prétend prouver, que les Chrétiens ont donc raison de rejetter absolument cette Philosophie impie & erronée de Platon, pour s'attacher uniquement aux saintes & divines Ecritures. C'est ainsi qu'après avoir montré que Platon avoit admis toutes les fausses divinitez des Poëtes, il dit (1) : » C'est donc une necessité

(1) Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XIV. in fine. Ἀλλὰ γὰρ τούτων δὴ

pour

pour nous d'abandonner la Philosophie de cet homme, que la crainte de la mort a fait donner dans une si lâche complaisance pour le peuple d'Athenes ; & d'embrasser au contraire les oracles des Hebreux, qui sont par tout excellemment purs, exempts d'erreurs, & qui contiennent la seule veritable pieté.

Autre conclusion d'Eusebe, & ce qu'il pensoit de Platon.

Après avoir encore exposé d'autres erreurs de Platon, il conclut de la même maniere (2) : « C'est donc avec raison que nous avons préféré la doctrine « infiniment pure & sainte des Hebreux à cette Philo- « sophie insensée ; car qu'est-il besoin que je m'étende « davantage en produisant les autres erreurs de Platon, « puisque l'on peut aisément conjecturer par celles-cy « quelles sont les autres que je passe sous silence ? Que « l'on ne croye pas neanmoins que j'aye entrepris d'en « parler, pour décrier ce Philosophe ; puisque dans le « fond je l'admire beaucoup, & que je le considere « comme celuy de tous les Grecs qui a approché le plus « de nos sentimens. Mais lorsqu'il s'agit de le comparer « à Moyse & aux autres Prophetes des Hebreux, « on ne doit pas trouver mauvais que je fasse connoî- «

χθὲν ἀπολειπτέος μὲν ὑμῖν οὗτος, δέει θανάτου τὸν Ἀθηναίων δῆμον καθυποκεκλιμένος· τιμητέος δὲ Μωσῆς τά τε Ἑβραίων λόγια καθαρᾶς ἐξειχόμενα δόξης τῆς μόνης ἀληθοῦς καὶ ἀπλανοῦς εὐσεβείας.

(2) Idem ibid. cap. XVIII. in fine Ταῦτα τῆς Ἑβραίων εὐσεβείας, τὰ ὡς ἀληθῶς ἀκηρατάτε καὶ θεῖα μαθήματα, παρὰ τῆς τετυφωμένης φιλοσοφίας τετιμήκαμεν. Τί με δεῖ μηκύνειν καὶ τἄλλα τοῦ Πλάτωνος εἰς φῶς ἀγαγεῖν, ἐκ τῶνδε παρὸν καὶ τὰ ἐμοὶ νῦν σεσιγημένα τεκμαίρεσθαι; οὐ μὴν διαβολῆς ἕνεκα ταῦτα φάναι προήχθην, ἐπεὶ καὶ σφόδρα ἔγωγε ἄγαμαι τὸν ἄνδρα. ναί, πάντων μᾶλλον Ἑλλήνων φίλον ἡγοῦμαι καὶ τιμῶ, τὰ ἐμοὶ φίλα καὶ συγγενῆ, εἰ καὶ μὴ τὰ ἴσα διόλου, πεφρονηκότα· Μωσέως δ' ἐν παραθέσει καὶ τῶν παρ' Ἑβραίοις Προφητῶν, τὸ ἐλλιπὲς ἐπιδεικνὺς αὐτοῦ τῆς διανοίας. Καί τι παρίω τοῦ καταμέμφεσθαι παρεσκευασμένῳ, μηδ' ἄττα καταιτιᾶσθαι, διὰ τὰ σεμνὰ καὶ σοφὰ αὐτοῦ περὶ γυναικῶν ἐν Πολιτείᾳ διατεταγμένα, ἢ διὰ τὰ περὶ ἔρωτος ἐκθέσμως σεμνολογούμενα ἐν Φαίδρῳ.

» tre combien il leur eſt inferieur. Et certainement ſi » on vouloit entreprendre de le refuter, on trouveroit » une infinité d'autres égaremens encore plus honteux, » dans leſquels il eſt tombé. Enfin Euſebe conclut tout » ce qui regarde Platon par ces paroles (3) : Puis donc » que nous avons produit fort au long les raiſons pour » leſquelles nous n'avons point voulu ſuivre la Philo- » ſophie de Platon, il eſt temps d'examiner toutes les » autres ſectes de la Philoſophie Grecque, ſuivant le » deſſein que nous nous ſommes propoſé.

Euſebe rejette encore toutes les autres ſectes de la Philoſophie payéne, parce qu'elles ſont toutes contraires les unes aux autres.

C'eſt ce qu'il fait dans les deux Livres de ſon grand ouvrage, où joignant encore Platon à tous les autres Philoſophes, il les rejette, & fait voir que les Chrétiens ont eu raiſon de les rejetter ſur toutes les parties de la Philoſophie ; & cela par une preuve generale qui les regarde tous ſans exception, & qui combat également tous leurs ſentimens, ſoit de Morale, ſoit de Phyſique, ou de Metaphyſique. C'eſt que bien loin de s'accorder en ces matieres ſur aucune queſtion, ils ſe ſont combattus les uns les autres, & refutez fortement ; par où ils ont fait voir que toute leur Philoſophie étoit vaine, & qu'elle ne conſiſtoit toute que dans des opinions qui n'avoient aucune ſolidité.

Il ſe mo- » Je produiray d'abord, dit-il (4), les Philoſophes

(3) Idem l. XIII. cap. XXI. in fine. Ἀλλὰ γὰρ τούτων ὧδε διεξωδευμένων ἀποδοθείσης τε αἰτίας, δι' ἣν οὐ κατὰ Πλάτωνα φιλοσοφεῖν ἐγνώκαμεν, ὥρα καὶ τὰ τῆς λοιπῆς ὑποσχέσεως εἰς πέρας ἀγαγεῖν, καὶ τάς γε ἄλλας αἱρέσεις τῆς Ἑλληνικῆς ἐπιθεωρῆσαι φιλοσοφίας.

(4) Idem Euſeb. l. XIV. Præp. Evang. cap. II. Ἡγοῦμαι δὲ δεῖν πρώτιστα πάντων, ἄνωθεν ἀπὸ τῆς πρώτης καταβολῆς τῶν παρ' Ἕλλησι φιλοσόφων ἀπάρξασθαι, καὶ τοὺς πρόσθεν ἢ Πλάτωνα γενέσθαι, φυσικοὺς ἐπικληθέντας φιλοσόφους, καταμαθεῖν τίνες ποτὲ γεγόνασι, καὶ ὁποίων ἔτυχεν ἡ κατ' αὐτοὺς

que l'on appelle Physiciens plus anciens que Platon ; je passeray de-là aux sectateurs de Platon même, & je feray voir combien de disputes & de dissensions se sont élevées parmi eux. Je viendray ensuite aux factions differentes & aux disputes des autres Philosophes, je les feray paroître tous sur la scene, où nous verrons ces braves champions se battre vigoureusement, & se charger mutuellement de mille coups. En effet nous verrons d'abord comment Platon s'est moqué de tous les Philosophes qui l'avoient précedé ; & comment ceux qui sont venus ensuite se sont mocquez à leur tour des Platoniciens ; de quelle maniere ceux-cy ont refuté les subtilitez d'Aristote, & avec quelle force ceux qui se glorifient d'être les sectateurs d'Aristote ont détruit les opinions de leurs adversaires. Les Stoïciens paroîtront ensuite tournez en ridicules avec leurs vetilles, par d'autres Philosophes. En un mot nous les verrons tous chargez de poussiere, lutter les uns contre les autres, se battre de la main ou de la langue, ou plûtôt de la plume & de l'écritoire, & se percer par leurs syllo-

« que de leurs dissensions « & de leurs disputes « perpetuelles

φιλοσοφίᾳ προεστώτων τοῦ λόγου. Εἶτ' ἐπὶ τὴν τοῦ Πλάτωνος παρελθεῖν διαδοχὴν, καὶ τίνες ποτ' ἦσαν καὶ οἵδε, τάς τε πρὸς ἀλλήλους λογομαχίας αὐτῶν ἐπισκέψασθαι. ἐπιθεωρῆσαι δὲ καὶ τῶν ἄλλων αἱρέσεων τὰς διαστάσεις, τῶν τε δοξῶν τὰς ἀντικαταστάσεις, ἐν αἷς πυκτεύοντας τοὺς γενναίους, καὶ φιλοτίμως διαπληκτιζομένους, ὥσπερ ἐπὶ σκηνῆς τοῖς θεαταῖς παραδείξω. Αὐτίκα γοῦν μάλα θεασόμεθα, ὅπως μὲν ὁ Πλάτων τοὺς πρὸ αὐτοῦ πρώτους ἔσκωπτεν, ὅπως δὲ τοὺς Πλάτωνος οἰκείους τε καὶ διαδόχους ἄλλοι. Καὶ αὖ πάλιν ὅπως οἱ Πλάτωνος ἑταῖροι τὰ σοφὰ τῆς Ἀριστοτέλους πολυνοίας ἀπήλεγχον.... πάντας τε πανταχόθεν κατὰ τῶν πέλας κονιομένους καὶ μάχην καὶ πάλην ἀνδρειότατα συνισταμένους, ὡς διὰ χειρῶν ἤδη καὶ γλώττης, ἢ μᾶλλον διὰ καλάμου καὶ μέλανος, τὸν κατ' ἀλλήλων αὐτοὺς πόλεμον ἐπιτειχίζεσθαι, μονονουχὶ βάλλοντας καὶ βαλλομένους τοῖς διὰ λόγων δόρασί τε καὶ παντευχίαις, &c.

» giſmes, comme d'autant de traits & de javelots. . . . .
» Au reſte, conclut-il, ſi je fais voir par-là les con-
» tradictions & l'inutilité de toutes leurs opinions, ce
» n'eſt pas que je ſois ennemi du nom Grec ou des
» ſciences; il s'en faut bien; mais c'eſt uniquement pour
» faire voir, que c'eſt avec beaucoup de raiſon, &
» non ſans être bien inſtruits de tout ce qui regarde
» la Philoſophie des Grecs, que nous luy avons pré-
» feré les divins Oracles des Hebreux.

Il leur oppoſe à toutes l'antiquité, la certitude, & la pureté inalterable de la Philoſophie des Hebreux.

Euſebe fait enſuite l'éloge de cette divine Philoſophie des Hebreux (5) par oppoſition à l'incertitude de celle des Grecs & aux changemens perpe-
» tuels qu'elle a ſoufferts. Il fait voir que cette divine
» Philoſophie eſt preſque auſſi ancienne que le monde;
» que les premiers hommes ont eu ſoin de la tranſmet-
» tre, comme le plus précieux thréſor, à leur poſterité;
» & qu'il ne s'eſt jamais trouvé perſonne parmi les
» Hebreux dans toute la ſuite des ſiecles, qui ait oſé
» y faire le moindre changement, ou en alterer la
» pureté par de nouvelles opinions: Que Moyſe même
» en établiſſant parmi les Juifs une nouvelle forme de
» Republique, n'en a point changé le moindre dogme:
» Que les Prophetes qui ſont venus pluſieurs ſiecles
» après luy, n'ont jamais dit un ſeul mot qui fut con-
» traire à ce que Moyſe & les Patriarches qui l'avoient
» précedé en avoient enſeigné; & qu'enfin la doctrine
» des Chrétiens qui vient de la même ſource, & qui
» s'eſt répanduë par un miracle de la puiſſance de Dieu
» par toute la terre habitable, luy eſt parfaitement
» conforme, ou pour mieux dire qu'elle eſt entiere-

(5) Idem ibid. cap. 111.

ment la même ; de sorte que cette divine Philoso- «
phie confirmée par le témoignage unanime de tous «
les siecles, & conservée dans toute la pureté & l'in- «
tegrité qu'elle a euë dès sa naissance, fleurit & regne «
à present par tout le monde, superieure à tous ses «
adversaires, & victorieuse de tous les efforts qu'ils «
ont faits pour la détruire. «

Ch. X. *Eusebe retourne à la charge contre la Philosophie payenne & contre celle de Platon, en prouvant surtout l'inutilité de la plûpart des Questions qui s'y traitent.*

Eusebe expose (6) ensuite fort au long les revolutions differentes que la Philosophie de Platon a souffert, l'alteration ou plûtôt l'aneantissement entier de ses dogmes, & les divisions perpetuelles qui se sont mises parmi ses sectateurs ; & après avoir rapporté (7) le témoignage de Porphyre qui tombe d'accord que l'on ne trouvoit parmi les Philosophes, que divisions, que disputes, que conjectures & qu'erreurs ; & que suivant un oracle (8), il n'y avoit que les barbares, & particulierement les Hebreux, qui eussent en partage la veritable Philosophie ; il conclut (9) : Qui donc pourra trouver mauvais que nous «

(6) Idem ibid. cap. V. VI. VII. VIII. IX.
(7) Idem ibid. cap. X.
(8) *L'oracle dont Porphyre fait mention, est celuy qu'Eusebe rapporte dans le IX. livre de la Préparation : en voicy les deux derniers vers.*

Πολλὰς καὶ Φοίνικες ὁδοὺς μακάρων ἐδάησαν,
Ἀσσύριοι, Λυδοί τε, καὶ Ἑβραίων γένος ἀνδρῶν.

Porphyre pour expliquer cet oracle, ajoûtoit : Χαλκόδετος γὰρ ἡ πρὸς θεοὺς ὁδὸς, αἰπεινή τε καὶ τραχεῖα, ἧς πολλὰς ἀτραποὺς Βάρβαροι μὲν ἐξεῦρον, Ἕλληνες δὲ ἐπλανήθησαν, οἱ δὲ κρατοῦντες ἤδη καὶ διέφθειραν. τὴν δὲ εὕρεσιν Αἰγυπτίοις ὁ Θεὸς ἐμαρτύρησε, Φοίνιξί τε καὶ Χαλδαίοις· Ἀσσύριοι γὰρ οὗτοι· Λυδοῖς τε καὶ Ἑβραίοις. *Porphyre rapportoit encore sur le même sujet deux autres oracles, dont voicy le premier, qui a été cité souvent par les SS. Peres contre les Payens.*

Μοῦνοι Χαλδαῖοι σοφίαν λάχον, ἠδ' ἄρ' Ἑβραῖοι,
Αὐτογένεθλον Ἄνακτα σεβαζόμενοι Θεὸν ἁγνῶς.

(9) Euseb. l. XIV. Præp. Evang. cap. X. Ταῦτα ὁ φιλόσοφος, μᾶλλον δὲ ὁ

» ayons laiſſé les Grecs dans leurs égaremens, pour
» ſuivre les Hebreux ; puiſque les divinitez mêmes que
» ceux-là adorent, rendent témoignage que ceux-cy
» ſeuls ont connu la verité. Car que pouvons-nous
» eſperer d'apprendre de leurs Philoſophes ? Quelle uti-
» lité pouvons-nous retirer de leur doctrine, puiſ-
» qu'elle n'eſt fondée que ſur des conjectures & des
» vrai-ſemblances ? Quel fruit de toutes leurs diſputes,
» puiſqu'elles ne conſiſtent que dans une multitude de
» paroles, qui ſe détruiſent les unes les autres ; comme
» nous venons d'entendre qu'ils en tombent d'accord
» eux-mêmes ? Il eſt donc clair, que ce n'eſt pas par
» inconſideration, mais par l'effet d'un juſte diſcerne-
» ment, que nous avons mépriſé leur doctrine, & que
» nous avons embraſſé celle des Hebreux ; non pas
» parce que le demon luy a rendu témoignage, dans
» cet oracle cité par Porphyre ; mais parce qu'il eſt
» évident que tout ce qu'elle contient vient de Dieu.
» Mais afin, continuë Euſebe, que vous voyez de vos
» yeux l'inutilité de toutes les diſputes de ces grands
» Philoſophes, & la varieté étrange de leurs opinions
» ſur les principes de toutes choſes, ſur les Dieux mê-
» mes, & ſur toutes les parties de l'univers, je vais

αὐτοῦ Θεός. Ἀρ' οὖν ἄξιον μετὰ ταῦθ' ἡμῖν ἐπιμέμψασθαι, ὅτι δὴ τοὺς πεπλανημένους Ἕλληνας καταλείψαντες, τὰ Ἑβραίων εἱλόμεθα τῶν ἐπ' ἀληθείας καταλήψει μεμαρτυρημένων; Τί δὲ χρὴ παρὰ Φιλοσόφων μαθήσεσθαι προσδοκᾶν; ἢ ποία ἐλπὶς τῆς ἐξ αὐτῶν ὠφελείας, εἰ δὴ τὰ λεγόμενα παρ' αὐτοῖς ἐκ στοχασμῶν καὶ εἰκασμῶν τὸ πλέον τὰς ἀρχὰς ἔχοντα τῆς πίστεως τυγχάνει; λογομαχίας δὲ τίς ὁ καρπὸς, εἰ δὴ πάντες οἱ τῶν Φιλοσόφων λόγοι ἀνανάτρεπτοι καθεστήκασι, διὰ τὴν ἐν πᾶσιν ἀσυστολογίαν; ταῦτα γὰρ οὐ παρ' ἡμῶν ἀρτίως, ἀλλὰ παρ' αὐτῶν εἰρημένα ἠκούετο. Διόπερ οὖν μοι δοκοῦμεν καὶ μετὰ κρίσεως ἐξητασμένης, οὐχὶ δ' ἀλόγως, ὡς ἂν τοιούτων, καταπεφρονηκέναι· τὰ δὲ παρ' Ἑβραίοις ἠγαπηκέναι, οὐχ ὅτι πρὸς τοῦ Δαίμονος μεμαρτύρηται, ἀλλ' ὅτι τῆς ἐνθέου ἀρετῆς τε καὶ δυνάμεως μέτοχα ὄντα ἀποδέικνυται.

vous rapporter leurs propres paroles. «

Eusebe expose fort au long l'inutilité de la Physique generale & particuliere de la Philosophie.

C'est ce que fait Eusebe dans tout le reste de son ouvrage, c'est-à-dire dans le 14. & le 15. Livre de sa Préparation. Sur quoy il y a deux choses à remarquer : La premiere, qu'il rejette absolument & sans exception, les sentimens des Philosophes sur toutes les matieres de la Physique generale & particuliere, qu'il expose dans le plus grand détail, en copiant le livre où Plutarque les a tous renfermez. La seconde, que dans l'exposition qu'il fait de ces differens sentimens de Philosophes, qu'il dit que tous les Chrétiens ont eu raison de rejetter & de mépriser, à cause de leur incertitude & de leur contrarieté ; bien loin d'excepter ceux de Platon qui s'y trouvent renfermez, il semble menager ce Philosophe beaucoup moins qu'aucun autre.

Dans cette exposition il paroit menager moins Platon qu'aucun autre Philosophe.

Il se mocque de ce que Platon & les Platoniciens disoient de la necessité d'être Mathematicien pour être bon Philosophe.

En effet, c'est à luy sur tout & à ses sectateurs qu'il en veut, lorsqu'il se mocque si agreablement de ces Philosophes, qui ne cessoient de vanter leur habileté dans les Mathematiques, & qui assuroient que sans le secours de l'Astronomie, de l'Arithmetique, de la Geometrie & de la Musique, il n'étoit pas possible d'atteindre à l'intelligence des êtres spirituels. A les entendre, dit-il (1), se glorifier de la con- «

(1) Idem ibid. Πρῶτον δ' ἐπειδὴ περιφέρουσιν ἄνω καὶ κάτω θρυλλοῦντες τὰ μαθήματα, δεῖν ἐξ ἅπαντος φάσκοντες τοὺς μέλλοντας ἐν πείρᾳ τῆς τοῦ ἀληθοῦς καταλήψεως γίγνεσθαι, μετελθεῖν Ἀστρονομίαν, Ἀριθμητικὴν, Γεωμετρίαν, Μουσικὴν, αὐτὰ δὴ τὰ παρὰ Βαρβάρων εἰς αὐτοὺς ἥκειν ἀποδειχθέντα. τούτων γὰρ ἄνευ μὴ δυνατὸν εἶναι λόγιον ἄνδρα καὶ φιλόσοφον ἀποτελεσθῆναι, ἀλλ' οὐδὲ τῆς τῶν ὄντων ἀληθείας ψαῦσαι, μὴ τούτων ἐν ψυχῇ τῆς γνώσεως προεντυπωθείσης. εἶτ' ἐπανατεινάμενοι τῇ μαθήσει τῶν εἰρημένων, ἐπ' αὐτοῦ μονονουχὶ τοῦ αἰθέρος βαίνειν μετέωροι ἀρθέντες οἴονται, ὡς δὴ τὸν Θεὸν αὐτὸν ἐν τοῖς ἀριθμοῖς περιφέροντες, ἡμᾶς τε, ὅτι μὴ τὰ ὅμοια ζη-

» noissance qu'ils ont dans ces sciences, vous diriez » qu'ils ne touchent plus à la terre, mais que s'étant » élevez jusqu'à Dieu même par le moyen de leurs nom- » bres, & s'en étant mis en possession, ils se prome- » nent à l'aise dans la plus haute région du Ciel. Pour » nous, parce que nous ne nous piquons pas beaucoup » de ces sciences, ils nous regardent en pitié, comme » si nous ne differions en rien des bêtes, & soûtien- » nent qu'il n'est pas possible que nous puissions arriver » jamais à la connoissance de Dieu ni d'aucune autre » verité importante.

Il refute Platon sur ce sujet par l'autorité de Socrate.

Il fait voir ensuite combien ils se trompent, lorsqu'ils assurent que sans le secours des Mathematiques, on ne peut arriver à la veritable sagesse; & il confirme (2) ce qu'il avance, par le témoignage de Socrate, qui au raport de Xenophon ne faisoit pas grand cas de ces sciences, & en détournoit ses disciples comme d'une étude vaine & superfluë. Enfin il produit une Lettre du même Xenophon, qui condamne encore par l'autorité de Socrate ceux qui s'appliquoient à la Physique. Or tout le monde sçait que cette Lettre tombe à plomb sur Platon, qui y est désigné parfaitement, ainsi qu'Eusebe a soin de

λῶμεν, βοσκημάτων κατ' οὐδὲν διαφέρειν ἡγοῦνται· ταύτῃ δέ φασι μηδὲ Θεὸν, μηδέ τι τῶν σεμνῶν ἡμᾶς δύνασθαι εἰδέναι.

(2) Idem Euseb. cap. XI. ejusdem libri, qui relato Xenophontis testimonio ex lib. Rerum Memorabilium Socratis, addit : Ταῦτα Ξενοφῶν ἐν Ἀπομνημονεύμασιν. ἐν ἐπιστολῇ δὲ ὁ αὐτὸς τῇ πρὸς Αἰσχίνην, περὶ Πλάτωνος, καὶ τῶν αὐχούντων περὶ τὴν τοῦ παντὸς φυσιολογίαν ταῦτα γράφει. Qua epistola rursus partim descripta, addit Eusebius : Ταῦτα Ξενοφῶν, τὸν Πλάτωνα αἰνιττόμενος. *C'est dans cette lettre que Xenophon reproche à Platon d'avoir aimé la doctrine des Egyptiens & la monstrueuse sagesse de Pythagore, & enfin d'avoir été attiré en Sicile par la bonne table de Denys le Tyran.*

le re-

le remarquer. C'est ainsi qu'Eusebe en se conformant aux sentimens de tous les Chrétiens, qu'il expose dans ses Livres de la Préparation, rejette Platon, sans faire grace à aucune partie de sa Philosophie, ni même à aucune de ses opinions sur les matieres les plus indifferentes.

Conclusions tirées de tous les témoignages que l'on vient d'exposer, contre le prétendu Platonisme des SS. Peres.

Il est donc évident par toutes ces autoritez que je viens de produire, & dont je pourrois encore facilement augmenter le nombre : I. Que les Peres de l'Eglise ont rejetté toute la Philosophie payenne & en particulier celle de Platon, parce qu'elle faisoit partie du Paganisme même, qu'ils combattoient. II. Qu'en la rejettant en cette qualité, ils n'ont pas même excepté ce qu'elle pouvoit avoir de bon & d'indifferent. III. Que pour ce qui est de ces choses indifferentes, telles que sont la plûpart de celles qui regardent la Physique, ils les ont encore rejettées par cette raison particuliere, que tout ce que Platon en avoit dit, aussi-bien que tous les autres Philosophes, étoit incertain & même inutile. IV. Que pour les choses bonnes ou vrayes qu'elle contenoit, ils étoient persuadez qu'elles avoient été tirées des Livres Saints, & que les Philosophes y avoient mêlé plusieurs erreurs ; d'où ils concluoient qu'il falloit les abandonner, pour aller à la source même. V. Que loin d'adopter les expressions de Platon sur les matieres de la Religion, ils rejettoient encore celles qui paroissent les plus indifferentes ; parce qu'elles n'étoient pas conformes au langage Ecclesiastique, dont ils craignoient de s'éloigner. VI. Enfin qu'ils ne reconnoissoient point d'autre Philosophie, que celle de l'Ecri-

ture Sainte ; & qu'ils faisoient profession de n'en point suivre d'autre sur toutes sortes de matieres. Cela étant, je crois qu'il n'y a personne, pour peu d'attention qu'il veüille faire sur ce témoignage des PP. de l'Eglise ; qui ne doive reconnoître, que de toutes les idées que l'on pouvoit s'en former, il n'y en a point de plus fausse ni de plus opposée à leurs veritables sentimens, que celle de leur prétendu Platonisme.

CHAP. XI. *Faits évidens qui montrent que les SS. Peres n'ont point suivi la Philosophie de Platon sur aucune matiere.*

NE NOUS EN TENONS pas là neanmoins, & pour aller au-devant de tous les soupçons même les plus injustes & les plus temeraires ; faisons voir par des faits certains & indubitables, que leur conduite a été parfaitement conforme à leurs sentimens, & qu'ils ne se sont jamais éloignez dans la pratique, de cette profession ouverte & declarée qu'ils faisoient tous, de rejetter la Philosophie Platonicienne, pour s'attacher uniquement à l'Ecriture sainte. Quelle preuve plus sensible & plus évidente peut-on desirer sur ce sujet, que les Commentaires qu'ils ont faits sur l'ouvrage des six jours, ou sur les premiers chapitres de la Genese, qui ont une si grande liaison avec les matieres que l'on traite en Philosophie, & dans l'explication desquels il semble que l'on ne puisse presque se dispenser d'adopter les sentimens de quelque Philosophe ?

La plûpart des interpretes ont suivi dans l'explication des premiers chapitres de la Genese, les sentimens de la Philosophie

En effet nous voyons que depuis que la Philosophie d'Aristote a regné dans les Ecoles Chrétiennes, la plûpart des Commentateurs ont expliqué ces chapitres en suivant les sentimens de ce Philosophe, sur la nature & les qualitez du ciel & des corps celestes, & sur plusieurs autres points semblables ; &

qu'entre ceux qui ont préferé dans ces derniers temps les sentimens de Descartes à ceux d'Aristote, il s'en est trouvé qui se sont efforcez d'expliquer ces mêmes chapitres, suivant les hypotheses de leur maître; & qui ont prétendu même, qu'elles y convenoient bien mieux, que toutes celles des autres Philosophes.

dans laquelle ils avoient été élevez.

Si donc les Peres de l'Eglise avoient suivi la Philosophie Platonicienne, ou qu'ils y eussent été élevez; qui doute, qu'ils n'en eussent donné des marques dans cette occasion, & que dans l'explication de ces chapitres, ils n'eussent suivi les sentimens de Platon, par tout où ils pouvoient s'accorder avec les paroles de l'Ecriture? Il semble même qu'ils le devoient faire, & ne rien negliger, pour montrer que ce que l'Ecriture enseigne, étoit parfaitement conforme aux dogmes de ce Philosophe. Cela n'auroit pas peu servi à gagner les Payens, & à leur applanir les difficultez insurmontables qu'ils trouvoient dans ce que Moyse établit touchant la création du monde. Au moins, il est bien certain, que c'est par un motif à peu près semblable que la plûpart des Commentateurs nouveaux, ont suivi dans l'explication de ces chapitres, les sentimens de la Philosophie d'Aristote. Comme ils étoient persuadez de leur verité & de leur certitude; ils ont crû qu'il étoit important de faire voir, que Moyse n'avoit rien dit qui n'y fût parfaitement conforme.

Si les SS Peres avoient été élevez dans la Philosophie Platonicienne ou qu'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas manqué d'expliquer ces mêmes chapitres suivant les sentimens de cette Philosophie.

Les Peres de l'Eglise ne pouvoient donc gueres par la même raison se dispenser d'agir de la même maniere; mais d'autres raisons plus fortes les en ont empêchez. Le profond mépris qu'ils faisoient de toute

Raisons qui les en ont détournez.

la Philosophie profane ; l'horreur qu'ils avoient de tout ce qui sembloit avoir quelque rapport avec le Paganisme ; la haute idée qu'ils avoient conçûë de la pureté & de la divinité des Ecritures saintes ; la profession qu'ils faisoient de s'y attacher inviolablement, comme à l'unique source de toutes les veritez, & la crainte qu'ils avoient d'en soüiller la pureté par le mélange des opinions & des conjectures humaines ; toutes ces raisons, dis-je, les ont obligez de tenir une conduite bien differente.

Loin de suivre les sentimens de Platon dans leurs Commentaires sur l'Hexameron, la premiere chose qu'ils font, c'est de les rejetter.

En effet loin de suivre les sentimens de Platon, ou de quelque autre Philosophe que ce puisse être, la premiere chose qu'ils font dans leurs Commentaires, c'est de les rejetter tous, & particulierement ceux de Platon ; d'en faire connoître l'incertitude & la vanité ; de les combattre dans toutes les occasions qui se presentent ; & de s'attacher si scrupuleusement aux paroles du texte sacré, en même temps qu'ils s'éloignent des sentimens des Philosophes, qu'on les a accusez d'avoir porté trop loin & leur attachement aux paroles de l'Ecriture, & leur éloignement pour les sentimens de la Philosophie profane.

Preuves de cette verité tirées de S. Basile, de S. Ambroise & les autres plus anciens.

Il faudroit copier icy une bonne partie des ouvrages que saint Basile, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, sans parler des autres, ont faits sur l'Hexameron, & dans lesquels on ne peut douter qu'ils n'ayent suivi les autres Peres plus anciens, qui avoient travaillé sur le même sujet ; comme l'illustre Evêque S. Hippolyte (3) contemporain d'Origene, Candidus,

(3) Hieronym. l. de Script. Eccles. in Hippolyto, Candido, Appione, Rhodone.

Appion, & le sçavant Rhodon, encore plus anciens: on verroit combien ils ont été tous éloignez de suivre les sentimens de Platon sur les questions de Physique, même sur celles qui paroissoient les mieux établies & les plus certaines. On sçait de plus que S. Hippolyte outre son Hexameron, avoit fait encore un autre ouvrage (4), dans lequel il refutoit le Timée de Platon; c'est-à-dire toute la Physique generale & particuliere de ce Philosophe. Mais si nous avons perdu la plûpart des ouvrages de ce saint & sçavant Evêque, nous avons ceux de saint Basile & de saint Ambroise (5), qui peuvent nous tenir lieu de tous les autres.

Produisons donc quelques passages de saint Basile, *Témoignage*

(4) *C'est ce que l'on apprend d'une ancienne Inscription rapportée par Gruter, dans laquelle entre les autres ouvrages de saint Hippolyte qui y sont marquez par leurs titres, on lit :* Πρὸς Πλάτωνα ἢ καὶ περὶ τοῦ παντός. *Voyez là-dessus le sçavant Mr. Cave dans l'une & l'autre partie de son Histoire Litteraire, où il prétend avec raison, que cet ouvrage de saint Hippolyte contre Platon, est celuy qui est rapporté dans la Bibliotheque de Photius sous le nom de Josephe. Saint Hippolyte y combattoit Platon de la même maniere que la plûpart des autres Peres ont fait ; c'est-à-dire, en montrant qu'il se contredisoit perpetuellement luy-même. Il y ajoûtoit aussi une réfutation des erreurs & des mensonges d'Alcinoüs, sur l'Ame, la Matiere, & la Resurrection. Voicy les paroles de Photius :* Δείκνυσι δὲ ἐν αὐτοῖς περὶ ἑαυτὸν στασιάζοντα Πλάτωνα. ἐλέγχει δὲ καὶ περὶ ψυχῆς, καὶ ὕλης, καὶ ἀναστάσεως Ἀλκίνουν ἀλόγως καὶ ψευδῶς εἰπόντα. *Cet Alcinoüs ne peut être que celuy dont nous avons un Abregé de la Philosophie de Platon, dont Eusebe dans le chap. XXIII. du livre XI. de la Prép. Evang. cite un endroit considerable sous le nom de Didyme, qu'il appelle ailleurs Arius Didymus, & qui paroît être celuy dont Suidas fait mention en l'appellant Atteïus Didymus, Philosophe Academicien.*

(5) *Saint Jerôme nous apprend que saint Ambroise dans son Hexameron a tiré beaucoup de choses de celuy de saint Hippolyte, de même que de celuy de saint Basile.* Epist. ad Pammachium & Oceanum, de erroribus Origenis.

de S. Basile sur ce sujet. Il se declare d'abord contre tous les Philosophes en general.

dont l'ouvrage a toûjours passé pour le plus sçavant & le plus éloquent que nous ayons sur cette matiere. » Que diray-je d'abord, dit ce Pere (6), & par où » commenceray-je l'exposition de ces admirables pa- » roles : au commencement Dieu créa le ciel & la » terre ? refuteray-je les inepties des Philosophes profa- » nes, ou exalteray-je le bonheur que nous avons d'être » instruits de la verité? Il est vray que ces Philosophes » ont beaucoup raisonné & beaucoup écrit sur la na- » ture ; mais ils n'ont pas avancé une seule opinion qui » fût certaine : les derniers ayant toûjours renversé les » sentimens de ceux qui les avoient précedez ; de sorte » que rien ne nous seroit plus facile, que de les refu- » ter tous ; d'autant plus qu'ils nous fournissent eux- » mêmes des armes pour les combattre.

Il refute » Plus bas parlant de Platon & des Platoniciens (7);

(6) Basilius Hom. 1. in Hexaëmeron. Τί πρῶτον εἴπω ; πόθεν ἄρξωμαι τῆς ἐξηγήσεως ; ἐλέγξω τῶν ἔξω τὴν ματαιότητα ; ἢ ἀνυμνήσω τὴν ἡμετέραν ἀλήθειαν ; Πολλὰ περὶ φύσεως ἐπραγματεύσαντο οἱ τῶν Ἑλλήνων σοφοὶ, καὶ οὐδὲ εἷς παρ' αὐτοῖς λόγος ἕστηκεν ἀκίνητος καὶ ἀσάλευτος, ἀεὶ τοῦ δευτέρου τὸν πρὸ αὐτοῦ καταβάλλοντος. ὥστε ἡμῖν μηδὲν ἔργον εἶναι τὰ ἐκείνων ἐλέγχειν. ἀρκοῦσι γὰρ ἀλλήλοις πρὸς τὴν οἰκείαν ἀνατροπήν. οἱ γὰρ Θεὸν ἀγνοήσαντες, &c.

(7) Idem ibid. pag. 4. edit. Paris. Γεωμετρίαι γὰρ καὶ ἀριθμητικαὶ μέθοδοι, καὶ αἱ περὶ τῶν στερεῶν πραγματεῖαι, καὶ ἡ πολυθρύλλητος ἀστρονομία, ἡ πολυάσχολος ματαιότης, πρὸς ποῖον καταστρέφουσι τέλος ; εἴπερ οἱ περὶ ταῦτα ἐσπουδακότες συναΐδιον εἶναι τῷ κτίστῃ τῶν ὅλων Θεῷ, καὶ τὸν ὁρώμενον τοῦτον κόσμον διενοήθησαν, πρὸς τὴν αὐτὴν δόξαν ἀγαγόντες τὸν περιγεγραμμένον καὶ σῶμα ἔχοντα ὑλικὸν, τῇ ἀπεριλήπτῳ καὶ ἀοράτῳ φύσει ; μηδὲ τοσοῦτον δυνηθέντες ἐννοηθῆναι, ὅτι οὗ τὰ μέρη φθοραῖς καὶ ἀλλοιώσεσιν ὑπόκειται, τούτου καὶ τὸ ὅλον ἀνάγκη ποτὲ τὰ αὐτὰ παθήματα τοῖς οἰκείοις μέρεσιν ὑποστῆναι. ἀλλὰ τοσοῦτον ἐματαιώθησαν τοῖς διαλογισμοῖς αὐτῶν, καὶ ἐσκοτίσθη ἡ ἀσύνετος αὐτῶν καρδία, &c. *Zacharie de Mitylene se sert du même argument contre les Platoniciens de son temps, c'est-à-dire contre Ammonius & les autres. Saint Basile continuë, & confond ces mêmes Philosophes, de*

De quoy leur ont servi, dit-il, leurs Theoremes de Geometrie, leurs supputations d'Arithmetique, leurs dimensions des Solides, & cette vaine & inutile étude de l'Astronomie, dont ils vantent tant la connoissance; puisque tout leur travail, & toute l'application qu'ils ont donnée à ces sciences, n'a abouti qu'à cette erreur grossiere, de croire que le monde étoit coëternel à Dieu qui est son Auteur? Par là ils ont égalé à cet Etre infini & invisible un corps fini & materiel, & luy ont accordé les mêmes prerogatives; sans faire attention, que toutes les parties du monde étant corruptibles & sujettes à une infinité de changemens & d'alterations, c'est une necessité que le tout le soit aussi. Mais c'est ainsi qu'ils se sont égarez dans leurs vains raisonnemens, que leur cœur insensé a été rempli de tenebres, & que tout sages qu'ils se disoient, ils sont devenus fous jusqu'à ce point, que de dire, les uns que le Ciel avoit été avec Dieu de toute éternité; & les autres, qu'il étoit Dieu luy-même; qu'il seroit sans fin comme il avoit été sans commencement, & qu'il étoit une cause & un principe des parties qui composent l'univers. Ainsi toute la sagesse mondaine & la science qu'ils ont euë, ne servira qu'à leur attirer un jour une condamnation plus terrible; en ce qu'ayant été si éclairez sur des bagatelles, ils se sont aveuglez volontairement sur les veritez les plus importantes.

ensuite les Platoniciens, & se moeque de leur Methode Geometrique.

Il leur applique les paroles de l'Apôtre S. Paul.

ce que se vantant de mesurer le Ciel & la terre, & de marquer jusqu'à la derniere précision le cours & le mouvement des Planetes, ils n'ont point connu neanmoins les veritez les plus évidentes.

Il refute encore une autre de leurs erreurs.

Plus bas (8) il refute encore les mêmes Platoniciens, qui pour expliquer de quelle sorte le monde étoit coëternel à Dieu, quoique Dieu en fut l'Autheur, disoient qu'il en étoit la cause necessaire, comme le corps l'est de l'ombre ; & la lumiere, de l'éclat qui en sort. Saint Ambroise (9) & l'Autheur donné par Leon Atlatius (1) sous le nom d'Eustathius d'Antioche, se declarent d'abord de la même maniere dans leurs Hexamerons contre Platon & tous les autres Philosophes.

S. Ambroise & Eustathius se declarent de la même maniere contre Platon & les autres Philosophes.

CH. XII.

Les SS Peres dans leurs Hexamerons rejettent non seulement les erreurs de Platon, mais encore ceux de ses sentimens qui pouvoient s'accorder avec l'Ecriture.

IL N'EST PAS peut-être surprenant que les SS. Peres rejettent les opinions de ces Philosophes, lorsqu'elles sont visiblement contraires aux veritez de l'Ecriture sainte ; mais ce qui l'est beaucoup plus, & ce qui marque parfaitement combien ils étoient éloignez d'adopter les sentimens de ces Philosophes ; c'est que dans les matieres où ils pouvoient les suivre, & où la Philosophie pouvoit s'accorder fort bien avec l'Ecriture, ils ne l'ayent pas fait ; mais qu'ils s'en soient tenus exactement aux paroles de celles-cy, méprisant tous les raisonnemens humains de l'autre.

(8) Idem Basilius infra pag. 8. Καὶ καθότι πολλοὶ τῶν φαντασθέντων συνυπάρχειν ἐξ ἀϊδίου τῷ Θεῷ τὸν κόσμον, οὐχὶ γεγενῆσθαι παρ' αὐτοῦ συνεχώρησαν, ἀλλ' οἱονεὶ ἀποσκίασμα τῆς δυνάμεως αὐτοῦ ὄντα αὐτομάτως παρυποστῆναι· καὶ αἴτιον μὲν αὐτοῦ ὁμολογοῦσι τὸν Θεὸν, αἴτιον δὲ ἀπροαιρέτως, ὡς τῆς σκιᾶς τὸ σῶμα, καὶ τῆς λαμπηδόνος τὸ ἀπαυγάζον· τὴν οὖν τοιαύτην ἀπάτην ἐπανορθούμενος ὁ Προφήτης τῇ ἀκριβείᾳ ταύτῃ τῶν ῥημάτων ἐχρήσατο εἰπών, Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεός. *Saint Augustin, Enée de Gaze, & Zacharie de Mitylene se sont proposé cette même explication des Platoniciens, & l'ont réfutée dans leurs ouvrages, ainsi que nous le verrons dans le Livre suivant.*

(9) Ambros. l. 1. in Hexaëmeron, cap. 1. & seqq.

(1) Eustathius, Commept. in Hexaëm. tomo XXVII. Bibliothecæ PP.

C'est

C'est ce qui paroît sur-tout dans deux occasions. La premiere est lorsqu'il s'agit d'expliquer quelles sont les eaux que Moyse nous apprend être au-dessus du firmament. Car quoiqu'ils sçussent parfaitement toutes les difficultez qu'il y a de placer des eaux naturelles & veritables, dans un lieu si élevé, & si peu propre en apparence à les contenir; comme on le voit entre autres, par tout ce que S. Basile (2) s'oppose à luy-même sur ce sujet: Quoiqu'ils n'ignorassent point les differentes explications que l'on pouvoit donner aux paroles dont l'Ecriture se sert, & en particulier celle que la plûpart des nouveaux interpretes ont jugé à propos de suivre, comme plus conforme à ce que la Philosophie enseigne, ainsi qu'on le voit encore par saint Augustin (3) qui les rapporte; neanmoins, méprisant toutes ces difficultez que les Philosophes, & sur tout les Platoniciens avoient coûtume de leur opposer, ils s'en sont tenus toûjours exactement à l'explication la plus naturelle & la plus litterale; par la raison, que l'autorité de l'Ecriture, dont ils craignoient de s'éloigner en quoy que ce fût, est beaucoup plus grande, comme dit le même saint Augustin (4), que toute la capacité de l'esprit humain.

Premiere preuve de cette verité, tirée de leur sentiment, touchant les eaux qui sont au-dessus du firmament.

L'autre occasion est encore plus remarquable, & fait voir encore mieux le respect infini que les SS. Peres avoient pour les paroles de l'Ecriture, & leur

Seconde preuve tirée de leur sentiment sur la figure du monde.

(2) Basilius, hom. III. pag. 29.
(3) August. L. II. de Genesi ad litteram, cap. IV.
(4) Idem ibid. Quo quo modo autem, & qualeslibet aquæ ibi sint, esse eas ibi minime dubitemus: major est quippe Scripturæ hujus auctoritas, quam omnis humani ingenii capacitas.

éloignement extrême pour tous les sentimens de la Philosophie profane. Ils sçavoient parfaitement ce que les Philosophes enseignoient touchant la rondeur du ciel ou du monde. Ils n'ignoroient pas sur-tout ce que Platon (5) pour le prouver, dit fort gravement, qu'un animal qui contient tous les autres animaux, & qui est le plus parfait & le plus heureux de tous (car selon son sentiment le monde étoit non seulement un animal, mais encore un Dieu) doit aussi avoir la figure la plus belle, la plus parfaite & la plus capable de toutes. Il est vray que cette raison de Platon est pitoyable; mais enfin son sentiment de la rondeur du monde n'en est pas moins certain ni moins receu par la plûpart des autres Philosophes, qui le prouvent beaucoup mieux. Il n'a rien d'ailleurs qui ne convienne avec les paroles de l'Ecriture, & même, comme le remarque saint Augustin (6),

(5) Plato in Timæo. Καὶ σχῆμα δὲ ἔδωκεν αὐτῷ τὸ πρέπον καὶ συγγενές. τῷ γὰρ τὰ πάντ' ἐν αὐτῷ ζῶα περιέχειν μέλλοντι ζώῳ, πρέπον ἂν εἴη σχῆμα τὸ περιειληφὸς ἐν αὐτῷ πάντα ὁπόσα σχήματα. διὸ καὶ σφαιροειδές, ἐκ μέσου πάντῃ πρὸς τὰς τελευτὰς ἴσον ἀπέχον καὶ κυκλοτερὲς αὐτὸ ἐτορνεύσατο πάντων τελεώτατον ὁμοιότατόν τε αὐτὸ ἑαυτῷ σχημάτων.

(6) August. l. 11. de Genesi ad litteram, cap 1x. Quæri etiam solet quæ forma & figura cœli esse credenda sit secundum Scripturas nostras. Multi enim multum disputant de his rebus, quas majore prudentia nostri Auctores omiserunt, ad beatam vitam non profuturas discentibus, & occupantes, quod pejus est, multum prolixa, & rebus salubribus impendenda temporum spatia. Quid enim ad me pertinet utrum cœlum, sicut sphæra, undique concludat terram in media mundi mole libratam, an eam ex una parte desuper velut discus operiat.... Sed ait aliquis : Quomodo non est contrarium his qui figuram sphæræ cœlo tribuunt, quod scriptum est in libris nostris : Qui extendit cœlum sicut pellem ? Sit sane contrarium, si falsum est quod illi dicunt. Hoc enim verum est, quod divina dicit auctoritas, potius quam illud quod humana infirmitas conjicit.... Et illa quidem apud nos cameræ similitudo, etiam secundum litteram accepta, non impe-

avec celles qui semblent dire que le ciel a la figure d'une voûte ou d'un hémisphere (7).

Les SS. Peres pouvoient suivre sur cette question le sentiment de Platon ou d'Aristote. Ils s'en tiennent neanmoins précisément aux paroles de l'Ecriture.

Rien n'empêchoit donc les Peres de l'Eglise de suivre ce sentiment, & ils l'auroient fait sans doute, s'ils avoient été Platoniciens ou Aristoteliciens, ou plûtôt s'ils avoient eu un peu moins d'éloignement de toute la Philosophie profane. Ecoutons neanmoins ce qu'ils disent sur ce sujet, & voyons quel parti ils prennent. Saint Basile (8) & saint Ambroise (9) se contentent de dire que pour ce qui re-

dit eos qui sphæram dicunt: Bene quippe creditur secundum eam partem quæ super nos est, de cœli figura Scripturam loqui voluisse. Si ergo sphæra non est, ex una parte camera est, ex qua parte cœlum terram contegit: si autem sphæra est, undique camera est.

(7) *Ce sentiment des anciens Peres, que le ciel avoit la forme d'une voûte, ou d'un hemisphere, étoit fondé sur ces paroles du Prophete Isaïe, chap. XL. verset 22. selon la version des Septante.* Ὁ στήσας ὡς καμάραν τὸν οὐρανὸν, καὶ διατείνας ὡς σκηνὴν κατοικεῖν.

(8) Basilius, Hom. 1. in Hexaëmeron. Ἀλλὰ περὶ μὲν τῆς οὐσίας τοῦ οὐρανοῦ ἀρκούμεθα τοῖς παρὰ τοῦ Ἡσαΐου εἰρημένοις. ὃς ἐν ἰδιωτικοῖς ῥήμασιν, ἱκανὴν ἡμῖν τῆς φύσεως αὐτοῦ τὴν διάνοιαν ἐνεποίησεν εἰπών. Ὁ στερεώσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καπνόν. τουτέστι λεπτὴν φύσιν, καὶ οὐ στερεὰν, οὐδὲ παχεῖαν εἰς τὴν τοῦ οὐρανοῦ σύστασιν ὑποστήσας. Καὶ περὶ τοῦ σχήματος δὲ ἱκανὰ ἡμῖν τὰ παρ' αὐτοῦ εἰπόντος ἐν δοξολογίᾳ Θεοῦ. Ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καμάραν. Τὰ αὐτὰ δὴ ταῦτα καὶ περὶ τῆς γῆς συμβουλεύομεν ἡμῖν αὐτοῖς μὴ πολυπραγμονεῖν αὐτῆς τὴν οὐσίαν ἥτις ποτέ ἐστι, μηδὲ κατατρίβεσθαι τοῖς λογισμοῖς αὐτὸ τὸ ὑποκείμενον ἐκζητοῦντας, &c. *Avant que de parler ainsi, saint Basile a commencé comme saint Augustin, par montrer la vanité de toutes ces recherches philosophiques, qui dérobent beaucoup de temps, & qui ne servent de rien pour le salut, ni pour l'édification de l'Eglise.*

(9) Ambros. cap. VI. l. 1. in Hexaëmeron. Quæ pluribus colligere possemus, si quid ad ædificationem Ecclesiæ ista proficere videremus. Sed quia his occupari infructuosum negotium est, ad illa magis intendamus animum, in quibus vitæ sit profectus æternæ. De qualitate igitur & substantia cœli satis est ea promere, quæ in Esaiæ scriptis reperimus, qui mediocribus & usitatis sermonibus qualitatem naturæ cœlestis expressit, dicens, quod firmaverit cœlum sicut fumum, subtilem ejus naturam nec solidam cupiens declarare. Ad speciem quo-

garde la figure du ciel, il leur suffit que le Prophete Isaïe le compare à une voûte. Saint Chrysostome (1) luy donne la même figure sur un passage de l'Apôtre saint Paul, & s'éleve avec force contre les Philosophes qui disent qu'elle est ronde. L'Auteur des Questions & des Réponses aux Orthodoxes (2), prétend,

que ejus abundat quod ipse de cœli firmamento locutus est, quia fecit Deus cœlum sicut cameram, quod intra cœli ambitum universa claudantur, quæ vel in mari geruntur, vel terris. *On s'apperçoit aisément que saint Ambroise dans ces paroles n'a fait presque que traduire celles de saint Basile, comme il fait encore aprés en plusieurs occasions. Mais ce qu'il est beaucoup plus important de remarquer, c'est le mépris que les SS. Peres font paroître de toutes ces matieres philosophiques, dans lesquelles ils auroient pû entrer. On voit de plus, qu'en s'en tenant aux paroles de l'Ecriture pour ce qui regarde la substance du ciel, ils en ont parlé fort juste, en le croyant d'une matiere fluide & non solide; au lieu que les Interpretes plus récens, qui ont voulu accommoder à l'Ecriture les sentimens d'Aristote, en faisant les cieux solides, ont soûtenu une opinion qui passe aujourd'huy pour fausse.*

(1) Chrysost. Hom. xiv. in Epist. ad Hebræos. Ποῦ τοίνυν εἰσὶν οἱ λέγοντες κινεῖσθαι τὸν οὐρανόν; Ποῦ εἰσὶν οἱ σφαιροειδῆ αὐτὸν εἶναι ἀποφαινόμενοι; ἀμφότερα γὰρ ταῦτα ἀνῄρηται ἐνταῦθα. Locus Apostoli, quem explicat Chrysostomus, habetur cap. viii. Epist. ad Hebr. v. 2. Sanctorum minister & tabernaculi veri, quod fixit Dominus, & non homo.

Idem Chrysost. Hom. xii. ad Pop. Ant. Ἀλλ' οὐρανὸς μὲν ἀκίνητος ἕστηκε, καθάπερ ὁ Προφήτης φησὶν, Ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καμάραν, καὶ διατείνας αὐτὸν ὡσεὶ σκηνὴν ἐπὶ τῆς γῆς.

(2) Auctor Quæst. & Respons. ad Orthodoxos apud Justinum, Quæst. cxxx. Εἰ δὲ τοῦ μὲν σφαῖραν εἶναι τὸν οὐρανὸν, καὶ σφαιρικῶς κινεῖσθαι ἀδυνάτου ὄντος, τοῦ δὲ ὡς καμάραν εἶναι αὐτὸν δυνατοῦ δεικνυμένου. οὐδεμία ἄρα ἡ τῶν Χριστιανῶν ἐπὶ τῇ ἀγνοίᾳ κατάγνωσις. περὶ δὲ τοῦ τόπου ἐκ τῶν καθ' ἡμᾶς στοχαζόμεθα περὶ αὐτοῦ, ὅτι ὥσπερ παρ' ἡμῖν, ὅταν ᾖ περιφερές τι σῶμα ὁμαλόν τε καὶ κοῖλον, πανταχόθεν ἰσοπεριμέτρητον, ἐὰν πωμασθῇ ἐπὶ τὰ ὕδατα, βαστάζεται ὑπὸ τῶν ὑδάτων· τούτῳ τρόπῳ βαστάζεται ὁ οὐρανὸς ὑπὸ τῶν ὑδάτων. Ὁ τανύσας φησὶ τὸν οὐρανὸν ὡς καμάραν. τῷ τῆς καμάρας ὀνόματι, τὸ περιφερὲς ἐδήλωσε τοῦ σώματος τοῦ οὐρανοῦ. βαστάζει οὖν τὸν μὲν οὐρανὸν τὰ ὕδατα, τὰ δὲ ὕδατα ἡ γῆ, τὴν δὲ γῆν τὸ θεῖον πρόσταγμα. Ὁ κρεμάσας φησὶ τὴν γῆν ἐπ' οὐδενός.

que ce sentiment des Philosophes est impossible, & soûtient l'autre comme enseigné par l'Ecriture dans le passage du Prophete Isaïe, & comme étant celuy de tous les Chrétiens. Procope de Gaze (3) le soûtient de même, & rejette l'autre comme absolument contraire à l'Ecriture. Saint Cesaire (4) frere de saint Gregoire de Nazianze, Diodore de Tarse (5), & un autre Auteur anonyme (6) rapporté par Pho-

(3) Procopius in Comment. in Genesim, ubi iisdem fere verbis ac Chrysostomus invehitur adversus Philosophos. Πῶς εἶναι οἱ λέγοντες δινεῖσθαι τὸν οὐρανὸν καὶ σφαιροειδῆ τοῦτον ἀποφαινόμενος, &c.

(4) Cæsarius in Dialogo 1. Interrogat. 70. ad locum Psalmi 19. Καὶ αὐτὸς ὡς νύμφιος ἐκπορευόμενος ἐκ παστοῦ αὐτοῦ, ἀγαλλιάσεται ὡς γίγας δραμεῖν ὁδὸν αὐτοῦ, ἀπ᾽ ἄκρου τοῦ οὐρανοῦ ἡ ἔξοδος αὐτοῦ. Ἰδοὺ ἄκρον καὶ ἔξοδος, οὐ σφαῖρα δὲ καὶ ἄνοδος κυλιστική, ὡς δοκεῖ τοῖς εἰκαιολόγοις. καὶ τὸ κατάντημα, καὶ ἄκρον, οὐ κάθοδος καὶ ὑπόδυσις. Et infra Interrogat. 98. Σφαῖρα ἐστὶν ὁ οὐρανὸς, ἢ ἡμισφαίριον κυλιόμενον τὸν ἥλιον, ὑπὸ τὴν γῆν φέρον, ἢ ἄλλως αὐτοῦ τὸν δρόμον παραχωροῦν; Ἀπόκρισις. Ἄμφω τῷ ὑψηλῷ Ἡσαΐᾳ στοιχήσωμεν διαρρήδην βοῶντι, ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡσεὶ καμάραν, καὶ διατείνας αὐτὸν ὡς σκηνήν. τὸ ἱστὸς οὖν οὐ κυλινδεῖται, τὸ διατεθὲν οὐχ ὑποφέρεται. ἀρχὴν εἶναι ἔχει οὐρανὸς καὶ πέρας, &c. Et Interrogat. 99. Πῶς οὖν δύνει ὁ ἥλιος, εἰ μὴ ὑπὸ γῆν φέρεται; καὶ τίς τόπος ὁ τὰς ἀκτῖνας αὐτοῦ σκιάζων; Ἀπόκρισις. Ὠκυποδέσας τὰ οὐράνια τέρματα καὶ ὑπό τινα τοῖχον, τὸ βόρειον ὑψούμενον κλῖμα, &c. *Saint Cesaire explique dans cette réponse & dans la suivante le mouvement diurne & annuel du soleil, suivant le systême qu'il a établi de la figure du ciel semblable à une voûte ou à un hemisphere, & il parle sur ce sujet à peu près comme Severien de Gabales, dont nous expliquerons le sentiment. Au reste, quelques sçavans doutent si saint Cesaire, frere de saint Gregoire de Nazianze, est veritablement l'auteur de ces Dialogues imprimez sous son nom: mais cette question ne fait rien à nôtre sujet.*

(5) Photius in Biblioth. cod. 223. pag. 345. edit. Hœschel. ubi de Theodori, ut vocat, Episcopi Tarsensis libro contra Fatum agit. Τὸ σφαιρικὸν δὲ οὐ βούλεται συγχωρεῖν τῷ οὐρανῷ· διότι νομίζει τὴν εἱμαρμένην ἐκ τῆς τοιαύτης εἰσάγεσθαι φύσεως· καίτοι οὐδεμία τούτου ἀπόδειξις ἐκβιάζεται. οὐ γὰρ εἴγε σφαιρικὸς ὁ οὐρανὸς, ἤδη τὸ τῆς εἱμαρμένης ἐξ ἀνάγκης συνίσταται.

(6) Idem Photius cod. 36. pag. 9. agens de libro, cui titulus erat: Christianorum liber. Octateuchi Expositio. Ὑπὲρ ὧν δὴ δόγματα

tius l'enseignent aussi. Saint Augustin (7) & saint Jean Damascene (8) proposent les deux sentimens, sans rien decider ni pour l'un ni pour l'autre. Lactance (9) poussant les choses plus loin, traite d'insensez les Philosophes qui enseignent qu'il y a des Antipodes, & que le monde est rond, ajoûtant que c'est sans doute pour se divertir ou pour faire montre de leur bel esprit, qu'ils entreprennent de soûtenir les plus grands mensonges. Severien de Gabales (1), contemporain de saint Jean Chrysostome,

Lactance & Severien de Gabales donnent dans l'extremité opposée.

ἐπίσταται, ἐστὶ ταῦτα. ὅτι ὁ οὐρανὸς οὐκ ἔστι σφαιρικὸς, οὐδὲ ἡ γῆ. ἀλλ' ὁ μὲν ὡσπεὶ καμάρα, ἡ δὲ ἑτερομήκης. καὶ κεκόλληται τὰ πέρατα τοῦ οὐρανοῦ πρὸς τὰ πέρατα τῆς γῆς, &c.

(7) August. l. II. de Genesi ad litteram, cap. IX. loco supra relato.

(8) Damascenus, Orthodoxæ Fidei l. II. cap. VI.

(9) Lactant. l. III. Divin. Inst. cap. XXIV. Quæ igitur illos ad antipodas ratio perduxit? Videbant siderum cursus in occasum meantium, solem atque lunam in eamdem partem semper occidere, atque oriri semper ab eadem. Cum autem non perspicerent quæ machinatio cursus eorum temperaret; nec quomodo ab occasu ad orientem remanent: cœlum autem ipsum in omnes partes putarent esse devexum, quod sic videri immensam latitudinem necesse est, existimaverunt rotundum esse mundum sicut pilam, &c. Et infra. Quid dicam de iis nescio, qui cum semel aberraverint, constanter in stultitia perseverant, & vanis vana defendunt, nisi quod eos interdum puto joci causa philosophari, aut prudentes & scios mendacia defendenda suscipere, quasi ut ingenia sua in malis rebus exerceant, vel ostentent.

(1) Severianus Gabal. Orat. III. de Creatione mundi, in Auctario Biblioth. Græcorum PP. Combefis, pag. 236. Ἐποίησε τὸν οὐρανὸν, οὐχ ὡς σφαῖραν, ὡς φιλοσοφοῦσιν οἱ ματαιολόγοι. ἀλλ' ὡς φησὶν ὁ Προφήτης, Ὁ στήσας τὸν οὐρανὸν ὡς καμάραν, καὶ διατείνας αὐτὸν ὡς σκηνήν. οὐδεὶς ὑμῶν ἀσεβὴς πειθέσθω τοῖς ματαιολόγοις. οἱ Προφῆται λέγουσιν ὅτι ἀρχὴν ἔχει καὶ τέλος ὁ οὐρανός. διὰ τοῦτο καὶ ὁ ἥλιος οὐκ ἀναβαίνει, ἀλλ' ἔρχεται. λέγει ἡ γραφὴ, ὁ ἥλιος ἐξῆλθεν ἐπὶ τὴν γῆν...... Et infra: Ζητοῦμεν δὲ ποῦ δύνει ὁ ἥλιος, καὶ ποῦ τρέχει τὴν νύκτα; καὶ ὡς ἔξω, ὑπὸ τὴν γῆν καθ' ἡμᾶς δὴ τοὺς σκηνὴν λέγοντας τὸν οὐρανὸν τίς ὁ τρόπος, παρακαλῶ, ... ἥλιος ἀνατέλλει καὶ μέλλων δύνειν, οὐχ ὑπὸ γῆν δύνει, ἀλλ' ἐξελθὼν εἰς τὰ πέρατα τοῦ οὐρανοῦ, τρέχει εἰς τὰ βόρεια μέρη, ὥσπερ ὑπό τινα τοῖχον κρυπτόμενος, μὴ συγχωρουσῶν

parle à peu près sur le même ton, en avertissant ses auditeurs, de ne pas se laisser aller à l'impieté de croire ces conteurs de fables, qui disent que le ciel est rond; mais de s'en tenir aux paroles du Prophete, qui le compare à une voûte. Il va même jusqu'à prétendre expliquer le cours du soleil suivant ce nouveau systême; en le faisant passer lorsqu'il retourne de l'occident à l'orient, non pas sous la terre, mais le long de l'horison du côté du septentrion.

Pourquoy les anciens Chrétiens ont suivi un sentiment si extraordinaire. Le Pere Petau reconnoit que cela vient de l'aversion extrême qu'ils avoient de la Philosophie profane.

Il a tort sans doute ainsi que Lactance; mais d'où vient que la plûpart des anciens Chrétiens ont donné dans ce sentiment si extraordinaire & si peu conforme aux raisons & aux experiences de la Philosophie? N'en cherchons point d'autre cause que cet éloignement extrême qu'ils avoient de suivre, en quoy que ce fût, les sentimens des Philosophes payens. Le sçavant Pere Petau le reconnoît (2); & neanmoins il est un de ceux de l'autorité de qui on se prévaut davantage pour prouver le prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise; comment cela s'accorde-t-il? Peut-on accuser les SS. Peres d'avoir été Platoniciens dans l'explication des mysteres de nôtre Religion, en même temps qu'on est obligé de reconnoître, que dans les matieres les plus indifferentes, ils ont porté trop loin l'aversion qu'ils avoient de

τῶν ὑδάτων φαντάζει αὐτοῦ τὸν δρόμον· καὶ τρέχει κατὰ τὰ βόρεια μέρη, καὶ καταλαμβάνει τὴν ἀνατολήν.

(2) Petavius, Theologic. Dogm. tom. III. l. I. de Opificio sex dierum, cap XII. Complures tamen antiquorum Patrum, quibus humanæ inventa sapientiæ, & Philosophorum placita suspecta erant, hac illis in re contradixerunt, rati aliter se divinis ex libris compertum habere: ac fornicis potius aut hemisphærii figura constare cœlum, quam globosa & perfecta rotunditate.

Platon & de toute la Philosophie payenne?

CH. XIII.

Autres sentimens de Platon que les SS. Peres pouvoient suivre dans leurs Hexamerons, & qu'ils ont neanmoins rejettez.

QUE DIRAY-JE des autres occasions où ils pouvoient en toute liberté suivre les sentimens de Platon & des autres Philosophes; & où bien loin de le faire, ils les ont rejettez avec mépris, & s'en sont mocquez ouvertement? Les Sages de ce monde, dit saint Basile (3) dans son premier discours sur l'Hexameron, » nous ont laissé un grand nombre de traitez remplis » de beaucoup de verbiage sur la nature du ciel. Quelques-uns veulent qu'il soit composé des quatre elemens, dautant qu'il est palpable & visible. C'est comme l'on sçait le sentiment de Platon (4), ainsi qu'il l'explique luy-même dans son Timée. D'autres, » continuë ce Pere, rejettant ce sentiment comme improbable, ont introduit une cinquiéme essence de » leur invention, dont ils font la nature des corps celestes. Personne n'ignore que c'est-là le sentiment d'Aristote. Eh bien quel parti prend saint Basile? Se declare-t-il pour Platon ou pour Aristote? Non; il les méprise tous deux également; & aprés s'être moqué de leurs dissensions, il dit, qu'il ne veut sçavoir sur

S. Basile se mocque des sentimens differens de Platon & d'Aristote sur la nature du ciel

(3) Basilius, Hom. 1. in Hexaëm. Πολυφωνότατοι πραγματεῖαι τοῖς σοφοῖς τοῦ κόσμου περὶ τῆς οὐρανίου φύσεως καταβέβληνται. καὶ οἱ μὲν σύνθετον αὐτὸν ἐκ τῶν τεσσάρων στοιχείων εἰρήκασιν, ὡς ἁπτὸν ὄντα, καὶ ὁρατὸν, καὶ μετέχοντα γῆς μὲν διὰ τὴν ἀντιτυπίαν, πυρὸς δὲ, διὰ τὸ καθορᾶσθαι, τῶν δὲ λοιπῶν διὰ τὴν μίξιν. Οἱ δὲ, τοῦτον ὡς ἀπίθανον παρωσάμενοι τὸν λόγον, πέμπτην τινὰ σώματος φύσιν εἰς οὐρανοῦ σύστασιν οἴκοθεν καὶ παρ' ἑαυτῶν ἀποσχεδιάσαντες ἐπεισήγαγον. καὶ ἔστι τι παρ' αὐτοῖς τὸ αἰθέριον σῶμα, ὃ μήτε πῦρ, φασὶ, μήτε ἀὴρ, &c.

(4) Plato in Timæo. Σωματοειδὲς δὴ καὶ ὁρατὸν, ἁπτόν τε δεῖ τὸ γενόμενον εἶναι. χωρισθὲν δὲ τοῦ πυρὸς οὐδὲν ἄν ποτε ὁρατὸν γένοιτο· οὐδὲ ἁπτὸν ἄνευ τινὸς στερεοῦ· στερεὸν δὲ οὐκ ἄνευ γῆς. ὅθεν ἐκ πυρὸς καὶ γῆς τὸ τοῦ παντὸς ἀρχόμενος συνιστάναι σῶμα ὁ Θεὸς ἐποίει, &c. Adde Alcinoum, l. de Dogm. Plat.

ce

ce sujet que ce que Moyse luy en apprend : Si nous entreprenions, dit-il (5), de parler là-dessus, nous tomberions dans toutes les mêmes puérilitez où ces Philosophes sont tombez. C'est pourquoy laissons-les disputer, & se chamailler tant qu'ils voudront sur cette question ; & sans y entrer, attachons-nous uniquement à Moyse qui nous apprend que Dieu a fait le ciel & la terre.

& des corps celestes.

Saint Basile retombe encore sur Platon dans sa troisiéme homelie (6), mais toûjours sans luy faire l'honneur de le nommer. C'est à propos de la question qu'il se propose : sçavoir si le ciel & le firmament dont il est parlé dès le commencement de la Genese sont deux cieux differens. Il dit donc, que les Philosophes qui ont raisonné sur le ciel, aimeroient mieux qu'on leur arrachât la langue, plûtôt que de convenir qu'il y a plusieurs cieux ; qu'ils tiennent pour une chose indubitable, qu'il n'y en peut avoir qu'un, par la raison que toute la matiere a été employée à faire

Il se mocque encore de Platon sur la question ; sçavoir s'il y a plusieurs cieux.

(5) Basil. Hom. 1. in Hexaëmeron, sub finem. Ἄλλος δέ τις τῶν σφριγώντων κατὰ πιθανολογίας ἐπαναστὰς πάλιν τούτοις, ταῦτα μὲν διέχεεν καὶ διέλυσεν, οἰκείαν δὲ παρ' ἑαυτοῦ ἀντεισήγαγε δόξαν, περὶ ὧν νῦν λέγειν ἐπιχειροῦντες, εἰς τὴν ὁμοίαν αὐτοῖς ἀδολεσχίαν ἐμπεσούμεθα. ἀλλ' ἡμεῖς ἐκείνους ὑπ' ἀλλήλων ἐάσαντες καταβάλλεσθαι, αὐτοὶ τοῦ περὶ τῆς οὐσίας ἀφέμενοι λόγου πεισθέντες Μωϋσεῖ, ὅτι ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν· τὸν ἀριστοτέχνην τῶν σοφῶς καὶ ἐντέχνως γινομένων δοξάσωμεν.

(6) Idem Basilius Hom. III. in Hexaëm. paulo post initium. Δεύτερόν ἐστιν ἐξετάσαι εἰ ἕτερον παρὰ τὸν ἐν ἀρχῇ πεποιημένον οὐρανὸν τὸ στερέωμα τοῦτο, ὃ καὶ αὐτὸ ἐπεκλήθη οὐρανός, καὶ εἰ ὅλως οὐρανοὶ δύο. ὅπερ οἱ τὰ περὶ οὐρανοῦ φιλοσοφήσαντες ἕλοιντ' ἂν μᾶλλον τὰς γλώσσας προέσθαι, ἢ ὡς ἀληθὲς παραδέξασθαι. ἕνα γὰρ ὑποτίθενται οὐρανόν, καὶ οὐκ ἔχειν αὐτοῦ φύσιν, δεύτερον, ἢ τρίτον, ἢ πολλοστὸν προσγενέσθαι, πάσης τῆς οὐσίας τοῦ οὐρανίου σώματος εἰς τὴν τοῦ ἑνὸς σύστασιν ἀπαναλωθείσης, ὡς οἴονται.

» celuy que nous voyons, & qu'il n'en est plus resté pour » en faire d'autres. C'est en effet la raison que Platon (7) & les Platoniciens (8) en apportent. Voilà, » dit saint Basile (9), quelles sont les réveries & les » folles imaginations de ces Philosophes qui croyent » que la matiere est éternelle, & qui la font venir je » ne sçay d'où, pour fournir à Dieu les moyens de » produire toutes les creatures. C'est cette fable insensée qui les a entraînez dans cette autre erreur, qui » en est la suite. Mais demandons par grace à ces fameux sages de la Grece, de vouloir bien terminer » leurs disputes, avant que d'entreprendre de nous » railler sur nos sentimens. Après qu'ils en seront venus à bout; ce sera alors que nous nous mocquerons » plus que jamais de leurs démonstrations geometriques, & de toutes ces badineries de lignes & de figures, par le moyen desquelles ils prétendent nous convaincre, qu'il est impossible qu'il y ait deux cieux. » Pour nous, ajoûte-t-il (1) un peu plus bas, non

(7) Plato in Timæo, pag. 33. edit. Serrani. Πρὸς δὲ τούτοις, ἕν, ὥστε μὴ ὑπολελειμμένων ἐξ ὧν ἄλλο τοιοῦτ' ἂν γένοιτο.

(8) Apulcius, de Dogmate Platonis : Hinc unum esse mundum, & in eo omnia : nec relictum esse locum, neque elementa superesse, ex quibus alterius mundi corpus possit esse. Alcinoüs : Τῷ δὲ μηδὲν ἔξωθεν ὑπολείπεσθαι, καὶ μονογενῆ τὸν κόσμον ἐποίησεν.

(9) Idem Basilius ibid. Ταῦτα μὲν οὖν οἱ ὕλην ἀγέννητον ἐπεισάγοντες τῷ δημιουργῷ φαντάζονται, ἐκ τῆς πρώτης μυθοποιίας πρὸς τὸ ἀκόλουθον ψεῦδος ὑποφερόμενοι. Ἡμεῖς δὲ ἀξιοῦμεν τοὺς τῶν Ἑλλήνων σοφοὺς, μὴ πρότερον ἡμᾶς καταχλευάζειν πρὶν τὰ πρὸς ἀλλήλους διαθῶνται. . . . . τότε μᾶλλον καταγελασόμεθα τῆς γραμμικῆς καὶ ἐντέχνου αὐτῶν φλυαρίας. . . .

(1) Idem infra. Ὥστε καταγέλαστος αὐτοῖς ὁ τοῦ ἀδυνάτου λόγος. Ἡμεῖς δὲ τοσοῦτον ἀπέχομεν τοῦ δευτέρου ἀπιστεῖν, ὥστε καὶ τὸν τρίτον ἐπιζητοῦμεν, οὗ τῆς θέας ὁ μακάριος Παῦλος ἠξιώθη. . . . οὐ δή ποτε δὲ ταῦτα παραδοξότερα τῶν ἑπτὰ κύκλων, καθ' ὧν οἱ ἑπτὰ ἀστέρες χωρ

seulement nous ne doutons pas qu'il n'y en ait deux, « mais nous cherchons encore ce troisiéme ciel, où « l'Apôtre saint Paul merita d'être élevé ; & nous ne « le croyons pas moins certainement, que nous croyons « qu'il y a sept Spheres où ces sept Planettes connuës « de tout le monde font leurs courses. Au reste ces « mêmes Philosophes nous assurent que ces Cieux ou « ces Spheres des Planetes sont aussi parfaitement em- « boitées, que le pourroient être ces petits tonneaux qui «

S. Basile se mocque encore des Platoniciens, à l'occasion de la pré-

παρὰ πάντων συμφώνως ὁμολογοῦνται φέρεσθαι, ὡς καὶ ἐνηρμόσθαι φασὶν ἑτέρῳ τὸν ἕτερον κατὰ τὴν εἰκόνα τῶν κάδων τῶν εἰς ἀλλήλους ἐμβεβηκότων. τούτους δὲ τὴν ἐναντίαν τῷ παντὶ φερομένους, παραξυομένους τῷ αἰθέρι αὐτοῖς εὐηχόν τινα καὶ ἐναρμόνιον ἀποδιδόναι φθόγγον, ὥστε πᾶσαν τὴν ἐν μελῳδίαις ἡδονὴν ὑπερβάλλειν. εἶτα ἐπειδὰν τὴν διὰ τῆς αἰσθήσεως πίστιν οἱ ταῦτα λέγοντες ἀπαιτῶνται, τί φασιν ; ὅτι διὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς συνήθειαν πρὸς τὸν ψόφον ἐκ πρώτης γενέσεως συνεθισθέντες αὐτῷ, ἐκ πολλῆς τῆς περὶ τὸ ἀκούειν μελέτης τὴν αἴσθησιν ἀφῃρήμεθα· ὥσπερ οἱ ἐν τοῖς χαλκείοις συνεχῶς τὰ ὦτα καταυλούμενοι. ἐὰν τὸ σεσοφισμένον καὶ σαθρὸν διελέγχειν, οὕτως ἐναργῶς ἐκ πρώτης ἀκοῆς πᾶσι καταφαινόμενον, οὐκ ἔστιν ἀνδρὸς οὔτε χρόνου εἰδότος φείδεσθαι, οὔτε τῆς συνέσεως τῶν ἀκουόντων στοχαζομένου. *L'opinion ridicule, dont se mocque icy saint Basile. Ciceron l'a adoptée fort serieusement dans le Songe de Scipion, comme il a fait la plûpart des autres sentimens de Platon touchant le monde, le retour des ames, &c. Il ne sera pas inutile de rapporter icy ses paroles, elles donneront du jour à celles de saint Basile :* Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas, tantus & tam dulcis sonus? Hic est, inquit ille, qui intervallis conjunctus imparibus, sed tamen pro rata portione distinctis, impulsu & motu ipsorum orbium efficitur, qui acuta cum gravibus temperans æquabiliter, concentus efficit. Nec enim silentio tanti motus incitari possunt : & natura fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute sonent. Quam ob causam summus ille cœli stelliferi cursus, cujus conversio est incitatior, acuto & excitato movetur sono, gravissimo autem hic lunaris & infimus.... Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos intervallis sonos.... Hoc sonitu completæ aures hominum obsurduerunt. Nec est ullus hebetior sensus in nobis, sicut, ubi Nilus ad illa quæ Catadupa nominantur, præcipitat ex altissimis montibus, ea gens quæ illum locum accolit, propter magnitudinem sonitûs sensu audiendi caret.

tenduë harmonie des globes celestes.

» se mettent les uns dans les autres ; & qu'il arrive
» de-là, que tandis que ces Spheres tournent par un
» mouvement contraire à celuy du Ciel, elles forment
» en écartant l'air, le son le plus doux & la plus char-
» mante harmonie que l'on puisse entendre : & quand
» on leur demande, pourquoy donc on ne l'entend pas ?
» ils répondent que l'habitude nous en a ôté le senti-
» ment ; & que nous sommes sourds à cet égard, à
» peu près comme ceux qui sont accoûtumez d'enten-
» dre un grand bruit, y sont devenus enfin insensibles.
» Mais ce seroit fort mal ménager son temps, & se
» défier trop des lumieres de ses auditeurs, que de re-
» futer des fables si mal concertées, & qu'il suffit de
» rapporter, pour en connoître d'abord l'extravagante
» imposture. C'est ainsi que saint Basile, après avoir méprisé le sentiment de Platon, touchant la nature des Cieux ; sentiment qu'il pouvoit adopter, comme quelques interpretes ont fait depuis celuy d'Aristote, qu'il méprise également ; se mocque encore des prétenduës démonstrations de geometrie, dont les Platoniciens, à l'exemple de leur maître, se servoient, pour établir, ou pour expliquer leurs opinions. Il n'oublie pas non plus, comme l'on voit, l'opinion ridicule qu'ils avoient touchant la délicieuse harmonie des Spheres celestes ; opinion que Platon avoit prise de Pythagore, de même que la plûpart de ses autres erreurs.

Les Peres de l'Eglise dans tous leurs sentimens se sont inviolablemēt attachez aux

Je serois trop long si je voulois rapporter tous les autres endroits des ouvrages des SS. Peres, où ils ont eu occasion de suivre quelques sentimens de la Philosophie Platonicienne, & où bien loin de les admet-

tre, ils s'en sont mocquez, & les ont combattus fortement; faisant toûjours profession ouverte de s'en tenir précisément, sur ces matieres Philosophiques, comme sur toutes les autres, aux paroles de l'Ecriture. C'étoit une Loy qu'ils s'étoient prescrite, & qu'ils observoient très-religieusement, de ne rien admettre, ni même de rien imaginer (2) au-delà de ce qu'elle leur apprenoit; & après avoir exposé les sentimens les plus certains de la Philosophie dont ils étoient parfaitement instruits, on les voit en revenir à l'Ecriture, en disant (3) que la simplicité de la Foy vaut mieux, & qu'elle doit avoir beaucoup plus d'autorité que toutes les raisons de l'esprit humain.

paroles de l'Ecriture.

On ne peut même disconvenir que cette crainte scrupuleuse de s'éloigner des paroles du texte sacré, jointe à l'horreur qu'ils avoient de toute la Philosophie profane, ne les ait quelquefois porté trop loin. Outre ce que nous en avons déja dit, on peut encore consulter le catalogue des héréfies de saint Philastrius (4), Evêque de Bresse ami & contemporain de saint Ambroise: on y trouvera plusieurs sentimens de la Philosophie, qui nous paroissent à present très-indifferents; & quelques-uns mêmes, qui

Quelquefois la crainte de s'en éloigner, jointe à l'aversion qu'ils avoient de la Philosophie profane, en a porté quelques-uns trop loin.

(2) Basil. ibid. Δεδιδαγμένοι παρὰ τῆς γραφῆς μηδὲν ἐπιτρέπειν ἡμῶν τῷ νῷ πέρα τῶν συγκεχωρημένων φαντάζεσθαι.

(3) Idem Basil. Hom. 1. Τούτων ἂν ὅτι δοκῇ τι πιθανὸν εἶναι τῶν εἰρημένων, ἐπὶ τὴν οὕτω ταῦτα διαταξαμένην τοῦ Θεοῦ σοφίαν μετάθες τὸ θαῦμα...... εἰ δὲ μὴ, ἀλλά τό γε ἁπλοῦν τῆς πίστεως ἰσχυρότερον ἔστω τῶν λογικῶν ἀποδείξεων. *Saint Basile parle ainsi, après avoir exposé les raisons qui montrent que la terre occupe le centre de l'univers.*

(4) Philastrius Brixiensis, in Catalogo Hæreseon.

sont veritables, mis au nombre des hérésies. On accuse ce saint Evêque, d'avoir manqué en cela de discernement; mais c'est que tout ce qui venoit du Paganisme paroissoit suspect & dangereux à ces saints Evêques, sur-tout dans le temps où ils vivoient; & qu'ils croyoient ne pouvoir, à l'exemple de l'Apôtre, inspirer trop d'éloignement & d'aversion aux fidelles, de la Philosophie payenne, qui avoit été la source de la plûpart des hérésies de leur temps; en quoy certainement on ne peut assez loüer leur vigilance, & le soin extrême qu'ils avoient de conserver dans toute sa pureté le dépôt précieux de la Foy. J'ose dire même que dans une matiere aussi importante que celle-là, il me paroît beau de pecher par un excès de précaution. Et qu'importe après tout que nous soyons instruits de quelques veritez de plus ou de moins, sur des matieres de Physique & d'Astronomie, pourvû que nôtre Foy soit pure & entiere? N'est-il pas évident, comme le dit Eusebe (5) pour confondre l'orgüeil des Platoniciens, qu'une infinité de Philosophes avec toutes ces connoissances se sont perdus, & sont tombez dans les égaremens les plus honteux; & que sans elles au contraire, une infinité de gens se sont élevez à la vertu la plus parfaite, & sont devenus, pour me servir des termes

Raison de cette conduite.

(5) Euseb. l. xiv. Præp. Evang. cap. x. in fine. Φέρε τοῦτο πρῶτον ὡς ὀρθῶς ἔχον ἀπευθύνωμεν, τὸν ἀληθῆ λόγον ἀντὶ φωτὸς αὐτοῖς παραβάλλοντες. Οἱ δή, μυρίους μὲν Ἕλληνας, μυρία δὲ καὶ βαρβάρων γένη, τοὺς μὲν σὺν τοῖς εἰρημένοις μαθήμασιν οὔτε Θεὸν, οὔτε σώφρονα βίον, οὔθ' ὅλως τι τῶν βελτίστων καὶ συμφερόντων ἐπιγνόντας ἀποδείξει· τοὺς δὲ τῶν μαθημάτων ἐκτὸς πάντων εὐσεβεστάτους καὶ φιλοσοφωτάτους γεγονέναι.

d'Eusebe, de très-excellens Philosophes.

Elle nous fournit une preuve évidente que les Peres de l'Eglise n'ont pas été Platoniciens.

Ajoûtons encore qu'il nous est avantageux, que les SS. Peres ayent porté jusqu'à cét excès, & leur attachement scrupuleux pour toutes les paroles de l'Ecriture, & l'horreur qu'ils avoient de la Philosophie payenne; puisqu'entre autres avantages, ils nous fournissent par-là une preuve sensible & manifeste s'il en fut jamais, de la calomnie du prétendu Platonisme dont on les accuse aujourd'huy.

CH. XIV.

Nouvelle preuve tirée des reproches que les Payens faisoient aux Chrétiens d'avoir rejetté toute la Philosophie, & des réponses que les Chrétiens leur faisoient à ce sujet.

A CES FAITS qui montrent si clairement que les SS. Peres n'ont jamais suivi la Philosophie de Platon, ni d'aucun autre Philosophe payen, j'ajoûte une autre sorte de preuve, qui donnera encore plus de jour à cette verité. Je l'établis sur le témoignage des Payens mêmes, & sur les reproches qu'ils faisoient aux Chrétiens, de ce qu'ils rejettoient toute la Philosophie des Grecs, pour s'attacher à celle des Barbares: car c'est ainsi qu'ils appelloient les Apôtres & les Prophetes, Auteurs des Livres sacrez de l'Ecriture sainte.

Ces reproches & ces réponses montrent que les Chrétiens rejettoient absolument la Philosophie de Platon, sans en rien excepter.

Ces reproches dont les Chrétiens faisoient gloire, & ausquels ils ne répondoient, qu'en avoüant le fait dans toute son étenduë, & en produisant les raisons qu'ils avoient de rejetter ainsi toute la Philosophie payenne, & en particulier celle de Platon, font voir clairement, si je ne me trompe, qu'en la rejettant, ils n'en exceptoient rien, non pas même les choses bonnes ou indifferentes qu'elle pouvoit contenir; puisque s'ils en avoient excepté quelques dogmes, par exemple, ceux qui avoient quelque conformité avec le Christianisme, ils n'auroient pas manqué

sans doute de le declarer dans une pareille occasion, comme toutes sortes de raisons les y engageoient.

Quels sont ces reproches.

Ecoutons d'abord quels sont ces reproches des Payens : nous les trouvons surtout dans Tatien, dans Origene, dans Eusebe, & dans saint Cyrille d'Alexandrie. Cet homme, disoient-ils, en parlant de
» Tatien (6), ose en méprisant tous nos plus fameux
» Philosophes faire profession des dogmes des Barbares. Celse (7) ne trouve rien de plus indigne que cette préference que les Chrétiens donnoient aux Apôtres & aux Prophetes, au-dessus des plus illustres Philosophes Grecs, & sur-tout de Platon ; dans les Livres duquel il prétend que l'on trouve des sentimens bien plus élevez, & une doctrine bien plus parfaite que dans tous ceux de l'Ecriture. Eusebe témoigne (8) qu'il n'a composé ses Livres de la Prépa-
» ration Evangelique, que pour répondre aux Payens,
» qui demandoient ordinairement aux Chrétiens,
» qu'est-ce qu'ils avoient trouvé de si rare & de si
» beau dans les Livres des Barbares, pour les préferer,
» comme ils avoient fait, à toute la Philosophie des
» Grecs.

Enfin Julien l'Apostat (9) dès l'entrée de l'ouvrage

(6) Tatianus, Orat. contra Græcos. Τατιανὸς ὑπὲρ τοὺς Ἕλληνας, ὑπὲρ τὸ ἄπειρον τῶν φιλοσοφούντων πλῆθος χαιρετίζομαι τὰ βαρβάρων δόγματα.

(7) Origenes l. v. adv. Celsum.

(8) Euseb. l. xiv. Præp. Evang. in Proœmio. Τοῦτο δέ μοι πᾶν ὁ τῆς παρούσης Προπαρασκευῆς δεῖξαι πεφιλοτίμηται λόγος, εἰς ἀπόκρισιν ὁμοῦ καὶ ἀπολογίαν τῶν δὴ πευσομένων, τί δὴ ἄρα καλὸν ἢ σεμνὸν ἰδόντες ἐν τοῖς βαρβάρων γράμμασι τῆς πατρίας καὶ εὐγενοῦς φιλοσοφίας, τῆς Ἑλλήνων λέγω, προκρίνειν αὐτὰ διανενοήμεθα.

(9) Julianus Imp. apud Cyrillum, l. 11. Καί μοι ἐπανέρχεσθαι (ἄξιον)

vrage qu'il a composé contre les Chrétiens, & dont saint Cyrille en le refutant, nous a conservé la meilleure partie, demande aux Chrétiens : pourquoy ils « ont préferé la doctrine dont ils faisoient profession, « à celle des Grecs ; c'est-à-dire, le Christianisme au « Paganisme. Ensuite pour montrer combien ils ont tort en cela, il oppose, ainsi que Celse, la Philosophie de Platon, comme la plus illustre de toutes les sectes du Paganisme, à la doctrine de Moyse ; & s'efforce de montrer, que ce Philosophe a beaucoup mieux parlé de Dieu, de la production de l'univers, & de la nature de l'homme, que ce grand Legislateur, qu'il traite par tout avec le dernier mépris. Enfin après avoir bien prouvé, à ce qu'il prétend, l'excellence de Platon au-dessus de Moyse ; il ajoûte encore (1) en insultant aux Chrétiens : Pourquoy- « donc avez-vous abandonnée la doctrine éloquente « des Grecs, pour vous attacher à des discours in- « sensez ? «

Réponses que les anciens Chrétiens auroient faites à ces reproches, s'ils eussent suivi en quelque chose la

Que répondoient les anciens Chrétiens à tous ces reproches ? S'ils avoient suivi la Philosophie de Platon, en quoy que ce fut, ne l'auroient-ils pas avoüé dans cette occasion ? N'auroient-ils pas dit : Vous avez tort de croire que nous ayons entierement aban-

τοὺς οὔτε Ἕλληνας, οὔτε Ἰουδαίους, ἀλλὰ τῆς Γαλιλαίων ὄντας αἱρέσεως, ἀνθ᾽ ὅτου περὶ τῶν ἡμετέρων εἵλοντο τὰ παρ᾽ ἐκείνοις.

(1) Idem apud Cyrillum, l. v. Πανταχοῦ δὲ συνασπίζων (Ἰουλιανὸς) τοῖς λόγοις τοῦ Πλάτωνος, καὶ τῶν ἱερῶν γραμμάτων τεθεὶς ἐν ἀμείνοσι τὰ παρ᾽ αὐτοῦ ἰαψευδόμενα, γράφεται πάλιν ἡμᾶς· ἀνθ᾽ ὅτου δὴ λέγων, τῆς Ἑλληνικῆς εὐεπείας ἀπονοσφίσαντες τοῖς τῆς ἀληθείας λόγοις προσκεχωρήκατε. *Il ne me paroît pas croyable que Julien l'Apostat ait donné à la doctrine des Chrétiens le nom de discours de verité : j'ay donc traduit comme si j'avois lû, εὐηθείας.*

Philoſophie Platonicien-ne.

donné vos Philoſophes. Il eſt vray que nous rejettons leurs erreurs ; mais nous les ſuivons dans ce qu'ils ont dit de conforme aux divines Ecritures; nous nous ſervons même utilement de leurs expreſſions, lorſqu'il s'agit d'expliquer nos myſteres ; & dans toutes les matieres purement Philoſophiques , nous ne croyons point pouvoir ſuivre de meilleurs maîtres. Un Philoſophe Peripateticien des derniers ſiecles auroit pû peut-être parler ainſi ; mais les Peres de l'Egliſe qui avoient bien d'autres ſentimens de la Philoſophie payenne, que l'on n'en a eu depuis que le Paganiſme a été abſolument éteint, s'exprimoient auſſi ſur ce ſujet d'une maniere bien differente.

Quelques anciens Chrétiens avoient tant d'horreur de la Philoſophie profane, qu'ils en attribuoient l'invention aux demons.

S'ils n'étoient pas tous du nombre de ces anciens Chrétiens qui regardoient toute cette Philoſophie payenne comme une invention & une production du malin eſprit ; ainſi que Clement d'Alexandrie (2) nous apprend , qu'il y en avoit de ſon temps, qui la traitoient ainſi : Si comme Origene l'aſſure (3) de luy-même, ils n'étoient pas de ceux qui condamnoient juſqu'aux bonnes choſes qu'elle contenoit; auſſi étoient-ils fort éloignez de s'en declarer les ſectateurs ſur quelque matiere que ce pût être. S'il

Les anciens Chrétiens ne ſuivoient

» ſe trouve quelque Philoſophe, dit ſaint Auguſtin (4),

(2) Clemens Alexandr. l. I. Stromaton, pag. 278. edit. Colon. Οἱ δὲ καὶ πρὸς κακοῦ ἂν τὴν φιλοσοφίαν εἰσδεδυκέναι τὸν βίον νομίζουσιν, ἐπὶ λύμῃ τῶν ἀνθρώπων, πρός τινος εὑρετοῦ πονηροῦ. Verum pag. 292. hanc ſententiam refellit, tum alibi, tum l. VI. pag. 693. his verbis: Πῶς οὖν οὐκ ἄτοπον τὴν ἀταξίαν καὶ τὴν ἀδικίαν προσνέμοντας τῷ διαβόλῳ, ἐναρέτου πράγματος, τοῦτον τῆς φιλοσοφίας, δωτῆρα ποιεῖν.

(3) Origenes adverſus Celſum, l. VII. pag. 363.

(4) Auguſt. in Pſal. CXL. Propterea ſi inventus fuerit aliquis eorum hoc dixiſſe, quod dixit & Chriſtus, gratulamur illi, non ſequimur illum.

qui dise la même chose que Jesus-Christ, nous l'en « *aucun Philosophe payen en quoy que ce fut.*
felicitons, mais nous ne le suivons pas ; il est vray, «
ajoûte-t-il encore un peu plus bas, que ces Philoso- «
phes ont parlé quelquefois assez éloquemment ; mais «
Jesus-Christ a parlé veritablement. Autre chose est «
de les loüer comme de grands parleurs, & autre «
chose est de les loüer comme ayant dit la verité. «
Et Minutius Felix (5), après avoir exposé quelques «
sentimens de Platon & des Stoïciens assez conformes «
à ce que l'Ecriture nous enseigne touchant la con- «
sommation du monde, dit expressément ; Vous voyez «
comme les Philosophes disent les mêmes choses que «
nous, non pas que nous ayons suivi leurs traces, mais «
ils ont puisé dans nos Prophetes la verité qu'ils ont «
déguisée. C'est ainsi que Platon & Pythagore n'ont «
rapporté qu'à demi l'opinion touchant l'état de «
l'homme après cette vie, encore ont-ils corrompu «
ce qu'ils en ont dit. «

Voilà les sentimens les plus favorables que les Peres ayent eûs des Philosophes, ils les ont estimez pour leur éloquence, ils les ont loüez quelquefois, mais comme ils auroient pû loüer & comme nous loüons les plus méchans de tous les heretiques. Car enfin il n'y en a pas de si mauvais qui ne dise quel- *Pourquoy ; quelque estime qu'ils puissent avoir pour eux & pour leur éloquence, ils n'avoient garde de les suivre.*

Et infra. Prævaluerunt verba mea verbis eorum. Dicta sunt ab eis quædam diserte, sed a me vera. Aliud est laudare loquacem, aliud laudare veracem.

(5) Minutius Felix in Octav. Animadvertis Philosophos eadem disputare quæ dicimus, non quod nos simus eorum vestigia subsecuti, sed quod illi de divinis prædicationibus Prophetarum umbram interpolatæ veritatis imitati sint. Sic etiam conditionem renascendi sapientium clariores, Pythagoras primus, & præcipuus Plato, corrupta & dimidiata fide tradiderunt.

que chose de bon. Mais les Peres de l'Eglise, on les loüant ainsi, n'étoient pas moins éloignez de les suivre, ou d'adopter leurs sentimens sur ces bonnes choses, qu'ils l'étoient, & que nous le sommes encore, de suivre ces mêmes heretiques. Pourquoy? parce qu'ils suivoient un autre maître devant qui tous ces Philosophes n'étoient rien. Ecoutons encore saint Augustin dans le même endroit (6) : Vous me citez Aristote, dit ce Pere, mais approchez ce Philosophe de Jesus-Christ; & il sera aneanti. Voulez-vous sçavoir qui est Aristote? le voicy: Jesus-Christ parle, & Aristote tremble dans les enfers. Mais Pythagore a dit cecy, Platon a dit cela; comparez-les l'un & l'autre à Jesus-Christ; comparez leur autorité à celle de l'Evangile, comparez ces orgüeilleux, à l'humble crucifié; & ils seront confondus. Disons-leur : Vous avez écrit vos opinions dans le cœur de quelques superbes; mais Jesus-Christ a planté sa croix dans le cœur des Rois; enfin il est mort, & il est ressuscité; pour vous, vous êtes morts; & je ne veux pas chercher à present comment vous ressusciterez un jour. Ces Philosophes qui sont les maîtres des Gentils n'ont donc d'autorité, que jusqu'à ce

Excellent passage de S. Augustin sur ce sujet.

(6) August. in Psal. cxl. Dixit hoc Aristoteles : Adjunge illum Petræ, & absorptus est. Quis est Aristoteles, audiant : Dixit Christus, & apud inferos contremiscit. Dixit hoc Pythagoras, dixit hoc Plato. Adjunge illos Petræ; compara auctoritatem illorum, auctoritati Evangelicæ; compara inflatos Crucifixo. Dicamus eis : Vos litteras vestras conscripsistis in cordibus superborum; ille crucem suam fixit in cordibus Regum. Postremo mortuus est & resurrexit; mortui estis, & nolo quærere quemadmodum resurgatis. Ergo absumpti sunt juxta Petram istam judices eorum. Tamdiu videntur aliquid dicere, donec comparentur Petræ. Propterea si inventus fuerit, &c. ut supra.

qu'on les compare à Jesus-Christ ; ainsi s'il s'en trouve qui ait dit quelque chose de semblable à ce que Jesus-Christ dit, nous l'en loüons, mais nous ne le suivons pas.

Ch. XV.

Réponses des Chrétiens aux reproches que les Payens leur faisoient, d'avoir absolument renoncé à la Philosophie profane.

Réponse de Tatien.

VENONS A PRESENT aux réponses que les anciens Chrétiens & les Peres de l'Eglise donnoient à ces reproches des Payens que nous venons d'exposer ; elles feront voir qu'ils n'étoient pas moins éloignez que saint Augustin, de suivre, en quoy que ce fût, les sentimens de la Philosophie payenne, à laquelle ils avoient renoncé. Enfin Tatien (7) répondant à ces reproches que les Payens luy faisoient ; avoüë, qu'après avoir parcouru une grande partie du monde pour s'instruire de la veritable Philosophie, après avoir étudié toutes les differentes sectes qui étoient parmi les Payens, & en avoir reconnu par luy-même les égaremens, il y a absolument renoncé. C'est pourquoy, dit-il, ayant dit adieu à la présomptueuse vanité des Romains, aux froids discours des Atheniens, & à tous les dogmes mal concertez de leur Philosophie, j'ay embrassé celle des Barbares. Il parle, comme l'on voit, absolument & sans aucune exception, en opposant la Philosophie des Prophetes & des Apôtres à celle des Grecs ; parce qu'ayant renoncé entierement à celle-cy, il n'en reconnoissoit & n'en suivoit point d'autre que celle de l'Ecriture sainte. Il renouvelle la même protesta-

(7) Tatianus, Orat. adv. Græcos. Ταῦτα μὲν ὅσω ὂν παρ' ἄλλοις μαθὼν ἐξεθέμην πολλὴν ἐπιφοιτήσας. γῆν καὶ τοῦτο μὲν σοφιστεύσας τὰ ὑμέτερα...... διόπερ χαίρειν εἰπὼν καὶ τῇ Ῥωμαίων μεγαλαυχίᾳ, καὶ τῇ Ἀθηναίων ψυχρολογίᾳ, δόγμασιν ἀσυναρτήτοις, τῆς καθ' ἡμᾶς βαρβάρου φιλοσοφίας ἀντιποιησάμην.

» tion (8) en finissant son ouvrage. Voilà, dit-il, ô
» Grecs ! le discours que j'ay composé en vôtre fa-
» veur ; moy Tatien sectateur de la Philosophie des
» Barbares, Assyrien de nation, nourri d'abord &
» instruit dans vos sciences, & ensuite dans celle dont
» je fais profession à present.

Raisons qu'il a euës pour préferer la Philosophie des Hebreux à celle des Grecs.

Il n'oublie pas (9) les raisons qu'il a euës d'aban-
donner ainsi la Philosophie des Grecs, pour suivre
» celle des Ecritures saintes ; il dit que l'antiquité de
» ces Ecritures, qui surpasse de beaucoup celle de
» toute la Philosophie Grecque ; leur style simple &
» naïf, l'éloignement de toute affectation qui paroît
» dans ceux qui en sont les Auteurs, la clarté avec
» laquelle elles exposent les principes de toutes cho-
» ses, les Propheties dont elles sont remplies ; l'excel-
» lence des preceptes qu'elles contiennent ; la ma-
» niere admirable dont elles rapportent tout à un
» seul principe & à un seul Auteur : que tous ces ca-
» racteres, dis-je, l'ont convaincu, qu'elles étoient
» toutes divines, & qu'elles seules pouvoient luy dé-
» couvrir la verité qu'il recherchoit.

Tatien se

Je pourrois ajoûter que la maniere extraordi-

(8) Idem ibid. in fine. Ταῦτα ὑμῖν, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες, ὁ κατὰ βαρβάρους φιλοσοφῶν Τατιανὸς συνέταξα· γεννηθεὶς μὲν ἐν τῇ τῶν Ἀσσυρίων γῇ, παιδευθεὶς δὲ πρῶτον μὲν τὰ ὑμέτερα, δεύτερον δὲ ἅτινα νῦν κηρύττειν ἐπαγγέλλομαι.

(9) Idem ibid. pag. 169. ad calcem operum Justini, edit. Colon. Κατ' ἐμαυτὸν γενόμενος ἐζήτουν, ὅτῳ τρόπῳ τἀληθὲς ἐξευρεῖν δυνάμαι. περινοοῦντι δέ μοι τὰ σπουδαῖα, συνέβη γραφαῖς τισιν ἐντυχεῖν βαρβαρικαῖς, πρεσβυτέραις μὲν, ὡς πρὸς τὰ Ἑλλήνων δόγματα, θειοτέραις δὲ ὡς πρὸς τὴν ἐκείνων πλάνην. καί μοι πεισθῆναι ταύταις συνέβη, διά τε τῶν λέξεων τὸ ἄτυφον, καὶ τῶν εἰπόντων τὸ ἀνεπιτήδευτον, καὶ τῆς τοῦ παντὸς ποιήσεως τὸ εὐκατάληπτον, καὶ τῶν μελλόντων τὸ προγνωστικὸν, καὶ τῶν παραγγελμάτων τὸ ἐξαίσιον, καὶ τῶν ὅλων τὸ μοναρχικόν.

nairement forte & piquante, dont Tatien se declare dans tout son ouvrage (1) contre les Philosophes Grecs, & ce qu'il entreprend de prouver, pour abattre leur orgüeil, qu'ils n'avoient rien parmi eux en matiere de science, qu'ils n'eussent tiré des Barbares, marque bien qu'il avoit absolument rompu avec eux, & qu'il n'étoit pas d'humeur de suivre en

declare avec beaucoup de force dans son ouvrage, contre tous les Philosophes.

(1) *Rapportons-en quelques traits. D'abord il se declare contre toute la Philosophie en general, à laquelle il dit que les Chrétiens ont renoncé, parce qu'elle ne contient que des bagatelles & des niaiseries, & que les Philosophes ne sont que de vains discoureurs.* Τούτου χάριν ἀπεταξάμεθα τῇ παρ' ὑμῖν σοφίᾳ, κἂν εἰ πάνυ σεμνός τις ἐν αὐτῇ. κατὰ γὰρ τὸν Κωμικὸν,

Ταῦτ' ἐστὶν Ἐπιφυλλίδες, καὶ στωμύλματα,
Χελιδόνων μουσεῖα, λωβηταὶ τέχνης,
Λαρυγγιῶσί τε οἱ ταύτης ἐφιέμενοι
Καὶ κοράκων ἀφίενται φωνήν.

Ensuite il se mocque de tous les Philosophes les uns après les autres, & reproche en particulier à Platon, que c'est à cause de sa gourmandise qu'il a été chassé par Denys de Syracuse, & vendu comme un esclave. Πλάτων φιλοσοφῶν ὑπὸ Διονυσίου διὰ γαστριμαργίαν ἐπιπράσκετο. *Les Peres de l'Eglise, comme entre autres saint Jean Chrysostome & saint Cyrille, n'ont pas manqué de faire le même reproche à ce Philosophe. Voicy ce que dit saint Cyrille sur ce sujet au livre II. contre Julien.* Ὁποῖος γε μὴν ὁ Πλάτων ἦν, κἂν εἰ μή τις λέγοι, διαβοήσειεν ἂν ἡ ἐξ Ἀθηνῶν ἐπὶ Σικελίαν ἄφοδος. οὐ γὰρ ἀρεσθέντα ταῖς παρ' αὐτοῦ θωπείαις τὸν Διονύσιον, ἀποδόσθαι φασὶν αὐτὸν, ὡς ἀνελευθέρῳ τινὶ πάντως ποινὴν ἐπιθέντα τὴν ἀνδραπόδῳ πρεπωδεστάτην. *Mais pour revenir à Tatien, il dit plus bas des Philosophes, qu'il ne voit pas pour quelle raison quelques-uns d'entre eux reçoivent six cens écus de pension de l'Empereur; si ce n'est pour ne paroître pas inutilement nourrir leur grande barbe, n'étant rien moins d'ailleurs que Philosophes. Il ajoute encore plus bas: Qu'est-ce que vos Philosophes font parmi vous de si grand & de si merveilleux? Rien; sinon, qu'ils portent un manteau qui ne leur couvre qu'une épaule; qu'ils entretiennent de grands cheveux, qu'ils nourrissent une barbe fort longue, qu'ils portent les ongles grands comme les griffes des bêtes; & que se vantant de n'avoir besoin de personne, ils ont recours neanmoins aux corroyeurs, pour faire leurs besaces; aux tailleurs, pour leurs habits; aux tourneurs, pour leur bâton; aux gens riches & aux cuisiniers, pour satisfaire leur gourmandise.*

quoy que ce fût leurs sentimens, ni de retourner à des ruisseaux bourbeux, après avoir trouvé la source infiniment pure des Ecritures saintes. Heureux, s'il ne s'en fût pas écarté dans la suite, pour suivre ses propres imaginations, & celles des Valentiniens, ausquelles il se laissa séduire.

Réponse d'Origene à Celse.

Origene répondant à Celse (2) qui renvoyoit les Chrétiens aux sages de la Grece, & sur tout à Platon qu'il prétendoit être un maître préferable à tous ceux que les Chrétiens suivoient; dit avec cette douceur admirable qui paroît dans tout son ouvrage: » que si Celse avoit nommé ces sages à qui il renvoye » les Chrétiens, il feroit voir que ce sont des aveu- » gles qu'il donne aux Chrétiens pour guides, & qui » ne sont capables que de les faire tomber, ou que » s'ils ne sont pas tout-à-fait aveugles, il est au moins » certain qu'ils se sont égarez dans la plûpart de leurs » dogmes. Pour ce qui est de Platon en particulier, » qu'il laissoit à juger, quelle comparaison il y avoit » à faire entre ce Philosophe, qui ayant connu l'Au-

(2) Origenes l. VII. contra Celsum, pag. 359. edit. Spenceri. Τίνι δὲ καὶ πείθεσθαι ἡμᾶς ὁ Κέλσος βούλεται, ὡς οὐκ ἀπορήσοντας παλαιῶν ἡγεμόνων καὶ ἱερῶν ἀνδρῶν, κατανοητέον. ἀναπέμπει ἡμᾶς ἐπὶ ἐνθέους (ὡς λέγει) ποιητὰς, καὶ σοφοὺς, καὶ φιλοσόφους, μὴ τιθεὶς αὐτοῖς ὀνόματα..... εἰ δὴ ἐτίθει τὰ ὀνόματα ἑκάστου τούτων· καὶ ἀγωνίζεσθαι εὔλογον ἡμῖν ἐφαίνετο, ὅτι τυφλώττοντας περὶ τὴν ἀλήθειαν ὁδηγοὺς ἡμῖν δίδωσιν, ἵνα σφαλλωμεν· ἢ, εἰ καὶ μὴ πάνυ τυφλώττοντας, περὶ πολλά γε τῆς ἀληθείας δόγματα ἐσφαλμένους. Et infra: Εἶτα μετὰ ταῦτα ὡς ἐπὶ ἐναργέστερον διδάσκαλον τῶν θεολογίας πραγμάτων ἀναπέμπει ἡμᾶς ἐπὶ τὸν Πλάτωνα, παρατιθέμενος αὐτοῦ τὰς ἀπὸ τοῦ Τιμαίου λέξεις..... μεγαλοφυῶς μὲν καὶ οὐκ εὐκαταφρονήτως τὴν ἐκκειμένην λέξιν ὁ Πλάτων προφέρεται. Ὅρα δὲ εἰ μὴ φιλανθρωπότερον ὁ θεῖος λόγος εἰσάγει τὸν ἐν ἀρχῇ πρὸς τὸν Θεὸν, Θεὸν Λόγον γενόμενον σάρκα· ἵνα εἰς πάντας δυνατὸς ᾖ φθάνειν ὁ λόγος, ὃν καὶ τὸν εὑρόντα εἰς πάντας ἀδύνατον λέγειν φησὶν ὁ Πλάτων.

teur de cet univers, jugeoit qu'il étoit impossible de le faire connoître à tout le monde ; & l'Ecriture sainte qui nous apprend que le Verbe divin, qui a été en Dieu son Pere dès le commencement, s'est fait chair, pour répandre par tout, comme il a fait, cette premiere verité, dont Platon jugeoit que les hommes étoient absolument incapables.

Réponse d'Eusebe contenuë fort au long dans ses Livres de la Prépar. Evang. Abregé de ce qu'il y dit contre la Philosophie de Platon.

Nous avons déja rapporté les raisons qu'Eusebe produit, pour justifier les Chrétiens du reproche, que les Payens leur faisoient, d'avoir absolument renoncé à toute la Philosophie des Grecs. Il suffit de dire icy en abregé, que ces raisons combattent toute cette Philosophie profane, & particulierement celle de Platon sans aucune exception de quoy que ce puisse être ; puisque pour les bonnes choses qu'elle contient, il fait voir qu'elles sont prises des Livres des Hebreux, où elles se trouvent bien plus parfaitement & sans aucun mélange d'erreur ; que pour les choses indifferentes, comme le sont celles qui regardent la Physique, ce sont des opinions inutiles, incertaines & contredites par tous les autres Philosophes ; & qu'enfin tout le reste de cette Philosophie profane ne consiste que dans les erreurs les plus grossieres. Il ajoûte (3) pour conclusion, qu'à la verité, lorsqu'il compare Platon & les autres Philo-

Pourquoy

(3) Eusebius l. XIV. Præp. Evang. in Procemio. Οὐ μὲν δή τινι τῶν ἀνδρῶν ἀπεχθόμενος, ὧν γε καὶ μέγα θαῦμ᾽ ἔχειν ὁμολογῶ, ὅταν δὴ τοῖς ἄλλοις ὅσάπερ ἀνθρώποις, παραβάλλω τοὺς ἄνδρας. ἐπὰν δὲ τοῖς Ἑβραίων Θεολόγοις τε καὶ Προφήταις, Θεῷ τε τῷ διὰ τούτων τῶν μελλόντων προρρήσεις καὶ θαυμάτων ἐπιδείξεις πεποιημένῳ, ἀτὰρ δὴ τῶν μαθημάτων εὐσεβῶν, δογμάτων τε ἀληθῶν διδασκαλίαν καταβεβλημένῳ· ταῦτ᾽ οἶμαί τινα δεῖν εὐλόγως ἐπιμέμψασθαι, εἰ Θεὸν περὶ ἀνθρώπων, τῶν ἀλη-

les Chrétiens ont abandonné les Philosophes Grecs pour suivre les Prophetes & les Apôtres.

» ſophes à d'autres hommes leurs ſemblables, il les
» eſtime tous beaucoup; mais que lorſqu'il s'agit de
» les comparer aux Theologiens & aux Prophetes des
» Hebreux, ou plûtôt à Dieu même, qui a parlé par
» leur bouche, & qui par leur miniſtere a prédit
» l'avenir, opéré tant de merveilles, & répandu par
» tout le monde la connoiſſance de la veritable Reli-
» gion & de la veritable doctrine; il eſt perſuadé que
» perſonne ne peut être aſſez injuſte, pour trouver
» mauvais, que les Chrétiens ayent preferé Dieu, à
» des hommes; & la verité même, aux foibles con-
» jectures des Philoſophes.

Ch. XVI. *Réponse de S. Cyrille aux reproches de Julien l'Apostat.*

Enfin Saint Cyrille (4) pour répondre aux reproches de Julien l'Apoſtat, & luy faire connoître avec combien de raiſon les Chrétiens rejettoient toute la Philoſophie payenne, employe la même preuve qu'Euſebe, S. Juſtin & tous les autres plus anciens Peres de l'Egliſe. C'eſt en expoſant les

Il rejette toute

θείαν αὐτὴν περὶ θνητῶν λογισμῶν τε καὶ στοχασμῶν τιμώμεθα. Vide eumdem Euſebium cap. XVIII. libri XIII. ſpeciatim de Platone paria ſentientem.

(4) Cyrillus Alexandr. l. II. adverſ. Julianum. Τεθαύμακε δὲ τῶν παρ' Ἕλλησι σοφῶν τὰς ἐπὶ τούτῳ δόξας, μάλιστα δὲ τῶν ἄλλων εὐφημίαις καὶ κρότοις τὴν Πλάτωνος στεφανοῖ. ἐγὼ δὲ, ὅτι μὲν οὐ μετρίως σοβαρεύεται, κἂν τούτῳ δὴ πάλιν παρήσω λέγειν· ὅτι δὲ εἰκαίως ἐπὶ ταῖς Ἑλληνικαῖς εὐρεσιεπείαις ἀνασπᾷ τὴν ὀφρῦν, ὡς ἂν οἷός τε ὦ, πειράσομαι δεικνύειν. χρῆναι δὲ οἶμαι παραθεῖναι πάλιν, ἐκ τῶν παρ' αὐτοῖς βιβλίων ἀπολεξάμενον τὴν ἑκάστου δόξαν, ἣν ἔχειν ἠξίουν περὶ τῆς τοῦ κόσμου κατασκευῆς, εἶτα τὴν Μωσέως κοσμογένειαν ἀντιπενεγκεῖν. ὀφθήσεται γὰρ οὕτω τοῖς ἐντευξομένοις καὶ τῆς ἐκείνων στωμυλίας ὁ λῆρος, καὶ τῶν Μωσέως γραμμάτων τὸ ἀκραιφνὲς εἰς ἀλήθειαν. Πλούταρχος τοίνυν, ἀνὴρ τῶν παρ' αὐτοῖς οὐκ ἄσημος γεγονὼς, &c. Tum deſcriptis e Plutarchi libro variis Philoſophorum de Mundo opinionibus, ſubdit Cyrillus: Ἀκούετε, ὦ ἄνδρες, καὶ συνίετε λοιπὸν πόσος ἐν τούτοις ὁ λῆρος..... ἁπαξαπλῶς κατίδοι τις ἂν, οἱονεὶ μεθύοντα τῇδέ τε καὶ κἀκεῖσε διαρριπτούμενον τὸν ἐφ' ἑκάστῳ λόγον αὐτῶν.

incertitudes & les contradictions perpetuelles de cette Philosophie ; non seulement sur les matieres qui appartiennent à la Theologie ; mais encore sur celles qui sont propres de la Physique, & qui n'ont point de rapport à la Religion. C'est pourquoy il copie, à l'exemple d'Eusebe, une partie du Livre de Plutarque, qui contient tous ces differens sentimens des Philosophes, & les traite tous de discours badins, inconsiderez, temeraires, & semblables à ceux de gens, à qui les fumées du vin ont troublé le cerveau.

la Philosophie payenne à cause de son incertitude & de ses contradictions.

Mais, ajoûte-t-il (5), puisque Julien a jugé à propos de distinguer Platon des autres Philosophes, & de s'attacher particulierement à ses opinions, j'avoüeray en effet que Platon & Pythagore ont

« *Il s'attache en particulier à celle de Platon, & la rejette absolument*

(5) Idem Cyrillus ibid. Ἐπειδὴ δὲ τὸν Πλάτωνα τῶν ἄλλων ἐκκεκρικώς, ταῖς αὐτοῦ μάλιστα δόξαις ἐμφιλοχωρεῖ, φαίην ἂν ὅτι Πλάτων τε καὶ Πυθαγόρας δεδόξασι μέν πως ἐπιεικέστερον περί τε Θεοῦ καὶ κόσμου. συνειλόχασι δὲ τὴν εἰς τοῦτο παίδευσιν εἴτουν ἐπιστήμην Αἰγυπτίοις ἐμβεβληκότες, παρ' οἷς δὴ πολὺς ὁ περὶ τοῦ πανσόφου Μωσέως λόγος ἦν, καὶ τῶν παρ' αὐτοῦ δογμάτων τὸ θαῦμα ἐτετίμητο, πλὴν αὐτόν τε φαίνει ἑαυτῷ τὸν Πλάτωνα τἀναντία δοξάσαι, καὶ τὸν αὐτοῦ φοιτήσαντα τὸν Ἀριστοτέλη, μὴ τὰ αὐτοῦ μᾶλλον ἑλέσθαι φρονεῖν, ἀντιφέρεσθαι δὲ καὶ ἀντεξάγειν αὐτῷ. φησὶ μὲν γὰρ ὁ Πορφύριος δοξάσαι τὸν Πλάτωνα, &c. Et infra. Καὶ πάλιν ὁ μὲν δὴ δεινὸς καὶ διαβόητος Πλάτων τρεῖς ἀρχὰς εἶναι τοῦ παντὸς διορίζεται, Θεὸν, καὶ ὕλην, καὶ εἶδος· καὶ Θεὸν μὲν εἶναι φησὶ τὸν ποιητήν· ὕλην δὲ, τὸ ὑποκείμενον· εἶδος δὲ, τὸ ἑκάστου τῶν γινομένων παράδειγμα. Ἀνθίσταται δὲ πάλιν Ἀριστοτέλης αὐτῷ, καὶ οὐ συμβαίνει καθάπαξ· τὸ γὰρ εἶδος, ἀρχὴν ἢ φρονεῖν ἢ λέγειν οὐκ ἀξιοῖ, δύο δὲ εἶναι φησὶ τὰς ἀρχὰς, Θεὸν καὶ ὕλην, &c. Et infra : Τίσιν οὖν ἄρα προσνενευκότες οἱ τῆς ἀληθείας ἐρευνηταὶ τὴν ἀμώμητον καὶ ἀπλανεστάτην διατρέχειν τρίβον ; τίνα τῶν ὠνομασμένων, τοῦ ψευδοεπεῖν ἀπαλλάξομεν ; τίνι τὴν ψῆφον τοῦ κατὰ μηδένα διεσφάλθαι τρόπον, δώσομεν ἄξιον ; μᾶλλον δὲ πῶς ἂν εἶεν ἀξιόχρεῳ πρός γε τὸ δεῖν ἀναπεῖσαί τινας, οἵγε τοσοῦτον διημαρτήκασι τἀληθοῦς, ὡς μὴ μόνον ἀλλήλων, ἀλλὰ καὶ ταῖς σφῶν αὐτῶν ἀντιφέρεσθαι δόξαις ; ἐπειδὴ δὲ ταῦτα καὶ καταπέπτωκεν ὁ πάνσοφος Ἰουλιανὸς, καὶ, &c.

par la même raison.

» parlé en quelque façon plus passablement que les » autres de Dieu & du monde ; parce qu'ayant été en » Egypte, ils y ont entendu parler de Moyse & de ses » dogmes, qui y étoient très-celebres ; neanmoins il » n'est pas moins vray, que ce Philosophe s'est souvent » contredit luy-même, & qu'Aristote son disciple, » non seulement n'a pas suivi ses sentimens, mais les » a encore refutez de toutes ses forces. En effet Por» phyre nous apprend que Platon a enseigné que le » ciel est un corps composé des quatre élemens, ce » qu'il prouve par le nom qu'on luy donne. Mais » Aristote est d'un avis bien different, car rejettant » ce sentiment, il a inventé un cinquiéme élement » tout different des quatre autres, qu'il donne au ciel » pour substance. Platon soûtient que le monde est » animé, intelligent, & gouverné par une Providence ; » qu'il a été produit, & qu'il peut être détruit. Aristote » son Disciple nie tout cela ; & dit au contraire, que » le monde n'est ni animé, ni intelligent, ni gouverné » par la Providence ; qu'il n'a pas été produit ; qu'il » n'a point eu de commencement, & qu'il n'aura point » de fin. De plus ce Philosophe si vanté établit trois » principes de l'univers, Dieu, la matiere & l'idée ; » Dieu, comme l'Auteur ; la matiere, comme le sujet » sur lequel il a travaillé ; l'idée, comme le modele » qu'il a consulté pour produire toutes les creatures. » Aristote s'éleve encore contre luy là-dessus, car il a » juré de ne convenir jamais avec son maître sur un » seul point. Il rejette donc l'idée, & ne peut souffrir » qu'on en fasse un principe, n'en reconnoissant que » deux, Dieu & la matiere. Platon ayant établi ces

Aristote opposé en tout à Platon.

trois principes, ne laisse pas d'en ajoûter un quatriéme, qu'il appelle l'ame du monde. De plus, après avoir dit que la matiere a été sans commencement, il dit ensuite qu'elle a été produite. Enfin après avoir dit que l'idée quelle qu'elle puisse être subsiste par elle-même, il dit ailleurs en se contredisant manifestement qu'elle subsiste seulement dans les pensées de Dieu, & qu'elle n'a par elle-même ni essence propre ni substance. Que conclut saint Cyrille de ces divisions de Platon & d'Aristote? qu'ils sont tous deux également indignes de créance, sur tous les points de leur Philosophie. A qui donc de ces deux Philosophes, ajoûte-t-il, ceux qui recherchent la verité, pourront-ils donner la préference? Lequel des deux declarerons-nous n'avoir point dit faux? Auquel accorderons-nous de ne s'être point trompez? Ou plûtôt comment ne seroient-ils pas tous deux également indignes d'être crus; puisqu'ils se sont éloignez de la verité jusqu'au point, non seulement de ne pouvoir s'accorder entre eux; mais encore, de ne s'accorder pas seulement avec eux-mêmes. Julien qui se vante de tout sçavoir, le voit bien, & il en doit être confondu.

Platon & Aristote également indignes de créance sur tous les points de leur Philosophie.

Il faut que j'avouë icy un scrupule que j'ay; & qui m'est déja venu plus d'une fois, en copiant ces sortes de passages des SS. Peres, où Aristote est aussi peu menagé que Platon. J'apprehende que cela ne fasse de la peine à ceux qui estiment beaucoup ce Philosophe, qui est en effet très-estimable, & qui suivent, ou ces sentimens en Philosophie, ou son excellente methode en Theologie: car on n'aime

La maniere dont S. Cyrille & tous les autres Peres de l'Eglise parlent de Platon, marque visiblement qu'ils n'ont point été Platoniciens.

point du tout à entendre parler mal de ceux que l'on estime, ou dont l'on suit les sentimens. Mais cela même prouve ce que je prétends; car puisque saint Cyrille & les autres Peres de l'Eglise n'ont point eu de peine d'entendre mépriser Platon, non plus qu'Aristote, & qu'ils n'ont rien omis au contraire pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils avoient, n'est-ce pas une marque bien sensible qu'ils n'ont été ni Platoniciens, ni Peripateticiens? N'est-ce pas même une preuve, qu'il n'y avoit personne parmi les anciens Fidelles, qui fût attaché à ces Philosophes?

Les anciens Chrétiens ne reconnoissoient point d'autre Philosophie que le Christianisme.

Mais écoutons un autre reproche de Julien l'Apostat; il confirmera parfaitement ce que nous avons dit jusqu'à present, que les anciens Chrétiens ne suivoient & ne reconnoissoient point d'autre Philosophie que celle de l'Ecriture sainte, dans laquelle ils trouvoient tout ce qui leur étoit necessaire, pour devenir de vrais & de parfaits Philosophes. On a pû voir que c'étoit-là en effet leur sentiment, & par le nom même de Philosophes & de Philosophie qu'ils donnent constamment à la doctrine du Christianisme, & à ceux qui en font profession; & par l'opposition perpetuelle qu'ils font de cette sainte & divine Philosophie à celle des Grecs, à qui ils ne veulent pas accorder ce nom, ou qu'ils montrent le porter faussement. On l'a pû voir sur-tout, par les preuves qu'ils apportent, que tout ce qu'il y a de bon dans la Philosophie des Grecs vient originairement de celle des Hebreux, & par le soin qu'ils se donnent de montrer, comme Eusebe le fait fort au long, que l'on trouve dans cette divine Philosophie, toutes les par-

ties dans lesquelles les Grecs divisoient la leur ; je veux dire la Logique, la Morale, & la Physique, soit celle qui traite des êtres spirituels, ou celle qui traite de la nature des corps sensibles & materiels.

Ce que Julien l'Apostat oppose à ce sentiment en faveur de la Philosophie profane.

Julien l'Apostat fait tout ce qu'il peut pour refuter ce sentiment des Peres de l'Eglise, ou du moins pour montrer, que toutes ces sciences se trouvoient bien plus parfaitement dans la Philosophie des Grecs, que dans celle de l'Ecriture sainte. Il paroît sur-tout irrité contre Eusebe (6), sur ce qu'il soûtient que les Livres saints contiennent une fort bonne Logique, & même, comme il le prouve, préférable à celle de Platon. Julien ne luy oppose rien neanmoins qui détruise son sentiment ; mais se jettant ridiculement à l'écart, il prétend que la medecine n'a jamais été cultivée chez les Hebreux, comme elle la été chez les Grecs. Mais quel rapport y a-t-il entre la Medecine & la Logique ? Pour ce qui est de la Mo-

(6) Julianus apud Cyrillum, l. VII. pag. 222. edit. Paris. Καίτοι βούλεται ὁ μοχθηρὸς Εὐσέβιος, εἶναί τινα καὶ παρ' αὐτοῖς ἑξάμετρα, καὶ φιλοτιμεῖται λογικὴν εἶναι πραγματείαν παρὰ τοῖς Ἑβραίοις, ἧς τοὔνομα ἀκήκοε παρὰ τοῖς Ἕλλησι. ποῖον ἰατρικῆς εἶδος ἀνεφάνη παρὰ τοῖς Ἑβραίοις, ὥσπερ ἐν Ἕλλησι τῆς Ἱπποκράτους καὶ τινων ἄλλων μετ' ἐκεῖνον αἱρέσεων. *Ce reproche de Julien se rapporte à ce que dit Eusebe, l. XI. de la Prép. Evang. chap. V. & VI. où il fait voir que la Logique des Hebreux est préferable à celle de Platon, & des autres Philosophes Grecs. Pour ce que Julien ajoûte touchant Hippocrate & la Medecine, saint Cyrille y répond trois choses. La premiere, qu'il ne s'agit point de la Medecine, mais de la Religion. La seconde, qu'il y a eu aussi parmi les Hebreux de très-habiles Medecins. La troisiéme, qu'outre ces Medecins, il y a eu parmi eux un grand nombre de Prophetes & de saints Personnages, qui avoient reçû de Dieu le pouvoir de guerir toutes sortes de maladies, & de ressusciter même les morts.*

rale, il prétend qu'il n'y a point de comparaison à faire (7) entre les Proverbes de Salomon, & les Parénéses d'Isocrate, ou les Poëmes de Phocylide & de Théognis. Pour ce qui est enfin de la Physique, il s'efforce de montrer que celle de Platon l'emporte de beaucoup sur celle de Moyse. Nous avons vû ce que saint Cyrille a répondu sur ce dernier point, & je passe ce qu'il dit sur les autres pour venir à l'objection de Julien dont il s'agit, & qui est une suite de ce sentiment des SS. Peres que nous venons d'exposer.

Nouvelle objection qu'il fait aux Chrétiens à ce sujet.

» Pourquoy-donc, dit cet Apostat (8), étudiez-
» vous les sciences des Grecs, puisque vous dites que
» vos Ecritures suffisent pour vous rendre habiles en
» tout? Vous devriez certainement vous en abstenir,
» bien plus que des viandes immolées aux idoles; puis-
» que ces viandes, comme l'enseigne vôtre Apôtre,
» ne peuvent vous nuire; au lieu que cette étude vous

(7) Idem Julianus ibid. pag. 224. Ὁ σοφώτατος Σαλωμὼν παρόμοιός ἐστι τῷ παρ' Ἕλλησι Φωκυλίδῃ, ἢ Θεόγνιδι, ἢ Ἰσοκράτει; εἰ γοῦν παραβάλοις τὰς Ἰσοκράτους παραινέσεις ταῖς ἐκείνου παροιμίαις, εὕροις ἂν εὖ οἶδα τὸν τοῦ Θεοδώρου κρείττονα τοῦ σοφωτάτου βασιλέως. *Saint Cyrille répond que les Poëmes de Phocylide & de Theognis ne sont pas mauvais pour amuser des enfans; que les Parénéses d'Isocrate peuvent être utiles aux jeunes gens, mais que les jeunes & les vieux trouvent également dans les Proverbes de Salomon d'excellens preceptes pour regler leur conduite, & vivre d'une maniere conforme aux loix divines & humaines.*

(8) Idem Julianus ibid. pag. 229. Τοῦ χάριν ὑμεῖς τῶν παρ' Ἕλλησι παρεσθίετε μαθημάτων, εἴπερ αὐτάρκης ὑμῖν ἐστιν ἡ τῶν ὑμετέρων γραφῶν ἀνάγνωσις. καίτοι κρεῖττον ἐκείνων εἴργειν τοὺς ἀνθρώπους, ἢ τῆς τῶν ἱεροθύτων ἐδωδῆς, &c. Et infra : Εἶτα οὕτως ἐστὲ δυστυχεῖς καὶ ἀνόητοι, ὥστε νομίζειν θείους μὲν ἐκείνους λόγους, ὑφ' ὧν οὐδεὶς ἂν γένοιτο φρονιμώτερος, οὐδὲ ἀνδρειότερος, οὐδ' ἑαυτοῦ κρείττων. ὑφ' ὧν δὲ ἔνεστιν ἀνδρείαν, φρόνησιν, δικαιοσύνην προσλαβεῖν, τούτους ἀποδίδοτε τῷ σατανᾷ, καὶ τοῖς τῷ σατανᾷ λατρεύουσιν.

enleve

enleve tous les jours ce que vous avez de meilleur «
parmi vos ſectateurs, qui vous quittent, lorſqu'ils «
ont lû nos Livres. Vous feriez donc bien mieux de «
les défendre que les viandes immolées. Enſuite après «
avoir dit que, s'ils ne le font pas, cela vient de ce qu'ils ſont convaincus que l'étude de la Philoſophie & des autres ſciences des Grecs, eſt bien plus propre pour cultiver l'eſprit, & former de grands hommes en tout genre, que celle de l'Ecriture ſainte ; il
ajoûte : Et neanmoins vous êtes ſi miſerables & ſi in- «
ſenſez que de croire vos Ecritures divines, quoique «
perſonne ne ſoit jamais devenu par leur moyen ni «
plus ſage, ni plus courageux, ni meilleur ; & d'at- «
tribuer au contraire à Satan & à ſes ſuppôts celles «
qui donnent le courage, la ſageſſe & la juſtice. «

Ch. XVII. *Réponſe de S. Cyrille, qui fait voir l'uſage que les Chrétiens faiſoient de Livres des payẽs Philoſophes ou autres.*

VOILA une nouvelle preuve qui montre que les anciens Chrétiens avoient une ſi grande averſion de la Philoſophie payenne, qu'il s'en trouvoit parmi eux qui en attribuoient l'invention au demon. Mais ſaint Cyrille (9) après avoir vengé en paſſant, la majeſté de Dieu & de ſes ſaintes Ecritures, contre les blaſphêmes de Julien, qu'il compare pour ce ſujet à

(9) Cyrillus ibid. Ἄκουε οὐρανὲ, καὶ ἐνωτίζου γῆ· ἰδοὺ γὰρ, ἰδοὺ τὸ Ῥαψάκου πάλιν τῆς τοῦ Θεοῦ δόξης κατευρύνεται στόμα, καὶ ἀδικίαν εἰς τὸ ὕψος λαλεῖ, καθὰ γέγραπται, καὶ τῆς καθ' ἡμῶν γλωσσαλγίας οὐδὲν, ὡς ἔοικεν, ἡγεῖται τὸ ἄμεινον. Ἀπόχρη μὲν οὖν ἡ θεόπνευστος γραφὴ, καὶ πρός γε τὸ δεῖν ἀποφῆναι σοφοὺς, καὶ δοκιμωτάτους, καὶ διαρκεστάτην ἔχοντας σύνεσιν τοὺς ἐντεθραμμένους αὐτῇ, δεδεήμεθα δὲ πρὸς τοῦτο τὸ σύμπαν οὐδενὸς τῶν ἔξωθεν διδασκάλων. ἐπειδὴ δέ ἐστι γλυκὺ τὸ πάντα εἰδέναι, ταύτῃ τοι καὶ μάλα ἐμφρόνως καὶ τὰς τῶν Ἑλλήνων πολυπραγμονοῦμεν δόξας, ἃς δὴ καὶ ἀφ' ἑκάστῳ συνειλόχασι τῶν πραγμάτων, περί γε τῶν ἄλλων ἐπὶ Θεοῦ· εἶτα γέλωτος αὐτοὺς ἀφορμὴν πεποιήμεθα, μυρίους μὲν ὅσους καὶ ἀριθμοῦ κρείττονας Θεοὺς τιμᾷν ᾑρημένους, καὶ ἀκαθάρτων δαιμονίων σέβοντας πληθὺν, καὶ αὐτοῖς τάχα που τοῖς αὐτὰ προσκυνοῦσιν ἀγνοουμένην.... παρεθέντες τοίνυν, καθά φησιν

l'impie Rabsace, dont il est parlé dans le quatriéme livre des Rois ; se contente de soûtenir simplement „ qu'en effet les divines Ecritures suffisent, pour éle- „ ver ceux qui y sont nourris, à la plus haute sagesse ; „ & qu'aprés elles, on n'a que faire d'avoir recours à „ des maîtres étrangers : Que neanmoins comme il est „ bon de tout sçavoir, les Chrétiens ont raison de „ chercher à s'instruire des sentimens des Payens, sur „ toutes sortes de matieres ; mais particulierement sur „ celles qui ont rapport à Dieu : Qu'ils en prennent „ occasion de se mocquer de l'extravagante supersti- „ tion qui leur fait reconnoître & adorer un nombre „ presque infini de divinitez, ou plûtôt de demons, „ sans parler du Ciel, du Soleil, de la Lune & des „ Etoiles qu'ils mettent aussi au rang des Dieux, en „ confondant tout : & qu'enfin les mêmes Chrétiens „ apprennent encore par cette étude, ce qu'ils doivent „ penser des plus grands Theologiens du Paganisme, „ qui racontent eux-mêmes de si grandes infamies de „ leurs Dieux, qu'on ne peut les entendre sans en „ avoir l'imagination soüillée. Ainsi donc, continuë „ saint Cyrille, nous lisons les Livres des Payens, & „ en voyant les pernicieuses erreurs dont ils sont rem- „ plis, nous en admirons davantage les saintes & di- „ vines Ecritures inspirées de Dieu ; car qu'y a-t-il par „ tout ailleurs de bon & d'utile que l'on ne trouve en „ elles ? Saint Cyrille fait ensuite le plus bel éloge de l'Ecriture sainte, de l'excellence de ses dogmes, de

Les divines Ecritures suffisent aux Chrétiens pour les élever à la plus haute sagesse.

Elles contiennent tout ce qui se trouve de bon par tout ailleurs.

αὐτὸς, τῶν παρ' Ἕλλησι μαθημάτων, εἶτα τὸ βλάβος εὑρίσκοντες ἐν αὐτοῖς, τότε δὴ τότε καὶ ἔτι μειζόνως τοὺς ἱερούς τε καὶ θείους κατατεθήπαμεν λόγους· φημὶ δὴ τὴν θεόπνευστον γραφήν. τί γὰρ τῶν ὀνησιφόρων οὐκ εὕρηται παρ' αὐτῆς; σοφὸν μὲν γὰρ, &c.

la pureté de sa Morale, & de la sainteté des Prophetes par l'orgaïne desquels Dieu nous l'a donnée. Il montre sur-tout, que rien n'a manqué à Moyse (1) le premier de ces Prophetes, de tout ce que l'on peut desirer dans un Sage accompli; & il défie les Payens de produire un seul d'entre eux, qui ne luy ait été de beaucoup inferieur en tout; jusques-là qu'il faut qu'ils avoüent, que s'ils sçavent quelque chose, c'est à luy qu'ils en ont l'obligation, puisque leurs Lettres mêmes, leur Ecriture, & enfin toute leur Grammaire, vient originairement de luy. Que Julien, conclut-il, apprenne de-là, à rabattre de sa fierté, & qu'il n'entreprenne plus de nous demander pourquoy nous nous mêlons d'étudier les sciences des Grecs, puisque nous soûtenons que nos Ecritures nous suffisent.

Moyse a été un sage & un Philosophe parfait, les Grecs luy doivent tout ce qu'ils sçavent.

On peut juger par cette réponse de saint Cyrille, combien les anciens Chrétiens étoient persuadez que l'Ecriture sainte contenoit tout ce qui leur étoit necessaire de sçavoir, & même tout ce qui pouvoit se

Sentiment de S. Augustin conforme à celuy de S. Cyrille, sur l'excellence des

(1) Idem infra. Εἶμι δὲ δὴ καὶ ἐπ' αὐτὸν ἤδη τὸν ἱεροφάντην Μωσέα. εἶτα τίς ἐκείνου σοφώτερος, ἡγοῦν ἐγγὺς καὶ κατὰ βραχὺ παρελθὼν διδασκέτω. τὴν μὲν οὖν τὴν γλῶσσαν Ἑβραῖος, τό γε μὴν εἰς θεωρίας καὶ τοῦ εἰς λόγους ἐντεχνὲς οὐκ ἀθαυμάστως ἔχων. Εὐπόλεμος γοῦν ὁ ἱστορικὸς τοὺς ἐπ' αὐτῷ λόγους συντιθεὶς, ἐν τῷ περὶ τῶν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ βασιλέων φησὶν ἐναργῶς, Μωσέα δὴ πρῶτον γενέσθαι σοφὸν, καὶ γραμματικὴν τοῖς Ἰουδαίοις παραδοῦναι, τὴν τὸ τηνικάδε τάχα που νενομισμένην. Φοίνικας δὲ παρ' αὐτῶν κατακτήσασθαι τε τὴν ἐπιστήμην, ἅτε δὴ καὶ ὁμόρους ὄντας Ἰουδαίοις, παραδοῦναι δὲ τοῖς Ἑλλήνων παισὶ, Κάδμου δηλονότι παρ' αὐτοῖς γεγονότος, καὶ αὐτὰ δὲ διδάξαντος τὰ πρῶτα στοιχεῖα...... ὁ τοίνυν καὶ αὐτὴ τῶν πρώτων στοιχείων ἐπιστήμη παρ' Ἑβραίων ἥκει τοῖς Ἕλλησι μεταλαβόντος τοῦ Κάδμου, κάτω συρέτω τὴν ὀφρῦν, ὁ φάναι τολμήσας Ἰουλιανὸς, τοῦ χάριν ὑμεῖς τῶν παρ' Ἕλλησι παρεσθίετε μαθημάτων, εἴπερ αὐτάρκης ὑμῖν ἐστὶν ἡ τῶν ὑμετέρων γραφῶν ἀνάγνωσις;

divines Ecritures.

trouver ailleurs de bon & d'utile. On trouve ce même ſentiment dans ſaint Auguſtin (2) qui ſoûtient que toute la ſcience que l'on peut tirer des Livres des Gentils, n'eſt rien en comparaiſon de celle que l'on
» trouve dans l'Ecriture ; car, dit-il, tout ce que l'on
» peut apprendre ailleurs, s'il eſt bon, s'y trouve ; s'il
» eſt mauvais, il y eſt condamné ; & après que l'on y
» aura trouvé tout ce que l'on peut apprendre ailleurs
» d'utile, on y trouvera de plus une infinité d'autres
» connoiſſances que l'on ne rencontre nulle part ; &
» qui ne ſe trouvent que dans la profondeur & la ſim-
» plicité également admirables de ces divins Livres.

Les Chrétiens n'eſtimoient que le langage des livres du paganiſme, & rejettoiēt tout le reſte.

Ne quittons pas encore ſaint Cyrille, qui en répondant à une nouvelle objection, va nous fournir une nouvelle preuve, que les SS. Peres n'ont point ſuivi d'autre Philoſophie, que celle de l'Ecriture ſainte. Cette objection regarde le ſtyle des Livres ſacrez :
» Quelqu'un me dira peut-être, dit ſaint Cyrille (3),

(2) Auguſt. l. II. de Doctr. Chriſt. cap. XLII. Quantum autem minor eſt auri, argenti, veſtiſque copia, quam de Ægypto ſecum ille populus abſtulit, in comparatione divitiarum quas poſtea Jeroſolymæ conſecutus eſt, quæ maxime in Salomone rege oſtenduntur, tanta ſit cuncta ſcientia, quæ quidem eſt utilis, collecta de libris gentium, ſi divinarum Scripturarum ſcientiæ comparetur. Nam quidquid homo extra didicerit, ſi noxium eſt, ibi damnatur ; ſi utile, ibi invenitur. Et cum ibi quiſque invenerit omnia quæ utiliter alibi didicit, multo abundantius ibi inveniet ea quæ nuſquam omnino alibi, ſed in illarum tantummodo Scripturarum mirabili altitudine & mirabili humilitate diſcuntur.

(3) Idem Cyrillus ibid. pag. 232. Ἀλλ' ἴσως ἐρεῖ τις, ἡ μὲν θεία γραφὴ κοινήν τε καὶ ἀγελαίαν, καὶ ἅπασι κατημαξευμένην ἔχει τὴν λέξιν· εὐστομεῖ δὲ τὰ Ἑλλήνων, καὶ καταπλουτεῖ τὸ ἐπίχαρι, καὶ πρός γε τούτῳ τὸ εὐεπές. Φαμὲν οὖν ὅτι γλώττῃ μὲν Ἑβραίων ἐλαλήθη τὰ Προφητῶν, καὶ αὐτὰ δὲ τὰ Μωσέως, ἵνα καὶ ὑπάρχῃ γνώριμα μικροῖς καὶ μεγάλοις, μετεποιήθη χρησίμως εἰς τὸ τῆς γλώττης εὐτριβές, καὶ δυσέφικτον ἐχούσης παντελῶς οὐδέν. εἰ δὲ πολὺ τὸ εὔκοσμον τὰ Ἑλλήνων ἔχει, καὶ τὸ

que l'Ecriture ſainte n'eſt conçûë qu'en termes vulgaires, & que les Livres des Grecs au contraire ſont écrits avec beaucoup d'élegance & d'agrémens. Nous répondons, continuë-t-il, que Moyſe & les autres Prophetes des Hebreux ont écrit dans leur Langue d'un ſtyle ſimple, parce qu'ils ont voulu rendre leurs Livres plus connus, plus utiles & plus proportionnez à la capacité de tout le monde; & ſi le ſtyle des Livres des Grecs eſt plus agreable & plus travaillé, ce qu'ils contiennent n'en eſt pas moins abſurde ni moins éloigné de toute verité; puiſqu'il n'y en a point qui n'enſeigne la pluralité des Dieux. Or tout homme ſage doit eſtimer, non pas un Auteur qui n'a que de l'éloquence & de la politeſſe dans ſon diſcours; mais celuy qui, quoique moins éloquent, peut luy enſeigner les veritables ſentimens que l'on doit avoir de Dieu, le former à toutes ſortes de vertus, & luy en faciliter la pratique; c'eſt le fruit que l'on retire de la lecture des divines Ecritures: il n'y a perſonne qui n'en devienne meilleur pour luy-même & plus utile aux autres; mais pour ce qui eſt des Livres Grecs, il n'y a que l'élegance du diſcours, que l'on puiſſe y apprendre, il ne faut en rien attendre davantage ni pour la ſageſſe ni pour la vertu.

Ce que ſont tous les livres des Auteurs payēs, comparez à ceux de l'Ecriture ſainte.

ἀπόλεκτον εἰς ἠχώ, ἀλλ' ἐν ἐκβολῇ τοῦ πρέποντος γεγονότα φαίνεται, καὶ τῆς ἀληθείας ἡμαρτηκότα. μυρίους γὰρ μυθολογοῦσι θεούς, τὸν ἕνα δὲ φύσει καὶ ἀληθῶς εἰσάπαν ἠγνοηκότες. ἐπαινέσαι δ' ἄν τις εἴγε σωφρονοίη οὐ τὸν εὐστομεῖν μὲν εἰδότα καὶ κεκομψευμένων ῥημάτων ἐπιστήμονα, &c. Et infra: Οὐκοῦν ἀπὸ μὲν τῆς θεοπνεύστου γραφῆς ἑαυτοῦ βελτίων ἂν γένοιτο πᾶς τις ὤν, καὶ μὴν καὶ ἑτέροις οὐκ ἀσυντελὴς εἰς ὄνησιν. ἀπὸ δέ γε τῶν Ἑλληνικῶν μαθημάτων καλλιεπῆσαι μόνον, κερδανεῖ πρὸς τούτῳ τὸ σύμπαν οὐδὲν εἰς γε τὸ εἶναι σεπτὸς καὶ ἐπιεικής, ἐγκρατείας τε καὶ σεμνότητος ἐραστής.

» Ainsi, conclut S. Cyrille (4), en lisant les Livres des
» Grecs, nous en loüons le langage, mais nous en re-
» jettons les sentimens, pour nous attacher aux divi-
» nes Ecritures, où brille l'éclat de la pure verité, où
» l'on trouve la connoissance exacte de tous les dog-
» mes, & toute sorte d'excellens preceptes qui peuvent
» rendre un homme parfait, & l'orner de toutes les
» vertus. Il ajoûte encore un peu plus bas, que c'est
» dans les Livres de l'Ecriture que tous les Chrétiens
» se forment à la vertu, & qu'ils ne se servent des Li-
» vres profanes que pour s'exercer dans la Langue
» Grecque (5), que l'on ne peut pas dire être une in-

Les Chrétiens se forment à la vertu & à la sagesse dans les livres de

(4) Idem infra pag. 233. Περιεργαζόμενοι δὲ τὰς Ἑλλήνων συγγραφάς, τὴν μὲν τῶν λέξεων ἐπαινοῦμεν συνθήκην, καὶ τὸ εὔρυθμον εἰς λόγους, ἀπανιστάμενοι δὲ τῶν ἐν αὐταῖς δογμάτων, ταῖς ἁγίαις μᾶλλον προσκεκλίμεθα γραφαῖς. ἐναστράπτει γὰρ αὐταῖς τῆς ἀληθείας τὸ κάλλος καὶ δογματικῆς ἀκριβείας ἐνσεσώρευται γνῶσις, καὶ πᾶν εἶδος ὑποθηκῶν ἀγαθῶν, δι' ὧν ἂν γένοιτό τις ἁπάσης εὐθὺς ἐπίμεστος ἀρετῆς, καὶ τοῖς ἐξ ἀγαθουργίας αὐχήμασιν εὖ μάλα διαπρεπής. Et infra pag 234. in fine: Ἀπὸ μὲν τοίνυν τῶν ἱερῶν γραμμάτων τῆς θεοπνεύστου γραφῆς παντὸς τρόπου ἀρετῆς πεπαιδεύμεθα. χρώμεθα δὲ τοῖς Ἑλλήνων λόγοις οἷον τι προγύμνασμα τῆς ἀληθοῦς παιδείας τὸ χρῆμα ποιούμενοι, καὶ ἐπείπερ τὴν Ἑβραίων φωνὴν οὐκ ἠσκήμεθα, ταῖς τῶν ἀστείων δογμάτων ἐπαγγελίαις ὑπηγάγομεν τὴν ἀτθίδα. θεόσδοτος γὰρ, ὡς ἔφην, μετὰ τῶν ἄλλων ἡ γλῶσσα, καὶ οὐ τῆς Ἑλλήνων δεισιδαιμονίας εὕρημα φαίη τις ἂν αὐτήν.

(5) *L'Historien Socrate, qui dans le III. livre de son Histoire Ecclesiastique parle de l'utilité que l'on peut retirer de la lecture des livres des Payens, contre ceux qui l'estimoient pernicieuse au Christianisme, n'en reconnoît pareillement que ces deux usages. Le premier, pour se perfectionner dans l'art de bien dire. Le second, pour réfuter les erreurs des Payens, & les combattre par leurs propres armes. Il confirme ce qu'il avance, par l'exemple & la conduite des plus anciens Docteurs de l'Eglise, qui, selon luy, en ont toûjours usé de la sorte.* Καὶ τί δεῖ περὶ τούτων μηκύνειν τὸν λόγον; καὶ ἀνέκαθεν ὡς ἔκ τινος μὴ κεκωλυμένης συνηθείας, οἱ κατὰ τὰς ἐκκλησίας διδάσκαλοι, δείκνυνται ἄχρι γήρως τὰ Ἑλλήνων ἀσκούμενοι· τοῦτο μὲν εὐγλωττίας χάριν καὶ γυμνασίας τοῦ νοῦ, τοῦτο δὲ, καὶ πρὸς τὴν αὐτῶν ἐκείνων κατάγνωσιν, περὶ ὧν ἀπεσφάλησαν. Socrat. Hist. Eccles. l. III. cap. XVI.

vention de la superstition payenne, mais plûtôt un don de Dieu.

« l'Ecriture ; & ne lisent « ceux des payens, que pour s'exercer dans la Langue Grecque.

On peut voir par cette réponse de saint Cyrille, ce qu'il pensoit des Philosophes & des autres Auteurs payens, & combien il étoit éloigné de croire que l'on pût suivre les sentimens des premiers, sur quelque matiere que ce puisse être ; puisqu'il ne reconnoît de bon dans leurs Livres que le langage, & qu'il semble condamner tout le reste ; à cela près, qu'il est persuadé avec beaucoup de raison, que rien n'est plus capable d'augmenter l'amour, l'admiration, le respect & l'attachement inviolable des Chrétiens pour l'Ecriture sainte, que lorsqu'ils viennent à comparer la pureté & la sainteté de ses dogmes, avec les erreurs & les égaremens étranges dont tous les Livres des Philosophes payens sont remplis.

On peut se prévaloir de ce qu'il y a d'utile dans les livres des payens, pour l'employer au service de Dieu & de la Religion

Je sçay neanmoins que luy-même n'a pas borné précisément à cela l'avantage que l'on peut tirer de leurs ouvrages ; je sçay que luy & les autres Peres de l'Eglise, y ont reconnu plusieurs choses utiles dont les Chrétiens pouvoient se prévaloir sans scrupule, en les enlevant au Paganisme (6), comme

A ces deux usages près, qu'il faut même entendre avec quelque restriction, il est certain que l'on a eu toûjours dans l'Eglise, tandis que le Paganisme a subsisté, beaucoup d'éloignement des livres des Payens, & qu'il se trouve même des canons qui en ont défendu la lecture, sur tout aux Ecclesiastiques.

(6) Origenes in Epist. ad Gregor. Neocæs. Clemens Alexandr. quibus adde August. l. II. de Doctr. Christ. cap. XI. Philosophi autem qui vocantur, si qua forte vera & fidei nostræ accommoda dixerunt, maxime Platonici, non solum formidanda non sunt, sed ab eis tanquam injustis possessoribus, in usum nostrum vindicanda. Sicut enim Ægyptii non solum idola habebant, & onera gravia, quæ populus Israël detestaretur & fugeret, sed etiam vasa atque ornamenta de

autrefois les Iſraëlites enleverent les vaſes d'or & d'argent des Egyptiens, pour les employer au culte du vray Dieu; c'eſt ce que j'ay déja fait voir dans la premiere partie de cet ouvrage, & que je repete icy avec plaiſir. Mais je ſuis bien ſeur que quelque utilité que les Peres ayent crû que l'on pouvoit tirer de la Philoſophie payenne; on ne trouvera jamais rien dans leurs ouvrages ni dans tous leurs ſentimens, qui marque qu'ils ayent fait à peu près le même uſage de la Philoſophie en general, ou de celle de Platon en particulier, que l'on a fait depuis de celle d'Ariſtote.

CH. XVIII. *Nouvelle preuve ſenſible qui fait voir que les SS. Peres loin d'être attachez à Platon*

EN VEUT-ON une preuve, qui paroîtra peut-être encore plus ſenſible que toutes celles que j'ay apportées juſqu'à preſent? On ſçait que les Heretiques d'abord, & enſuite quelques Critiques trop outrez, ayant deſapprouvé l'attachement que l'on a eu dans

auro & argento, & veſtem, quæ ille populus exiens de Ægypto ſibi potius tanquam ad uſum meliorem clanculo vindicavit, non auctoritate propria, ſed præcepto Dei, ipſis Ægyptiis neſcienter commodantibus ea quibus non bene utebantur: Sic doctrinæ omnes gentilium, non ſolum ſimulata & ſuperſtitioſa figmenta, graveſque ſarcinas ſupervacanei laboris habent, quæ unuſquiſque noſtrûm, duce Chriſto, de ſocietate gentilium exiens, debet abominari atque devitare; ſed etiam liberales diſciplinas, uſui veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utiliſſima, deque ipſo uno Deo colendo nonnulla vera inveniantur apud eos, quod eorum tanquam aurum & argentum, quod non ipſi inſtituerunt, ſed de quibuſdam quaſi metallis divinæ providentiæ, quæ ubique infuſa eſt, eruerunt, & quo perverſe atque injurioſe ad obſequia dæmonum abutuntur, cum ab eorum miſera ſocietate ſeſe animo ſeparat, debet ab eis auferre Chriſtianus ad uſum prædicandi Evangelii. Et infra. Nam quid aliud fecerunt multi boni fideles noſtri? Nonne aſpicimus quanto auro, & argento, & veſte ſuffarcinatus exierit de Ægypto, Cyprianus doctor ſuaviſſimus & Martyr beatiſſimus, quanto Lactantius, quanto Victorinus, Optatus, Hilarius? &c.

les

les Ecoles pour la Philosophie d'Aristote ; il s'est trouvé aussi de sçavans hommes en grand nombre, qui l'ont justifié parfaitement. Les raisons qu'ils produisent sont en effet très-bonnes ; & on ne peut y rien opposer, que ce que l'on peut dire également contre les meilleurs usages ; dont il est certain, que l'on peut abuser. Mais lorsqu'il s'agit de confirmer par l'autorité des SS. Peres cet usage de la Philosophie d'Aristote, qu'ils soûtiennent par de si bonnes raisons ; ils sont plus embarassez : les autoritez qu'ils produisent sont en très-petit nombre, &, pour dire la verité, elles ne sont pas concluantes, par rapport au point dont il s'agit. On peut voir sur ce sujet Melchior Canus (7) dans ses lieux Theologiques, & le sçavant Pere Petau (8) dans l'excellente Preface, qu'il a mise à la tête de ses dogmes Theologiques. Volusien disoit de saint Augustin (9) que ce qu'il ignoroit de la Loy Chrétienne manquoit à cette Loy, mais on peut dire de cet illustre Auteur dont nous venons de parler, qu'il n'a presque ignoré des sentimens des Peres de l'Eglise, que ce qui ne se trouve pas dans leurs ouvrages. Ce sçavant homme neanmoins, qui possedoit si parfaitement les SS. Peres, ne produit, à proprement parler, que le seul Clement Alexandrin qui paroisse favorable à la Philosophie payenne, & qui parle des avantages que l'on en peut retirer. Mais outre que tout ce que dit cet ancien Auteur de l'usage que l'on peut faire de cette

ont été très-contraires à toute la Philosophie payenne. Ceux qui ont entrepris de justifier l'usage que l'on a fait dans les derniers siecles de la Philosophie d'Aristote, ne trouvent rien dans les Peres de l'Eglise qui l'autorise.

Preuves de cette verité par Melchior Canus & le P. Petau.

On ne produit presque en faveur de la Philosophie payenne, que le seul Clement d'Alexandrie ; mais cet ancien Pere ne parle de

(7) Melchior Canus, de Locis Theologicis, l. x.
(8) Dionys. Petavius, in Prolegomenis Dogm. Theolog. cap. III.
(9) Volusianus, in Ep. ad Aug. Cum ad antistitem Augustinum venitur, legi deest quidquid contigerit ignorari.

rien moins que d'un usage pareil à celuy que l'on a fait de la Philosophie d'Aristote.

Philosophie, est fort éloigné de celuy que l'on a fait de celle d'Aristote ; c'est qu'il est indubitable qu'il n'entend point du tout parler d'aucune Philosophie en particulier ; il exclut au contraire positivement, dès le commencement de son ouvrage, celle de Platon, autant que celle d'Aristote ou de quelque autre Philosophe que ce puisse être : & s'il reconnoît avec les autres Peres de l'Eglise, qu'ils ont dit quelquefois d'assez bonnes choses que l'on peut recüeillir & mettre en œuvre, il est celuy de tous qui a prouvé avec le plus de soin & d'étenduë qu'elles ne venoient pas d'eux, & qu'ils les avoient gâtées & corrompuës par les erreurs qu'ils y avoient mêlées. D'où l'on peut voir que cet illustre & ancien Ecrivain ne differe en rien du sentiment des autres Peres de l'Eglise, & qu'il est aussi éloigné qu'eux du prétendu Platonisme dont on les accuse.

On trouve en abondance des autoritez des SS. Peres qui paroissent condamner toute la Philosophie.

En effet pour revenir à nôtre preuve, lorsque ces Auteurs dont nous parlons s'opposent à eux-mêmes les autoritez des SS. Peres qui semblent condamner, & toute la Philosophie en general, & en particulier celle de Platon ou d'Aristote, ils en trouvent en abondance & en produisent facilement de tous les siecles. Le même Pere Petau (1) met dans ce rang, generalement tous ceux des SS. Peres, qui ont combattu

(1) Petavius, in Prolegom. Dogm. Theol. cap. III. Ac primum universe illi omnes appellandi sunt, qui contra antiquiores Hæreticos, horum æquales tempore disputarunt. Qui hoc sæpe sunt questi, corruptam ab iis esse Christianæ simplicitatem integritatemque fidei, qui philosophorum in scholis eruditi, eorum laqueos & argutias in illam intulissent. Eadem enim & in Theologiam, quæ ex fide oritur, labes & querela redundat. De Platonis philosophia major & antiquior est expostulatio Christianorum Patrum, quod superiores fere

contre les heresies qui se sont élevées durant les cinq ou six premiers siecles de l'Eglise, & en rapporte des témoignages, particulierement contre la Philosophie d'Aristote; parce qu'il prétendoit sur tout justifier l'usage que les siecles posterieurs ont fait de cette Philosophie contre les injustes censures & les dégoûts malfondez de quelques critiques.

Mais puisque tous les Peres qui ont combattu les heresies des premiers siecles, paroissent condamner la Philosophie; qui sont ceux qui auront pû la loüer ou l'approuver? Sont-ce ceux qui ont défendu la Religion Chrétienne, & combattu contre le Paganisme? le Pere Petau étoit trop habile pour ignorer, que ceux-cy étoient encore plus contraires & plus opposez à la Philosophie payenne que tous les autres; & ce que nous avons rapporté jusqu'à present, le montre, à ce qu'il me semble, fort évidemment. Sont-ceux qui ont écrit des Lettres de pieté & d'exhortation aux Fidelles, comme saint Polycarpe, saint Ignace le Martyr, ou quelqu'un des autres Auteurs des temps Apostoliques? Mais on ne peut pas même le soupçonner; car qu'y a-t-il de plus éloigné de toutes les idées profanes de la Philosophie payenne, que ces admirables ouvrages, qui ne respirent par tout que la sainteté & la simplicité Evangeliques? Où sont donc les Peres de l'Eglise qui ont été favorables à la Philosophie payenne; car je pense que les voilà tous; & qu'on n'en trouvera point qui ne soit compris entre ceux que je viens de nommer? N'est-ce donc

omnes hæreses a Platonicis inventæ excultæque sunt, aut ex eorum confutæ fabulis indidem originem repetunt.

point là encore une preuve bien sensible & bien certaine, que non seulement le prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise, est une chimere; mais encore qu'ils ont été très-opposez à toute la Philosophie payenne en general?

Explication que l'on donne aux autoritez des SS. Peres qui condamnent la Philosophie profane. Ces explications ne sont point solides.

Il est vray que le Pere Petau (2) donne deux explications, ou deux réponses à ces autoritez des SS. Peres, qui semblent condamner & la Philosophie en general, & celle d'Aristote en particulier. La premiere consiste à dire, qu'ils n'en ont condamné que l'abus; lorsqu'on luy donne le pas au-dessus de l'Ecriture & de la Theologie, qu'elle ne doit que suivre. Cet abus est sans doute fort grand; mais je souhaiterois voir dans les Peres de l'Eglise quelque chose qui marquât, que c'est-là seulement ce qu'ils condamnent dans la Philosophie; & c'est ce que je ne trouve pas. La seconde réponse nous veut faire entendre de même, qu'en parlant comme ils ont fait, ils n'ont prétendu condamner que les chicanes & les fausses subtilitez de la Dialectique, dont les Sophistes tant Payens qu'Heretiques, se servoient pour attaquer la Religion. Je desirerois dans cette seconde réponse la même chose que dans la premiere; c'est-à-dire de l'avoir soûtenuë par quelques passages des SS. Peres, qui marquassent cette restriction. Il est certain qu'ils ont condamné ces chicanes & ces so-

(2) Idem Petavius ibid. cap. IV. §. XII. & XVI. *J'aurois pû joindre au Pere Petau quelques autres Theologiens, qui ont entrepris à son exemple, de répondre aux autoritez des SS. Peres, qui semblent condamner toute la Philosophie, sur tout par rapport à la Religion. Mais ceux de ces Auteurs nouveaux que j'ay lûs sur ce sujet, n'ont presque fait que copier ce grand homme, & n'ont rien ajoûté à ses réponses.*

phismes de la Dialectique : mais qu'ils s'en soient tenus là, c'est ce qu'on ne voit pas dans la maniere dont ils s'expriment. Nous avons vû au contraire, qu'ils ne se contentent pas de rejetter toute la Philosophie en general; mais que descendant dans le détail, ils ne font grace ni à la Logique, ni à la Morale, ni à la Physique, ni même aux sentimens les plus indifferens de celle-cy sur le ciel, sur la terre, sur les météores, sur la mer; en un mot sur tout ce qu'elle enseigne de plus curieux. Comment cette conduite peut-elle s'accorder avec les deux réponses que nous venons d'examiner?

Veritables raisons qui ont obligé les SS. Peres de parler comme ils ont fait, contre toute la Philosophie profane en general, & en particulier contre celle de Platon & d'Aristote.

Revenons donc à celle que nous avons déja indiquée : elle est, si je ne me trompe, le veritable dénoüement de cette difficulté. Les Peres de l'Eglise écrivoient dans le temps où le Paganisme subsistoit encore; la Philosophie faisoit partie de ce Paganisme, & en étoit la Theologie la plus specieuse; presque tous ses principes, soit de Morale, soit de Physique, étoient directement opposez aux veritez du Christianisme; l'estime que les Payens avoient pour cette fausse Theologie, étoit un des plus grands obstacles à leur conversion; elle étoit en même temps un dangereux écüeil pour les Chrétiens : en un mot rien de plus contraire au Christianisme que l'étoit la Philosophie du temps des Peres de l'Eglise; comment donc auroient-ils pû la loüer? comment auroient-ils pû adopter celle de Platon, d'Aristote ou de Zenon? Il est visible au contraire qu'ils devoient la rejetter absolument, & sans exception d'aucune des sectes, dans lesquelles elle étoit partagée, ni d'aucune de ses

parties ; ils devoient la combattre, & employer tous leurs efforts pour luy ôter toute l'autorité qu'elle avoit ; & c'est ce qu'ils ont fait, en produisant ses erreurs, en montrant que les bonnes choses qu'elle contenoit, étoient des vols faits à l'Ecriture sainte, & que les questions les plus indifferentes qu'elle traitoit, étoient inutiles.

La difference des temps est cause de la difference de la conduite que l'on a tenuë à l'égard de la Philosophie payenne.

Telle est la conduite que les Peres de l'Eglise ont dû tenir, telle est celle que nous eussions tenuë nous-mêmes, si nous nous fussions trouvez dans les mêmes circonstances. Mais le Paganisme étant absolument éteint & aboli ; n'y ayant plus depuis long-temps de Philosophes, qui sous le nom, & avec les armes d'Aristote & de Platon, entreprissent d'établir leurs erreurs ; n'y ayant plus de danger qu'en suivant leur methode, ou en adoptant quelques-uns de leurs principes & de leurs sentimens, on ne vînt à s'engager dans les superstitions du Paganisme ; en un mot la Religion Chrétienne ayant absolument triomphé de la Philosophie payenne : il luy a été permis de profiter de ses dépoüilles, avec une pleine & entiere liberté ; & d'examiner si elle n'en pouvoit pas convertir quelque partie à ses usages. Ainsi la Philosophie d'Aristote ayant paru, comme elle l'est en effet, beaucoup plus solide, plus methodique & plus utile que celle de Platon ; & de fort grands hommes, entre les mains de qui elle tomba dans le treiziéme siecle, l'ayant renduë Chrétienne en la purifiant de toutes ses erreurs, & en la soûmettant aux regles de la Foy, elle fut generalement suivie dans les écoles Chrétiennes, qui se multiplierent presque à l'infini,

Philosophie d'Aristote preferée à celle de Platon, & reçûë generalement dans toutes les Ecoles Chrétiennes des derniers siecles.

& qui en retirerent toutes de très-grands avantages.

Il est vray neanmoins que cet attachement que l'on a eu dans les écoles pour la Philosophie d'Aristote a été sujet à quelques inconveniens, & qu'il s'est trouvé des particuliers qui s'y sont tellement abandonnez au-delà de toutes mesures, qu'ils en sont tombez dans les plus grands égaremens; mais encore une fois, quelles sont les choses, je dis les plus excellentes & les plus saintes, dont on ne puisse abuser? Et dans les premiers siecles de l'Eglise, où les Fideles avoient tant d'horreur de la Philosophie payenne & où ils étoient si éloignez de s'attacher à Aristote ou à Platon, ne s'est-il pas trouvé un très-grand nombre d'esprits présomptueux ou peu précautionnez, qui se sont malheureusement perdus par l'étude & la lecture des livres de ces mêmes Philosophes?

Quelques particuliers ont porté trop loin l'attachement qu'ils ont eu pour cette Philosophie.

Je parle, comme l'on voit, des heretiques, à qui les SS. Peres ont toûjours reproché leur attachement pour la Philosophie payenne, & particulierement pour celle de Platon; & c'est de-là que je tire une derniere preuve, qui fait voir clairement, qu'ils ont été eux-mêmes très-éloignez de s'y attacher. En effet, convaincus comme ils l'étoient, que cette Philosophie profane avoit été l'écüeil funeste où la plûpart des heretiques de leurs temps avoient fait naufrage : persuadez que c'étoit d'elle qu'ils avoient tiré leurs erreurs, & les dangereux sophismes avec lesquels ils les soûtenoient : vivement touchez des maux que tant d'heresies qui se succedoient perpetuellement les unes aux autres, causoient à l'Eglise,

CH. XIX. *Derniere preuve qui montre que les SS. Peres n'ont pas suivi la Philosophie Platonicienne. Les reproches qu'ils ont faits aux heretiques de la suivre, & d'en avoir tiré leurs erreurs.*

pouvoient-ils aimer la source d'où elles procedoient? N'en avoient-ils pas autant & plus d'horreur que de ces heresies mêmes?

Conduite des Peres de l'Eglise en reprochant aux Heretiques leur Platonisme, conforme à celle que nous suivons encore pour cõfondre leurs erreurs.

D'ailleurs examinons comment ils se comportent en combattant ces heretiques. Souvent ils les refutent conjointement avec Platon, mais souvent aussi ils se contentent de dire simplement qu'ils ne font que copier ce Philosophe, qu'ils suivent ses sentimens, que les raisonnemens & les expressions même dont ils se servent ont été tirez de ses ouvrages, sans se mettre en peine de les refuter plus au long; parce que cela seul suffisoit pour les refuter, & en donner autant d'horreur que du Paganisme, dont le Platonisme faisoit partie. Nous nous comportons de la même maniere, lorsque nous refutons les heretiques de nos jours; nous nous contentons souvent de faire voir qu'ils ne font que renouveller les erreurs d'un Vigilance, d'un Jovinien, & des autres heresiarques du temps passé; & cela suffit pour convaincre toutes les personnes raisonnables de leur égarement. Mais en agissant ainsi, peut-on nous soupçonner nous-mêmes de suivre ces anciens heresiarques, ou d'adopter leurs opinions? Qui ne voit au contraire que nous ne pouvons mieux marquer que par cette conduite, l'horreur que nous avons & des uns & des autres? Puis donc que les Peres de l'Eglise en ont usé de même, par rapport à la Philosophie de Platon, & qu'ils ont regardé la conformité que les heresies de leur temps avoient avec elle, comme la chose la plus capable d'en donner de l'horreur & de confondre les heretiques; comment peut-on les soupçonner d'avoir

d'avoir été attachez à cette Philosophie ? N'est-ce point au contraire une preuve manifeste qu'ils n'en ont pas eu moins d'horreur, que de ces heresies mêmes ?

Les Peres qui ont précedé le Concile de Nicée ont tous reproché aux Heretiques de leur temps qu'ils avoient tiré leurs erreurs de Platon.

Je ne crois pas qu'il soit necessaire que j'accumule icy un grand nombre de passages des Peres de l'Eglise, qui font ces sortes de reproches aux heretiques de leur temps, & qui combattent leurs heresies, en montrant qu'elles viennent originairement de la Philosophie de Platon. Le sçavant Pere Petau (3) nous délivre de cette peine ; puisqu'il reconnoît que c'est la plainte generale de tous les Peres de l'Eglise qui ont vêcu avant le Concile de Nicée ; & qu'en effet les heretiques contre lesquels ils combattoient, comme les Valentiniens, les Marcionites, les Manichéens & les autres pareils, n'avoient point tiré d'ailleurs les erreurs monstrueuses qu'ils ont enfantées. Je me contenteray donc de rapporter quelques endroits de Tertullien, qui nous feront connoître parfaitement l'horreur que l'on avoit dans l'ancienne Eglise de cet égarement des heretiques, & de toute la Philosophie payenne.

Temoignages de Tertullien sur ce sujet.

D'abord en recherchant dans son Livre des prescriptions (4), quelles sont les causes des heresies, il

(3) Petavius, cap. III. Prolegomenon in opus Dogm. Theolog. Et vero res per se loquitur, ac priscarum omnium hæresum, quæ primis sæculis tribus exortæ sunt, historia ipsa testatur, Simonianos, Valentinianos, Marcionitas, Manichæos, ac cæteros, non aliunde quam ex commentis Platonis subornatos esse ad illa fabricanda monstra & dedecora Christiani nominis ; quæ cum apud oppugnatores eorum sanctos illos Patres legimus, ingenti horrore percellimur.

(4) Tertull. l. de Præscript. adversus hæreses, cap. VII. Hæ sunt doctrinæ hominum & dæmoniorum, prurientibus auribus natæ de inge-

La Philoſophie profane eſt ſelon luy une des ſources des Hereſies.

produit pour la premiere de toutes, l'attachement des « Heretiques pour la Philoſophie payenne. Il dit que « ces doctrines humaines & diaboliques, qu'une cu- « rioſité inſatiable a fait naître, ſont une production « de la ſageſſe du ſiecle, que nôtre Seigneur traite de « folie, & qu'il a confonduë par ce qui paroît folie aux « yeux du monde; qu'elles ſont l'ouvrage de cette ſa- « geſſe profane, qui entreprend temerairement de rai- « ſonner de Dieu & de ſes diſpoſitions; & qu'enfin « c'eſt la Philoſophie qui a introduit les hereſies. C'eſt « de-là, dit-il, que nous ſont venus les Eons, & je ne « ſçay quelles formes & quelles idées; ainſi que cette « Trinité d'hommes dont parle Valentin. Il avoit été « Platonicien. C'eſt de-là que nous eſt venu le Dieu « de Marcion avec ſa tranquillité; cet Heretique avoit « pris ce dogme des Stoïciens. Ceux qui diſent que « l'ame eſt mortelle, ont cette erreur des Epicuriens; « & ceux qui nient la reſurrection, ont eu pour maî- « tres tous les Philoſophes enſemble. Enſuite (5) après

nio ſapientiæ ſæculi, quam Dominus ſtultitiam vocans, ſtulta mundi in confuſionem etiam Philoſophiæ ipſius elegit. Ea eſt enim materia ſapientiæ ſæcularis, temeraria interpres divinæ naturæ & diſpoſitionis. Ipſæ denique hæreſes a Philoſophia ſubornantur. Inde Æones & formæ neſcio quæ, & trinitas hominis apud Valentinum: Platonicus fuerat. *Il me paroît que cette trinité de l'homme n'eſt rien autre choſe que la diviſion de l'ame raiſonnable en trois parties differentes, que Valentin avoit priſe de Platon avec les Idées du même Philoſophe, dont cet Hereſiarque avoit formé l'extravagant ſyſtême de ſes Eons. D'autres expliquent autrement cette trinité.*

(5) Idem Tertull. ibid. Hinc illæ fabulæ, & genealogiæ interminabiles, & quæſtiones infructuoſæ, & ſermones ſerpentes ſicut cancer, a quibus nos Apoſtolus refrænans, nominatim Philoſophiam teſtatur caveri oportere, ſcribens ad Coloſſenſes: Videte ne quis vos circumveniat per Philoſophiam & inanem ſeductionem.... Fuerat Athenis, & iſtam ſapientiam humanam, affectatricem & interpolatricem ve-

avoir prescrit contre cet égarement des Heretiques, & en general contre la Philosophie, par l'autorité de l'Apôtre, qui avertit les Fidelles de ne s'y pas laisser seduire, il ajoûte : Qu'y a-t-il donc de commun entre « Athenes, & Jerusalem; entre l'Academie, & l'Eglise; « entre les Heretiques, & les Fidelles? Pour nous, « nous avons été élevez, non pas dans le Portique de « Zenon, mais dans celuy de Salomon, qui nous a ap- « pris à chercher Dieu avec simplicité : que ceux qui « ont voulu introduire un Christianisme Stoïcien, ou « Platonicien, ou enfin Dialecticien, voyent ce qu'ils ont « à faire. Tertullien ne pouvoit mieux marquer que par ces paroles, l'horreur que les anciens Fidelles avoient du Platonisme & du Philosophisme ; & la difference qu'il y avoit entre eux, & les Heretiques. Les Fidelles suivoient l'Eglise & l'Ecriture marquée par Jerusalem : les anciens Heretiques étoient attachez à l'Academie & à Athenes, c'est-à-dire au Platonisme & à la Philosophie : Voilà le propre caractere des uns & des autres.

Selon Tertullien il n'y a rien de commun entre l'Academie, & l'Eglise; entre un Platonicien, & un Chrétien.

Le même Tertullien (6) écrivant contre Hermogene, qui soûtenoit avec les Platoniciens & les Stoïciens, que la matiere étoit éternelle, luy reproche

Tertullien dans son Traité de l'Ame, refute les erreurs des He-

ritatis, de congressionibus noverat, ipsam quoque in suas hæreses multipartitam varietate sectarum invicem repugnantium. Quid ergo Athenis & Hierosolymis? Quid Academiæ & Ecclesiæ? Quid hæreticis & Christianis? Nostra institutio de porticu Salomonis est, qui & ipse tradiderat: Dominum in simplicitate cordis esse quærendum. Viderint qui Stoïcum, & Platonicum, & Dialecticum Christianismum protulerunt.

(6) Idem Tertull. in l. adv. Hermogenem : A Christianis enim conversus ad Philosophos (Hermogenes) de Ecclesia in Academiam & Porticum, inde sumpsit a Stoïcis materiam cum Deo ponere.

son Phédon enseigne, que les ames vont de la terre au ciel, & que du ciel elles retournent sur la terre. C'est luy qui dans son Timée dit, que les divinitez inferieures que Dieu a faites, ayant receu de luy le commandement de faire l'homme, après avoir tiré son ame du principe immortel, luy ont fabriqué un corps mortel; c'est luy encore qui enseigne, que ce monde est l'image de je ne sçay quel autre monde, & que l'ame y ayant vécu dans la compagnie de Dieu & avec les Idées, est venuë icy bas, & qu'elle se ressouvient de ce qu'elle a vû autrefois dans ces exemplaires éternels de toutes choses; & c'est de là qu'il a introduit le dogme que nous n'apprenons rien de nouveau, & que nous ne faisons que nous ressouvenir de ce que nous avons sçû autrefois, parce que l'ame ayant oublié en entrant dans le corps tout ce qu'elle a sçu, les choses visibles qui se presentent à elle, luy en rappellent insensiblement la memoire. Puis donc, continuë-t-il, que ce sont là les sources d'où les Heretiques ont tiré leurs erreurs, ce sera les refuter suffisamment que de renverser toutes ces opinions de Platon. C'est ce que Tertullien fait ensuite avec toute la force qui luy est ordinaire.

tées par les Heretiques.

Saint Irenée (9) refute de la même maniere les Valentiniens, en faisant voir que dans la plûpart de

Platonisme reproché aux Valentiniens

ἀναμνήσεις, id est, discentias reminiscentias esse. Venientes enim inde huc animas oblivisci eorum in quibus fuerint : dehinc ex his visibilibus edoctas recordari. Cum igitur hujusmodi argumento illa insinuentur a Platone, quæ hæretici mutuantur, satis hæreticos repercutiam, si argumentu:m Platonis elidam.

(9) Irenæus l. II. advers. Hæres. cap. XIX. Quod autem dicunt (Valentiniani) imagines esse, hæc eorum quæ sunt manifestissime Democriti & Platonis sententiam edisserunt..... Hoc autem quod ex

par S. Irenée; & par Theodoret, aux Gnostiques, aux Manichéens & aux Carpocratiens.

leurs sentimens, ils n'ont fait que copier Platon & les autres Philosophes; & pour faire plus de honte à ces Heretiques, il montre même (1) que Platon est en quelques endroits plus raisonnable & plus religieux (2) qu'ils ne le sont. Theodoret fait le même reproche aux Gnostiques & aux Manichéens (3), qu'il montre avoir tiré de Platon l'opinion qu'ils ont euë, que cette vie n'étoit qu'une punition des crimes que l'ame avoit commis autrefois; & il ajoûte que c'étoit encore dans la doctrine de ce Philosophe, que Carpocrate, Epiphane, Prodicus & les Caïnistes avoient trouvé des pretextes pour autoriser toutes les impudicitez monstrueuses ausquelles ils s'abandonnoient.

subjecta materia dicunt Fabricatorem fecisse mundum, & Anaxagoras, & Empedocles, & Plato primi ante hos dixerunt, &c.

(1) Idem, l. III. cap. XLV. & XLVI. Quibus religiosior Plato ostenditur, qui eundem Deum & justum & bonum confessus est..... Et iterum factorem & fabricatorem hujus universitatis bonum ostendit.

(2) *C'est ainsi que Theodoret montre que les Manichéens surpassent en impieté Socrate, Platon, Aristote & Galien, puisque ceux-cy admirent la sagesse avec laquelle le Créateur a formé toutes les parties du corps humain; au lieu que ces Heretiques en prennent occasion de blasphemer, en attribuant cet admirable ouvrage à un mauvais Principe. Theodoret ajoûte qu'il parle ainsi, non pas pour défendre ces Philosophes, mais pour faire voir que ces Heretiques sont plus méchans & plus impies que les Philosophes & les démons mêmes.* Καὶ ταῦτα φημὶ, οὐχ ὑπὲρ τῆς πολυθέου πλάνης τῶν καλουμένων Φιλοσόφων ἀπολογούμενος, ἀλλὰ δεικνὺς τοὺς ἐπὶ τῇ Χριστοῦ προσηγορίᾳ σεμνυνομένους, οὐ μόνον τῶν φιλοσόφων, ἀλλὰ καὶ τῶν δαιμόνων δυσσεβεστέρους. *On voit assez par là quelle idée les anciens Peres avoient des Philosophes payens.* Theodoret. l. v. Hæret. Fabul. cap. IX.

(3) Theodoretus, l. v. Hæreticarum Fabul. cap. XX. Ἠκολούθησε δὲ οὕτω πως καὶ ὁ Πλάτων τῷδε τῷ μύθῳ. ἐντεῦθεν ὁ Μάνης, καὶ πρό γε τούτου ὁ τῶν καλουμένων Γνωστικῶν δυσσεβὴς ἑσμὸς τὰς ἀφορμὰς εἰληφότες, ταύτην ἔφασαν εἶναι κόλασιν. Οἱ δὲ παμμίαροι Καρποκράτης, καὶ Ἐπιφάνης, καὶ Πρόδικος, καὶ οἱ Καϊνοὶ τὸν συώδη βίον νομοθετοῦντες, ἐν-

Si les Peres ont fait ces reproches aux Heretiques des trois premiers siecles, ils les ont fait encore à ceux qui sont venus ensuite, & particulierément aux Ariens, comme on le voit entre autres par saint Jerôme (4), & saint Gregoire de Nazianze (5). Enfin

Les Peres de l'Eglise ont reproché aux Ariens leur attachement pour Platon.

πον εἰς σώματα μεταπίμπεσθαι τὰς ψυχὰς, ὥστε διὰ λατρείας, καὶ πάσης ἀκολασίας τῶν κοσμοποιῶν ἀγγέλων ἕκαστον θεραπεῦσαι.

(4) Hieronym. Dial. adv. Luciferianos, de Arianis loquens: Subtilis est hæresis, & ideo simplices animæ facile decipiuntur. Deceptio tam laïci quam Episcopi communis est: at Episcopus errare non potuit. Revera de Platonis & Aristophanis sinu in Episcopatum alleguntur. Quotus enim quisque est qui non apprime in his eruditus sit? Denique ex litteratis quicumque ordinantur, id habent curæ, non quomodo Scripturarum medullas ebibant, sed quomodo aures populi declamationum flosculis mulceant. Accedit ad hoc, quod Ariana hæresis magis cum sapientia sæculi facit, & argumentationum rivos de Aristotelis fontibus mutuatur. *Ce que dit icy saint Jerôme des Evêques Arriens, est confirmé par l'exemple que l'Historien Socrate rapporte de George, un des principaux chefs des Arriens, qui lisoit perpetuellement Platon & Aristote.* Καὶ μὴν καὶ τὰ Ἀριστοτέλους καὶ Πλάτωνος ἀεὶ μετὰ χεῖρας εἶχεν ὁ Γεώργιος. *Socrate prend delà occasion d'exaggerer l'impieté de cet Heretique, qui enseignoit que le Fils de Dieu avoit eu un commencement, Platon n'ayant rien dit de pareil du second & du troisiéme Principe qu'il admettoit.* Θαυμάσαι οὖν μοι ἔπεισι πῶς οὗτοι οἱ ἄνδρες τῇ Ἀρειανῶν θρησκείᾳ παρέμειναν, ὧν ὁ μὲν (Γεώργιος) τὸν Πλάτωνα ἀεὶ μετὰ χεῖρας εἶχεν· ὁ δὲ (Τιμόθεος) τὸν Ὠριγένην ἀνέπνεεν· οὐδὲ γὰρ Πλάτων τὸ δεύτερον καὶ τὸ τρίτον αἴτιον, ὡς αὐτὸς ὀνομάζειν εἴωθεν, ἀρχὴν ὑπάρξεως εἰληφέναι φησί· καὶ Ὠριγένης συναΐδιον πανταχοῦ ὁμολογεῖ τὸν υἱὸν τῷ πατρί. *Socrate se comporte icy comme les autres Ecrivains Ecclesiastiques, qui pour confondre les Heretiques, montrent quelquefois que leur impieté surpasse même celle des Payens. C'est ce que nous avons vû dans saint Irenée, & dans l'Auteur de l'ouvrage intitulé* Ὠριγένους Φιλοσοφούμενα. *L'Auteur de la Bibliotheque Universelle abuse étrangement de ce passage de Socrate, tome XVI. page 339. Mais ce que nous dirons de luy dans le IV. livre de cet ouvrage, suffira pour détruire toutes ses illusions dangereuses.*

(5) Gregor. Nazianz. orat. XXVI. Καὶ οὐκ εἶδε λόγων στροφὰς ῥήσεις τε σοφῶν, καὶ αἰνίγματα, καὶ τὰς Πύῤῥωνος ἐνστάσεις, ἢ ἐφέξεις, ἢ ἀντιθέσεις, καὶ τῶν Χρυσίππου συλλογισμῶν τὰς διαλύσεις, ἢ τῶν Ἀριστοτέλους τεχνῶν τὴν κακοτεχνίαν, ἢ τῆς Πλάτωνος εὐγλωττίας τὰ γοητεύματα,

les SS. Peres étoient si persuadez, que les Philosophes generalement parlant, étoient comme Tertullien (6) le dit souvent, les Patriarches des Heretiques, qu'entreprenant de refuter toutes ces heresies, ils croyoient devoir avant toutes choses exposer les opinions des Philosophes payens, comme étant la source empoisonnée d'où toutes ces erreurs avoient été tirées. C'est ce que l'on voit sur tout dans saint Epiphane (7), & dans l'Auteur d'un ouvrage sur le même sujet (8), que quelques-uns attribuent au même saint Epiphane, & d'autres à Origene.

Entreprenant de combattre toutes les Heresies, ils exposent d'abord les opinions & les erreurs des Philosophes payens, comme étant la source de toutes ces Heresies.

Ch. XX.

Des erreurs d'Origene & des tempêtes excitées contre luy à ce sujet.

Cette conduite des Peres de l'Eglise ne pouvoit manquer de donner aux Fidelles une horreur extrême de la Philosophie payenne en general, & de celle de Platon en particulier : neanmoins l'exemple d'Ori-

οἱ κακῶς εἰς τὴν Ἐκκλησίαν ἡμῶν εἰσέφρησαν, ὥσπερ Αἰγυπτιακαί τινες μάστιγες. *Personne ne doute que par ces dernieres paroles saint Gregoire de Nazianze n'entende les Arriens.*

(6) Tertull. l. adv. Hermog. & alibi : Hæreticorum Patriarchæ, Philosophi.

(7) Epiphanius, l. 1. adversus hæreses.

(8) Origenis Philosophica, in Thesauro Antiquit. Græc. Gronovii, tomo x. *Voicy comme l'Auteur de cet ouvrage parle de la raison qui l'oblige de rapporter toutes les opinions des Philosophes payens, pour faire voir la source d'où les Heretiques ont tiré leurs erreurs.* Ἵνα οὖν καθὼς φθάντες εἴπωμεν, ἀθέους αὐτοὺς ἐπιδείξωμεν καὶ κατὰ γνώμην, καὶ κατὰ τρόπον, καὶ κατὰ ἔργον, ὅθεν τε τὰ ἐπιχειρήματα αὐτοῖς γεγένηται, καὶ ὅτι μηδὲν ἐξ ἁγίων γραφῶν λαβόντες ταῦτα ἐπεχείρησαν, ἢ τινὸς ἁγίου διαδοχὴν φυλάξαντες ἐπὶ ταῦτα ὥρμησαν· ἀλλ' ἐστὶν αὐτοῖς τὰ δοξαζόμενα ἀρχὴν μὲν ἐκ τῆς Ἑλλήνων σοφίας λαβόντα, ἐκ δογμάτων φιλοσοφουμένων, καὶ μυστηρίων ἐπικεχειρημένων, καὶ ἀστρολόγων ῥεμβομένων. Δοκεῖ οὖν πρότερον ἐκθεμένους τὰ δόξαντα τοῖς τῶν Ἑλλήνων φιλοσόφοις ἐπιδεῖξαι τοῖς ἐντυγχάνουσιν ὄντα τούτων παλαιότερα, καὶ πρὸς τὸ θεῖον σεμνότερα. ἔπειτα συμβαλεῖν ἑκάστην αἵρεσιν ἑκάστῳ, ὡς τούτοις τοῖς ἐπιχειρήμασιν ἐπιλαβόμενος ὁ πρωτοστάτης τῆς αἱρέσεως ἐπλεονέκτησε, λαβόμενος τὰς ἀρχὰς ἐκ τούτων, ἐπὶ τὰ χείρονα ὁρμηθεὶς δόγμα συνεστήσατο.

gene

gene qui se perdit pour s'y être trop attaché ; & les furieuses tempêtes qui s'élevérent contre luy à ce sujet, dûrent faire encore une plus grande impression sur leur esprit.

Rien ne marque mieux l'horreur que l'on a euë dans l'ancienne Eglise de la Philosophie profane, & en particulier de celle de Platon.

Ce grand homme ayant eu le malheur de se laisser prévenir de quelques opinions de Platon, particulierement touchant l'origine de l'ame ; & ayant crû pouvoir les produire dans ses ouvrages, avec d'autant plus de liberté, qu'il n'y avoit encore rien de decidé sur ce sujet, vit incontinent toute l'Eglise revoltée contre luy, & contre la nouveauté de ses opinions Platoniciennes. Il fut accusé d'avoir corrompu la saine doctrine par le mélange des sentimens de la Philosophie payenne, & frappé ensuite des plus terribles anathêmes dans un Synode particulier d'Egypte, auquel toutes les autres provinces du monde Chrétien se joignirent. Il est vray que quelques-unes crurent que sa faute ne meritoit pas un si rigoureux châtiment ; & que l'on devoit avoir plus d'égard pour un homme qui avoit rendu de si grands & de si importans services à la Religion.

C'est pour s'être trop attaché à la Philosophie profane, qu'il s'est attiré la condamnation de son Evêque, & ensuite de toute l'Eglise.

Quoy qu'il en soit, on ne peut douter, que ce n'ait été là une des raisons pour lesquelles Origene fut si sévérement traité par son Evêque Demetrius ; & c'est ce que l'on peut apprendre par deux Lettres qu'il écrivit en ce temps-là pour sa défense. Dans la premiere (9), il tâchoit de se justifier sur le trop grand attachement qu'il avoit eu pour la Philosophie

(9) Origenes apud Eusebium, l. vi. Hist. Eccles. cap. xix. Ταῦτα μὲν οὖν εἰς παράστασιν ἐγκείσθω τῆς τε τοῦ ψευδηγόρου συκοφαντίας, καὶ τῆς Ὠριγένους περὶ τὰ Ἑλλήνων μαθήματα πολυπειρίας, περὶ ἧς πρός τινας μεμψαμένους αὐτῷ διὰ τὴν περὶ ἐκεῖνα σπουδὴν ἀπολογούμενος ἐν

payenne; parce qu'on le luy reprochoit comme la ſource des erreurs dans leſquelles il étoit tombé; & dans la ſeconde (1), qu'il écrivit au pape ſaint Fabien, il reconnoiſſoit, qu'en effet il luy étoit échapé pluſieurs opinions mal conçûës qui ne devoient pas être produites au jour, mais que le trop grand empreſſement de ſon ami Ambroiſe, ne luy avoit pas permis de retrancher de ſes ouvrages.

Il ſemble avoir reconnu luy-même que la lecture des Philoſophes payens luy avoit été préjudiciable.

On voit encore dans la Lettre où il donne de ſi excellens avis à ſon Diſciple ſaint Gregoire de Neoceſarée, touchant l'étude de la Philoſophie profane, qu'il parle comme un homme convaincu par ſa propre experience, que cette étude luy avoit été nuiſible, & qu'elle l'avoit engagé dans toutes ces opinions, qui luy avoient attiré un ſi rigoureux traitement. En effet il luy dit (2), que l'Ecriture condamnant ceux des Iſraëlites qui retournoient en Egypte,

ἐπιστολῇ τινι ταῦτα γράφει. Ἐπεὶ δὲ ἀνακειμένῳ μοι τῷ λόγῳ, & reliqua ut ſupra. Quibus Euſebius ſubjungit : Καὶ ταῦτα μὲν αὐτῷ περὶ τῆς Ἑλληνικῆς ἀσκήσεως ἀπολογουμένῳ (Ὠριγένει) εἴρηται.

(1) Hieronym. in epiſt. ad Pammachium & Oceanum : Ipſe Origenes in epiſtola quam ſcribit ad Fabianum Romanæ urbis Epiſcopum, pœnitentiam agit, cur talia ſcripſerit, & cauſas temeritatis in Ambroſium refert, quod ſecreto edita in publicum protulerit.

(2) Origenes in epiſt. ad Gregor. Neocæſ. cap. XIII. Philocal. Οἶδε μέντοι ἡ θεία γραφὴ πρός κακοῦ γεγονέναι τὸ ἀπὸ τῆς γῆς τῶν υἱῶν Ἰσραὴλ εἰς Αἴγυπτον καταβεβηκέναι· αἰνισσομένη ὅτι τισὶ πρὸς κακοῦ γίνεται τὸ παροικῆσαι τοῖς Αἰγυπτίοις, τουτέστι τοῖς τοῦ κόσμου μαθήμασι, μετὰ τὸ ἐντραφῆναι τῷ νόμῳ τοῦ Θεοῦ, καὶ Ἰσραηλιτικῇ εἰς αὐτὸν θεραπείᾳ. Ἄδερ γοῦν ὁ Ἰδουμαῖος, &c. Et infra : Κἀγὼ δὲ τῇ πείρᾳ μαθὼν εἴποιμ' ἂν σοι, ὅτι σπάνιος μὲν ὁ τὰ χρήσιμα τῆς Αἰγύπτου λαβὼν, καὶ ἐξελθὼν ταύτης, καὶ κατασκευάσας τὰ πρὸς τὴν λατρείαν τοῦ Θεοῦ· πολὺς δὲ ὁ τοῦ Ἰδουμαίου Ἄδερ ἀδελφός. οὗτοι δέ εἰσιν οἱ ἀπό τινος Ἑλληνικῆς ἐντρεχείας αἱρετικὰ γεννήσαντες νοήματα, καὶ οἱονεὶ δαμάλεις χρυσᾶς κατασκευάσαντες ἐν Βαιθὴλ, ὃ ἑρμηνεύεται οἶκος Θεοῦ.

semble marquer par-là qu'il y a du danger pour plusieurs de s'appliquer à la Philosophie payenne, après avoir receu la Loy de Dieu, & fait profession de la veritable pieté. Il ajoûte qu'il sçait par sa propre experience, qu'il se trouve peu de personnes, qui après être retournez en Egypte, c'est-à-dire à l'étude des sciences profanes, en soient sortis heureusement; & ayent employé, comme ils devoient, au culte de Dieu les avantages qu'ils en avoient tirez; mais qu'il y en a beaucoup, qui ressemblent à l'Iduméen Adad, dont il est parlé dans le troisiéme livre des Rois, qui ayant pris alliance en Egypte, & étant de retour dans la terre d'Israël, divisa le Peuple de Dieu, & le porta à l'idolâtrie; de même, que plusieurs pour s'être trop attachez aux sciences des Grecs, ont produit des opinions heretiques, & ont expliqué l'Ecriture selon leurs fictions & leurs imaginations particulieres.

Il paroît même dans une de ses homelies (3) sur *Il compare la*

(3) Idem, Hom. VII. in Josue. Multus decor est in verbis, & multa in Philosophorum vel Rhetorum sermonibus pulchritudo: qui omnes de civitate sunt Hiericho, id est, hujus mundi homines. Si ergo invenias apud Philosophos perversa dogmata, luculenti sermonis assertionibus decorata, ista est lingua aurea. Sed vide ne te decipiat fulgor operis, ne te rapiat sermonis aurei pulchritudo: memento quia Jesus anathema jussit esse omne aurum, quod in Hiericho fuerit inventum. Si Poëtam legeris modulatis versibus & præfulgido carmine deos deasque texentem, ne delecteris eloquentiæ suavitate. Lingua aurea est: si eam sustuleris, & posueris in tabernaculo tuo, si introduxeris in cor tuum ea quæ ab illis asseruntur, pollues omnem Ecclesiam Domini. Hoc fecit infelix Valentinus & Basilides, hoc fecit & Marcion, hæretici furati sunt isti linguas aureas de Hiericho, & Philosophorum nobis non rectas in Ecclesias introducere conati sunt sectas, & polluere omnem Ecclesiam Domini. Sed nos præcedens Patrum sequamur exemplum, discutiamus diligentius ne quis absconditam in

Philosophie prefane au butin de Jericho, auquel Josué défendit sous peine de mort, de toucher.

Josué, qu'il fait allusion aux malheurs qui luy étoient arrivez en consequence de ces opinions dangereuses, qu'il avoit tirées de Platon. C'est lorsqu'il parle de ce lingot d'or, qu'Achan se reserva du saccagement de Jericho, contre l'ordre exprès de Dieu & de Josué ; » on trouve, dit-il, dans les livres des Philosophes & » des Orateurs profanes beaucoup d'éloquence & d'a- » grémens, mais tous ces gens sont de Jericho, c'est- » à-dire du monde. Si donc vous trouvez dans ces Au- » teurs des sentimens tout brillans de la plus vive élo- » quence, souvenez-vous que c'est-là le lingot d'or de » Jericho ; prenez garde que son éclat ne vous éblouïs- » se, & que vous ne vous laissiez séduire par tous ces » beaux discours : Jesus a défendu sous peine d'ana- » thême, que l'on prit rien de tout ce qui se trouve dans » Jericho. Si vous prenez ce lingot, & que vous le ca- » chiez dans vôtre tente ; c'est-à-dire, si vous donnez » entrée dans vôtre cœur à toutes ces opinions profa- » nes, vous soüillerez l'Eglise de Dieu. C'est ce que » Valentin, Basilide & Marcion, ces malheureux here- » tiques, ont fait : ils ont pris le lingot d'or de Jeri- » cho, en tâchant d'introduire dans l'Eglise les opi- » nions des Philosophes, & par-là ils l'ont soüillée. » Pour nous suivons l'exemple de nos Peres : exami- » nons serieusement, si quelqu'un ne cache pas chez » luy quelque partie du butin de Jericho, & retran- » chons du milieu de nous ce desordre : car si nous ne » le faisons pas, Dieu luy-même nous confondra, &

Les Heretiques ont tâché d'introduire dans l'Eglise les opinions des Philosophes payens, mais ils ont été anathematisez & confondus.

tabernaculo suo habeat Hierichontiam linguam, & abjiciamus malum ex nobis ipsis: quia etiam si nos cessamus, arguet Deus, ita ut ipse sponte confiteatur & dicat : Furatus sum linguam auream & dextralia pura.

découvrira nôtre larcin. C'est ainsi qu'Origene semble avoüer luy-même sa faute, & se condamner, en condamnant ceux qui ont tâché d'introduire dans l'Eglise les opinions des Philosophes payens.

Les Peres de l'Eglise ont reproché constâment à Origene son trop grand attachement pour la Philosophie de Platon : & ses erreurs ont été condamnées dans le V. Concile general, comme autant d'im-

Mais soit qu'Origene ait reconnu luy-même, qu'il avoit eu trop d'attachement pour la Philosophie profane, comme cela est fort croyable par tout ce que nous venons de rapporter, soit qu'il ne l'ait pas reconnu ; il est certain, que les Peres de l'Eglise le luy ont toûjours reproché avec beaucoup de force. C'est ce que l'on voit encore dans saint Jerôme (4), saint Epiphane (5), saint Methodius (6), Marcel d'Ancyre (7), & dans les actes du cinquiéme Con-

(4) Hieronym. epist. ad Pammachium, adv. Joan. Hierosol. de erroribus Origenis loquens. Non est istius temporis contra dogma gentilium, & ex parte Platonicum, scribere. Et infra : Pertrahuntur in medium vestra mysteria, & de gentilium fabulis dogma contextum, Christianis auribus publicatur. Hoc quod vos miramini, olim in Platone contempsimus.

Idem In epist. ad Pammachium & Oceanum. Quod autem perjuriorum atque mendacii inter se orgiis fœderentur : sextus Stromateon (Origenis) liber, in quo ex Platonis sententia nostrum dogma componit, planissime docet.

(5) Epiphanius, Hæresi LXIV. quæ est Origenianorum. Τὴν ψυχὴν γὰρ τὴν ἀνθρωπείαν λέγει (Ὠριγένης) προϋπάρχειν, Ἀγγέλους δὲ ταύτας εἶναι καὶ δυνάμεις ἄνω, ἐν ἁμαρτίαις δὲ ἀμπλακηκυίας, καὶ τούτου ἕνεκεν εἰς τιμωρίαν εἰς τοῦτο τὸ σῶμα κατακεκλεισμένας.... τὴν παλαιὰν Ἑλλήνων μυθώδη ὑπόνοιαν φαντάζόμενος. *On voit aßez que ces fables payennes, que saint Epiphane reproche à Origene, sont celles de Platon. Il les luy reproche encore plus bas dans les termes les plus forts. Enfin, en finissant la réfutation qu'il fait de ces erreurs, il fait voir qu'Origene n'y est tombé que pour s'être trop rempli de la Philosophie & des sciences profanes.*

(6) Methodius Episcopus & Martyr, apud Photium, cod. 125. Ὠριγένης τὴν ψυχὴν μόνην εἶπεν εἶναι ἄνθρωπον ὡς ὁ Πλάτων.

(7) Marcellus Ancyranus apud Eusebium, lib. 1. adversus eundem Marcellum. Καὶ γὰρ, εἰ δεῖ τἀληθὲς περὶ Ὠριγένους εἰπεῖν, τοῦτο προσήκει λέγειν, ὅτι ἄρτι τῶν κατὰ φιλοσοφίαν ἀποστὰς μαθημάτων, καὶ τῆς

Impietez Payennes & Platoniciennes.

cile (8) general, où ses erreurs furent condamnées (9), comme autant d'impietez Platoniciennes & Payennes. Ainsi plus Origene a été considerable par son merite extraordinaire, plus les troubles que ses erreurs ont causez dans l'Eglise ont été grands, plus la condamnation en a été solemnelle; plus aussi elle confirme ce que nous avons dit jusqu'à present

θείοις ὁμιλῆσαι προϊελόμενος λόγοις, περὶ τῆς ἀκριβοῦς τῶν γραφῶν καταλήψεως, διὰ τὸ πολὺ καὶ φιλότιμον τῆς ἔξωθεν παιδεύσεως, θᾶττον τοῦ δέοντος ἀρξάμενος ὑπογράφειν, ὑπὸ τῶν τῆς φιλοσοφίας παρήχθη λόγων, καὶ τινὰ δι' αὐτοὺς οὐ καλῶς γέγραφε. δῆλον δὲ ἐστι γὰρ τῶν τοῦ Πλάτωνος μεμυημένος δογμάτων, καὶ τῆς τῶν ἀρχῶν παρ' αὐτῷ διαφορᾶς, περὶ ἀρχῶν γέγραφε βιβλίον. καὶ ταύτην τῷ συγγράμματι τὴν ἐπιγραφὴν ἔθετο. δεῖγμα δὲ τοῦτο μέγιστον τὸ, μηδὲ ἄλλοθέν ποθεν τὴν ἀρχὴν τῶν λέξεων αὐτὸν ἢ τὴν ἐπιγραφὴν τοῦ βιβλίου ποιήσασθαι, ἀλλ' ἀπὸ τῶν τῷ Πλάτωνι ῥηθέντων ῥημάτων. γέγραφε γὰρ ἀρχόμενος οὕτως. οἱ πεπιστευκότες καὶ πεπισμένοι. τοῦτο τὸ ῥητὸν οὕτως εἰρημένον, εὕροις ἂν ἐν τῷ Γοργίᾳ Πλάτωνος.

(8) Concil. Constant. II. can. xi. cui addendus Imperatoris Justiniani Tractatus advers. Origenis errores, in quo hæc leguntur : Ταῖς γὰρ τῶν Ἑλλήνων μυθολογίαις ἐντραφεὶς (Ὠριγένης), καὶ ταύτας ἐπεκτεῖναι βουλόμενος ἐσχηματίσατο τὰς θείας δῆθεν ἑρμηνεύειν γραφάς.... τί γὰρ ἕτερον παρὰ τὰ τῷ Πλάτωνι εἰρημένα τῷ τὴν Ἑλληνικὴν μανίαν πλατύναντι Ὠριγένης ἐξέθετο; Et infra : Οὐ γὰρ ἐφρόνησεν ὡς Χριστιανὸς, ἀλλὰ ταῖς Ἑλλήνων ἀκολουθήσας φλυαρίαις πεπλάνηται. His similia de Origene in eodem Tractatu quam plurima leguntur.

(9) *On doute si les erreurs d'Origene ont été condamnées dans le V. Concile Oecumenique même, ou seulement dans un Concile particulier, tenu quelques années auparavant sous Mennas. Quoy qu'il en soit, il est certain que ce Concile particulier fut confirmé dans le Concile Oecumenique, que les actes de l'un & de l'autre furent joints ensemble dans un même volume, qu'ils ont toûjours été considerez dans l'Eglise comme ayant la même autorité, & que les anciens Auteurs par cette raison, ont toûjours attribué au V. Concile General la condamnation des erreurs d'Origene, qu'ils regardent tous après le Concile, comme de malheureuses productions de la Philosophie payenne & Platonicienne. Voicy comme Photius en parle dans sa lettre à Michel Prince de Bulgarie :* Ἔτι δὲ κατεδίκασε (ἡ ἁγία καὶ οἰκουμενικὴ πέμπτη σύνοδος) καὶ ἀναθεμάτισεν Ὠριγένην, Δίδυμον, Εὐάγριον, παλαιὰ τῶν πιστῶν ἀρρωστήματα, ἄνδρας τὴν Ἑλληνικὴν μυθολογίαν ἐν τῇ τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίᾳ παρεισενεγκεῖν φιλονεικήσαντας.

de l'horreur que toute l'ancienne Eglise a euë de la Philosophie payenne, & sur tout de celle de Platon.

Conclusion tirée de la plûpart des preuves produites dans ce second Livre.

Puis donc que les Peres de l'Eglise ont toûjours regardé la Philosophie Platonicienne, comme faisant partie du Paganisme, & en étant la Theologie la plus specieuse, & qu'ils l'ont rejettée en cette qualité sans aucune exception : puisqu'ayant pû suivre quelques-uns de ses sentimens sur des matieres indifferentes à la Religion, & ayant eu plusieurs occasions de le faire, ils en ont été toûjours si éloignez, qu'ils ont paru avoir excedé, jusqu'à condamner absolument toute la Philosophie : puisqu'enfin ils ont regardé particulierement celle de Platon, comme la source de toutes les heresies qui s'étoient élevées de leurs temps, & qu'ils ont reproché aux Heretiques l'attachement qu'ils avoient pour elle, comme un de leurs plus grands égaremens : je crois que l'on doit necessairement reconnoître qu'ils ont été eux-mêmes très-eloignez de la suivre, ou d'adopter ses sentimens en quelque matiere que ce puisse être ; & que par consequent rien n'est plus faux, ni plus insoûtenable que le prétendu Platonisme dont on les accuse.

Fin du second Livre.

DÉFENSE
DES
SAINTS PERES
ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE TROISIE'ME.

Que les Peres de l'Egliſe ont combattu la Philoſophie Platonicienne.

CHAP. I.

Deſſein de ce troiſiéme Livre On entreprend de faire voir que les SS. Peres, loin de ſuivre la Philoſophie Platonicienne, l'ont combattuë avec beaucoup d'ardeur.

CEUX QUI SONT affectionnez à un Auteur, ou qui ſuivent ſes ſentimens, ſont naturellement portez à le défendre, ou à l'excuſer ſur les erreurs qu'on luy impute. C'eſt une ſuite de l'eſtime qu'ils ont conçûë, & qui n'auroit rien dans le fond que de loüable, ſi en ſe laiſſant aller à cette inclination ſi naturelle, on n'oublioit ſouvent un peu trop ce qu'on doit à la verité & à la bonne foy. Depuis qu'Ariſtote a été communément ſuivi dans les écoles, perſonne n'ignore combien de volumes on a compoſez, pour le juſtifier des erreurs capitales, dont l'antiquité l'avoit accuſé, ſur la Providence de Dieu & ſur l'immortalité de l'ame. Platon, quoy qu'incomparablement

comparablement moins suivi, n'a pas manqué neanmoins de zelez partisans, qui ont pris de temps en temps sa défense; & sans parler des plus anciens, nous avons de nos jours un celebre Traducteur, qui le justifie presque sur toutes ses erreurs, soit de Physique, soit de Morale; & qui nous le donne comme un Philosophe veritablement divin, & dans les ouvrages duquel on ne trouve par tout que des leçons de toutes les vertus. Enfin Epicure luy-même, quelque décrié qu'il ait été dans tous les siecles, n'a-t-il pas trouvé dans celuy-cy des défenseurs, qui ont entrepris de répondre à tous les chefs d'accusation, qui l'avoient fait si justement condamner & sur ses mœurs & sur sa doctrine? D'où vient cela? c'est que quelques-uns de ces Apologistes suivoient les principes de ce Philosophe sur la Physique, & que d'autres s'accommodoient fort pour la pratique de ses sentimens sur la Morale; & que les uns & les autres en faisant l'Apologie de ce Philosophe, travailloient en même temps à leur propre justification.

Si les SS. Peres avoient été affectionnez à Platon, ils auroient táché de le justifier sur ses erreurs: mais bien loin de là, ils se sont appliquez à les relever, & à donner du mépris de sa Philosophie, & de sa personne même.

Si donc les Peres de l'Eglise avoient été affectionnez à Platon, ou qu'ils eussent suivi en quoy que ce fût sa Philosophie, n'auroient-ils pas tenu la même conduite, dans ce qu'elle a de raisonnable? N'auroient-il pas au moins excusé ou dissimulé les erreurs de ce Philosophe, autant que la verité leur auroit pû permettre? Mais si loin de dissimuler ou d'excuser les erreurs de Platon, ils les ont exposées dans toute leur difformité; s'ils les ont combattuës avec toute l'ardeur dont ils étoient capables; si loin même de faire honneur à ce Philosophe des bonnes choses

qu'il a dites, ils ont fait voir qu'il les avoit pillées & corrompuës; si enfin ils n'ont rien omis pour ruiner son autorité, donner du mépris de sa personne, & décrier toute sa Philosophie; ne faudra-t-il pas reconnoître necessairement, que loin d'avoir été attachez à Platon, ils ont été ses plus grands & ses plus redoutables adversaires? Adversaires en effet si redoutables, que ce Philosophe si vanté dans tout le Paganisme, malgré toute l'autorité qu'il s'étoit acquise depuis si long-temps, malgré tous les efforts de ses sectateurs, malgré, si je l'ose dire, toutes les forces de l'enfer ausquelles ils eurent recours pour le soûtenir, se vit enfin obligé de succomber sous leurs coups. Disons mieux, & reconnoissons que cette glorieuse victoire que la Religion Chrétienne remporta sur Platon, & sur toute la Philosophie payenne, ne doit être attribuée qu'au pouvoir tout divin de Jesus-Christ, ainsi que les Peres de l'Eglise eux-mêmes le reconnoissent, & que nous le dirons dans la suite.

Premiere erreur de Platon sur les Etres spirituels. Son Polytheisme.

Mais avant que de parler de la Victoire, examinons quelques circonstances du combat, & commençons par les erreurs que les Peres de l'Eglise ont reprochées à Platon & à ses sectateurs. La premiere & la plus criminelle de toutes est sans contredit la pluralité des Dieux & l'idolâtrie. Il est certain que Platon a eu quelque connoissance du vray Dieu, soit qu'il ait tiré cette connoissance de la tradition ou des Livres des Hebreux; soit qu'il l'ait euë par les lumieres de la raison, & la vûë de toutes les creatures, qui annoncent leur Createur d'une voix

si intelligible ; soit enfin qu'il se soit servi de l'un & de l'autre de ces deux moyens, comme il est plus croyable, & que les Peres de l'Eglise nous l'apprennent. Mais il n'est pas moins certain qu'en même temps qu'il a reconnu le vray Dieu, & qu'il en a parlé même en quelques endroits de ses ouvrages d'une maniere fort conforme aux paroles de l'Ecriture; par un aveuglement qu'on a peine à comprendre, il en a reconnu une infinité d'autres, & même en beaucoup plus grand nombre que le commun des Payens les plus superstitieux. Car outre ceux qu'il a trouvé établis par l'usage & l'autorité des Loix, & qu'il a admis constamment ; il en a forgé d'autres qui luy sont propres, & qui font partie du systême de sa Philosophe.

Ses sectateurs (1) après luy divisent cette multi- *Combien &*

(1) Apuleïus, de Deo Socratis. Plato omnem naturam rerum, quod ejus ad animalia pertineat, trifariam divisit : censuitque summos deos, summum, medium, infimum..... proinde ut majestas postulabat, Diis immortalibus cœlum dicavit : quos quidem deos cœlites partim visu usurpamus, alios intellectu vestigamus. Ac visu quidem cernimus,

Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum.

Nec modo ista præcipua : Solem diei opificem, Lunamque Solis æmulam.... verum etiam septem Stellas, quæ vulgo Vagæ ab imperitis nuncupantur, quæ tamen indeflexo, & certo & stato cursu meatus longe ordinatissimos divinis vicibus æternos efficiunt.... In eodem visibilium deorum numero, qui cum Platone sentis locato : Arcturum, Geminos, Leonem, aliosque itidem radiantes deos, quibus cœli chorum comptum & coronatum suda tempestate visimus..... Est aliud genus deorum, quod natura visibus nostris denegavit, nec non tamen intellectu eos rimabundi contemplamur, acie mentis acrius contemplante. Quorum in numero sunt illi duodecim numero, situ nominum in duos versus ab Ennio coarctati,

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Sortes de Divinitez Platon a admises. tude innombrable de Dieux, en ceux qui sont visibles, & ceux qui ne le sont pas. Les visibles sont, le monde, qui selon Platon, est non seulement un animal doüé de raison & d'intelligence, mais encore le plus grand des Dieux visibles; ensuite, les parties du monde les plus considerables, telles que le Ciel, le Soleil, la Lune, les Planettes & toutes les Etoiles. Les invisibles sont les Dieux de la Fable, Jupiter, Neptune, Apollon, Mars, Mercure, Venus, & tous les autres, dont Platon, substituant aux sottises que les Poëtes en racontoient, ses propres égaremens, fait des substances éternelles souverainement bonnes, heureuses, & parfaites. Il les place dans l'endroit le plus élevé du ciel, & met à leur tête celuy qu'il reconnoît pour le Pere & le souverain maître de l'univers, & dont il dit que la majesté est si grande, qu'il est très-difficile de la comprendre, & encore plus d'en parler.

Difference entre les Dieux superieurs & inferieurs de Platon. Au reste ces Dieux invisibles sont si élevez au-dessus des hommes, & par le lieu qu'ils habitent; & par l'excellence de leur nature, que les hommes ne peuvent avoir aucun commerce avec eux, ni leur faire entendre leurs prieres, ni obtenir d'eux immediatement quoy que ce puisse être. Pour remedier à cet inconvenient (2), Platon met dans les airs une

Cæterique id genus, quorum nomina quidem sunt nostris auribus jamdiu cognita..... Quos deos Plato existimat naturas incorporales, animales, neque fine ullo, neque exordio, sed prorsus ac retro æviternos, corporis contagione sua quidem natura remotos, ingenio ad summam beatitudinem perfecto, &c. De iisdem Diis, tam visibilibus quam invisibilibus, vide ipsummet Platonem in Epinomide, in Timæo, & in Legibus.

(2) Idem Apuleïus ibid. Cæterum sunt quædam divinæ mediæ potes-

infinité d'autres Dieux inferieurs, qu'il appelle demons; & qu'il fait les ministres ou les interpretes de ces Divinitez superieures par rapport aux hommes. Ceux-cy ont soin de tout ce qui se passe dans le monde, chacun dans son département; ils portent aux Dieux superieurs les prieres des hommes, & en rapportent des dons & des graces; ils président sous leur autorité aux oracles, aux auspices & à toutes les autres sortes de divinations; ils sont les auteurs de tous les miracles & de tous les prodiges qui arrivent; enfin les Dieux superieurs ne peuvent rien par rapport aux hommes, ni les hommes par rapport aux Dieux, que par le ministere de ces demons, qui sont pour cet effet d'une nature mitoyenne, & placez entre les uns & les autres. Enfin Platon (3) met encore d'autres Dieux dans les eaux; car, selon luy, tous les élemens & toutes les parties de l'univers en

tates, inter summum æthera & infimas terras in isto interfitæ aëris spatio, per quas & desideria nostra & merita ad deos commeant. Hos græco nomine δαίμονας nuncupant: inter terricolas cœlicolasque rectores, hinc precum, inde donorum: qui ultro citroque portant hinc petitiones, inde suppetias: ceu quidam utrimque interpretes & salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in Symposio autumat, cuncta denuntiata, & magorum varia miracula, omnesque præsagiorum species reguntur. Eorum quippe de numero præditi curant singula, proinde ut est eorum cuique tributa provincia, vel somniis confirmandis, vel extis fissiculandis, vel præpetibus gubernandis, &c.

(3) Plato in Epinom. interprete Ficino. Visibiles itaque Deos maximos, summopereque honorandos, acutissimeque undique cuncta videntes, ac primos, naturam astrorum, & quæ cum astris facta sentimus, fatendum. Deinceps vero sub his dæmones, genus aëreum, in tertia mediaque regione, qui interpretationis causa sunt, collocatos, orationibus colere, gratia laudabilis intercessionis, interpretationibusque debemus..... Quintum vero, quod ex aqua est, recte semideum vocabimus. Id nonnunquam cernitur, nonnunquam aspectui nostro se subtrahit, & cum videtur, tenui visu perceptum, admirationem affert, &c.

sont remplies ; il appelle ceux-cy des demi-dieux ; il prétend qu'ils se rendent quelquefois visibles, & il leur donne, comme aux demons, le pouvoir d'envoyer des songes, & de faire une infinité d'autres merveilles.

Comment les Peres de l'Eglise ont refuté ce Polythéïsme insensé de Platon.

Voilà quel est le Polythéïsme que Platon enseigne dans ses Livres : Polythéïsme que tous ses sectateurs ont suivi, & que les Peres de l'Eglise ont combattu par tout ; comme entr'autres (4) saint Justin, Origene (5), Eusebe (6), Theodoret (7), & saint Augustin (8). Il est vray que la plûpart ne peuvent comprendre, comment ce Philosophe ayant eu connoissance de la doctrine des Hebreux, & ayant parlé de Dieu en quelques endroits de ses ouvrages d'une maniere qui est si conforme à cette doctrine ; a pû ensuite tomber dans un égarement si prodigieux, que d'admettre & de soûtenir cette multitude innombrable de Dieux, & particulierement ceux des Poëtes, dont il rejette ailleurs les fables scandaleuses. C'est pourquoy ils croyent avec beaucoup de vraysemblance, qu'il n'a agi de la sorte, que pour se conformer aux usages & aux opinions reçûës dans tout le Paganisme, ausquelles il n'a pas osé s'opposer. Mais c'est-là dessus qu'ils l'accusent (9) en même

(4) Justinus Martyr, in Cohort. ad Græcos.
(5) Origenes, l. vi. adv. Celsum.
(6) Euseb. l. xiii. Præp. Evang. cap. xiv. & xviii.
(7) Theodoret. l. de Cur. Græc. affect. serm. i. ii. iii. & alibi passim.
(8) August. l. viii. ix. & seqq. de Civitate Dei.
(9) Origenes, l. vi. contra Celsum. Πλάτων ὁ τοῦ Ἀρίστωνος τὰ περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ διασημαινέτω ἔν τινι τῶν Ἐπιστολῶν καὶ φασκέτω, Μηδαμῶς εἶναι ῥητὸν τὸ πρῶτον ἀγαθὸν, ἀλλ' ἐκ πολλῆς συνουσίας ἐγγινόμενον καὶ ἐξαίφνης οἷον ἀπὸ πυρὸς πηδήσαντος, ἐξάπτειν φῶς ἐν τῇ ψυχ-

temps de la plus lâche complaisance & de la prévarication la plus honteuse. C'est à cette occasion, qu'ils

χρὴ οὖν καὶ ἡμᾶς ἀκούσαντες συγκατατιθέμεθα ὡς καλῶς λεγομένων· ὁ Θεὸς γὰρ αὐτοῖς ταῦτα καὶ ὅσα καλῶς λέλεκται, ἐφανέρωσε. διὰ τοῦτο δὴ καὶ τοὺς τὰ ἀληθῆ περὶ Θεοῦ ὑπολαβόντας, καὶ μὴ τὴν ἀξίαν τῆς περὶ αὐτοῦ ἀληθείας θεοσέβειαν ἀσκήσαντας, φαμὲν ὑποκεῖσθαι ταῖς τῶν ἁμαρτανόντων κολάσεων. αὐταῖς γὰρ λέξεσί φησι περὶ τῶν τοιούτων ὁ Παῦλος, ὅτι ἀποκαλύπτεται ὀργὴ Θεοῦ ἀπ' οὐρανοῦ ἐπὶ πᾶσαν ἀσέβειαν. Tum relato integro illo Pauli ad Romanos loco, subjungit : Καὶ ἀλήθειαν τοίνυν κατέχουσι, ὡς καὶ ὁ ἡμέτερος μαρτυρεῖ λόγος, οἱ φρονοῦντες ὅτι ῥητὸν οὐδαμῶς ἐστι τὸ πρῶτον ἀγαθόν..... ἀλλ' οἱ τοιαῦτα περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ γράψαντες καταβαίνουσιν εἰς Πειραιᾶ προσευξόμενοι ὡς Θεῷ τῇ Ἀρτέμιδι, καὶ ὀψόμενοι τὴν ὑπὸ Ἑλλήνων ἐπιτελουμένην πανήγυριν, καὶ τηλικαῦτά γε φιλοσοφήσαντες περὶ τῆς ψυχῆς καὶ τὴν διαγωγὴν τῆς καλῶς βεβιωκυίας διεξελθόντες, καταλιπόντες τὸ μέγεθος ὧν αὐτοῖς ὁ Θεὸς ἐφανέρωσεν, εὐτελῆ φρονοῦσι καὶ μικρά, ἀλεκτρυόνα τῷ Ἀσκληπιῷ ἀποδιδόντες, καὶ τὰ ἀόρατα τοῦ Θεοῦ, καὶ τὰς Ἰδέας φαντασθέντες..... οὐδὲν ἧττον ἐματαιώθησαν ἐν τοῖς διαλογισμοῖς αὐτῶν, καὶ ὡς ἀσυνέτως αὐτῶν ἡ καρδία ἐν σκότῳ καὶ ἀγνοίᾳ καλινδεῖται τῇ περὶ τοῦ θεραπεύειν τὸ θεῖον, &c. *Dans le livre suivant Origene accuse encore Socrate d'idolâtrie, lorsqu'il dit que si l'oracle de Delphes le déclara le plus sage des hommes de son temps, ce ne fut pas tant à cause de sa sagesse, qu'à cause des sacrifices qu'il luy offroit, comme à tous les autres démons. Le démon de Socrate, & celuy qui présidoit à Delphes, s'entendoient parfaitement entre eux, & se rendoient mutuellement, selon la remarque de Tertullien, toute sorte de services & de bons témoignages. Socrate avoit continuellement recours à cet Oracle, & y adressoit ses meilleurs amis, comme entre autres Xenophon, suivant ce que celuy-cy nous l'apprend luy-même dans sa Retraite des Dix-mille. Au reste, les autres Peres de l'Eglise ont parlé comme Origene, du Coq que Socrate en mourant ordonna que l'on payât à Esculape. Tous l'ont regardé comme un sacrifice voüé & offert à cette fausse divinité par ce Philosophe, & approu·é formellement par son disciple. C'est ainsi qu'Eusebe, Theodoret, Ter. ullien, Lactance, saint Jean Chrysostome en parlent: & c'est inutilement que Mr. Dacier prétend qu'il faut prendre ces paroles de Socrate d'une maniere allegorique. Rapportons d'abord ces passages des SS. Peres : ils serviront autant à la condamnation de Platon que de Socrate, puisque, comme l'on sçait, ces deux Philosophes ne font qu'un, & que leurs interêts sont absolument les mêmes. D'ailleurs, ces passages nous apprendront comment les Peres de l'Eglise ont parlé de l'un & de l'autre, & quels sentimens ils en ont eus: chose importante à sçavoir dans la question dont il s'agit. Voicy donc ce que dit Lactance au sujet de l'idolâtrie de Socrate, & du Coq qu'il*

font voir avec plus d'évidence, les contradictions manifestes, dans lesquelles il est tombé, & la ne-

ordonna en mourant que l'on offrît pour luy à Esculape : Quis jam superstitiones Ægyptiorum audeat reprehendere, quas Socrates Athenis auctoritate confirmavit sua? Illud vero nonne summæ vanitatis, quod ante mortem familiares suos rogavit, ut Æsculapio gallum quem voverat, pro se sacrarent? Timuit videlicet, ne apud Rhadamanthum receptorem voti reus fieret ab Æsculapio. Dementissimum hominem putarem, si morbo affectus perisset : cum vero hoc sanus fecerit, est ipse insanus, qui eum putet esse sapientem. En cujus temporibus natum esse se homo sapiens gratuletur. Lact. l. III. cap. XX. in fine. *Ces dernieres paroles tombent sur Platon, qui remercioit les Dieux de ce qu'il étoit né du temps de Socrate. Tertullien ne se mocque pas moins que Lactance du sacrifice de ce Philosophe :* Socratis vox est, si dæmonium permittat. Idem & cum aliquid de veritate sapiebat, deos negans, Æsculapio tamen gallinacium prosecari jam in fine jubebat. Credo ob honorem patris ejus, quia Socratem Apollo sapientissimum omnium cecinit. O Apollinem inconsideratum! sapientiæ testimonium reddidit ei viro, qui negabat deos esse. Tertull. Apol. cap. XLVI. *Saint Jean Chrysostome parlant de l'idolatrie de Socrate & de Platon, la prouve par ce même fait si connu.* Καὶ γὰρ οὗτοι τὰς τοιαῦτα ἐφευρόντας Αἰγυπτίους διδασκάλους ἔχουσι. καὶ Πλάτων ὁ δοκῶν εἶναι τῶν ἄλλων σεμνότερος ἐγκαλλωπίζεται τούτοις, καὶ ὁ τούτου διδάσκαλος περὶ τὰ εἴδωλα ταῦτα ἐπτόηται. τὸν γοῦν ἀλεκτρυόνα ὁ κελεύων τῷ Ἀσκληπιῷ θύειν οὗτός ἐστιν. Hom. III. in cap. I. ad Rom. *Eusebe joint ce fait à plusieurs autres pareils, qui montrent également l'aveuglement du maître & du disciple. Car parlant de Platon, il dit qu'après s'être élevé jusqu'à la connoissance du souverain Auteur de l'univers ; il est tombé dans le plus profond abysme de l'idolâtrie :* Ὡς μὴ διατρέπεσθαι, τὸν Σωκράτην καταβαλῶσι φάντα εἰς Πειραιᾶ προσευξόμενον τῇ θεῷ, καὶ τὴν βάρβαρον ἑορτὴν τοὺς πολίτας τότε πρῶτον ἐπιτελοῦντας θεασόμενον, καὶ τὸν ἀλεκτρυόνα τῷ Ἀσκληπιῷ θύσαι ὁμολογοῦντα προστάξαι, τόν τε πάτριον Ἑλλήνων ἐξηγητὴν, τὸν ἐγκαθήμενον ἐν Δελφοῖς δαίμονα θειάζοντα. *Je finiray par ces beaux vers de Prudence.*

Consule barbati deliramenta Platonis,
Consule & hircosos Cynicos, quos somniat, & quos
Texit Aristoteles torta vertigine nervos.
Hos omnes quamvis anceps labyrinthus & error
Circumflexus agat, quamvis promittere & ipsi
Gallinam soleant aut gallum, Clinicus ut se
Dignetur præstare Deus morientibus æquum,
Quum ventum tamen ad normam rationis & artis,
Turbidulos sensus & litigiosa fragosis

cessité

cessité qu'il y a de le rejetter absolument (1). C'est enfin à cette occasion qu'ils luy appliquent les paro-

Argumenta modis concludunt numen in unum.
Prudent. Apotheosi contra Sabellianos.

Mr. Dacier dans sa note sur cet endroit du Phédon, page 325. tâche de justifier son interpretation allegorique par l'autorité de Theodoret, dont il dit qu'il a mieux jugé de ce passage que Lactance & que Tertullien : que non seulement il ne l'a pas condamné, mais qu'il a insinué encore que c'étoit une figure. Rien de tout cela ne paroît dans le passage de Theodoret qu'il cite. Cet illustre & ancien Pere prouve aux Payens par l'autorité de leurs propres Auteurs, l'impieté des sacrifices qu'ils immoloient à leurs idoles ; & il dit à ce sujet, qu'il croit que quand Socrate ordonna que l'on offrît un Coq à Esculape, il ne le fit que pour se justifier du crime que Melitus luy avoit imputé, de ne point reconnoître les divinitez du païs, puisqu'il sçavoit, comme il le declare ailleurs, que Dieu n'a besoin de rien. Theodoret est icy manifestement dans les mêmes sentimens que quelques-uns des Peres que nous avons citez, & qui sont persuadez, que quand Socrate & Platon ont idolâtré, ils l'ont fait contre les lumieres de leur raison, & les sentimens de leur propre conscience. Est-ce là ne point condamner le sacrifice du Coq promis à Esculape ? Est-ce insinüer que ce n'étoit qu'une figure ? Voicy les paroles de Theodoret sur la fin de son VII. Discours aux Grecs, page 590. Ἐγὼ δὲ οἶμαι καὶ Σωκράτην τὸν Σωφρονίσκου τὸν ἀλεκτρυόνα θῦσαι κελεῦσαι, ἵνα τὴν κατ' αὐτοῦ γεγενημένην διαλέγξῃ γραφήν. ἐγράψατο γὰρ αὐτὸν Ἄνυτός τε καὶ Μέλητος, ὡς εἶναι θεοὺς οὐ νομίζοντα. ὅτι γὰρ ἀνενδεὲς τὸ θεῖον ἠπίστατο, σαφῶς ἐν ἑτέροις δεδήλωκεν. *Je ne dis rien de l'interpretation allegorique de Mr. Dacier : je laisse à juger à tous ceux qui la liront dans son livre, si elle est fort naturelle, & s'il est croyable que Socrate dans le dernier moment de sa vie, ait été fort disposé à parler par symboles & par énigmes, sur tout à son ami Criton, qui n'y auroit rien compris, non plus que la plûpart des autres hommes.*

(1) Justinus Martyr, in Cohort. ad Græcos. Πλάτων ἀποδεξάμενος μὲν, ὡς ἔοικεν, τὴν περὶ ἑνὸς καὶ μόνου Θεοῦ, Μωσέως καὶ τῶν ἄλλων Προφητῶν διδασκαλίαν, ἣν ἐν Αἰγύπτῳ γενόμενος ἔγνω, διὰ δὲ τὰ συμβεβηκότα Σωκράτει δεδιὼς μὴ πῶς καὶ αὐτὸς Ἄνυτόν τινα ἢ καὶ Μέλιτον καθ' ἑαυτοῦ γενέσθαι παρασκευάσῃ κατηγοροῦντα αὐτοῦ παρ' Ἀθηναίοις καὶ λέγοντα· Πλάτων ἀδικεῖ, καὶ περιεργάζεται, θεοὺς, οὓς ἡ πόλις νομίζει, οὐ νομίζων, φόβῳ τοῦ κωνείου ποικίλον τινα καὶ ἐσχηματισμένον τὸν περὶ θεῶν γυμνάζει λόγον· εἶναί τε θεοὺς τοῖς βουλομένοις, καὶ μὴ εἶναι τοῖς τἀναντία δοκεῖ, τῷ λόγῳ κατασκευάζων· ὡς ἔστι ῥᾷον ἀπ' αὐτῶν τῶν ὑπ' αὐτοῦ λεχθέντων γνῶναι.

Theophilus Antioch. l. III. ad Autolycum. Τί ὠφέλησεν. . . . . Σωκράτην

les de saint Paul, qui regardent en effet beaucoup plus Platon que tous les autres Philosophes, dont l'Apô-
» tre dit en general, qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont
» pas glorifié comme Dieu ; mais qu'ils se sont égarez
» dans la vanité de leurs sentimens, & que leur esprit
» insensé a été couvert de tenebres : qu'en se disant
» sages, ils sont devenus fous ; qu'ils ont transferé la
» gloire de Dieu incorruptible à la figure de l'homme
» corruptible ; & qu'enfin ils ont changé la verité de
» Dieu en mensonge, & adoré la creature plûtôt que
» le Createur.

C'est en vain que l'on prétend excuser Platon sur

Le celebre Traducteur (2) dont j'ay parlé s'éloignant entierement du sentiment des SS. Peres sur l'idolâtrie de Platon, veut nous persuader au contraire, que ce

τὸ ὀμνύειν τὸν κύνα, καὶ τὸν χῆνα, καὶ τὴν πλάτανον, καὶ τὸν κεραυνωθέντα Ἀσκληπιὸν, καὶ τὰ δαιμόνια ἃ ἐπεκαλεῖτο; πρὸς τί δὲ ὁ ἑκὼν ἀπέθνησκεν; τίνα καὶ ὁποῖον μισθὸν μετὰ θάνατον ἀπολαβεῖν ἐλπίζων; τί δὲ ὠφέλησε Πλάτωνα ἡ κατ' αὐτὸν παιδεία; ἢ τοὺς λοιποὺς φιλοσόφους τὰ δόγματα αὐτῶν; ἵνα μὴ τὸν ἀριθμὸν αὐτῶν καταλέγω πολλῶν ὄντων. ταῦτα δὲ φαμὲν εἰς τὸ ἐπιδεῖξαι τὴν ἀνωφελῆ καὶ ἄθεον διάνοιαν αὐτῶν. δόξης γὰρ κενῆς καὶ ματαίου πάντες οὗτοι ἐρασθέντες, οὔτε αὐτὸ τὸ ἀληθὲς ἔγνωσαν, οὔτε μὴν ἄλλους ἐπὶ τὴν ἀλήθειαν περιετρέψαντο. Καὶ γὰρ ἃ ἔφρασαν αὐτὰ ἐλέγχει αὐτοὺς, ἢ ἀσύμφωνα εἰρήκασι, καὶ τὰ ἴδια δόγματα οἱ πλείους αὐτῶν κατέλυσαν. οὐ γὰρ ἀλλήλους μόνον ἀνέτρεψαν, ἀλλ' ἤδη τινὲς καὶ τὰ ἑαυτῶν δόγματα ἄκυρα ἐποίησαν. ὥστε ἡ δόξα αὐτῶν εἰς ἀτιμίαν καὶ μωρίαν ἐχώρησεν. ὑπὸ γὰρ τῶν συνετῶν καταγινώσκονται. οὗτοι γὰρ περὶ θεῶν ἔφρασαν αὐτοὶ, ὕστερον ἀθεότητα ἐδίδαξαν, &c. *Je pourrois ajoûter plusieurs autres témoignages des SS. Peres touchant l'idolâtrie de Socrate & de Platon, leurs contradictions, & leur honteuse prévarication. Outre ceux que nous avons déja rapportez plus haut, nous en produirons encore plusieurs dans la suite. Sur tout nous verrons que les SS. Peres ont toûjours appliqué à Platon en particulier la condamnation terrible que l'Apôtre saint Paul a faite dans son Epître aux Romains, de tous les Philosophes payens en general, & de tous leurs affreux desordres.*

(2) *Mr. Dacier, dans l'Epître Dedicatoire de la Traduction des œuvres de Platon ; ce qu'il repete dans le même sens, dans le Discours sur Platon, & dans la vie de ce Philosophe.*

Philosophe *a combattu la pluralité des Dieux, & qu'il n'a rien oublié de tout ce qui pouvoit guerir l'aveuglement des Payens sur ce sujet, & les porter à reconnoître un seul Dieu.* C'est pourquoy il suppose (3) que tout le Polythéïsme de Platon, se réduit à ce qu'il a donné le nom de Dieu aux creatures; & pour le justifier encore là-dessus, il ajoûte; *qu'il n'a rien fait en cela que ce que nous voyons dans l'Ecriture sainte, où les hommes & les Anges sont appellez Dieux.* Je suis fâché de ne pouvoir approuver ce que dit icy ce sçavant homme. La comparaison qu'il fait de la conduite de l'Ecriture sainte avec celle de Platon me paroît odieuse, & de plus évidemment fausse. Ce qui le montre clairement, c'est que jamais ni Juif, ni Chrétien, ni même Payen, ne s'est trompé sur le nom de Dieu que l'Ecriture donne quelquefois aux Anges & aux hommes; parce qu'il est évident qu'elle ne leur donne en aucun endroit l'essence ou les attributs de la divinité; au lieu qu'il n'y a jamais eu de Platonicien dans toute l'antiquité, qui n'ait été convaincu par la lecture de Platon, que ce Philosophe a donné & le nom & les attributs de Dieu à toutes ces creatures qu'il a divinisées; & qui en qualité de Platonicien n'ait été un vray & parfait idolâtre. Mais ce qui tranche absolument la difficulté, & qui fait encore voir plus clairement la fausseté de cette comparaison; c'est que, comme saint Augustin le remarque (4), Platon or-

cette erreur capitale.

(3) *Vie de Platon, à la tête de la traduction de ses œuvres, édition d'Amsterdam* 1700. *pag.* 223.

(4) August. l. VIII. de Civit. cap. XII. Ex quibus (Platonicis) sunt valde nobilitati Græci, Plotinus, Jamblichus, Porphyrius, in utraque autem lingua, id est Græca & Latina, Apuleïus Afer extitit Platoni-

donne dans ses loix que l'on offre des sacrifices à toutes ces fausses divinitez qu'il reconnoît, au lieu que l'Ecriture défend dans les termes les plus exprès, que l'on sacrifie jamais à d'autres qu'à Dieu seul.

On ne peut pas nier le Polythéisme de Platon, sans donner le démenti à toute l'Antiquité sacrée & profane.

Voilà comme il est vray que Platon a travaillé à guérir l'aveuglement des Payens, & à établir l'unité d'un seul Dieu. En verité j'ay peine à comprendre, comment on peut avancer de pareils paradoxes. Il faut compter pour bien peu de chose le témoignage de tous les Peres de l'Eglise, qui, comme nous l'avons fait voir, ont toûjours regardé la Philosophie de Platon, comme faisant partie du Paganisme, & en étant la Theologie la plus odieuse. Il faut rejetter tous les Platoniciens qui ont exposé les dogmes de leur maître, & qui ont compté le Ciel, les Planetes, les Etoiles, les demons & les Dieux de la fable entre ceux que Platon reconnoissoit. Il faut se mocquer de toute l'histoire, qui nous apprend que les Platoniciens ont été les plus superstitieux de tous les Payens. Il faut enfin supposer que personne n'a lû ou ne lira les ouvrages de Platon; puisqu'il n'y a pas un seul de ses Dialogues, où il ne donne des marques de son égarement sur ce sujet; & que dans ses plus considerables, bien loin de travailler à guerir l'aveu-

cus nobilis. Sed hi omnes, & cæteri ejusmodi, & ipse Plato, diis plurimis esse sacra facienda putaverunt. *Ce que dit icy saint Augustin de Platon, est évident par ce que ce Philosophe enseigne dans sa République & dans ses Loix, & particulierement dans l'Epinomis.*

(5) Vide eundem Aug. l. x. de Civit. Dei, cap. IV. & seqq. ubi sæpe Platonicis opponit illud Sacræ Scripturæ testimonium: Sacrificans diis eradicabitur, nisi Domino soli.

glement des Payens, il n'omet rien de tout ce qui peut les plonger encore plus avant dans toutes les erreurs du Paganisme. D'ailleurs où est le Payen qu'il a détrompé? Peut-on en produire un seul qu'il ait retiré des superstitions de l'idolâtrie? Ne les pratiquoit-il pas luy-même? Ne sacrifioit-il pas à l'exemple de son maître (6) Socrate, à toutes les fausses divinitez d'Athenes, ainsi que les Peres de l'Eglise le reprochent constamment à l'un & à l'autre, avec d'autant plus de force, qu'ils les accusent en même temps d'avoir agi contre leur propre conscience, & d'avoir trahi lâchement les interêts de la verité qu'ils connoissoient.

CHAP. II. *Entêtement de Platon pour la divination.*

MAIS DE TOUTES les superstitions payennes que Platon a soutenuës & enseignées, & par sa doctrine, & par ses exemples; il n'y en a point dont il paroisse avoir été plus entêté que de la divination. Il n'en parle par tout qu'en homme persuadé qu'elle étoit un des plus grands dons des Dieux; il n'y en a aucune sorte qu'il n'admette avec respect, l'enthousiasme, les songes, le vol des oyseaux, les entrailles des animaux, il les soûtient toutes; mais entre les

(6) *Les disciples de Socrate, dans les Apologies qu'ils ont faites pour leur Maître, soûtiennent que Melitus & Anitus ont calomnié ce Philosophe, lorsqu'ils l'ont accusé de ne pas reconnoître les divinitez d'Athenes: qu'on l'a toûjours vû sacrifier avec tous les autres dans les temples & sur les autels communs de la ville, aux fêtes & aux ceremonies publiques. Voicy comment Xenophon le fait parler sur ce sujet:* Ἀλλ' ἐγὼ, ὦ ἄνδρες, τοῦτο μὲν πρῶτον θαυμάζω Μίλιτον, ὅτῳ ποτὲ γνοὺς λέγει, ὡς ἐγὼ οὓς ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζω· ἐπεὶ θύοντά γε με ἐν ταῖς κοιναῖς ἑορταῖς, καὶ ἐπὶ τῶν δημοσίων βωμῶν, καὶ οἱ ἄλλοι οἱ παρατυγχάνοντες ἑώρων, καὶ αὐτὸς Μίλιτος εἰ ἐβούλετο. *Comment peut-on contre de pareilles autoritez excuser Socrate d'idolâtrie, & dire au contraire que toute sa vie il a combattu les fausses religions?*

Faut-il s'étonner après cela que tous les Platoniciens posterieurs au Christianisme, ayent été si prodigieusement adonnez à cette curiosité sacrilege, qui, comme saint Augustin le leur reproche si souvent, les portoit à consulter les demons, & à rechercher par toutes sortes de moyens de se les rendre favorables? Dans le fond ils ne pouvoient pas s'en dispenser; outre les exemples de leur maître, les principes de sa Philosophie les y obligeoient en quelque maniere.

Platoniciens posterieurs au Christianisme prodigieusement adonnez à la magie.

a été toute sa vie pieux, temperant & juste, qu'il a toûjours pris le «
bon parti en tout &c. Je ne m'appliqueray pas à refuter l'éloge ex- «
traordinaire que Mr. Dacier fait icy & ailleurs de Socrate, & qui surpasse sans contredit celuy qu'il pourroit faire du meilleur de tous les Chrétiens. Je le prieray seulement de lire ce que dit saint Cyrille, au livre VI. page 185. de son ouvrage contre Julien, & Theodoret dans son discours XII. page 673. & je suis sûr qu'il tombera d'accord que l'on ne peut pas prouver par des témoignages plus authentiques, que Socrate étoit coupable de la plus honteuse intemperance, & que saint Cyrille a eu raison d'avancer, que ce Philosophe, pour ce qui est de ses mœurs, ne valoit gueres mieux que le dernier de la populace payenne. Sur ce que Mr. Dacier, pour expliquer pourquoy cet Ange ou ce bon Genie ne servoit qu'à détourner Socrate, & jamais à le pousser, ajoûte ensuite en refusant les chimeres de Marsile Ficin, qu'il y a plus de «
raison à dire naturellement, que Socrate étant très-vertueux, & «
toûjours très-porté à embrasser tout ce qui luy paroissoit honnête...... «
n'avoit besoin que d'être retenu & détourné quand sa raison alloit «
l'engager à faire ou un faux jugement, ou une fausse démarche: je «
prendray la liberté de luy demander sur ce sujet, pourquoy donc ce bon Genie ne détourna point Socrate, lorsqu'il alla au Pirée pour y adorer Diane, lorsqu'il conseilla à Xenophon d'aller consulter l'Oracle de Delphes, lorsqu'il vit pour la premiere fois Xantippe, & qu'il frequenta encore depuis certains lieux publics de débauches, où un Philosophe comme luy, quand il n'auroit pas eu deux femmes, ne devoit jamais mettre le pied; enfin lorsqu'en mourant, il ordonna à son ami Criton de payer le Coq qu'il devoit à Esculape. En verité il est étonnant que l'on accorde à un Payen tel que Socrate, un privilege aussi singulier que l'est celuy d'être instruit ou averti en toutes occasions d'une maniere sensible, par un Ange ou par une voix divine: grace que Dieu n'accorde que très-rarement à ses plus grands Saints.

Principe de Platon qui les y a engagez.

En effet la fin que la Philosophie Platonicienne se propose, c'est d'aller à Dieu & de s'unir à luy; fin excellente, s'il en fut jamais; mais par malheur pour Platon & pour les Platoniciens, ils l'entendoient fort mal, & s'égaroient infiniment du chemin qui y conduit. Ce Dieu, ou pour parler plus juste, ces Dieux à qui ils prétendoients s'unir, c'étoient ceux qu'ils appelloient les Dieux visibles, sçavoir, le Ciel materiel, le Soleil, les Etoiles, & ensuite les invisibles, qu'ils plaçoient dans l'endroit le plus élevé du Ciel materiel, & à la tête desquels ils mettoient le Pere & l'Auteur de tous ces Dieux tant visibles qu'invisibles, corporels ou intelligibles. Mais comme tous ces Dieux, ainsi que Platon l'enseigne (3), ne pouvoient avoir aucun commerce avec les hommes, à cause de l'excellence de leur nature; ni même entendre leurs prieres, à cause de la distance des lieux; il falloit necessairement avoir recours aux demons, qui étoient établis les mediateurs entre les uns & les autres; & dont l'employ étoit d'instruire les Dieux superieurs de tout ce qui se passoit parmi les hommes. Il falloit se les rendre favorables par des sacrifi-

(3) Plato in Convivio. Πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἐστι θεοῦ τε καὶ θνητοῦ.... ἑρμηνεῦον καὶ διαπορθμεῦον θεοῖς τὰ παρ' ἀνθρώπων, καὶ ἀνθρώποις τὰ παρὰ θεῶν· τῶν μὲν τὰς δεήσεις καὶ θυσίας, τῶν δὲ τὰς ἐπιτάξεις τε καὶ ἀμοιβὰς τῶν θυσιῶν. ἐν μέσῳ δὲ ὂν ἀμφοτέρων συμπληροῖ, ὥστε τὸ πᾶν αὐτὸ αὑτῷ συνδεδέσθαι. διὰ τούτου καὶ ἡ μαντικὴ πᾶσα χωρεῖ, καὶ ἡ τῶν ἱερέων τέχνη τῶν τε περὶ τὰς θυσίας, καὶ τὰς τελετάς, καὶ τὰς ἐπῳδάς, καὶ τὴν μαντείαν πᾶσαν καὶ γοητείαν. Θεὸς δὲ ἀνθρώπῳ οὐ μίγνυται, ἀλλὰ διὰ τούτου πᾶσά ἐστιν ἡ ὁμιλία καὶ ὁ διάλεκτος θεοῖς πρὸς ἀνθρώπους, καὶ ἐγρηγορόσι καὶ καθεύδουσι. καὶ ὁ μὲν περὶ τὰ τοιαῦτα σοφὸς, δαιμόνιος ἀνήρ. Platoni adde Apuleïum, l. de Deo Socratis, & Augustinum l. VIII. IX. & X. de Civit. ambos illos Philosophos refellentem.

ces, pour arriver par leur moyen à l'amitié des Dieux celestes, & obtenir la souveraine felicité de l'ame.

Voilà la doctrine de Platon, par laquelle on voit, que tout Platonicien qui desiroit s'élever à sa derniere fin, & joüir de la souveraine béatitude, selon les fausses idées que sa Philosophie luy en donnoit, devoit avoir necessairement beaucoup de commerce avec les demons.

Ce que dit S. Augustin pour refuter ce principe.

Il seroit trop long de rapporter icy tout ce que dit saint Augustin pour combattre ces impietez Platoniciennes ; c'est à quoy il employe une bonne partie de son VIII. Livre de la Cité de Dieu ; mais il s'applique particulierement à faire sentir la fausseté de ce principe de Platon, Que les Dieux ne communiquent point avec les hommes (4) : sur quoy ce Philosophe fondoit la necessité qu'il y avoit de reconnoître les demons qui habitent dans les airs, pour mediateurs entre les uns & les autres. Voilà certainement, dit saint Augustin, une admirable sainteté de ces Dieux ; ils ne communiquent point avec les hommes qui les prient humblement ; & ils communiquent avec les demons qui sont superbes & arrogans. Ils ne communiquent point avec les hommes qui ont recours à la divinité ; & ils communiquent

(4) August. l. VIII. de Civit. Dei, cap. XX. At enim urgens causa & arctissima cogit dæmones medios inter deos & homines agere, ut ab hominibus afferant desiderata, & ad eos referant impetrata. Quænam tandem causa est ista, & quanta necessitas? quia nullus, inquiunt, Deus miscetur hominibus. Præclara igitur sanctitas Dei, qui non miscetur homini pœnitenti, & miscetur dæmoni arroganti. Non miscetur homini confugienti ad divinitatem, & miscetur dæmoni fingenti divinitatem. Non miscetur homini petenti indulgentiam, & miscetur dæmoni suadenti nequitiam, &c.

» avec les demons qui usurpent la divinité : ils ne com-
» muniquent point avec les hommes qui demandent
» pardon de leurs crimes ; & ils communiquent avec
» les demons qui conseillent les crimes. Tout ce que dit ensuite saint Augustin (5) pour refuter les mauvaises raisons que les Platoniciens employoient pour justifier ce principe de Platon, ainsi que tous leurs autres égaremens touchant les demons, leurs qualitez, leurs emplois & leur culte abominable, n'est pas moins beau ni moins fort ; mais comme je veux être court, je suis obligé de passer tout cela pour ajoûter ce que dit un Platonicien chez le même saint Augustin.

Sentiment

C'est Longinien (6), qui interrogé par ce saint

(5) Idem cap. sequenti : Sed nimirum tantæ hujus absurditatis & indignitatis est magna necessitas, quod scilicet deos æthereos humana curantes, quid terrestres homines agerent, utique lateret, nisi dæmones aërei nuntiarent : quoniam æther longe a terra est alteque suspensus : aër vero ætheri terræque contiguus. O mirabilem sapientiam ! Quid aliud de diis isti sentiunt, quos omnes optimos volunt, nisi eos & humana curare, ne cultu videantur indigni, & propter elementorum distantiam humana nescire, ut credantur dæmones necessarii, & ob hoc etiam ipsi putentur colendi, per quos dii possint & quid in rebus humanis agatur addiscere, & ubi oportet hominibus subvenire ?

(6) Longinianus apud August. ep. XXI. vet. edit. Quid traditum sancte atque antiquitus teneam atque custodiam, ut potuero, paucis edicam. Via est in Deum melior, qua vir bonus, piis, puris, justis, castis, veris dictis factisque suis, sine ulla temporum mutatorum captata jactatione probatus, & deorum comitatu vallatus, Dei utique potestatibus emeritus, id est, ejus unius, & universi, & incomprehensi, & ineffabilis infatigabilisque Creatoris impletus virtutibus ; quod, ut verum est, Angelos dicitis, vel quid alterum post Deum, vel cum Deo, aut a Deo, aut in Deum intentione animi mentisque ire festinat : via est, inquam, qua purgati antiquorum sacrorum piis præceptis, expiationibusque purissimis, & observationibus decocti, anima & corpore constantes deproperant. *Il n'est pas inutile de remarquer que ce Platonicien, comme tous ceux de sa secte depuis Plotin,*

Docteur, qui desiroit de le convertir, quel étoit son sentiment touchant la voye qui conduit à Dieu, luy répondit suivant le principe de Platon dont nous parlons; Que selon luy, la meilleure & la plus seure voye pour aller à Dieu, étoit celle par laquelle un homme de bien, muni & escorté des Dieux inferieurs qu'il a long-temps servis, s'efforçoit d'aller à luy, en se purifiant par la pratique des ceremonies anciennes, des sacrifices & des expiations, & par les observances les plus pures & les plus saintes: Qu'au reste ces Dieux inferieurs qui étoient les vertus & les puissances de Dieu, n'étoient rien autre chose que ce que les Chrétiens appelloient des Anges. C'est ainsi que les Platoniciens croyoient que pour aller à Dieu, il étoit necessaire de se faire escorter par les Dieux inferieurs, c'est-à-dire par les demons; & qu'il falloit pour cet effet se les rendre favorables, en les servant avec beaucoup de fidelité. Ce que ce Philosophe ajoûte des expiations par lesquelles il est necessaire de se purifier, pour arriver par le moyen des demons jusqu'aux Dieux celestes, est une suite d'un autre

d'un Platonicien touchant la necessité de se faire escorter par les demons pour aller à Dieu.

ne faisoit point difficulté de lire & d'estimer les livres saints de l'ancien Testament, & qu'il en mêloit confusément la doctrine avec celle de Platon, du prétendu Orphée, & du faux Trismegiste, qu'il regardoit comme des Auteurs tout divins. Voicy ses paroles, qui ne sont gueres moins remplies de Phébus & d'entousiasme, que celles que nous venons de voir: Quæstionibus siquidem abundet, quod ex parte vel jamdudum inter nos convenerit, vel nunc identidem litteris magis magisque conveniat præceptis, non dicam tantum Socraticis, nec tuis, Romanorum vir vere optime, Propheticis, aut paucis Hierosolymiticis, sed etiam Orpheïcis, atque Ageticis & Trismegisticis, longe ante illis antiquioribus, & pæne rudibus adhuc sæculis, diis auctoribus enatis, & toti orbi terræ certis limitibus partiti trifariam divinitus ostensis.

principe de la Philoſophie Platonicienne, qui ne portoit pas moins à la pratique de la magie & du culte des demons, que celuy que nous venons d'expliquer.

Second principe de Platon, qui a engagé ſes ſectateurs dans toutes les impietez de la magie.

Platon enſeignoit (7) que les ames n'étoient enfermées dans les corps, qu'en punition de je ne ſçay quelles fautes qu'elles avoient commiſes, lorſqu'étant dans le Ciel, jointes aux aſtres, où elles avoient été placées d'abord après leur production, elles contemploient au milieu des revolutions de ces globes, qui les entraînoient avec eux, les Dieux celeſtes & intelligibles, les Idées ou les exemplaires de toutes les choſes créées, & enfin la face de tout l'univers; car c'étoit-là en quoy conſiſtoit le Paradis de Platon: Que les ames en tombant dans ces corps, qui ſont comme leurs priſons & leurs ſepulcres, s'y derangeoient extrémement, & contractoient une infinité de mauvaiſes inclinations & de ſoüillures: Qu'ainſi pour retourner au lieu d'où elles venoient, pour ſe réünir à l'aſtre auquel elles avoient été jointes, & recouvrer la ſouveraine felicité qu'elles avoient perduë, il falloit neceſſairement qu'elles ſe purifiaſſent de toutes ces mauvaiſes inclinations, & de toutes les ſoüillures qu'elles avoient contractées: Que cela ne ſe pouvoit faire que de trois manieres, par l'étude de la Philoſophie, par les myſteres auſquels on ſe faiſoit initier, ou enfin par la pratique de la Théurgie ou du culte des Dieux inferieurs.

(7) Plato in Phædro, Phædone, Timæo, & alibi, cui adde Proclum in eundem Timæum, Jamblichum in Myſter. & quæ habet Aug. l. x. de Civ. ex libro Porphyrii De Regreſſu animæ, & adverſus eundem,

Je veux croire que Platon n'a approuvé que la premiere de ces trois ſortes d'expiations, quoiqu'il parle avec beaucoup d'emphaſe de celle qui ſe faiſoit par les myſteres (8), & que l'on ne puiſſe gueres douter d'ailleurs qu'il ne ſe ſoit fait initier luy-même, comme tous les autres Philoſophes d'Athenes (9), aux myſteres d'Eleuſine. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que la plûpart des Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme ne ſe ſont pas contentez de cette ſorte de purification de l'ame, qui ſe fait par la Philoſophie; ſoit qu'elle leur parut la plus difficile & la plus incertaine; ſoit que pour acquerir une pureté plus parfaite, & s'aſſurer davantage de leur retour à l'aſtre qui leur étoit propre, ils ayent voulu ajoûter les deux autres ſortes d'expiations, ſur tout la derniere qui conſiſte dans la Théurgie, à laquelle les principes de la Philoſophie de Platon, comme nous avons vû, les engageoient neceſſairement.

Sentiment de Porphyre touchant la puri-

Auſſi Porphyre (1), dans la petite Preface qu'il a miſe à la tête de ſon Livre de la Philoſophie par

(8) Plato in Phædone: Τὸ δ᾽ ἀληθὲς, τῷ ὄντι ἡ κάθαρσίς τις τῶν τοιούτων πάντων, καὶ ἡ σωφροσύνη, καὶ ἡ δικαιοσύνη, καὶ ἡ ἀνδρεία, καὶ αὐτὴ ἡ φρόνησις μὴ καθαρμός τις ᾖ· καὶ κινδυνεύουσι, καὶ οἱ τὰς τελετὰς ἡμῖν οὗτοι καταστήσαντες οὐ φαῦλοί τινες εἶναι, ἀλλὰ τῷ ὄντι πάλαι αἰνίττεσθαι ὅτι ὃς ἂν ἀμύητος καὶ ἀτέλεστος εἰς ᾅδου ἀφίκηται, ἐν βορβόρῳ κείσεται· ὁ δὲ κεκαθαρμένος τε καὶ τετελεσμένος, ἐκεῖσε ἀφικόμενος, μετὰ θεῶν οἰκήσει. εἰσὶ γὰρ δὴ (φασὶν οἱ περὶ τὰς τελετὰς) ναρθηκοφόροι μὲν πολλοὶ, βακχοὶ δέ γε παῦροι. οὗτοι δ᾽ εἰσὶ κατὰ τὴν ἐμὴν δόξαν, οὐκ ἄλλοι ἢ οἱ πεφιλοσοφηκότες ὀρθῶς.

(9) Vide Lucianum in Demonactis vita.

(1) Porphyrius in Prooemio libri de Philoſophia ex Oraculis. Ἕξει δὲ ἡ παροῦσα συναγωγὴ, πολλῶν μὲν τῶν κατὰ φιλοσοφίαν δογμάτων ἀναγραφὴν, ὡς οἱ θεοὶ τἀληθὲς ἔχειν ἐθέσπισαν· ἐπ᾽ ὀλίγον δὲ καὶ τῆς χρηστικῆς ἁψόμεθα πραγματείας, ἥ τις πρός τε τὴν θεωρίαν ὀνήσει καὶ τὴν ὅλην κάθαρσιν τοῦ βίου.

fication de l'ame par le moyen de la Théurgie.

les oracles, où il enseignoit toutes les pratiques de la Théurgie; pour en faire connoître l'excellence, & en recommander l'usage, ne manque pas de dire, qu'elles sont d'une grande utilité pour l'entiere purification de l'ame; & dans un autre Livre qu'il avoit composé, du Retour de l'ame, il enseignoit la même » chose (2), avec cette difference neanmoins, qu'il » nioit que la pratique de la Théurgie pût purifier la » partie intellectuelle de l'ame, qui seule comprend la » verité des choses intelligibles; mais que pour celle » qu'il appelle spirituelle, & qui reçoit les images des » choses corporelles; elle en étoit parfaitement puri- » fiée, & que les sacrifices magiques de la Théurgie la » rendoient capable de recevoir les Esprits & les Anges, » pour parvenir à la vision des Dieux: Qu'ainsi l'ame » qui n'avoit été purifiée que de cette maniere, retour- » noit bien à la verité au Ciel, où elle trouvoit sa de-

(2) August. l. x. de Civit. cap. IX. Porphyrius quandam quasi purgationem animæ per theurgiam, cunctanter tamen & pudibunda quodammodo disputatione promittit; reversionem vero ad Deum hanc artem præstare cuiquam negat, ut videas eum inter vitium sacrilegæ curiositatis, & Philosophiæ professionem sententiis alternantibus fluctuare. Nunc enim hanc artem tanquam fallacem, & in ipsa actione periculosam, & legibus prohibitam, cavendam monet: nunc autem velut ejus laudatoribus cedens, utilem dicit esse mundandæ parti animæ, non quidem intellectuali, qua rerum intelligibilium percipitur veritas, nullas habentium similitudines corporum: sed spiritali, qua corporalium rerum capiuntur imagines. Hanc enim dicit per quasdam consecrationes theurgicas, quas teletas vocant, idoneam fieri atque aptam susceptioni Spirituum & Angelorum ad videndos deos. Vide eundem Aug. cap. XXVII. ejusdem libri.

Idem ibid. cap. XXIII. Dicit etiam Porphyrius, divinis oraculis fuisse responsum, non nos purgari lunæ teletis atque solis; ut hinc ostenderetur nullorum deorum teletis hominem posse purgari. Cujus enim teletæ purgant, si lunæ solisque non purgant, quos inter cœlestes deos præcipuos habent?

meure entre les Dieux celestes, c'est-à-dire entre les astres ; mais qu'elle ne pouvoit s'élever jusqu'au Dieu suprême, qui étoit, selon les Platoniciens, au-dessus du Ciel, dans l'endroit le plus élevé de toutes les spheres. Porphyre apportoit encore plusieurs autres restrictions, qui marquent qu'il se défioit un peu de tous ces effets merveilleux, que les autres Platoniciens attribuoient à la Théurgie pour l'entiere purification de l'ame ; & c'est ce que l'on voit encore dans sa lettre à Anebon, où il expose les doutes & les difficultez qu'il a sur ce sujet, comme sur celuy des oracles & de la divination.

Sentiment de Jamblique sur ce sujet.

Mais Jamblique (3) ce zelé défenseur de la magie Platonicienne, dont il possedoit en perfection tous les secrets, ne pouvoit souffrir que l'on doutât le moins du monde de cette vertu toute divine de la Théurgie. Il soûtient donc contre Porphyre, qu'elle purifie l'ame dans toutes ses parties ; qu'elle la délivre de tous ses liens ; qu'elle la nettoye parfaitement

(3) Jamblichus de Myst. sect. x. cap. v. Ἡ δ' ἱερατικὴ καὶ θεουργικὴ τῆς εὐδαιμονίας δόσις καλεῖται μὲν θύρα πρὸς τε τὸν δημιουργὸν τῶν ὅλων, ἢ τόπος ἢ αὐλὴ τοῦ ἀγαθοῦ· δύναμιν δ' ἔχει πρώτην μὲν ἁγνείας τῆς ψυχῆς πολὺ τελειοτέραν τῆς τοῦ σώματος ἁγνείας· ἔπειτα κατάρτυσιν τῆς διανοίας εἰς μετουσίαν καὶ θέαν τοῦ ἀγαθοῦ, καὶ τῶν ἐναντίων πάντων ἀπαλλαγήν· μετὰ δὲ ταῦτα, πρὸς τοὺς τῶν ἀγαθῶν δοτῆρας θεοὺς ἕνωσιν. Ἐπειδὰν δὲ κατ' ἰδίαν ταῖς μοίραις τοῦ παντὸς συνάψῃ, καὶ ταῖς διηκούσαις δι' αὐτῶν ὅλαις θείαις δυνάμεσι· τότε τῷ ὅλῳ δημιουργῷ τὴν ψυχὴν προσάγει καὶ παρακατατίθεται· καὶ ἐκτὸς πάσης ὕλης αὐτὴν ποιεῖ, μόνῳ τῷ ἀϊδίῳ λόγῳ συνενουμένην. οἷον ὃ λέγω τῇ αὐτογόνῳ καὶ αὐτοκινήτῳ, καὶ τῇ ἀνεχούσῃ πάντα, καὶ τῇ νοερᾷ, καὶ τῇ διακοσμητικῇ τῶν ὅλων, καὶ τῇ πρὸς ἀλήθειαν αὐτὴν νοητὴν ἀναγωγῇ, καὶ τῇ αὐτοτελεῖ, καὶ τῇ ποιητικῇ, καὶ ταῖς ἄλλαις δημιουργικαῖς δυνάμεσι τοῦ Θεοῦ κατ' ἰδίαν συνάπτει. ὡς ἐν ταῖς ἐνεργείαις αὐτῶν, καὶ ταῖς νοήσεσι, καὶ ταῖς δημιουργικαῖς τελέως ἵστασθαι τὴν θεουργικὴν ψυχήν. καὶ τότε δὴ ἐν ὅλῳ τῷ δημιουργικῷ Θεῷ τὴν ψυχὴν ἐντίθησι. *Y eut-il jamais discours plus empoullé, plus fanatique, & plus impie que celuy-là?*

» de toutes les soüillures du corps & de la matiere ; » qu'elle l'unit à toutes les puissances divines, & qu'elle » la place enfin jusques dans le sein du souverain Au- » teur de l'univers. C'est ce qu'il s'efforce de prouver en vray Fanatique, avec les termes les plus empoullez & les plus obscurs de son jargon Théurgique, dans son livre des Mysteres, qui est à mon gré, quoique d'autres en jugent autrement, un chef-d'œuvre d'extravagance & d'impieté.

S. Augustin combat toute la Théurgie Platonicienne.

Saint Augustin s'est attaché particulierement à Porphyre pour relever ses égaremens sur cette matiere ; ce qu'il dit neanmoins contre ce Philosophe, renverse absolument toute la Théurgie Platonicienne en general, & en fait connoître parfaitement les illusions & les impietez abominables. Il montre (4) que cette prétenduë operation divine n'est rien autre » chose, que la magie la plus criminelle, condamnée » par toutes les loix divines & humaines ; que les effets » merveilleux que Porphyre en rapporte, lorsqu'il » assure que ceux qui se purifient par les enchantemens » & les sacrifices magiques qu'elle prescrit, voyent des

(4) August. l. x. de Civit. cap. x. O theurgia præclara ! ô animæ prædicanda purgatio ! ubi plus imperat immunda invidentia, quam impetrat pura beneficentia ; imo vero malignorum spirituum cavenda & detestanda fallacia, & salutaris audienda doctrina. Quod enim qui has sordidas purgationes sacrilegis ritibus operantur, quasdam mirabiliter pulchras, sicut iste (Porphyrius) commemorat, vel Angelorum imagines, vel Deorum, tanquam purgato spiritu vident : si tamen vel tale aliquid vident, illud est quod Apostolus dicit ; Quoniam Satanas transfigurat se velut Angelum lucis. Ejus enim sunt illa phantasmata, qui miseras animas multorum falsorumque deorum fallacibus sacris cupiens irretire, & a vero Dei cultu, quo solo mundantur & sanantur, avertere : sicut de Proteo dictum est, Formas se vertit in omnes, hostiliter insequens, fallaciter subveniens, utrobique nocens.

Dieux

Dieux & des Anges d'une beauté raviſſante : que ces « effets, dis-je, s'ils ſont vrais, ne ſont que des illu- « ſions de l'Eſprit de tenebres, qui ſe transforme en « Ange de lumieres ; que les demons ne cherchent par « toutes ces illuſions qu'à s'attirer les adorations & les « ſacrifices qui ne ſont dûs qu'au ſeul vray Dieu ; que « Jeſus-Chriſt enfin eſt le ſeul qui nous purifie de nos « pechez par ſon Incarnation, & le ſeul capable de dé- « livrer l'ame de toutes ſes miſeres, & de la conduire « à la ſouveraine felicité. Rien n'eſt ſi beau que tout-« ce que S. Auguſtin (5) dit ſur ce ſujet, en oppoſant par tout les veritez de la Foy aux erreurs & aux impietez de la Philoſophie Platonicienne ; rien de plus éloquent ſur tout que le diſcours qu'il adreſſe à Porphyre (6), & en ſa perſonne à tous les Philoſophes Platoniciens, pour les porter à renoncer à leurs égaremens, & à reconnoître avec humilité le myſtere adorable de l'Incarnation du Fils de Dieu, dont leur orgüeil les éloignoit extrémement.

Chap. III. Troiſiéme raiſon qui a engagé les Platoniciens poſterieurs au

On voit donc par quels principes les Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme s'étoient livrez au culte des demons, & engagez dans toutes les pratiques déteſtables de la magie ; mais à ces deux pre-

(5) Idem Auguſt. ibid. cap. xxiv. Sed ſubditus Porphyrius invidis poteſtatibus, de quibus & erubeſcebat, & eas libere redarguere formidabat, noluit intelligere Dominum Jeſum Chriſtum eſſe principium, cujus incarnatione purgamur : cum quippe in ipſa carne contempſit, quam propter ſacrificium noſtræ purgationis aſſumpſit ; magnum ſcilicet ſacramentum ea ſuperbia non intelligens, quam ſua ille humilitate dejecit verus benignuſque Mediator, &c. quibus adde cap. xxv.

(6) Idem Auguſt. ibid. cap. xxvi. xxvii. xxviii. xxix. Quid adhuc trepidas, ô Philoſophe, adverſus poteſtates, & veris virtutibus, & veri Dei muneribus invidas, habere liberam vocem, &c.

Christianisme dans la pratique de la magie : leur jalousie furieuse contre la Religion Chrétienne.

miers, il faut ajoûter un troisiéme, que je crois avoir été le plus puissant de tous sur leur esprit, & celuy qui les a obligez de mettre en œuvre les deux autres ; c'est la jalousie furieuse dont ils étoient transportez à la vûë des progrès étonnans de la Religion Chrétienne, & l'envie demesurée qu'ils avoient de faire des prodiges & des merveilles, pour donner à leur Platonisme un air de divinité, capable de retenir les peuples dans leurs anciennes erreurs, & de les empêcher de se rendre aux veritables miracles du Christianisme. En effet on ne voit pas que les sectateurs de Platon, qui ont vêcu avant Jesus-Christ, ayent donné dans les égaremens de la Théurgie ; qu'ils ayent voulu se faire passer pour des hommes miraculeux, & leur Philosophie pour une Philosophie & une Religion toute divine ; on sçait au contraire, qu'ils donnoient dans l'extremité opposée, en doutant de tous les dogmes de la Religion & de la Philosophie, de l'existence même des Dieux & de leur providence ; & qu'ils combattoient fortement tous les autres Philosophes qui soûtenoient ces dogmes. Mais aprés la naissance du Sauveur du monde, on les voit absolument changer de conduite & de sentimens, se declarer les protecteurs de toutes les superstitions & de tous les faux miracles du Paganisme, composer des Livres pour les soûtenir & les remettre en honneur, & chercher par tous les moyens imaginables à en faire de nouveaux.

Ils ont voulu opposer des miracles à ceux de la Religion Chrétienne.

Quand on n'auroit point d'ailleurs des preuves indubitables de la haine furieuse dont ils étoient animez contre le Christianisme, qui pourroit douter du

motif qui obligea tous ces nouveaux Platoniciens à prendre une conduite si opposée à celle de leurs prédecesseurs, & qui de Philosophes en fit autant de fanatiques & de magiciens? Les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres, suivis de la conversion de presque tout l'univers; & ensuite ceux que les Chrétiens faisoient tous les jours à leurs yeux, les désoloient & les remplissoient de la plus furieuse jalousie. Que faire pour s'y opposer? Il falloit rétablir ceux de Pythagore, d'Aristée, d'Abaris, d'Apollone de Tyane, & toutes les fables qu'on en avoit racontées autrefois, & qui étoient presque absolument oubliées: il falloit soûtenir les anciens oracles, & faire valoir toutes les merveilles de la divination, comme les preuves les plus sensibles de la puissance des Dieux que l'on adoroit dans le Paganisme: il falloit enfin tenter, si on ne pourroit point faire de nouveaux prodiges, & employer pour cet effet la magie, quoy que défenduë par toutes les Loix. C'est-là tout ce que les Platoniciens pouvoient faire, pour obscurcir, s'il étoit possible, les miracles du Christianisme; & c'est aussi ce qu'ils ont fait.

Celse oppose aux miracles de Jesus-Christ ceux d'Esculape, d'Apollon, d'Aristée, d'Abaris & de Cleomede.

Il y a plaisir en verité de voir l'Epicurien Celse (7) contrefaisant par tout le Platonicien, opposer serieusement en cette qualité aux miracles de Jesus-Christ & de Moyse, les merveilleuses cures d'Esculape, & les prédictions d'Apollon; & trouver sur tout fort mauvais, que Jesus-Christ fût reconnu constamment pour Dieu; tandis qu'Aristée, Abaris & Cleomede étoient absolument oubliez, quoiqu'ils eussent fait

(7) Origenes l. III. adv. Celsum, pag. 224. & seqq.

Quels ont été ces prétendus miracles.

les plus beaux miracles. En effet le premier avoit apparu à Cyzique, quelque temps aprés que s'étant enfermé dans la boutique d'un Foullon à Proconnese, on l'avoit cru mort. Le second voloit par les airs aussi vîte que la fléche qu'il tiroit, & qui l'entraînoit par tout avec elle. Le troisiéme enfin n'avoit pas été trouvé dans un coffre, où il s'étoit enfermé pour éviter ceux qui le poursuivoient. Ce sont-là les miracles que Celse juge dignes d'être opposez à ceux de Jesus-Christ; & qui luy font trouver mauvais qu'on ne regarde pas comme des Dieux ceux qui les ont faits; d'autant plus que l'Oracle de Delphes avoit declaré qu'Aristée & Cleomede devoient être honorez comme tels à cause de ces prodiges; ainsi que Celse l'assure du premier, & qu'on le sçait d'ailleurs du dernier.

Réponse d'Origene à ces fables ridicules de Celse.

Mais s'il est plaisant de voir Celse avancer serieusement de pareilles inepties; il seroit infiniment utile d'entendre les réponses pleines de force & de sagesse, qu'Origene y oppose: les marques ausquelles il veut qu'on distingue les vrais miracles d'avec les faux; ceux qui viennent de l'imposture de la magie, d'avec ceux qui ont Dieu même pour auteur: & sur tout ce qu'il ajoûte des effets admirables qu'ont produits ceux du Sauveur du monde pour la conversion & la sanctification de tout l'univers; au lieu que les fables ridicules que Celse vante si fort, n'ont eu aucune suite, ni produit aucun bon effet; & qu'au contraire on s'en est mocqué par tout, autant que des imposteurs à qui on les attribuoit.

Impostures de Pythagore, soûtenuës par

Aussi Porphyre & Jamblique, les ont-ils abandonnez; & s'ils en parlent dans leurs Livres, ce n'est

qu'en passant & par forme d'épisodes ; mais leur heros, leur idole, celuy qu'ils opposent à Jesus-Christ, c'est Pythagore (8), ils en font un Dieu descendu tout exprès du Ciel pour sauver les mortels, & qui ne s'est revêtu d'une forme humaine, que pour ménager leur foiblesse, qui autrement n'auroit pû soûtenir l'éclat d'une si grande majesté. Quel témoignage en apportent-ils ? celuy de Pythagore (9) luy-même, qui pour en convaincre Abaris qui l'étoit venu trouver du fond du septentrion, à l'aide de son javelot

Porphyre & par Jamblique.

(8) Jamblichus l. de vita Pythagoræ, cap. II. interprete Clar. Obrechto. Cæterum nemini, qui quidem ex ipsa viri nativitate & multiplici animi sapientia conjecturam fecerit, dubium erit quin anima Pythagoræ Apollinis subdita imperio, vel perpetim ejusdem Dei assecla, vel alio proximiori commercio, ad homines delapsa sit. Et infra : Hinc evenit ut multi eum Dei filium esse merito asseverarent. Rursus: Jamque multi de juvene proverbium Samii comati, passim divulgaverant, eumque sparsis in vulgus laudibus deum fecerant. Et cap. VI. Pythagoram ut bonum quemdam dæmonem hominibusque amicissimum, jam in Deorum referebant numerum. Quidam enim illum celebrabant Pythium, alii Hyperboreum Apollinem, nonnulli Pæonem : erant qui censebant dæmonem esse ex iis qui lunam incolunt, alii alium ex Diis Olympicis ferebant, qui mortalem vitam emendaturus, ejusque commodis consulturus, isti sæculo humana forma apparuerit, ut mortalibus beatitudinis & philosophiæ salutare lumen donaret : quo munere nec venit, nec veniet ullum aliud majus quam quod dii per hunc ipsum Pythagoram dederunt. *Il seroit trop long de rapporter les autres endroits où Jamblique prétend faire passer Pythagore pour Dieu, ou pour le Fils de Dieu : il est aisé de voir que c'est là le but qu'il s'est proposé dans son ouvrage.*

(9) Idem ib. c. XIX. Transiens autem per Italiam (Abaris) visum sibi Pythagoram, Deo cujus ipse erat sacerdos, assimilavit : persuasus non alium, ac ne hominem quidem, illi similem, sed ipsum vere Apollinem esse. . . . . Pythagoras autem . . . . . tanquam qui revera Deus ille foret, Abaridi seorsim ab arbitris abducto aureum suum femur ostendit, ut argumento esset, neutiquam illum animi falsum fuisse.... Adjecit insuper se ad curandos demerendosque mortales advenisse, ac propterea etiam formam hominis induisse, ne supereminenti majestate velut re nova turbati, disciplinam suam fugerent.

ou de sa fléche, luy montra en secret sa cuisse d'or; ce qu'il fit encore une autre fois en presence de tout le monde, dans les jeux Olympiques (1): peut-on desirer une preuve plus convaincante que celle-là? Elle n'est pas neanmoins l'unique: Pythagore seul entre tous les hommes entendoit la charmante harmonie des Spheres celestes (2), luy seul sçavoit tous les differens corps que son ame avoit animez, avant qu'elle vînt dans le sien, & donnoit en particulier des preuves indubitables qu'il avoit été autrefois Euphorbe vainqueur de Patrocle dans la guerre de Troye. De plus passant le fleuve Nessus en compagnie de ses disciples, il parla au fleuve, & le fleuve ne manqua pas de le salüer d'une voix très-claire & très-intelligible. Il empêcha un jour un bœuf de manger des fêves, en luy parlant à l'oreille (3). Il

(1) Idem ibid. cap. XXVIII. Fidem autem suis opinionibus inde fieri censent, quod qui primus earum auctor extitit, non vulgaris homo fuerit, sed Deus..... aïunt enim ipsum fuisse Apollinem Hyperboreum: hujus vero rei indicia haberi, quod in ludis surgens femur aureum ostenderit.

(2) Idem ibid cap. XV. Atque ipse solus ut apparebat, auditu & intellectu percipiebat universalem sphærarum, & astrorum per eas mororum harmoniam & consonantiam, quæ carmen aliquanto perfectius quam quod apud mortales fieri solet, & sine satietate audiendum resonabant, & per dissimiles varieque diversos stridores celeritatibus, magnitudinibus, & rectionibus, certa quadam musices ratione compositis, conversionem & circumactionem gratissimam simul, & variis modis pulcherrimam efficiebant. Et infra: Sibi enim soli inter omnes qui terram incolunt, datum existimabat, ut intelligeret exaudiretque sonos vocis a mundo editæ. De cæteris prodigiis Pythagoræ adscriptis vide eundem Jamblichum.

(3) *Ecoutons de quelle maniere saint Jean Chrysostome se mocque de tous ces prétendus miracles de Pythagore, & de sa doctrine non moins extravagante.*
» *Pythagore, dit-il, s'étant établi dans la grande Grece,*
» *la remplit de mille sortes de prestiges, qu'il y exerça. Car qu'est-ce au-*
» *tre chose, de parler aux bœufs, comme on dit qu'il a fait? Que ç'ait*

parut en même temps en deux differentes Villes fort éloignées, il chassa deux serpens, il mania un aigle, il prédit la mort d'un ours: enfin il fit tant d'autres merveilles, qu'au sentiment de ses disciples, on ne pouvoit pas se dispenser de le reconnoître pour un Dieu.

été là en effet une imposture & une vraye charlatanerie, il est aisé de s'en convaincre. Loin d'être utile aux hommes en raisonnant ainsi avec les bêtes, n'est-il pas clair qu'il leur a causé beaucoup de mal? S'il avoit envie de débiter des discours de Philosophie, ne devoit-il pas s'adresser à ceux qui en étoient capables? Cet imposteur neanmoins s'entretenoit, dit-on, avec les aigles & les bœufs. Il ne prétendoit pas sans doute les rendre raisonnables; puisque cela luy étoit impossible. Que prétendoit-il donc? tromper les sots par ses impostures. De plus, au lieu d'apprendre aux hommes quelque chose d'utile, il leur apprenoit que c'étoit la même chose de manger des féves, & de manger ceux qui leur avoient donné la vie. Il persuada encore à ses disciples, qu'il avoit été luy-même tantôt arbre, tantôt fille, & tantôt poisson. Faut-il donc s'étonner que ces impostures & ces fables extravagantes se soient dissipées, sans qu'il en reste la moindre trace? Πυθαγόρας δὲ τὴν μεγίστην Ἑλλάδα καταλαβὼν, καὶ γοητείας ἐπιδείξας εἴδη μυρία. τὸ γὰρ βουσὶ διαλέγεσθαι (καὶ γὰρ καὶ τοῦτό φασιν αὐτὸν πεποιηκέναι) οὐδὲν ἕτερον, ἢ γοητεία ἦν. καὶ δῆλον μάλιστα ἐκεῖθεν. ὁ γὰρ τοῖς ἀλόγοις οὕτω διαλεγόμενος, τὸ τῶν ἀνθρώπων οὐδὲν ὠφέλησε γένος, ἀλλὰ καὶ τὰ μέγιστα ἔβλαψε. Καί τοίγε ἐπιτηδειοτέρα πρὸς φιλοσοφίας λόγους ἡ φύσις ἡ τῶν ἀνθρώπων ἦν. ἀλλ᾽ ὅμως ἐκεῖνος αὐτοῖς μὲν καὶ βουσὶ διελέγετο, καθάπερ φασὶ, γοητεύων. οὐδὲ γὰρ τὴν ἄλογον λογικὴν ἐποίησε φύσιν (οὐδὲ γὰρ δυνατὸν ἀνθρώπῳ τοῦτο) ἀλλὰ μαγγανείαις τοὺς ἀνοήτους ἠπάτα· καὶ ἀνθρώπους ἀφεὶς διδάξαι τι τῶν χρησίμων, ἐπαίδευσεν ὅτι ἴσον ἦν, κυάμους φαγεῖν, καὶ τὰς τῶν γεννησαμένων κεφαλάς· καὶ τοὺς ὁμιλοῦντας ἔπειθεν, ὅτι δὴ ἡ τοῦ διδασκάλου ψυχὴ, ποτὲ μὲν θάμνος ἐγίνετο, ποτὲ δὲ κόρη, ποτὲ δὲ ἰχθύς. ἆρ᾽ οὐκ εἰκότως πάντα ἐσβέσθη ἐκεῖνα καὶ ἠφανίσθη τέλεον; εἰκότως καὶ κατὰ λόγον. Chrysost. Hom. II. in Joann. cui adde Cyrillum l. III. contra Julianum, pag. 87. *Saint Cyrille montre en cet endroit, que quand le fleuve Nessus, qu'il appelle Caucasus, en suivant Porphyre, salüa Pythagore; ce fut le démon, qui de concert avec ce Philosophe, grand magicien, forma cette voix:* Χαῖρε Πυθαγόρα. οὐκοῦν δαιμόνιον ἐφθέγξατο, καὶ τῆς Πυθαγόρου γοητείας ἐπίδειξις ἦν, τὸ προσφωνῆσαι δοκεῖν τὸν ποταμὸν αὐτῷ. *Saint Cyrille produit ensuite l'autorité de Clement d'Alexandrie, qui soûtient qu'on ne peut pas excuser Pythagore de magie.*

A quoy tentes ces impoſtures, & les efforts que les Platoniciens ont faits pour les ſoûtenir, ont enfin abouti.

Voilà la divinité que Jamblique & Porphyre ont cru pouvoir oppoſer à Jeſus-Chriſt, & dont ils ſe ſont aviſez après pluſieurs ſiecles de ſe faire, ſi j'oſe parler ainſi, les deux Evangeliſtes ; avec le même ſuccès que d'autres devant & après eux, ont produit ſur la ſcene Apollone de Tyane (4) &

(4) De Apollonio Tyaneo vide Philoſtratum in ejus vita, & Hieroclem apud Euſebium. *Quelques-uns trouvent que la réponſe d'Euſebe à Hiéroclès ſur la comparaiſon extravagante que ce Philoſophe avoit faite d'Apollone à Jeſus-Chriſt, eſt aſſez ſéche, & qu'il auroit pû luy donner plus de force & plus d'étenduë ; mais il me paroît qu'Euſebe a eu grande raiſon d'agir comme il a fait, & de ne s'attacher uniquement qu'à faire voir les inepties & les contradictions de Philoſtrate. Qui des Chrêtiens auroit pû ſouffrir qu'il mît en parallele les actions toutes divines du Sauveur du monde, avec les impoſtures d'Apollone ou les fables ridicules de Philoſtrate? Saint Jean Chryſoſtome, pour avoir été obligé en parlant de la doctrine & des miracles de Jeſus-Chriſt, de faire mention de Pythagore, de Platon, de Zénon, & d'Apollone de Tyane, en fait excuſe à ſes auditeurs, & les prie de ne pas conſiderer cela comme une injure faite à Jeſus-Chriſt. D'ailleurs, Euſebe dès le commencement de ſon ouvrage, en dit aſſez pour faire voir combien il auroit pû s'étendre ſur toutes les preuves de la divinité de Jeſus-Chriſt, s'il avoit jugé à propos de le faire. Voicy ce qu'il en dit en peu de mots, mais qui renferment une infinité de choſes :* Φέρε, διαπυθώμεθα οὐχ ὅς τις θεότερος γεγόνοι, οὐδ᾽ ὁποῖος θαυμασιώτερά τε καὶ πλείω διαπράξαιτο παράδοξα· οὐδ᾽ ὡς μόνος πρὸς τοῖς ἀνέκαθεν πρὸ μυρίων ὅσων γενομένων Ἑβραίων σοφοῖς, ὁ Σωτὴρ ἡμῶν καὶ Κύριος Ἰησοῦς Χριστὸς ἥξειν ἐς ἀνθρώπους κατὰ θείαν ἐπίπνοιαν προεφητεύετο· οὐδ᾽ ὡς πλείους ἐπὶ τὸν τῆς θείας διδασκαλίας αὐτοῦ λόγον προετρέψατο· οὐδ᾽ ὡς γνησίους καὶ ὄντως ἀληθεῖς ἐκτήσατο φοιτητάς, μονονουχὶ καὶ ὑπεραποθνήσκειν ἑτοίμως τῶν λόγων αὐτοῦ παρεσκευασμένους· οὐδ᾽ ὡς μόνος σώφρονος βίου διδασκαλεῖον, καὶ ἐς τὸν μετέπειτα χρόνον ξυνεστήσατο· οὐδ᾽ ὡς τῇ ἰδίᾳ θεότητί τε καὶ ἀρετῇ πᾶσαν ἔσωσε τὴν οἰκουμένην, καὶ εἰσέτι καὶ νῦν μυρία πλήθη πανταχόθεν ἐπὶ τὴν θείαν ἑαυτοῦ διδασκαλίαν ἐπαγόμενος· οὐδ᾽ ὡς τῶν πώποτε μόνος πρὸς ἁπάντων σχεδὸν εἰπεῖν ἀνθρώπων, ἀρχόντων τε καὶ ἀρχομένων, πλείστοις ἔτεσιν ἤδη πολεμούμενος, κρείττων καὶ πολὺ δυνατώτερος τῶν πικρῶς ἐλαυνόντων ἀπίστων ἀποδέδεικται, θείᾳ καὶ ἀρρήτῳ δυνάμει, τοὺς μὲν κατὰ καιρὸν ἐπανισταμένους αὐτοῦ, τῇ θείᾳ διδασκαλίᾳ μετιὼν ῥᾳδίως· τὸν δὲ παγέντα πρὸς αὐτὸν καὶ παραδοθέντα θεῖον λόγον ἐς ἄπειρον αἰῶνα καθ᾽ ὅλης κρατύνων οἰκουμένης· οὐδ᾽ ὡς εἰσέτι καὶ νῦν τῆς ἐνθέου δυνάμεως τὴν ἀρετὴν ἐπιδείκνυται, μοχθηρούς τινας καὶ φαύλους δαίμονας ψυχῆς ἀνθρώπων

Apulée

Apulée(5), l'un Pythagoricien, & l'autre Platonicien, & tous deux infames imposteurs & magiciens. Qu'est-il arrivé? c'est qu'on s'est mocqué également des uns & des autres; & que toutes ces idoles, que les Platoniciens avoient élevées avec tant d'efforts, pour les opposer au vray Dieu, sont tombées par terre, & ont été brisées en mille pieces. Voulez-vous une « preuve, dit saint Chrysostome (6), que tout ce que « *Ce que dit S. Jean Chrysost.*

καὶ σώμασιν ἐφεδρεύοντας ἀπελαύνων, διὰ μόνης τῆς ἀῤῥήτου προσηγορίας αὐτοῦ, ὡς αὐτῇ πείρᾳ κατειλήφαμεν. ταῦτα γὰρ περὶ τοῦ Ἀπολλωνίου ζητεῖν, μὴ καὶ τὸ ἐρωτᾷν ἀνόητον. μόνην δὲ ἐπισκεψώμεθα τὴν τοῦ Φιλοστράτου γραφὴν, δι' ἧς εὐθυνοῦμεν ὡς οὐχ ὅτι γε ἐν φιλοσόφοις, ἀλλ' οὐδ' ἐν ἐπιεικέσι καὶ μετρίοις ἀνδράσιν ἄξιον ἐγκρίνειν, οὐχ ὅπως τῷ Σωτῆρι ἡμῶν Χριστῷ παρατιθέναι τὸν Ἀπολλώνιον. *Voilà la raison qu'Eusebe a eüe de s'attacher uniquement à la prétenduë histoire de Philostrate: c'est parce qu'il auroit été absurde & insensé de chercher dans Apollone même, quoy que ce fût de tous ces merveilleux effets de la puissance de Jesus-Christ.*

(5) De Apuleïo vide epist. Marcellini ad Augustinum, & ejusdem Aug. respons. *Saint Augustin répond à peu près comme Eusebe; c'est-à-dire, en méprisant cette comparaison insensée d'Apollone & d'Apulée à Nôtre-Seigneur.* Quis autem vel risu dignum non putet, quod Apollonium & Apuleïum, cæterosque magicarum artium peritissimos conferre cum Christo, vel etiam præferre conantur, quanquam tolerabilius ferendum sit, quando istos ei potius comparant quam deos suos..... Apuleïus enim, ut de illo potissimum loquamur, qui nobis Afris Afer est notior, non dico ad regnum, sed nec ad aliquam quidem judiciariam potestatem Reipublicæ, cum omnibus suis magicis artibus potuit pervenire. Honesto patriæ suæ loco natus, & liberaliter educatus, magnaque præditus eloquentia. An forte ista ut Philosophus voluntate contempsit, qui sacerdos provinciæ pro magno fuit ut munera ederet, veneratoresque vestiret, & pro statua sibi apud Coënses locanda, ex qua civitate habebat uxorem, adversus contradictionem quorumdam civium litigaret? Quod posteros ne lateret, ejusdem litis orationem scriptam memoriæ commendavit. Quod ergo ad istam terrenam pertinet felicitatem, fuit magnus ille quoad potuit. Unde apparet eum nihil amplius fuisse, non quia noluit, sed quia non potuit, &c.

(6) Chrysost. l. III. adv. Judæos. Πόσοι δόγματα ἐβουλήθησαν εἰσαγαγεῖν παρ' Ἕλλησι καὶ πολιτείαν ἐνστήσασθαι ξένην, οἷον Ζήνων, Πλάτων,

me sur ce sujet.

» l'on a dit d'Apollone de Tyane, est faux ; c'est qu'il » n'en est plus parlé, & que toutes les fables qu'on en » debitoit se sont dissipées.

Comparaisons impies des Payens refutées par Eusebe & S. Augustin.

On peut voir avec quel mépris, & en même temps avec quelle force, Eusebe & saint Augustin ont répondu à toutes les comparaisons aussi impies qu'extravagantes, que les Philosophes payens faisoient de ces sortes d'imposteurs avec Jesus-Christ ; & l'on apprendra combien ce que dit encore saint Chrysostome (7) est vray, que les Chrétiens loin d'apprehender ces sortes de Livres écrits contre la Religion par les Philosophes, s'en sont mocquez, & ont marché dessus comme sur les plus vils & les plus méprisables de tous les insectes. Si ces Livres sont méprisables pour le fonds, ils le sont encore souvent pour la forme.

Ce que c'est que l'ouvrage de Jamblique.

Celuy de Jamblique (8) entr'autres n'est qu'un miserable centon plein de repetitions ridicules ; & tout

Σωκράτης, Διαγόρας, Πυθαγόρας, καὶ ἕτεροι μύριοι· ἀλλ' ὅμως τοσοῦτον ἀπέχον περιγενέσθαι, ὡς μηδὲ ἐξ ὀνόματος εἶναι τοῖς πολλοῖς γνώριμοι. ὁ δὲ Χριστὸς οὐκ ἔγραψε πολιτείαν μόνον· ἀλλὰ καὶ πανταχοῦ τῆς οἰκουμένης αὐτὴν κατεφύτευσε. Πόσα λέγεται Ἀπολλώνιος ὁ ἐκ Τυάνων πεποιηκέναι; ἀλλ' ἵνα μάθῃς ὅτι ψεῦδος πάντα ἐκεῖνα ἦν καὶ φαντασία καὶ ἀληθὲς οὐδέν· ἐσβέσται, καὶ τέλος ἔλαβεν. Καὶ μηδεὶς ὕβριν εἶναι νομιζέτω τοῦ Χριστοῦ· ὅτι ἐν τοῖς περὶ αὐτοῦ λόγοις, Πυθαγόρα, καὶ Πλάτωνος, Ζήνωνος, καὶ τοῦ Τυανέως μεμνήμεθα. οὐ γὰρ ἐξ οἰκείας τοῦτο ποιοῦμεν γνώμης· ἀλλὰ τῇ ἀσθενείᾳ τῶν Ἰουδαίων συγκαταβαίνοντες.

(7) Idem Chrys. l. de S. Babyla, & contra Gentiles. Εἰ γὰρ ἐπάνω ὄφεων, καὶ σκορπίων, καὶ πάσης τοῦ διαβόλου τῆς τυραννίδος πατεῖν ἡμῖν ἐπιτέτακται, πολλῷ μᾶλλον ἐπάνω σκωλήκων καὶ κανθάρων. τοιοῦτον γὰρ τὸ μέγεθος τῶν τούτων (βιβλίων) βλάβης, πρὸς τὴν ἐκείνου τοῦ πονηροῦ δαίμονος ἐπιβουλήν.

(8) *Le sçavant Mr. Obrecht avoit marqué ces repetitions dans son édition de la Vie de Pythagore par Jamblique, que la mort ne luy a pas permis d'achever. D'autres ont remarqué que dans cette même Vie Jamblique a copié en plusieurs endroits Porphyre, ou Porphyre, Jamblique. De vingt & un chapitres dont le second livre de cet ou-*

composé de pieces & de lambeaux tirez de Platon, d'Aristote, & de quelques autres Livres des anciens Philosophes que nous n'avons plus. Mais tout étoit bon à cet Auteur, pourvû que de quelque maniere que ce pût être, il vint à bout par le moyen de ses fables & de ses rapsodies, de donner aux ignorans une grande idée des prétendus miracles & de la doctrine monstrueuse de Pythagore.

De la vie & de la doctrine de Pythagore.

Mais il ne s'en est pas tenu là, non plus que Porphyre, ils ont encore travaillé l'un & l'autre à faire valoir tous les faux prodiges de la divination & de la Théurgie. Porphyre (9), dans son Livre de la Philosophie par les oracles; où comme nous avons dit ailleurs, il en apprenoit tous les secrets, & les appuyoit sur l'autorité des Dieux mêmes, en y mêlant mille blasphêmes contre Jesus-Christ & contre les Chrétiens: Jamblique (1) dans son Livre des Mysteres, qui n'a point d'autre but, que de montrer l'excellence toute divine de ces arts diaboliques, & d'en soûtenir toutes les extravagances. Proclus Platonicien (2) du sizième siecle marcha sur ses traces; car ayant entrepris d'établir dans Athenes même, la Philosophie de Platon, dont il se dit le successeur &

Porphyre, Jamblique, Proclus, grâds défenseurs de la Magie Platonicenne.

vrage est composé, il n'y a que les quatre premiers & le dernier, que l'on puisse dire être veritablement de Jamblique: il a pris tout ce qu'il dit dans les autres, de Platon & de quelques autres Auteurs anciens, dont il a cousu bout à bout differens endroits. C'est de quoy les habiles gens s'appercevront aisément.

(9) Eusebius l. IV. Præp. Evang. cap. VII. & seqq. August. l. XIX. de Civit. cap. XXIII.

(1) Jamblichus l. de Mysteriis.

(2) Proclus in Excerptis Marsilii Ficini, inter ejus opera, pag. 1908. in editione Henricpetrina Basil.

Mm ij

l'heritier ; il travailla sur tout par ses ouvrages à donner un nouveau lustre à la divination & à la Théurgie, que tous les Platoniciens regardoient comme la partie la plus excellente & la plus divine de toute leur Philosophie. C'est ce qu'il fait dans la plûpart de ses Commentaires, où l'on voit sur tout par le curieux détail où il entre touchant les proprietez, les differences & toutes les operations des demons, combien il étoit habile dans tous ces arts.

CHAP. IV.

Des prétendus miracles operez par les Platoniciens posterieurs au Christianisme & rapportez par eux-mêmes.

QUE POUVOIENT faire davantage les Platoniciens pour relever leur Philosophie, & la mettre en état de le disputer à la Religion Chrétienne ? Ils devoient montrer que ceux qui en faisoient profession étoient eux-mêmes des hommes tout divins, des faiseurs de miracles, des gens qui conversoient familierement avec les Dieux, & qui en recevoient les graces & les lumieres les plus extraordinaires. C'est à quoy ils n'ont pas manqué ; & si nous voulons les en croire, il n'y a point de Platonicien qui n'ait fait les plus beaux miracles, & qui n'ait eu les talens les plus merveilleux.

Prétendus miracles de Plotin rapportez par Porphyre son disciple.

Plotin ce premier restaurateur de la Philosophie de Platon, dans qui l'on croyoit même que l'ame de ce Philosophe étoit passée, & qui avoit entrepris d'établir ses loix & ses dogmes par toute la terre, en commençant par une Ville qui seroit appellée Platonopolis (3) : Plotin, dis-je, au rapport de Porphyre,

(3) Porphyrius in vita Plotini, interprete Marsilio Ficino : Gallienus Imperator, uxorque ejus Salonina, Plotinum honorabant maximeque colebant. Hic igitur eorum benevolentia fretus, oravit ut dirutam quandam olim in Campania civitatem, philosophis aptam instaurarent, regionemque circumfusam cultæ civitati donarent, concederent;

évoqua avec l'aide d'un Egyptien (4) son propre demon, & fut surpris de voir que c'étoit un Dieu du premier ordre. Dès-là il commença à se regarder comme un homme tout divin, & fort élevé au-dessus des Dieux inferieurs. C'est pourquoy Amelius son disciple (5), l'ayant invité à un sacrifice Théurgique, où les Dieux devoient apparoître, il répondit gravement, que c'étoit à eux de venir à luy, & non pas à luy de les aller chercher. Il découvrit aussi le vol qu'un valet avoit fait d'un colier de perles; il prédit qu'un de ses disciples ne vivroit pas long-temps. Il connut la funeste resolution que Porphyre troublé des vapeurs de sa mélancholie avoit prise de se faire

que civitatem habitaturis Platonis legibus gubernari, atque ipsam civitatem Platonopolim appellari: pollicebatur se illuc habitatum una cum amicis omnibus profecturum. Quod facile Philosophus ad votum impetravisset, nisi quidam Imperatoris familiares invidia, vel indignatione, vel alia quadam iniqua de causa acriter obstitissent.

(4) Idem Porphyrius ibid. Ægyptius quidam sacerdos Romam profectus, perque amicum quemdam Plotino subito notus, quum exoptaret suam Romæ sapientiam ostentare, suasit Plotino ut secum accederet, familiarem sibi dæmonem eo advocante protinus inspecturus; cui facile Plotinus est obsequutus. Acta vero est in æde Isidis dæmonis invocatio: solum namque hunc locum Romæ purum ait Ægyptium invenisse; sed quum in aspectum proprium ipse dæmon accerseretur, pro dæmone deus accessit, qui sane non esset in genere dæmonum. Sic ergo repente Ægyptius exclamavit: Beatus es, ô Plotine, qui habeas pro dæmone deum, neque ex inferiori genere sis ducem sortitus familiarem. Narrabat vero non licuisse tunc quicquam interrogare, neque diutius videre præsentem: quippe cum communis quidam ibi contemplator amicus, aves quas manu tenebat custodiæ gratia, suffocasset, sive invidia ductus, sive metu perterritus. Quum igitur ex divinorum ordine dæmonum familiarem sibi Plotinus haberet, &c.

(5) Ibidem infra. Præterea cum Amelius sacrorum observator esset, atque per calendas sacra faceret, & quandoque Plotinum rogaret illuc secum accedere: illos, inquit Plotinus, decet ad me, non me ad illos accedere. Qua vero mente tam excelsa de se loqueretur, neque intelligere ipsi potuimus, neque ausi sumus interrogare.

mourir. Il voyoit les Dieux & converſoit avec eux ſi familierement, que Porphyre croit qu'il n'a écrit que par leur inſpiration. Il ajoûte, pour preuve de ce commerce, que dans le moment qu'il expira, on vit un dragon (6) ſortir de deſſous ſon lit, & paſſer en fuyant au travers de la muraille. Enfin ce fut un homme ſi divin, qu'Apollon même, après ſa mort, fit une hymne à ſa loüange (7), où il declare entr'autres choſes, que Plotin a été receu dans l'aſſemblée des Dieux immortels, où il joüit de tous les

(6) Ibidem. Cum vero morti Plotinus appropinquaret, quemadmodum nobis Euſtochius retulit, qui Puteolis habitabat, ac ferme tardius ad eum acceſſerat: Adhuc te, inquit, expecto, atque equidem jam annitor quod in nobis divinum eſt, ad divinum ipſum quod viget in mundo redigere; ſpiritumque his verbis emiſit. Interea draco ſub lecto in quo jacebat ille, pererrans, mox in parietis foramen ſe prorſus occuluit.

(7) Idem Porphyrius ibid. Apollinem ſane cum interrogaſſet Amelius, quonam Plotini animus emigraſſet, qui & Socratem virorum omnium ſapientiſſimum judicaverat, quanta rurſus & qualia de Plotino cecinit, audi: Immortalem aggredior reſonare carminis hymnum ob amicum ſuavem mellitiſſimos contexens vocalis citharæ modos aureo pectine. Sed & Muſas advoco, ut communi voce concinant..... Genie, vir prius, at nunc genii conſortio diviniori accedens, ſolutus humanæ neceſſitatis vinculo..... At nunc ubi ſolutus involucro es, & animæ genialis ſignum deſeruiſti, ad concilium geniale contendis, quod amœnis interſpirat auris: ubi amicitia eſt, ubi cupido viſu mollis puræ plenus lætitiæ..... ubi agitant Minos & Rhadamantus fratres: ubi juſtus Æacus: ubi Plato, ſacra vis: ubi pulcher Pythagoras, & quicumque chorum ſtatuerunt amoris immortalis, quicumque genus commune cum beatiſſimis geniis ſortiti ſunt: ubi animus inter menſas lætitiæ ſemper hilareſcit. Ah beate! quam multis exanthlatis laboribus ad caſtos genios abiiſti, ad vitam ſtabiliſſimam provectus, &c. *Y eut-il jamais rien de plus fanatique & de plus inſenſé que cette hymne chantée par Apollon à la gloire de Plotin, & que tous ces prétendus miracles attribuez au même Plotin par Porphyre? Voilà neanmoins ce que ce Philoſophe rapporte ſerieuſement de ſon maître: voilà ce qu'il admire. Qui ne reconnoîtroit l'impoſture groſſiere de toutes ces fables, & le but que tous ces Platoniciens ſe ſont propoſé, ſoit en les inventant, ſoit en les rapportant?*

plaisirs & de tous les honneurs de la divinité, avec Minos & Rhadamante, Platon & Pythagore.

Prétendus miracles de Porphyre inférieurs à ceux de Plotin, & pourquoy.

Porphyre son disciple qui a écrit toutes ces merveilles, ne paroît pas avoir été un homme tout-à-fait si miraculeux; les Platoniciens n'en racontent pas à beaucoup près tant de prodiges: aussi avoit-il varié beaucoup sur les principaux dogmes du Platonisme; & après avoir fait valoir de son mieux la divination & la Théurgie, il les avoit attaquées malignement dans la suite, sous un nom emprunté. Neanmoins Eunape (8) ne laisse pas de remarquer que Porphyre, suivant son propre témoignage, avoit receu autrefois un oracle fort considerable, & qu'il avoit chassé un demon d'un bain dont il s'étoit emparé.

Jamblique selon les Platoniciens a été un homme tout divin & tout miraculeux.

Jamblique devoit être un bien plus grand homme, puisqu'il avoit si bien soûtenu contre Porphyre l'excellence & les merveilles de la Théurgie. Aussi, au rapport d'Eunape, lorsqu'il étoit en contemplation (9), on le voyoit quelquefois élevé en l'air de

(8) Eunapius in vita Porphyrii. Is (Porphyrius) alicubi ait, Oraculum minime vulgare aut triviale sibi fuisse editum: in eodemque libro recenset illud, multisque verbis edisserit, quantum operæ ac studii in ejusmodi res conferendum sit: addit etiam se pepulisse, atque e balneo quodam dæmonem ab indigenis Causathan nominatum ejecisse.

(9) Idem Eunapius in vita Jamblichi præfixa libro de Myst. edit. Galei. Τί δῆτα μόνος, ὦ διδάσκαλε θειότατε, καθ' ἑαυτὸν τινα πράττεις, οὐ μεταδιδοὺς τῆς τελεωτέρας σοφίας ἡμῖν; καί τοίγε διαφέρεται πρὸς ἡμᾶς λόγος ὑπὸ τῶν σῶν ἀνδραπόδων, ὡς εὐχόμενος τοῖς θεοῖς, μετεωρίζῃ μὲν ἀπὸ τῆς γῆς πλέον ἢ δέκα πήχεις εἰκάζεσθαι· τὸ σῶμα δέ σοι καὶ ἡ ἐσθὴς εἰς χρυσοειδές τι κάλλος ἀμείβεται. παυομένῳ δὲ τῆς εὐχῆς σῶμά τε γίνεται καὶ τῷ πρὶν εὔχεσθαι ὅμοιον. *A cette demande de ses disciples, Jamblique sourit modestement, & leur promit que dans la suite il ne les priveroit pas d'un si admirable spectacle. Au reste, rien n'est plus certain que cette merveille qu'Eunape rapporte; car il l'a-*

dix coudées, & tout son corps & ses habits briller de la plus vive lumiere. Un jour étant avec ses disciples; chose surprenante! il sentit, ou il découvrit de fort loin un cadavre, qui étoit dans le chemin par où il devoit passer; & se trouvant encore avec eux aux bains de Gadares en Syrie, il en fit sortir en murmurant tout bas quelques paroles, de petits amours infiniment jolis qui vinrent l'embrasser, & qu'il renvoya ensuite au fond de l'eau.

Edese disciple de Jamblique se faisoit rendre des oracles quand il vouloit.

Edese son disciple n'étoit pas moins admirable. Il se faisoit rendre des oracles par les Dieux qui luy apparoissoient en dormant, toutes & quantes fois qu'il le vouloit; & cela par le moyen d'une petite priere, avec laquelle il étoit sûr de les évoquer. Lorsqu'il l'avoit recitée, le Dieu descendoit infailliblement, & luy rendoit des oracles en vers hexametres; & comme une fois il les eut oubliez en s'éveillant, son valet luy fit appercevoir qu'il les portoit écrits sur le dos de sa main, qu'il baisa par cette raison avec beaucoup de respect & de religion.

Solipatre femme d'Eustathius a été une Platonicienne toute divine.

Eustathius autre disciple de Jamblique, tout grand homme qu'il étoit, avoit une femme qui le surpassoit de beaucoup: elle s'appelloit Solipatre; c'étoit une Platonicienne toute divine. Aussi avoit-elle été élevée par deux divinitez qui luy étoient apparuës sous

voit apprise de la propre bouche de Chrysanthe disciple d'Edese, lequel avoit été l'un de ceux qui avoient fait cet obligeant reproche à Jamblique. Il seroit trop long de décrire toutes les autres merveilles qui sont rapportées dans cette Vie, & dans celle d'Edese, de Chrysanthe & de Maxime. On peut les voir dans Eunapius même, qui a connu fort particulierement tous ces Platoniciens, & qui les exalte par tout comme des hommes divins, autant qu'il se déchaîne contre les Chrétiens.

la forme

la forme de deux vieillards, & qui luy avoient communiqué les dons les plus rares & les plus extraordinaires. Elle racontoit les choses qui s'étoient passées dans les pays les plus éloignez, comme si elle les eût vûës. Elle prédisoit de la même maniere celles qui devoient arriver. Avant que d'être mariée, elle fit l'horoscope des trois enfans qu'elle devoit avoir d'Eustathius, & l'assura luy-même qu'après sa mort, il auroit pour demeure le globe de la Lune. C'étoit assez peu pour le mary d'une telle femme : Eustathius ne pouvoit gueres être moins élevé dans le Ciel de Platon : aussi ajoûta-t-elle, pour le consoler sans doute d'être si mal partagé, qu'il y monteroit avec une facilité merveilleuse; Que pour elle, le bonheur qui l'attendoit n'étoit pas moins grand, ni l'endroit où elle devoit être placée dans le Ciel, moins élevé. Elle parloit ainsi par modestie; car il est bien clair, que vû son éducation & ses actions miraculeuses, elle devoit avoir tout au moins le Soleil ou Saturne pour son bienheureux séjour.

Elle prédit à son mary qu'il iroit après sa mort dans le Ciel de la Lune.

Maxime & Chrysanthe eurent Edese pour maître, & ne se rendirent pas moins recommandables par leurs actions merveilleuses. Maxime, pour donner des preuves de son pouvoir, étant un jour dans le Temple d'Hecate, vint à bout avec un grain d'encens, & quelques petites paroles, de faire rire le Simulacre de la Déesse; & comme ceux qui l'accompagnoient paroissoient surpris de cette merveille, il leur dit qu'ils ne devoient pas s'étonner pour si peu de chose, qu'il alloit faire enflammer la torche que ce même Simulacre tenoit à la main : ce qui arriva

Merveilles operées par Maxime maître & confident de Julien l'Apostat.

en effet avant même qu'il eut achevé de parler. Julien l'Apoſtat ayant appris ces merveilles d'Euſebe de Carie, qui en avoit été témoin, & qui les regardoit avec raiſon, comme autant de preſtiges, il ne luy en fallut pas davantage pour s'attacher à Maxime, & pour en faire dès ce moment ſon maître dans la Philoſophie Platonicienne, & ſon confident le plus intime.

Julien appelle auprès de ſoy Maxime & Chryſante. Conſtance merveilleuſe de Maxime.

D'abord après ſon avenement à l'Empire, il l'appella auprès de luy avec Chryſanthe; ceux-cy avant que de partir, voulurent apprendre des Dieux quel ſeroit le ſuccès de leur voyage. Ils n'en receurent que de funeſtes préſages, qui étonnerent Chryſanthe, & luy firent prendre la reſolution de demeurer; mais Maxime, dont la conſtance étoit à l'épreuve de tout, luy reprocha qu'il avoit oublié les preceptes de la Philoſophie dans laquelle ils avoient été élevez; qu'un homme qui en étoit bien inſtruit, ſçavoit qu'il ne falloit pas ſe rendre ſi aiſément, mais employer tout pour faire violence aux Dieux, & les obliger malgré eux de répondre d'une maniere favorable. Maxime avoit raiſon, c'étoit-là un des ſecrets les plus importans de la Théurgie Platonicienne. Chéremon, au rapport de Porphyre (1), perſonnage fort habile en ces ſortes

Secret admirable de la Théurgie Platonicienne.

(1) Porphyr. in epiſt. ad Anebonem Ægyptium. Τὸ γὰρ λέγειν, ὅτι τὸν οὐρανὸν προσαράξει, καὶ τὰ κρυπτὰ τῆς Ἴσιδος ἐκφανεῖ, καὶ τὸ ἐν Ἀβύδῳ ἀπόῤῥητον δείξει, καὶ τὴν βάριν στήσει, καὶ τὰ μέλη τοῦ Ὀσίριδος διασκεδιάσει Τυφῶνι, τίνα οὐχ ὑπερβολὴν ἐμπληξίας μὲν τοῦ ἀπειλοῦντι, ἃ μήτε οἶδε, μήτε δύναται, καταλείπει; ταπεινότητος δὲ τοῖς δεδοικόσιν· οὕτω κενὸν φόβον καὶ πλάσματα, ὡς κομιδῇ παῖδες ἀνόητοι; καί τοι καὶ Χαιρήμων ὁ Ἱερογραμματεὺς ἀναγράφει ταῦτα, ὡς καὶ παρ' Αἰγυπτίοις θρυλλούμενα. καὶ ταῦτά φασιν εἶναι καὶ τὰ τοιαῦτα βιαστικώτατα. Auguſt. l. x. de Civit. cap. xi. Dicit etiam (Porphyrius) Chæremo-

de mysteres, ou plûtôt, comme dit saint Augustin, en ces sortes de sacrileges, avoit écrit qu'il falloit menacer les Dieux, que s'ils ne faisoient ce qu'on leur commandoit, on renverseroit le Ciel, on découvriroit les mysteres d'Isis, on mettroit en pieces les membres d'Osiris, & que rien n'étoit plus puissant pour obtenir d'eux tout ce qu'on desiroit.

Maxime & Julien, combien adonnez à la magie la plus détestable.

Ce fut sansdoute par le moyen de quelque imprecation pareille, que Maxime étant venu à bout de ce qu'il prétendoit, partit fort satisfait, & se rendit auprès de l'Empereur, avec lequel il mit en pratique tous les plus beaux secrets de la divination & de la Théurgie. On sçait combien cet Empereur, qui étoit un parfait Platonicien, exalte dans ses Livres (2) tous ces beaux arts, qu'il regardoit comme des dons extraordinaires des Dieux; & la fureur avec laquelle

nem quemdam talium sacrorum, vel potius sacrilegiorum peritum, ea quæ apud Ægyptios sunt celebrata rumoribus, vel de Iside, vel de Osiride marito ejus, maximam vim habere cogendi deos ut faciant imperata, quando ille qui carminibus cogit ea se prodere vel avertere, comminatur. *On peut voir dans Eusebe ce que le même Porphyre a dit sur ce sujet dans son livre, De la Philosophie par les Oracles, qu'il a composé avant qu'il eût commencé à douter des effets admirables de la Théurgie. Il y apporte des Oracles des Dieux, qui avoüent qu'ils ont été contraints de venir & de répondre. Au reste, je crois que tous les habiles gens reconnoîtront aisément que tous ces noms Egyptiens de Chérémon, d'Anebon, d'Abammon, ne sont que des noms empruntez, sous lesquels Jamblique, Porphyre, & quelques autres Platoniciens se cachoient, pour parler plus hardiment des secrets de leur Théurgie; & que quand Jamblique en particulier a donné à son livre le nom de Mysteres des Egyptiens, en citant souvent ces Egyptiens, & entre autres Mercure Trismegiste, il n'a prétendu que jetter de la poudre aux yeux de ses lecteurs peu attentifs, & donner un air plus mysterieux & plus divin à la doctrine également impie & extravagante qu'il y étale.*

(2) Julianus Imp. apud Cyrillum l. VI.

il s'y adonna (3). Ce n'étoit par tout que sacrifices, qu'enchantemens, qu'évocations des demons, que recherches de l'avenir dans les entrailles des animaux & des hommes mêmes, le tout suivant les principes de la Philosophie de Platon; car pour ce qui regarde encore ce dernier point, Platon enseignoit (4) que le foye n'avoit point d'autre usage, que de servir à la divination; que l'ame qui étoit toute divine de sa nature, ou les Dieux au défaut de l'ame, y imprimoient toutes les images des choses qui devoient arriver, & que c'étoit pour cela que les Dieux l'avoient fait d'une substance dure, & d'une superficie polie; à peu près comme la glace d'un miroir.

Suivant quel principe de Platon, les Platoniciens recherchoient l'avenir dans les entrailles des hommes.

Maxime condamné à mort comme magicien, sous l'Empire de Valens.

Mais pour revenir à Maxime & aux autres Platoniciens, après avoir exercé leur art avec beaucoup d'éclat sous Julien l'Apostat, ayant voulu continuer ensuite sous Valens, & découvrir même par ses regles & ses pratiques, qui devoit être son successeur; ils furent arrêtez, & condamnez (5) comme des magiciens, à avoir le cou coupé; & tous leurs Livres de Théurgie, dont on fit la plus exacte recherche, furent jettez au feu comme ils le meritoient.

Proclus & ses disciples rétablissent la Théurgie Platonicienne, & font par son moyen une infinité de beaux miracles.

C'étoit fait de la Philosophie Platonicienne, elle étoit anéantie pour toûjours, si Proclus ne fut venu à son secours, & n'eut entrepris d'en être le second restaurateur. Habile comme il l'étoit dans la Théurgie, ainsi que ses ouvrages le font voir, on ne peut pas douter qu'il n'ait fait une infinité de merveilles, aussi-bien

(3) Gregor. Nazianz. orat. III. in Julianum. Theodoretus l. III, Hist. Eccles. cap. XXVI. & XXXII.

(4) Plato in Timæo, pag. 72. edit. Serrani.

(5) Ammianus Marcellinus Hist. l. XXX.

que Marin de Naplouse, Isidore, Hierocles, Ammonius, & les autres Platoniciens qui furent de son temps. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire ce qui nous reste de leur vie dans celle (6) d'Isidore écrite par Damascius; on verra qu'ils ne le cedoient en rien aux Plotins, aux Porphyres, aux Jambliques, & à tous les autres Platoniciens les plus entêtez de la magie; & en même temps les plus declarez ennemis de la Religion Chrétienne.

Réfutation de toutes ces impostures Platoniciennes, & ce qu'en dit S. Augustin.

Je ne m'arrêteray pas à rapporter tout ce que les Peres de l'Eglise ont dit pour faire voir l'illusion de tous ces faux prodiges, dont les Platoniciens se glorifioient, & par lesquels ils s'efforçoient de se donner à eux-mêmes & à leur Philosophie un air de divi-

(6) Photius in Bibl. cod. 181. & 242. *Photius nous apprend d'abord que Damascius dans cette Vie d'Isidore s'étoit proposé pour but de faire passer tous les Philosophes dont il parle pour autant d'hommes divins, & qui avoient les talens les plus merveilleux; en travaillant neanmoins en même temps à faire voir qu'il l'emportoit luy-même de beaucoup au dessus d'eux tous. Voicy ce que dit Photius dans le premier endroit que j'ay cité. Il parle de Damascius.* Ἔστι δὲ τὴν μὲν περὶ τὰ θεῖα δόξαν εἰς ἄκρον δυσσεβής, χαίρων δὲ καὶ γραοπρεπῶν μυθαρίων, αὐτόν τε τὸν νοῦν καὶ τοὺς λόγους πεπληρωμένος. διὸ καὶ τῆς ἱερᾶς ἡμῶν, εἰ καὶ δειλιώσῃ καὶ λατρειοτέρᾳ κακοφροσύνῃ, ὅμως οὐκ ὀλιγάκις καθυλακτῶν εὐσεβείας· πάντων δ' οὓς ἐξαίρει τοῖς λόγοις, καὶ κρείττους ἢ κατ' ἀνθρώπων φύσιν θειάζει γεγενῆσθαι ταῖς τῶν ἐπιστημῶν τελειωτάταις θεωρίαις καὶ τῷ τάχει τῆς διανοίας, τούτων ἑκάστου κρείττω ἑαυτὸν ἀποκαθιστῶν, οὐκ ἔστιν ὅτου μὴ κατέψατο, ἐφ' ἑκάστου τῶν θαυμαζομένων μὴ ἐνδεέστερον ἔχει..... οὕτως ἐκείνων ἕκαστον ὡς ἄνω φέρων ἐξαίρει, κατασύρων καὶ ῥίπτων χαμαί, τὸ κράτος ἑαυτοῦ κατὰ πάντων καὶ ἐπὶ πᾶσι λεληθότως ἀναρτᾷ. *Ensuite dans les extraits que Photius produit plus bas de cet ouvrage de Damascius, on voit quelles sont ces fables que Damascius racontoit de tous ces Philosophes. Elles sont si ridicules & si extravagantes, que l'on est obligé de reconnoître ce que dit Photius en les écrivant: qu'il n'y a que l'impie Damascius qui ait été capable de les rapporter & de les croire.* Τοῦτο τερατευσάμενος περὶ τοῦ ἐρεβίνθου ὁ συγγραφεὺς τῆς κεφαλῆς, καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτῆς ἄξια Δαμασκίου τοῦ δυσσεβοῦς καὶ γράφειν καὶ πιστεύειν προστερατεύεται.

nité capable d'obscurcir l'éclat de la Religion Chrétienne, & de contrebalancer ses veritables miracles. Personne ne peut doûter que si ce qu'ils rapportent d'eux-mêmes avec tant d'affectation est veritable, & si ce ne sont pas souvent autant de fables & de mensonges inventez par malice ; on ne doive attribuer au demon toutes ces prétenduës merveilles. C'est ce que saint Augustin fait voir fort au long (7), en montrant la difference des veritables miracles que Dieu ou ses saints Anges operent, d'avec ces prestiges des demons ; & en combattant par tout les erreurs de Platon sur ces malins esprits, à qui seuls il attribuoit le pouvoir de faire des miracles. Je ne diray rien non plus des autres erreurs qu'Eusebe (8) reproche à ce Philosophe touchant la maniere dont il expliquoit la production de ces intelligences mauvaises qu'il admettoit, & les absurditez manifestes qu'il montre s'ensuivre necessairement ; soit qu'il prétende qu'elles sont une émanation ou un écoulement de la substance de Dieu même ; soit qu'il les tire de la matiere, qu'il fait le principe du mal ; soit enfin qu'il dise qu'elles sont éternelles, comme cette matiere qu'il reconnoissoit avec Dieu & l'idée pour le principe de toutes choses. Je passe, dis-je, toutes ces erreurs sous silence, pour venir avec Eusebe à celles dans lesquelles il est tombé touchant la nature de l'ame, erreurs les plus extravagantes de toutes, & qui ont été refutées unanimement par les SS. Peres, avec tout le mépris & l'horreur qu'elles meritent.

Erreur de Platon touchant la production des demons, refutée par Eusebe.

(7) August. l. x. de Civit. cap. x. xii. xvi. xvii. xviii.
(8) Eusebius l. xiii. Præp. Evang. cap. xv.

CHAP. V.

Des erreurs de Platon touchant l'ame. Il enseigne qu'elle est cōposée de 2. parties, l'une spirituelle, l'autre corporelle.

EUSEBE MONTRE d'abord (9) que Platon a cru l'ame composée de deux parties ; l'une spirituelle, & l'autre corporelle ; & il le prouve par un passage du Timée, où Platon expliquant la production de l'ame, dit en effet, que Dieu pour la former, unit & mêla « ensemble quelques parties de cette substance qui est « indivisible & toûjours la même, & quelques autres « de celle, qui est divisible, changeante, & qui est « propre des corps. C'est de là qu'il tiroit la difference qu'il met entre la partie superieure de l'ame, & celle qu'il nomme, & que l'on a appellée après luy, mais dans un sens different, la partie inferieure ; celle-là est intelligente & raisonnable, parce qu'elle est de cette substance qui est spirituelle & indivisible ; & celle-cy est animale & sujette aux passions, parce qu'elle est de cette substance divisible & corporelle. Eusebe pour refuter cette erreur, produit un extrait de l'ouvrage d'un Platonicien (1), qui combat son maître sur ce point ; en faisant voir que cette composition de l'ame de deux parties si differentes & si opposées, détruit absolument son immortalité.

(9) Idem Euseb. ibid. cap. XVI. Ἑβραίοις ὁμοίως τὴν ψυχὴν ἀθάνατον ὑποθέμενος (Πλάτων) καὶ περὶ Θεοῦ ὁμοίαν αὐτὴν εἰπών, οὐκέτ' ἀκολούθως αὐτοῖς, ποτὲ μὲν αὐτῆς τὴν οὐσίαν σύνθετον εἶναί φησιν, ὡς ἂν μέρος μέν τι ἐπαγομένης τῆς ἀμερίστου καὶ ἀεὶ κατὰ τὰ αὐτὰ ἐχούσης αἰτίας, μέρος δὲ καὶ τῆς περὶ τὰ σώματα μεριστῆς φύσεως. λέγει δ' οὖν αὐτοῖς ῥήμασιν ἐν Τιμαίῳ, καὶ τὰ ἑξῆς.

(1) Idem Euseb. ibid. cap. XVII. ubi Severi Platonici adversus Platonis errorem de duabus animi partibus, disputationem refert his verbis : Περὶ δὲ τῆς κατὰ Πλάτωνα ψυχῆς, ἣν φησιν ἐξ ἀπαθοῦς καὶ παθητῆς οὐσίας συστῆναι ὑπὸ τοῦ Θεοῦ, ὡς ἐκ λευκοῦ καὶ μέλανος τῶν μέσων τι χρωμάτων, ἐκεῖνα ἔχομεν εἰπεῖν. Ὅτι ἀνάγκη, χρόνῳ διαστάσεως αὐτῶν γιγνομένης ἀφανισθῆναι αὐτήν, ὡς τὴν τοῦ μέσου χρώματος σύστασιν ἐπὶ τὰ οἰκεῖα ἑκάστου ἐξ ὧν συνέστη, ἐν χρόνῳ φύσει χωριζομένου. εἰ δὲ τοῦτο, φθαρτὴν ἀποφανοῦμεν, ἀλλ' οὐκ ἀθάνατον τὴν ψυχήν, &c.

que ces ames doivent toutes descendre sur la terre pour y animer des corps d'hommes : Que celles qui auront bien vécu dans cet état, retourneront à l'astre auquel elles avoient été jointes d'abord ; pour y joüir de la même beatitude dont elles joüissoient auparavant : Que celles au contraire qui n'auront pas bien vécu, passeront dans des corps de femmes, en punition de leurs fautes : Que mille ans après, les unes & les autres feront un second choix de la vie qu'elles veulent mener ; & que soit qu'elles choisissent des corps d'hommes ou d'animaux ; si elles se comportent mal, elles seront punies plus griévement, en passant continuellement dans les corps des bêtes ausquelles elles se seront renduës semblables par leurs vices ; & qu'enfin elles ne trouveront jamais de fin à leurs maux, jusqu'à ce qu'ayant surmonté les mauvaises inclinations du corps, elles ayent vécu d'une maniere parfaitement conforme à la raison.

Platon, sont soûmises.

Pour expliquer ensuite plus particulierement les raisons, ou les convenances de cette Metempsychose, Platon dit plus bas dans le même dialo-

Elles passent dans des corps plus ou moins imparfaits, selon la vie plus

Joan. Balderum. *Comme les paroles de Proclus exposent clairement le sentiment de Platon, je les rapporteray icy.* Ἔστιν οὖν καὶ οἱ νόμοι περὶ τῶν ψυχῶν οἱ εἱμαρμένοι πάντες, οἱ εἰρημένοι δέκα. Δεῖ σπαρῆναι τὰς ψυχάς. Δεῖ μίαν εἶναι πάσαις κάθοδον κοινὴν ἐν ἑκάστῃ περιόδῳ. Δεῖ κατιοῦσαν ἐν τῇ πρώτῃ γενέσει τὴν ψυχὴν εἰς τὸ θεοσεβὲς κατιέναι ζῶον. Δεῖ τὴν κατιοῦσαν εἰς ἀνθρωπίνην φύσιν εἰς ἀνδρὸς ἰέναι πρῶτον γονήν. Δεῖ τὴν ἐν σώματι ψυχὴν μεριστὰς φῦναι καὶ ἐνύλους ζωάς. Δεῖ τὴν μὲν κρατοῦσαν τῆς ἐνύλου ζωῆς δικαίαν εἶναι, τὴν δὲ κρατουμένην ὑπ' αὐτῆς ἄδικον. Δεῖ τὸν δίκαιον εἰς τὸ σύννομον ἄστρον ἀνατρέχειν. Δεῖ τὸν ἁμαρτόντα κατιέναι πάλιν εἰς γυναικὸς φύσιν ἐν δευτέρᾳ γενέσει. Δεῖ τὸν ἐν τῇ δευτέρᾳ γενέσει σφαλέντα κατὰ τὴν τρίτην ἀπόστασιν εἰς θήρειον μεταβάλλειν φύσιν. Καὶ ἐπὶ πᾶσι νόμος δημιουργικὸς δέκατος· μία σωτηρία τῆς ψυχῆς παύουσα τὸν κύκλον τῆς ἐν τῇ γενέσει τῆς πλάνης, ἡ τὴν πρὸς ταυτοῦ καὶ ὁμοίου περίοδον ἀνάγουσα ζωή.

ou moins criminelle qu'elles ont menée d'abord.

gue (5), que les ames qui passent dans des corps de femmes, sont celles des hommes qui ont été injustes & timides; que celles qui passent dans ceux des oiseaux, sont les ames de ceux, qui, quoique d'ailleurs assez innocens, ont été legers, inconsiderez, & qui dans tous leurs raisonnemens n'ont suivi que le rapport de leurs yeux. Que ceux qui n'ont fait presque aucun usage de leur raison, mais se sont abandonnez aux passions les plus brutales; que ceux-là, dis-je, sont changez en animaux à quatre pieds : & qu'enfin les plus stupides, les plus ignorans, & les plus criminels de tous, sont changez en poissons ; qui sont dans leur genre les plus imparfaits de tous les animaux.

Punition du vice, & recompense de la vertu, selon Platon.

Il enseigne encore la même chose dans son Phedon (6), le plus serieux & le plus important de ses dialogues, où il dit que ceux qui se sont livrez sans pudeur aux plaisirs infames, passent dans des corps d'asnes ou d'autres semblables animaux ; que ceux qui ont été injustes, violens & ravisseurs du bien d'autruy, entrent dans des corps de loups, d'éperviers & de faucons ; mais que les plus heureux de tous & les mieux partagez, ceux qui ont aimé la temperance & la justice, vont dans des corps d'animaux politiques & doux, tels que sont les abeilles, les guêpes, & les fourmis, ou qu'elles retournent même dans des corps humains semblables à ceux qu'elles ont quittez.

Après combien de temps, selon ce Philo-

Mais pour donner encore plus de jour à ce systême de Platon, il faut ajoûter ce qu'il dit dans son Phe-

(5) Plato in Timæo, pag. 90. edit. Serrani, tom. III.
(6) Idem in Phædone, pag. 81. I. tomi, ejusdem edit.

dire (7), que l'ame ne retourne jamais dans l'état heureux où elle a été d'abord après sa production, c'est-à-dire à l'astre d'où elle est partie, qu'après dix mille ans ; à l'exception neanmoins des ames des Philosophes, & de quelques autres dont il parle, & qu'on n'oseroit nommer ; car il prétend que celles-cy retournent après trois mille ans à ce premier état, pourvû neanmoins qu'elles ayent trois fois choisi constamment ce genre de vie, & en ayent bien rempli tous les devoirs ; que toutes les autres ames, après avoir quitté leurs corps, sont jugées ; que les unes vont dans les enfers, pour y être punies & purifiées ; & que les autres qui ont été trouvées plus innocentes, sont élevées incontinent dans quelque endroit du Ciel où elles joüissent d'une felicité proportionnée à la vie qu'elles ont menée : mais qu'après mille ans, elles retournent toutes à choisir un genre de vie selon leur inclination ; que c'est alors que les unes passent dans le corps des animaux, quoique dans la vie précedente, elles ayent été hommes, & que les autres passent dans des corps humains, quoiqu'auparavant elles ayent été dans ceux des bêtes.

sophe, l'ame retourne au Ciel pour se réünir à son astre.

Retour des Ames sur la terre après mille ans.

Enfin dans ses Livres de la Republique (8) pour expliquer, comment après ces mille ans les ames font choix d'une nouvelle vie selon leurs inclinations ; il dit sur le rapport d'Erus Armenius, qui avoit vû dans les enfers toutes les merveilles de cette Metempsychose, que l'ame d'Orphée choisit d'entrer dans le corps d'un cygne ; que celle de Thamy-

Comment après ces mille ans les Ames font choix d'une nouvelle vie. & pourquoy elles ne se souviennent pas de ce qu'elles ont fait dans les précedentes.

(7) Idem in Phædro, tomo III. pag. 248.
(8) Idem l. X. de Republ. tomo II. pag. 620.

ris passa dans le corps d'un rossignol ; qu'entre les oiseaux qui chantent, il en avoit vû plusieurs, entr'autres un cygne, qui avoit desiré d'être homme ; qu'Ajax voulut être Lion ; Agamemnon, Aigle ; Atalante, Athlete ; qu'Epée, ce fameux Machiniste, voulut être une femme habile à manier le fuzeau & l'aiguille ; que l'ame de Thersite avoit passé dans le corps d'un singe ; & qu'Ulysse se ressouvenant de tous les travaux qu'il avoit soufferts autrefois, avoit préferé la vie simple & obscure d'un particulier à toutes les autres. Qu'après cela la Parque Lachesis avoit assigné à chacune de ces ames, son démon propre ; & qu'elles avoient été toutes obligées de boire du fleuve d'oubli, afin qu'elles perdissent le souvenir de tout ce qui leur étoit arrivé auparavant.

Chap. VI. *Metempsychose de Platon refutée par les SS. Peres, & premierement par Eusebe.*

Ces extraits suffisent pour faire connoître l'extravagant systême de la Metempsychose de Platon. Eusebe après l'avoir exposé, se contente de dire pour le refuter, qu'il est faux (9), » qu'il n'a rien de commun avec la saine doctrine des Hebreux, » & qu'il est clair que Platon ne l'a tiré que des fables des Egyp- » tiens. Il ajoûte, que ce Philosophe se contredit luy-même manifestement sur ce sujet, puisqu'ailleurs il

(9) Euseb. l. XIII. Præp Evang. cap. XVI. Τοσαῦτα περὶ ψυχῆς ὁ Πλάτων εἰπὼν δῆλός ἐστιν αἰγυπτιάζων τῷ δόγματι. οὐ γὰρ Ἑβραίων ὁ λόγος, ὅτι μηδὲ ἀληθείας φίλος. τοῦτο δ' οὐ χαιρὸς ἀπελέγχειν, ὅτι μηδ' αὐτὸς δι' ἀποδείξεων ἐνεχείρησε τῷ προβλήματι. *Eusebe dès le commencement de ce même chapitre, avoit exaggeré l'absurdité de ce dogme de Platon.* Τοτὲ δὲ ἄλλο τι χεῖρον περιτίθησιν αὐτῇ (τῇ ψυχῇ) τὸ ἀτόπημα, τὴν θείαν ἐκείνην καὶ οὐράνιον, τὴν ἀσώματον, καὶ λογικὴν, τὴν Θεῷ ὁμοίαν, καὶ δι' ἀρετῆς μέγεθος τὰς οὐρανίους ὑπερπαίουσαν ἁψῖδας, ἄνωθέν ποθεν ἐκ τῶν ὑπερκοσμίων ἐπὶ ὄνους, καὶ λύκους, καὶ μύρμηκας, καὶ μελίττας κατάγειν φάσκων, καὶ τούτῳ πιστεύειν ἡμᾶς παρακαλῶν τῷ λόγῳ, ἄνευ τινὸς ἀποδείξεως.

enseigne que les ames des impies d'abord après leur mort vont dans les enfers pour y être punies éternellement ; au lieu qu'icy il dit, qu'elles passent dans d'autres corps qu'elles se choisissent suivant leur inclination.

Theodoret convainc Platon de la même contradiction (1), en se mocquant de la ridiculité de ce dogme ; & particulierement de ce qu'il donne à ceux qui ont été justes & temperans, des corps de guêpes & d'abeilles, comme des recompenses ; & après avoir rapporté le troisiéme passage que nous avons produit, il est aisé, dit-il (2), de voir quelle est l'absurdité de ce discours ; où ce Philosophe a-t-il pris, qu'après dix mille ans les ames retournoient chacune dans leur premier lieu ? Pour ce qu'il ajoûte, continuë-t-il, ce sont des choses si indignes, que les plus débauchez auroient eu honte de les dire ; car quoy ? il joint aux Philosophes, les plus infames de tous les hommes ; & prétend qu'ils auront les uns &

Theodoret en montre l'extravagance & l'absurdité.

(1) Theodoret. serm. XI. adv. Græcos. Τὰς δὲ μετενσωματώσεις ἃς ἐκ τῶν Πυθαγόρου δογμάτων ἐκεῖνος ὑφείλετο, παντάπασιν, ὦ ἄνδρες, φευκτέον. κομιδῇ γάρ τοι ἐκεῖνα τὰ δόγματα καταγέλαστα· περὶ γὰρ δὴ τῶν ψυχῶν τῶν εἰς τὰ σώματα καταπεμπομένων, ἐν τῷ Φαίδωνι ἔφη, ὡς ἐνδύονται αὗται ὥσπερ εἰκὸς, εἰς τὰ τοιαῦτα ἤθη, διὰ ἅττα ἂν καὶ μεμελετηκυῖαι τυγχάνωσιν ἐν τῷδε τῷ βίῳ..... Καὶ ἵνα μὴ πάντα λέγων μηκύνω τὸν λόγον, ἔστιν εὑρεῖν αὐτὸν λέγοντα, τῶν τὴν πολιτικὴν ἀρετὴν ἠσκηκότων τὰς ψυχὰς, εἰς μελίττας μετενσωματουμένας, καὶ σφῆκας, καὶ μύρμηκας, καὶ εἰς γε τὸ ἀνθρώπειον γένος. ταῦτα δὲ οὐ μόνον γέλωτος ἄξια, ἀλλὰ καὶ οἷς ἤδη εἴρηκεν ἄντικρυς ἐναντία.

(2) Idem infra relato Platonis loco ex Phædro. Καὶ τούτων δὲ τὴν ἀτοπίαν τῶν λόγων καταμαθεῖν εὐπετές. τίς γάρ που αὐτὸν τὰς τῶν ἐτῶν ἐδίδαξε μυριάδας, καὶ ὅτι μυρίων διεληλυθότων ἐτῶν, τότε τῶν ψυχῶν ἑκάστη εἰς τὸν ἴδιον ἐπανέρχεται χῶρον. τὰ δὲ μεταξὺ τούτων, οὐδὲ τοῖς ἄγαν ἀσελγεστάτοις ἥρμοττε λέγειν, μή πού γε φιλοσόφῳ. τοῖς γὰρ τὴν ἀκραιφνῆ φιλοσοφίαν κατωρθωκόσι, τοὺς ἀκολάστους καὶ παιδεραστὰς ξυνέζευξε, καὶ τούτους κἀκείνους τῶν αὐτῶν ἄθλων ἔφησεν ἀπολαύσεσθαι.

» les autres les mêmes recompenses de leurs actions.

Discours animé de S. Jean Chrysostome

Mais rien n'est plus vif ni plus animé, que ce que dit saint Jean Chrysostome sur ce sujet (3).

(3) Chrysost. hom. IV. in Acta Apost. Βέλει δείξω τίς ὁ Πέτρος, τίς δὲ Πλάτων; τὰ γὰρ ἤθη τέως αὐτῶν, εἰ δοκεῖ, ἐξετάσωμεν, καὶ ἴδωμεν τίσιν ἐπεχείρησαν ἑκάτεροι. οὗτος μὲν οὖν πάντα τὸν χρόνον ἀνήλωσε περὶ δόγματα στρεφόμενος μάταια καὶ περιττά. τί γὰρ ὄφελος ἐκ τοῦ μαθεῖν, ὅτι μυῖα ἡ ψυχὴ τοῦ φιλοσόφου γίνεται; ὄντως μυῖα. οὐκ εἰς μυῖαν μετέπιπτεν, ἀλλ' ἐπέβαινε τῇ ἐν Πλάτωνος οἰκούσῃ ψυχῇ. ποίας γὰρ ταῦτα οὐ ματαιολογίας; πόθεν τοιαῦτα ληρεῖν ἐπεβάλετο; εἰρωνείας μεστὸς ἦν ὁ ἀνὴρ, ζηλοτυπίας τῆς πρὸς ἅπαντας, ὥσπερ φιλονεικῶν μήτε οἴκοθεν, μήτε παρ' ἑτέρου χρήσιμόν τι εἰσαγαγεῖν. οὕτω παρὰ μὲν ἑτέρου τὴν μετεμψύχωσιν ἐδέξατο, παρὰ δὲ ἑαυτοῦ τὴν πολιτείαν εἰσήγαγεν, ἔνθα τὰ πολλῆς αἰσχρότητος γέμοντα ἐνομοθέτησε. κοιναὶ, φησὶν, αἱ γυναῖκες ἔστωσαν, καὶ γεγυμνωμέναι παρθένοι, καὶ ἐπ' ὄψεσι τῶν ἐραστῶν παλαιέτωσαν, καὶ κοινοὶ πατέρες ἔστωσαν, καὶ οἱ τικτόμενοι παῖδες. ποίαν οὐχ ὑπερβάλλει ταῦτα ἄνοιαν; ἀλλὰ τὰ μὲν ἐκείνου τοιαῦτα..... Καὶ ὅρα πῶς ποικίλως ἐβάκχευσεν (ὁ διάβολος) ἐν ταῖς ἐκείνων ψυχαῖς. οἱ μὲν γὰρ κορυφαῖοι αὐτῶν ἔφησαν τὴν ἡμετέραν ψυχὴν εἰς μυίας, καὶ κύνας, καὶ ἄλογα μεθίστασθαι..... Τάχα ἀπιστεῖτε τοῖς λεγομένοις. εἰκότως, ἅτε τοῖς ὑγιέσιν ἐντεθραμμένοι δόγμασιν. ἐπεὶ καὶ εἴ τις τραφείη ταύτῃ τῇ τροφῇ, ἀπιστήσειεν ἂν, ὅτι ἔστιν ἄνθρωπος κόπρου γευόμενος ἡδέως. ἀλλ' ὅταν λέγωμεν αὐτοῖς, ὅτι μῦθοι ταῦτα καὶ ἀνοίας μεστὰ, οὐκ ἐνοήσατε, φασί. μηδὲ νοήσωμέν ποτε τὸν τοιοῦτον ὑμῶν γέλωτα. σφόδρα γε. οὐ γὰρ φρενὸς βαθείας δεῖ, ἵνα μάθωμεν τί βούλεται ἡ τοσαύτη ἀσέβεια, καὶ σύγχυσις. μὴ κορακιστὶ φθέγγεσθε, ὦ ἀνόητοι, καθάπερ τὰ παιδία. παῖδες γὰρ ὄντως ἐστὲ καθάπερ ἐκεῖνα. *En examinant ce passage qui est assez obscur & peu correct au commencement, j'ay crû que saint Chrysostome s'objectoit à luy-même l'opinion de quelques Platoniciens, dont nous parlerons dans la suite ; & c'est dans ce sens que je l'ay traduit. Je vois bien neanmoins qu'on peut le traduire plus litteralement en disant : Elle est mouche veritablement, non pas qu'elle se change en mouche, mais parce que cette mouche s'est attachée à l'ame de Platon : car de combien de sottises ses discours ne sont-ils pas remplis? Il paroît qu'il se sert d'une maniere de parler, qui a quelque rapport à ce que nous disons quelquefois : Je ne sçay quelle mouche l'a piqué, ou qu'il fait allusion au dieu des mouches Beelzebub ; c'est à dire, au démon qu'il dit plus haut avoir inspiré à Platon sa Metempsychose. Je n'ay pas traduit non plus litteralement ce qu'il dit sur la fin : Insensez que vous êtes, ne parlez pas en corbeaux. Generalement parlant, je me suis toûjours plus attaché au sens qu'à la lettre, parce qu'il ne s'agit pas icy de traduire mot à mot, & que souvent*

Voulez-vous, dit-il, que je vous fasse connoître quel homme c'étoit que Platon? Examinons ses mœurs, voyons ce qu'il a fait. Il ne s'est appliqué toute sa vie qu'à imaginer les dogmes les plus vains & les plus inutiles. Car que sert de sçavoir que l'ame d'un Philosophe après sa mort, devient mouche? Elle le devient en effet, disent-ils, non qu'elle se change en mouche, mais c'est que cette mouche s'attache à l'ame qui habitoit dans Platon: quelles sottises! Mais comment ce Philosophe a-t-il pû donner dans de pareilles chimeres? c'étoit un homme plein de vanité & de jalousie contre tout le monde; ainsi, comme s'il n'avoit eu dessein que de ramasser de tout côté, & d'inventer luy-même les choses les plus inutiles; il a pris de Pythagore la transmigration des ames, & s'est imaginé de sa tête une Republique, qu'il a toute composée de loix infames; j'ordonne, dit-il, que les femmes soient communes, que les filles s'exercent à la lutte à la vûë des jeunes gens; je veux que les peres & les enfans soient communs: y eut-il jamais extravagance pareille? Voilà neanmoins quelle est la doctrine de Platon.

contre Platon & les Platoniciens, au sujet de cette erreur extravagante.

Caractere de Platon.

Loix infames de sa Republique

Voyez, ajoûte-t-il un peu plus bas, en combien de manieres le demon s'est joüé de l'esprit de tous ces Philosophes; puisque les plus considerables d'entr'eux ont enseigné que nôtre ame passe dans des corps de mouches, de chiens, & d'autres animaux. Ensuite après avoir exposé quelques autres sentimens

S. Jean Chrysostome attribuë au demon l'invention de la Metemsychose.

Pourquoy les Chretiens ont peine

on ne le pourroit faire avec grace. On trouvera encore que les Peres parlent toûjours plus fortement dans leurs textes contre Platon & les Platoniciens, que je n'ay fait en les traduisant; & c'est une des raisons que j'ay euës pour les rapporter tout au long.

à croire que les anciens Philosophes ayent soûtenu des erreurs si extravagantes.

ridicules de ces mêmes Philosophes & de Platon, il
» dit : Peut-être ne croiriez-vous pas ce que je dis ; & je
» ne m'en étonne pas. Vous avez été élevez dans les ve-
» ritez de la Foy ; un homme accoûtumé à se nourrir de
» bonnes viandes, ne peut croire qu'il se trouve des
» gens qui se nourrissent d'ordures. Mais quand nous
» disons à ces Philosophes que ce sont-là des fables plei-
» nes d'extravagances : Vous ne les entendez pas, disent-
» ils : Dieu veüille en effet que nous ne les entendions
» jamais ; assurément il faut une grande subtilité, pour
» comprendre ce que veulent dire toutes ces impietez
» & ces absurditez étranges que vous avancez. Insen-
» sez que vous êtes, ne cesserez-vous jamais de badi-
» ner comme des enfans ? En verité vous êtes aussi en-
» fans que les enfans mêmes.

Ce que disoient quelques Platoniciens pour couvrir l'absurdité de leur Metempsychoses

Dogmes de Platon semblables à des sepulchres blanchis.

» Il dit encore ailleurs (4) qu'entre tous les égare-
» mens de Platon & de Pythagore, il n'y en a point
» de plus honteux, que ceux où ils sont tombez au
» sujet de l'ame ; puisqu'ils ont assuré que celles des
» hommes, devenoient insectes, moucherons, ar-
» brisseaux ; & que Dieu luy-même étoit Ame, avec

(4) Idem Chrysost. hom. 11. in Joan. pag. 560. edit. Savil. Τούτων γὰρ ἕνεκα ἐζήτησαν μὲν οἱ περὶ Πλάτωνα καὶ Πυθαγόραν. τῶν γὰρ ἄλλων οὐδὲ ἁπλῶς μνημονευτέον φιλοσόφων ἡμῖν· οὕτω καταγέλαστοι ἐντεῦθεν μεθ' ὑπερβολῆς γεγόνασιν ἅπαντες. οἱ δὲ τῶν ἄλλων θαυμασθέντες πλέον παρ' αὐτοῖς, καὶ πιστευθέντες εἶναι κορυφαῖοι τῆς ἐπιστήμης ἐκείνης, οὗτοι μάλιστα τῶν ἄλλων εἰσί. οἱ καὶ πολιτείας μὲν ἕνεκεν καὶ δογμάτων συνθέντες τινὰ ἔγραψαν, καὶ ἐν ἅπασι παίδων αἰσχρότερον κατεγελάσθησαν. τάς τε γὰρ γυναῖκας κοινὰς ἅπασι ποιοῦντες, καὶ τὸν βίον αὐτὸν ἀνατρέποντες, καὶ τὸ σεμνὸν διαφθείροντες τοῦ γάμου, καὶ ἕτερα τοιαῦτα καταγέλαστα νομοθετοῦντες, οὕτω τὸν βίον αὐτὸν πάντα ἀνάλωσαν. δογμάτων δὲ ἕνεκεν τῶν περὶ ψυχῆς, οὐδὲ ὑπερβολήν τινα κατέλιπον αἰσχύνης λοιπὸν, μυίας, καὶ κώνωπας, καὶ θάμνους, τὰς τῶν ἀνθρώπων λέγοντες γίνεσθαι ψυχὰς, καὶ τὸν Θεὸν αὐτὸν ψυχὴν εἶναι φάσκοντες. καὶ ἕτερα ἄττα τινὰ τοιαῦτα ἀσχημονοῦντες,

une

une infinité d'autres indignitez pareilles. Ensuite parlant en particulier de Platon, il dit (5) que les dogmes de ce Philosophe, surtout ceux qui regardent la nature de l'ame, sont semblables à des sepulchres blanchis au-dehors, & qui ne contiennent au-dedans que de la pourriture & de la corruption. Dépoüillez, dit-il, les dogmes de Platon de la beauté de l'élocution qui les couvre, vous les trouverez remplis d'abominations ; car donnant dans toutes les extrémitez, & ne sçachant ce que c'est que de garder un juste milieu ; tantôt il releve l'ame au-delà de toutes bornes, en disant qu'elle est de l'essence de Dieu même ; & tantôt aprés l'avoir relevée avec tant d'excés & d'impieté, il la deshonore indignement, en la faisant passer dans le corps des animaux les plus immondes & les plus méprisables.

Platon sur la matiere de l'ame, donne dans les extrémitez les plus opposées.

Saint Irenée (6) refute cette même erreur que les

Raisonnement

(5) Idem infra pag. 562. Καὶ καθάπερ τῶν τάφων τοὺς ἔξωθεν κεκονιαμένους ἂν ἀπαμφιάσῃς, ἰχῶρος, καὶ δυσωδίας, καὶ διεφθορότων ὄψει γέμοντας ὀστῶν. οὕτω καὶ τὰ τοῦ φιλοσόφου (Πλάτωνος) δόγματα, ἂν τῆς κατὰ τὴν λέξιν ἀπογυμνώσῃς ὥρας, πολλῆς ὄψει τῆς βδελυγμίας πεπληρωμένα, καὶ μάλιστα ὅταν περὶ ψυχῆς φιλοσοφῇ ἀμέτρως τιμῶν τε αὐτὴν καὶ βλασφημῶν. τοῦτο γὰρ ἡ διαβολικὴ παγὶς μηδαμοῦ τὴν συμμετρίαν τηρεῖν, ἀλλὰ τοῖς ἐφ' ἑκάτερα πλεονασμοῖς πρὸς δυσφημίαν ἐξάγειν τοὺς ἁλισκομένους αὐτῇ. νῦν μὲν γὰρ αὐτὴν τῆς τοῦ Θεοῦ φησιν οὐσίας εἶναι, νῦν δὲ αὐτὴν οὕτως ἀμέτρως καὶ ἀσεβῶς ἐπάρας, μεθ' ἑτέρας καθυβρίζει πάλιν ὑπερβολῆς, εἰς χοίρους καὶ ὄνους εἰσάγων, καὶ τὰ ἔτι τούτων ἀτιμότερα ζῶα.

(6) Irenæus l. II. adv. Hæref. cap. LIX. & LX. Ad hæc Plato vetus ille adveniens, is qui & primus sententiam hanc introduxit, cum excusare non posset, oblivionis induxit poculum potasse, per hoc aporiam hujusmodi effugere, ostensionem quidem nullam faciens, dogmatice autem respondens, quoniam introeuntes animæ in hanc vitam, ab eo qui est super introitum dæmone, priusquam in corpora intrent, potantur oblivione, & latuit semetipsum in alteram majorem incidens aporiam. Si enim oblivionis poculum potata est, postea quam ebibi-

de S. Irenée contre la metempsychose de Platon.

Valentiniens avoient prise de Platon ; & il la refute par cette raison, que si les ames passoient ainsi d'un corps dans un autre, elles se ressouviendroient de ce qu'elles ont fait dans les premiers qu'elles ont animez. Car si elles se souviennent, dit-il, de ce qu'elles ont vû en songe, quoique ce songe ait passé fort vîte; à plus forte raison devroient-elles se souvenir de ce qu'elles ont fait durant un si long espace de temps, & pendant des siecles entiers. Platon, ajoûte-t-il, qui a introduit cette metempsychose, ne pouvant répondre à cette difficulté, a cru pouvoir l'éviter, en avançant dogmatiquement, quoique sans la moindre preuve ; que le demon qui préside au retour des ames sur la terre, les faisoit boire du fleuve d'oubli. Mais il n'a pas vû, que pensant éviter par là une absurdité, il s'engageoit dans une autre plus grande. Car si les ames sont abreuvées du fleuve d'oubli, & qu'il arrive par-là qu'elles perdent le souvenir de tout ce qui leur est arrivé autrefois : d'où sçavez-vous cela même, ô Platon, que vôtre ame avant que d'entrer dans vôtre corps, a bû de ce fleuve d'oubli ? Mais si vous vous souvenez de ce demon qui vous a fait boire, & de vôtre retour sur la terre, vous devez aussi vous souvenir de tout le reste. Or vous ne vous en souvenez pas ; donc ce demon & ce fleuve d'oubli dont vous parlez, ne sont que des fables mal concertées.

tum est, omnium factorum obliterare memoriam; hoc ipsum unde scis, ô Plato, cum sit nunc in corpore anima tua, quoniam priusquam in corpus introeat, a dæmone potata est oblivionis medicamentum? Si enim dæmonem & poculum & introitum reminisceris, & reliqua oportet cognoscas. Si autem illa ignoras, neque dæmon verus, neque artificiose compositum oblivionis poculum.

Raillerie ingenieuse d'Hermias au sujet de la metempsychose & des autres opinions des Philosophes sur l'ame.

Hermias (7) ayant entrepris de se mocquer des dogmes de tous les Philosophes payens, n'a eu garde d'oublier celuy de la metempsychose. Il dit donc, en parlant des differens sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame : Les uns la font immortelle ; d'autres disent qu'elle est mortelle ; ceux-cy la font subsister durant quelque temps : ceux-là la font passer dans le corps des bêtes. Il y en a qui disent, qu'elle se resout en atomes ; d'autres disent qu'elle anime consecutivement trois differens corps. Quelques-uns luy donnent trois mille ans pour achever toutes ses courses & ses differentes revolutions ; & ces gens qui ne peuvent se promettre cent ans de vie seulement, ne font point de difficulté de nous en promettre trois mille. Qu'est-ce que tout cela ? Est-ce imposture ? Est-ce folie ? Est-ce fureur ? Est-ce extravagance ? C'est à mon avis tout cela ensemble.

Il dit encore un peu plus bas très-agreablement :

(7) Hermias in Gentil. Philosoph. Irrisione : Τὴν δὲ φύσιν αὐτῆς (τῆς ψυχῆς) οἱ μὲν ἀθάνατόν φασιν, οἱ δὲ θνητήν, οἱ δὲ πρὸς ὀλίγον ἐπιδιαμένουσαν, οἱ δὲ ἀποθηριοῦσιν αὐτήν, οἱ δὲ εἰς ἀτόμους διαλύουσιν, οἱ δὲ τρισῶν σωματοῦσιν, οἱ δὲ τρισχιλίων ἐτῶν περιόδους αὐτῇ ὁρίζουσιν. καὶ γὰρ οἱ μηδὲ ἑκατὸν ἔτη ζῶντες, περὶ τρισχιλίων ἐτῶν ἀπαγγέλλονται. Ταῦτα οὖν τί χρὴ καλεῖν ; ὡς μὲν ἐμοὶ δοκεῖ, τερατείαν, ἢ ἄνοιαν, ἢ μανίαν, ἢ στάσιν, ἢ ὁμοῦ πάντα ; ..... Ὁμολογῶ γὰρ ἄχθεσθαι τῇ παλιρροίᾳ τῶν πραγμάτων. νῦν μὲν ἀθάνατός εἰμι, καὶ γέγηθα· νῦν δ' αὖ θνητὸς γίνομαι, καὶ δακρύω· ἄρτι δὲ εἰς ἀτόμους διαλύομαι, ὕδωρ γίνομαι, καὶ ἀὴρ γίνομαι, πῦρ γίνομαι· εἶτα μετ' ὀλίγον, οὔτε ἀήρ, οὔτε πῦρ, θηρίον με ποιεῖ, ἰχθύν με ποιεῖ. πάλαι οὖν ἀδελφοὺς ἔχω δελφῖνας. ὅταν δὲ ἐμαυτὸν ἴδω, φοβοῦμαι τὸ σῶμα, καὶ οὐκ οἶδα ὅπως αὐτὸ καλέσω, ἄνθρωπον, ἢ κύνα, ἢ λύκον, ἢ ταῦρον, ἢ ὄρνιν, ἢ ὄφιν, ἢ δράκοντα, ἢ χίμαιραν. εἰς πάντα γὰρ τὰ θηρία ὑπὸ τῶν φιλοσοφούντων μεταβάλλομαι, χερσαῖα, ἔνυδρα, πτηνά, πολύμορφα, ἄγρια, τιθασά, ἄφωνα, εὔφωνα, ἄλογα, λογικά· νήχομαι, ἵπταμαι, πέτομαι, ἕρπω, θέω, καθίζω. ἔστι δὲ ὁ Ἐμπεδοκλῆς, καὶ θάμνον με ποιεῖ.

» J'avoüë que je n'aime pas tous ces changemens. Tantôt, suivant l'opinion de ces Philosophes, je suis immortel, & je m'en réjoüis ; & tantôt je suis sujet à la mort, & cela me chagrine. On me resout en atomes, & je passe dans les élemens, dans l'eau, dans l'air, dans le feu ; un moment aprés je ne suis plus ni air ni feu ; on me fait bête ; on me fait poisson ; on me donne les dauphins pour freres. J'ay peur de moy-même quand je me considere, & je ne sçay plus si je suis homme ou chien, loup ou taureau, serpent ou oiseau, dragon ou chimere ; car ces admirables Philosophes me changent en toutes sortes d'animaux terrestres, aquatiques, feroces, domestiques, en ceux qui volent, qui chantent, qui sont muets, brutes, raisonnables. Je nage, je vole, je me traîne, je cours, je m'assied. Ne se trouve-t-il pas même un Empedocle qui me fait arbuste ? Tel est le discours d'Hermias.

Mais je serois infini si je voulois rapporter tout ce que les Peres de l'Eglise ont dit pour refuter ou pour se mocquer de cette extravagante Metempsychose. Il suffit de dire que de tous ceux qui ont écrit contre les Payens, ou qui ont fait quelques traitez sur l'ame, il n'y en a point qui ne l'ayent combattuë en differentes manieres (8), en l'attribuant toûjours constamment à Platon.

(8) *Saint Gregoire de Nazianze, entre les autres opinions de Platon, dont il se mocque en passant, n'oublie pas cette metempsychose.* Βάλλε μοι Πλάτωνος τὰς ἰδέας, καὶ τὰς μετενσωματώσεις, καὶ περιόδους τῶν ἡμετέρων ψυχῶν, καὶ τὰς ἀναμνήσεις, καὶ τοὺς οὐ καλοὺς διὰ τῶν καλῶν σωμάτων ἐπὶ ψυχὴν ἔρωτας. Orat. 33. *Tertullien la réfute dans son livre de l'Ame assez au long, quoy qu'il promette de ne la*

AU RESTE, cette erreur est si ridicule que quelques-uns des Platoniciens posterieurs au Christianisme en ont eu honte ; & voyant bien qu'un dogme aussi monstrueux que celuy-là, étoit un obstacle invincible à l'établissement de leur Platonisme, & donnoit aux Chrétiens un sujet perpetuel de se mocquer d'eux, & de les tourner en ridicule, ils n'ont rien omis pour l'adoucir, & l'expliquer d'une maniere favorable. Ainsi Porphyre, comme nous l'apprenons de saint Augustin (9), entreprit d'abord de le corriger ; en enseignant que les ames, sortant des corps des hommes, ne passoient point dans ceux des bêtes, mais seulement dans d'autres corps d'hommes. Il est « très-certain, dit ce saint Docteur, que Platon a écrit « que les ames des hommes retournoient après la mort, «

CH. VII. *Comment quelques Platoniciens nouveaux ont tâché d'adoucir & d'interpreter favorablement leur metempsychose.*

Explication de Porphyre refutée par S. Augustin, & par Enée de Gaze.

faire qu'en passant, de peur de ne paroître pas assez serieux : Licebit raptim, ne plus ridere quam docere cogamur. *C'est dans le même sens qu'il dit dans son Apologetique, en parlant de cette même metempsychose :* Multis etiam jocis & otio opus erit, si velimus ad hanc partem lascivire, quis in quam bestiam reformari videretur. *Minutius Felix dit en deux mots, que cette opinion est plus digne d'un bouffon que d'un Philosophe :* Non Philosophi sane studio, sed mimico vitio digna ista sententia est. *Lactance en dit autant, & nous apprend pourquoy les Peres se sont mocquez de cet égarement de Platon beaucoup plus qu'ils ne l'ont réfuté serieusement :* Quæ sententia deliri hominis quoniam ridicula, & mimo dignior quam schola fuit, ne refelli quidem serio debuit. Quod qui facit, videtur vereri ne quis id credat. l. VII. Divin Inst. cap. XII.

(9) August. l. X. de Civit. cap. XXX. Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse certissimum est. Hanc sententiam Plato doctor tenuit, & Platonis discipulo Porphyrio tamen jure displicuit (alii legunt, Plotinus tenuit, & Plotini discipulo, &c.) In hominum sane non sua quæ dimiserant, sed in alia nova corpora redire humanas animas arbitratus est. Puduit scilicet illud credere, ne mater fortasse filium in mulum revoluta vectaret ; & non puduit hoc credere, ne revoluta mater in puellam filio forsitan nuberet.

» dans les corps des bêtes. Platon & Plotin ont tenu » cette opinion ; & neanmoins c'est avec raison que » Porphyre, quoique disciple de Plotin, l'a condamnée. » Il a donc crû seulement, que les ames des hommes » passoient dans d'autres corps d'hommes, differens de » ceux qu'ils avoient quittez. Il a eu honte de croire, » en suivant le sentiment de Platon, qu'il pouvoit ar- » river qu'une mere portât son propre enfant, étant » devenuë mule ; & il n'a point eu honte de croire, » qu'une mere devenuë fille, pouvoit épouser son fils.

On peut voir cette même explication de Porphyre, qui fut aussi celle de Jamblique, refutée plus au long par Enée de Gaze (1) dans le très-beau & très-élegant Dialogue qu'il a composé, De l'immortalité de l'ame, où il combat les réveries de Platon & des Platoniciens, & établit en même temps les veritez

(1) Æneas Gazæus in Theophrasto : Ὁ δὲ δὴ Πλάτων..... τὰς τῶν ἀνδρῶν ἔφη ψυχὰς ἐν τῷδε τῷ βίῳ θηλυνομένας εἰς γυναῖκας ἀναβιῶναι, κακίας δὲ ἐμπιπλαμένας εἰς θηρία καταβαίνειν...... τὴν δὲ πρὸς Φαίδωνα Σωκράτους συνουσίαν διεξιὼν, τοὺς ὑπὸ πλεονεξίας ἐπαιρομένους καὶ πρὸς ἁρπαγὰς ἑτοίμους, εἰς ἰκτίνους καὶ λύκους μεταβάλλει, &c. Et infra : Πλωτῖνος γοῦν καὶ Ἁρποκρατίων ἀμέλει, καὶ Βοηθὸς, καὶ Νουμήνιος τὸν τοῦ Πλάτωνος ἴκτινον παραλαβόντες, ἴκτινον παραδεδώκασιν, καὶ τὸν λύκον λύκον, καὶ ὄνον τὸν ὄνον, καὶ ὁ πίθηκος αὐτοῖς οὐκ ἄλλο ἢ τοῦτο, καὶ ὁ κύκνος οὐκ ἄλλο ἢ κύκνος νομίζεται. ...., ἐπαισχυνόμενοι δὲ Πορφύριός τε καὶ Ἰάμβλιχος, καὶ τοὺς περὶ αὐτῶν σοφίᾳ περιφρονοῦντες, καὶ ἐρυθριῶντες τὸν Πλάτωνος ὄνον, καὶ λύκον, καὶ ἰκτῖνον, καὶ κατανοήσαντες ὡς ἄλλη μὲν λογικῆς ψυχῆς ἡ οὐσία, ἄλλη δ' ἀλόγου...., οὐκ εἰς ὄνον φασὶν, ἀλλ' ὀνώδη ἄνθρωπον ἀναβιῶναι τὸν ἄνθρωπον· οὐδ' εἰς λέοντα, ἀλλ' εἰς λεοντώδη ἄνθρωπον. Et infra : Οὔτε Συριανὸς, οὔτε ὁ Πρόκλος αὐτοῖς συνέπονται, ἀλλ' ἴδιόν τι καὶ καινὸν εὑρήκασι..... τὴν πρὸς ἁρπαγὴν παρεσκευασμένην ψυχὴν οὐκ εἰς ἰκτῖνον μεταβάλλουσιν. ἄλογον γὰρ εἰς ἄλογον τὴν λογικὴν μετατίθεσθαι· οὐδ' εἰς ἰκτινώδη ἄνθρωπον ἐκπέμπουσιν· ἄτοπον γὰρ εἰ πλέον ἀξίας αἰτία γίνεται κόλασις. ἀλλὰ τὸν μὲν ἰκτῖνον λέγουσι τὴν ἑαυτοῦ ψυχὴν ἔχειν τὴν ἄλογον, τὴν δὲ ἀνθρωπείαν ταύτῃ συνδεδέσθαι, καὶ παραμένειν καὶ συμπέτεσθαι. καὶ οὗτος τῆς τιμωρίας ὁ τρόπος.

que la Religion Chrétienne enseigne sur ce dogme. Après avoir rapporté cette explication que Porphyre & Jamblique avoit donnée au sentiment de Platon & des anciens Platoniciens, tels que Plotin, Harpocration, Boethe, & Numenius ; Enée produit aussi celle que Syrianus & Proclus les plus nouveaux avoient imaginé. Ceux-cy, comme il le rapporte, & comme on le voit encore dans les Commentaires de Proclus (2) sur le Timée, ne faisoient pas passer, comme Platon, l'ame d'un homme qui avoit été injuste & avide du bien d'autruy, dans le corps d'un épervier, ou d'un milan, parce qu'ils jugeoient avec beaucoup de raison, qu'il étoit impossible qu'une ame raisonnable animât le corps d'une bête qui ne l'est pas. Ils ne la faisoient pas passer non plus, comme Jamblique & Porphyre, dans le corps d'un autre homme, encore plus porté à l'injustice & à la rapine, parce qu'il étoit absurde que la punition de l'injustice devint une occasion & une cause necessaire d'une plus

Nouvelle explication de Syrianus & de Proclus.

(2) Proclus l. VI. in Timæum pag. 329. edit. Græcæ Basil. τὴν εἰς τὰ ἄλογα ζῶα κάθοδον τῶν ψυχῶν ὅπως λέγεται, ζητεῖν εἰώθασι, καὶ αἱ μὲν ἀνθρώπων ὁμοιώσεις πρὸς θηρία νομίζουσιν εἶναι, τοὺς λεγομένους θηριώδεις βίους. οὐ γὰρ εἶναι δυνατὸν θηρίου γενέσθαι ψυχὴν, οὐσίαν λογικήν. οἱ δὲ αὐτόθεν καὶ ταύτην εἰς τὰ ἄλογα συγχωροῦσιν εἰσκρίνεσθαι. τὸ γὰρ εἶναι πάσας ὁμοειδεῖς τὰς ψυχὰς ὥστε καὶ λύκους, καὶ παρδάλεις, τὸ πνεύμονας γίγνεσθαι ταύτας. Ὁ δὲ ἀληθὴς λόγος, εἰσκρίνεσθαι μὲν εἰς θηρία φησὶ τὴν ἀνθρωπίνην ψυχὴν, ἔχοντα δὲ τὴν οἰκείαν ζωὴν, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τὴν εἰσκριθεῖσαν ψυχὴν, οἷον ἐποχουμένην, καὶ τῇ πρὸς αὐτὴν συμπαθείᾳ δεδεμένην. καὶ τοῦτο δέδεικται μὲν ἡμῖν ἐν ταῖς εἰς Φαῖδρον συνουσίαις διὰ πολλῶν λόγων, καὶ ὅτι μόνος ὁ τρόπος οὗτός ἐστι τῆς εἰσκρίσεως. *On voit par-là les trois differentes manieres dont les Platoniciens ont expliqué la metempsychose de leur maître. Elles sont toutes trois ridicules & absurdes ; mais la troisiéme, qui est celle que Proclus juge la seule veritable, l'emporte en extravagance sur les deux autres.*

grande injustice. Pour éviter donc ces inconveniens, ils disoient que le milan avoit son ame propre, c'est-à-dire, materielle & privée de raison, & qu'il restoit toûjours milan; mais que l'ame de cet homme injuste étoit attachée à cet oiseau, qu'elle y demeuroit suspenduë, & étoit entraînée par tout avec luy; & que c'étoit-là en quoy consistoit la punition de son injustice.

Ce que dit Enée de Gaze pour la refuter.

» Cette explication est nouvelle, dit le sçavant & » pieux Auteur (3) qui la rapporte; mais elle est beaucoup » plus ridicule que toutes les autres. Si bien donc, » continuë-t-il, qu'Ulysse sera ainsi attaché à une four- » mi pour avoir été industrieux comme elle; Hector » à une guêpe, parce qu'elle porte une espece de cas- » que, & qu'elle aime à combattre; Cleon à une gre- » noüille, pour luy avoir ressemblé par ses criail- » leries, & par son impudence. Nous n'avons pas sçû » jusqu'à present, que les fourmis, les guêpes & les » grenoüilles fussent ainsi doubles; & qu'outre leur » ame propre, elles entraînassent encore celles des » hommes avec elles. Qui ne se mocqueroit de pareil- » les fables (4)? Ne faut-il pas avoir perdu le sens pour

(3) Æneas Gazæus tomo x. Biblioth. PP. edit. Paris. pag. 625. Καινότερον μὲν τὸ εὕρημα, ἀλλ' ἔτι μᾶλλον καταγέλαστον, εἰ μύρμηκι μὲν Ὀδυσσεὺς συνάπτεται, οἰκονόμω γὰρ ἄμφω, καὶ πολλοὺς πόνους ἀνατλῆναι δυναμένω. Σφηκὶ δὲ ὁ Ἕκτωρ συνδέδεται, κορυθαιόλω γὰρ ἄμφω καὶ μαχιμωτάτω. ὁ δὲ δὴ βάτραχος καὶ Κλέων ἕν· θαμὰ γὰρ βοῶσιν ἀμφότεροι καὶ καθὰ τὸν ὑπέρβολον ἕλκει. ἀναίδεια γὰρ ἑκατέρου τὸ γνώρισμα. Καὶ διπλοῦς τις ὢν μύρμηξ, ὁ σφὴξ, ὁ βάτραχος ἡμᾶς διελάνθανεν.

(4) Idem infra : Οὐ καταγέλαστος μυθολογία ὑπὸ ἀλαζονείας μηδὲν ἐπαισθάνεσθαι; Φέρε γὰρ εἰ ψάρων ἀγέλην ἢ Γεράνων κλαγγηδὸν πετομένων κατίδοις, ἴσως ἂν φαίης τοὺς ἐπὶ σκηνῆς διαπράττοντας, καὶ ἱερέας, καὶ θορυβοῦντας, καὶ ἀσελγαίνοντας τελευτήσαντας, τούτοις τοῖς ὀρνέοις συνδε-

les

les avancer ? Quand nous verrons donc desormais une bande d'étourneaux ou de gruës, voler dans les airs avec grand bruit, nous croirons qu'une infinité d'hommes morts autrefois, volent après ces oiseaux, & font avec eux tout ce grand bruit. Mais si on vient à les prendre & à les tuer, les ames humaines qui sont attachées à ces oiseaux, ne trouveront-elles pas par-là leur délivrance ? O Atheniens, s'écrie-t'il un peu plus bas, à quelles folies vous laissez-vous aller ? Est-il possible que vous donniez créance à des gens qui vous amusent par de pareilles fables ?

C'est ainsi que quelques Platoniciens nouveaux pour couvrir la honte de leur maître, & l'absurdité de sa Metempsychose, apportoient des explications encore plus absurdes & plus extravagantes que la Metempsychose même. Tous les autres plus anciens, comme le remarque encore Enée de Gaze, avoient enseigné ce dogme tel qu'ils l'avoient receu de Platon; & chez eux le milan de ce Philosophe n'étoit rien autre chose qu'un veritable milan, un loup étoit un loup, un asne étoit un asne; & ils étoient persuadez que les ames humaines passoient veritablement dans tous ces animaux.

δίδοσθαι, καὶ συνταράττειν, καὶ βοᾶν ὥσπερ ἐκεῖνα, καὶ πανταχοῦ συνέπεσθαι. εἰ δὲ ἁλόντα τὰ ὄρνεα θύοιτο, τῶν δεσμῶν γίνεται φυγὴ ἡ τῶν ὀρνίθων σφαγή. λύονται γὰρ ἀφανιζομένης τῆς ψυχῆς, ᾗ συνεδέθησαν. οὐ γὰρ ἀθάνατον τὴν ἄλογον ψυχὴν εἶναι φήσουσιν. τί δὲ εἰ ταῖς ἀφύαις συνδεθεῖεν, ὑπερτέρου δὲ καὶ τῶν ἀσπαλιευτῶν ἡ σαγήνη, ἀλλό τι ἢ λυθεῖσαι τῆς τιμωρίας καταγελάσουσιν; .... Ποῖ φέρεσθε, ὦ Ἀθηναῖοι, οἱ τῷ μυθολογοῦντι πειθόμενοι; *Il paroît par ces dernieres paroles, que Proclus debitoit à Athenes ses rêveries Platoniciennes, dans le temps qu'Enée de Gaze composoit cet excellent Dialogue pour les réfuter.*

Explication nouvelle de la Metempsychose de Platon, produite par Mr. Dacier.

Je ne sçay si Mr. Dacier croit mieux entendre Platon, non seulement que tous ces Platoniciens tant anciens que nouveaux ; mais mieux encore que tous les SS. Peres, qui n'ont jamais douté que cette Metempsychose ne fut une des principales erreurs de ce Philosophe. Quoy qu'il en soit, il ne veut pas même reconnoître que Platon ait enseigné la revolution des ames humaines dans d'autres corps humains ; quoique Porphyre & Proclus n'ayent pas osé le nier ; mais il prétend (5), que toute cette Metemsychose n'est qu'une maniere mysterieuse & poëtique dont Platon s'est servi, pour enseigner une doctrine utile pour les mœurs : *Que son but est de porter l'homme à rendre toûjours à son Createur le culte qui luy est dû, & à ne rien faire qui le rende indigne de ce grand avantage d'avoir été formé par les mains de Dieu ; & que c'est pour cette raison qu'il luy represente, que non seulement il degenere en femme, lorsqu'il est injuste, timide & voluptueux, mais encore qu'il retombe dans la condition des animaux.* Et après avoir expliqué de cette maniere allegorique le reste de ce passage du Timée, que nous avons rapporté plus haut ; il ajoûte : *Voilà quelle étoit cette sorte de Metempsychose dont parle Platon ; & je ne doute pas que ce ne fut là le sentiment de Pythagore & des Egyptiens, qu'on a rendu ridicule, en le prenant à la lettre fort injustement.*

Refutation de cette explication. Elle est opposée au sentiment de tous les Payës en general, &

Si ce que dit icy Mr. Dacier est vray, tous les Platoniciens ont donc été fort injustes à l'égard de leur maître, quoiqu'ils l'ayent adoré comme une divinité ; puisqu'il n'y en a point qui n'ayent pris à la lettre,

(5) *Vie de Platon, à la tête de ses œuvres, édition d'Amsterdam, pag. 215.*

au moins en partie, cette Metempsychose de Platon (6). Les Nations entieres qui ont suivi ces dogmes, & qui en ont fait un article de leur créance; comme il s'en trouve encore dans les Indes, soit qu'ils l'ayent receu de Platon, de Pythagore, ou des Egyptiens, seront coupables de la même injustice; puisqu'il est certain qu'elles ont cru, & qu'elles croyent encore que leur ame après leur mort passe veritablement dans le corps des animaux; tous les Chrétiens auront été aussi fort injustes, même quelques-uns de ceux qui de nos jours ont poussé le plus loin leurs préventions en faveur de ce Philosophe, puisque tous l'ont accusé de cet égarement, à l'exception de quelques Traducteurs visiblement passionnez, tels que Marsile Ficin. Enfin il faudra accuser les Peres de l'Eglise de la même injustice, puisque tous ont pris à la lettre cette Metempsychose de Pla-

des Platoniciens en particulier. Mais surtout à celuy des Peres de l'Eglise.

(6) *On peut ajoûter à tous les autres Platoniciens qui ont soûtenu la metempsychose, & que nous avons nommez, après Enée de Gaze, deux autres Platoniciens qui ont porté le nom d'Hieroclès, si neanmoins ils sont differens. Le premier est celuy dont parle le même Enée de Gaze un peu après le dernier passage que nous avons cité de luy. Cet Auteur, pour prouver la metempsychose par la Reminiscence, qui en est une suite, produisoit une fable également scandaleuse & impertinente, dont Enée se mocque avec beaucoup de raison. L'autre est l'auteur du Traité de la Providence & de la Destinée, rapporté par Photius, & que nous avons cité dans le premier livre de cet ouvrage. Il étoit touchant la metempsychose, du sentiment de Porphyre & de Jamblique, & appuyoit presque tout son ouvrage sur cette erreur grossiere. Voicy ce qu'en dit Photius, page 284. de l'édition d'Hæschelius :* Ὁ πλεῖστος δὲ αὐτῷ καὶ μέγας ἀγὼν, ἡ τῶν ἀνθρωπίνων ψυχῶν ἐστὶ περίοδος καὶ μετενσωμάτωσις. τὸν γὰρ ἐξ ἀλόγων ζώων, ἢ εἰς ἄλογα μεταγγισμὸν οὐκ ἀναδεχόμενος, τὴν δὲ ἐξ ἀνθρώπων εἰς ἀνθρώπους μεταβολὴν ἀποδεχόμενος. ταύτην δὲ τὴν ἐπισφαλῆ καὶ ματαίαν ὑπόληψιν ἄνω καὶ κάτω περιστρέφει. δι' αὐτῆς μὲν ὡς οἴεται, τὴν τοῦ Θεοῦ πρόνοιαν κρατύνων, δι' αὐτῆς δὲ τὸ ἐφ' ἡμῖν καὶ αὐτεξούσιον κατασκευάζων, &c.

ton & de Pythagore, qu'ils l'ont refutée, & qu'en la refutant, ils l'ont renduë auſſi ridicule qu'elle l'eſt en effet.

Principe de M. Dacier, qui l'oblige de reconnoître que Platon a enſeigné le dogme de la Metempſychoſe.

Mais ne preſſons pas trop ce ſçavant homme ſur ce ſujet, contentons-nous de luy remettre devant les yeux ce qu'il dit plus bas en parlant des trois Perſonnes adorables de la Trinité, qu'il prétend que Platon a connuës : Il dit qu'il eſt perſuadé *qu'il y auroit de la temerité, ou plûtôt de l'impieté, à entendre d'une autre maniere les paſſages de ce Philoſophe, après ce que tant de Peres de l'Egliſe & tant d'Ecrivains Eccleſiaſtiques ont decidé* (7). Nous verrons dans la ſuite, ſi les Peres ont decidé auſſi certainement qu'il le prétend, que Platon a connu ces trois divines Perſonnes. A preſent prions-le de ſe ſouvenir, que les mêmes Peres de l'Egliſe ont decidé beaucoup plus clairement, que Platon avoit enſeigné la Metempſychoſe ; & ajoûtons luy, qu'il eſt de ſa droiture d'admettre ſur ce ſujet le principe qu'il a établi luy-même ; & en même temps de ſa pieté, de ne pas s'éloigner de la déference & du reſpect qu'il a pour les ſentimens de ces grands hommes dont il parle.

CH. VIII.

Du retour des ames du ciel en terre, imaginé par Platon. En quoy cette erreur conſiſte.

IL LE FERA ſans doute, & comme ce principe eſt general, il doit le ſuivre par rapport à toutes les autres erreurs que les SS. Peres ont reprochées à Platon, & ſur leſquelles il tâche encore de le juſtifier. Telle eſt celle du retour des ames. Car Platon après les avoir fait paſſer dans differens corps d'hommes & de bêtes, les unes plus, & les autres moins ; après les avoir même fait paſſer par les enfers pour

(7) *Vie de Platon, page* 244.

y expier leurs fautes, & s'y purifier de toutes leurs foüillures, les faisoit ensuite aller dans le Ciel, & les plaçoit entre les étoiles pour y être heureuses. Il ne les y tenoit pas neanmoins toûjours; mais supposant qu'elles s'ennuyoient enfin dans cet heureux séjour, & qu'elles desiroient de retourner sur la terre pour y animer de nouveaux corps; il les faisoit descendre du Ciel, & les replongeoit dans toutes leurs anciennes miseres, en les obligeant de repasser tout de nouveau dans plusieurs corps les uns aprés les autres, & dans les enfers mêmes, pour retourner ensuite au Ciel; d'où il leur faisoit recommencer une infinité de fois toutes ces courses & ces differentes revolutions.

Refutation de ce que dit M. Dacier pour la justifier. S. Augustin l'explique autrement & la condamne en plusieurs endroits de ses ouvrages.

Monsieur Dacier dit (8) qu'à son avis Platon *concevoit qu'une ame venoit animer plusieurs fois le même corps; & qu'ainsi c'étoit plûtôt une resurrection repetée plusieurs fois qu'une Metempsychose.* Cette resurrection repetée si souvent ne vaut gueres mieux que la Metempsychose; quoy qu'il en soit, saint Augustin (9) a jugé tout autrement de cette erreur de Platon; car il a été persuadé que c'étoit dans des corps differens des premiers, que Platon avoit enseigné que les ames retournoient. Il ne croit pas que ce soit là une resurrection repetée plusieurs fois; mais il dit en

(8) *Là-même, page* 218.

(9) August. l. x. de Civit. cap. xxx. & l. xii. cap. xx. & alibi sæpius. Prior locus sic habet: Quanto creditur honestius quod sancti & veraces Angeli docuerunt: quod Prophetæ Dei spiritu acti locuti sunt: quod ipse, quem venturum Salvatorem præmissi nuntii prædixerunt: quod missi Apostoli, qui orbem terrarum Evangelio repleverunt: Quanto, inquam, honestius creditur, reverti semel animas ad corpora propria, quam reverti toties ad diversa.

» parlant de Platon & des Platoniciens : Qu'il leur ſe-
» roit bien plus honnête de croire ce que les ſaints
» Anges, ce que les Prophetes inſpirez de Dieu, ce
» que Jesus-Chriſt luy-même qui a été prédit par ces
» Prophetes, ce qu'enfin les Apôtres qui ont rempli
» tout l'univers de la prédication de l'Evangile, ont
» enſeigné, que les ames retourneront une ſeule fois
» dans leur propre corps, que non pas de croire, comme
» ils font, que les ames retournent tant de fois dans
» tant de corps differens.

Porphyre a corrigé cette erreur de Platon S. Auguſtin continue de la refuter.

Il eſt vray que ſaint Auguſtin (1) ajoûte que Porphyre a corrigé en cela la doctrine des autres Platoniciens ; ſoit comme il le dit ailleurs (2), qu'il ait été frappé de l'extravagance de cette opinion, ou qu'il en ait été détrompé par la connoiſſance qu'il
» avoit du Chriſtianiſme. C'eſt avec raiſon, dit-il,
» que Porphyre a condamné cette opinion ; puiſque

(1) Idem ibid. Verumtamen, ut dixi, ex magna parte in hac opinione correctus eſt Porphyrius, ut ſaltem in ſolos homines humanas animas præcipitari poſſe ſentiret.... Dicit etiam, Deum ad hoc animam mundo dediſſe, ut materiæ corporalis cognoſcens mala ad patrem recurreret, nec aliquando jam talium polluta contagione teneretur..... Qua ſententia profecto abſtulit quod eſſe Platonicum maxime perhibetur, ut mortuos ex vivis, ita vivos ex mortuis ſemper fieri...... Merito diſplicuit hoc Porphyrio, quoniam revera credere ſtultum eſt, ex illa vita, quæ beatiſſima eſſe non poterit, niſi de ſua fuerit æternitate certiſſima, deſiderare animas corporum corruptibilium labem, & inde ad iſta remeare ; tanquam hoc agat ſumma purgatio, ut inquinatio requiratur. Si enim quod perfecte mundantur, hoc efficit, ut omnium obliviſcantur malorum : malorum autem oblivio facit corporum deſiderium, ubi rurſus implicentur malis ; profecto erit infelicitatis cauſa, ſumma felicitas, &. ſtultitiæ cauſa perfectio ſapientiæ, & immunditiæ cauſa, ſumma munditia.

(2) Idem Aug. l. XII. de Civit. cap. XX. Si enim de iſtis circuitibus, & ſine ceſſatione alternantibus itionibus & reditionibus animarum, Porphyrius Platonicus ſuorum opinionem ſequi noluit, ſive ipſius rei vanitate permotus, ſive jam Chriſtiana tempora reveritus, &c.

« c'est une folie de croire que les ames desirent de « quitter une vie où elles ne pourront être heureuses, « que parce qu'elles seront assurées qu'elle sera éternelle; pour retourner en ce monde, & rentrer dans « des corps corruptibles, comme si elles n'avoient été « purifiées que pour leur donner envie de se soüiller « de nouveau. Car si cette purification parfaite qu'elles reçoivent, leur fait oublier tous leurs maux passez, « & que cet oubli soit cause qu'elles desirent de rentrer dans des corps, pour y en souffrir de nouveaux; « il est indubitable que la souveraine felicité sera la « cause de leur malheur, & que la parfaite sagesse & « la souveraine pureté produiront en elles l'impureté « & la folie. Ce que dit icy saint Augustin suppose ce que Platon (3) & les Platoniciens enseignoient, comme nous l'avons déja dit, que l'ame avant que de retourner dans cette vie oublioit tout ce qu'elle avoit fait ou souffert auparavant.

Ce qu'il dit contre cette même erreur des Platoniciens, dans quelques unes de ses homelies.

Mais pour revenir à saint Augustin, il refute toutes ces erreurs, non seulement dans ses Livres de la Cité de Dieu, mais encore dans quelques-unes de ses homelies (4). Là il le fait avec beaucoup de force,

(3) Plato l. x. de Republ. loco supra relato, & Virgilius citatus ab August. ibidem. Falsum esse ostendit (Porphyrius) quod Platonice videtur dixisse Virgilius, in campos Elysios purgatas animas, quo nomine tanquam per fabulam videntur significari gaudia beatorum, ad fluvium Lethæum evocari, hoc est ad oblivionem præteritorum :

Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus & incipiant in corpora velle reverti.

(4) August. serm. IV. feria secunda Paschæ, qui est CXLIII. de tempore. Retuli heri vobis suspiciones illorum (Platonicorum). Exeunt animæ malæ, inquiunt, & quia immundæ sunt, continuo in alia corpora revolvuntur. Exeunt animæ sapientium atque justorum, & quia bene vixerunt, volant ad cœlum. Age, bene invenistis illis locum, volan-

de gravité & d'étenduë; en opposant toûjours, selon sa coûtume, les veritez saintes de nôtre foy à toutes ces chimeres Platoniciennes ; icy en proportionnant ses discours à la capacité de ses auditeurs, il joint à la force & à la gravité beaucoup d'agrémens, & une certaine simplicité qui fait plaisir.

Aprés avoir appliqué aux Platoniciens le fameux passage de saint Paul aux Romains, & expliqué par quels degrez ces Philosophes étoient parvenus à la connoissance de Dieu, & s'étoient ensuite égarez » dans leurs vains raisonnemens, il dit: hier je vous » rapportay leurs opinions touchant l'état de l'ame après » cette vie. Les ames, disent-ils, de ceux qui ont mal » vêcu, passent incontinent dans d'autres corps; celles » des hommes sages & justes, & qui ont bien vêcu, » s'envolent au Ciel. Voilà qui va bien ; vous avez » trouvé fort à propos où les placer. Supposons donc » qu'en effet elles sont arrivées au Ciel en volant. Qu'y » feront-elles? Elles s'y reposeront avec les Dieux; les » Etoiles seront leur demeure. En verité vous ne leur » donnez pas là un trop mauvais logement : laissez-les

tes ad cœlum pervenerunt. Et quid ibi? Ibi erunt, inquiunt, & requiescent cum diis, sedes eorum erunt stellæ. Non malum habitaculum illis invenistis, vel ibi illas dimittite, nolite illas dejicere. Sed, inquiunt, post tempora longa, facta penitus oblivione veterum miseriarum, incipiunt velle reverti ad corpora, & delectabit eas venire : & rursus veniunt, ad ista patienda, ad ista toleranda, ad obliviscendum Deum, ad blasphemandum Deum, ad sequendas corporis voluptates, ad pugnas contra libidines? Veniunt ad istas miserias? Unde & quo? Dic mihi quare? Quia obliviscuntur. Obliviscuntur & delectationem carnis? Hoc solum mali sui meminerunt, unde ruerunt. Veniunt. Quare? Quia delectat eos rursus in corporibus habitare. Unde delectat eos, nisi per memoriam, quia ibi aliquando habitaverunt? Dele totam memoriam, & forte residuam facies sapientiam.

y donc

y donc, & ne les en chassez pas ; mais, disent-ils, « il arrive qu'ayant oublié toutes leurs anciennes mi- « seres, elles desirent de retourner dans des corps, & « qu'elles y retournent en effet avec plaisir. Quoy ? « elles retournent pour souffrir une seconde fois tous « ces maux, pour oublier Dieu, pour blasphemer Dieu, « pour s'abandonner aux plaisirs du corps, pour lutter « encore contre la cupidité? Elles retournent à toutes « ces miseres? & comment cela se peut-il? c'est qu'elles « oublient. Elles oublient donc qu'elles ont autrefois « habité dans des corps : non, c'est la seule chose dont « elles se souviennent, & qui est la cause de leur chute. « Elles retournent, pourquoy ? parce qu'elles desirent « tout de nouveau d'animer des corps. D'où leur vient « ce desir ; sinon par le souvenir qu'elles ont d'y avoir « demeuré autrefois ? Otez-leur absolument tout sou- « venir, & par-là peut-être vous les rendrez sages. «

Voilà donc, dit-il (5), un peu plus bas, voilà, ô « Philosophes, où aboutit toute vôtre doctrine touchant « les ames : Vous dites qu'étant purifiées elles parvien- « nent à une souveraine pureté, que cette pureté par- « faite leur fait tout oublier, & que par l'oubli de tou- « tes leurs miseres elles retournent à ces mêmes mise- « res. Dites-moy, de grace, quand toutes ces choses « seroient aussi vrayes qu'elles sont fausses, parce qu'el- « les sont indignes, ne vaudroit-il pas bien mieux les « ignorer ?

(5) Idem infra : Ad hoc, Philosophi, perduxistis, ut purgentur animæ, perveniant ad summam munditiam, & per ipsam munditiam oblivis- cantur omnia, & per obliviones miseriarum redeant ad miserias cor- porum. Dicite, obsecro, nonne etiam hæc, si vera essent, inquam, quæ sine dubio falsa, quia fœda sunt, nonne melius nescirentur ?

» Il ajoûte encore en parlant à ses auditeurs (6) : » Ecoutez quelque chose de pis ou de plus ridicule. Si » j'interroge ce Philosophe ; Pythagore, par exemple, » Platon ou Porphyre : pourquoy vous appliquez-vous » à la Philosophie ? Dans l'esperance, répondra-t-il, » d'obtenir la béatitude. Quand l'obtiendrez-vous ? » Lorsque j'auray quitté ce corps. Icy donc vous êtes » malheureux, mais vous avez l'esperance d'être heu- » reux. Là vous serez heureux, mais vôtre felicité sera » jointe avec la crainte d'une vie malheureuse, vous » serez donc heureux & malheureux en même temps. » Rejettons, mes freres, toutes ces opinions ; mocquons- » nous en, parce qu'elles sont fausses, ou portons com- » passion à ceux qui les estiment grandes. Elles sont » grandes en effet ; mais c'est parce qu'elles sont de » grands égaremens de quelques grands hommes.

Il faudroit traduire toute cette homelie, parce qu'elle fait voir parfaitement, non seulement combien ce retour des ames, que Platon avoit imaginé, est ridicule ; mais encore, combien l'opinion de Porphyre, qui avoit prétendu corriger ce dogme, est fausse & insoûtenable suivant ses principes. Mais je suis obligé de couper court sur ce sujet, ainsi que

(6) Et infra : Audite aliud pejus, aliud dolendum, vel potius irridendum. Hic sapiens, hic Philosophus ; hoc est interrogatus verbi gratia Pythagoras, Plato, Porphyrius, & nescio quis alius ipsorum. Quare philosopharis ? Propter, inquit, beatam vitam. Quando habebis istam beatam vitam ? Cum hoc corpus, inquit, reliquero in terra. Modo ergo misera vita geritur, sed spes est beatæ vitæ : ibi beata vita geritur, sed spes est miseræ vitæ. Ergo si spes nostræ infelicitatis est felix, & felicitas infelix. Abjiciamus hæc, & vel rideamus, quia falsa sunt ; vel doleamus, quia magna existimantur. Sunt enim ista, fratres mei, magnorum deliramenta doctorum. Quanto melius tenemus magnorum sacramenta doctorum ;

sur plusieurs autres erreurs qui en dépendent, ou qui y ont rapport, & que les Peres de l'Eglise ont refutées en même temps.

Tel est le dogme de la réminiscence (7), que Platon établissoit comme une preuve certaine de la préexistence de l'ame, de ses differens retours, & enfin de son immortalité. Car quoiqu'il crut qu'en entrant dans le corps, elle oubliât tout ce qu'elle avoit vû autrefois, lorsqu'étant dans le Ciel attachée à son astre, elle contemploit les Idées où les exemplaires de toutes choses ; quoiqu'il ajoûtât, comme nous l'avons vû, qu'avant que de commencer une nouvelle vie, le demon qui présidoit à son retour, avoit soin de luy faire boire du fleuve d'oubli, afin de luy faire perdre le souvenir de ce qu'elle avoit été auparavant : neanmoins il ajoûtoit qu'elle n'oublioit pas si absolument tout ce qu'elle avoit vû, & tout ce qu'elle avoit été, qu'elle n'en conservât encore des traces, qui excitées par les objets, l'étude & l'application, la faisoient ressouvenir de ses premieres connoissances.

De la reminiscence de Platon. En quoy consiste cette erreur, d'où ce Philosophe l'a tirée, & quel usage il en a fait.

Il prétendoit sur tout que toutes les sciences speculatives s'apprenoient ainsi ; & qu'elles étoient beaucoup moins de nouvelles connoissances que nous acquerions, que des reminiscences de ce que nous avions sçû autrefois ; lorsque nos ames étoient dans la compagnie des Dieux celestes. Pour ce qui est des differens corps qu'elles avoient animez, depuis ce temps-là, & de ce qu'elles y avoient fait ; il n'étoit pas donné à tout le monde, selon les Platoniciens,

Selon luy on n'apprenoit rien de nouveau, on ne faisoit que se souvenir de ce qu'on avoit sçû autrefois.

(7) Plato in Phædone, Menone, &c.

Prérogative que les Platoniciens accordoient à leurs Heros.

de s'en souvenir. C'étoit une prérogative reservée à quelques hommes tout divins, comme à Pythagore, à Empedocle, à Apollone de Tyane, dont ils ne faisoient point difficulté de produire serieusement les mensonges & les impostures extravagantes, comme de fort bonnes preuves de cette prétenduë reminiscence. On peut voir comment Tertullien (8), Lactance, saint Augustin, & Enée de Gaze refutent toutes ces chimeres : ausquelles on peut ajoûter celle que

Les Peres de l'Eglise ont refuté toutes ces erreurs.

(8) Tertullianus l. de Anima. Lactantius l. III. Divin. Inst. cap. XVIII. August. l. XIII. de Trinit. cap. XV. Æneas Gazæus in Theophrasto. Unum profero Augustini locum : Unde Plato, ille Philosophus nobilis, persuadere conatus est vixisse hic animas hominum, & antequam ista corpora gererent, & hinc esse quod ea quæ discuntur, reminiscuntur potius cognita, quam cognoscuntur nova. Retulit enim puerum quemdam (in Dialogo cui titulus Meno, sive de Virtute) nescio quæ de Geometria interrogatum sic respondisse, tanquam esset illius peritissimus disciplinæ. Gradatim quippe & artificiose interrogatus, videbat quod videndum erat, dicebatque quod viderat. Sed si recordatio hæc esset rerum antea cognitarum, non utique omnes, cum illo modo interrogarentur, hoc possent. Non enim omnes in priore vita Geometræ fuerunt..... Denique cur de solis rebus intelligibilibus id fieri potest, ut bene interrogatus quisque respondeat?.... Cur hoc facere de rebus sensibilibus nullus potest, nisi quas iste vidit in corpore constitutus, aut eis quæ noverant indicantibus credidit, seu litteris cujusque, seu verbis? Non enim acquiescendum est eis qui Samium Pythagoram ferunt recordatum fuisse talia nonnulla, quæ fuerat expertus cum hic alio jam fuisset in corpore..... quas falsas fuisse memorias, quales plerumque experimur in somnis..... & eo modo affectas esse illorum mentes, etiam vigilantium, instinctu spirituum malignorum atque fallacium, quibus curæ est de revolutionibus animarum falsam opinionem ad decipiendos homines firmare, &c. *Ces raisonnemens de saint Augustin suffisent pour renverser cette Reminiscence Platonicienne. Au reste, Lactance traite de rêveries & de mensonges grossiers de Pythagore, ce que saint Augustin attribuë aux illusions du malin Esprit :* Nisi forte, *dit-il*, credemus inepto illi seni, qui se in priori vita Euphorbum fuisse mentitus est. Hic, credo, quod erat ignobili genere natus, familiam sibi ex Homeri carminibus adoptavit. O miram & singularem Pythagoræ memoriam! O miseram oblivionem omnium nostrûm, qui nesciamus quid ante fuerimus, sed

le même saint Augustin (9) reprend dans Plotin & les autres Platoniciens, qui enseignoient que les ames pouvoient devenir demons après cette vie. Pour moy laissant ces erreurs & plusieurs autres pareilles qui regardent l'ame & les Estres spirituels, je passe, pour abreger, à celles qui regardent les Estres corporels, qui sont la seconde partie de la Physique de Platon.

CHAP. IX. *Des erreurs de Platon concernant la Physique. Principes de ce Philosophe. Il fait la Matiere & l'Idée éternelles.*

CE PHILOSOPHE établissoit (1) trois differens principes des substances corporelles; Dieu, la Matiere & l'Idée; & il faisoit les deux derniers éternels, comme le premier. C'est sur quoy les Peres de l'Eglise l'ont combattu unanimement, tantôt en refutant directement cette erreur, par laquelle il égaloit à Dieu la Matiere & l'Idée; tantôt en l'accusant d'avoir varié, & de s'être contredit luy-même sur ce sujet, comme sur une infinité d'autres.

Platon, dit Theophile d'Antioche (2), & ses sec- « *Par quel-*

fortasse vel errore aliquo, vel gratia sit effectum, ut ille solus Lethæum gurgitem non attigerit, nec oblivionis aquam gustaverit. Videlicet senex vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si bene sensisset de iis quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vendicasset: sed ridenda hominis levissimi vanitas.

(9) August. l. IX de Civit. Dei, cap. XI.

(1) Plato in Timæo. Apuleïus l. de Dogmate Platonis. Chalcidius in Timæum. Alcinoüs, &c.

(2) Theophilus Antioch. l. II. ad Autol. Πλάτων δὲ καὶ οἱ τῆς αἱρέσεως αὐτοῦ, Θεὸν μὲν ὁμολογοῦσιν ἀγένητον, καὶ πατέρα, καὶ ποιητὴν τῶν ὅλων εἶναι· εἶτα ὑποτίθενται Θεοῦ, καὶ ὕλην ἀγένητον, καὶ ταύτην φασὶ συνηκμακέναι τῷ Θεῷ. Εἰ δὲ Θεὸς ἀγένητος, καὶ ὕλη ἀγένητος, οὐκέτι ὁ Θεὸς ποιητὴς τῶν ὅλων ἐστί, κατά τους Πλατωνικούς. οὐδὲ μὴν μοναρχία Θεοῦ δείκνυται ὅσον τὸ κατ' αὐτούς. ἔτι δὲ ὥσπερ ὁ Θεὸς ἀγένητος ὤν, καὶ ἀναλλοίωτός ἐστιν, οὕτως εἰ καὶ ἡ ὕλη ἀγένητος ἦν, καὶ ἀναλλοίωτος καὶ ἰσόθεος ἦν. τὸ γὰρ γενητὸν, τρεπτὸν καὶ ἀλλοίωτον· τὸ δὲ ἀγένητον, ἄτρεπτον καὶ ἀναλλοίωτον. Τί δὲ μέγα εἰ ὁ Θεὸς ἐξ ὑποκειμένης ὕλης

Les raiſons Theophile d'Antioche refute Platon ſur l'éternité de la matiere.

» tateurs enſeignent que Dieu eſt éternel, en ajoûtant » qu'il eſt le Pere & l'Auteur de toutes choſes ; mais » ils diſent en même temps, que la matiere ſur laquelle » il a travaillé, eſt éternelle auſſi, ſans principe, & » coëxiſtente à Dieu même. Mais, continuë-t-il, pour » refuter cette erreur, ſi Dieu & la Matiere ſont éga- » lement ſans principe & ſans commencement, il s'en- » ſuit, ſelon les Platoniciens, que Dieu n'eſt point l'Au- » teur de toutes choſes, & qu'il n'eſt pas unique. De » plus, parce que Dieu eſt ſans principe, il eſt auſſi » incapable de changement & d'alteration ; ainſi ſi la » matiere eſt auſſi ſans principe, elle ſera pareillement » incapable d'alteration ; elle ſera donc égale à Dieu. » D'ailleurs quelle merveille, que Dieu ait fait le monde » d'une matiere préexiſtente. Parmi les hommes, les » plus ſimples artiſans ne font-ils pas la même choſe ? » De la matiere qu'ils prennent d'ailleurs, & qu'on leur » fournit, n'en font-ils pas toutes ſortes d'ouvrages ? » La puiſſance de Dieu conſiſte donc en ce qu'il fait » tout ce qu'il veut de ce qui n'eſt pas. Car comme il » n'appartient qu'à luy de donner la vie, l'ame & le » mouvement ; & que l'on reconnoît en cela, combien » ſa puiſſance eſt ſuperieure à celle des hommes, qui ne » peuvent rien de pareil ; on reconnoit auſſi cette même

ἐποίει τὸν κόσμον ; καὶ γὰρ τεχνίτης ἄνθρωπος ἐπὰν ὕλην λάβῃ ἀπό τινος, ἐξ αὐτῆς ὅσα βούλεται ποιεῖ. Θεοῦ δὲ ἡ δύναμις ἐν τούτῳ φανερῦται, ἵνα ἐξ οὐκ ὄντων ποιῇ ὅσα βούλεται· καθάπερ καὶ τὸ ψυχὴν δοῦναι καὶ κίνησιν, οὐχ' ἑτέρου τινός ἐστιν, ἀλλ' ἢ μόνου Θεοῦ. Καὶ γὰρ ἄνθρωποι εἰκόνα μὲν ποιοῦσι· λόγον δὲ, καὶ πνοὴν, ἢ αἴσθησιν οὐ δύναται δοῦναι τῷ ὑπ' αὐτοῦ γινομένῳ. Θεὸς δὲ τούτου πλεῖον τοῦτο κέκτηται, τὸ ποιεῖν λογικὸν ἔμπνουν αἰσθητικόν. ὥσπερ οὖν ἐν τούτοις πᾶσιν δυνατώτερός ἐστιν ὁ Θεὸς τοῦ ἀνθρώπου· οὕτω καὶ τὸ ἐξ οὐκ ὄντων ποιεῖν καὶ πεποιηκέναι τὰ ὄντα καὶ ὅσα βούλεται, καθὼς βούλεται.

puissance de Dieu, en ce qu'il a tiré du néant tout « ce qui est, & qu'il peut en tirer tout ce qu'il veut, « comme bon luy semble. «

Les autres Peres de l'Eglise ont refuté la même erreur de Platon, quelques-uns avec plus d'étenduë, d'autres seulement en passant. Nouvelle erreur de Platon sur l'origine du mal.

Les autres Peres de l'Eglise ont refuté cette erreur de Platon par les mêmes raisonnemens que Theophile d'Antioche, mais ils leur donnent la plûpart beaucoup plus d'étenduë, & en ajoûtent encore d'autres, comme on peut voir dans ce qui nous reste là-dessus de saint Denys d'Alexandrie (3), d'Origene & de Maxime, citez par Eusebe; ausquels on peut ajoûter Tertullien (4), Lactance (5), saint Athanase (6), Enée de Gaze (7), & Zacharie de Mitylene (8). Quelques-uns, comme saint Irenée (9), saint Justin (1), saint Ambroise (2), saint Basile (3), & saint Jean Chrysostome (4), se sont contentez de rejetter cette erreur en passant, & de s'en mocquer. Tous l'ont attribuée constamment à Platon. Il y en a qui exceptent Theodoret; mais ce sçavant Evêque ne s'éloigne pas du sentiment des autres Peres sur ce sujet (5). Car après avoir rapporté un passage

(3) Dionys. Alexandr. l. advers. Sabellium, Origenes Comment. in Genesim, Maximus l. de Materia, relati ab Eusebio l. VII. Præp. Ev. cap. XIX. XX. XXII.
(4) Tertull. l. adv. Hermog.
(5) Lactant. l. II. cap. IX.
(6) Athanas. l. de Incarn. Verbi Dei.
(7) Æneas Gazæus in Theophrasto, sive de Animorum immort.
(8) Zacharias Mitylen. de mundi Opificio contra Philosophos.
(9) Irenæus l. II. adv. Hæreses, cap. XIX.
(1) Justin. Cohort. ad Græcos.
(2) Ambros. l. I. in Hexaëmeron.
(3) Basilius Hom. I.
(4) Chrysost. Hom. XXXVIII. in Acta Apost.
(5) Theodoret. Serm. IV. advers. Græcos, de Materia & Mundo: Ταῦτα γάρ ἐστιν ἅπερ ἐν τοῖς περὶ τῆς κτίσεως λόγοις τῷ φιλοσόφῳ μεμφόμεθα.

de la Republique de Platon, où ce Philosophe semble dire, que Dieu a donné l'estre & la substance à toutes les choses qui existent ; il l'accuse un peu après de s'être contredit honteusement, & d'avoir crû non seulement que la Matiere existoit de toute éternité avec Dieu, mais encore, qu'elle étoit d'une nature si maligne, que Dieu même en la mettant en œuvre, n'avoit pû corriger son défaut, & que c'étoit-là l'origine de tout ce qui étoit de mal dans le ciel & sur la terre. Nouvelle erreur que l'on sçait avoir été la source de l'impieté des Manichéens, & que les Peres pour la plûpart ont combattuë dans Platon, conjointement avec l'éternité de la matiere.

Preuves que Platon a enseigné l'éternité de la Matiere.

J'ajoûte que pour ce qui est de cette éternité, on ne peut pas douter que Platon ne l'ait enseignée ; car outre qu'il la suppose très-clairement dans son Timée ; outre le témoignage unanime des SS. Peres qui la luy attribuent constamment ; il est certain que tous les Platoniciens l'ont soûtenuë fortement, comme un

ξυνυπάρχειν γὰρ τῷ Θεῷ τὴν ὕλην καὶ οὗτος ἔφησε, καθὰ καὶ Πυθαγόρας, καὶ Ἀριστοτέλης, καὶ οἱ τῆς ποικίλης στοᾶς ἐπώνυμοι. Καὶ τὴν ὕλην δὲ ἔστιν ὁπότε πονηρὰν ὀνομάζει. ἀκούομεν γὰρ αὐτοῦ περὶ τοῦ κόσμου λέγοντος· Παρὰ μὲν τοῦ ξυνθέντος πάντα καλὰ κέκτηται· παρὰ δὲ τῆς ἔμπροσθεν ἕξεως ὅσα χαλεπὰ καὶ ἄδικα ἐν οὐρανῷ γίνεται, ταῦτα ἐξ ἐκείνης αὐτός τε ἔχει, καὶ τοῖς ζώοις ἐναπεργάζεται. *Ce passage est tiré du Timée de Platon : Theodoret en ajoûte encore un second, après quoy voicy comme il censure cette mauvaise doctrine :* Τούτοις νεμεσῆσαι πάντα οἶμαι ἄνθρωπον ὑγιᾶ γε τὸν νοῦν ἔχοντα. διαβάλλει γὰρ ἄντικρυς τῆς ὕλης τὴν φύσιν· καὶ οὕτως αὐτῆς ἰσχυρὰν ἄγαν καὶ ἄτρεπτον λέγει τὴν κακίαν, ὡς μηδὲ τὸν ποιητὴν δυνηθῆναι ταύτην ἐπὶ τὸ κρεῖττον μεταβαλεῖν. διέμεινε γὰρ τῇ κακεξίᾳ χρωμένη· ἢ παρὰ τοῦ Θεοῦ δεξαμένη τὸ εἶδος, τὴν προτέραν οὐκ ἐξέβαλε πονηρίαν. οὗ δὴ χάριν, οὐ μόνον ἐν γῇ, ἀλλὰ καὶ ἐν οὐρανῷ τὰ χαλεπὰ καὶ ἄδικα δρᾷ, καὶ τοῖς ζώοις ἐναπεργάζεται. ταῦτα τῶν ἤδη πρόσθεν εἰρημένων ἀνάξια, καὶ τῆς ὑψηγορίας ἐκείνης καὶ θεολογίας ἀλλότρια, καὶ τῶν χαμαιπετῶν τε καὶ περιγείων ἐγγὺς λογισμῶν, &c.

des

des principaux points de la doctrine de leur maître, & c'est ce que l'on voit entr'autres dans Apulée (6), dans Chalcidius (7), dans Alcinoüs (8), & sur tout dans Proclus (9), qui la suppose & la soûtient par tout, comme un principe indubitable.

Réponse à ce que dit M. Dacier, pour justifier ce Philosophe sur cette erreur.

M. Dacier (1) ne veut pas neanmoins reconnoître que Platon ait crû la matiere éternelle. Il dit qu'*un Philosophe qui établit en tant d'endroits l'unité de Dieu, ne peut être tombé dans une erreur si grossiere.* Mais il est certain, comme je l'ay fait voir, que loin que Platon établisse dans ses livres l'unité de Dieu, il en établit au contraire la multiplicité la plus extravagante. D'ailleurs ne seroit-ce pas une chose étrange que Platon établissant en tant d'endroits l'unité de Dieu, aucun Platonicien ne s'en fût apperçû, & qu'ils eussent tous fait profession de reconnoître une infinité de Dieux? Mais continuë ce sçavant homme, *si la matiere étoit éternelle, elle seroit donc Dieu.* Il est vray; & c'est, comme nous l'avons vû, l'argument que les Peres de l'Eglise employent pour refuter cet égarement de Platon. *Quand ce Philosophe*, ajoute-t-il, *a*

Faux-fuyant

(6) Apuleïus l. de Dogm. Platonis. Initia rerum esse tria arbitratur Plato, Deum, & Materiam, rerumque Formas, quas ἰδέας idem vocat; inabsolutas, informes, nulla specie vel qualitatis significatione distinctas..... Materiam vero improcreabilem incorruptamque commemorat, non ignem, neque aquam, nec aliud de principiis & absolutis elementis esse: sed ex omnibus primam figurarum capacem fictionique subjectam, adhuc rudem & figurationis qualitate viduatam. Deus artifex conformat universam.

(7) Chalcid. Comment. in Timæum, 406. & 408, edit. Meursianæ.

(8) Alcinoüs de Dogmate Platonis.

(9) Proclus in Timæum, & in l. quem pro mundi æternitate scripserat, quemque Joan. Philoponus confutavit. *Proclus dans cet ouvrage produisoit l'éternité de la matiere, pour établir celle du monde.*

(1) *Vie de Platon, page 178.*

de quelques Platoniciens nouveaux inutilement adopté.

appellé la matiere éternelle, il n'a pas voulu faire entendre qu'elle subsistoit visiblement de toute éternité; mais qu'elle subsistoit intelligiblement dans l'idée éternelle de Dieu.

C'est-là un faux-fuyant dont les Platoniciens se servoient quelquefois, lorsque pressez par les Chrétiens, ils ne sçavoient plus que dire pour excuser leur maître, comme on le voit dans Zacharie de Mitylene (2), qui s'en mocque.

Pour y répondre nous-mêmes, nous disons qu'il est vray que Platon enseigne que la matiere premiere, avant que de recevoir sa forme de l'ouvrier qui l'a mise en œuvre, étoit invisible; mais il prétend que pour être invisible, elle n'en subsistoit pas moins réellement. N'y a-t-il donc, dans son sentiment, & dans celuy de tous les Philosophes, que les choses visibles qui subsistent réellement ? Et ce qui fait voir que Platon ne croyoit pas qu'elle subsistât seulement intelligiblement dans l'idée de Dieu; c'est qu'il décrit au long (3) l'agitation, le desordre & la confusion où elle étoit avant que l'Auteur de l'univers l'employât à son ouvrage. Etoit-elle ainsi confuse & agitée dans l'idée de Dieu ? Y avoit-elle cette malignité que Platon prétendoit n'avoir pû être corrigée par

(2) Zacharias Mityl. Disput. de Mundi Opificio, tomo XI. Biblioth. Patrum, edit. Paris. pag. 352. *Il faut remarquer que Zacharie de Mitylene rapporte dans cet ouvrage ses disputes avec Ammonius & Gessius, deux Platoniciens de son temps. Ammonius est connu, & nous en avons déja parlé. Il est fait mention de Gessius dans les extraits de la Vie d'Isidore, qui se trouvent dans la Bibliotheque de Photius. Damascius nous y apprend que Gessius étoit fort habile non seulement dans la Medecine, mais encore dans la Philosophie Platonicienne. Il le met au rang de ces Platoniciens admirables, dont il raconte tant de merveilles, ou plûtôt tant d'impietez & de sottises.*

(3) Plato in Timæo.

Dieu même, & d'où il tiroit avec tous ses sectateurs, l'origine du mal; pour n'être pas obligé de dire que Dieu en étoit l'Auteur?

Autre réponse de M. Dacier rejettée.

Monsieur Dacier rapporte encore une autre réponse: c'est que *Platon ne peut avoir pensé que la matiere fût éternelle, puisqu'il assure que l'ame est plus ancienne que le corps.* Mais ce corps avec sa forme, sa figure & ses qualitez, est sans doute fort different de la matiere premiere, telle que Platon la supposoit.

Platon ni les autres Philosophes payens n'ont point connu de création proprement dite.

Pour ce qu'il ajoûte que *l'ame étant plus ancienne que le corps, le corps est donc créé;* ce n'est pas une consequence, puisque le corps a pû être formé d'une matiere préexistente, ainsi que Platon & les Platoniciens l'ont crû. En effet ni eux ni les autres Philosophes payens n'ont point connu de création proprement dite; & quand Platon appelle Dieu, le Pere & l'Auteur du monde, par ce nom de Pere, il n'a point entendu ce que nous entendons par celuy de Createur, qui est fort different; quoique M. Dacier croye que chez Platon, Pere & Createur soient deux termes qui signifient la même chose.

Les Peres de l'Eglise n'ont accusé Platon d'aucune erreur qu'il n'ait enseignée. Quand on pourroit montrer le contraire, la fausseté de leur prétendu Platonisme n'en seroit que plus évidente.

Mais pourquoy m'arrêter à faire voir que les erreurs que les SS. Peres ont combattuës dans Platon, sont veritablement de luy; puisque, quand même on pourroit en justifier ce Philosophe, & montrer que les Peres l'ont critiqué trop severement, j'en tirerois avantage pour ma cause. Cette critique ne seroit-elle pas une preuve très-manifeste de l'aversion extrême qu'ils avoient de la Philosophie Platonicienne? Cela est vray, & il n'y a personne qui ne sente la force de cette preuve, & les avantages que j'en pour-

rois tirer ; mais je préfere la verité à tous ces avantages, & je ſuis convaincu, que quoique les Peres ayent eu beaucoup d'averſion de la Philoſophie de Platon, & qu'ils l'ayent combattuë dans toutes les occaſions, avec beaucoup d'ardeur, ils ont été neanmoins très-éloignez de luy attribuer des erreurs qu'elle n'auroit pas euës veritablement, & que les Platoniciens qui vivoient de leur temps n'auroient pas ſoûtenuës. Je vois que dans ces derniers ſiecles, on a reproché à Platon certaines erreurs, qui ne ſont dans le fonds que des Apologues & des Allegories, dont il enveloppe quelques-uns de ſes ſentimens; mais je ne trouve rien de pareil dans les Peres de l'Egliſe. Ils diſtinguent parfaitement ce qui n'eſt qu'Allegorie dans Platon, de ſes veritables erreurs; & ils ne luy font point de procès là-deſſus mal à propos.

CHAP. X.

Des Idées, troiſiéme principe de Platon. Pluſieurs Auteurs ont entrepris de le juſtifier contre Ariſtote, qui s'en mocque. Quelques Platoniciens nouveaux ont auſſi tâché d'expliquer ces Idées dans un bon ſens.

VENONS au troiſiéme principe de Platon, auquel il donnoit le nom d'Idées, ajoûtant qu'elles étoient les cauſes exemplaires de toutes choſes. Je ſçay qu'un grand nombre d'Auteurs ont prétendu que Platon n'a point cru que ces Idées fuſſent differentes de celles de Dieu même ; & qu'ils l'ont juſtifié avec beaucoup d'ardeur contre Ariſtote, qui l'accuſe d'en avoir fait des ſubſtances univerſelles, ſeparées & ſubſiſtantes par elles-mêmes. Je ſçay encore que quelques Platoniciens poſterieurs au Chriſtianiſme, tels que Plotin, qui ſe ſont particulierement appliquez à corriger & à reformer leur Platoniſme, pour l'oppoſer avec plus de ſuccès au Chriſtianiſme, ont expliqué ces Idées de leur Maître autant qu'ils ont pû dans un ſens qui ſemble n'avoir rien que de bon.

C'est sans doute la raison pourquoy saint Augustin (4) qui avoit beaucoup lû Plotin & Porphyre, semble ne trouver rien à redire dans ce sentiment de Platon, si ce n'est lorsqu'il dit, que ce seroit un sacrilege de s'imaginer, que Dieu en créant l'univers se fût proposé pour modele quelque chose hors de luy; en quoy l'on peut croire avec raison qu'il a eu en vûë de combattre l'erreur de ce Philosophe. Il avertit encore que si Platon a le premier inventé le nom d'Idées, il ne faut pas s'imaginer qu'il ait aussi connu le premier ce qui est signifié par ce nom.

Ce que S. Augustin en dit.

En effet Eusebe (5) s'applique à faire voir que Platon a tiré cette connoissance des livres ou de la doctrine des Hebreux; mais il n'ajoûte rien par où il paroisse qu'il desapprouve l'usage qu'il en a fait; soit qu'il ait pris ces Idées de Platon dans le bon sens que quelques Platoniciens leur donnoient, soit qu'il y ait trouvé quelque chose de favorable à son Arianisme, comme un sçavant (6) homme l'en soupçonne; soit enfin, comme il est plus croyable, que ne s'agissant dans le livre où il en parle, que des vols de Platon; il s'en soit tenu pour ce sentiment, ainsi que pour tous les autres qu'il produit dans le même

Pourquoy Eusebe ne les rejette pas positivement.

(4) August. l. 83. Quæstionum, Quæst. XLVI. Ideas Plato primus appellasse perhibetur: non tamen si hoc nomen, antequam ipse institueret, non erat, ideo vel res ipsæ non erant quas ideas vocavit, vel a nullo erant intellectæ: sed alio fortasse atque alio nomine ab aliis atque aliis nuncupatæ sunt. Et infra: Has autem rationes (ideas) ubi arbitrandum est esse, nisi in ipsa mente Creatoris? Non enim extra se quicquam positum intuebatur, ut secundum id constitueret, quod constituebat. Nam hoc opinari sacrilegum est.

(5) Euseb. l. XI. Præp. Evang. cap. XXIII.

(6) Petavius tomo 1. Dogm. Theolog. l. IV. cap. IX.

endroit, à ce qu'il a dit d'abord, avant que de faire voir qu'ils ont été tirez des Hebreux (7) : qu'il ne faut » pas croire que Platon pour avoir dit plusieurs bon- » nes choses en suivant la doctrine des Hebreux, n'y » ait pas mêlé beaucoup d'erreurs. Ce qu'il repete en- » core plus bas, en ajoûtant, qu'en effet il n'y a pas un » seul point de la doctrine de ce Philosophe qui soit » exempt de ce pernicieux mélange.

La plûpart des Peres de l'Eglise les ont combattuës, en les prenant dans le sens d'Aristote.

Quoy qu'il en soit, il est certain que la plûpart des Peres de l'Eglise, ont combattu ces Idées de Platon, en les prenant dans le sens qu'Aristote leur donne, & en adoptant même souvent en propres termes la censure qu'il en fait. Il est vray qu'ils ajoûtent quelquefois que Platon s'est contredit sur ce sujet, comme sur plusieurs autres points de sa doctrine.

S Justin s'en est mocqué.

Je ne rapporteray point icy les passages de saint Justin & de saint Cyrille que j'ay déja produits ailleurs : je diray seulement qu'il est visible que saint Justin étoit persuadé que Platon en quelques endroits de ses ouvrages parloit des Idées comme d'autant de substances separées, puisqu'il dit (8) que ce Philoso-

(7) Euseb. l. XI. Prop. Evang. in Proœmio ejusdem libri, & l. XIII. cap. XIV. *Outre ce que nous avons dit dans le second livre de cet ouvrage, du but qu'Eusebe s'est proposé dans le parallele qu'il fait de la doctrine des livres saints avec celle de Platon, dans l'onze, douze & treiziéme livre de sa Préparation : nous apporterons encore au livre suivant des preuves qui feront voir qu'il a été très-éloigné d'approuver en tout les sentimens de Platon qu'il expose dans ce parallele.*

(8) Justinus Cohort. ad Græcos : Καὶ αὖθις τοῦ Πλάτωνος ἐν τῇ πρώτῃ τοῦ ἀνωτάτω τοῦ οὐρανοῦ ἀπλανεῖ σφαίρᾳ τόν τε πρῶτον Θεὸν καὶ τὰς Ἰδέας εἶναι λέγοντος, Ἀριστοτέλης μὲν τὸν πρῶτον Θεὸν, οὐ τὰς ἰδέας, ἀλλά τινας νοητοὺς θεοὺς εἶναι λέγει. *L'Auteur Anonyme de la Vie de Pythagore, qui se trouve dans la Bibliotheque de Photius, page 712. de l'édition d'Hæschelius, exposoit de la même maniere le sentiment de Pla-*

phe les plaçoit avec Dieu sur la sphere la plus élevée du Ciel.

Pour saint Cyrille (9), quelques pages après ce S. Cyrille les

ton & d'Aristote touchant les dieux intelligibles de celuy-cy, & les Idées de celuy-là, qu'ils plaçoient l'un & l'autre sur la plus haute sphere du Ciel. Voicy ce qu'en dit Photius : Ὅτι δώδεκα τάξεις ἐν τῷ οὐρανῷ φησὶν εἶναι, καὶ πρώτην καὶ ἐξωτάτην τὴν ἀπλανῆ σφαῖραν· ἐν ᾗ ἐστὶν ὁ, τε πρῶτος Θεὸς, καὶ οἱ νοητοὶ θεοὶ, ὡς Ἀριστοτέλει δοκεῖ, κατὰ δὲ Πλάτωνα αἱ ἰδέαι. *Au reste, on ne peut gueres douter que l'Auteur de cette Vie de Pythagore n'ait été un Platonicien du même caractere à peu près que Porphyre & Jamblique.*

(9) Cyrillus Alexandr. l. II. contra Julian. pag. 66. edit. Paris. tom. VI. operum ejusdem Cyrilli. Ἀλλ' οὖν γε δὴ τοῦτο ὅτι τὰ πάντα συγχεῖ, φύρει τε ἀλλήλαις τῶν πραγμάτων τὰς φύσεις, κατιδεῖν ἐστὶ τοῖς ἐθέλουσι, καὶ μάλα ῥᾳδίως. πρῶτον μὲν γὰρ τοὺς ἐμφανεστέρους τῶν θεῶν εἰκόνας εἶναι φησὶ τῶν ἀφανεστέρων, ἃ καὶ νοητὰ καὶ αἰσθητὰ καλεῖν ἐδόκει τῷ Πλάτωνι, δοξαστὰ μετ' αἰσθήσεως ὀνομάζοντι τὰ ὁρώμενα. ἔοικε δὲ διὰ τούτων ὁ γενναῖος ἡμῖν Ἰουλιανὸς τὰς Ἰδέας βούλεσθαι καταδηλοῦν, ἃς ποτὲ μὲν οὐσίας καὶ ὑφεστάναι καθ' ἑαυτὰς διϊσχυρίζεται Πλάτων, ποτὲ δὲ καὶ ἐννοίας εἶναι Θεοῦ διορίζεται. πλὴν ὅπως περ ἂν ἔχοι καὶ τοῖς αὐτοῦ μαθηταῖς ἀπαράδεκτον εἶναι φασὶ τὸν ἐπὶ τῷδε λόγον οἱ ταῦτα τεχνῖται. τὰ γὰρ εἴδη χαιρέτω, φησὶν ὁ Ἀριστοτέλης. τερετίσματα γάρ ἐστι, καὶ εἰ ἔστιν, οὐδὲν πρὸς τὸν λόγον. ἀνθ' ὅτου δὴ οὖν αὐτὰς ἐμπεδοῦν ἀξιοῖ, καὶ ὡς ἀκατάσκοπτον δόξαν εἰσκομίζειν ἐπιχειρεῖ, τὸ καὶ τοῖς αὐτοῦ διδασκάλοις οὐκ εὖ ἔχειν ὑπειλημμένον. *Voicy les paroles de Julien, ausquelles saint Cyrille répond :* Θεοὺς ὀνομάζει Πλάτων τοὺς ἐμφανεῖς, ἥλιον καὶ σελήνην, ἄστρα καὶ οὐρανὸν, ἀλλ' οὗτοι τῶν ἀφανῶν εἰσὶν εἰκόνες. Ὁ φαινόμενος τοῖς ὀφθαλμοῖς ἥλιος, τοῦ νοητοῦ καὶ μὴ φαινομένου· καὶ πάλιν· ἡ φαινομένη τοῖς ὀφθαλμοῖς ἡμῶν σελήνη, καὶ τῶν ἄστρων ἕκαστον, εἰκόνες εἰσὶ τῶν νοητῶν. ἐκείνους οὖν τοὺς ἀφανεῖς θεοὺς ἐνυπάρχοντας, καὶ συνυπάρχοντας, καὶ ἐξ αὐτοῦ τοῦ δημιουργοῦ γεννηθέντας, καὶ προελθόντας ὁ Πλάτων οἶδεν. εἰκότως οὖν φησὶν ὁ δημιουργὸς ὁ παρ' αὐτῷ, θεοὶ, πρὸς τοὺς ἀφανεῖς λέγων, θεῶν, τῶν ἐμφανῶν δηλονότι. κοινὸς δὲ ἀμφοτέρων δημιουργὸς οὗτός ἐστιν ὁ τεχνησάμενος οὐρανὸν, καὶ γῆν, καὶ θάλασσαν, καὶ ἄστρα γεννήσας ἐν τοῖς νοητοῖς, τὰ τούτων ἀρχέτυπα. *On voit par ces paroles de Julien l'Apostat, que les Idées de Platon n'étoient pas seulement des substances séparées & differentes de Dieu, mais encore qu'elles étoient elles-mêmes tout autant de divinitez de son monde archetype, & reconnuës pour telles par Julien l'Apostat son disciple. Aussi voyons-nous entre ses autres ouvrages une hymne à la loüange du soleil ; dans laquelle il s'adresse sur tout au soleil intelligible, qu'il reconnoît pour une divinité encore plus grande que le visible.*

prend dans le même sens, & adopte la censure qu'Aristote en a faite.

passage dont je viens de parler, il reprend Julien l'Apostat, de ce que, suivant les imaginations de son maître, il prétendoit que le soleil, la lune, les astres & le ciel, ces dieux visibles, n'étoient que les simulacres des autres dieux invisibles qui sont dans Dieu, qui coëxistent avec luy, & qui ont été produits & en- » gendrez de luy. On voit, dit saint Cyrille, que Julien » entend par-là les Idées de Platon, que ce Philosophe » dit être tantôt des Essences subsistantes par elles-mê- » mes; & tantôt les notions de Dieu. Quoy qu'il en soit, » ajoûte-t'il, les habiles gens sçavent que les disciples » même de Platon se sont mocquez de ce sentiment de » leur maître. Laissons-là, dit Aristote, ces Idées; elles » ne sont que de vaines chansons, & quand elles n'en » seroient pas, elles ne serviroient de rien. Avec quel » front Julien ose-t-il donc nous debiter serieusement » un sentiment, dont ceux mêmes qu'il reconnoît pour » ses maîtres se mocquent ouvertement?

Tertullien & S. Irenée les expliquent de la même maniere.

» Platon, dit Tertullien (1), veut qu'il y ait certai- » nes substances invisibles, incorporelles, suréminen- » tes, divines & éternelles, qu'il appelle Idées; c'est- » à-dire, des formes exemplaires de toutes les choses » particulieres que nous voyons; Que ces Idées sont les » veritez, & que toutes les choses visibles ne sont que » les images de ces veritez. Pour ce que les Valenti- » niens ajoûtent, dit saint Irenée (2), que toutes les

(1) Tertull. l. de Anima pag. 312. edit. Rigalt. Vult Plato esse quasdam substantias invisibiles, incorporales, supermundiales, divinas, & æternas, quas appellat ideas, id est, formas, exempla & causas naturalium istorum manifestorum & subjacentium corporalibus sensibus: & illas quidem esse veritates, hæc autem imagines earum. Relucent-ne jam hæretica semina Gnosticorum & Valentinianorum?

(2) Irenæus l. 1. advers. Hæres. cap. XIX. Quod autem dicunt (Valen-

choses

choses sensibles ne sont que les images de celles qui « existent veritablement ; il est évident qu'ils ne font « que rapporter le sentiment de Platon ; car ce Philo- « sophe distingue trois principes, Dieu, la Matiere & « l'Idée ; & ces heretiques disant comme luy, que tout « ce que nous voyons icy bas, ne sont que des images « de ce qui est là-haut, changent seulement le nom « d'Idées en celuy d'Eons, & se donnent pour inven- « teurs de ce monde Archetype que Platon a imaginé. «

Saint Ambroise (3) commence son Hexameron par la refutation du systême de Platon touchant les

S. Ambroise les combat avec l'éternité

tiniani) imagines esse hæc, eorum quæ sunt, rursus manifestissime Democriti & Platonis sententiam edisserant. Democritus enim primus ait multas & varias ab universitate figuras expressas descendisse in hunc mundum. Plato vero rursus Materiam dicit, & Exemplum, & Deum, quos isti sequentes figuras illius & exemplum, imagines eorum quæ sunt sursum vocaverunt, & per demutationem nominis semetipsos inventores & factores hujus mundi, imaginariæ fictionis gloriantes.

(3) Ambros. l. 1. Hexaëmeton, cap. 1. Tantumne opinionis assumpsisse homines, ut aliqui eorum tria principia constituerent omnium, Deum, & Exemplar, & Materiam, sicut Plato discipulique ejus, & ea incorrupta & increata, ac sine initio esse asseverarent : Deumque non tanquam creatorem materiæ, sed tanquam artificem ad exemplar, hoc est Ideam, intendentem fecisse mundum de materia, quam vocant hylen, quæ gignendi causas rebus omnibus dedisse asseratur : ipsum quoque mundum incorruptum, nec creatum, aut factum existimarent. Et cap. 11. Unde divino spiritu prævidens sanctus Moyses hos hominum errores fore, & forte jam cœpisse, in exordio sermonis sui sic ait : In principio fecit Deus cœlum & terram. Initium rerum, auctorem mundi, creationem materiæ comprehendens, ut Deum cognoscerent ante initium mundi esse.... & ipsum esse creatorem mundi, non idea quadam duce imitatorem materiæ, ex qua non ad arbitrium suum, sed ad speciem propositam sua opera formaret. *On peut ajoûter aux Peres de l'Eglise, qui ont combattu les Idées de Platon, saint Gregoire de Nazianze, qui, comme nous l'avons vû, les rejette avec les autres erreurs de Platon :* Βάλλε μοι Πλάτωνος τὰς ἰδέας. *Et Zacharie de Mitylene, qui eut sur ce sujet une dispute avec Ammonius, & qui luy opposa, comme saint Cyrille à Julien l'Apostat, la raille-*

de la Matiere dés le commencement de son Hexameron.

» Idées & l'éternité de la Matiere : Est-il possible, dit-» il, que les hommes s'entêtent tellement des opinions » les plus frivoles, qu'il s'en trouve qui admettent trois » principes, Dieu, l'Exemplaire & la Matiere ? C'est » ce que Platon & ses disciples ont fait, en assurant » que ces trois principes sont incorruptibles, increez » & sans commencement, & que Dieu à qui ils ôtent » la qualité de Createur, a fait le monde de cette ma-» tiere préexistente, qui luy a fourni ce qui étoit ne-» cessaire pour la production de toutes choses ; & qu'il » les a ainsi produites, en se proposant l'Idée pour » exemplaire, comme les artisans ont coûtume de se » proposer un modele pour faire leurs ouvrages. Il » ajoûte dans le chapitre suivant, que Moyse prévoyant » par un esprit prophetique les erreurs de ces Philoso-» phes, qui peut-être avoient déja cours de son temps, » a commencé le livre de la Genese par ces paroles : » Au commencement Dieu a créé le Ciel & la terre ; » pour apprendre aux hommes que Dieu avoit créé tou-» tes choses, & la Matiere même ; & qu'il ne l'avoit » pas seulement figurée en prenant les Idées pour mo-

rie qu'Aristote a faite de ces Idées ; ce qui déconcerta tellement ce Philosophe, qui, comme la plûpart des autres Platoniciens posterieurs au Christianisme, ne se couvroit pas moins de l'autorité d'Aristote que de celle de Platon, qu'il n'eut rien à répondre, & détourna ailleurs la dispute. Ὁ περὶ τῶν ἰδεῶν λόγος ἐξαπιναίως παρερρύη. ἔλεγον δὲ ἐγὼ τὸν Ἀριστοτέλη μὴ τίθεσθαι τῷ λόγῳ· ἀλλὰ καὶ πρὸς Πλάτωνα τούτου πέρι διαμάχεσθαι· καθάπερ καὶ ἑτέρων πλείστων περὶ δοξασμάτων. μὴ γὰρ δὴ συμφέρεσθαι ἄμφω τὼ ἄνδρε, περὶ αὐτὰ μάλιστα τὰ κυριώτατα καὶ συνεκτικώτατα τῶν δοξασμάτων· καὶ τοῦ, ἐῤῥέτωσαν ἰδέαι, τερετίσματα γάρ ἐστιν, ἐμεμνήμην πρὸς τοῦ Σταγειρίτου ῥηθέντος. ὁ δὲ ἐπειρᾶτο συγκαλύπτειν τὴν μάχην, &c. *Au reste, il me seroit facile de produire un grand nombre d'anciens Auteurs profanes, qui ont pris les Idées de Platon dans le même sens que les SS. Peres & qu'Aristote, mais cela ne me paroît pas necessaire.*

dele, & en se reglant sur elles, & non pas sur son »
bon plaisir, comme ces Philosophes le prétendoient. »

La maniere dont M Dacier les explique après Alcinous, fait voir que les Idées que Platon reconnoissoit, sont fort differentes des notions éternelles de Dieu.

C'est ainsi que les SS. Peres ont combattu les Idées de Platon, comme autant de natures universelles, separées, divines & éternelles que ce Philosophe avoit introduites; & sur lesquelles comme sur autant de modeles, il prétendoit que Dieu s'étoit reglé pour former ses ouvrages. Je ne trouve point mauvais que M. Dacier ait entrepris de justifier Platon sur ce sujet, puisque plusieurs autres l'ont fait avant luy, & qu'il soûtienne avec eux contre Aristote, que les Idées que ce Philosophe admet, ne sont rien autre chose que les Idées éternelles de Dieu. Mais il ne devoit donc pas ajoûter (4), qu'*il faut se souvenir que ces Idées sont universelles & non pas particulieres; c'est-à-dire, qu'elles comprennent les especes, comme l'homme; & non pas les individus, comme Alexandre.* Car si cela est, il s'ensuit que les Idées que Platon introduisoit sont très-differentes des Idées de Dieu; puisqu'il est indubitable, que Dieu n'a pas seulement les idées ou les notions de toutes les especes, mais encore celles de tous les individus. Cet habile Traducteur semble n'avoir pas fait attention que cette restriction qu'il ajoûte, & qu'il a tirée d'Alcinoüs, est une suite, & même une preuve de l'erreur que les Peres de l'Eglise & Aristote ont reprochée à Platon; & que d'un autre côté, elle aboutit encore à une autre erreur de ce Philosophe, qui restreignoit la Providence de Dieu aux substances celestes & aux Idées (5), & qui don-

(4) *Vie de Platon, page* 188.
(5) Nemesius l. de Natura hominis, cap. XLIV. Πλάτων μὲν ἓν καὶ τὰ

noit le soin de tous les individus qui sont sur la terre, & de tous les évenemens particuliers qui s'y passent, aux divinitez inferieures ou aux demons, ainsi que nous l'avons déja remarqué.

Chap. XI. *De l'éternité du monde. Il est douteux si Platon l'a enseignée, mais il est certain que les Platoniciens l'ont soûtenuë*

Platon ayant enseigné que Dieu avoit formé le monde d'une matiere éternelle, en se proposant l'Idée pour modele, il ne seroit pas surprenant qu'il eût prétendu aussi que le monde même fût de toute éternité; puisqu'un grand nombre de Philosophes ont crû, & croyent encore, qu'il l'a pû être; quoiqu'ils reconnoissent suivant ce que la Foy & la raison nous enseignent, qu'il a été créé dans le temps. Neanmoins comme je ne trouve pas que les Peres de l'Eglise ayent attribué cette erreur à Platon aussi unanimement que l'éternité de la Matiere & des Idées, je ne l'en accuseray pas non plus, me contentant de laisser la chose pour douteuse, & de dire avec les mêmes SS. Peres (6), que rien n'est si ordinaire à Platon que de

καθόλου καὶ τὰ καθ' ἕκαστα πρόνοιαν διοικεῖν βούλεται, διαιρῶν τὸν τῆς προνοίας λόγον εἰς τρία. πρῶτον μὲν γὰρ εἶναι τὴν τοῦ πρώτου Θεοῦ· προνοεῖν δὲ τοῦτον προηγουμένως μὲν τῶν ἰδίων, ἔπειτα δὲ ξύμπαντος τοῦ καθόλου κόσμου, οἷον οὐρανοῦ, καὶ ἀστέρων, καὶ πάντων τῶν καθόλου..... τῆς δὲ γενέσεως τῶν ἀτίμων ζώων τε, καὶ φυτῶν, καὶ πάντων τῶν ἐν γενέσει, καὶ φθορᾷ, τοὺς δευτέρους θεοὺς τοὺς τὸν οὐρανὸν περιπολοῦντας, προνοεῖν..... τῆς δὲ διεξαγωγῆς, καὶ τοῦ τέλους τῶν πρακτέων, καὶ τῆς τεύξεως τῆς κατὰ τὸν βίον..... τὴν τρίτην εἶναι πρόνοιαν Πλάτων ἀποφαίνεται. προεστάναι δὲ ταύτης τινὰς τεταγμένους δαίμονας περὶ τὴν γῆν, φύλακας τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων. *Nemesius réfute ensuite cette erreur, en montrant qu'elle ôte la liberté, & qu'elle introduit la destinée & la necessité. Voyez saint Thomas, 1. part. Qu. XXII. art. III. qui l'expose & la réfute aussi.*

(6) Chrysost. hom. 11. in Joan. rejecta Pythagoræ & Platonis metempsychosi, aliisque erroribus. Καὶ οὐ τοῦτο μόνον ἐστὶ τὸ κατηγορίας ἄξιον· ἀλλὰ καὶ ὁ πολὺς αὐτῶν τῶν λόγων εὔριπος. καθάπερ γὰρ ἐν εὐρίπῳ τῇδε κἀκεῖσε περιφερόμενοι, οὕτως οὐδέποτε ἐπὶ τῶν αὐτῶν ἑστήκασιν, ἅτε ἀπὸ τῶν ἀδήλων καὶ ἐπισφαλῶν λογισμῶν πάντα φθεγγόμενοι.

varier & de se contredire, en suivant l'incertitude de ses raisonnemens qui l'entraînent, comme les flots d'une mer agitée, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre.

Mais s'il est douteux que Platon ait crû le monde éternel; il est certain au moins, que les Platoniciens en ont été persuadez, & qu'ils ont soûtenu fortement cette erreur. Car sans parler d'Apulée (7), d'Alcinoüs & des autres qui l'enseignent clairement, Proclus dans ses commentaires (8) sur le Timée & dans le livre qu'il avoit composé exprès sur ce sujet, & qui a été refuté par Philoponus, a employé un grand nombre de mauvaises raisons pour l'établir, comme un des principaux dogmes de la Philosophie de Platon. Les Platoniciens ajoûtoient encore que l'ame du monde, celles des hommes mêmes, & tous les dieux visibles & invisibles, qui sont dans le monde, étoient aussi de toute éternité, quoiqu'ils eussent été faits par le premier des Dieux.

Qui sont ces Platoniciens, qui ont soûtenu que le monde etoit de toute éternité.

Pour sauver la contradiction qui paroît en cecy, & expliquer comment Platon avoit pû dire que tous ces Estres avoient été faits, sans neanmoins déroger à leur éternité, ils avoient inventé plusieurs ex-

Comment ils expliquoient ce dogme. Explication de Porphyre & des autres Pla-

(7) Apuleïus l. de Dogm. Platonis. Et hunc quidem mundum nunc sine initio esse dicit: alias originem habere, natumque esse. Nullum autem ejus exordium atque initium esse, ideo quod semper fuerit: nativum vero videri, quod ex his totius natura & substantia constet, quæ nascendi sortitæ sunt qualitatem. *Alcinoüs explique de même le sentiment de Platon:* Ὅταν δὲ λέγῃ γενητὸν εἶναι τὸν κόσμον οὐχ οὕτως ἀκουστέον αὐτοῦ, ὡς ὄντος ποτὲ χρόνου ἐν ᾧ οὐκ ἦν κόσμος· ἀλλὰ διότι ἀεὶ ἐν γενέσει ἐστὶ, καὶ ἐμφαίνει τῆς αὐτοῦ ὑποστάσεως ἀρχικώτερόν τι αἴτιον, καὶ τὴν ψυχὴν δὲ ἀεὶ οὖσαν τοῦ κόσμου οὐχὶ ποιεῖ ὁ Θεός· ἀλλὰ κατακοσμεῖ.

(8) Proclus comment. in Timæum, pag. 87. edit. Græcæ Basil.

toniciens de son temps.

plications aussi subtiles en apparence que peu solides en effet. La premiere (9) est, que Platon en disant que tous ces Estres avoient été faits, n'avoit prétendu marquer qu'un commencement de cause, & non pas un commencement de temps. Car de même, » disoient-ils, que si le pied d'un homme avoit été de » toute éternité dans la poussiere, le vestige en seroit » éternel, & l'on ne pourroit pas dire que le pied fut » avant le vestige, bien qu'on ne pût nier qu'il ne l'eût » fait; ainsi le monde & les Dieux qui ont été faits » dans le monde ont toûjours été, parce que celuy » qui les a faits a toûjours été; & neanmoins ils ont » été faits. C'étoit-là l'explication de Porphyre & des autres Platoniciens de son temps, comme nous l'apprenons de saint Augustin qui la rapporte.

Explication des Platoniciens du sixiéme siecle.

D'autres Platoniciens du sixiéme siecle, apportoient pour preuve ou pour exemple de cette même explication, l'ombre du corps, qui quoique formée par le corps même, ne luy est pas neanmoins posterieure par rapport au temps, mais existe conjointement avec luy. Comme une erreur en attire ordinairement une autre, ils n'avoient donné dans celle que nous venons d'exposer, que parce qu'ils étoient

(9) August. l. x. de Civit. cap. xxi. Quanquam & de mundo, & de his quos in mundo deos à Deo factos scribit Plato, apertissime dicat eos esse cœpisse, & habere initium, finem tamen non habituros..... Verum id quomodo intelligant (Platonici) invenerunt, non esse hoc videlicet temporis, sed substitutionis initium. Sicut enim, inquiunt, si pes ex æternitate semper fuisset in pulvere, semper ei subesset vestigium: quod tamen vestigium a calcante factum nemo dubitaret, nec alterum altero prius esset, quamvis alterum ab altero factum esset: sic, inquiunt, & mundus, atque in illo dii creati, & semper fuerunt, semper existente qui fecit, & tamen facti sunt.

persuadez, selon ce que Platon leur avoit appris, que le monde ne finiroit jamais, & qu'ils ne pouvoient concevoir comment ce qui ne devoit jamais finir, pouvoit avoir commencé dans le temps. Ils croyoient bien, en suivant encore leur maître, que Dieu pouvoit absolument détruire le monde ; mais ils ne croyoient pas qu'il fût de sa bonté ni de sa sagesse, de détruire un si bel ouvrage.

S. Augustin refute l'explication de Porphyre.

Saint Augustin combat (1) sur ce sujet Porphyre par un argument qui regarde ce Philosophe personnellement. Comme il avoit abandonné son maître sur les differens retours de l'ame au ciel & du ciel sur la terre ; & qu'il enseignoit au contraire, que l'ame étant une fois purifiée de tous ses vices, & réünie au Pere, elle seroit délivrée pour jamais des maux de ce monde ; saint Augustin tourne contre luy ce sentiment ; & dit, que puisque la béatitude « de l'ame commence dans le temps, comme Platon « luy-même en tombe d'accord, & que neanmoins elle « ne laissera pas de durer toûjours, comme Porphyre « l'assure ; il est faux que rien ne puisse durer toûjours « que ce qui n'a point commencé dans le temps. «

Enée de Gaze

Enée de Gaze & Zacharie de Mitylene employent

(1) August. ibid. Nunquid ergo si anima semper fuit, etiam miseria ejus semper fuisse dicenda est? Porro si aliquid in illa quod ex æterno non fuit, esse cœpit ex tempore, cur non fieri potuit, ut ipsa esset ex tempore, quæ antea non fuisset. Deinde beatitudo quoque ejus post experimentum malorum firmior & sine fine mansura, sicut iste (Porphyrius) confitetur, procul dubio cœpit ex tempore, & tamen semper erit, cum antea non fuerit. Illa igitur omnis argumentatio dissoluta est, quæ putatur nihil esse posse sine fine temporis, nisi quod initium non habet temporis. Inventa est enim animæ beatitudo, quæ cum initium temporis habuerit, finem temporis non habebit.

& Zacharie de Mitylene refutent fort au long les explications des Platoniciens de leur temps.

leurs beaux & sçavans dialogues presque tout entiers à refuter ces mêmes erreurs, & les mauvaises raisons que les Platoniciens de leur temps apportoient pour les soûtenir. Ils se mocquent surtout de cette comparaison de l'ombre du corps qu'ils produisoient, pour expliquer comment le monde pouvoit être coëternel à Dieu, quoiqu'il en eût été formé. Ils font voir, entre autres raisons, que ces Philosophes ôtent à Dieu par-là la qualité d'Auteur de l'univers ; puisqu'ils soûtiennent que le monde procede aussi necessairement de Dieu, que l'ombre procede du corps. Sur ce qu'ils s'imaginoient qu'il étoit indigne de la bonté & de la sagesse de Dieu, qu'un ouvrage aussi beau que le monde ne durât pas toûjours, ils leur demandent, si chaque homme pris en particulier n'est pas un bel ouvrage du Createur ? Comment donc il se peut faire, qu'il ne dure pas toûjours, & qu'il soit sujet à la mort ? Ils ajoûtent enfin que toutes les parties du monde étant corruptibles, il s'ensuit necessairement que le monde l'est aussi.

Abregé des raisons par lesquelles Zacharie de Mitylene

» Ces Philosophes, dit Zacharie de Mitylene (2),
» en faisant l'abregé de tout ce qu'il a dit dans la pre-
» miere partie de son Dialogue ; lorsqu'ils soûtiennent

(2) Zacharias Mityl. Disput. de mundi opificio : Ἐκεῖνοι συναΐδιον τῷ δημιουργῷ τόνδε τὸν κόσμον, μὴ εἰδότες τὸν Θεὸν πάντων τῶν ὄντων κατὰ πάντα καὶ ἐν πᾶσι προέχειν καὶ διαφέρειν· ἀλλὰ πρὸς τὴν αὐτὴν δόξαν ἀνάγουσι τὸν περιγεγραμμένον καὶ σῶμα ἔχοντα ὑλικὸν τῇ ἀπεριλήπτῳ καὶ ἀσωμάτῳ φύσει..... θεολογοῦσί τε τοῦτον, καὶ τὰ τούτου μέρη, ἀμαθαίνοντες καὶ ἀγροικιζόμενοι προνοίᾳ καὶ βουλήσει δημιουργὸν εἶναι τὸν Θεὸν οὐ συγχωροῦσιν· ἀπεραίρετον αὐτὸν αἰτίαν τοῦ κόσμου διὰ τοῦ πολυθρυλλήτου παραδείγματος ἐναποπαίζοντες. πάλιν δ' αὖ τοῖς ἰδίοις κατὰ τὴν παροιμίαν ἑάλωσαν πτεροῖς· τὸν πρὸς ἀγαθοῦ γὰρ γεγονότα καὶ καλῶς ἁρμοσθέντα μὴ φθείρεσθαι δεῖν λέγοντες, περὶ τῶν κατὰ μέρος ἀνθρώπων ἐρωτώμενοι, δι' οὓς μάλιστα τόδε τὸ πᾶν γέγονεν, ὅπως γίνονται

que

que le monde est coëternel à Dieu, luy ôtent la prééminence que Dieu doit avoir sur toutes choses, & égalent un Estre fini & materiel, à ce qui est infini & incorporel; ce qui est composé & dissoluble, à ce qui est incorruptible, immortel & toûjours le même. Enfin ils sont assez aveugles & assez stupides, pour faire du monde & des principales parties qui le composent, tout autant de Dieux, en même temps qu'ils ôtent au veritable Dieu sa providence & sa liberté, en voulant avec leur comparaison de l'ombre si souvent repetée, qu'il soit une cause necessaire du monde. De plus lorsqu'ils soûtiennent que le monde doit subsister toûjours, parce qu'il est un des plus beaux ouvrages de Dieu, ils s'enferrent eux-mêmes ridiculement: car interrogez comment il se peut faire que tous les hommes pris en particulier, quoiqu'ils soient de si beaux ouvrages du Createur, soient sujets à la mort & à la corruption; ils ne sçavent que répondre, & demeurent muets comme des poissons. Enfin avoüant que le monde n'a pas de luy-même cette incorruptibilité qu'ils luy attribuent; & tombant d'accord que si Dieu ne le conservoit, il periroit avec tout ce qu'il renferme; ils ne laissent pas de soûtenir, que le soleil, la lune, toutes les planetes & le Ciel même sont des Dieux, & de les reconnoître pour auteurs de tous les individus, & de tous les évenemens particuliers qui arrivent dans le monde.

combat l'erreur de ces Platoniciens.

καὶ φθείρονται πρὸς ἀγαθοῦ τοῦ Θεοῦ γεγονότες καὶ καλῶς ἁρμοσθέντες, ὡς ἀγαθοῦ Θεοῦ δημιουργήματα, πεπήγασι καὶ ἰχθύων, καὶ λίθων ἀφωνότεροι γίνονται..... ταῦτα μὲν ἐκείνων τὰ δοξάσματα· μᾶλλον δὲ τὰ περὶ τοῦ παντὸς θυμώδη διηγήματα, καὶ ἀναπλάσματα, καὶ ἡ αὐτονομία τῆς πλάνης.

» Par-là en admettant toutes ces divinitez imaginai-
» res, ils deshonorent le nom de Dieu, & soûmettent
» son essence, qui est infiniment pure & inalterable,
» au changement & à la corruption. Telles sont, con-
» clut-il, les opinions, ou plûtôt les fables insensées, &
» les erreurs étranges que ces Philosophes debitent
» touchant le monde. Enée de Gaze après avoir refuté
» de la même maniere cette incorruptibilité que les
» Platoniciens donnoient au monde, les instruit en-
» suite du renouvellement que Dieu en fera un jour,
» après l'avoir détruit, & sur tout de l'incorruptibilité
» & de l'immortalité qu'il accordera au corps humain.

CH. XII.

De la Resurrection des corps. Erreurs des Platoniciens sur ce dogme. Fables ridicules qu'ils debitoient touchant les differens corps que l'ame prenoit, selon les differens élemens où elle se trouvoit.

C'ETOIT-LA' un des dogmes de la Religion Chrétienne ausquels les Platoniciens étoient le plus opposez. Ils ne pouvoient comprendre, comment l'ame pût être heureuse avec son corps; ni comment le corps pût devenir immortel & impassible comme elle; ni enfin comment le corps, après son entiere dissolution, pût ressusciter le même en substance. Tout cela, dis-je, leur paroissoit incroyable, dans le même temps que, suivant leur Philosophie, ils croyoient sur ces mêmes points, les plus grandes absurditez. Telle est celle qu'Enée de Gaze leur oppose d'abord (3), & par laquelle ils croyoient que

(3) Æneas Gazæus in Theophr. Ποικίλων σωμάτων φορτίον λέγεις τὴν ψυχὴν περιφέρειν. Καὶ ὥσπερ τὰ μικρὰ ζῶα τοῖς ἀραχνίοις ἐμπεσόντα εὐθὺς περιβάλλεται καὶ τεθήραται· οὕτως, ὡς ἔοικεν, ἡ ἀνθρωπεία ψυχὴ προσπελάζουσα σώματι, κἂν διάφορα ᾖ, ταχέως ἐνδύεται καὶ ἁλίσκεται· κἂν τὸν οὐρανὸν διαβαίνῃ, οὐράνιον τὸ σῶμα περιεσπάσατο· εἰ δὲ διὰ τῶν ἄστρων, ἀστροειδές· εἰ δὲ διὰ αἰθέρος ἡ πάροδος, αἰθερίῳ σώματι περιστοιχίζεται· κἂν εἰς ἀέρα καταβῇ, τῷ ἀερώδει περιαιρεῖται. εἰ δ' ἐπὶ τῆς γῆς ὀφθείη, γήϊνον αὐτῇ τὸ σῶμα συμπήγνυται. εἰ τοίνυν τῶν ἄλλων στοιχείων οὕτω ῥαδίως ἐμπίπλαται, τί κωλύει κἂν εἰς πῦρ ἐμπέσοι, πυρίνῳ σώματι περιλάμπεσθαι; κἂν ὑπὸ θαλάττης κατακλύζοιτο, ὑδάτινον ἀνιμᾶσθαι τὸ σῶμα;

l'ame quittant son corps, en prenoit un autre de la nature de l'élement dans lequel elle passoit : qu'ainsi passant par l'air, elle prenoit un corps d'air, & que s'élevant jusqu'aux astres, elle se revêtoit d'un autre corps qui étoit de la même nature que ces astres. Ils luy faisoient prendre de la même maniere tous ces differens corps selon les differens endroits par où elle passoit, lorsqu'elle descendoit du ciel pour animer de nouveaux corps sur la terre, comme on le voit dans Proclus (4) ; parce qu'ils ne pouvoient croire que sans cette espece d'apprentissage, elle pût se faire d'abord à un corps pesant & terrestre. Qui empêche, « dit Enée de Gaze, pour se mocquer de cette opinion « ridicule ; que puisque l'ame prend ainsi des corps de « la nature des élemens où elle se trouve ; un corps « étherée, lorsqu'elle passe par l'éther ; un corps aërien, « lorsqu'elle passe par l'air ; & un corps terrestre, lors- « qu'elle est sur la terre : qui empêche, dis-je, qu'elle « ne prenne un corps de feu, si elle vient à tomber « dans le feu ; & un corps d'eau, lorsqu'elle viendra à « être submergée dans la mer ? «

S. Augustin refute les mauvaises raisons par lesquelles les Platoniens combattoient la resurrection du corps.

Mais aucun ancien n'a mieux refuté toutes les erreurs & toutes les objections des Platoniciens touchant la Resurrection du corps, ni avec plus d'étenduë que saint Augustin. Pour leur faire comprendre que le corps tel qu'il sera après la resurrection, loin de nuire à la béatitude de l'ame, comme ils se l'ima-

(4) Proclus l. vi. in Timæum pag. 330. Κατιοῦσαι γὰρ αἱ ψυχαὶ προσλαμβάνουσιν ἀπὸ τῶν στοιχείων, ἄλλους καὶ ἄλλους χιτῶνας ἀερίους, καὶ ἐνυδρείους, καὶ χθονίους, ἔπειθ' οὕτω τελευταῖον, εἰς τὸν ὄγκον τὸν παχυὺ τοῦτον εἰσκρίνονται. καὶ πῶς γὰρ ἔμελλον ἀμέσως ἀπὸ τῶν αὔλων πνευμάτων εἰς τόδε τὸ σῶμα χωρεῖν ;

ginoient, contribuera au contraire à son bonheur ;
» il leur oppose un sentiment de leur maître. Platon,
» dit-il (5), declarant nettement, que les Dieux qui
» ont été créez par le Dieu souverain, ont des corps
» immortels, & l'introduisant luy-même qui leur pro-
» met comme une grande faveur, qu'ils demeureront
» éternellement avec leurs corps, sans qu'aucune mort
» les en puisse jamais separer : Pourquoy, pour calom-
» nier la Foy Chrétienne, feignent-ils de ne pas sça-
» voir ce qu'ils sçavent, & ne se soucient point de par-
» ler contre leurs propres sentimens, pourvû qu'ils
» nous contredisent ?

Il montre que les Platoniciens se contredisent, & il se mocque de leur vanité ridicule.

Ensuite après avoir rapporté du Timée de Platon, le passage dont il s'agit ; & ce que le même Philosophe enseigne touchant l'univers, dont il fait un grand & vaste animal, & touchant les astres, ausquels il donne comme à l'univers entier, des ames intellectuelles &
» bien-heureuses ; il ajoûte (6) : J'ay cru devoir rap-

(5) August. l. XIII. de Civit. cap. XVI. Cum apertissime Plato deos à summo Deo factos habere immortalia corpora prædicit, eisque ipsum Deum a quo facti sunt, inducat pro magno beneficio pollicentem, quod in æternum cum suis corporibus permanebunt, nec ab eis ulla morte solventur, quid est quod isti ad exagitandam Christianam fidem, fingunt se nescire quod sciunt, aut etiam sibi repugnantes adversum seipsos dicere malunt, dum nobis non desinant contradicere.

(6) Idem infra : Hoc tantum contra istos commemorandum putavi, qui se Platonicos vocari vel esse gloriantur, cujus superbia nominis erubescunt esse Christiani, ne commune illis cum vulgo vocabulum vilem faciat palliatorum tanto magis inflatam, quanto magis exiguam paucitatem : & quærentes quid in doctrina Christiana reprehendant, exagitant æternitatem corporum, tanquam hæc sint inter se contraria, ut & beatitudinem quæramus animæ, & eam semper esse velimus in corpore velut ærumnoso vinculo colligatam : cum eorum auctor & magister Plato donum a Deo summo diis factis ab illo dicat esse concessum, ne aliquando moriantur, id est, a corporibus quibus eos connexuit, dissolvantur.

porter cecy contre ceux qui se glorifient d'être Platoniciens, & à qui ce nom donne tant de vanité, qu'ils ont honte d'être Chrétiens ; de peur que leur manteau philosophique n'en soit deshonoré, & que leur troupe d'autant plus orgüeilleuse qu'elle est petite, n'en soit avilie, si elle étoit confonduë avec le peuple. Ce sont ces gens, qui cherchant à censurer nôtre doctrine, se mocquent de l'éternité des corps, comme s'il y avoit de la contradiction à vouloir que l'ame soit bien-heureuse, & qu'elle soit éternellement unie à son corps ; tandis que Platon leur maître, dit que Dieu a accordé comme une grace particuliere, aux Dieux qu'il a faits, de ne point mourir, c'est-à-dire de n'être jamais separez de leurs corps.

Il les combat par leurs propres principes, & par l'opinion qu'ils avoient du monde & des astres qui étoient leurs Dieux visibles.

Il dit encore dans le chapitre suivant (7) : Si l'ame pour être heureuse doit fuïr toutes sortes de corps, comme ils l'assurent ; que leurs Dieux quittent donc les corps des astres, où ils sont attachez ; que leur Jupiter, qu'ils disent être l'ame du monde, s'éloigne du ciel & de la terre ; ou si cela n'est pas possible, qu'ils les estiment donc malheureux. Mais ils ne veulent ni l'un ni l'autre, & n'osent, ni dire que leurs Dieux quittent leurs corps, de peur qu'ils ne semblent adorer des divinitez mortelles ; ni les priver de

(7) Idem cap. XVII. Nam si animæ, ut beata sit, corpus est omne fugiendum, fugiant dii eorum de globis siderum, fugiat Jupiter de cœlo & terra, aut si non possunt, miseri judicentur. Sed neutrum isti volunt, qui neque a corporibus separationem audent dare diis suis, ne illos mortales colere videantur, nec beatitudinis privationem, ne infelices eos esse fateantur. Non ergo ad beatitudinem consequendam omnia fugienda sunt corpora, sed corruptibilia, molesta, gravia, moribunda.

» la felicité, de peur d'avoüer qu'ils sont malheureux. » Il n'est donc pas necessaire, pour être heureux, d'être » separé de toutes sortes de corps; mais seulement de » ceux qui sont corruptibles, mortels, pesans & in» commodes.

Il les combat encore par l'autorité de leur Maître, dont il produit de nouvelles erreurs.

Enfin pour ce qu'ils ajoûtoient, que c'étoit une necessité que les corps terrestres demeurassent sur la terre où ils étoient attachez par leur poids naturel; & qu'il n'étoit pas possible qu'ils pûssent demeurer dans le Ciel, parce que cela étoit contraire aux loix de la nature, qui a assigné à chaque corps son lieu propre, suivant les differens degrés de sa pesanteur, ou de sa legereté : saint Augustin les combat encore là-dessus (8) par leurs propres principes, & produit „ en même temps une nouvelle erreur de Platon. Si les „ moindres Dieux, dit-il, à qui Platon a donné la „ commission de créer l'homme, avec les animaux ter„ restres, (c'est l'erreur que ce Philosophe enseigne „ dans son Timée) ont pû, comme il dit, ôter au feu „ la vertu de brûler, sans luy ôter celle de luire par „ les yeux : douterons-nous que le Dieu souverain, à „ qui ce Philosophe donne le pouvoir d'empêcher que „ les choses qui ont pris naissance, ne perissent, & que

(8) Idem cap. XVIII. Illud dico, si dii minores, quibus inter animalia terrestria cætera, etiam hominem faciendum commisit Plato, potuerunt, sicut dicit, ab igne removere urendi qualitatem, lucendi relinquere, quæ per oculos emicaret, itáne Deo summo concedere dubitabimus, cujus ille voluntati potestatique ne moriantur concessit, quæ orta sint & tam diver[illegible], tam dissimilia, id est, corporea & incorporea sibimet connexa, nulla possint dissolutione sejungi, ut de carne hominis, cui donat immortalitatem, corruptionem auferat, naturam relinquat, congruentiam figuræ membrorumque detineat, detrahat ponderis tarditatem?

celles qui sont composées de parties aussi differentes « que le corps & l'esprit, ne se démentent, ne puisse « ôter la corruption & la pesanteur à la chair, qu'il « rendra immortelle, sans détruire sa nature, ni la « configuration de ses membres? «

On peut voir ce que le même saint Augustin ajoûte dans la troisiéme de ses homelies sur la Resurrection, contre les objections de ces Platoniciens, & dans son XXII. livre de la Cité de Dieu. Pour ce qui regarde cette erreur grossiere de Platon, qui enseignoit que le corps de l'homme & des animaux n'avoit pas été formé de Dieu, mais par les divinitez inferieures; il la réfute dans le XII. livre du même ouvrage (9).

(9) Idem l. XII. de Civit. cap. XXVI. Ita sane Plato minores & a summo Deo factos deos, effectores esse voluit animalium cæterorum, ut immortalem partem ab ipso sumerent, ipsi vero mortalem attexerent. Proinde animarum nostrarum eos curatores esse noluit, sed corporum. Unde quoniam Porphyrius propter animæ purgationem dicit omne corpus fugiendum, simulque cum suo Platone aliisque Platonicis sentit eos qui immoderate ac inhoneste vixerint, propter luendas pœnas ad corpora redire mortalia, Plato quidem etiam bestiarum, Porphyrius tantummodo ad hominum: sequitur eos, ut dicant deos istos, quos a nobis volunt quasi parentes & conditores nostros coli, nihil esse aliud quam fabros compedum carcerumque nostrorum, nec institutores, sed inclusores alligatoresque nostros ergastulis ærumnosis & gravissimis vinculis. Aut ergo desinant Platonici pœnas animarum ex istis corporibus comminari, aut eos nobis deos colendos non prædicent, quorum in nobis operationem ut quantum possumus, fugiamus & evadamus, hortantur, cum tamen sit utrumque falsissimum, &c. *Saint Cyrille réfute aussi cette erreur de Platon dans son second livre contre Julien, & fait voir que ce Philosophe n'a pû attribuer la formation de l'homme & des animaux aux divinitez inferieures, sans faire injure à Dieu, qu'il accuse par-là ou de paresse, ou de negligence des choses humaines, & sans ruiner entierement les fondemens du culte que les hommes luy doivent:* Τί γὰρ ὅλως καθ' ἑαυτὸν ἐννενοηκὼς ὁ τῶν ὅλων δημιουργὸς, ἑτέροις θεοῖς ἐνεχείρισε τὸ χρῆναι ποιεῖν περὶ τὴν τῶν τελῶν ἡμῶν δημιουργίαν; ὀκνήσας ἄρα, φαῖεν ἄν, ἢ λόγου τὰ καθ' ἡμᾶς ἀξιώσας οὐδενὸς, εἶεν δ' ἄν, ὥς γε οἶμαι, ταυτὶ τῆς ἀνωτάτω πασῶν

Mais je serois infini, si je voulois m'étendre sur toutes les erreurs de Platon & des Platoniciens, qui ont été réfutées par ce saint Docteur, & par les autres Peres de l'Eglise.

Retour perpetuel des mêmes personnes & des mêmes

Je ne puis neanmoins passer entierement sous silence celle que le même saint Augustin (1), après Origene (2), reprend en eux, & par laquelle ces

ὐσίας ἀλλότρια παντελῶς. εἰ γὰρ ἦν ἀγαθὸς ὁ δημιουργὸς, πῶς ἂν αὐτῷ καὶ ὄκνος ἐγγένοιτό τις περί τινος ὅλως; Et infra: Τιμᾶσθαι δὲ ἂν πρὸς ἡμῶν ἤθελεν Θεὸς, καὶ δι' ἐναγοῦς πολιτείας ἀποσημήνασθαι πρὸς αὐτὸν νοερῶς, ταῖς ἰδίαις ψυχαῖς τὸ αὐτοῦ κάλλος ἐγγράφοντας. εἶτα πῶς, εἰπέ μοι, ταυτὶ παρ' ἡμῶν αἰτεῖ, μονονουχὶ παραρρίψας ἡμᾶς ἑτέροις δημιουργοῖς, καὶ ἵν' οὕτως εἴπω, τῆς τοῖς ἄλλοις ἅπασι κτίσμασι δεδωρημένης αὐτουργίας ἀποστερῶν; προσνοεῖ δὲ ὅλως ἀνθ' ὅτου τῶν ἐπὶ τῆς γῆς, καίτοι κατά γε τῷ Πλάτωνι δοκοῦν, ἄθυρμα θεοῖς δοθέντων ἑτέροις;

(1) Idem August. l. XII. de Civit. cap. XIII. Hanc autem se Philosophi mundi hujus (Platonici) non aliter putaverunt posse, vel debere dissolvere, nisi ut circumitus temporum inducerent, quibus eadem semper fuisse renovata atque repetita in rerum natura, atque ita deinceps fore sine cessatione asseverarent volumina venientium prætereuntiumque seculorum; sive in mundo permanente isti circumitus fierent; sive certis intervallis oriens & occidens mundus, eadem semper quasi nova, ea quæ transacta & quæ ventura sunt exhiberet. A quo ludibrio prorsus immortalem animam, etiam cum sapientiam perceperit, liberare non possunt, euntem sine cessatione ad falsam beatitudinem, & ad veram miseriam sine cessatione redeuntem..... Absit autem a recta fide, ut his Salomonis verbis (quid est quod fuit? ipsum quod erit) illos circumitus significatos esse credamus, quibus illi putant sic eadem temporum temporaliumque rerum volumina repeti, ut, verbi gratia, sicut in isto seculo Plato Philosophus in urbe Atheniensi, in ea schola quæ Academia dicta est, discipulos docuit, ita per innumerabilia retro secula, multum prolixis quidem intervallis, sed tamen certis, & idem Plato, & eadem civitas, eademque schola, iidemque discipuli repetiti, & per innumerabilia deinde secula repetendi sint.

(2) Origenes l. v. contra Celsum: Καὶ τί με δεῖ καταλέγειν τὸ περὶ τῶν τοιούτων δόγμα τοῖς ἀπὸ τῆς στοᾶς πεφιλοσοφημένον, καὶ μὴ γελώμενον ὑπὸ Κέλσου, ἀλλὰ τάχα καὶ σεμνυνόμενον· ἐπεὶ δοκεῖ αὐτῷ ὁ Ζήνων τοῦ Ἰησοῦ εἶναι σοφώτερος; καὶ οἱ ἀπὸ Πυθαγόρου δὲ καὶ Πλάτωνος, εἰ καὶ δοκοῦσιν ἄφθαρτον τηρεῖν τὸν κόσμον, ἀλλὰ παραπλησίοις γε περιπίπτουσι. τῶν γὰρ ἀστέρων κατά τινας περιόδους τεταγμένας, τοὺς αὐτοὺς

Philosophes

Philoſophes prétendoient, que ſuivant certaines révolutions des aſtres, toutes choſes retournoient abſolument, & ſe trouvoient dans le même état & dans la même ſituation où elles avoient été autrefois : Qu'ainſi il étoit neceſſaire que les aſtres ſe trouvant au même point où ils s'étoient trouvez du temps de Socrate, le même Socrate revînt au monde, qu'il fît toutes les mêmes actions qu'il avoit faites, qu'il ſouffrît les mêmes accuſations d'Anytus & de Melitus, & qu'il fût encore condamné par les mêmes Juges ; & que comme Platon avoit enſeigné la Philoſophie dans une école d'Athenes, appellée l'Aca-

évenemens, enſeigné par Platon, & réfuté par Origene & par S. Auguſtin.

σχηματισμοὺς καὶ σχέσεις πρὸς ἀλλήλους λαμβανόντων, πάντα τὰ ἐπὶ γῆς ὁμοίως ἔχειν φασί τινες ὅτε τὸ αὐτὸ σχῆμα τῆς σχέσεως τῶν ἀστέρων περιέχει ὁ κόσμος. ἀνάγκη τοίνυν κατὰ τοῦτον τὸν λόγον, τῶν ἀστέρων ἐκ μακρᾶς περιόδου ἐλθόντων ἐπὶ τὴν αὐτὴν σχέσιν πρὸς ἀλλήλους, ὁποίαν εἶχον ἐπὶ Σωκράτους, πάλιν Σωκράτη γενέσθαι ἐκ τῶν αὐτῶν, καὶ τὰ αὐτὰ παθεῖν, κατηγορούμενον ὑπὸ Ἀνύτου καὶ Μελίτου, καὶ καταδικαζόμενον ὑπὸ τῆς ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῆς. *Quoy qu'Origene condamne icy aſſez clairement cette folle imagination des Platoniciens, il a été neanmoins accuſé d'avoir donné dans une erreur à peu près ſemblable. Voyez ſaint Jerôme dans ſa lettre* ad Avitum. *Il paroît même que c'eſt d'Origene que parle ſaint Auguſtin dans le chapitre que je viens de citer, lorſqu'il dit :* Nam quidam & illud quod legitur in libro Salomonis, qui vocatur Eccleſiaſtes : Quid eſt quod fuit ? ipſum quod erit. Et quid eſt quod factum eſt ? ipſum quod fiet..... propter hos circuitus in eadem redeuntes & in eadem cuncta revocantes dictum intelligi volunt, quod ille (Salomon) aut de his rebus dixit, de quibus ſuperius loquebatur, hoc eſt, de generationibus aliis euntibus, aliis venientibus, de Solis anfractibus, de torrentium lapſibus, aut certe de omnium rerum generibus quæ oriuntur atque occidunt. *Il eſt vray neanmoins qu'Origene, ſelon le témoignage même de ſaint Jerôme, ne donnoit ce qu'il diſoit ſur ce ſujet dans le livre des Principes, que comme des doutes & des ſoupçons. Quoy qu'il en ſoit, c'étoit là une de ces idées d'Origene, dont il s'étoit trop rempli dans la lecture des Philoſophes profanes, & que l'Egliſe a toûjours condamnées en luy ; voicy comme ſaint Jerôme en parle dans le même endroit :* Cum hæc dicat, nonne manifeſtiſſime gentium ſequitur errorem, & philoſophorum deliramenta ſimplicitati ingerit Chriſtianæ ?

demie, il devoit encore l'y enseigner avec toutes les mêmes circonstances, comme il avoit déja fait une infinité de fois dans cette multitude infinie de siecles qui avoient précédé. Sur quoy S. Augustin (3), qui traite cette opinion d'extravagante, telle qu'elle
» est, ajoûte que ce qui est dit dans le Pseaume : Que
» les impies vont en tournant dans des circuits ; con-
» vient parfaitement aux Platoniciens ; non parce qu'ils
» doivent repasser par tous ces circuits & ces differen-
» tes revolutions qu'ils s'imaginent ; mais parce qu'ils
» s'égarent dans un circuit & un labyrinthe d'erreurs.

Voilà quelques-unes des erreurs principales que les SS. Peres ont combattuës dans la Physique universelle de Platon, soit celle qui regarde les substances spirituelles, soit celle qui traite des principes des corps naturels. Je n'ajoûteray rien icy de ce qu'ils ont pensé de sa Physique particuliere : on a pû voir dans la premiere & la seconde partie de cet ouvrage le mépris qu'ils en ont fait.

Ch. XIII. *Erreurs de Platon sur la*

PASSONS DONC à sa Morale, & voyons ce que les Peres en ont dit. Mais que peut-on atten-

(3) Augus. loco supra citato : Satis autem istis existimo convenire quod sequitur : In circumitu impii ambulant, non quia per circulos quos opinantur, eorum vita est recursura, sed quia modo talis est erroris eorum via, id est, falsa doctrina. *On voit par tout ce que que nous avons rapporté jusqu'à present de saint Augustin contre les Platoniciens, qu'il est celuy de tous les Peres de l'Eglise, qui ait combattu ces Philosophes avec le plus de force & le plus d'étenduë. Des dix premiers livres de la Cité de Dieu, il y en a cinq qui sont entierement & directement contre eux. Il les combat encore perpetuellement dans les suivans, & dans un grand nombre de ses autres ouvrages. Si on est Lutherien pour avoir réfuté Luther, Socinien pour avoir combattu Socin, payen pour avoir renversé de fond en comble le Paganisme, il n'y a nul doute que saint Augustin n'ait été un grand Platonicien.*

dre (4) en matiere de Morale, d'un Philosophe qui n'a point sçu en quoy consistoit la veritable béatitude, & qui n'a eu que les idées les plus folles & les plus extravagantes touchant le bonheur ou le malheur éternel de l'ame? Que peut-on attendre d'un homme, qui n'a point connu le peché originel, ni ses funestes effets; & qui dans cette ignorance établit la perfection & l'essence de sa morale à vivre conformément à la nature? Que peut-on attendre d'un payen, qui, s'il a connu Dieu, ne l'a point glorifié comme Dieu, mais qui s'égarant pitoyablement dans ses vains raisonnemens & dans sa con-

Morale, refutées par les SS Peres. Platon en a ignoré profondément tous les principes.

(4) *Saint Eucher s'exprime à peu près de la même maniere, en parlant en general de tous les Philosophes. Ses paroles m'ont paru si belles, que je ne feray point de difficulté de les rapporter icy telles que je les ay trouvé traduites. Elles sont tirées de sa lettre à Valerien.* « *Vous connoîtrez en peu de temps, dit ce grand homme, combien les maximes* « *de nôtre Religion meritent d'être préferées à toutes les connoissances* « *des Philosophes. Car dans tous leurs dogmes il n'y a qu'une ombre de* « *vertu, ou qu'une fausse sagesse : mais dans la Morale & la loy du* « *Christianisme vous n'y trouverez qu'une justice consommée, qu'une ve-* « *rité toute solide. De sorte que l'on peut dire veritablement, que ces* « *sages Payens ont eu seulement le nom de Philosophes, mais que les* « *Chrétiens en ont l'esprit, les sentimens & la vie. Quels préceptes &* « *quelles regles de bien vivre ces hommes-là peuvent-ils donner, puis-* « *qu'ils ignorent les principes essentiels de la bonne vie, & qu'ils ne con-* « *noissent point la fin pour laquelle on doit agir? N'ayant point la con-* « *noissance de Dieu, & s'éloignant de la voye de la justice aussi-tôt qu'ils* « *commencent d'y vouloir entrer, & dès les commencemens & les pre-* « *miers principes de leur Morale, il est necessaire que dans la suite ils* « *soient toûjours dans l'erreur & l'égarement. D'où il arrive par une* « *consequence infaillible, que la fin de toute leur Philosophie n'est que* « *vanité, & que leur plus raisonnable sagesse ne se termine qu'à une* « *vaine ostentation. S'ils donnent quelques enseignemens loüables &* « *justes, c'est avec un esprit de présomption & d'orgüeil, & pour se* « *faire estimer & loüer eux-mêmes, &c. Nous avons déja vû, & nous* « *verrons encore dans la suite, que les autres Peres de l'Eglise plus anciens ont parlé de la même maniere de Platon & de sa Philosophie.*

duite, a transferé l'honneur dû au seul veritable Dieu, à une foule innombrable de fausses divinitez? Que peut-on enfin attendre d'un Philosophe, que Dieu, à cause de cette impieté, a livré à un sens reprouvé; dont le cœur insensé a été couvert de tenebres; qui se disant sage est devenu fou; & qui a donné les marques les plus honteuses de cette folie, de cet aveuglement & de ce sens reprouvé, par les loix infames & les maximes détestables dont il a rempli sa morale?

Les erreurs de Platon en matiere de morale sont si étranges & si infames, qu'on ne peut pas les exposer sans blesser la pudeur.

Il n'y a point de Chrétien, il n'y a point d'homme, pour peu de pudeur qu'il luy reste, qui puisse en soûtenir le détail ou l'exposition; ce qui fait voir, dit saint Jean Chrysostome (5), que tout y est diabolique, & contraire à la nature. J'ay honte moy-même d'y penser, & encore plus d'être obligé d'en parler; mais la necessité où je me trouve de défendre les SS. Peres, & de faire connoître leurs sentimens, ne me permet pas de passer entierement sous silence, comme je le souhaiterois, ce qu'ils n'ont point fait difficulté de rapporter, & ce qu'ils ont combattu avec le plus de zele & d'ardeur. Pour sortir

(5) Chrysost. hom. in Matth. Οὐ καθάπερ Πλάτων ὁ τὴν καταγέλαστον ἐκείνην πολιτείαν συνθεὶς, καὶ Ζήνων, καὶ εἴ τις ἕτερος πολιτείαν συνέγραψεν, ἢ νόμους συνέθηκε, καὶ γὰρ αὐτόθεν ἅπαντες ἐδείκνυον τοῦτο, ὅτι πνεῦμα πονηρὸν καὶ δαίμων τις ἄγριος πολεμῶν ἡμῶν τῇ φύσει, καὶ σωφροσύνης ἐχθρὸς, καὶ εὐταξίας πολέμιος, πάντα ἄνω καὶ κάτω ποιῶν, ἐνήχησεν αὐτῶν τῇ ψυχῇ. ὅταν γὰρ κοινὰς πᾶσι τὰς γυναῖκας ποιῶσι, καὶ παρθένους γυμνώσαντες ἐπὶ τῆς παλαίστρας ἄγωσιν ἐπὶ θέαν ἀνθρώπων, καὶ λαθραίους κατασκευάζωσι γάμους, πάντα ὁμοῦ πράγματα μιγνύντες καὶ συνταράττοντες, καὶ τοὺς ὅρους τῆς φύσεως ἀνατρέποντες, τί ἕτερόν ἐστιν εἰπεῖν; ὅτι γὰρ δαιμόνων ἐκεῖνα ἅπαντα εὑρήματα, καὶ παρὰ φύσιν τὰ λεγόμενα, καὶ αὐτὴ μαρτυρήσειεν ἂν ἡμῖν ἡ φύσις, οὐκ ἀνεχομένη τῶν εἰρημένων.

neanmoins le plus vîte que je pourray d'un si mauvais pas, & respecter autant que je le dois, la pudeur & la vertu; je ne feray qu'exposer simplement la censure que fait le saint & sçavant Theodoret de ces égaremens étranges de Platon, en retranchant tout le reste.

Abregé de la Censure que Theodoret en a faite. Ce qu'il dit sur les exercices indécens que Platon prescrit aux femmes.

Cet ancien & illustre Evêque, pour montrer combien la plûpart des loix que Platon établit dans sa Republique sont insensées, & combien elles sont opposées à la pureté & à la sainteté de celles du Christianisme; commence d'abord (6) par les exercices indécens, que ce Philosophe prescrit aux fem-

(6) Theodoret. serm. IX. ad Græcos. Πλάτων δὲ τῶν φιλοσόφων ὁ ἄριστος, νόμους γεγραφὼς, οὐδὲ Ἀθηναίους ἔπεισε τοὺς οἰκείους πολίτας, κατὰ τὰς τούτου ὑποθήκας τὴν πολιτείαν ῥυθμίσαι. καὶ μάλα γε εἰκότως. μάλα γάρ εἰσι καταγέλαστοι. καὶ ἵνα μή τις ὑπολάβῃ με συκοφαντεῖν τὸν φιλόσοφον, ἀκούσατε, ὦ ἄνδρες, ὧν ἐκεῖνος νομοθέτηκε. κελεύσας γὰρ καὶ τὰς γυναῖκας οὐ μόνον τὰς νέας, ἀλλὰ καὶ τὰς γεγηρακυίας γυμνάζεσθαι. εἶτα γελῶντας τοὺς προσδιαλεγομένους ἰδὼν ὑπολαβὼν ἔφη.... *Theodoret produit ensuite deux passages de Platon, qui contiennent ces exercices indécens que ce Philosophe prescrit aux femmes; aprés quoy il ajoûte:* Καὶ τίς οὐκ ἂν εἰκότως τούτων ἀκούων γελάσειεν; ἡ μὲν γὰρ φύσις ἀπένειμεν ἑκατέρῳ γένει τὰ πρόσφορα· γυναιξὶ μὲν ταλασίαν, ἀνδράσι δὲ γεωργίαν καὶ πολεμικὴν ἐμπειρίαν. ταύτῃ γὰρ δήπου τῇ διαιρέσει καὶ Ὅμηρος κέχρηται. πεποίηκε γὰρ ἐν τοῖς ἔπεσι τῇ Ἀνδρομάχῃ τὸν Ἕκτορα λέγοντα·

Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα, τὰ σαυτῆς ἔργα κόμιζε,
Ἱστόν τ' ἠλακάτην τ'· καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε
Ἔργον ἐποίχεσθαι, πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει.

ὁ δὲ φιλόσοφος, οὐδὲ τῶν ποιητῶν δέχεται διαίρεσιν· ἀλλὰ καὶ γυμνάζεσθαι τὰς γυναῖκας γυμνὰς καὶ ἱππεύειν ἐκέλευσε. *Saint Jean Chrysostome dit fort agreablement sur le même sujet:* Ἀλλ' ὁ κορυφαῖος τῶν φιλοσόφων, ὡς ἐδόκει, καὶ ὅπλα ταῖς γυναιξὶ περιτίθησι, καὶ κράνη, καὶ κνημῖδας, &c. *Et Lactance:* Quoniam videbat (Plato) in cæteris animalibus officia marium fœminarumque non esse divisa, existimavit oportere & mulieres militare, & consiliis publicis interesse, magistratus gerere, Itaque his arma & equos assignavit; consequens est ut lanam & telam viris, & infantium gestationes. Nec vidit impossibilia esse, quæ diceret, ex eo quod adhuc in orbe terræ, neque tam stulta, neque tam vana ulla gens extiterit, quæ hoc modo viveret.

duite, a transferé l'honneur dû au seul veritable Dieu, à une foule innombrable de fausses divinitez? Que peut-on enfin attendre d'un Philosophe, que Dieu, à cause de cette impieté, a livré à un sens reprouvé; dont le cœur insensé a été couvert de tenebres; qui se disant sage est devenu fou; & qui a donné les marques les plus honteuses de cette folie, de cet aveuglement & de ce sens reprouvé, par les loix infames & les maximes déteﬆables dont il a rempli sa morale?

Les erreurs de Platon en matiere de morale sont si étranges & si infames, qu'on ne peut pas les exposer sans blesser la pudeur.

Il n'y a point de Chrétien, il n'y a point d'homme, pour peu de pudeur qu'il luy reste, qui puisse en soûtenir le détail ou l'exposition; ce qui fait voir, dit saint Jean Chrysostome (5), que tout y est diabolique, & contraire à la nature. J'ay honte moy-même d'y penser, & encore plus d'être obligé d'en parler; mais la necessité où je me trouve de défendre les SS. Peres, & de faire connoître leurs sentimens, ne me permet pas de passer entierement sous silence, comme je le souhaiterois, ce qu'ils n'ont point fait difficulté de rapporter, & ce qu'ils ont combattu avec le plus de zele & d'ardeur. Pour sortir

(5) Chrysost. hom. in Matth. Οὐ καθάπερ Πλάτων ὁ τὴν καταγέλαστον ἐκείνην πολιτείαν συνθεὶς, καὶ Ζήνων, καὶ εἴ τις ἕτερος πολιτείαν συνέγραψεν, ἢ νόμους συνέθηκε, καὶ γὰρ αὐτόθεν ἅπαντες ἐδείκνυντο δῆλοι, ὅτι πνεῦμα πονηρὸν καὶ δαίμων τις ἄγριος πολεμῶν ἡμῶν τῇ φύσει, καὶ σωφροσύνης ἐχθρὸς, καὶ εὐταξίας πολέμιος, πάντα ἄνω καὶ κάτω ποιῶν, ἐνήχησεν αὐτῶν τῇ ψυχῇ. ὅταν γὰρ κοινὰς πᾶσι τὰς γυναῖκας ποιῶσι, καὶ παρθένους γυμνώσαντες ἐπὶ τῆς παλαίστρας ἄγωσιν ἐπὶ θέαν ἀνθρώπων, καὶ λαθραίους κατασκευάζωσι γάμους, πάντα ὁμοῦ πράγματα μιγνύντες καὶ συνταράττοντες, καὶ τοὺς ὅρους τῆς φύσεως ἀνατρέποντες, τί ἕτερόν ἐστιν εἰπεῖν; ὅτι γὰρ δαιμόνων ἐκεῖνα ἅπαντα εὑρήματα, καὶ παρὰ φύσιν τὰ λεγόμενα, καὶ αὐτὴ μαρτυρήσειεν ἂν ἡμῖν ἡ φύσις, οὐκ ἀνεχομένη τῶν εἰρημένων.

neanmoins le plus vîte que je pourray d'un si mauvais pas, & respecter autant que je le dois, la pudeur & la vertu ; je ne feray qu'exposer simplement la censure que fait le saint & sçavant Theodoret de ces égaremens étranges de Platon, en retranchant tout le reste.

Abregé de la Censure que Theodoret en a faite. Ce qu'il dit sur les exercices indécens que Platon prescrit aux femmes.

Cet ancien & illustre Evêque, pour montrer combien la plûpart des loix que Platon établit dans sa Republique sont insensées, & combien elles sont opposées à la pureté & à la sainteté de celles du Christianisme ; commence d'abord (6) par les exercices indécens, que ce Philosophe prescrit aux fem-

(6) Theodoret. serm. IX. ad Græcos. Πλάτων δὲ τῶν φιλοσόφων ὁ ἄριστος, νόμους γεγραφὼς, οὐδὲ Ἀθηναίους ἔπεισε τοὺς οἰκείους πολίτας, καὶ τὰς τούτων ὑποθήκας τὴν πολιτείαν ἐνθυμίσαι. καὶ μάλα γε εἰκότως. μάλα γάρ εἰσι καταγέλαστοι. καὶ ἵνα μή τις ὑπολάβῃ με συκοφαντεῖν τὸν φιλόσοφον, ἀκούσατε, ὦ ἄνδρες, ὧν ἐκεῖνος νομοθέτηκε. κελεύσας γὰρ καὶ τὰς γυναῖκας οὐ μόνον τὰς νέας, ἀλλὰ καὶ τὰς γεγηρακυίας γυμνάζεσθαι, εἶτα γελῶντας τοὺς προσδιαλεγομένους ἰδὼν ὑπολαβὼν ἔφη.... *Theodoret produit ensuite deux passages de Platon, qui contiennent ces exercices indécens que ce Philosophe prescrit aux femmes ; après quoy il ajoûte :* Καὶ τίς οὐκ ἂν εἰκότως τούτων ἀκούων γελάσειεν ; ἡ μὲν γὰρ φύσις ἀπένειμεν ἑκατέρῳ γένει τὰ πρόσφορα· γυναιξὶ μὲν ταλασίαν, ἀνδράσι δὲ γεωργίαν καὶ πολεμικὴν ἐμπειρίαν. ταύτῃ γὰρ δήπου τῇ διαιρέσει καὶ Ὅμηρος κέχρηται. πεποίηκε γὰρ ἐν τοῖς ἔπεσι τῇ Ἀνδρομάχῃ τὸν Ἕκτορα λέγοντα·

Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰοῦσα, τὰ σαυτῆς ἔργα κόμιζε,
Ἱστόν τ' ἠλακάτην τ'· ἠδ' ἀμφιπόλοισι κέλευε
Ἔργον ἐποίχεσθαι, πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει.

ὁ δὲ φιλόσοφος, οὐδὲ τῶν ποιητῶν ἔγνω διαίρεσιν· ἀλλὰ καὶ γυμνάζεσθαι τὰς γυναῖκας γυμνὰς καὶ ἱππεύειν ἐκέλευσε. *Saint Jean Chrysostome dit fort agreablement sur le même sujet :* Ἀλλ' ὁ κορυφαῖος τῶν φιλοσόφων, ὡς ἐδόκει, καὶ ὅπλα ταῖς γυναιξὶ περιτίθησι, καὶ κράνη, καὶ κνημῖδας, &c. *Et Lactance :* Quoniam videbat (Plato) in cæteris animalibus officia marium fœminarumque non esse divisa, existimavit oportere & mulieres militare, & consiliis publicis interesse, magistratus gerere. Itaque his arma & equos assignavit ; consequens est ut lanam & telam viris, & infantium gestationes. Nec vidit impossibilia esse, quæ diceret, ex eo quod adhuc in orbe terræ, neque tam stulta, neque tam vana ulla gens extiterit, quæ hoc modo viveret.

mes. Sur quoy il luy reproche d'avoir ignoré la difference que la nature a mise entre les deux sexes, & le partage qu'elle a assigné à chacun d'eux, des exercices & des occupations qui luy sont convenables. Il le renvoye à Homere pour l'apprendre, & il luy fait confusion, d'avoir confondu ridiculement ce que ce Poëte a sçû parfaitement bien distinguer.

Sur les nuditez qu'il autorise.

Il releve ensuite (7) une autre loy du même Philosophe, encore plus contraire à la bienséance & à la pudeur; & il l'accuse de dépoüiller par-là les femmes de la vertu la plus convenable à leur sexe, & de leur enseigner ouvertement l'impudence. Il le confond par la sage réponse d'une Princesse, dont l'Histoire ancienne parle avec éloge, & qui assuroit qu'une femme ne pouvoit quitter ses habits, sans renoncer en même temps à toute pudeur.

Sur les loix

Theodoret passe de-là (8) à un autre excès de

(7) Idem Theodoret. ibid. Καὶ τὰ ἑξῆς δὲ ξυνομολογεῖ τοῖς προτέροις. λέγει δὲ οὕτως· τὴν δὲ τοῦ τῶν γάμων χρόνου ξυμμετρίαν διασκοπῶν κρινέτω, γυμνοὺς μὲν τοὺς ἄῤῥενας, γυμνὰς δὲ ὀμφαλοῦ μέχρι θεώμενος τὰς γυναῖκας. ὁ δὲ ταῦτα νομοθετῶν, οὐδὲ τῶν τῆς Κανδαύλου γυναικὸς λόγων ἐμνήσθη. ἐκείνη γάρ τοι τοῦ ἀνδρὸς γυμνὸν οἱ δεῖξαι τὸ σῶμα κελεύσαντος, μάλα ἔφη σωφρόνως, ὅτι ἀποδυομένη τὸν χιτῶνα, ξυναποδύεται καὶ τὴν αἰδῶ ἡ γυνή. τοιγαροῦν ὁ φιλόσοφος τὰς νυμφευομένας γυμνοῖ τῆς αἰδοῦς καὶ ἀναίδειαν ἐκδιδάσκει.

(8) Idem ibid. Κἀν τῷ δεκάτῳ δὲ τῶν Νόμων τὰ παραπλήσια γέγραφεν (ὁ Πλάτων.) τῆς γὰρ τοιαύτης, φησὶ, σπουδῆς ἕνεκα, χρὴ καὶ τὰς παιδείας ποιεῖσθαι. χορεύοντάς τε καὶ χορευούσας, κόρους τε καὶ κόρας, καὶ ἅμα δὴ θεωροῦντας καὶ θεωρουμένους..... Ἐγὼ δὲ τὴν μὲν ἐντεῦθεν φυομένην λώβην ὁρῶ, κέρδος δὲ οὐδὲν ξυνὸν ταύτῃ φυόμενον. οὐ γάρ που μόνον εἰς ἀναίδειαν ἐπαιδοτριβοῦντο γυμνούμεναι καὶ γυμνουμένους ἄνδρας θεώμεναι, ἀλλὰ καὶ πολλὰς ἀλλήλοις ἀφορμὰς προὐξένουν ἀκολασίας. τῶν γὰρ δὴ γυμνῶν σωμάτων ἡ θεωρία καὶ τοὺς ἄνδρας καὶ τὰς γυναῖκας εἰς ἔρωτας ἐκτόπους ἠρέθιζεν. ἀλλ' ἵνα μὴ παντελῶς τὴν ἐκ τῶνδε νόμων φυομένην ἀπογυμνοῦντες βλάβην, λοιδορεῖσθαι τῷ φιλοσόφῳ δόξωμεν, ἐῶ ἐλέγχειν, ἐπὶ τοὺς παγκάλους τῶν γάμων μεταβῶμεν νόμους, μετρίους τοὺς ἐλέγχους ποιούμενοι.

Platon encore plus grand & plus indigne ; & il fait voir, qu'il ne peut être que la source d'une infinité de desordres & de crimes honteux. Mais, dit-il, comme « nous pourrions sembler vouloir insulter à ce Philo- « sophe, plûtôt que le reprendre de ses erreurs, si « nous exposions toutes les suites pernicieuses de ses « loix ; passons à celles qu'il a établies touchant les « mariages, & contentons-nous d'en faire une censure « moderée. Ensuite (9) après avoir exposé le dogme « insensé de Platon sur la communauté des femmes & des enfans, & l'avoir prouvé par les passages les plus clairs & les plus indubitables de ce Philosophe ; il dit : Qu'il admire l'impudence de ceux qui ont voulu « donner une interpretation favorable à ces passages, « comme si ce Philosophe n'avoit prétendu établir « qu'une union & une amitié honnête. Pour les con- « fondre, il leur remet devant les yeux les paroles expresses de Platon, qui mettent en évidence toute la turpitude & l'infamie de son dogme. Mais c'est, « ajoûte-t'il, que ces gens rougissant de cet égarement « honteux de leur maître, ils ont voulu le cacher ; sans « faire attention à ce qu'il dit luy-même, que si nôtre « ami nous est cher, la verité doit nous l'être encore « davantage. «

que Platon a établies pour les mariages.

Sur la communauté insensée qu'il ordonne.

C'est-là tout ce que Theodoret dit contre cette

(9) Idem infra : Ὅτι μὲν οὖν ὁ φιλόσοφος κοινὰς εἶναι τὰς γυναῖκας ἐκέλευσε, μακρῶν οὐ δεῖ λόγων εἰς ἔλεγχον. αὐτὸς γάρ τοι διαῤῥήδην νενομοθέτηκε. Κοινῇ γὰρ, ἔφη, οἰκοῦντες, καὶ κοινῇ ἑστιώμενοι, καὶ γυμναζόμενοι ὑπὸ τῆς ἐμφύτου ἐπιθυμίας πρὸς τὴν ἀλλήλων μῖξιν ἀχθήσονται. . . . . Ἐγὼ δὲ τῶν νῦν τὰ Πλάτωνος ἑρμηνεύειν ἐθελόντων, μᾶλλον δὲ παρερμηνεύειν πειρωμένων, θαυμάζω τὴν ἀναίδειαν. φασὶ γὰρ αὐτὸν μὴ ξυνουσίαν νομοθετῆσαι κοινὴν, ἀλλὰ φιλικὴν κοινωνίαν· καὶ οὐκ ἀκούουσι λέγοντος. . . . . ἀλλ' ἴσως ἐρυθριῶντες ἐπὶ τοῖς καταγελάστοις τοῦ

Ce que saint Jean Chrysostome & Lactance erreur de Platon ; mais saint Jean Chrysostome (1) & Lactance (2) ne la traitent pas si doucement. Le

φιλοσόφου νόμοις, ξυγκαλύπτειν πειρῶνται τοῦ διδασκάλου τὴν ἁμαρτάδα. ἀλλ' ἔδει γε τῶν ἐκείνου λόγων ἀναμνησθῆναι· ὅτι φίλος μὲν ὁ ἀνήρ, φίλη δὲ ἡ ἀλήθεια· ἀμφοῖν δὲ ὄντοιν φίλοιν, φίλτερον ἡ ἀλήθεια.

(1) Chrysost. hom. II. in Joan. loco supra relato. Item hom. I. in Matth. loco pariter supra descripto.

(2) Lactant. l. III. Divin. Instit. cap. XXI & XXII. Quo ergo illum (Platonem) communitas ista perduxit ? Matrimonia quoque, inquit, communia esse debebunt : scilicet ut ad eandem mulierem multi viri tanquam canes confluant, & is utique obtineat, qui viribus vicerit. Aut si sapientes sunt, ut philosophi, expectent ut vicibus tanquam lupanar habeant. O miram Platonis æquitatem ! Ubi est igitur virtus castitatis ? ubi fides conjugalis ? quæ si tollas, omnis justitia sublata est. At idem dixit beatas civitates futuras fuisse, si aut philosophi regnarent, aut reges philosopharentur. Huic ergo tam justo, tam æquo viro regnum dares, qui aliis sustulisset sua, aliis condonasset aliena ? prostituisset pudicitiam mulierum ? quæ nullus unquam non modo rex, sed ne tyrannus quidem fecit. Quam vero intulit rationem turpissimi hujus consilii ? Sic inquit : Civitas concors erit, & mutui amoris constricta vinculis, si omnes omnium fuerint & mariti, & patres, & uxores, & liberi. Quæ ista confusio generis humani est ? Quomodo servari potest charitas, ubi nihil est certum quod ametur ? &c. Et cap. XXII. Rerum proprietas & vitiorum & virtutum materiam continet : communitas autem nihil aliud quam vitiorum licentiam. Nam vere qui multas mulieres habent, nihil aliud dici possunt quam luxuriosi & nepotes. Item mulieres quæ a multis habentur, non utique adulteræ, quia certum matrimonium nullum est, sed prostitutæ ac meretrices sint necesse est. Redegit ergo humanam vitam ad similitudinem, non dico mutorum, sed pecudum ac belluarum. Nam volucres pene omnes faciunt matrimonia, & paria junguntur, & nidos suos tanquam genitales totos concordi mente defendunt, & fœtus suos, quia certi sunt, amant, & si alienos objeceris, abigunt. At homo sapiens contra morem hominum contraque naturam stultiora sibi quæ sequeretur elegit. *Theophile d'Antioche s'éleve avec encore plus de force contre cet égarement de Platon ; car après avoir exposé quelques sentimens des Stoïciens, qui n'étoient pas moins détestables, voicy comme il parle :* Ὢ τῆς ἀθέου διδασκαλίας τῶν τὰ τοιαῦτα ἀναγραψάντων, μᾶλλον δὲ διδαξάντων. ὢ τῆς ἀσεβείας καὶ ἀθεότητος αὐτῶν· ὢ τῆς ἀγχινοίας τῶν οὕτως ἀκριβῶς φιλοσοφησάντων, καὶ φιλοσοφίαν ἐπαγγελλομένων. οἱ γὰρ ταῦτα δογματίσαντες τὸν κόσμον ἀσεβείας ἐνέπλησαν ; καὶ γὰρ περὶ ἀθεμίτου πράξεως σχεδὸν πᾶσιν συμπεφώνηκεν, τοῖς περὶ τὸν χορὸν τῆς φιλοσοφίας πεπλανημένοις. καὶ πρῶτός γε Πλάτων ὁ δοκῶν ἐν αὐτοῖς σεμνότερον

premier

premier avec cette admirable éloquence, qu'il ne fait jamais à mon gré briller avec plus d'éclat, que lorſqu'il entreprend de confondre les Philoſophes payens, & de faire connoître l'excellence toute divine du Chriſtianiſme. Saint Jean Chryſoſtome, dis-je, fait voir que ce dogme de Platon ſurpaſſe en extravagance tout ce que l'on peut s'imaginer de plus fou & de plus inſenſé: Que les Poëtes dans la licence effrenée de leurs fables, n'ont jamais rien avancé de ſi infame: Que ce Philoſophe en établiſſant cette loy, n'a eu devant les yeux que le brutal emportement des bêtes les plus impudentes; & qu'enfin une erreur ſi monſtrueuſe, qui renverſe de fond en comble tout ce qu'il y a de plus inviolable & de plus ſacré, n'a pû luy être ſuggerée que par le demon.

tance diſent ſur le même ſujet.

Lactance montre pareillement que ce dogme de Platon eſt la ſource de tous les crimes, & le renverſement de toutes les vertus: Qu'il deshonore également les deux ſexes; & qu'il réduit les hommes à la condition des bêtes les plus brutes: Qu'il eſt honteux qu'un Philoſophe ait pû donner dans un tel excés condamné par la raiſon & par la nature même: Qu'en effet la plûpart des animaux inſtruits par la nature tiennent une conduite beaucoup plus raiſonnable, que celle que Platon preſcrit dans ſa Republique.

πεφιλοσοφηκέναι, διαῤῥήδην ἐν τῇ πρώτῃ βίβλῳ τῶν πολιτειῶν ἐπιγεγραμμένῃ, τρόπῳ τινὶ νομοθετεῖν χρῆναι εἶναι. κοινὰς ἁπάντων τὰς γυναῖκας, χρώμενος παραδείγματι τοῦ Διὸς καὶ Κρητῶν νομοθέτῃ, ὅπως διὰ περιφανείας παιδοποιΐα πολλὴ γίνεται ἐκ τῶν τοιούτων, καὶ ὡς δῆθεν τοὺς λυπουμένους διὰ τοιούτων ὁμιλιῶν, χρῆναι παραμυθεῖσθαι.

Egarement de Platon encore plus étranges & plus inouis.

Mais revenons à Theodoret que nous avons choisi pour nôtre guide au milieu de ces égaremens de Platon. A ceux qu'il a déja exposez, il en ajoûte encore deux autres, qu'il juge dignes (3) non pas de risée, comme les précedens; mais de larmes, & même du feu, auquel on devroit, selon luy, condamner les livres de ce Philosophe où ils se trouvent. En effet

(3) Theodoretus serm. IX. ad Græcos, pag. 618. tom. IV. edit. Græco-lat. Paris. Τὰ δὲ ἑξῆς, οὐ γέλωτος, ἀλλὰ καὶ θρήνων ἄξια, καὶ πυρὸς τοὺς παγκάλους ἀναλίσκοντος νόμους. λέγει γὰρ ταῦτα· Ὅταν δὲ αἱ γυναῖκες, οἵ τε ἄνδρες τοῦ γεννᾶν ἐκβῶσι τὴν ἡλικίαν, ἀφήσομέν που ἐλευθέρους αὐτοὺς ξυγγίγνεσθαι, ὡς ἂν ἐθέλωσι· διακελευσάμενοι προθυμεῖσθαι μάλιστα, μὴ εἰς φῶς ἐκφέρειν κύημα μηδέν. ἐὰν δέ τις βιάσηται, οὕτω τιθέναι, ὡς οὐκ οὔσης τροφῆς τῷ τοιούτῳ. Τίς Σκύθης ἢ Φάλαρις τοιαῦτα νενομοθέτηκε; τίς δὲ τοιαύτας μιαιφονίας, ὡς οὗτός γε δρᾶν, τετόλμηκε πώποτε; διακελευσάμενος γὰρ μὴ ἐκφέρειν εἰς φῶς, ἀμβλωθριδίοις δήπου διαφθείρειν φαρμάκοις τὰ βρέφη παρεγγυᾷ· τὰ δέ γε καὶ τοῦ δηλητηρίου φαρμάκου περιγενόμενα καὶ τικτόμενα, οὕτω τιθέναι, ὡς μηδὲ τῆς τυχούσης ἀπολαῦσαι κηδεμονίας, ἀλλ' ἢ λιμῷ ἢ κρυμῷ διαφθαρῆναι, ἢ θηρίων γενέσθαι βοράν. ποίαν ταῦτα ὠμότητος ὑπερβολὴν καταλείπει; τοιαῦτα μὲν δὴ περὶ γάμου καὶ παιδοποιΐας ἐνομοθέτησεν. ὁποῖα δὲ καὶ περὶ τῆς ἄλλης ἀκολασίας διέξεισιν εὐπετὲς τῷ βουλομένῳ καταμαθεῖν. τοὺς γὰρ παρὰ τὴν φύσιν ἀσελγεῖν ἀσπαζομένους, καὶ τῇδε μακαρίους ὑπείληφε, καὶ ἐκδημήσαντας ἐντεῦθεν, εὐδαίμονας ἔσεσθαι εἴρηκεν. οὐ μικρὸν γάρ, φασιν, ἆθλον τῆς ἐρωτικῆς φέρονται..... τούτοις δὲ ἐπιλέγει ταῦτα· Ὦ παῖ, καὶ οὕτω σοι θεῖα δωρήσεται ἡ παρ' ἐραστοῦ φιλία. Καὶ ταῦτα οὐ περὶ τῶν σωφρόνως, ἀλλὰ περὶ τῶν ἀκολάστως ἐρώντων ἔφη· καὶ ῥᾴδιον ἐκ τῶν ἐκείνου διαλόγων ταῦτα μαθεῖν. τοῦτον δὲ νόμον οὔτε Νέρων ὁ Ῥωμαίων αἴσχιστος βασιλεύς, οὔτε Σαρδανάπαλος ὁ Ἀσσύριος, ὁ ἐν ἡδοναῖς καὶ τρυφαῖς διαβόητος, οὔτε ἔγραψεν οὔτε ἐπήνεσε πώποτε. Ἐγὼ γάρ, οἶμαι, καὶ τοὺς λίαν ταῖς ἡδυπαθείαις δουλεύοντας, οὐκ ἐπαινεῖν τὸ πάθος, ἀλλὰ δουλεύειν τῷ χρόνῳ, τὸ ἔθος ἕξιν ἐργαζαμένους. *C'est de ce dernier excès de Platon que parle saint Gregoire de Nazianze, lorsqu'il dit :* Βάλλε μοι Πλάτωνος τὰς ἰδέας..... καὶ τοὺς οὐ καλοὺς διὰ τῶν καλῶν σωμάτων ἐπὶ ψυχὴν ἔρωτας. *Et saint Jean Chrys.* l. de S. Babyla & contra Gentiles, pag. 665. edit. Græco-lat. Paris. tomo I. Καὶ τὸν τῆς Ἀκαδημίας δὲ ἄρξαντα, καὶ τὸν ἐκείνου διδάσκαλον, καὶ τοὺς ἔτι τούτων μᾶλλον θαυμαζομένους, τούτων (Ἀριστοτέλους καὶ Ζήνωνος) αἰσχροτέρους ἀπέδειξα ἄν, καὶ τὴν παιδεραστίαν, ἣν σεμνὸν εἶναι τίθενται καὶ φιλοσοφίας μέρος, ἐξεκάλυψα πάσης ἀπαμφιάσας τῆς ἀλληγορίας.

le premier ordonne une cruauté si barbare, qu'il ne s'est jamais trouvé de tyrans, ainsi que ce Pere l'assure, qui comme Platon en ait fait une loy; ni de scelerat qui n'ait eu horreur de la commettre. Le second est encore plus affreux, en ce que ce Philosophe loüe & autorise le crime le plus énorme qui fut jamais. Theodoret après l'avoir exposé, en rapportant à son ordinaire les propres termes de Platon, qu'il soûtient ne pouvoir être pris dans un autre sens; ajoûte, que Neron, quoique le plus infame des « Empereurs Romains, ni Sardanapale même, ce monstre de débauches, n'ont jamais porté leurs honteux « excès, aussi loin que ce Philosophe: Qu'en effet ceux « qui tombent dans ces crimes si monstrueux qu'il autorise, ne le font que pour satisfaire leurs passions « brutales, dont ils se sont rendus les esclaves; mais « qu'enfin ils ne portent point ordinairement leur impudence jusqu'à les loüer, & à les regarder comme « des actions de vertu, dignes d'être recompensées en « cette vie & en l'autre: ce que Platon neanmoins a « fait. «

Platon trop indulgent à l'égard des homicides.

Je laisse ce que Theodoret (4) ajoûte ensuite, avec Eusebe (5), touchant les homicides, à l'égard desquels le même Philosophe s'est montré indulgent au-delà de toute mesure: J'omets de la même maniere plusieurs autres erreurs qui se trouvent dans sa morale; parce qu'après avoir parlé de ces égaremens honteux

(4) Theodoret. eodem serm. IX. ad Græcos.
(5) Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XXI. *Eusebe expose dans les chapitres précedens les mêmes égaremens de Platon, que nous venons de voir réfutez par Theodoret.*

dans lesquels il est tombé, il n'y a plus rien à ajoûter.

CH. XIV.
Examen des loüanges que M. Dacier donne à la morale de Platon.

CELA ESTANT, j'avouë que je ne comprends pas, comment le sçavant Traducteur dont j'ay déja parlé plusieurs fois, a pu donner à la morale de Platon des éloges aussi faux & aussi outrez que ceux qu'il luy donne. Il prétend (6), qu'*on n'y trouve par tout que des leçons de verité, de pudeur, de chasteté, de temperance, de modestie, de patience, de douceur & d'humilité*, ajoûtant qu'*il n'y a presque rien qui ne soit digne du Christianisme.* Comment ces éloges s'accordent-t-ils avec ce que nous venons d'entendre de la morale de Platon, & qui n'a pû être ignoré par cet habile Traducteur? S'il disoit seulement qu'entre un grand nombre d'erreurs & d'égaremens, qui se trouvent dans la morale de Platon, on rencontre quelquefois des sentimens assez raisonnables, quelques maximes assez belles, sur tout dans la bouche d'un payen; il n'y auroit rien à redire. Cela seroit vray, & il parleroit sur ce sujet comme quelques Peres de l'Eglise, qui font honneur à Platon dans certaines occasions, aussi-bien qu'à tous les autres Philosophes, & aux Poëtes mêmes, de ce qu'ils trouvent du bon dans leurs ouvrages. Mais d'assurer, comme il fait, qu'on ne trouve par tout dans la morale de ce Philosophe, que des leçons de vertu, & qu'il n'y a presque rien qui ne soit digne du Christianisme: j'ose le dire, c'est exaggerer, c'est outrer la matiere, c'est avoir une trop haute idée de la morale payenne, & une trop petite de celle du Christianisme.

(6) *Vie de Platon, page 139.*

Ce n'est point-là l'idée que l'Apôtre saint Paul nous donne de l'une & de l'autre, mais sur tout de la premiere, lorsque dans son Epître aux Romains, il nous parle des égaremens prodigieux des Philosophes payens, qu'il nous represente comme des gens livrez à un sens reprouvé, & dont le cœur & l'esprit étoient également couverts des plus affreuses tenebres; en quoy on ne peut douter, qu'il n'ait eu en vûë Platon & les Platoniciens, beaucoup plus que tous les autres Philosophes. Ce n'est point-là non plus l'idée que les Peres de l'Eglise en ont euë; puisqu'en suivant l'Apôtre saint Paul, dont ils appliquent continuellement les paroles aux mêmes Philosophes, ils opposent sans cesse l'excellence & la sainteté de la morale du Christianisme, à la corruption de celle de Platon & des autres Philosophes.

Ces loüanges sont fort opposées à ce que l'Apôtre S. Paul dit de l'aveuglement & des desordres affreux des Philosophes.

Mais pour détruire absolument la proposition de cet habile homme, & le faire convenir luy-même de l'hyperbole qu'elle contient; combien pourrois-je luy produire icy d'extraits des ouvrages de Platon, où ce Philosophe, loin de donner des leçons de verité, de pudeur, de chasteté & de temperance, en donne de toutes contraires? Neanmoins pour demeurer toûjours dans le silence que je me suis prescrit sur la plûpart des égaremens de Platon, dont il seroit à souhaiter qu'on n'eût jamais entendu parler; je me contenteray de le faire ressouvenir du Dialogue de ce Philosophe, intitulé le Banquet. Il n'a eu garde d'entreprendre de le traduire, non plus que le Phedre, & quelques autres semblables; en quoy on ne peut que le loüer de sa sagesse & de sa prudence.

Preuves que ces loüanges données à la morale de Platon sont au moins hyperboliques.

Dialogue de Platon intitulé le Banquet, rempli de discours & de sentimens scandaleux.

Mais a-t-il pû le lire sans rougir, & sans être indigné de l'effronterie avec laquelle Platon y fait parler Aristophane & Alcibiade ? Ces deux interlocuteurs y donnent-ils des leçons de pudeur & de chasteté ? Pausanias autre personnage de ce Dialogue, en donne-t'il de verité ? Tous les autres, & Socrate luy-même, en donnent-ils de temperance ?

Jugement que S. Cyrille en a porté. Platon, dit saint Cyrille (7), a eu honte de pa- » roître auteur des maximes qu'il debite dans ce Dia- » logue ; c'est pourquoy il les attribuë à d'autres qu'il » fait parler. Mais qui peut douter qu'il ne les ap- » prouve, puisqu'il ne dit pas un seul mot, par lequel » il paroisse qu'il les condamne ? O la bonne & l'utile » morale, s'écrie-t-il ensuite, que celle de ce Philoso- » phe ! Qu'elle est propre pour reprimer les passions » des jeunes gens, & pour leur inspirer l'amour de la » sagesse & de la temperance ! Ils y apprennent entre » autres maximes, que les dieux sont propices à tous » leurs desirs les plus honteux & les plus criminels ; & » qu'il leur est permis de tout entreprendre, & même » de se parjurer, pour en venir plus facilement à » bout.

(7) Cyrillus contra Julianum l. vi. pag. 167. edit. Gr. Lat. Paris. Αἰσχύνεται μὲν οὖν (ὁ Πλάτων) κατὰ τὸ εἰκὸς, καὶ τοῖς ἑαυτοῦ λόγοις ἑτέρω θεῖσα καὶ ἑτέρων εἶναι φησὶν αὐτοὺς, ἐπαινεῖ δὲ ὅτι τὸ χρῆμα, πῶς ἐστιν ἀμφιβαλεῖν ; ἐπιτετίμηκε γὰρ τοῖς ὧδε φρονεῖν ἑλομένοις οὐδαμῶς. ὢ φιλοσόφων μαθημάτων ! ὡς πολὺ λίαν ἔνεστιν αὐτοῖς τὸ ὀνησιφόρον, ἀνακόπτουσι τῶν νέων τὰς ἡδονὰς, τὸν σώφρονα καὶ ἐπιεικῆ διαζῆν ἀναπείθουσι βίον· εἰ δὴ συνεῖεν ὅτι καὶ θεοὶ συγγνώμονες τοῖς ἐρῶσιν εἶεν, κἂν εἰ ἐπιορκοῖντό πως, ἢ γυναικῶν, ἢ παίδων ἄδικοί τε καὶ ἀκρατεῖς ἐρασταί, πάντη τε καὶ πάντως ἀνεῖται σφίσι τὸ ἐξεῖναι μετ' ἐξουσίας, εἴπερ ἕλοιτο καὶ ψευδομοτεῖν. *Saint Cyrille rapporte immediatement auparavant le passage du Banquet de Platon dont il s'agit, avec un autre qui est tiré du Philebe, & qui autorise le même desordre.*

Socrate, dit Theodoret (8), avertit quelque part « qu'il faut éviter soigneusement tout ce qui peut nous « *Ce qu'en dit Theodoret, ainsi*

(8) Theodoret. serm. XII. ad Græcos. Καὶ ὁ Σωκράτης δὲ φυλάττεσθαι ἐκέλευσε τὰ ἀναπείθοντα, μὴ πεινῶντας ἐσθίειν, καὶ μὴ διψῶντας πίνειν· καὶ τὰ βλέμματα καὶ τὰ φιλήματα τῶν καλῶν, ὡς χαλεπώτερον σκορπίων καὶ φαλαγγίων ἰὸν ἐνιέναι πεφυκότα. ἀλλὰ ταῦτα τὰ ῥήματα ἦν, ἄλλως ἔργων γεγυμνωμένα. εἰς γὰρ δὴ τὰ γυμνάσια, τῶν νέων εἵνεκα καὶ καλῶν, εἰώθει φοιτᾶν, καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς εἱστία τῇ κακῇ θεωρίᾳ. καὶ μαρτυρεῖ Φίληβος, καὶ Φαῖδρος, καὶ Ἀντερασταί, καὶ Χαρμίδης, καὶ ἄλλοι πολλοὶ διάλογοι, τοιαῦτα ἔχοντες διηγήματα. ὁ δὲ Ἀλκιβιάδης ἐν τῷ Συμποσίῳ περὶ Σωκράτους ἔφη, Πλάτων μὲν ἔγραψεν, ἐγὼ δὲ φειδοῖ τοῦ Σωκράτους, εἰπεῖν οὐκ ἀνέξομαι. τοσαύτην ἔχουσιν αἰτίαν καὶ παροινίαν Σωκράτους, καὶ λώβην τοῖς ὀξυῤῥόποις περὶ τὸ πταίειν οἱ λόγοι ἐκεῖνοι ἐν ἐκείνῳ τῷ διαλόγῳ. καὶ ἑσπερίσαι αὐτὸν καὶ διανυκτερεῦσαι πίνοντα ἔφη, καὶ τῶν ἄλλων ἀπειρηκότων ἤδη, καὶ τὸν ὕπνον ἀσπασαμένων, ἐγρηγορότα μεῖναι πίνοντα, καὶ μεταξὺ διαλεγόμενον ὀνησίφορον μὲν οὐδὲν, ἃ δὲ Ἀλκιβιάδῃ, καὶ Ἀριστοφάνει, καὶ τοῖς ἄλλοις ἥρμοττε κωμασταῖς. *Voilà le jugement que saint Cyrille & Theodoret ont porté du Dialogue de Platon, intitulé : Le Banquet ; jugement le plus conforme à la verité qui fut jamais. M. Dacier, page 121. de la Vie de Platon, en a une idée toute differente. Il entreprend même de justifier ce Dialogue contre Athenée, qu'il dit avoir eu en vûë de le décrier. Comme la réponse qu'il fait à cet Auteur payen, retombe sur les Peres de l'Eglise, dont nous venons de parler, je crois devoir l'examiner en deux mots. Il dit donc qu'Athenée se décrie plus par-là luy-même, qu'il ne décrie ce Dialogue. Car outre qu'il découvre, continuë-t-il, la corruption de son cœur, il fait voir qu'il n'a pas connu la beauté & le but de ce Dialogue, qui ne tend qu'à nous dégager de l'amour des beautez terrestres, pour nous porter à aimer la souveraine beauté, qui est Dieu. Il est étrange en verité que saint Cyrille, Theodoret, saint Gregoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome; ni aucun des autres Peres de l'Eglise, ne se soient jamais apperçû du but que M. Dacier attribuë à ce Dialogue, & qu'ils ayent crû au contraire qu'il n'étoit propre qu'à inspirer & à autoriser les passions les plus criminelles. Il ajoûte qu'il croit que personne ne balancera sur le choix entre le jugement d'Athenée & celuy d'Origene, qui dans sa belle Préface sur le Cantique des Cantiques, parle du Banquet de Platon en des termes qui sont, selon le même M. Dacier, une apologie qui foudroye Athenée, qu'Origene avoit sans doute devant les yeux. Quand Origene auroit excusé, ou interpreté allegoriquement ce Dialogue de Platon, nous ne nous en étonnerions pas ; mais il n'en est rien. Cet ouvrage sur le Cantique des Cantiques, avec cette Préface dont parle M. Dacier, n'est point d'Origene, comme tous les habiles gens en convien-*

que du déreglement des mœurs de Socrate.

» porter au plaisir : mais ce ne sont-là que de vaines » paroles, qu'il démentoit par ses actions. Car ce » Philosophe avoit accoûtumé de frequenter les lieux » où les jeunes gens s'exerçoient ; afin de repaître ses » yeux des objets les plus dangereux. Le Philebe, le » Phedre, les Rivaux, Charmides & les autres Dia- » logues de Platon en font de bonnes preuves. Pour ce » qui est, continuë-t-il, de ce qu'Alcibiade raconte de » Socrate dans le Banquet ; Platon n'a point eu honte » de l'écrire, mais moy pour épargner Socrate, je n'ay » garde de le rapporter. Ses discours ne font que trop » voir le déréglement de ses mœurs, & ne peuvent » être pour les foibles qu'une occasion dangereuse » de tomber dans les plus grands desordres. Je diray

nent, & comme il est évident par le passage même dont il s'agit, où l'Auteur fait connoître clairement qu'il n'est point grec, mais latin. D'ailleurs cet Auteur, quel qu'il puisse être, ne nie point que ces Dialogues ou ces livres des Grecs dont il parle en general, ne contiennent des choses dangereuses. Car voicy ce qu'il dit sur ce sujet suivant la traduction de M. Dacier. » Il ne faut donc pas s'étonner si parmi nous » (que l'on remarque ces paroles qui font voir que cet Auteur est Latin, » & d'un siecle même fort inferieur à celuy d'Origene) où il y a d'autant » plus d'ignorans qu'il y a plus de simples, un traité de l'Amour est dan- » gereux puisque parmi les Grecs qui sont si sçavans & si habiles, il » s'en est pourtant trouvé qui ont mal pris ces Dialogues, & tout autre- » ment qu'ils n'ont été écrits, & qui à l'occasion de ce qu'on y dit de » l'amour, sont tombez dans le précipice, soit qu'ils ayent veritable- » ment trouvé dans ces écrits des choses qui les ont incitez à pecher, ou » que la corruption de leur cœur les ait empêché de les entendre : et qu'y a-t-il de plus évident que dans ces Dialogues de Platon, de Xenophon, & de Plutarque, dont il parle sans doute, il y a quantité de choses qui incitent au mal? Je n'en diray pas davantage là-dessus ; car j'espere que M. Dacier ne nous obligera pas de faire ce que dit S. Jean Chrysostome : Καὶ τὸν τῆς Ἀκαδημίας ἄρξαντα, καὶ τὸν ἐκείνου διδάσκαλον ..... τούτων αἰσχροτέρους ἀπέδειξα ἄν, καὶ τὴν παιδεραστίαν, ἣν σεμνὸν εἶναι τίθενται καὶ φιλοσοφίας μέρος, ἐξεκάλυψα πάσης ἀπαμφιάσας τῆς ἀλληγορίας.

seulement

seulement, qu'il est rapporté dans ce Dialogue, que Socrate passa toute la nuit en débauche, & que tandis que tous les autres accablez du vin qu'ils avoient bû, ne songeoient qu'à dormir, luy seul parfaitement éveillé continuoit à boire, & à s'entretenir avec Aristophane & Alcibiade, non pas de discours utiles, mais tels que l'on peut attendre de gens dissolus & à demi-yvres.

CHAP. XV.

Si Platon a connu l'humilité, & s'il en a donné des leçons.

VOILA LES LEÇONS de verité, de temperance, de pudeur, & de modestie, que Platon donne dans ce Dialogue. Ajoûtons un mot de l'humilité, dont il est encore plus nouveau d'entendre dire que ce Philosophe a donné des leçons, que de la chasteté & de la pudeur, qu'il a deshonorées & violées indignement dans tant d'endroits de ses ouvrages.

C'est le Sauveur du monde qui nous a fait connoître cette vertu. Ce que dit Origene sur ce sujet.

J'avois toûjours crû jusques icy, que c'étoit le Sauveur du monde qui le premier de tous nous avoit donné des leçons de cette admirable vertu, & par ses paroles, & encore plus par ses exemples. C'est ce qu'Origene & saint Augustin entre les autres Peres de l'Eglise, m'avoient appris. Ce dogme de l'humilité est quelque chose de si grand, dit Origene (9), qu'il nous a été enseigné, non par un maître ordinaire, mais par Jesus-Christ luy-même nôtre Sauveur, lorsqu'il a dit : Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames. Immediatement auparavant,

(9) Origenes l. vi. contra Celsum, pag. 286. Καὶ οὕτω μέγα δόγμα τὸ περὶ ταπεινοφροσύνης ἐστὶν, ὡς μὴ τὸν τυχόντα διδάσκαλον ἔχειν περὶ αὐτοῦ, ἀλλ' αὐτὸν λέγειν τὸν τηλικοῦτον ἡμῶν Σωτῆρα, Μάθετε ἀπ' ἐμοῦ ὅτι πρᾶός εἰμι, καὶ ταπεινὸς τῇ καρδίᾳ, καὶ εὑρήσετε ἀνάπαυσιν ταῖς ψυχαῖς ὑμῶν.

Origene avoit apporté pour modele de cette vertu, l'exemple du même Sauveur, qui étant égal à Dieu, s'étoit anéanti luy-même, en prenant la forme de ſerviteur; & s'étoit humilié, en ſe rendant obéïſſant juſqu'à la mort, & même juſqu'à la mort de la croix.

S. Auguſtin aſſure qu'on ne trouve rien de cette vertu dans tous les livres des Philoſophes payẽs, & que c'eſt Jeſus-Chriſt qui nous l'a fait connoiſtre.

Saint Auguſtin (1) expliquant le Pſeaume XXXI. eſt bien éloigné de croire que Platon ait donné des leçons d'humilité avant Jeſus-Chriſt; puiſqu'il ſoûtient que Platon & les Platoniciens, non plus que tous les autres Philoſophes, n'ont jamais connu cette vertu, & qu'on n'en trouve rien dans tous leurs livres. Cette vertu, dit-il, qui apprend à confeſſer ſes » pechez, à humilier ſon cœur, à ne préſumer point » de ſoy, à n'attribuer rien à ſes propres forces; cette » vertu, dis-je, ne ſe trouve point dans les livres des » étrangers. Elle ne ſe trouve, ni dans ceux des Epi- » curiens, ni dans ceux des Stoïciens, ni dans ceux des » Manichéens, ni enfin dans ceux des Platoniciens. » Par-tout même où l'on trouve les meilleurs preceptes » pour les mœurs, cette vertu d'humilité neanmoins » ne s'y trouve pas. Elle ne tire ſon origine que de

(1) Auguſt. enarr. in Pſal. xxxi. Hæc aqua confeſſionis peccatorum; hæc aqua humiliationis cordis, hæc aqua vitæ ſalutaris, abjicientis ſe, nihil de ſe præſumentis, nihil ſuæ potentiæ ſuperbe tribuentis: Hæc aqua in nullis alienigenarum libris eſt, non in Epicureis, non in Stoïcis, non in Manichæis, non in Platonicis. Ubicumque etiam inveniuntur optima præcepta morum & diſciplinæ, humilitas tamen iſta non invenitur. Via humilitatis hujus aliunde non manat, a Chriſto venit. Hæc via ab illo eſt, qui cum eſſet altus, humilis venit. Quid enim aliud docuit humiliando ſe factus obediens uſque ad mortem, mortem autem crucis? Quid aliud docuit ſolvendo quod non debebat, ut nos a debito liberaret? Quid aliud docuit baptizatus, qui peccatum non fecit, crucifixus qui reatum non habebat? Quid aliud docuit, niſi hanc humilitatem?

Jesus-Christ : c'est de luy qu'elle vient : c'est luy qui « nous l'a apprise, lorsqu'étant grand, il s'est fait petit « pour venir à nous. Car que nous a-t-il appris autre « chose, lorsqu'il s'est humilié en se rendant obéïssant « jusqu'à la mort, & jusqu'à la mort de la croix ? Que « nous a-t-il appris autre chose, lorsqu'il a payé ce qu'il « ne devoit point, pour nous acquitter de nos dettes ? « N'est-ce point ce qu'il nous a appris encore, en se « faisant baptiser, quoy qu'il n'eût point de peché à « effacer ; en mourant sur la croix, quoy qu'il n'eût « point de crime à expier ? Enfin toute sa vie, toute sa « doctrine, toutes ses actions ne nous apprennent-elles « pas cette vertu d'humilité ? «

Loin de trouver des leçons d'humilité dans les livres de Platon, on n'y trouve que des leçons d'orgüeil & de vanité.

N'enlevons donc pas à Jesus-Christ la gloire de nous avoir enseigné le premier cette vertu ; & à nous l'avantage de l'avoir apprise d'un tel maître, qui seul étoit capable de nous l'apprendre, & de nous la faire aimer. Ne la cherchons pas inutilement dans les livres d'un Philosophe payen, où loin d'en trouver quelques vestiges, l'on ne trouve au contraire, selon saint Jean Chrysostome (2), que des leçons

(2) Chrysost. hom. XXXVI. in Acta Apost. Ὅτι γὰρ χρημάτων οὐ δεῖ καταφρονεῖν Πλάτων ἔπεισε, τοσαύτην ἀφεικὼς, καὶ πλῆθος χρημάτων, καὶ δακτυλίους χρυσοῦς καὶ φιάλας ἀποτιθέμενος. ὅτι δὲ δόξης οὐ χρὴ καταφρονεῖν τῆς παρὰ τῶν πολλῶν, Σωκράτης αὐτὸς κἂν μυρία φιλοσοφῇ περὶ τούτου, δείκνυσι· πάντα γὰρ πρὸς δόξαν ὁρῶν ἐποίει· καὶ εἴγε τῶν ἐκείνου λόγων ἔμπειροι ἦτε, πολλοὺς ἂν τὸν ὑπὲρ τούτων ἐπιδεῖξαι λόγων, καὶ ἔδειξα πολλὴν παρ' αὐτῶν τὴν εἰρωνείαν (εἴγε ὡς ὁ μαθητὴς αὐτοῦ λέγει πείθεσθαι χρὴ) καὶ πῶς ἀπὸ κενοδοξίας πάντα αὐτῷ τὰ γράμματα τὴν ὑπόθεσιν ἔχει. *Ce que dit icy saint Jean Chrysostome des richesses de Platon, est fort contraire à ce que quelques Platoniciens comme Apulée, & quelques autres admirateurs de ce Philosophe, nous disent de sa pauvreté & du mépris qu'il faisoit des richeßes. Mais saint Jean Chrysostome a pour garand de ce qu'il avance le testament*

& des exemples d'un orgüeil & d'une vanité raffinée.

Ce que dit saint Jean Chrysostome sur ce sujet.

» Que Platon, dit ce Pere, n'ait point méprisé les ri-
» chesses, celles qu'il possedoit, ces vases & ces an-
» neaux d'or qu'il avoit, en sont de bonnes preuves.

même de Platon, où sans parler de deux fonds de terre qu'il legue au fils d'Adimantus, il luy donne encore trois mines d'argent, deux coupes ou vases d'argent, l'une pesant cent soixante-cinq dragmes, & l'autre, quarante-cinq.: un anneau, & un pendant d'oreille d'or. Diogene Laërce, qui nous a conservé ce testament, nous dit encore clairement, que Platon étoit riche, & qu'il avoit reçû plus de quatre-vingts talens de Denys de Syracuse. Au reste, non seulement saint Jean Chrysostome soûtient que Platon, Zenon, & les autres Philosophes n'ont point connu l'humilité; mais il soûtient encore qu'ils n'ont pas
» *eu même les premieres idées des autres vertus Chrétiennes, telles que la*
» *virginité, la pauvreté volontaire, le jeûne, &c. loin d'entreprendre*
» *d'en persuader aux autres la pratique. Qu'il s'en faut bien que leur*
» *morale, comme celle du Christianisme, enseigne à reprimer les mauvais*
» *desirs, les regards trop libres, les paroles offensantes, le ris immoderé.*
» *Qu'enfin ils n'ont jamais eu aucun de ces grands sentimens de Dieu,*
» *que le Christianisme a répandus par-tout:* Παρθενίας μὲν γὰρ ἐκεῖνοι (Πλάτων καὶ Ζήνων) οὐδὲ ὄναρ οὐδὲ ὄνομα ἐφαντάσθησαν, οὐδὲ ἀκτημοσύνης, οὐδὲ νηστείας, οὐδὲ τινος ἄλλου τῶν ὑψηλῶν. οἱ δὲ παρ' ἡμῖν οὐκ ἐπιθυμίαν ἐξορίζουσι μόνον, οὐδὲ πρᾶξιν κολάζουσιν, ἀλλὰ καὶ ὄψιν ἀκόλαστον καὶ ῥήματα ὑβριστικὰ, καὶ γέλωτα ἄτακτον, καὶ σχῆμα, καὶ βάδισμα, καὶ κραυγὴν, καὶ μέχρι τῶν μικροτάτων προάγουσι τὴν ἀκρίβειαν, καὶ τὴν οἰκουμένην ἅπασαν τοῦ τῆς παρθενίας ἐνέπλησαν φυτοῦ. καὶ περὶ Θεοῦ δὲ ταῦτα φιλοσοφεῖν πείθουσι καὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς πραγμάτων, ἃ μηδεὶς μηδέποτε ἐκείνων μηδὲ εἰς νοῦν λαβεῖν ἴσχυσι. πῶς γὰρ οἱ κνωδάλων καὶ θηρίων χαμαὶ ἑρπόντων καὶ ἑτέρων ἀτιμοτέρων εἰκόνας θεοποιήσαντες; *Saint Chrysostome ajoûte, qu'aussi n'est-il plus fait mention de la morale de Platon, ni de sa République; au lieu que la morale & les loix du Christianisme fleurissent de plus en plus. Qu'au reste, il ne faut pas s'étonner que les loix de Platon soient tombées absolument; puisque c'étoit le démon qui les avoit suggerées à ce Philosophe, & que c'est delà que l'on y trouve tant de choses obscénes, obscures, & absurdes.* Ἀλλ' ὅμως καὶ ἐδείχθη καὶ ἐπιστεύθη τὰ ὑψηλὰ ταῦτα δόγματα, καὶ καθ' ἑκάστην αὔξει τὴν ἡμέραν καὶ ἐπιδίδωσι· τὰ δὲ ἐκείνων οἴχεται καὶ ἀπόλωλεν, ἀραχνίων εὐκολώτερον ἀφανισθέντα. καὶ μάλα εἰκότως. δαίμονες γὰρ ταῦτα διηγόρευον. διὸ καὶ μετὰ τῆς ἀσελγείας καὶ πολλὴν ἔχει τὸν ζόφον, καὶ πλέον τὸ ἄπονον. Chrysost. hom. 1. in Matth. *On voit par-là de plus en plus, quelle idée saint Jean Chrysostome & les autres Peres de l'Eglise avoient de la Philosophie payenne & Platonicienne.*

« Qu'il ait aimé la vaine gloire, Socrate qui ne faisoit rien que dans cette vûë, nous le montre clairement. Au reste, si les discours de ce Philosophe vous étoient connus, je vous entretiendrois plus au long sur ce sujet, & je vous ferois voir que selon le témoignage même de son disciple, l'ironie luy étoit ordinaire, & que ses entretiens étoient tous remplis de vaine gloire. »

L'ironie de Socrate n'étoit qu'un orgüeil dissimulé.

En effet, cette ironie si familiere à Socrate, approuvée & suivie avec tant d'affectation par son disciple, qu'est-ce autre chose qu'une vanité déguisée & qu'un orgüeil raffiné? Socrate (3) parloit toûjours tout autrement qu'il ne pensoit. A l'entendre, il étoit fort au dessous de tous les sophistes & de tous les Philosophes de son temps: il les refutoit neanmoins, & se mocquoit d'eux perpetuellement. Il ne cessoit de dire, qu'il ne sçavoit rien; mais on voyoit bien qu'il étoit persuadé du contraire; & personne ne s'y méprenoit. En un mot, il étoit de ceux dont parle l'Ecriture, lorsqu'elle dit, qu'il y en a qui s'humilient malignement, & que tout leur interieur est rempli de fraude. Quoy de plus opposé à l'humilité, que cette sorte d'ironie maligne? L'homme veritablement humble ne dit que ce qu'il pense; & lorsqu'il parle de son ignorance ou de ses defauts, c'est qu'il en est persuadé, & qu'il desire sincerement que tout le monde en soit persuadé comme luy.

Mais examinons sur quoy M. Dacier prétend que *Parole de*

(3) Cicero l. IV. Acad. Quæst. Cum aliud diceret atque sentiret (Socrates) libenter uti solitus est ea dissimulatione, quam Græci εἰρωνείαν vocant.

Platon, qui a persuadé M. Dacier que ce Philosophe avoit connu l'humilité.

Platon a connu l'humilité. Il nous produit un passage de ce Philosophe (4), où se trouve le mot grec dont les Ecrivains sacrez se sont servis pour signifier un homme humble. Je pourrois facilement luy faire voir, que les Payens ont toûjours pris ce mot dans un sens tout different, & ordinairement pour marquer un defaut, & non pas une vertu. Mais pour ne point entrer dans une dispute de Grammaire, je diray seulement, que l'Epicurien (5) Celse a produit

Celse a eu

(4) *Vie de Platon, page 153. Platon, dit M. Dacier, employe icy (l. IV. des Loix) le même terme dons les Ecrivains sacrez se sont servis pour exprimer celuy qui est humble d'esprit, ταπεινός. Les Payens connoissoient donc non seulement le nom de cette vertu, mais la versu même. M. Dacier ne s'accorde pas icy avec ce qu'il dit dans sa Préface sur les Reflexions morales de l'Empereur Marc Antonin : car il y avouë en propres termes, que ni l'Academie, ni le Portique n'ont jamais eu de mot, qui signifie proprement ce que nous appellons humilité. Qu'étoit-il besoin qu'il encherît icy sur ce qu'il dit là à la loüange de la Morale payenne ? N'étoit-ce pas assez qu'il eût entrepris de faire voir que cette Morale contenoit ce qu'il y a de plus excellens & de plus parfait dans celle du Christianisme ? N'étois-ce pas assez qu'il eût dit des Stoïciens, qu'il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes, & qu'après l'Ecriture sainte rien ne merise davantage d'être entre les mains des hommes, qui veulent suivre la justice, & faire un bon usage de leur raison ? N'étoit-ce pas assez qu'il eût dit de Socrate, que quand on juge de luy par les veritez qu'il a connuës, on ne se contente pas de dire qu'il étoit grand Philosophe ; qu'on est presque tenté d'assurer qu'il étoit Prophete, & que Dieu luy avoit revelé des mysteres qui devoient être accomplis dans les derniers temps ? Combien tous ces éloges sont-ils outrez ? combien sont-ils préjudiciables à l'estime que nous devons faire des ouvrages des SS. Peres, & de ceux des autres Auteurs Chrétiens qui nous instruisent des maximes de la Morale du Christianisme ? Avec quelle facilité enfin pourrois-je réfuter toutes ces idées, & découvrir l'impieté & la brutalisé même de la Morale de ces Philosophes ?*

(5) Origenes l. VI. contra Celsum, pag. 285. Εἶτα μετὰ ταῦτα ὁ Κέλσος, ὡς περιηχηθεὶς τὰ περὶ ταπεινοφροσύνης, καὶ μὴ ἐπιμελῶς αὐτὴν νοήσας, βούλεται μὲν τὴν παρ' ἡμῖν κακολογεῖν. οἴεται δὲ αὐτὴν παράκουσμα εἶναι τῶν Πλάτωνος λόγων, ὅς φησί που ἐν τοῖς νόμοις, Ὁ μὲν δὴ Θεὸς, ὥσπερ καὶ ὁ παλαιὸς λόγος, ἀρχήν τε, καὶ τελευτὴν, καὶ μέσα

autrefois le même passage, pour appuyer la même prétention, & le reproche qu'il faisoit aux Chrétiens d'avoir appris de Platon ce qu'ils enseignoient de l'humilité. Il est croyable que M. Dacier ne l'a point sçû; car autrement auroit-il voulu adopter l'imagination de cet ennemi declaré du Christianisme? Et la réponse qu'Origene luy fait au même endroit, ne l'auroit-elle point convaincu que ni Platon, ni Celse n'ont jamais connu cette vertu? *autrefois la même idée.*

En effet, ce grand homme (6) fait voir à cet Epi- *Réponse d'O-*

τῶν ὄντων ἁπάντων ἔχων, εὐθεῖαν περαίνει κατὰ φύσιν περιπορευόμενος. τῷ δ' ἀεὶ ξυνέπεται δίκη τῶν ἀπολειπομένων τοῦ θείου νόμου τιμωρός· ἧς ὁ μὲν εὐδαιμονήσειν μέλλων ἐχόμενος ξυνέπεται ταπεινὸς καὶ κεκοσμημένος. *Celse, comme le dit Origene, avoit bien entendu parler confusément de l'humilité dont les Chrétiens faisoient profession; mais il ne la connoissoit pas: delà le mépris qu'il en fait, & l'idée par laquelle il se figure que les Chrétiens l'ont apprise de Platon, en prenant de travers ses paroles.*

(6) Idem ibid. Ἅμα δὲ δηλοῦται διὰ τούτων, ὅτι οὐ πάντως ὁ ταπεινοφρονῶν ἀσχημόνως καὶ ἀπαισίως ταπεινοῦται χαμαιπετὴς ἐπὶ τῶν γονάτων καὶ πρηνὴς ἐρριμμένος, ἐσθῆτα δυστήνων ἀμφιεσκόμενος, καὶ κόνιν ἐπαμώμενος. ὁ γὰρ κατὰ τὸν προφήτην ταπεινοφρονῶν, πορευόμενος ἐν μεγάλοις καὶ θαυμασίοις, τοῖς ὑπὲρ αὐτὸν, τοῖς ἀληθῶς μεγάλοις δόγμασι, καὶ τοῖς θαυμασίοις νοήμασι, ταπεινοῖ ἑαυτὸν ὑπὸ τὴν κραταιὰν χεῖρα τοῦ Θεοῦ. Εἰ δέ τινες, διὰ τὴν ἰδιότητα μὴ τρανώσαντες τὸ περὶ τῆς ταπεινοφροσύνης δόγμα, τοιαῦτα ποιοῦσιν· οὐ τὸν λόγον αἰτιατέον, ἀλλὰ τῇ ἰδιωτείᾳ τῶν προθεμένων μὲν τὰ κρείττονα, διὰ δὲ τὸν ἰδιωτισμὸν ἀποτυγχανόντων, συγγνωστέον. μᾶλλον γὰρ τοῦ κατὰ Πλάτωνα ταπεινοῦ καὶ κεκοσμημένου ταπεινὸς καὶ κεκοσμημένος ἐστὶν, ὁ κεκοσμημένος μὲν διὰ τὸ πορεύεσθαι ἐν μεγάλοις καὶ θαυμασίοις ὑπὲρ αὐτόν· ταπεινὸς δὲ, ἐπεὶ καὶ ἐν τούτοις ὢν, ταπεινοῦται ἑκὼν· οὐχ ὑπὸ τὸν τυχόντα, ἀλλ' ὑπὸ τὴν κραταιὰν χεῖρα τοῦ Θεοῦ, διὰ τοῦ διδασκάλου τῶν τοιούτων μαθητῶν Ἰησοῦ. ὃς οὐχ ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἴσα Θεῷ, ἀλλ' ἑαυτὸν ἐκένωσε μορφὴν δούλου λαβὼν, καὶ σχήματι εὑρεθεὶς ὡς ἄνθρωπος, ἐταπείνωσεν ἑαυτὸν, γενόμενος ὑπήκοος μέχρι θανάτου, θανάτου δὲ τοῦ σταυροῦ. *Ce discours d'Origene, qui est un peu obscur à cause de l'allusion qu'il fait aux paroles du Pseaume 130. v. 1. 2. 3. se reduit à dire que la veritable humilité ne consiste pas dans l'exterieur, mais dans les sentimens du cœur; qu'elle est d'autant plus excellente, que l'humble possede d'ailleurs de hautes & de sublimes connoissances, telles que sont*

Origene à l'objection de Celse.

„ curien, que l'humilité ne consiste pas, comme il se „ l'imaginoit, dans les dehors d'un exterieur composé, „ ni dans certaines postures de corps que l'on peut pren- „ dre ; comme de se mettre à genoux, se prosterner „ par terre, se couvrir la tête de cendres ; mais dans les „ sentimens d'un cœur soûmis & humilié sous la puis- „ sante main de Dieu ; & que s'il se trouvoit des Chré- „ tiens peu instruits, qui fissent consister toute leur hu- „ milité dans ces pratiques & ces manieres exterieures, „ il ne falloit point s'en prendre à la doctrine dont ils „ faisoient profession ; mais pardonner à leur simpli- „ cité & à leur foiblesse, qui ne pouvant atteindre à „ ce qu'il y a d'essentiel dans cette vertu, s'en tenoit „ à ces sortes de pratiques. Qu'au reste, il n'y avoit „ point de comparaison à faire entre cet homme mo- „ deste & composé de Platon, & un Chrétien, qui „ s'élevant au dessus de luy-même, & s'appliquant con- „ tinuellement à ce qu'il y a de plus sublime dans la „ vertu & dans la sagesse, s'humilie volontairement, „ non pas sous la conduite d'un homme, mais sous la „ puissante main de Dieu.

L'homme humble de Platon n'a tout au plus que l'exterieur de l'humilité.

On voit par cette réponse d'Origene, autant que par l'objection de Celse, que l'homme humble de Platon n'a tout au plus que l'exterieur de l'humilité, & rien du tout de l'interieur, en quoy sur tout elle consiste ; & que toute sa vertu se borne à suivre la

celles que le Christianisme enseigne, & qu'il s'humilie, non pas sous l'homme, & pour l'amour de l'homme, mais sous la puissante main de Dieu, suivant l'exemple & pour l'amour de Jesus Christ, qui étant Dieu, s'est anéanti en prenant la forme d'un esclave, & s'est humilié en se rendant obéissant à son Pere jusqu'à la mort de la croix ; & qu'enfin un Chrétien qui est dans ces dispositions, est sans doute un peu differens de l'humble dont parle Platon.

justice,

justice, c'est-à-dire, à obéïr aux magistrats & à se conformer aux loix de son pays (7), qui est la seule chose que ce Philosophe prétend dans ce qu'il dit là, & dans tout ce qu'il ajoûte ensuite. Or que l'on pense un moment aux loix que Platon luy-même établit, & dans l'observation desquelles il fait consister l'humilité qu'il connoît; & après cela, qu'on nous vante en luy cette vertu, & qu'on la compare à l'humilité chrétienne: c'est-à-dire les tenebres à la lumiere, Belial à Jesus-Christ.

Platon n'a pas eu les premieres notions de l'humilité.

Mais montrons encore plus évidemment, que Platon n'a pas eu seulement les premieres & les plus simples idées de cette vertu. Nous venons de voir dans saint Augustin, qu'un de ses premiers effets, c'est de nous apprendre à reconnoître nos fautes, à les confesser & à en demander pardon à Dieu, en nous humiliant, comme dit Origene, sous sa main toute-puissante. Or que l'on me montre dans tous les ouvrages de Platon un seul endroit, par où l'on puisse conjecturer qu'il a reconnu ses égaremens, & qu'il en a demandé pardon à Dieu, en s'humiliant sous sa main toute-puissante; & je consens après cela, de tomber d'accord qu'il a connu l'humilité. Mais n'est-ce pas une chimere que de prétendre trouver quelque sentiment pareil dans un Philosophe payen, tout

(7) *Platon oppose dans la suite à cet humble dont il parle, un homme qui enyvré de ses richesses, de ses honneurs, ou de sa beauté, refuse de se soûmettre aux magistrats & aux loix, & qui se joignant à d'autres jeunes gens qui luy ressemblent, bouleverse tout dans la République, dont il cause la ruine avec la sienne propre & celle de sa famille. Cela fait voir que par cet humble dont il parle, il n'entend qu'un homme, que la crainte des châtimens rend obéïssant & soûmis aux loix. C'est uniquement à quoy tend tout son discours.*

bouffi d'orgüeil, tout rempli de tenebres; qui, quoy qu'il ait connu le veritable Dieu, ne l'a neanmoins jamais glorifié comme tel; & qui dans cet endroit même où il parle de cet homme prétendu humble, luy ordonne de sacrifier regulierement (8) aux divinitez celestes & terrestres, aux démons, aux heros, & aux statuës mêmes consacrées à toutes ces fausses divinitez?

Loüanges excessives données à Platon & à ses ouvrages.

Je m'arrête peut-être un peu trop sur ce sujet; mais en verité, c'est que j'ay de la peine de voir que malgré l'autorité de l'Apôtre saint Paul (9), & celle de

(8) Plato l. IV. de Legibus, pag. 716. tom. II. edit. Serrani. Νοήσωμεν δὲ τούτοις ἑπόμενον εἶναι τὸν δε λόγον, ἁπάντων κάλλιστον καὶ ἀληθέστατον, οἶμαι, λόγων· ὡς τῷ μὲν ἀγαθῷ θύειν καὶ προσομιλεῖν δὴ τοῖς θεοῖς, καὶ εὐχαῖς, καὶ ἀναθήμασι, καὶ ξυμπάσῃ θεραπείᾳ θεῶν, κάλλιστον, καὶ ἄριστον, καὶ ἀνυσιμώτατον πρὸς τὸν εὐδαίμονα βίον, καὶ δὴ καὶ διαφερόντως πρέπον. τῷ δὲ κακῷ τούτων τἀναντία πέφυκεν. *Cet homme de bien, dont parle icy Platon, est le même que ce prétendu humble, dont il a parlé immediatement auparavant. Il explique un peu après quels sont ces dieux, à qui il veut que l'humble ou l'homme de bien sacrifie:* Πρῶτον μὲν φαμὲν τιμὰς τὰς μετ' ὀλυμπίους τε καὶ τοὺς τὴν πόλιν ἔχοντας θεοὺς, τοῖς χθονίοις ἄν τις θεοῖς ἄρτια, καὶ δεύτερα, καὶ ἀριστερὰ νέμων, ὀρθότατα τοῦ τῆς εὐσεβείας σκοποῦ τυγχάνοι· τοῖς δὲ τούτων ἄνωθεν, τὰ περιττὰ καὶ ἀντίφωνα τοῖς ἔμπροσθεν ῥηθεῖσι νῦν δή. μετὰ θεοὺς δὲ τούσδε, καὶ τοῖς δαίμοσιν ὅ γ' ἔμφρων ὀργιάζοιτ' ἄν· ἥρωσι δὲ μετὰ τούτους. ἐπακολουθεῖ δ' αὐτοῖς ἱδρύματα ἴδια πατρῴων θεῶν κατὰ νόμον ὀργιαζόμενα.

(9) Ad Rom. cap. I. v. 18. & seqq. *Les Peres de l'Eglise ont appliqué constamment aux Platoniciens tout ce que dit l'Apôtre saint Paul dans ce chapitre. Nous l'avons déja vû souvent, & nous le verrons encore dans la suite. Aussi est-il certain qu'il n'y a point de Philosophes payens, que cette foudroyante censure de l'Apôtre designe plus clairement, que Platon & ses sectateurs. Remarquons seulement en passant qu'entre les autres vices détestables que saint Paul reprend en eux, l'orgüeil n'est pas oublié.* Καὶ καθὼς οὐκ ἐδοκίμασαν τὸν Θεὸν ἔχειν ἐν ἐπιγνώσει, παρέδωκεν αὐτοὺς ὁ Θεὸς εἰς ἀδόκιμον νοῦν, ποιεῖν τὰ μὴ καθήκοντα. πεπληρωμένους πάσῃ ἀδικίᾳ, πορνείᾳ, πονηρίᾳ, πλεονεξίᾳ, κακίᾳ· μεστοὺς φθόνου, φόνου, ἔριδος, δόλου, κακοηθείας· ψιθυριστὰς, καταλάλους, θεοστυγεῖς, ὑβριστὰς, ὑπερηφάνους, ἀλαζόνας. *Il n'y a pas une seule de*

tous les Peres de l'Eglise, on nous représente des Philosophes payens convaincus par leurs propres ouvrages & par toute l'histoire de leur vie, des plus grands égaremens & des crimes les plus abominables, comme des Chrétiens parfaits & des Saints du premier ordre. J'ay peine d'entendre dire (1), qu'*après les Ecrits des Saints, il n'y a rien de si capable de r'animer une raison qui n'est pas encore éteinte, rien de si sublime & de si divin* que les ouvrages de Platon. Il me paroît que c'est relever même ce Philosophe au dessus des Auteurs sacrez, que de dire (2) : Que *la plûpart des veritez divines, qui ont été annoncées par les Prophetes, & qui sont enseignées dans l'Evangile, se trouvent prouvées dans ses écrits avec tant de force & tant d'évidence, que l'opiniâtreté la plus ingenieuse ne sçauroit leur rien opposer.* Quoy qu'il en soit, on va voir que les Peres de l'Eglise en ont jugé bien autrement : que loin de croire qu'aucune des veritez qui ont été annoncées par les Prophetes, se trouve bien prouvée ou bien exposée dans les Ecrits de ce Philosophe, ils ont soûtenu au contraire, qu'il avoit alteré & corrompu par une infinité de fables & d'erreurs ce qu'il en avoit appris ; & que Platon luy-même, que l'on range presque avec les Prophetes & les Apôtres, ne doit être placé que beaucoup au dessous du dernier de tous les Chrétiens.

Mais pour ne point perdre de vûë nôtre but prin- *Conclusion.*

ces accusations que l'on ne puisse prouver par des faits & des témoignages tirez des ouvrages des Platoniciens mêmes, & des autres Auteurs profanes.

(1) *Dès le commencement de l'Epître dédicatoire des œuvres de Platon.*

(2) *Là-même.*

contre le prétendu Platonisme des SS. Peres, tirées de la refutation qu'ils ont faite des erreurs de ce même Platonisme.

cipal, avant que d'aller plus loin, arrêtons-nous icy un moment pour faire deux reflexions au sujet des erreurs de Platon, que nous avons exposées jusqu'à present. La premiere est, que les Peres de l'Eglise s'étant appliquez avec tant de zele à refuter les erreurs de la Theologie, de la Physique & de la Morale de ce Philosophe, & souvent avec des termes si durs & si pleins de mépris pour toute sa Philosophie & pour sa personne même; on ne peut pas avoir des preuves plus certaines ni plus évidentes de la fausseté de l'accusation qu'on leur intente aujourd'huy, d'avoir été Platoniciens. La seconde est, que quoy qu'ils ayent refuté aussi les erreurs des autres Philosophes, & en particulier celles d'Aristote, il s'en faut bien neanmoins qu'ils l'ayent fait, ni si souvent, ni si universellement, ni enfin avec tant de force & d'étenduë. Or ce que l'on trouve de temps en temps dans leurs écrits contre ce Philosophe, a convaincu tout le monde qu'ils n'avoient pas été Aristoteliciens ou Peripateticiens; il faut donc par consequent, & à plus forte raison reconnoître, qu'ils ont été beaucoup moins Platoniciens.

CH. XV.

Quels sentimens les Peres de l'Eglise ont eu sur les bonnes choses qui se trouvent dans les livres de Platon. Ils ont été persuadez que Platon les avoit prises des livres saints, de quelque ma-

VENONS A' PRESENT aux bonnes choses que Platon a dites, & à ces sentimens plus raisonnables, par lesquels il a paru s'éloigner moins que les autres Philosophes, des dogmes du Christianisme; & voyons comment les Peres de l'Eglise se sont comportez à cet égard. Nous avons déja dit, que loin de les luy attribuer, ils l'ont accusé ordinairement de les avoir pris des livres saints; soit que ce qui en avoit été traduit en langue Grecque, avant la version des Sep-

ſante, fût tombé entre ſes mains ; ſoit qu'il eût été instruit de ce qu'ils contenoient, dans le voyage qu'il fit en Egypte, où il eut le moyen de conferer avec les Sçavans du pays, & avec des Juifs mêmes ; ſoit enfin qu'il n'en eût appris que ce que la renommée en publioit ſur des bruits incertains & mêlez de quantité de fables : de la même maniere que pluſieurs autres anciens Auteurs payens, tant Grecs que Latins, paroiſſent avoir appris ce qu'ils ont dit dans leurs livres de l'Hiſtoire & de la Religion des Juifs. Quoy qu'il en ſoit de la voye dont Platon a pû parvenir à la connoiſſance qu'il a euë des dogmes de l'Ecriture, & ſur laquelle les SS. Peres ne décident rien ; il eſt certain qu'ils s'accordent tous ſans exception pour le fait ; & que la plûpart le prouvent fort au long ; comme entre autres ſaint Juſtin, Clement d'Alexandrie, Origene, Euſebe, Theodoret, & ſaint Cyrille.

niere qu'il en ait eu connoiſſance.

Comme la choſe eſt fort connuë, & qu'il n'y a preſque perſonne qui n'en ſoit inſtruit, je ne m'arrêteray pas à rapporter ſur ce ſujet leurs paſſages, dont le détail & l'explication nous meneroient trop loin. Je me contenteray de réfuter à la fin de cet ouvrage ce que l'on oppoſe à ce ſentiment unanime des Peres de l'Egliſe. Mais ce que je croy beaucoup plus neceſſaire de bien faire connoître à preſent, & à quoy il me ſemble que l'on ne fait pas aſſez d'attention, c'eſt qu'en même temps que les SS. Peres accuſent & convainquent Platon d'avoir tiré beaucoup de choſes de la doctrine des Hebreux, ils l'accuſent auſſi de les avoir corrompuës par les erreurs qu'il y a mêlées.

Ils l'accuſent en même temps d'avoir corrompu par ſes erreurs toutes ces veritez dérobées.

En effet, ſi ce Philoſophe a tiré de là la connoiſ-

On ne peut

pas douter de la verité de cette accusation. sance qu'il a euë du veritable Dieu, ou la maniere dont il en a parlé, en disant presque dans les mêmes termes que Moyse, qu'il est celuy qui est toûjours, & qui n'a point eu de commencement ; il est indubitable qu'il a corrompu cette verité capitale par cette multitude de divinitez chimeriques qu'il admet, & ausquelles il veut que l'on sacrifie. S'il a tiré de la même source, que Dieu étoit le pere & l'auteur de l'univers, il y a ajoûté cette erreur grossiere, qu'il l'avoit formé d'une matiere préexistente & éternelle comme luy. S'il a connu par ce moyen l'immortalité de l'ame, il y a ajoûté de son fond toutes les rêveries de la Metempsychose. S'il a parlé d'un jugement qu'il faut subir après cette vie, & des peines qui sont préparées à ceux qui se trouveront coupables ; il a mêlé & confondu ces veritez avec toutes les fables que les Poëtes debitoient de leur Minos & de leur Rhadamanthe. En un mot, il ne se trouve pas un seul point de sa doctrine, par où il paroisse dire quelque chose d'approchant de celle des Hebreux, qu'il n'ait défiguré, alteré & corrompu de la même maniere par un grand nombre de fables & d'erreurs.

D'où vient que Platon a ainsi corrompu ce qu'il a pris de la doctrine des Hebreux. Si l'on en demande la raison, les Peres en apportent plusieurs. Ils disent qu'il l'a fait en partie par crainte, pour éviter les dangers dont il étoit menacé, s'il paroissoit s'éloigner trop des sentimens reçûs dans son pays : partie par ignorance, & pour avoir pris de travers ce qu'il avoit lû, ou ce qu'on luy avoit dit : partie enfin par vanité, pour déguiser ses vols, dire quelque chose de luy-même, & n'être pas un

simple copiste des sentimens d'autruy. Mais il est important de les écouter eux-mêmes sur ce sujet. Ils parlent quelquefois en general, sans nommer expressément Platon ; mais on ne peut douter qu'ils n'ayent en vûë ce Philosophe beaucoup plus que tous les autres.

Commençons par Clement d'Alexandrie (3), dont une des principales fins qu'il s'est proposées dans son grand ouvrage des Stromes, a été de montrer que Platon & tous les Philosophes Grecs n'avoient été presque en tout que les plagiaires & les corrupteurs de Moyse & des Prophetes. Il y a, dit cet ancien Auteur, dans la Philosophie payenne, qui a été dérobée à peu près comme le feu du ciel le fut autrefois par Promethée, quelques étincelles, d'où l'on peut tirer de la lumiere, quelques traces de sagesse, & quelques sentimens de Dieu, que les Philosophes qui ont vécu avant la naissance de Jesus-Christ, & que l'on peut regarder comme autant de voleurs & de larrons, ont pris des Prophetes Hebreux. Mais comme ils n'ont point sçû que c'étoit là des parties de la verité, ils ne les ont point traitées comme ils devoient. Car se les appropriant comme leurs autres dogmes, ils en ont corrompu les unes entierement, & ont sophistiqué les autres mal à propos par ce

Témoignages des SS. Peres, qui marquent qu'ils ont accusé constamment Platon de ces corruptions.

Paroles de Clement d'Alexandrie.

(3) Clemens Alexandr. l. 1. Strom. Ἔστιν οὖν κἀν φιλοσοφίᾳ τῇ κλαπείσῃ, καθάπερ ὑπὸ Προμηθέως, πῦρ ὀλίγον εἰς φῶς ἐπιτήδειον χρησίμως ζωπυρούμενον, ἴχνος τι σοφίας, καὶ κίνησις παρὰ Θεοῦ. ταύτῃ δ᾽ ἂν εἶεν κλέπται καὶ λῃσταὶ οἱ παρ᾽ Ἕλλησι φιλόσοφοι, οἱ πρὸ τῆς τοῦ Κυρίου παρουσίας παρὰ τῶν Ἑβραϊκῶν προφητῶν μέρη τῆς ἀληθείας, οὐ κατ᾽ ἐπίγνωσιν λαβόντες· ἀλλ᾽ ὡς ἴδια σφετερισάμενοι δόγματα, καὶ τὰ μὲν παραχαράξαντες· τὰ δὲ ὑπὸ περιεργίας ἀμαθῶς σοφιζόμενοι· τὰ δὲ καὶ ἐξευρόντες· ἴσως γὰρ καὶ πνεῦμα αἰσθήσεως ἐσχήκασιν.

„ qu'ils y ont ajoûté. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent trou-
„ vé auſſi quelque choſe d'eux-mêmes, car après tout
„ ils ne manquoient pas de ſens, ni de raiſon.

Il parle de la même maniere dès le commencement
„ du ſecond (4) livre de ſon ouvrage. Puiſque l'Ecri-
„ ture nous aſſure, dit-il, que les Grecs ont volé la
„ Philoſophie des Barbares, il faut à preſent le faire
„ voir en peu de mots. Nous montrerons donc que
„ non ſeulement ils ont contrefait ce qui eſt rapporté
„ de plus merveilleux dans nos Hiſtoires, mais nous
„ les convaincrons encore, qu'ayant pillé nos princi-
„ paux dogmes, ils les ont entierement corrompus.

Enfin dans ſon ſixiéme livre (5), après avoir dit

(4) Idem initio libri II. Ἑξῆς δ' ἂν εἴη διαλαβεῖν, ἐπεὶ κλέπτας τῆς βαρβάρου φιλοσοφίας Ἕλληνας εἶναι προείρηκεν ἡ γραφή, ὅπως τοῦτο δι' ὀλίγων δειχθήσεται. οὐ γὰρ μόνον τὰ παράδοξα τῶν παρ' ἡμῖν ἱστορουμένων ἀπομιμουμένους ἀναγράφειν αὐτοὺς παραστήσομεν, πρὸς δὲ τὰ κυριώτατα τῶν δογμάτων σκευωρουμένους παραχαράσσοντάς τε προγενεστέρων ὄντων τῶν παρ' ἡμῖν γραφῶν, ὡς ἀπεδείξαμεν, διελέγξομεν. *Ce que dit icy Clement d'Alexandrie, que l'Ecriture nous apprend que les Grecs ont pillé la Philoſophie des Hebreux, eſt appuyé ſur cette parole de Jeſus-Chriſt en ſaint Jean, chap. X. v. 8.* Omnes quotquot venerunt, fures ſunt & latrones.

(5) Idem l. VI. pag. 642. edit. Colon. Φιλόσοφοι δὲ λέγονται παρ' ἡμῖν μὲν οἱ σοφίας ἐρῶντες τῆς πάντων δημιουργοῦ καὶ διδασκάλου, τουτέστι γνώσεως τοῦ υἱοῦ τοῦ Θεοῦ· παρ' Ἕλλησι δὲ οἱ τῶν περὶ ἀρετῆς λόγων ἀντιλαμβανόμενοι. εἴη δ' ἂν φιλοσοφία, τὰ παρ' ἑκάστῃ τῶν αἱρέσεων, τῶν κατὰ φιλοσοφίαν λέγω, ἀδιάβλητα δόγματα μετὰ τοῦ ὁμολογουμένου βίου εἰς μίαν ἀθροισθέντα ἐκλογήν· ἃ καὶ αὐτὰ ἐκ τῆς βαρβάρου κλαπέντα θεοδωρήτου χάριτος Ἑλληνικῷ κεκόσμηται λόγῳ· τῶν μὲν γὰρ κλέπται· ὧν δὲ καὶ παρήκουσαν· ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις ἃ μὲν κινούμενοι εἰρήκασιν, ἀλλ' οὐ τελείως ἐξειργάσαντο· τὰ δὲ ἀνθρωπίνῳ στοχασμῷ τε καὶ ἐπιλογισμῷ, ἐν οἷς καὶ παραπίπτουσιν. ἐπιβάλλειν δ' οἴονται τῇ ἀληθείᾳ, οὗτοι μὲν τελείως· ὡς δὲ ἡμεῖς αὐτοὺς καταλαμβανόμεθα, μερικῶς. πλέον γ' οὖν τοῦ κόσμου τούτου ἐκ ἴσασιν οὐδέν. *Clement d'Alexandrie ſoûtient dans ce paſſage, que tout ce qu'il y a de bon dans toutes les differentes ſectes des Philoſophes payens, vient originairement de la doctrine des Hebreux, que ces Philoſophes ont alterée & corrompuë en differentes*

que

que tout ce qu'il y a de bon dans les dogmes de la Philosophie Grecque a été pris de celle des Hebreux, il ajoûte : Ils en ont donc volé les uns qu'ils ont mal « entendus. Pour les autres, tantôt ils en disent quel- « que chose, mais jamais rien d'achevé : tantôt, ne « suivant que leurs conjectures & leurs raisonnemens « humains, ils font les plus lourdes chûtes. Ils s'ima- « ginent neanmoins avoir atteint la verité en perfec- « tion ; mais selon nous, ils ne l'ont connuë qu'impar- « faitement. Car dans le fond leurs connoissances ne « s'étendent pas au-delà du monde. «

Témoignage d'Origene. Origene (6) répondant à Celse, qui accusoit les Chrétiens d'avoir pris de Platon ce qu'ils disoient d'une terre bienheureuse qu'ils attendoient aprés cette vie ; & luy ayant fait voir, que c'étoit des Prophetes, & non pas de Platon, qu'ils avoient appris ce qu'ils en croyoient, ajoûte : Ceux, dit-il, qui « en vivant comme les Prophetes, s'occupent conti- « nuellement à l'intelligence des saintes Ecritures, ex- «

manieres. Il nous apprend de plus, quelle est la difference qui se trouve entre un Philosophe Chrétien & un Philosophe payen. On donne, « *dit-il, chez les Chrétiens le nom de Philosophes à ceux qui s'appliquent* « *particulierement à connoître & à aimer Jesus-Christ, qui est la sou-* « *veraine sagesse, qui a tout fait, & qui instruit tout le monde : chez* « *les Payens, ceux-là sont appellez Philosophes, qui discourent & qui* « *disputent de la vertu.* «

(6) Origenes l. VII. contra Celsum, pag. 351. edit. Spenceri : Τὰς δὲ προφητείας ἀφ' ὧν στοχαζόμεθα καὶ τὸν Πλάτωνα εἰληφέναι, οἱ συγγενῶς τοῖς προφήταις καὶ ἐνθέως βιώσαντες, καὶ πάντα τὸν χρόνον ἀναθέντες τῇ ἐξετάσει τῶν ἱερῶν γραμμάτων, τοῖς ἐπιτηδείοις διὰ βίου καθαρότητα καὶ τὴν περὶ τὰ θεῖα φιλομάθειαν παραστήσουσιν. ἡμῖν δὲ προκείμενον ἦν δεῖξαι, ὅτι ἡμεῖς μὲν οὐκ ἀπὸ Ἑλλήνων ἢ Πλάτωνος τὰ περὶ τῆς ἁγίας γῆς εἰλήφαμεν· ἐκεῖνοι δὲ, νεώτεροι γενόμενοι οὐ μόνον τοῦ ἀρχαιοτάτου Μωϋσέως, ἀλλὰ καὶ τῶν πλείστων προφητῶν, ἤτοι παρακηκόασί τινων αἰνιττομένων περὶ τῶν τοιούτων· ἢ καὶ ταῖς ἱεραῖς ἐντυχόντες γραφαῖς, παραποιήσαντες αὐτὰ, τοιαῦτά τινα περὶ τῆς κρείττονος εἰρήκασι γῆς.

» pliqueront à ceux qui s'en rendent dignes par la
» pureté de leur vie & par leur application aux choses
» divines, ces propheties, d'où nous conjecturons que
» Platon a tiré ce qu'il dit. Pour nous il nous suffit de
» montrer que nous n'avons pas emprunté de ce Phi-
» losophe, ni des autres, ce que nous croyons de cette
» sainte & bienheureuse terre; mais que c'est eux au
» contraire, qui étant beaucoup posterieurs, non seu-
» lement à Moyse, mais encore à la plûpart des Pro-
» phetes, ont pris d'eux ce qu'ils ont dit de cette terre;
» soit qu'ils ayent mal compris ce qu'ils en ont oüy
» dire d'une maniere énigmatique; soit qu'ayant lû
» eux-mêmes les Ecritures saintes, ils en ayent cor-
» rompu le sens. Origene repete à peu près la même chose en plusieurs autres endroits de son ouvrage, particulierement à l'occasion (7) du paradis terrestre, dont il paroît que Platon a eu quelque connoissance confuse.

De S. Justin. Saint Justin dit plus d'une fois (8), que c'est la

(7) Idem Origenes l. IV. pag. 190. Τοῦτον δὲ τὸν παρὰ Πλάτωνι μῦθον ἐξεθέμην διὰ τὸν παρ' αὐτῷ τοῦ Διὸς κῆπον παραπλήσιόν τε ἔχειν δοκοῦντα τῷ παραδείσῳ τοῦ Θεοῦ, καὶ τὴν Πενίαν τῷ ἐκεῖ Ὄφει παραβαλλομένην, καὶ τὸν ὑπὸ τῆς Πενίας ἐπιβουλευόμενον Πόρον, τῷ ἀνθρώπῳ ἐπιβουλευομένῳ ὑπὸ τῆς Ὄφεως. οὐ πάνυ δὲ δῆλον, πότερον κατὰ συντυχίαν ἐπεπέπτωκε τούτοις ὁ Πλάτων· ἤ, ὡς οἴονταί τινες, ἐν τῇ εἰς Αἴγυπτον ἀποδημίᾳ συντυχὼν καὶ τοῖς τὰ Ἰουδαίων φιλοσοφοῦσι, καὶ μαθών τινα παρ' αὐτῶν· τὰ μέν τινα τετήρηκε, τὰ δὲ παρεποίησε, φυλαξάμενος προσκόψαι τοῖς Ἕλλησιν ἐκ τοῦ πάντη τὰ τῆς Ἰουδαίων τηρῆσαι φιλοσοφίας, διαβεβλημένων παρὰ τοῖς πολλοῖς διὰ τὸ ξενίζον τῶν νόμων, καὶ τὴν ἰδιότροπον κατ' αὐτοὺς πολιτείαν. Vide eundem Origenem, pag. 168. ejusdem libri.

(8) Justinus Cohort. ad Græcos, pag. 20. Πλάτων ἀποδεξάμενος μέν, ὡς ἔοικε, τὴν περὶ ἑνὸς καὶ μόνου Θεοῦ Μωσέως καὶ τῶν ἄλλων Προφητῶν διδασκαλίαν, ἣν ἐν Αἰγύπτῳ γενόμενος ἔγνω, διὰ δὲ τὰ συμβεβηκότα Σωκράτει δεδιὼς μήπως καὶ αὐτὸς Ἄνυτόν τινα ἢ καὶ Μέλητον καθ' ἑαυτοῦ γενέσθαι παρασκευάσῃ κατηγοροῦντα αὐτοῦ παρ' Ἀθηναίοις.... φόβῳ

crainte d'être traité comme Socrate, qui a empêché Platon de rapporter dans toute leur pureté les dogmes qu'il avoit tirez des saintes Ecritures, & il ajoûte en particulier (9), que pour avoir mal compris ce « que l'Ecriture enseigne, que l'homme a été fait à « l'image & à la ressemblance de Dieu, & ce qu'elle « dit du modele qui fut montré à Moyse sur la mon- « tagne, ce Philosophe a imaginé ces idées & ces for- « mes éternelles, sur le modele desquelles il a cru que « l'homme & toutes les autres creatures avoient été « formées. «

Tertullien (1) attribuë presque également à la *De Tertullien.*

τοῦ κωνείου ποικίλον τινὰ καὶ ἐσχηματισμένον τὸν περὶ Θεῶν γυμνάζει λόγον, εἶναί τε θεοὺς τοῖς βουλομένοις, καὶ μὴ εἶναι, οἷς τἀναντία δοκεῖ, τῷ λόγῳ κατασκευάζων.

(9) Idem infra, pag. 28. Καὶ Πλάτων δὲ μετὰ τὸν Θεὸν καὶ τὴν ὕλην, τὸ εἶδος τρίτην ἀρχὴν εἶναι λέγων, οὐκ ἄλλοθέν ποθεν, ἀλλὰ παρὰ Μωσέως μεμαθηκὼς ῥητῶν, οὐ διδαχθεὶς δὲ τηνικαῦτα παρὰ τῶν εἰδότων, ὅτι οὐδὲν ἐκτὸς μυστικῆς θεωρίας τῶν ὑπὸ Μωσέως εἰρημένων, σαφῶς γινώσκειν ἐστὶ δυνατόν..... τούτοις οὖν ἐντυχὼν Πλάτων, καὶ οὐ μετὰ τῆς πρεπούσης θεωρίας δεξάμενος τὰ γεγραμμένα ῥητὰ, ᾠήθη εἶδός τι χωριστὸν προϋπάρχειν τοῦ αἰσθητοῦ, ὃ καὶ παράδειγμα τῶν γινομένων ὀνομάζει πολλάκις. *S. Justin rapporte ensuite plusieurs autres fautes pareilles, qu'il croit que Platon a faites, pour avoir mal entendu les livres saints.*

(1) Tertull. Apolog. cap. 47. Adhuc enim mihi proficit antiquitas præstructa divinæ litteraturæ, quo facile credatur thesaurum eam fuisse posteriori cuique sapientiæ..... Quis Poëtarum, quis sophistarum, qui non de Prophetarum fonte potaverit? Inde igitur & Philosophi sitim ingenii sui rigaverunt..... Sed homines gloriæ (ut diximus) & eloquentiæ solius libidinosi, si quid in sanctis offenderunt digestis, exinde regestum pro instituto curiositatis ad propria verterunt; neque satis credentes divina esse, quo minus interpolarent; neque satis intelligentes, ut adhuc tam subnubila, etiam ipsis Judæis obumbrata, quorum propria videbantur. Nam etsi qua simplicitas erat veritatis, eo magis scrupulositas humana nutabat, per quod in incertum miscuerunt etiam quod invenerunt certum, &c. Vide ejusdem l. 11. ad Nationes paulo post init.

» vanité & à l'ignorance des Philosophes cette con-
» duite qu'ils ont tenuë. Des gens, dit-il, passionnez
» pour la vaine gloire & pour l'éloquence, se sont ap-
» proprié les dogmes qu'ils ont trouvez dans les sain-
» tes Ecritures; & parce qu'ils n'étoient pas persuadez
» de la divinité de ces dogmes, ils n'ont point fait diffi-
» culté de les corrompre. Il repete à peu près la même
chose dans les livres qu'il adresse aux Gentils, en
» ajoutant, que par cette alteration que les Philoso-
» phes ont faite des dogmes de l'Ecriture, ils ont rendu
» incertain ce qu'ils avoient trouvé de certain : que
» d'une verité ils ont fait des questions & des disputes
» à l'infini, & qu'enfin jamais ils n'ont rapporté les
» choses telles qu'ils les avoient trouvées. Et dans son
Traité de l'Ame, où il fait sur tout profession de
combattre les erreurs de Platon sur la même matiere :
» Si vous croyez, dit-il (2), que les Philosophes pous-
» sez par leur curiosité ont lû les Prophetes, nous
» trouverons neanmoins, qu'il y a beaucoup plus de
» difference entre eux & les Prophetes, que de rapport.
» Car ce qu'ils disent de vray & de conforme aux Pro-
» phetes, ils le corrompent par ce qu'ils y ajoûtent du

(2) Idem l. de Anima, cap 2. Postremo si etiam ad ipsos Prophetas adisse credibile est indagatorem quemque sapientiæ ex negotio curiositatis, tamen plus diversitatis invenias inter Philosophos quam societatis, cum & in ipsa societate diversitas eorum deprehendatur. Siquidem vera quæque & consonantia Prophetis, aut aliunde commendant, aut aliorsum subornant, cum maxima injuria veritatis, quam efficiunt aut adjuvari falsis, aut patrocinari. Hoc itaque commiserit nos & Philosophos, in ista præsertim materia, quod interdum communes sententias propriis argumentationibus vestiant, contrariis alicubi regulæ nostræ, interdum sententias proprias communibus argumentationibus muniant, consentaneis alicubi regulæ illorum : ut prope sit exclusa veritas a Philosophia per veneficia in illam sua, &c.

ſeur, au grand préjudice de la verité, qu'ils prouvent « par des erreurs, ou qu'ils font ſervir à établir d'autres « erreurs. Et c'eſt ainſi, ajoûte-t-il, que les Philoſo- « phes ont preſque entierement détruit la verité par « leurs attentats, & ce qui nous oblige de dégager les « ſentimens qui nous ſont communs avec eux de leurs « fauſſes preuves, & nos preuves de leurs faux ſenti- « mens. Tertullien parle de l'immortalité de l'ame, que « Platon prouvoit par une erreur, qui eſt celle de la Riminiſcence, & dont il ſe ſervoit pour établir une autre erreur, qui eſt celle de la Metempſychoſe.

Tatien dit en peu de mots (3), qu'un grand nom- « *De Tatien.* bre de Sophiſtes, c'eſt ainſi qu'il appelle les Philoſo- « phes, ont corrompu ce qu'ils ont pris de Moyſe & des « autres Prophetes : Premierement, afin de paroître « Auteurs & non pas Copiſtes : Secondement, afin de « cacher leur ignorance, & donner au moins de belles « paroles au lieu des veritez qu'ils n'avoient pû com- « prendre, & qu'ils ont alterées par leurs fables. «

Vous voyez, dit Minutius Felix (4), que les « *De Minutius Felix.* Philoſophes diſent les mêmes choſes que nous, non «

(3) Tatianus orat. contra Græcos, ad calcem operum Juſtini, pag. 173. Καὶ χρὴ τῷ πρεσβεύοντι κατὰ τὴν ἡλικίαν πιστεύειν, ἤπερ τοῖς ἀπὸ τῆς πηγῆς ἀρυσαμένοις Ἕλλησιν, οὐ κατ' ἐπίγνωσιν τὰ ἐκείνου (Μωϋσέως) δόγματα. πολλοὶ γὰρ οἱ κατ' αὐτοὺς σοφισταὶ κεχρημένοι περιεργίᾳ, τὰ ὅσα παρὰ τῶν κατὰ Μωσέα, καὶ τῶν ὁμοίως αὐτῷ φιλοσοφούντων ἔγνωσαν, ἃ καὶ παραχαράττειν ἐπειράθησαν. πρῶτον μὲν, ἵνα τι λέγειν ἴδιον νομίζωνται, δεύτερον δὲ ὅπως τὰ ὅσα μὴ συνίεσαν, διά τινος ἐπιπλάστου ῥητολογίας παρακαλύπτοντες, ταῖς μυθολογίαις τὴν ἀλήθειαν παραπρεσβεύωσι.

(4) Minutius Felix in Octavio. Animadvertis Philoſophos eadem diſputare quæ dicimus, non quod nos ſimus eorum veſtigia ſubſecuti, ſed quod illi de divinis prædicationibus Prophetarum umbram interpolatæ veritatis imitati ſint. Sic etiam conditionem renaſcendi ſapientium clariores, Pythagoras primus, & præcipuus Plato, corrupta &

» pas que nous ayons ſuivi leurs traces, mais ce ſont
» eux qui ont tiré de nos Prophetes ces veritez qu'ils
» ont corrompuës, & dont ils ne nous donnent qu'une
» vaine ombre. C'eſt ainſi que Platon & Pythagore
» n'ont rapporté que d'une maniere très-imparfaite &
» très-corrompuë, ce qu'ils avoient appris de l'immor-
» talité de l'ame & de la Reſurrection. Car ils diſent,
» que les ames ſeules ſubſiſtent après cette vie, &
» qu'elles paſſent continuellement dans de nouveaux
» corps. Et pour corrompre encore davantage la ve-
» rité, ils ajoûtent, que les ames des hommes entrent
» dans des corps de bêtes. Opinion bien plus conve-
» nable à un bouffon qui veut faire rire, qu'à un Philo-
» ſophe qui parle ſerieuſement.

D'Euſebe. Nous avons déja remarqué qu'Euſebe (5), après avoir fait une liſte fort longue & fort étenduë des larcins que Platon a faits dans les livres ſaints; ajoûte, que malgré cette connoiſſance qu'il en a euë, on ne trouve pas un ſeul point de ſa doctrine exempt d'erreur; & que ſemblable à un homme qui rêve en dormant, il a mêlé à la verité, comme les autres Philoſophes, mille conjectures & mille imaginations remplies de fauſſetez & de menſonges. Ce qui fait voir clairement qu'Euſebe dans le parallele qu'il fait des ſentimens de Platon avec ceux de l'Ecriture, a été

dimidiata fide tradiderunt. Nam corporibus diſſolutis ſolas animas volunt & perpetuo manere, & in alia nova corpora ſæpius commeare. Addunt iſtis & illa ad retorquendam veritatem, in pecudes, aves, belluas, hominum animas redire. Non Philoſophi ſane ſtudio, ſed mimico vitio digna iſta ſententia eſt.

(5) Euſeb. l. XI. Præp. Evang. in Proœmio, & l. XIII. cap. XIV. locis ſupra relatis, l. II. cap. IX.

persuadé, comme tous les autres Peres, qu'il y avoit entr'eux beaucoup plus de diversité que de rapport; ou qu'il n'y avoit pas plus de conformité, qu'il s'en trouve entre la verité & un songe : chose d'ailleurs évidente par ce parallele même.

Theodoret(6) qui suit ordinairement beaucoup Eusebe, dans ses livres contre les Payens, aprés avoir rapporté quelques passages de Platon, où ce Philosophe parle assez bien de Dieu, ajoûte: Au reste ce Philosophe « qui s'exprime icy si correctement, soit qu'il craignît « les Atheniens, soit qu'il fût en effet dans l'ignorance « sur ce point, introduit ailleurs plusieurs Dieux, par « où il cause à ses lecteurs un grand préjudice. Il dit « ensuite aux Payens ce que l'on pourroit peut-être dire encore à quelques Chrétiens. Pourquoy donc, mes « chers amis, aimez-vous à boire une eau si trouble & « si bourbeuse : Que n'allez-vous à la source pure & « claire, où ce Philosophe a puisé ses sentimens plus « raisonnables, qu'il a corrompus par la terre & la fange « qu'il y a mêlée? Ne sçavez-vous pas que Moyse ce « grand Legislateur des Hebreux, est beaucoup plus « ancien que tous vos Historiens, vos Poëtes & vos « Philosophes? Il avoit déja dit un peu plus haut (7), «

De Theodoret.

(6) Theodoret. serm. 11. ad Græcos. Ἀλλ' ὅγε (Πλάτων) ἐν τούτοις ἀκριβῶς οὕτω θεολογήσας, ἐν ἄλλοις, ἢ τοὺς πολλοὺς ὀῤῥωδήσας, ἢ τῷ ὄντι γε ἀγνοήσας, πολλῶν ἐποιήσατο μνήμην θεῶν, καὶ πολλὴν ἐργάζεται τοῖς ἐντυγχάνουσι λώβην. αὐθ' ὅτου δὴ οὖν, ὦ φίλοι, τὸ θολερὸν καὶ γεῶδες ἀρυόμεθα νᾶμα, καὶ μὴ τὴν πηγὴν ἐκείνην ζητοῦμεν τὴν διαυγῆ καὶ διαφανῆ, ἐξ ἧς οὗτος λαβὼν τῆς θεολογίας τὰς ἀφορμὰς, τὸ ἰλυῶδες αὐτῇ καὶ γεῶδες ἀνέμιξεν; ἢ ἀγνοεῖτε ὅτι Μωϋσῆς τῶν Ἰουδαίων ὁ νομοθέτης, πάντων ἐστὶ τῶν ὑμετέρων ποιητῶν, καὶ ξυγγραφέων, καὶ φιλοσόφων πρεσβύτατος;

(7) Idem paulo superius, pag. 451. Ἀλλ' ὅμως καὶ ταῦτα παρ' Αἰγυπτίων μεμαθηκὼς (Ὀρφεὺς), οἱ παρ' Ἑβραίων μαθήματά τινα τῆς ἀλη-

Grecs, dit ce Pere, se glorifient avec tant de faste « de leurs Docteurs, & qu'en nous citant à tout pro- « pos je ne sçay quels Anaximandres & quels Platons, « avec Empedocle & Protagore, & d'autres sembla- « bles qui sont les auteurs de leurs dogmes impies, ou « plûtôt de leur ignorance, ils s'imaginent nous éton- « ner par tous ces grands noms; montrons-leur d'abord « que ces Philosophes se sont combattus les uns les « autres, sans pouvoir jamais s'accorder sur un seul « point. Ensuite faisons voir que Moyse qui l'emporte « de beaucoup par son antiquité sur tous ces Philoso- « phes, est le seul qui ait parlé dignement, & sans la « moindre erreur, de Dieu & de la création du monde; « le seul qui ait établi des loix saintes & parfaites. « Montrons enfin que ces prétendus sages qui sont « venu long-temps après Moyse, ont pillé ses dogmes, « & les ont inserez dans leurs Ecrits; quoiqu'ils n'ayent « pû même les voler sans les corrompre, ni donner « par-là à leurs opinions la moindre apparence de rai- « son, ni aucune vray-semblance. Il ajoûte encore « plus bas (10), qu'aux veritez qu'ils ont dérobées, ils « y ont toûjours mêlé des faussetez, & qu'ils ont fait « à peu près comme ceux qui mettroient de la bouë «

σέβειαν καὶ δικαιοσύνην ἐκ ἀθαύμαστον βραβευθῆν, τοὺς δὲ παρ' αὐτοῖς ὠνομασμένους σοφοὺς, γεγονότας μὲν ὑστάτους καὶ νεωτάτους, κεκλοφότας δὲ τὰ ἐκείνου, καὶ τοῖς ἰδίοις λόγοις ἐγκαταπλώσαντας, εἰ καὶ μὴ εἰς ἅπαν ὑγιῶς, ἰσχύσαι τε μόλις καὶ δόξαν ἁρπάσαι σεμνοπρεπῆ, καί τι τῶν ἀληθῶν ἐοικέναι λέγειν.

(10) Idem infra, pag. 14. Ἐντεῦθεν οἶμαι καταθρῆσαί τε ῥᾷον καὶ ἀληθὲς εἰπεῖν, ὅτι τῶν Μωσέως δογμάτων ἐκ ἀμοιρήσαντες παντελῶς, ὅτε μὴν ἀνήκοοι γεγονότες τῆς ἐνούσης αὐτῷ θεοσδότου καὶ ἀκριβοῦς σοφίας, παρατρύζουσιν ἐφ' ὅτε τὸ ἀληθὲς ἐπιπλέκοντες αὐτῷ τὸ ψεῦδος· καὶ οἷον εὐοσμοτάτῳ μύρῳ βόρβορον ἀναφύροντες.

» dans un parfum exquis. Enfin il dit ailleurs (1), que
» ceux d'entre les Philoſophes qui ont eu connoiſſance
» de la doctrine de Moyſe dans les voyages qu'ils ont
» faits en Egypte, ont approché plus près que les autres
» de la verité ; mais qu'ils n'ont pas eu les yeux de l'eſ-
» prit aſſez clairs & aſſez purs pour la connoître, &
» qu'ainſi l'on peut avec beaucoup de raiſon les com-
» parer à ces gens qui ſont loûches, & qui voyent
» tout de travers.

Reflexions ſur ces témoignages.

Toutes ces autoritez que je viens de produire, & que je pourrois multiplier facilement, montrent clairement deux choſes : La premiere, que les Peres de l'Egliſe ont été fort éloignez de croire que Platon eût bien compris ou bien rapporté ce qu'il avoit tiré des Livres ſaints, de quelque maniere qu'il en ait eu connoiſſance ; & que par conſequent ceux-là ſe trompent beaucoup, qui ſous pretexte de cette connoiſſance que ce Philoſophe a euë, croyent trouver par tout une conformité admirable entre les ſentimens de ce Philoſophe, & ceux de l'Ecriture (2).

(1) Rurſus ſub finem ejuſdem libri : Εἰσὶ δὲ οἱ Μωσαϊκῶν οὐκ ἀμοιρήσαντες λόγων, διὰ τὸ μέχρις Αἰγύπτου φιλομαθείας χάριν παρελθεῖν, οὗτοι ἄμεινόν πως, ἢ οἱ λοιποὶ πεφρονήκασιν, ἐγγὺς μὲν γεγονότες τῆς ἀληθείας, οὐ μὴν ἀθόλωτον παντελῶς ἐσχηκότες τῆς διανοίας τὸν ὀφθαλμὸν, οὓς ἂν εἰκάσαι τις καὶ παραβλῶπας εἰπὼν, οὐκ ἂν τοῦ εἰκότος ἁμάρτοι λογισμοῦ.

(2) *Theodoret parlant de la difference qui eſt entre la doctrine des Chrétiens, & celle des Philoſophes & des autres Theologiens du Paganiſme, ne trouve point de comparaiſons aſſez fortes pour la faire ſentir.*
» *Il dit donc que celle-cy eſt autant éloignée & differente de celle-là, que*
» *la terre, ou plûtôt l'enfer, dit-il en ſe reprenant, eſt éloigné du Ciel. Voicy ſes paroles tirées de ſon ſecond diſcours aux Gentils, page 502.* Κορυφαῖος δὲ ὁ φιλόσοφος τὴν Ἑλληνικὴν θεολογίαν ξυνέθηκε. Πλούταρχος δὲ καὶ Ἀέτιος, τὰς τῶν φιλοσόφων ἐκπαιδεύουσι δόξας. τὸν αὐτὸν καὶ ὁ Πορφύριος ἀνεδέξατο πόνον, τὸν ἑκάστου βίον ταῖς δόξαις προστι-

La seconde qui fait proprement au sujet que je traite à present, est qu'il n'est pas possible de combattre plus parfaitement & plus universellement ce Philosophe, que les Peres de l'Eglise l'ont fait; puisque non contents de refuter ses erreurs, ils ne l'épargnent pas même sur les bonnes choses qu'il paroît dire; & font voir non seulement qu'il les a pillées, mais encore qu'il les a mal comprises, alterées & corrompuës en mille manieres differentes.

On ne peut pas combattre la Philosophie de Platon plus absolument que les SS. Peres l'ont fait.

CH. XVI.

Ce que les SS. Peres ont pensé de Platon & de sa Philosophie par rapport aux effets qu'elle a produits.

ILS NE S'EN SONT pas tenus là cependant, mais après avoir combattu la Philosophie Platonicienne en elle-même, & dans tout ce qu'elle contient, ils l'ont combattuë encore dans ses effets, & dans son principe, c'est-à-dire dans Platon luy-même. Ils font voir que ce Philosophe si vanté, est au fond bien peu de chose; qu'avec toute son éloquence il n'a jamais pû persuader personne; & que toute sa Philosophie n'a jamais produit aucun bon effet. Ils luy opposent ordinairement à cette occasion, les succès merveilleux du Christianisme, la connoissance des veritez les plus sublimes & les plus importantes, qu'il a répanduë par toute la terre, la pureté de mœurs & la sainteté de vie à laquelle il a élevé une multitude innombrable de personnes de toutes sortes d'états & de conditions. Par-là en même temps qu'ils relevent la gloire de la Religion Chrétienne, & qu'ils font

θεσμῶς. Τούτοις ὑμᾶς, ὦ ἄνδρες, ἀξιῶ τὰ ἡμέτερα παραθεῖναι, καὶ μαθεῖν ὡς οὐ μόνον, κατὰ τὸν ποιητὴν, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης, τοσοῦτον ἀφίστηκεν, ἀλλ' ὅσον ὁ καλούμενος τάρταρος οὐρανοῦ. *Theodoret ne connoissoit pas moins la Philosophie payenne, que ceux qui trouvent une si grande conformité entre celle de Platon ou de Zenon, & la doctrine Chrétienne; mais c'est que ce sçavant & pieux Evêque connoissoit un peu mieux que tous ces Auteurs l'excellence de nôtre Religion.*

connoître ſon excellence toute divine au-deſſus de toute la Philoſophie payenne, ils font ſentir en perfection la foibleſſe & l'inutilité de celle de Platon; le peu d'eſtime qu'ils faiſoient de ce Philoſophe, en comparaiſon du moindre de tous les Chrétiens, & la veritable idée que nous devons en avoir nous-mêmes. Je ſuis fâché de ne pouvoir donner une juſte étenduë à toutes les choſes admirables que les SS. Peres diſent ſur ce ſujet: elles demanderoient un livre entier; & je me vois obligé de finir bien-tôt celuy-cy. Contentons-nous donc de quelques-unes de leurs reflexions, qui nous conduiront à celles qu'ils font ſur la maniere dont le Chriſtianiſme a triomphé du Platoniſme, & de toute la Philoſophie payenne.

Platon ne merite pas d'être comparé à un Chrétien.

Commençons par ce qui regarde Platon luy-même. C'eſt le plus illuſtre de tous les Philoſophes, c'eſt un heros, c'eſt un demi-dieu, ſelon les Payens; & ſelon quelques Chrétiens, c'eſt un Philoſophe tout divin, c'eſt une eſpece de Prophete; mais ſelon les Peres de l'Egliſe, & dans la verité, qu'eſt-ce? C'eſt un homme qui ne merite pas d'être comparé au moindre de tous les Chrétiens. « Un ſçavant Romain, dit « ſaint Auguſtin (3), juge que Platon doit être compté « entre les demi-dieux: Pour nous nous ſommes fort

(3) Auguſt. l. 11. de Civit. Dei, cap. xiv. Platonem Labeo inter Semideos commemorandum putavit, ſicut Herculem, ſicut Romulum. Semideos autem Heroïbus anteponit, ſed utroſque inter numina collocat..... Nos quidem Platonem nec deum, nec ſemideum perhibemus, nec ulli ſancto Angelo ſummi Dei, nec veridico Prophetæ, nec Apoſtolo alicui, nec cuilibet Chriſti Martyri, nec cuiquam Chriſtiano homini comparamus: cujus noſtræ ſententiæ ratio, Deo proſperante, ſuo loco explicabitur.

éloignez de croire, que ce Philosophe doive être regardé comme un Dieu, ou comme un demi-dieu. « Nous ne le comparons pas même à aucun ange du « vrai Dieu, ni à aucun Prophete, ni à aucun Apôtre, « ni à aucun Martyr de Jesus-Christ, non pas même « à aucun Chrétien. «

Pourquoy le dernier de tous les Chrétiens l'emporte de beaucoup sur Platon.

Les Peres apportent plusieurs raisons qui montrent cette inferiorité de Platon au-dessous du moindre des Chrétiens. Celle à laquelle saint Augustin paroît faire plus d'attention (4), c'est qu'il n'y a point de Chrétien, quelque ignorant qu'il soit dans la Philosophie, qui ne sçache, que c'est de Dieu que nous tenons la nature par laquelle nous avons été créez à son image, la doctrine par laquelle nous le con-

(4) Idem August. l. VIII. de Civit. cap. IX. Quamvis enim homo Christianus litteris tantùm Ecclesiasticis eruditus, Platonicorum forte nomen ignoret..... non tamen ita surdus est in rebus humanis, ut nesciat philosophos vel studium sapientiæ, vel ipsam sapientiam profiteri. Cavet eos tamen qui secundum elementa hujus mundi philosophantur, non secundum Deum, à quo ipse factus est mundus. Admonetur enim præcepto Apostolico, fideliterque audit quod dictum est : Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam & inanem seductionem secundum elementa mundi. Deinde ne omnes tales esse arbitretur, audit ab eodem Apostolo dici de quibusdam : Quia quod notum est Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit.... Novit sane etiam ipsos in quibus errant cavere. Ubi enim dictum est quod per ea quæ facta sunt, Deus illis manifestavit..... ibi etiam dictum est non illos ipsum Deum recte coluisse, quia & aliis rebus quibus non oportebat, divinos honores illi uni tantum debitos detulerunt : Quoniam cognoscentes Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, sed evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum. Dicentes enim se sapientes esse, stulti facti sunt, &c. Et infra : Nec si litteras eorum Christianus ignorans verbis quæ non didicit in disputatione non utitur..... ideo nescit ab uno vero Deo atque optimo & naturam nobis esse, qua facti ad ejus imaginem sumus, & doctrinam qua eum nosque noverimus, & gratiam qua illi cohærendo beati sumus, &c.

noiſſons, & la grace qui nous unit à luy pour nous rendre heureux; & ſur tout qui ne ſoit convaincu que c'eſt luy ſeul qu'il faut ſervir pour arriver à cette felicité, au lieu que Platon a cru qu'il falloit pour cela adorer pluſieurs Dieux. C'eſt encore ſelon le même ſaint Auguſtin, parce qu'il n'y a point de Chrétien, qui ſuivant l'avertiſſement de l'Apôtre, ne ſçache fort bien juger de toute la Philoſophie payenne, & reconnoître les erreurs dans leſquels Platon eſt tombé. Origene (5) produit à peu prés la même raiſon, en faiſant voir que Platon, aprés avoir connu Dieu, n'a pas laiſſé d'adorer les Idoles: au lieu que le Chrétien le plus ignorant, loin de tomber dans un pareil égarement, s'éleve en eſprit au-deſſus de toutes les choſes ſenſibles; afin d'offrir à Dieu ſes prieres, & ob-

(5) Origenes l. VII. adv. Celſum, pag. 362. Ὁρῶν δ', οἶμαι, ὁ Θεὸς καὶ τὴν ἀλαζονείαν, ἢ τὴν πρὸς τοὺς ἄλλους ὑπεροψίαν τῶν μεγάλα μὲν φρονούντων ἐπὶ τῷ ἐγνωκέναι τὸν Θεὸν καὶ ἀπὸ φιλοσοφίας τὰ θεῖα μεμαθηκέναι, παραπλησίως δὲ τοῖς ἀπαιδευτοτάτοις ἐπὶ τὰ ἀγάλματα καὶ τοὺς ναοὺς αὐτῶν, καὶ τὰ θρυλλούμενα μυστήρια ἄγοντας, ἐξελέξατο τὰ μωρὰ τοῦ κόσμου, τοὺς ἐν Χριστιανοῖς ἁπλουστάτους, καὶ πολλῶν φιλοσόφων μετριώτερον καὶ καθαρώτερον βιοῦντας, ἵνα καταισχύνῃ τοὺς σοφούς, οὐκ αἰδουμένους ἐν τῷ τοῖς ἀψύχοις προσομιλεῖν ὡς θεοῖς, ἢ θεῶν εἰκόσι..... Χριστιανὸς δὲ καὶ ὁ ἰδιώτης πάντα μὲν τόπον τοῦ κόσμου πέπεισται εἶναι μέρος τοῦ ὅλου, ναοῦ τοῦ Θεοῦ ὄντος τοῦ παντὸς κόσμου· ἐν παντὶ δὲ τόπῳ εὐχόμενος, μύσας τοὺς τῆς αἰσθήσεως ὀφθαλμούς, καὶ ἐγείρας τοὺς τῆς ψυχῆς ὑπεραναβαίνει τὸν ὅλον κόσμον... ἀναπέμπει οὐ περὶ τῶν τυχόντων τὴν εὐχὴν τῷ Θεῷ· ἔμαθε γὰρ ἀπὸ τοῦ Ἰησοῦ μηδὲν μικρὸν, τουτέστιν αἰσθητὸν ζητεῖν, ἀλλὰ μόνα τὰ μεγάλα καὶ ἀληθῶς θεῖα, ὅσα συμβάλλεται διδόμενα ὑπὸ τοῦ Θεοῦ πρὸς τὸ ὁδεῦσαι ἐπὶ τὴν παρ' αὐτῷ διὰ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ Λόγου ὄντος Θεοῦ μακαριότητα. *Quoy qu'Origene ne nomme pas icy expreſſément Platon, ni les Platoniciens, on ne peut douter neanmoins qu'il ne les ait en vûë plus que tous les autres Philoſophes. Il le fait entendre encore plus clairement dans la ſuite, où il produit de nouvelles preuves de cette excellence des plus ſimples d'entre les Chrétiens au deſſus de Platon & des Platoniciens. Voyez ſur tout la page 364. & 365.*

tenir de luy la veritable felicité, par la médiation de son fils & de son verbe, qui est Dieu comme luy. C'est selon Theodoret (6), parce qu'il n'y a point de Chrétiens, même parmi les plus grossiers, qui ne connoisse l'Adorable Trinité ; & qui pour ce qui regarde la création du monde & l'immortalité de l'ame, n'en sçache beaucoup plus qu'Aristote & Platon. C'est enfin, selon Tertullien (7), parce qu'il n'y a

(6) Theodoret. serm. v. ad Græcos. Καὶ ἔστιν εὑρεῖν καὶ σκαπανίας, καὶ βοηλάτας, καὶ φυτουργούς, περὶ τῆς θείας διαλεγομένους Τριάδος, καὶ περὶ τῆς τῶν ὅλων δημιουργίας, καὶ τὴν ἀνθρωπείαν φύσιν εἰδότας Ἀριστοτέλους πολλῷ μᾶλλον καὶ Πλάτωνος. Καὶ μέντοι καὶ ἀρετῆς ἐπιμελουμένους, καὶ κακίαν ἐκκλίνοντας, καὶ τὰ κολαστήρια δεδιότας τὰ προσδοκώμενα, καὶ τὸ θεῖον δικαστήριον ἀνενδοιάστως προσμένοντας, καὶ τῆς αἰωνίου περὶ καὶ ἀνωλέθρου φιλοσοφοῦντας ζωῆς, καὶ τῶν οὐρανῶν ἕνεκα βασιλείας πάντα πόνον ἀσπασίως αἱρουμένους.

(7) Tertull. in Apolog. cap. 46. Deum quilibet opifex Christianus & invenit, & ostendit, & exinde totum quod in Deo quæritur re quoque assignat : licet Plato affirmet factitatorem universitatis neque inveniri facilem, & inventum enarrari in omnes difficilem. *Tertullien continuë, & opposant la pureté de mœurs & la sainteté des Chrétiens aux déreglemens de tous les Philosophes, il fait voir combien les plus grands & les plus celebres entre ceux-cy sont inferieurs aux moins considerables d'entre ceux-là.* Cæterum si de pudicitia provocemur, lego partem sententiæ Atticæ in Socratem : corruptor adolescentium pronuntiatur : Christianus ad sexum nec fœminæ mutat.... Audio & quemdam Speusippum de Platonis schola in adulterio periisse : Christianus uxori suæ soli masculus nascitur. Democritus excæcando seipsum, quod mulieres sine concupiscentia aspicere non posset, & doleret si non esset potitus, incontinentiam emendatione profitetur : at Christianus salvis oculis feminas non videt, animo adversus libidinem cæcus est. Si de probitate defendam, ecce lutulentis pedibus Diogenes superbos Platonis toros alia superbia deculcat : Christianus nec in pauperem superbit..... Si de animi æquitate congrediar, Lycurgus apocarteresin optavit, quod leges ejus Lacones emendassent : Christianus etiam damnatus gratias agit. Si de fide comparem, Anaxagoras depositum denegavit hospitibus : Christianus & extra fidelis vocatur. Si de simplicitate consistam, Aristoteles familiarem suum Hermiam turpiter loco excedere fecit : Christianus nec inimicum suum lædit. Idem Aristoteles tam turpiter Alexandro regendo potius adulatur,

point d'artisans Chrétiens qui ne trouve Dieu facilement, & qui n'en parle hardiment à tout le monde ; au lieu que Platon jugeoit qu'il étoit difficile de le trouver, & encore plus difficile d'entreprendre de le faire connoître aux autres.

Sentimens de S Jean Chrysostome sur ce sujet.

Mais entre tous les Peres de l'Eglise, il n'y en a point qui prouve avec plus d'étenduë que saint Jean Chrysostome (8), cette excellence des moins con-

quam Plato Dionysio ventris gratia venditatur. Aristippus in purpura sub magna gravitatis specie nepotatur, & Hippias, dum civitati insidias disponit, occiditur : hoc pro suis omni atrocitate dissipatis nemo unquam tentavit Christianus..... Adeo quid simile Philosophus, & Christianus ? Græciæ discipulus, & Cœli ? famæ negotiator, & salutis ? verborum, & factorum operator ? rerum ædificator, & distructor ? interpolator erroris, & integrator veritatis ? furator ejus, & custos ? *La beauté de ce passage en excusera sans doute la longueur ; & comme je ne m'ennuye pas à en transcrire de pareils, j'espere qu'on ne s'ennuyera pas non plus à les lire.*

(8) Chrysost. Hom. xix. ad Pop. Ant. Οἵγε τῶν ἔξωθεν φιλόσοφοι τῶν ἐν τῇ σκηνῇ καὶ ταῖς τῶν μίμων παιδιαῖς οὐδὲν ἄμεινον διάκεινται. τοῦ τρίβωνος δὲ, τοῦ πώγωνος, καὶ τῆς στολῆς οὐδὲν πλέον ἔχοντες ἐπιδείξασθαι. οὗτοι δὲ τοὐναντίον ἅπαν βακτηρίᾳ, καὶ πώγωνι, καὶ τῇ ἄλλῃ σκευῇ πολλὰ χαίρειν εἰπόντες τὴν ψυχὴν ἑαυτῶν κατεκόσμησαν τοῖς τῆς ἀληθοῦς φιλοσοφίας δόγμασιν. οὐχὶ τοῖς δόγμασι δὲ μόνοις, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔργοις αὐτοῖς. Κἂν ἐρῇ τινα τούτων τῶν ἐν ἀγροικίᾳ ζώντων, καὶ ἐν σκαπάνῃ καὶ ἐν ἀρότρῳ δαπανηθέντων, ὑπὲρ τῶν δογμάτων ὑπὲρ ὧν μυρία περιελθόντες οἱ τῶν ἔξωθεν φιλόσοφοι, καὶ πολλοὺς ἀναλώσαντες λόγους οὐδὲν ἠδυνήθησαν ὑγιὲς εἰπεῖν, μετὰ ἀκριβείας ἀποκρινεῖταί σοι πάντα ἐκ πολλῆς τῆς σοφίας. καὶ οὐ τοῦτό ἐστι τὸ θαυμαστὸν μόνον, ἀλλ' ὅτι καὶ διὰ τῶν ἔργων βεβαιοῦται τὴν διὰ τῶν δογμάτων πίστιν. Et paulo post : Κἂν ἕνα αὐτῶν λαβὼν φιλόσοφόν τινα τῶν ἔξωθεν ἀγάγῃς εἰς μέσον νῦν (μᾶλλον δὲ νῦν οὐδένα ἐστὶν εὑρεῖν) ἂν δέ τινα τούτων λαβὼν, καὶ τὰ βιβλία τῶν πάλαι παρ' αὐτοῖς φιλοσοφησάντων ἀναπτύξας ἐπέλθῃς. καὶ τί μὲν οὗτοι ἀποκρίνονται νῦν, τί δὲ ἐκεῖνοι τότε ἐφιλοσόφησαν παράλληλα θεὶς ἐξετάσῃς, ὄψει πόση μὲν ἡ τούτων σοφία, πόση δὲ ἐκείνων ἄνοια. Ὅταν γὰρ οἱ μὲν αὐτῶν μηδὲ προνοίας λέγωσιν ἀπολαύειν τὰ ὄντα, μηδὲ ὑπὸ Θεοῦ γεγενῆσθαι τὴν κτίσιν, μήτε τὴν ἀρετὴν αὐτὴν ἑαυτῇ αὐτάρκη εἶναι, ἀλλὰ δεῖσθαι χρημάτων, καὶ εὐγενείας, καὶ τῆς ἔξωθεν περιφανείας, καὶ ἕτερα πολλῷ τούτων καταγελαστότερα. οὗτοι δὲ καὶ περὶ προνοίας, καὶ περὶ δικαστηρίων τῶν μετὰ ταῦτα, καὶ περὶ τῆς τοῦ Θεοῦ δημιουργίας τῆς ἐξ οὐκ ὄντων πάντα παραγαγούσης, καὶ περὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων φιλοσοφοῦσι τῆς ἔξω-

siderables

ſiderables d'entre les Chrétiens, audeſſus de Platon & de tous les autres Philoſophes. Si vous interrogez, dit-il, quelques-uns de ces Chrétiens qui ont paſſé toute leur vie à labourer la terre, des mêmes dogmes ſur leſquels les Philoſophes payens ont fait tant de queſtions, & composé tant de livres, ſans pouvoir rien dire de raiſonnable; ils vous répondront incontinent ſur tout avec beaucoup d'exactitude & de ſageſſe. Et ce qui eſt encore plus admirable, c'eſt qu'ils confirment leur foy par leurs œuvres. Car non ſeulement ils ſont convaincus que nôtre ame eſt immortelle, & que nous devons un jour rendre compte à Dieu de toutes nos actions, & paroître devant ſon redoutable tribunal; mais on les voit encore regler leur conduite ſur ces veritez; & peu touchez de tout le faſte du ſiecle, ne deſirer rien de tout ce qui paroît de plus éclatant parmi les hommes. Interrogez enſuite quelqu'un de ces Philoſophes; mais où en trouver à preſent? Parcourez donc les livres que les plus anciens d'entr'eux ont écrits; & comparez ce qu'ils ont dit ſur ces mêmes veritez, avec ce que nos Chrétiens de la campagne répondent; & vous verrez quelle eſt la ſageſſe de ceux-cy, & l'extravagance de ceux-là. En effet ces Philoſophes ont ſoûtenu que Dieu ne gouvernoit pas tout par ſa providence, qu'il n'avoit pas créé le monde, que la vertu n'étoit point ſuffiſante à elle-même (9), mais qu'elle avoit beſoin

θεν ὅλως μὴ μετασχόντες παιδεύσεως· τίς ἂν αὐτόθεν μάθοι τὴν τοῦ Χριστοῦ δύναμιν, ἢ τοὺς ἀγραμμάτους καὶ ἰδιώτας τῶν μέγα ἐπὶ σοφίᾳ κομπαζόντων τοσούτῳ σοφωτέρους ἀπέδειξεν, ὅσῳ τῶν μικρῶν παιδίων τοὺς ἔμφρονας ἄνδρας ὑπερέχοντάς ἐστιν ἰδεῖν;

(9) *C'étoit le ſentiment de Platon autant que celuy d'Ariſtote, comme*

» des richesses, de la noblesse, de l'éclat exterieur,
» & d'autres sentimens encore plus dignes de risée. Nos
» Chrétiens au contraire sont convaincus, que la pro-
» vidence de Dieu s'étend sur tout : Qu'il y a dans
» l'autre vie un jugement à subir : Que Dieu a tiré du
» néant toutes les creatures. En un mot vous les verrez
» raisonner en parfaits Philosophes sur toutes ces ve-
» ritez, & plusieurs autres semblables : Et cela sans
» avoir étudié ni avoir aucune teinture des sciences.
» Qui en voyant cette merveille n'admireroit la puis-
» sance de Jesus-Christ, d'avoir ainsi rendu les hom-
» mes les plus simples & les plus ignorans, autant supe-
» rieurs en sagesse au-dessus de tous les Philosophes, que
» des hommes d'âge & d'experience le sont au-dessus
» des enfans?

Les Philo-n Voulez-vous sçavoir, dit-il encore ailleurs (1),

on le peut voir dans Diogene Laërce. Les autres erreurs ausquelles saint Jean Chrysostome oppose les veritez dont tous les Chrétiens sont convaincus, ne regardent pas moins Platon, que la plûpart des autres Philosophes payens.

(1) Chrysost. Hom. in illud: Paulus vocatus, &c. Τούτους ἐξελέξατο, φησὶν, ὁ Θεὸς, ἵνα καταισχύνῃ τοὺς σοφούς. καὶ πῶς, εἰπέ μοι, διὰ τούτων ἐκεῖνοι καταισχύνονται; διὰ τῆς τῶν πραγμάτων πείρας. Ὅταν γὰρ τὴν χήραν τὴν ἔξω καθημένην καὶ προσαιτοῦσαν, πολλάκις δὲ καὶ τὸ σῶμα ἀνάπηρον οὖσαν ἐξετάσῃς περὶ ἀθανασίας ψυχῆς, περὶ σωμάτων ἀναστάσεως, περὶ προνοίας Θεοῦ, περὶ τῆς κατ' ἀξίαν ἀντιδόσεως, περὶ τῶν εὐθυνῶν τῶν ἐκεῖ, περὶ τοῦ φοβεροῦ δικαστηρίου, περὶ τῶν ἀποκειμένων τοῖς κατορθοῦσιν ἀγαθῶν, περὶ τῶν ἠπειλημένων τοῖς ἁμαρτάνουσι τιμωριῶν, περὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων. εἶτα μετ' ἀκριβείας ἀποκρίνεται καὶ πληροφορίας πολλῆς· ὁ δὲ φιλόσοφος, καὶ μέγα ἐπὶ κόμῃ καὶ βακτηρίᾳ φρονῶν, μετὰ τοὺς πολλοὺς καὶ μακροὺς τῶν λόγων διαύλους, μετὰ τὰς πολλὰς καὶ ἀκαίρους ἀδολεσχίας, μηδὲ χᾶναι δύναται, μηδὲ διᾶραι στόμα περὶ τούτων ἔχει. τότε γνώσῃ καλῶς, πῶς ἐξελέξατο τὰ μωρὰ τοῦ κόσμου ὁ Θεὸς, ἵνα καταισχύνῃ τοὺς σοφούς. ἅπερ γὰρ ἐκεῖνοι διὰ ἀπόνοιαν καὶ ὑπερηφανίαν οὐκ ἠδυνήθησαν εὑρεῖν..... ταῦτα οἱ πτωχοὶ καὶ ἀπερριμμένοι καὶ τῆς ἔξωθεν ἀπεστερημένοι παιδεύσεως, μετ' ἀκριβείας ἔμαθον ἅπαντα, τῆς ἐκ τῶν οὐρανῶν ἐξαρτήσαντες ἑαυτοὺς δι-

combien il est vray que Dieu a choisi les plus simples pour confondre les plus sages ? Vous pouvez le voir par vôtre propre experience. Adressez-vous à cette pauvre femme veuve qui demande l'aumône, &

« *sophes les plus sages* « *confondus par les plus* « *simples des* « *Chrétiens.*

δαπανᾶλιας. Je ne sçaurois m'empêcher de rapporter icy ce que dit sur le même sujet Athenagore dans son Apologie pour les Chrétiens. Rien n'est plus beau, & ne fait mieux voir l'excellence de la morale de Jesus-Christ au dessus de la Philosophie payenne, & combien par consequent les plus simples d'entre les Chrétiens, qui mettent en pratique cette morale toute divine, l'emportent au dessus de tous les Philosophes de l'antiquité. Il parle aux Empereurs Marc-Aurele & Commode, & pour leur montrer que les Chrétiens, loin d'être impies, comme on les en accusoit, pratiquent la morale la plus pure & la plus sainte, il leur propose cette maxime de Jesus-Christ : Pour moy je vous dis : Aimez vos ennemis, benissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Après quoy il continuë ainsi : Permettez-moy, Princes, d'élever icy ma voix, & de me faire entendre par tout avec liberté : ce qui me doit être d'autant plus permis, que je parle devant des Empereurs qui sont Philosophes. Qui sont ceux qui observent une morale si parfaite ? Sont-ce ces gens qui s'appliquent à resoudre des syllogismes, à apporter des distinctions, à examiner des definitions ? Sont-ce ceux qui enseignent ce que c'est que terme équivoque ou synonyme, categorie ou axiome, sujet ou attribut d'une proposition, & qui se vantent de rendre heureux par cette connoissance ceux qui les écoutent ? Ces gens ont-ils le cœur assez pur & l'ame assez belle, pour aimer leurs ennemis, au lieu de les haïr ; pour rendre des paroles obligeantes à ceux qui leur disent des injures, & pour prier en faveur de ceux qui veulent leur ôter la vie ? N'est-il pas évident qu'ils font tous les jours le contraire ; qu'ils ne s'occupent que de mauvais desseins, & qu'ils ne cherchent continuellement qu'à faire du mal aux autres : faisant consister toute leur Philosophie & leur sagesse dans leurs paroles, & nullement dans leurs actions ? Parmi nous au contraire les personnes les plus simples, les artisans & les femmes même font voir l'excellence de nôtre doctrine, non pas par leurs beaux discours, mais par leurs actions. En effet, ils ne s'appliquent pas à arranger des paroles, mais à faire de bonnes œuvres, à ne point maltraiter ceux qui les maltraitent, à souffrir patiemment les injures qu'on leur fait, à donner volontiers à ceux qui leur demandent, & à aimer leur prochain comme eux-mêmes. Nous avons déja vû ce que saint Cyprien, conformément à cet excellent discours d'Athenagore, a dit des Chrétiens, en les opposant aux Philosophes payens : Nos Philosophi non verbis, sed factis sumus, nec vestitu sapientiam, sed veritate præferimus..... non

» que vous voyez percluë de ses membres; & interro-
» gez-là sur la Resurrection, sur la providence de Dieu,
» sur la justice avec laquelle il rend à chacun selon ses
» œuvres, sur le compte que nous devons luy rendre
» de toutes nos actions, sur les récompenses qu'il pré-
» pare à ceux qui auront bien vêcu, sur les châtimens
» dont il menace les pecheurs, & ainsi de tout le reste,
» & vous verrez qu'elle vous répondra exactement sur
» tout avec beaucoup d'assurance. Interrogez ensuite
» un de ces Philosophes qui font vanité des longs che-
» veux & du bâton qu'ils portent; & vous verrez qu'a-
» près bien du babil, il ne pourra dire quoy que ce
» soit de raisonnable, ni même ouvrir la bouche sur
» ces mêmes dogmes. Alors vous comprendrez la ve-
» rité de ces paroles: Que Dieu a choisi ce qui paroît
» folie, pour confondre la sagesse du monde. En effet
» ce que ces sages n'ont pû trouver à cause de leur
» orgüeil, de leur éloignement de Dieu; & pour n'a-
» voir voulu suivre que leurs foibles raisonnemens;
» les personnes les plus pauvres, les plus méprisables
» & les plus ignorantes l'ont appris par leur soûmission
» à la Foy.

CH. XVII. *Inutilité de la Philosophie de Platon. Ce Philosophe n'a*

MAIS PLATON, pour ne rien dire des autres Philosophes, n'a-t-il point connu la providence, l'immortalité de l'ame & quelques autres veritez?

loquimur magna, sed vivimus. *Et ce que dit Tertullien :* Adeo quid simile, Philosophus, & Christianus? Græciæ discipulus, & Cœli? famæ negotiator, & salutis? verborum, & factorum operator? *Saint Justin dit de même :* Οὐκ ἐν λόγοις, ἀλλ' ἐν ἔργοις τὰ τῆς ἡμετέρας θεοσεβείας πράγματα. *Voyez de plus Clement d'Alexandrie au l. 1. de ses Stromes, Lactance dans ce que nous en avons rapporté au III. livre, &c.*

Ce seroit parler plus exactement, de dire qu'il les a entre-vûës, qu'il en a douté, & qu'il les a corrompuës ; mais je veux qu'il les ait connuës parfaitement. A qui les a-t-il pû persuader? « Combien Platon s'est-il tourmenté, dit encore saint Jean Chrysostome (2), pour montrer que l'ame étoit immortelle; & neanmoins il est mort sans avoir rien dit de certain sur ce sujet, & sans avoir persuadé personne. Mais la Croix de Jesus-Christ, par le ministere de quelques hommes sans étude & sans science, a persuadé toute la terre des veritez les plus importantes, qui regardent la connoissance de Dieu, le veritable culte qu'on doit luy rendre, la pureté de la Morale Evangelique, les recompenses & les châtimens de l'autre vie ; & a rendu tous les hommes, jusqu'aux plus grossiers & aux plus ignorans, de veritables Philosophes. »

pû persuader personne de ses dogmes. La Croix de Jesus-Christ a persuadé toute la terre des veritez les plus importantes

Il ajoûte encore plus bas (3) : « Ce que tous les Phi-

La Croix

(2) Chrysost. Hom. iv. in Epist. 1. ad Corinth. Οἱ γὰρ οὐκ ἴσχυσαν φιλόσοφοι διὰ τῶν συλλογισμῶν ποιῆσαι, τοῦτο ἡ δοκοῦσα εἶναι μωρία κατώρθωσε. τίς οὖν σοφώτερος; ὁ τοὺς πολλοὺς πείθων, ἢ ὁ ὀλίγους, μᾶλλον δὲ οὐδένα; ὁ περὶ μεγίστων πείθων, ἢ ὁ περὶ τῶν μὴ δεόντων; Πόσα ἔκαμε Πλάτων καὶ οἱ κατ' αὐτὸν περὶ γραμμῆς, καὶ γωνίας, στιγμῆς καὶ ἀριθμῶν, ἀρτίων καὶ περιττῶν, καὶ ἴσων ἀλλήλοις καὶ ἀνίσων, καὶ τῶν τοιούτων διαλεγόμενος ἡμῖν ἀραχνίων (καὶ γὰρ τῶν ὑφασμάτων ἐκείνων ἀχρηστότερα ταῦτα τῷ βίῳ) καὶ οὐ μέγαν οὐ μικρὸν ἐντεῦθεν ὠφελήσας, οὕτω τὸν βίον κατέλυσε; πόσα ἔκαμε δεῖξαι ἐπιχειρῶν ὡς ἀθάνατος ἡ ψυχή, καὶ οὐδὲν σαφὲς εἰπών, οὐδὲ πείσας τινὰ τῶν ἀκουόντων οὕτως ἀπῆλθεν; ὁ δὲ σταυρὸς διὰ ἰδιωτῶν ἔπεισε, καὶ τὴν οἰκουμένην ἅπασαν ἔπεισε, καὶ οὐχ ὑπὲρ τῶν τυχόντων πραγμάτων, ἀλλὰ περὶ Θεοῦ διαλεχθεὶς, καὶ τῆς κατ' ἀλήθειαν εὐσεβείας, καὶ τῆς εὐαγγελικῆς πολιτείας, καὶ τῆς τῶν μελλόντων κρίσεως· καὶ πάντας ἐποίησε φιλοσόφους, τοὺς ἀγροίκους, τοὺς ἰδιώτας.

(3) Idem ibid. in Ethico. Ἃ γὰρ ἴσχυσαν κατορθῶσαι τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι τελῶναι καὶ ἁλιεῖς, ταῦτα φιλόσοφοι, καὶ ῥήτορες, καὶ τύραννοι, καὶ πᾶσα ἁπλῶς ἡ οἰκουμένη μυρία περιδραμοῦσα οὐδὲ φαντασθῆναι ἴσχυσαν· τί γὰρ οὐκ εἰσήγαγεν ὁ σταυρός; τὸ περὶ ἀθανασίας ψυχῆς λόγον, τὸ περὶ τῆς

de Jesus-Christ a appris aux hommes à mépriser les choses perissables, & à n'estimer que les éternelles.

» losophes, tous les Rheteurs, tous les Roys, en un mot
» tous les hommes n'ont pû faire ; quelques pauvres
» pêcheurs l'ont fait. Car quelles merveilles la croix
» de Jesus-Christ n'a-t-elle pas operées ? N'est-ce pas
» elle qui a persuadé tous les hommes de l'immortalité
» de l'ame & de la Resurrection des corps ? N'est-ce
» pas elle qui leur a appris à mépriser les choses peris-
» sables, & à n'estimer que celles qui sont éternelles ?
» N'est-ce pas elle qui leur a appris à mener une vie
» angelique, & qui leur a inspiré une force & une
» constance admirable ?

Ce n'est pas une veritable cõstance ni un veritable mépris de la mort, que celuy que Socrate a fait paroître.

» Vous me direz qu'il s'est trouvé aussi des Philo-
» sophes qui ont méprisé la mort. Qui sont-ils, je vous
» prie ? Est-ce celuy qui a été condamné à boire de la
» ciguë ? Mais voulez-vous que je vous fasse voir une
» multitude infinie de Chrétiens, qui ont marqué sans

ἀναστάσεως τῶν σωμάτων, τὸ περὶ τῆς ὑπεροψίας τῶν παρόντων, τὸ περὶ τῆς ἐπιθυμίας τῶν μελλόντων· καὶ ἀγγέλους τοὺς ἀνθρώπους ἐποίησε, καὶ πάντας πανταχοῦ φιλοσοφοῦσι, καὶ πᾶσαν ἀνδρείαν ἐπιδείκνυνται. Ἀλλὰ καὶ παρ' αὐτοῖς, φησι, πολλοὶ θανάτου καταφρονοῦντες γεγόνασι· τίνες, εἰπέ μοι; ἆρα ὁ τὸ κώνειον πιών; ἀλλ' εἰ βούλει τοιούτους μυρίους ἀπὸ τῆς ἐκκλησίας παράσχωμαι. εἰ γὰρ ἐξῆν, διωγμοῦ καταλαβόντος, κώνειον πιόντας ἀπελθεῖν, πάντες ἂν ἐκείνου λαμπρότεροι γεγόνασιν. ἄλλως δὲ ἐκεῖνος οὐχὶ κύριος ὢν τοῦ μὴ πιεῖν ἢ πιεῖν, ἔπιεν· ἀλλὰ καὶ ἄκοντα καὶ ἑκόντα ἔδει τοῦτο παθεῖν, ὅπερ οὐκ ἦν ἀνδρείας, ἀλλὰ ἀνάγκης λοιπόν. Καὶ γὰρ καὶ λῃσταὶ καὶ ἀνδροφόνοι ὑπὸ τῇ ψήφῳ γενόμενοι τῶν δικαζόντων χαλεπώτερα ἔπαθον. παρ' ἡμῖν δὲ τοὐναντίον ἅπαν. οὐ γὰρ ἄκοντες οἱ μάρτυρες ὑπέμειναν, ἀλλ' ἑκόντες καὶ κύριοι τοῦ μὴ παθεῖν ὄντες, ἀδάμαντος παντὸς στερροτέραν ἐπιδεικνύντες τὴν ἀνδρείαν. οὐ τοίνυν τοῦτο θαυμαστὸν, εἰ κώνειον ἔπιεν ἐκεῖνος, καὶ μηκέτι κύριος ὢν τοῦ μὴ πιεῖν, καὶ πρὸς ἔσχατον γῆρας ἐληλακώς. καὶ γὰρ ἔλεγεν ἐτῶν ἑβδομήκοντα εἶναι, ὅτε κατεφρόνησε ζωῆς· εἴγε καὶ τοῦτο καταφρονῆσαί ἐστιν· οὐ γὰρ ἔγωγε ἂν εἴποιμι, μᾶλλον δὲ οὐδὲ ἄλλος οὐδείς. *Tout le reste de ce passage de S. Jean Chrysostome n'est pas moins beau, & ne tourne pas moins à la honte de Socrate & des autres Philosophes payens, qu'à la gloire de nos Martyrs, mais il serait trop long de le rapporter.*

comparaison beaucoup plus de constance que ce Philosophe? Vrayment si dans le temps des persecutions, il ne se fût agi que de boire de la ciguë, il n'y auroit point eu de Chrétiens, qui ne se fût rendu beaucoup plus recommandable que luy par son courage. Faites reflexion d'ailleurs qu'il ne luy étoit pas libre de la boire ou de ne la pas boire; bon gré mal gré, il falloit necessairement qu'il en passât par là. Ce n'étoit point vertu, ni constance en luy; c'étoit necessité. Combien y a-t-il eu de voleurs & d'assassins, qui condamnez comme luy par la Justice, ont souffert courageusement une mort bien plus cruelle? Il n'en a pas été ainsi de nos Martyrs : ce n'est point par necessité ni par contrainte qu'ils ont souffert la mort; mais ils l'ont fait librement & volontairement, en témoignant toûjours une constance invincible dans leur resolution. Ce n'est donc pas une grande merveille que ce Philosophe ait bû de la ciguë, puisqu'il y étoit contraint, & que d'ailleurs il étoit déja fort vieux. Car on dit qu'il avoit soixante & dix ans lorsqu'il a paru mépriser la vie; si neanmoins on peut dire que c'est là la mépriser : car pour moy je ne le crois pas, & je pense qu'il n'y a personne qui ne soit de mon sentiment.

Ajoûtons ce que le même saint Docteur (4) dit *Les Philosophes*

(4) Idem Chrysost Hom. xix. ad Pop. Ant. Αἰσχυνθήτωσαν τοίνυν οἱ Ἕλληνες, ἐγκαλυπτέσθωσαν καὶ καταδυέσθωσαν ἐπὶ τοῖς αὐτῶν φιλοσόφοις, καὶ τῇ πάσης μωρίας ἀθλιωτέρᾳ αὐτῶν σοφίᾳ. Οἱ μὲν γὰρ παρ' αὐτοῖς φιλόσοφοι κατὰ τὸν καιρὸν, ὃν ἔζων ὀλίγους μόλις καὶ σφόδρα εὐαριθμήτους ἴσχυσαν τὰ αὐτῶν διδάξαι δόγματα, καὶ κινδύνου μικροῦ καταλαβόντας καὶ τούτους ἀπώλεσαν. οἱ δὲ τοῦ Χριστοῦ μαθηταὶ, οἱ ἁλιεῖς καὶ τελῶναι, οἱ σκηνοποιοὶ ἐν ὀλίγοις ἔτεσι τὴν οἰκουμένην ἅπασαν πρὸς τὴν ἀλήθειαν ἐπανήγαγον, καὶ μυρίων ἐξ ἐκείνου γινομένων κινδύνων, οὐ μόνον οὐκ

perdoient leurs disciples au premier danger qui les menaçoit ; la mort & les supplices ont multiplié ceux des Apôtres

» encore ailleurs : Que les Gentils soient couverts de » confusion, qu'ils se retirent, qu'ils se cachent au » sujet de leurs Philosophes & de leur prétenduë sa- » gesse, qui n'est dans le fond que foiblesse & que mi- » sere. A peine ces Philosophes ont pû durant leur vie » persuader leurs dogmes à un petit nombre de disci- » ples ; encore les perdoient-ils au premier danger qui » les menaçoit. Au lieu que les disciples de Jesus- » Christ, qui n'étoient que de pauvres pêcheurs, des » Publicains, des faiseurs de tentes, ont en peu d'an- » nées fait connoître & recevoir la verité à toute la » terre. Et loin qu'une infinité de souffrances qu'ils ont » essuyées, ait arrêté le cours de leur prédication ; au » contraire, elle en est devenuë de jour en jour plus » florissante ; de sorte qu'il n'y a pas jusqu'aux hommes

ἐσβέσθη τὸ κήρυγμα, ἀλλὰ καὶ ἀνθεῖ, καὶ πρὸς τὸ μεῖζον ἐπιδίδωσι καὶ φιλοσοφεῖν ἐδίδαξαν ἀνθρώπους ἰδιώτας, καὶ γηπόνους, καὶ θρέμμασιν ὁμιλοῦντας. *Ailleurs saint Jean Chrysostome remarque que Platon étoit riche, consideré, puissant, & que malgré tout cela neanmoins il n'a pû établir ses opinions.* Hom. 33. in Matth. Ποῦ νῦν Πλάτων ; ποῦ Πυθαγόρας ; ποῦ τῶν Στωϊκῶν ὁ ὁρμαθός ; Καὶ γὰρ πολλῆς ἀπολαύσας ἐκεῖνος τιμῆς, οὕτως ἠλέγχετο ὡς καὶ ἀπεμποληθῆναι καὶ μηδὲν ὧν ἐβούλετο κατορθῶσαι, οὐδὲ ἀφ' ἑνὸς τυράννου, ἀλλὰ καὶ τοὺς μαθητὰς προδοὺς ἐλεεινῶς τὸν βίον κατέλυσε. *Ce Tyran que Platon ne pût persuader, & dont au contraire il fut si maltraité, est, comme l'on sçait, Denys de Syracuse. Ces disciples que le même Philosophe fut obligé d'abandonner à leur mauvaise fortune, c'est Dion & ses amis. S. Jean Chrysostome continuë :* Καίτοιγε οὐδέποτε τοιοῦτον οὐδὲν ἐκείνοις συνέπεσεν, ἀλλὰ καὶ λαμπροὶ διὰ τὴν φιλοσοφίαν τὴν ἔξωθεν εἶναι ἐδόκουν, καὶ τὰς ἐπιστολὰς ἀνέθεσαν δημοσίᾳ Ἀθηναῖοι τὰς Πλάτωνος παρὰ Δίωνος πεμφθείσας, καὶ ἐν ἀδείᾳ τὸν πάντα διῆγον χρόνον, καὶ χρήμασιν ἐπλούτουν οὐκ ὀλίγοις. οὕτω γοῦν ὁ μὲν Ἀρίστιππος πόρνας ἠγόραζε πολυτελεῖς, ὁ δὲ διαθήκας ἔγραφεν οὐ τὸν τυχόντα κλῆρον καταλιμπάνων. *On peut voir sur ces particularitez de la Vie de Platon, dont saint Jean Chrysostome fait icy mention, Plutarque & Diogene Laërce. Nous avons déja parlé du Testament de ce Philosophe.*

les

les plus ignorans de la campagne qui ne soient devenus de vrais Philosophes. « «

Où trouvera-t-on, dit Theodoret (5) en s'adres- « Jamais au-

(5) Theodoret. serm. v. ad Græcos. Εἰ δὲ οὐκ ἀληθῆ λέγω, εἴπατε, ὦ ἄνδρες..... τίνες τῆς Στωϊκῆς αἱρέσεως προεστατεύουσι, τίνες τοῦ Σταγειρίτου τὴν διδασκαλίαν κρατύνουσι, τίνες κατὰ τοὺς Πλάτωνος πολιτεύονται νόμους, τίνες τὴν ἐπ᾽ ἐκείνου ξυγγραφεῖσαν πολιτείαν ἠσπάσαντο· ἀλλὰ τούτων μὲν τῶν δογμάτων οὐδένα διδάσκαλον ἡμῖν ἐπιδεῖξαι δυνήσεσθε. Ἡμεῖς δὲ τῶν Ἀποστολικῶν καὶ Προφητικῶν δογμάτων τὸ κράτος ἐναργῶς ἐπιδείκνυμεν. πᾶσα γὰρ ἡ ὑφήλιος τῶνδε τῶν λόγων ἀνάπλεως. Καὶ ἡ Ἑβραίων φωνὴ οὐ μόνον εἰς τὴν Ἑλλήνων μετεβλήθη, ἀλλὰ καὶ εἰς τὴν Ῥωμαίων, καὶ Αἰγυπτίων, καὶ Περσῶν, καὶ Ἰνδῶν, καὶ Ἀρμενίων, καὶ Σκυθῶν, καὶ Σαυροματῶν, καὶ συλλήβδην εἰπεῖν, εἰς πάσας τὰς γλώττας αἷς ἅπαντα τὰ ἔθνη κεχρημένα διατελεῖ. Καὶ ὁ μὲν σοφώτατος Πλάτων περὶ τῆς ἀθανασίας τῆς ψυχῆς παμπόλλους λόγους διεξελθὼν, οὐδ᾽ Ἀριστοτέλη τὸν φοιτητὴν ἔπεισε τόνδε στέρξαι τὸν ὅρον· οἱ δὲ ἡμέτεροι ἁλιεῖς, καὶ τελῶναι, καὶ σκυτοτόμοι, καὶ Ἕλληνας ἔπεισαν, καὶ Ῥωμαίους, καὶ Αἰγυπτίους, καὶ ἁπαξαπλῶς ἅπαν ἔθνος ἀνθρώπων..... Καὶ ἔστιν ἰδεῖν ταῦτα εἰδότας τὰ δόγματα, οὐ μόνους γε τῆς ἐκκλησίας τοὺς διδασκάλους, ἀλλὰ καὶ σκυτοτόμους, καὶ χαλκοτύπους, καὶ ταλασιουργοὺς, καὶ τοὺς ἄλλους ἀποχειροβιώτους· καὶ γυναῖκας ὡσαύτως, οὐ μόνον τὰς λόγων μετεσχηκυίας, ἀλλὰ καὶ χερνήτιδας καὶ ἀκεστρίδας, καὶ μέντοι καὶ θεραπαίνας. *Theodoret dit encore ailleurs, que Platon n'a pû porter les Atheniens, qui étoient ses concitoyens, à se gouverner selon les loix qu'il établit dans sa République. Dequoy, ajoûte-t-il, il ne faut pas être surpris, puisque ces loix sont tres-ridicules.* Πλάτων δὲ τῶν φιλοσόφων ὁ ἄριστος νόμους γεγραφὼς, οὐδὲ Ἀθηναίους ἔπεισε τοὺς οἰκείους πολίτας, κατὰ τὰς τούτων ὑποθήκας τὴν πολιτείαν ῥυθμίσαι. καὶ μάλα γε εἰκότως· μάλα γάρ εἰσι καταγέλαστοι. *Il ajoûte plus bas qu'il n'a pû les persuader même à un seul homme.* Ἀλλ᾽ ὁ μὲν φιλόσοφος τοιούσδε νόμους ξυνέγραψε, καὶ οὐδένα πέπεικε τῶν ἀνθρώπων, οὐ πολίτην, οὐ ξένον· οὐκ ἀστὸν, οὐ χωριτικόν· οὐχ Ἕλληνα, οὐ βάρβαρον· οὐ δοῦλον, οὐκ ἐλεύθερον· οὐκ ἄνδρα, οὐ γυναῖκα· οὐ νέον, οὐ πρεσβύτην· οὐ λόγοις ἐντεθραμμένον, οὐ λόγων ἀμύητον, κατὰ τούσδε βιῶναι τοὺς νόμους. *Il oppose dans ce même discours à ce Philosophe, & à tous les autres Legislateurs du Paganisme les plus celebres, le succès étonnant avec lequel les Apôtres ont persuadé toutes les nations de la terre de se soûmettre aux loix de Jesus-Christ crucifié, malgré les efforts des Empereurs, qui ont mis tout en œuvre pour les abolir.* Οἱ δὲ ἡμέτεροι ἁλιεῖς, καὶ οἱ τελῶναι, καὶ ὁ σκυτοτόμος, ἅπασιν ἀνθρώποις τοὺς εὐαγγελικοὺς προσενηνόχασι νόμους. καὶ οὐ μόνον Ῥωμαίους, καὶ τοὺς ὑπὸ τούτοις τελοῦντας, ἀλλὰ καὶ τὰ Σκυθικὰ, καὶ τὰ Σαυροματικὰ ἔθνη, καὶ Ἰνδοὺς, καὶ Αἰθίοπας, καὶ Πέρσας, καὶ Σῆρας, καὶ Ὑρκανοὺς, καὶ Βακτριανοὺς, καὶ Βρεττανοὺς, καὶ Κίμβρους, καὶ Γερμανοὺς, καὶ

cune ville ne s'est gouvernée selon les loix de Platon.

Les Apôtres ont fait observer les loix de Jesus Christ par toute la terre.

Platon n'a pû persuader son dogme de l'immortalité de l'Ame à Aristote qui étoit son disciple: Les Apôtres ont convaincu de cette verité tous les peuples du monde.

» sant aux payens, des villes qui se gouvernent selon les loix de Platon, & qui observent cette forme de Republique qu'il a exposée dans ses écrits? Certainement vous ne pourrez jamais nous en montrer. Pour nous, nous vous faisons voir évidemment que la doctrine des Apôtres & des Prophetes a été accompagnée d'une vertu toute divine, puisqu'elle a penetré dans toutes les nations qui sont sous le ciel, & que leurs livres écrits en Hebreux, ont été traduits, non seulement dans la langue des Grecs; mais encore dans celle des Romains & des Egyptiens, des Perses & des Indiens, des Scythes & des Sarmates; & pour le dire en un mot dans toutes les langues du monde. Platon le plus sage de vos Philosophes, après avoir tant écrit, pour prouver l'immortalité de l'ame, n'a pû même persuader ce dogme à son disciple Aristote; mais nos Pêcheurs, nôtre faiseur de tentes, nôtre Publicain, ont persuadé les Grecs, les Romains, les Egyptiens, en un mot tous les peuples de la terre, de cette verité & de plusieurs autres semblables. Et ce qui est de plus admirable, c'est que ce ne sont pas seulement ceux qui sont sçavans parmi nous, qui en sont convaincus; mais encore les plus simples artisans & les femmes les plus ignorantes.

ἁπαξαπλῶς πᾶν ἔθνος καὶ γένος ἀνθρώπων, δέξασθαι τοῦ σταυρωθέντος τοὺς νόμους ἀνέπεισαν· οὐχ ὅπλοις χρησάμενοι, καὶ πολλαῖς μυριάσι λογάδων, οὐδὲ τῇ τῆς Περσικῆς ὠμότητος χρώμενοι βίᾳ, ἀλλὰ πείθοντες καὶ δεικνύντες ὀνησιφόρους τοὺς νόμους· καὶ οὐδὲ δίχα κινδύνων τοῦτο ποιοῦντες, ἀλλὰ πολλὰς μὲν κατὰ πόλιν ὑπομένοντες παροινίας, πολλὰς δὲ καὶ παρὰ τῶν τυχόντων δεχόμενοι μάστιγας, καὶ στρεβλούμενοι, καὶ καθειργόμενοι, καὶ πᾶσαν ἰδέαν κολαστηρίων δεχόμενοι. *Tout ce que Theodoret ajoûte ensuite, n'est pas moins éloquent, ni moins digne de ce grand & miraculeux évenement. Il se trouve dans son neuviéme discours aux Gentils.*

Pour ce qui est de la sagesse des Grecs, dit saint « Athanase (6), je ne crois pas qu'il soit necessaire « que je m'étende beaucoup là-dessus. Il est évident, « & tout le monde voit cette merveille de ses yeux, « que ces grands Philosophes, qui ont tant écrit sur « l'immortalité de l'ame, & touchant la vertu; n'ont « jamais pû persuader un petit nombre de personnes « des lieux les plus voisins de ceux où ils demeuroient: « & que Jesus-Christ au contraire, par quelques dis- « cours fort simples, & par le moyen de quelques hom- « mes, qui n'avoient aucune éloquence, a persuadé « une multitude innombrable de personnes dans tou- « tes les parties du monde, & leur a appris à mépriser « la mort, & à ne penser qu'à l'éternité; à negliger « toutes les choses perissables, & à n'estimer que celles « qui sont éternelles; à compter pour rien toute la « gloire que l'on peut acquerir icy-bas, & à n'aspirer « qu'à celle du Ciel. «

Ce que dit S. Athanase sur le même sujet.

Qu'ils nous expliquent, dit saint Isidore de Da- « miette (7), en parlant des Gentils, qui se mocquoient «

Platon n'a pû persuader Denys

(6) Athanas. l. de Incarn. Verbi Dei. Περὶ δὴ τῆς Ἑλληνικῆς σοφίας καὶ τῆς τῶν φιλοσόφων μεγαλοφωνίας, νομίζω μηδένα τοῦ παρ' ἡμῶν δεῖσθαι λόγου, ἐπ' ὄψει πάντων ὄντος τοῦ θαύματος· ὅτι τοσαῦτα γραψάντων τῶν παρ' Ἕλλησι σοφῶν, καὶ μὴ δυνηθέντων πεῖσαι κἂν ὀλίγους ἐκ τῶν πλησίον τόπων περὶ ἀθανασίας καὶ τοῦ κατ' ἀρετὴν βίου, μόνος ὁ Χριστὸς δι' εὐτελῶν ῥημάτων, καὶ δι' ἀνθρώπων οὐ κατὰ τὴν γλῶσσαν σοφῶν, κατὰ πᾶσαν τὴν οἰκουμένην παμπληθεῖς ἐκκλησίας ἔπεισεν ἀνθρώπων, &c.

(7) Isidorus Pelus. l. IV. ep. XXVIII. Πῶς γὰρ ἔπεισεν ἡ ἀγροικιζομένη τὴν εὐγλωττίαν; εἰπάτωσαν οἱ σοφοὶ πῶς βαρβαρίζουσα κατακράτος καὶ σολοικίζουσα νενίκηκε τὴν Ἀττικίζουσαν πλάνην; πῶς Πλάτων μὲν τῶν ἔξωθεν φιλοσόφων ὁ κορυφαῖος, οὐδ' ἑνὸς περιεγένετο τυράννου, αὕτη δὲ γῆν καὶ θάλασσαν ὑπηγάγετο; *Ce que dit icy d'abord saint Isidore de Damiette, me fait souvenir de ce que Theodoret dit dans le même sens, que quelques hommes d'un langage barbare ont vaincu toute l'éloquence*

Tyran de Syracuse : L'Ecriture a soûmis toute la terre à son autorité.

» de la simplicité des Ecritures saintes: Qu'ils nous expli-
» quent comment cette Ecriture toute remplie qu'elle est
» selon eux, de barbarismes & de solecismes, a pû vain-
» cre toute l'éloquence de la Grece & d'Athenes ? Com-
» ment il s'est pû faire que Platon le plus éloquent de
» leurs Philosophes, n'ait pû venir à bout de persua-
» der un seul tyran, & que cette Ecriture au contraire
» ait soûmis toute la terre à son autorité ? Saint Isidore
de Damiette parle de Denys Tyran de Syracuse, que Platon ne pût jamais persuader par toute son éloquence. Mais saint Jean Chrysostome ajoûte (8),
» ce qui est vray, que loin de le persuader, il courut
» risque de s'en faire tuer; mais qu'ayant évité la mort,
» il ne pût éviter de perdre la liberté; & que s'il ne se
» fût trouvé un barbare plus humain que ce Prince,
» ce pauvre Philosophe étoit en danger de rester esclave
» toute sa vie dans un pays étranger.

Ch. XVIII. *Pourquoy*

Les Peres de l'Eglise ne se contentent

de la Grece ; que les solecismes de quelques pauvres Pescheurs ont détruit & renversé tous les syllogismes d'Athenes : Ὁρῶντες βαρβαροφώνους ἀνθρώπους τὴν Ἑλληνικὴν εὐγλωττίαν νενικηκότας.... καὶ τοὺς ἁλιευτικοὺς σολοικισμοὺς, τοὺς Ἀττικοὺς καταλελυκότας συλλογισμούς.

(8) Chrysost. Hom. IV. in I. ad Corinth. Πλάτων γὰρ ὁ πολιτείαν τινὰ καινοτομῆσαι βουληθεὶς, μᾶλλον δὲ μέρος πολιτείας, καὶ οὐ τὰ τῶν θεῶν μετατιθεὶς νόμιμα, ἀλλ' ἁπλῶς πράξεις εἰσαγαγὼν ἑτέρας ἀνθ' ἑτέρων, ἐκινδύνευσε Σικελίας ἐκπεσὼν ἀποθανεῖν. ἐπειδὴ δὲ τοῦτο οὐ γέγονε, τῆς ἐλευθερίας ἐξέπεσεν αὐτῆς, καὶ εἰ μὴ βάρβαρός τις τοῦ Σικελίας τυράννου γέγονεν ἡμερώτερος, οὐδὲν ἐκώλυε διαπαντὸς δουλεύειν τὸν φιλόσοφον ἐν ἀλλοτρίᾳ. *Ce Barbare qui racheta Platon, est Anniceris de Cyrene, dont Lactance parle ainsi :* Platonem quidem redemisse Anniceris quidam traditur sestertiis octo. Itaque insectatus est convitiis redemptorem Seneca, quod Platonem parvo æstimaverit. Furiosus, ut mihi quidem videtur, qui homini fuerit iratus, quod non multum pecuniæ perdidit. Scilicet aurum appendere debuit, tanquam pro mortuo Hectore : aut tantum ingerere nummorum, quantum venditor non poposcit ?

pas de faire voir par des preuves sensibles, que la Philosophie de Platon n'a jamais persuadé personne, ni produit aucun bon effet ; ils en recherchent encore les raisons & en apportent plusieurs, qui assurément ne sont pas beaucoup d'honneur à ce Philosophe. C'étoit un homme, disent-ils, qui n'avoit en tête que la vanité, & qui ne cherchoit pas à dire des choses utiles, mais seulement à faire parade de son éloquence. De là ce verbiage, cette ennuyeuse prolixité & cette obscurité que l'on trouve dans ses ouvrages, & qui les rendroit inutiles, quand même ils contiendroient quelque chose d'utile.

Platon n'a jamais persuadé personne. Raisons qu'en apportent les Peres de l'Eglise.

Qu'y a-t-il donc, dit saint Jean Chrysostome (9), de plus ridicule que les livres de la Republique de Platon ; dans lesquels, outre les égaremens étranges dont ils sont remplis, & dont nous venons de parler, ce Philosophe employe je ne sçay combien de longs discours à rechercher & à expliquer ce que c'est que le Juste, & où après avoir debité sur ce sujet une multitude infinie de paroles, au bout du compte il ne dit

La prolixité & l'obscurité des discours de Platon les rendent inutiles.

(9) Chrysost. Hom. 1. in Matth. Τί γὰρ ἂν γένοιτο καταγελαστότερον τῆς πολιτείας ἐκείνης, ἐν ᾗ μετὰ τῶν εἰρημένων μυρίους ἀναλώσας στίχους ὁ φιλόσοφος, ὥστε δυνηθῆναι δεῖξαι τί ποτέ ἐστι τὸ δίκαιον, μετὰ τῆς μακρηγορίας καὶ ἀσαφείας πολλῆς τὰ εἰρημένα ἐνέπλησεν ; ὅπερ εἰ καί τι συμφέρον εἶχε, σφόδρα ἄχρηστον ἔμελλεν εἶναι πρὸς τῶν ἀνθρώπων βίῳ. εἰ γὰρ ὁ γεωργὸς, καὶ ὁ χαλκοτύπος, καὶ ὁ οἰκοδόμος, καὶ ὁ κυβερνήτης, καὶ ἕκαστος ἀπὸ τῆς τῶν χειρῶν τρεφόμενος ἐργασίας, μέλλει τῆς τέχνης μὲν ἀφίστασθαι καὶ τῶν δικαίων πόνων, ἀναλίσκειν δὲ ἔτη τόσα καὶ τόσα, ὥστε μαθεῖν τί ποτέ ἐστι τὸ δίκαιον, καὶ πρὶν ἢ μαθεῖν, πολλάκις φθάσει λιμῷ διαφθαρεὶς, καὶ ἀπελεύσεται, οὐδὲ τὸ δίκαιον τοῦτο, μήτε τῶν ἄλλων τῶν χρησίμων μηδὲν μαθὼν, καὶ βιαίῳ θανάτῳ καταλύσας τὸν βίον. ἀλλ' οὐ τὰ ἡμέτερα τοιαῦτα· ἀλλὰ τὸ δίκαιον, καὶ τὸ πρέπον, καὶ τὸ συμφέρον, καὶ πᾶσαν τὴν ἄλλην ἀρετὴν ἐν βραχέσι καὶ σαφέσι συλλαβὼν ῥήμασιν ἐδίδαξεν ἡμᾶς ὁ Χριστός· ποτὲ μὲν λέγων, ὅτι ἐν δυσὶν ἐντολαῖς ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται κρέμανται. καὶ τὰ ἑξῆς.

» rien de clair, & remplit tout d'obscurité; de sorte que » quand ces livres seroient utiles par eux-mêmes, ils » deviendroient par cela seul entierement inutiles.

La plus grande partie des hõmes n'y peuvent rien apprendre.

» En effet pour qu'un laboureur, un artisan, un nau- » tonnier, ou quelque autre de ceux qui vivent du tra- » vail de leurs mains, pût y apprendre en quoy con- » siste ce Juste, il faudroit necessairement qu'il quit- » tât son travail, & qu'il employât je ne sçay combien » d'années à cette étude. De-là qu'arriveroit-il? c'est » qu'avant que d'avoir pû apprendre quoy que ce fût, il » mourroit de faim; & que pour vouloir connoître ce » que c'est que ce Juste, il ne sçauroit rien de ce qu'il » doit sçavoir, & que de plus il seroit en danger de » perir malheureusement.

Briéveté & clarté admirable de la loy de Jesus-Christ.

» Les choses en vont bien autrement parmi nous. » Car Jesus-Christ a renfermé dans les paroles les plus » courtes & les plus intelligibles tout ce qui regarde » nos devoirs de justice à l'égard de Dieu & du pro- » chain; lorsqu'il nous dit, que toute la loy & les Pro- » phetes consistent en deux commandemens; sçavoir » dans l'amour de Dieu, & dans celuy du prochain; & » ailleurs, lorsqu'il dit encore: Faites aux autres ce » que vous voulez qu'on vous fasse à vous-même; car » voilà à quoy se réduit tout ce qui est contenu dans » la loy & les Prophetes. On voit combien ces paroles » sont claires & précises; & qu'il n'y a pas jusqu'aux » laboureurs, aux femmes & aux enfans, quelques » stupides qu'ils soient, qui ne puissent les retenir & » les comprendre très-facilement, comme l'experience » nous le fait voir.

Tous les li-

Saint Isidore de Damiette a tiré de saint Jean

Chrysostome la plûpart des reflexions qu'il fait sur le même sujet. Toutes les instructions, dit ce Pere (1), « que Jesus-Christ nous donne pour nôtre conduite « & nôtre perfection, sont si courtes & si abregées, « qu'elles se réduisent à ces paroles : Faites aux hom- « mes ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous- « mêmes ; c'est-là en quoy consiste la loy & les Pro- « phetes. Que sont, continuë-t-il, tous les livres de « Platon, & tous ceux des Auteurs & des Legislateurs « payens, si on les compare à la force, à la briéveté « & à la clarté admirable qui se trouvent dans ces pa- « roles ? Je les en fais juges eux-mêmes, ces gens qui « se mocquent de la simplicité de nos Ecritures. Com- « bien de Dialogues Platon n'a-t-il pas employez à « examiner ce que c'est que le Juste, sans avoir pû ja- « mais rien dire de clair sur ce sujet, ni persuader per- « sonne ? Combien Aristote n'a-t-il pas écrit pour ré- « futer Platon, & pour tourner ses dogmes en ridicule ? « A quoy tout cela a-t-il servi, sinon à exciter mille « disputes & mille chicanes ? Avec quelle force les Stoï- « ciens ne se sont-ils pas élevez à leur tour contre « Aristote ? Quel fruit ont produit leurs ouvrages ? Ne « sont-ils pas tombez avec tous leurs dogmes ? «

vres de Platon & ceux de tous les Auteurs & de tous les Legislateurs payens n'ont rien de cõparable à la force, & à la clarté des maximes de l'Evangile.

(1) Isidorus Pelus. l. IV. epist. 91. Εἰς τοσαύτην γὰρ συντομίαν ἡ θεία συνετμήθη παίδευσις, ὡς τὸ ἑκάστου βούλημα ὅρον εἶναι τῆς ἀρετῆς ἀποφήνασθαι. πάντα γάρ φησιν, ὅσα ἂν θέλητε ἵνα ποιῶσιν ὑμῖν οἱ ἄνθρωποι, καὶ ὑμεῖς ποιεῖτε αὐτοῖς ὁμοίως. οὗτος γάρ ἐστιν ὁ νόμος καὶ οἱ προφῆται. τί πρὸς ταύτην τὴν ἀρετὴν, καὶ τὴν συντομίαν, καὶ τὴν σαφήνειαν οἱ Πλατωνικοὶ διάλογοι ;.... πόσους διαλόγους συνέγραψεν ὁ ἐλλογιμώτατος Πλάτων, δεῖξαι ἐθέλων τί τὸ δίκαιον, καὶ μηδὲν σαφὲς φράσας, μηδὲ πείσας τινὰς, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς ἐλευθερίας ἐκπεσὼν ἐτελεύτησε ; πόσα συνέγραψεν Ἀριστοτέλης ἐναντιούμενος Πλάτωνι, καὶ τὰ δόγματα αὐτοῦ κωμῳδῶν ; ἀλλ' οὐδὲ αὐτός τι ὤνησε, πλὴν τοῦ μάχην λόγων τῷ βίῳ γεννῆσαι, &c.

Les Philosophes payës dans tous leurs ouvrages n'ôt cherché uniquement qu'à se faire admirer, & point du tout à se rendre utiles.

» Que les payens, ajoûte-t-il, comparent tout ce » que leurs Philosophes ont jamais écrit, à l'excellence » de nos divins Oracles, & qu'ils cessent enfin de s'en- » têter de niaiseries. Qu'ils admirent plûtôt la simpli- » cité du stile de nos Auteurs sacrez, & la fin qu'ils » s'y sont proposée, qui est de se rendre utiles, & non » pas de se faire admirer par leur éloquence. Les payens, » dit-il encore ailleurs (2), méprisent nos divines » Ecritures, parce qu'elles sont exposées, non pas dans » un stile fleuri & étudié, mais simple & uni ; mais » nous, nous condamnons la vanité de leurs Philoso- phes,

(2) Idem ibid. ep. 67. Διὸ καὶ τὴν θείαν αἰτιῶνται γραφὴν μὴ τῷ περιττῷ καὶ κεκαλλωπισμένῳ χρωμένην λόγῳ, ἀλλὰ τῷ ταπεινῷ καὶ πεζῷ. ἀλλ' ἡμεῖς μὲν αὐτοὺς ἀντεγκαλῶμεν τῆς φιλαυτίας, ὅτι δόξης ὀρεχθέντες, τῶν ἄλλων ἥκιστα ἐφρόντισαν..... ἡ γραφὴ τὴν ἀλήθειαν πεζῷ λόγῳ ἡρμήνευσεν, ἵνα καὶ ἰδιῶται καὶ σοφοὶ, καὶ παῖδες καὶ γυναῖκες μάθοιεν. ἐκ μὲν γὰρ τούτου οἱ μὲν σοφοὶ οὐδὲν παραβλάπτονται· ἐκ δ' ἐκείνου τὸ πλέον τῆς οἰκουμένης μέρος παρεβλάβη, &c. *Ce que dit icy saint Isidore de Damiette, paroît encore tiré de saint Jean Chrysostome, qui reproche non seulement à Platon, mais encore à tous les Philosophes en general, & à tous les autres Auteurs profanes, de n'avoir cherché en écrivant qu'à se faire estimer, & point du tout à se rendre utiles. Il leur oppose à ce sujet la conduite des Auteurs sacrez, qui ont eu un but tout opposé.* Οὐ γὰρ πρὸς κενοδοξίαν καθάπερ οἱ ἔξωθεν, ἀλλὰ πρὸς τὴν σωτηρίαν τῶν ἀκουόντων ταῦτα πάντα συνέθηκαν οἱ παρὰ τὴν ἀρχὴν καταξιωθέντες τῆς τοῦ πνεύματος χάριτος. Οἱ μὲν γὰρ ἔξωθεν φιλόσοφοι καὶ συγγραφεῖς οὐ τὸ κοινῇ συμφέρον ζητοῦντες, ἀλλ' ὅπως αὐτοὶ θαυμασθῶσι μόνον σκοποῦντες, εἴ τι καὶ χρήσιμον εἶπον, καὶ τοῦτο καθάπερ ἐν ζόφῳ τινὶ τῇ τῆς συνηθείας ἀσαφείᾳ κατέκρυψαν· οἱ δὲ Απόστολοι καὶ οἱ Προφῆται τοὐναντίον ἅπαν ἐποίησαν. σαφῆ γὰρ καὶ δῆλα τὰ παρ' ἑαυτῶν κατέστησαν ἅπασιν, ἅτε κοινοὶ τῆς οἰκουμένης ὄντες διδάσκαλοι. Chrysost. Hom III. de Lazaro. *On peut ajoûter, que l'on trouve à peu près la même difference entre les Auteurs profanes & les Peres de l'Eglise. On voit que la plûpart de ceux-là n'ont en tête que la vanité, & le desir de se faire admirer ; & que ceux-cy au contraire n'ont en vûë que l'utilité & le salut de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs. C'est ce qui est sur tout sensible dans saint Jean Chrysostome, ainsi que Photius l'a remarqué.*

phes (3), qui touchez uniquement du desir de faire admirer leur éloquence, se sont mis fort peu en peine de tout le reste. Il est vray que l'Ecriture sainte expose la verité dans un style simple, mais c'est pour profiter également aux sçavans & aux ignorans, aux femmes & aux enfans. Si les choses étoient autrement, la plus grande partie du monde y perdroit infiniment.

Origene prouve (4) excellemment cette même

Ce que dit

(3) *Saint Jean Chrysostome parlant du stile des saints Evangiles, dit, qu'on n'y trouve point ces mots affectez, ces tours de phrases, & cette élocution étudiée que l'on voit dans les Auteurs profanes, & sur tout dans Platon; mais que l'on y trouve une force toute divine, qui ne se rencontre point par tout ailleurs: Que cette affectation de beaux termes & de belles phrases ne convient qu'à des sophistes, ou plûtôt à des enfans: Que Platon le reconnoît luy-même, lorsque dans l'Apologie de Socrate il luy fait dire, qu'il n'employera pour se défendre que les termes les plus communs & les plus simples; & non pas des discours polis, étudiez & ornez, comme ceux de ses accusateurs; parce qu'il ne luy convient pas à son âge de parler comme un enfant qui s'exerceroit à l'éloquence. Sur quoy saint Jean Chrysostome dit fort à propos: Voyez, je vous prie, la plaisante conduite de Platon: ce qu'il fait icy rejetter à son maître, comme une chose honteuse, indigne d'un Philosophe, & propre seulement d'un enfant; c'est justement à quoy il s'est appliqué plus que personne. Tant il est vray qu'il ne recherchoit en tout que la vaine gloire.* Καὶ ὅρα τὸν πολὺν καταγέλωτα. ὃ γὰρ, ὡς αἰσχρὸν, καὶ φιλοσοφίας ἀνάξιον, καὶ μειρακίων ἔργον, ἐποίησεν αὐτὸν φεύγοντα, τοῦτο μάλιστα πάντων αὐτὸς ἐπετήδευσεν. οὕτω πανταχοῦ φιλοτιμίας ἦσαν μόνης. Chrysost. Hom. 11. in Joan. pag. 561. edit. Savil.

(4) Origenes l. VI. contra Celsum, statim ab initio. Φαμὲν οὖν ὅτι, εἴπερ τὸ προκείμενόν ἐστι τοῖς πρεσβεύουσι τὰ τῆς ἀληθείας, πλείους ὅση δύναμις ὠφελεῖν, καὶ προσάγειν ὡς οἷόν τέ ἐστιν, αὐτῇ διὰ φιλανθρωπίαν πάνθ' ὁντινοῦν, οὐ μόνον ἐντρεχῆ, ἀλλὰ καὶ ἀνόητον.... δῆλόν ἐστιν ὅτι χαρακτῆρος ἐν τῷ λέγειν φροντιστέον αὐτοῖς κοινωφελοῦς καὶ δυναμένου πᾶσαν ἐπαγαγέσθαι ἀκοήν..... ἐπεὶ οἱ καθ' ἡμᾶς προφῆται, Ἰησοῦς τε, καὶ οἱ ἀπόστολοι αὐτοῦ, ἐπεῖδον τρόπῳ ἀπαγγελίας οὐ τὰ ἀληθῆ μόνον περιεχούσης, ἀλλὰ καὶ δυναμένης ἐπαγέσθαι τοὺς πολλούς. ἕως προτραπέντες καὶ εἰσαχθέντες ἕκαστος κατὰ δύναμιν ἀναλάβωσιν ἐπὶ τὰ ἐν ταῖς δοκούσαις εἶναι εὐτελέσι λέξεσιν ἀπορρήτως εἰρημένα. Καὶ εἰ χρή γε τολμήσαντα εἰπεῖν, ὀλίγους μὲν ὤνησεν (εἴ γε ὤνησεν) ἡ περικαλλὴς καὶ ἐπι-

Origene à ce sujet. Il préfere les discours d'Epictete à ceux de Platon.

verité contre Celse, qui opposoit sans cesse l'éloquence de son Platon, à la simplicité des divines Ecritures. Il luy fait voir que tous ceux qui sont profession d'enseigner la verité, devant prendre les moyens les plus propres pour la faire connoître à toutes sortes de personnes, doivent par consequent employer le stile le plus simple & le plus uni; parce qu'il est le plus proportionné à la capacité de tout le monde. Que c'est à quoy les Apôtres ont été particulierement attentifs; parce qu'ils avoient pour but d'attirer tous les hommes à la connoissance de la verité, & à la pratique de la vertu; comme ils ont fait avec un succès si étonnant. Que Platon au contraire avec toute son éloquence, n'a été utile qu'à un très-petit nombre de personnes; si neanmoins, ajoûte-t-il, on peut dire qu'il leur ait été utile en quelque chose. Il ne fait pas même difficulté de luy préferer à ce sujet Epictete, dont les discours, pour être plus simples, sont aussi beaucoup plus profitables.

CH. XIX. De l'éloquence de Platon. Les Peres de l'Eglise la relevẽt beaucoup, & pourquoy?

ON NE PEUT PAS au moins, me dira quelqu'un, ôter à Platon d'avoir écrit fort éloquemment. Cela est vray. Les Peres de l'Eglise, comme nous l'avons vû, en tombent d'accord. On peut dire même qu'ils n'omettent rien pour en persuader tout le monde; mais c'est afin de relever davantage le triomphe que la Religion Chrétienne a remporté sur ce Philo-

τετηδευμένη Πλάτωνος, καὶ τῶν παραπλησίως φρασάντων, λέξις· πλείονας δὲ ἡ τῶν εὐτελέστερον ἅμα καὶ πραγματικῶς καὶ ἐστοχασμένως τῶν πολλῶν διδαξάντων καὶ γραψάντων. ἔστι γοῦν ἰδεῖν τὸν μὲν Πλάτωνα ἐν χερσὶ τῶν δοκούντων εἶναι φιλολόγων μόνον, τὸν δὲ Ἐπίκτητον, καὶ ὑπὸ τῶν τυχόντων καὶ ῥοπὴν πρὸς τὸ ὠφελεῖσθαι ἐχόντων αἰσθομένων τῆς ἀπὸ τῶν λόγων αὐτοῦ βελτιώσεως.

sophe, en faisant voir, que malgré toute son éloquence, & la grande autorité qu'il s'étoit acquise dans tout le paganisme, il avoit été vaincu & exterminé avec toute la Philosophie payenne, par quelques pauvres Pêcheurs, gens ignorans, sans science & sans éloquence; aussi méprisables, selon le monde, que Platon & ses disciples étoient illustres, puissans & considerables.

Que personne, dit saint Jean Chrysostome (5), ne soûtienne que saint Paul a été éloquent; mais relevant autant qu'il est possible, la science & l'éloquence de ceux des Philosophes que les payens ad-

S. Jean Chrysostome desapprouve fort la conduite d'un Chrétien, qui

(5) Chrysost. Hom. III. in I. ad Corinth. Ὅταν οὖν Ἕλληνες κατηγορῶσι τῶν μαθητῶν ὡς ἰδιωτῶν, πλέον ἡμεῖς ἐκείνων κατηγορῶμεν αὐτῶν. μηδὲ λεγέτω τις ὅτι σοφὸς ἦν ὁ Παῦλος· ἀλλ' ἐπαίροντες ἐπὶ σοφίᾳ τοὺς μεγάλους παρ' ἐκείνοις καὶ ἐπὶ εὐγλωττίᾳ θαυμασθέντας, τοὺς παρ' ἡμῖν ἅπαντας λέγωμεν ἰδιώτας γεγονέναι..... οὕτω γὰρ ἔσται λαμπρὰ τὰ νικητήρια. Ταῦτα δὲ εἶπον, ἐπειδή τινος ἤκουσά ποτε Χριστιανοῦ πρὸς Ἕλληνα καταγελάστως διαλεγομένου, καὶ ἀμφοτέρων ἐν τῇ πρὸς ἀλλήλους μάχῃ τὰ ἑαυτῶν καταλυόντων. ἃ γὰρ ἔδει τὸν Χριστιανὸν εἰπεῖν, ταῦτα ὁ Ἕλλην ἔλεγε· καὶ ἃ τὸν Ἕλληνα εἰκὸς ἦν εἰπεῖν, ταῦτα ὁ Χριστιανὸς προσέβαλλετο. περὶ Παύλου γὰρ καὶ Πλάτωνος ζητήσεως οὔσης, ὁ μὲν Ἕλλην ἐπειρᾶτο δεικνύναι, ὅτι ὁ Παῦλος ἦν ἀμαθὴς καὶ ἰδιώτης· ὁ δὲ Χριστιανὸς ὑπὸ ἀφελείας ἐσπούδαζε κατασκευάζειν, ὅτι Πλάτωνος λογιώτερος ἦν ὁ Παῦλος. οὕτω δὲ τοῦ Ἕλληνος ἐγίνετο τὰ νικητήρια, τούτου κρατοῦντος τοῦ λόγου. Εἰ γὰρ Πλάτωνος ἐλλογιμώτερος ἦν ὁ Παῦλος, πολλοὺς εἰκὸς ἀντιλέγειν, ὅτι οὐ τῇ χάριτι, ἀλλὰ τῇ εὐγλωττίᾳ περιεγένετο, ὥστε ὑπὲρ τοῦ Ἕλληνος ἦν τὸ λεγόμενον ὑπὸ τοῦ Χριστιανοῦ. ὁ δὲ ἔλεγεν ὁ Ἕλλην, ὑπὲρ τοῦ Χριστιανοῦ ἦν. εἰ γὰρ Παῦλος ἀπαίδευτος ἦν, ἐκράτησε δὲ Πλάτωνος, ὅπερ ἔλεγον, λαμπρὰ γέγονεν ἡ νίκη. τοὺς γὰρ ἐκείνου μαθητὰς ἅπαντας λαβὼν ὁ ἀμαθὴς ἔπεισε, καὶ πρὸς ἑαυτὸν ἤγαγεν. ὅθεν δῆλον ὅτι οὐκ ἐν σοφίᾳ ἀνθρωπίνῃ τὸ κήρυγμα γέγονεν, ἀλλὰ Θεοῦ χάριτι. Ἵν' οὖν μὴ ταῦτα πάσχωμεν, μηδὲ καταγελώμεθα οὕτω διαλεγόμενοι πρὸς Ἕλληνας, ἐπειδὰν ἡμῖν πρὸς αὐτοὺς ἀγὼν ᾖ, κατηγορῶμεν τῶν Ἀποστόλων ὡς ἀμαθῶν. ἡ γὰρ κατηγορία αὕτη, ἐγκώμιον. καὶ ὅταν εἴπωσιν ἐκεῖνοι, ὅτι ἀγροῖκοι ἦσαν οἱ Ἀπόστολοι, προσθῶμεν καὶ ἡμεῖς, καὶ εἴπωμεν ὅτι καὶ ἀμαθεῖς, καὶ ἀγράμματοι, καὶ πένητες, καὶ εὐτελεῖς, καὶ ἀσύνετοι, καὶ ἀφανεῖς. οὐκ ἔστι βλασφημία τῶν Ἀποστόλων ταῦτα, ἀλλὰ καὶ δόξα, &c.

dans une dispute avec un Payen soûtenoit que S. Paul avoit été plus éloquent que Platon.

„ mirent le plus, avoüons que les Apôtres ont été en „ cela infiniment au-dessous d'eux. Par là nous com- „ battrons les payens avec bien plus de force, & nôtre „ victoire en sera plus éclatante. Je vous dis cela, „ continuë-t-il, parce que j'ay entendu autrefois un „ Chrétien & un Payen qui disputoient ensemble ri- „ diculement: tous deux soûtenant ce qui faisoit le plus „ contre eux. En effet le Payen disoit ce que le Chré- „ tien devoit dire; & le Chrétien opposoit au Payen „ ce que celuy-cy devoit luy opposer. Il s'agissoit de „ saint Paul & de Platon. Le Payen soûtenoit que Pla- „ ton avoit été plus éloquent que saint Paul, & le „ Chrétien par simplicité soûtenoit au contraire, que „ saint Paul avoit été beaucoup plus éloquent que Pla- „ ton. Par là il est visible que tout l'avantage de la „ dispute restoit au Payen. Car s'il est vray que saint „ Paul ait été plus éloquent que Platon, il s'ensuit, „ que ce n'est pas par la vertu & la puissance de la „ grace, qu'il l'a surmonté; mais seulement par la force „ de son éloquence. Ainsi ce que le Chrétien disoit là „ faisoit pour le Payen; mais ce que disoit le Payen de „ son côté, n'étoit pas moins favorable à la cause du „ Chrétien. Car si saint Paul n'a pas été versé dans les „ sciences ni dans l'éloquence; & que neanmoins il „ n'ait pas laissé de surmonter Platon, n'est-ce point „ là la plus éclatante de toutes les victoires? N'est-ce „ pas une chose tout-à-fait admirable, qu'un homme „ sans science & sans éloquence ait convaincu les disci- „ ples de ce Philosophe, qui étoient tous fort sçavans „ & fort éloquens? Ne voit-on pas évidemment par là, „ que l'établissement de la Religion Chrétienne n'est

point l'ouvrage de la sagesse humaine ; mais uniquement celuy de la vertu toute-puissante de Dieu? Ainsi donc, lorsque nous disputons contre les Payens, ne faisons point difficulté d'avoüer que les Apôtres étoient des gens sans étude & sans science. En parlant ainsi, nous ne faisons point injure aux Apôtres, au contraire nous faisons leur éloge. Et quand les Payens nous objecteront que les Apôtres étoient des gens grossiers ; encherissons là-dessus, & ajoûtons qu'ils étoient encore ignorans, pauvres, inconnus, abjets, méprisables. Encore une fois ce n'est point là rabaisser les Apôtres, c'est les relever, c'est ce qui fait leur gloire. Quoy en effet de plus glorieux, qu'étant tels, ils ayent vaincu tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus illustre dans le monde ; tous les Philosophes, tous les Rois, & toutes les Puissances de la terre, avec toute leur éloquence, leur gloire & leurs richesses ; & qu'ils en soient venus à bout avec la même facilité que s'ils n'avoient eu à combattre que des gens infiniment au-dessous d'eux. C'est ce qui fait voir admirablement la vertu toute-puissante de la Croix de Jesus-Christ, & qu'une pareille victoire ne peut être attribuée à aucune puissance humaine, mais que tout y est l'effet de la grace & de la puissance de Dieu.

Ce que saint Jean Chrysostome fait icy à l'occasion de saint Paul, que ce Chrétien peu éclairé dont il parle, soûtenoit avoir été plus éloquent que Platon, il le fait encore ailleurs en parlant de saint Pierre (6), de saint Jean (7), & des autres Apô-

(6) Idem Chrysost. Hom. IV. in Acta Apost.
(7) Idem Hom. II. in Joann.

tres (8), prenant par tout plaisir à abattre Platon & les Platoniciens sous leurs pieds. Je ne produiray icy qu'une partie de ce qu'il dit à l'occasion du discours que fit saint Pierre le jour de la Pentecôte.

Victoire des Apôtres sur

Ce qu'il y a de plus admirable, dit-il (9), c'est

(8) Idem Hom. 1. in Matth. & alibi sæpe.

(9) Chrysost. Hom. IV. in Acta Apost. Καὶ τὸ θαυμαστὸν, ὅτι γυμνῷ τῷ σώματι παρετάξαντο πρὸς ὡπλισμένους, πρὸς ἄρχοντας κατὰ αὐτῶν ἔχοντας ἐξουσίαν, ἄπειροι, ἄγλωττοι, καὶ ἰδιωτικώτερον διακείμενοι πρὸς γόητας, πρὸς πλάνους, πρὸς σοφιστῶν, πρὸς ῥητόρων, πρὸς φιλοσόφων πλῆθος, τῶν καταδαπέντων ἐν Ἀκαδημίᾳ καὶ περιπάτοις, ἐνίκησαν τό τε καὶ ἀπιμάχοντο. καὶ ὁ περὶ λίμνας ἠσχολημένος οὕτως αὐτῶν ἐκράτησεν, ὡς οὐδὲ εἰ πρὸς ἰχθῦς ἀγλώττους ὁ ἀγὼν ἦν αὐτῷ. καθάπερ γὰρ ὄντως ἁλιεὺς ἰχθύων ἀφωνοτέρων, οὕτω περιεγένετο. καὶ ὁ μὲν πολλὰ ληρήσας Πλάτων, σεσίγηκεν· οὗτος δὲ φθέγγεται, οὐχὶ παρ' οἰκείοις μόνοις, ἀλλὰ καὶ παρὰ Πάρθοις, παρὰ Μήδοις, παρὰ Ἐλαμίταις, καὶ ἐν Ἰνδίᾳ καὶ πανταχοῦ γῆς, καὶ εἰς τὰ πέρατα τῆς οἰκουμένης. Ποῦ νῦν τῆς Ἑλλάδος ὁ τῦφος; ποῦ τῶν Ἀθηνῶν τὸ ὄνομα; ποῦ τῶν φιλοσόφων ὁ λῆρος; ὁ ἀπὸ Γαλιλαίας, ὁ ἀπὸ Βηθσαϊδά, ὁ ἄγροικος πάντων ἐκείνων περιεγένετο. οὐκ αἰσχύνεσθε, εἰπέ μοι, ἐπὶ τῷ ὀνόματι τῆς πατρίδος τοῦ νενικηκότος ὑμᾶς; ἂν δὲ καὶ τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἀκούσητε, ὅτι Κηφᾶς ἐλέγετο, πολλῷ μᾶλλον ἐγκαλύψεσθε. τοῦτο γὰρ ὑμᾶς, τοῦτο ἀπολώλεκεν, ὅτι τοῦτο ὀνείδος εἶναι νομίζετε· καὶ εὐγλωττίαν, ἐγκώμιον. *Saint Chrysostome ajoûte, que c'est cet orgüeil qui les a portez à quitter le droit chemin, pour s'engager dans des routes écartées, âpres & difficiles, & qui les ont absolument éloignez du Royaume du Ciel. Cecy a quelque rapport avec ce que dit souvent saint Augustin des Philosophes, & sur tout des Platoniciens, qu'ils ont perdu par leur orgüeil ce qu'ils avoient trouvé par leur curiosité :* Quod curiositate invenerunt, superbia perdiderunt. *Qu'ils ont apperçû comme du haut d'une montagne aride le sejour de la paix, sans jamais trouver le chemin qui y conduit ; qu'ils se sont égarez dans des routes écartées, où ils se sont trouvez assiegez de toutes parts par les Anges deserteurs, & exposez à leurs piéges. Voyez le VII. livre des Confessions, la lettre à Dioscore, &c. Mais pour revenir à saint Jean Chrysostome, il se plaît par tout à relever le triomphe que la Religion Chrétienne a remporté sur la Philosophie payenne & Platonicienne. Rien n'est plus beau que ce qu'il dit encore sur ce sujet dans sa seconde Homelie sur saint Jean. J'en rapporteray seulement icy quelques traits.* Ἐκεῖνοι δὲ (Πλάτων καὶ Πυθαγόρας) ὥσπερ οἱ τῶν μὲν βασιλέων οὐδὲ ὄναρ ἐπιβῆναι καταξιωθέντες, ἔξω δὲ ἐπ' ἀγορᾶς μετὰ τῶν ἄλλων διατρίβοντες ἀνθρώπων, καὶ ἀπὸ τῆς ἰδίας διανοίας καταστοχαζόμενοι τῶν ἀοράτων, τὸν πολλὴν ἐπλανήθησαν πλάνην, καὶ καθάπερ τυφλοὶ καὶ μεθύοντες καὶ ἐν αὐτῇ τῇ πλάνῃ ἀλλή-

que des gens sans science & sans éloquence, destituez de toutes sortes de secours humains, ayent entrepris de combattre toute cette multitude de magiciens, de fourbes, de sophistes, de Rheteurs & de Philosophes, qui avoient vieilli dans l'Academie & le Lycée; & qu'ils soient venus à bout de les vaincre. Oüy cet homme qui toute sa vie ne s'étoit mêlé que de pêcher dans un lac, les a tous surmontez avec une facilité merveilleuse. En habile pêcheur, il les a tous pris dans ses filets, comme des poissons; & les a rendus plus muets que les poissons mêmes. Ainsi Platon, ce grand causeur, ne dit plus mot; tandis que Pierre parle, & qu'il se fait entendre, non seulement parmi ceux de sa nation; mais encore chez les Parthes, chez les Medes, chez les Indiens; en un mot chez tous les peuples de la terre, & jusqu'aux

Platon & sur toute la Philosophie Grecque.

λοις προσέῤῥηξαν, καὶ οὐ ἀλλήλοις μόνον, ἀλλὰ καὶ ἑαυτοῖς, πολλαχοῦ περὶ τῶν αὐτῶν ἀεὶ μετατιθέμενοι. *Cela est vray, sur tout par rapport à Platon, comme les SS. Peres le disent si souvent. Saint Chrysostome continuë, & parlant de l'Apôtre & Evangeliste saint Jean, il dit:* Ὁ δὲ ἀγράμματος οὗτος, ὁ ἰδιώτης, ὁ ἀπὸ Βηθσαϊδά, ὁ Ζεβεδαίου παῖς, (κἂν μυριάκις καταγελῶσιν Ἕλληνες τῆς τῶν ὀνομάτων ἀγροικίας, οὐδὲν ἧττον μετὰ πλείονος αὐτὰ τῆς παῤῥησίας ἐρῶ. ὅσῳ γὰρ ἂν τὸ ἔθνος αὐτοῖς βάρβαρον φαίνηται, καὶ τῆς Ἑλληνικῆς ἀπέχον παιδεύσεως, τοσούτῳ λαμπρότερα τὰ ἡμέτερα φαίνεται.....) οὗτος δὲ ὢν βάρβαρος τῇ μὲν τοῦ Εὐαγγελίου συγγραφῇ τὴν οἰκουμένην κατέλαβεν ἅπασαν· τῷ δὲ σώματι μέσην κατέσχε τὴν Ἀσίαν, ἔνθα τὸ παλαιὸν ἐφιλοσόφουν οἱ τῆς Ἑλληνικῆς συμμορίας ἅπαντες, κἀκεῖθεν τοῖς δαίμοσιν ἐπὶ φοβερὸς ἐν μέσῳ τῶν ἐχθρῶν διαλάμπων, καὶ τὸν ζόφον αὐτῶν σβεννὺς, καὶ τὴν ἀκρόπολιν τῶν δαιμόνων καταλύων· τῇ δὲ ψυχῇ πρὸς τὸν χῶρον ἀνεχώρησεν ἐκεῖνον τὸν ἁρμόττοντα τῷ τὰ τοιαῦτα ἐργαζομένῳ. Καὶ τὰ μὲν Ἑλλήνων ἔσβεσται ἅπαντα καὶ ἠφάνισται, τὰ δὲ τούτου καθ' ἑκάστην λαμπρότερα γίνεται. ἐξ ὅτου γὰρ καὶ οὗτος καὶ οἱ λοιποὶ ἁλιεῖς, ἐξ ἐκείνου τὰ μὲν Πυθαγόρου σεσίγηται, καὶ τὰ Πλάτωνος δοκοῦντα πρότερον κρατεῖν· καὶ οὐδὲ ἐξ ὀνόματος αὐτοὺς ἴσασιν οἱ πολλοί. καίτοι Πλάτων καὶ τυράννοις συνεγίνετο μετακληθεὶς, ὥς φασι, καὶ πολλοὺς εἶχεν ἑταίρους, καὶ εἰς Σικελίαν ἔπλευσε, &c.

„ extremitez du monde. Où est à present le faste de la „ Grece ? Qu'est devenu le fameux nom d'Athenes ? „ Où sont à present tous ces grands parleurs de Philo- „ sophes ? Ce pauvre pêcheur de Galilée, cet homme „ de Bethsaïde, les a tous fait taire. N'avez-vous pas „ de la confusion, dites-moy, quand vous entendez le „ nom du pays de celuy qui vous a vaincus ? Que sera- „ ce donc, quand vous sçaurez qu'il s'appelloit Cephas ? „ A ce mot vous irez sans doute vous cacher de honte. „ Voilà, voilà ce qui vous a perdu ; l'entêtement pour „ la beauté du langage. Vous avez toûjours regardé „ la politesse du discours comme vôtre plus grande „ gloire ; & le défaut de cette politesse, comme une „ honte & une infamie.

Vains efforts des Philosophes, & sur tout des Platoniciens contre la Religion Chrétienne.

Achevons ce qui regarde le triomphe que la Religion Chrétienne a remporté sur Platon & ses disciples, par ce que dit le même saint Docteur, à l'occasion des efforts que les Philosophes ont faits aussi de leur côté pour la combattre. On sçait qu'entre tous ces Philosophes, les Platoniciens se sont sur tout signalez, comme Porphyre, Julien l'Apostat, & Proclus. Mais à quoy ont abouti tous leurs efforts ? Quels succés ont eu tous les livres qu'ils ont composez contre les Chrétiens ?

Les Chrétiens se sont

„ Ces Philosophes, dit saint Jean Chrysostome (1),

(1) Chrysost. libro de S. Babyla & contra Gentiles. Οἱ δὲ φιλόσοφοι, καὶ δεινοὶ ῥήτορες δόξαν πολλὴν, οἱ μὲν ἐπὶ σεμνότητι, οἱ δὲ ἐπὶ λόγων δυνάμει παρὰ τοῖς πολλοῖς ἔχοντες μετὰ τὴν πρὸς ἡμᾶς μάχην καταγέλαστοι γεγόνασι, καὶ παιδίων ληρούντων ἁπλῶς οὐδὲν διαφέρειν ἔδοξαν. ἀπὸ γὰρ ἐθνῶν καὶ δήμων τοσούτων, οὐ σοφόν τινα, οὐκ ἄσοφον, οὐκ ἄνδρα, οὐ γυναῖκα, ἀλλ᾽ οὐδὲ παιδίον μικρὸν μεταπεῖσαι ἴσχυσαν, ἀλλὰ τοσοῦτός ἐστι τῶν ὑπ᾽ αὐτῶν γεγραμμένων ὁ γέλως, ὥστε ἀφανισθῆναι καὶ τὰ βιβλία πάλαι, καὶ ἅμα τῷ δειχθῆναι, καὶ ἀπολέσθαι τὰ πολλά. εἰ δὲ

& ces

& ces habiles sophistes, qui s'étoient acquis une si grande autorité, les uns par l'austerité apparente de leurs mœurs, & les autres par leur éloquence, ayant entrepris de nous combattre, ont paru si foibles & si ridicules, qu'on auroit pû les prendre pour des enfans qui badinoient. En effet de tant de peuples & de nations qui composent le Christianisme, jamais

moquez des livres que ces Philosophes ont composez contre la Religion Chretienne:

πω τι καὶ εὑρεθείη διασωθὲν, ἀλλὰ Χριστιανοῖς τοῦτο σωζόμενον εὕροι τις ἄν. τοσοῦτον ἀπέχομεν βλάβην τινὰ παρὰ τῆς ἐκείνων ὑποπτεύειν ἐπιβουλῆς. οὕτω καταγελῶμεν τῆς πολλῆς τῶν μηχανημάτων αὐτῶν περιεργίας. οὔτε γὰρ εἰ τὰ σώματα ἀδαμάντινα καὶ ἄφθαρτα ἦν ἡμῖν, σκορπίους καὶ ὄφεις, καὶ πῦρ ταῖς χερσὶν ἐπισφίγγοντες ἐδείσαμεν ἄν, ἀλλὰ καὶ ἐπιδειξάμεθα· οὔτε ἐπειδὴ τὰς ψυχὰς ἡμῖν, καὶ τὴν πίστιν τοιαύτην κατεσκεύασεν ὁ Χριστὸς, τὰ φάρμακα τῶν ἐχθρῶν ἔχοντες δεδοίκαμεν. εἰ γὰρ ἐπάνω ὄφεων, καὶ σκορπίων, καὶ πάσης τοῦ διαβόλου τῆς τυραννίδος πατεῖν ἡμῖν ἐπιτέτακται, πολλῷ μᾶλλον ἐπάνω σκωλήκων καὶ κανθάρων. τοσοῦτον γὰρ τὸ μέσον τῆς τούτων βλάβης, πρὸς τὴν ἐκείνου τοῦ πονηροῦ δαίμονος ἐπιβουλήν. *Voilà ce que dit saint Jean Chrysostome du mépris profond que les Chrétiens faisoient des livres que les Philosophes payens avoient écrits contre eux. Lactance nous dit à peu près la même chose de ceux que ce Philosophe de Nicomedie, dont il parle en premier lieu, avoit composez contre les mêmes Chrétiens.* Ubi autem religionis ejus, contra quam perorabat, infirmare voluit rationem, ineptus, vanus, ridiculus apparuit: quia gravis ille consultor utilitatis alienæ, non modo quid oppugnaret, sed etiam quid loqueretur nesciebat. Nam si qui nostrorum affuerunt, quamvis temporis gratia conticescerent, animo tamen derisere: utpote cum viderent hominem profitentem se illuminaturum alios, cum ipse cæcus esset; reducturum alios ab errore, cum ipse ignoraret ubi pedes suos poneret; eruditurum alios ad veritatem, cujus ille ne scintillam quidem unam vidisset aliquando..... Verum hic pro sua inanitate contemptus est, qui & gratiam quam speravit, non est adeptus, & gloria quam captavit, in culpam reprehensionemque conversa est. *Au reste, ce qu'ajoûte saint Jean Chrysostome, que s'il se trouve encore de ces ouvrages contre la Religion Chrétienne, ce sont les Chrétiens mêmes qui les ont garantis du naufrage: cela, dis-je, est évident par ce qui nous reste des livres de Celse & de Julien l'Apostat, qui se seroient perdus entierement, si Origene & saint Cyrille ne nous en avoient conservé une bonne partie. Nous retrouverions encore sans doute de la même maniere ceux de Porphyre, si nous avions les ouvrages de Methodius, d'Apollinaire de Laodicée, & d'Eusebe, qui les ont réfutez.*

» ils n'ont pû faire changer de sentiment à qui que ce
» soit, homme ou femme, sçavant ou ignorant, non
» pas même à un enfant. On s'est tellement mocqué
» de tout ce qu'ils ont écrit contre nous, que leurs li-
» vres depuis long-temps sont ensevelis dans un pro-
» fond oubli, & que quelques-uns même sont tombez
» absolument, presque aussi-tôt qu'ils ont vû le jour.
» Que s'il s'en trouve encore quelqu'un à present, c'est
» chez les Chrétiens qu'il se trouve, ce sont eux qui
» l'ont garanti du naufrage. Tant il est vray que loin
» d'apprehender les pieges qu'ils nous ont tendus, nous
» les méprisons, & que nous nous mocquons de tous
» leurs vains efforts. Et de même que si nous avions un
» corps de diamant, nous ne craindrions pas de manier
» du feu, au contraire nous en ferions gloire : ainsi dès
» que nos ames sont établies dans la foy & dans la grace
» de Jesus-Christ, nous ne craignons point le venin
» que nos ennemis ont répandu contre nous. Et quoy !
» n'avons-nous pas receu le pouvoir de marcher sur
» les serpens, sur les scorpions, & sur toute la malice
» du demon ? A combien plus forte raison pouvons-
» nous donc marcher avec confiance sur de vils in-
» sectes, sur des vers de terre ? Car que sont autre chose
» tous les livres que les payens ont écrits contre nous,
» comparez à la malice du demon ?

Conclusion de ce troisiéme Livre.

C'est ainsi que les Peres de l'Eglise ont combattu la Philosophie Platonicienne. C'est ainsi qu'ils en ont triomphé, ou plûtôt qu'ils ont publié le triomphe que la Religion Chrétienne en a remporté. Concluons donc de tout ce que nous avons exposé sur ce sujet dans ce troisiéme livre : Que puisque les SS.

Peres ont refuté avec tant de force les erreurs de Platon; puisqu'ils ne l'ont pas même épargné sur ce qu'il a dit de plus raisonnable, & qu'ils ont fait voir qu'il l'avoit dérobé, & ensuite corrompu: puisqu'enfin ils n'ont negligé aucune occasion de l'humilier & de le confondre, & qu'en tout cela ils l'ont traité avec beaucoup plus de severité, qu'ils n'ont jamais fait ni Aristote, ni Zenon, ni Epicure même: Concluons, dis-je, de-là, qu'il est plus absurde de les soupçonner d'avoir été Platoniciens, qu'il ne le seroit, si on les accusoit d'avoir été Aristoteliciens, Stoïciens ou même Epicuriens; & qu'enfin loin d'avoir été attachez à Platon ou à sa Philosophie, rien n'est si vray ni si certain, qu'ils ont été au contraire ses plus grands & ses plus terribles adversaires. Il ne nous reste plus qu'à répondre à quelques objections; & c'est ce que nous allons faire dans le livre suivant.

Fin du troisiéme Livre.



DÉFENSE DES SAINTS PERES ACCUSEZ DE PLATONISME.

LIVRE QUATRIE'ME.

Dans lequel on répond aux objections.

CHAP. I. *Foiblesse des prétextes sur lesquels le prétendu Platonisme des SS. Peres est appuyé.*

Quoique plusieurs Auteurs l'avancent, ou le supposent, personne ne l'a prouvé, ni examiné.

PLUS JE REFLECHIS sur le prétendu Platonisme dont on accuse les Peres de l'Eglise, plus je suis surpris de la facilité avec laquelle on a reçû une imagination si mal fondée, plus je suis étonné des excès étranges jusqu'où on a souffert que certains Auteurs ayent osé la porter. En effet, de toute cette multitude d'Ecrivains grands & petits, Catholiques ou Heretiques, qui l'ont debitée, il n'y en a aucun qui ait entrepris de la prouver. Tous l'avancent, ou la supposent comme une verité dont on ne peut pas douter : les ennemis de Jesus-Christ & de sa Religion en abusent, pour nous rendre suspects nos plus adorables Mysteres, & personne ne s'avise d'examiner sur quoy cette opinion est appuyée. Quoy de plus surprenant dans un siecle comme celuy-cy, où l'on

se pique tant de critique & de discernement? La critique n'est-elle donc d'usage que lorsqu'il s'agit de contester à la Religion quelqu'une de ses preuves ou de ses traditions, & aux Peres de l'Eglise leurs ouvrages & leur autorité?

Cependant comme il n'est pas possible qu'une opinion si commune n'ait au defaut de preuves & de raisons, au moins quelques prétextes & quelques legers fondemens, puisque les fables mêmes les plus extravagantes n'en manquent pas; examinons en quoy ils consistent; voyons ce qui a pû donner occasion à tant d'Auteurs, d'avancer que les SS. Peres avoient été Platoniciens; & aux ennemis de la Religion Chrétienne la hardiesse de fonder là-dessus les dernieres ressources de leur impieté. *Quels sont ces prétextes.*

Je reduits à quatre points principaux ce qui regarde l'origine & le progrès de ce sentiment, & les prétextes sur lesquels il s'est établi, suivant ce que j'en ay pû recüeillir des principaux auteurs qui l'ont avancé.

I. La plûpart, comme je l'ay dit au commencement de cet ouvrage, n'ont pris cette idée, que parce qu'ils ont jugé des premiers temps de l'Eglise par ce qui s'est fait dans les derniers, & qu'ayant vû la Philosophie d'Aristote en usage dans le Christianisme depuis plusieurs siecles, ils ont crû que les Peres de l'Eglise & les anciens Chrétiens n'avoient pû se dispenser de suivre aussi quelque Philosophie particuliere, & que cette Philosophie ne pouvoit être que celle de Platon. *Premier prétexte.*

II. Les loüanges que quelques SS. Peres ont don- *Second prétexte.*

nées à ce Philosophe & à sa Philosophie, ont pû les confirmer dans ce sentiment.

Troisiéme prétexte.

III. Rien pourtant à mon avis n'a contribué davantage à répandre par tout cette opinion, que la conduite de quelques fameux Auteurs, qui s'étant trouvez embarrassez de quelques expressions particulieres des mêmes SS. Peres touchant le mystere de la Trinité, en ont rejetté la faute sur la Philosophie de Platon, en supposant, comme tous les autres, qu'elle avoit été celle de toute l'antiquité Chrétienne.

Abus étrange que les ennemis de la Religion ont fait de ces prétextes.

IV. Enfin, les ennemis de la Divinité de Jesus-Christ survenant là-dessus, & se prévalant de l'autorité de ces illustres Auteurs, en sont venus jusqu'à ce point d'impieté, que d'oser soûtenir, que le mystere même de la Trinité n'étoit qu'un Platonisme grossier, adopté mal à propos par les SS. Peres, excessivement prévenus & remplis des idées de la Philosophie Platonicienne, dans laquelle ils avoient été nourris. Voilà en peu de mots l'histoire de la naissance & du progrès du prétendu Platonisme des Peres de l'Eglise. Voilà les prétextes & les fondemens sur lesquels il est appuyé. Voyons à present ce que nous avons à y répondre. La chose ne nous doit pas être difficile, après tout ce que nous avons dit dans les trois premiers livres de cet ouvrage.

Réponse au préjugé tiré de la Philosophie d'Aristote.

Et premierement, pour ce qui regarde ce préjugé, qu'il en a été de la Philosophie de Platon dans les premiers siecles, comme de celle d'Aristote dans les derniers, & que celle-là a été suivie par les SS. Peres, comme celle-cy par les Docteurs & les Theologiens de l'Ecole, je n'ay rien à ajoûter à ce que j'ay

dit pour en faire voir la fausseté : je croy l'avoir démontrée évidemment, en exposant la necessité indispensable où les Peres de l'Église se sont trouvez de tenir à cet égard une conduite toute opposée à celle que l'on a suivie depuis, lorsque le Paganisme a été absolument détruit.

Combien la conduite des SS. Peres à l'égard de la Philosophie de Platon a été differente de celle que l'on a tenue depuis par rapport à celle d'Aristote.

Et pour recüeillir icy en peu de mots ce que j'ay dit sur ce sujet, on sçait que la Philosophie d'Aristote a été enseignée dans toutes les Ecoles Chrétiennes des derniers siecles ; & j'ay fait voir au contraire qu'on ne pouvoit pas en produire une seule des premiers, où celle de Platon eût été reçûë. On s'est attaché dans ces derniers temps dont nous parlons, aux sentimens d'Aristote sur toutes les matieres qui appartiennent à la Philosophie, préferablement à ceux de tous les autres Philosophes, & en particulier de Platon ; & j'ay prouvé au contraire, que rien n'étoit plus opposé à la methode que les anciens Chrétiens observoient dans leurs études, que cet attachement à quelque Philosophe particulier, quel qu'il pût être. On a employé utilement, soit pour l'explication de quelques endroits de l'Ecriture qui regardent la Physique, soit pour l'exposition de quelques dogmes de la Religion, la methode & les principes d'Aristote ; & j'ay montré au contraire que loin que les SS. Peres ayent suivi ou adopté quoy que ce soit des principes ou des sentimens de Platon dans tout ce qui concerne la Religion, ils ne l'ont pas même suivi sur les matieres les plus indifferentes de la Philosophie. Enfin on s'est appliqué avec beaucoup de soin à justifier Aristote de ses erreurs : on en a fait

une infinité d'éloges : on l'a cité avec honneur dans toutes sortes de livres, & jusques dans les chaires. On a fait une multitude innombrable de commentaires sur ses ouvrages ; & nous avons vû au contraire que les Peres de l'Eglise ont rejetté absolument toutes les parties de la Philosophie de Platon ; qu'ils en ont réfuté par tout les erreurs avec un zele & une ardeur extrême : qu'ils se sont appliquez à en donner beaucoup de mépris aux Fideles dans tous leurs livres & dans tous leurs discours ; & qu'enfin ils n'ont omis aucune occasion d'humilier ce Philosophe, de se moquer de luy, & de le confondre.

Les SS. Peres ont combattu Platon avec plus d'ardeur qu'ils n'ont combattu Aristote, Epicure, & la plûpart des Heretiques de leur temps.

Où est donc le Platonisme des Peres de l'Eglise ? où est cet attachement & cette estime extraordinaire qu'on leur suppose pour la Philosophie de Platon ? quelles marques en ont-ils données, ou plûtôt qu'ont-ils pû faire davantage pour convaincre tout le monde du mépris & de l'éloignement qu'ils en avoient ? Qu'ont-ils fait de plus, qu'ont-ils fait d'approchant même contre Aristote ou contre Epicure, dont on ne les a jamais soupçonnez d'avoir suivi les sentimens ? Qu'ont-ils fait, ou qu'ont-ils pû faire davantage contre les plus méchans & les plus dangereux Heretiques de leur temps, dont on ne doute pas qu'ils n'ayent eu une extrême horreur ? Et certainement, si on s'avisoit de les accuser aujourd'huy d'avoir été Marcionites, Valentiniens, Gnostiques ou Arriens, ne se mocqueroit-on pas d'une pareille accusation ? ne la regarderoit-on pas comme une calomnie aussi extravagante qu'impie ? Pourquoy ? parce que l'on sçait que loin d'avoir adopté quoy que ce fût de ces Heretiques,

retiques, ils les ont rejettez, ils les ont combattus avec une ardeur extrême. Puis donc qu'il est évident qu'ils n'ont pas témoigné moins de zele ni moins d'ardeur à combattre Platon & les Platoniciens, qui en qualité de Philosophes payens, ne leur étoient ni moins odieux, ni moins opposez que les plus impies & les plus dangereux des Heretiques, quelle idée doit-on avoir de leur prétendu Platonisme ? Ne doit-on pas le regarder comme une calomnie insensée, fondée sur une chimere qui tombe dès que l'on distingue les temps, & que l'on ne confond plus les premiers siecles de l'Eglise avec les derniers : ceux où le Paganisme subsistoit encore, sur tout par le moyen de la Philosophie Platonicienne, qui a été jusqu'à l'extrémité son plus grand appuy ; & ceux qui ont suivi son entiere destruction, & la ruïne totale de la Philosophie payenne.

La ruïne du prétendu Platonisme des SS. Peres entraîne celle des prétentions impies des Sociniens.

Mais si c'est une chimere insoûtenable que le prétendu Platonisme des SS. Peres, que doit-on penser de toutes les prétentions, ou de tous les systêmes que l'on a établis sur cette idée ? Que doit-on penser sur tout de celuy des ennemis de la Divinité de Jesus-Christ, qui comptant sur cette chimere, comme sur une verité indubitable, en ont fait le fondement de leurs blasphêmes contre nos plus adorables mysteres ? N'est-ce pas une consequence necessaire, que le principe sur lequel ils se sont appuyez, étant détruit, le fondement de leurs prétentions impies étant ruïné, tout ce qu'ils ont établi sur ce principe & sur ce fondement, doit aussi tomber entierement par terre ?

CHAP. II.

Examen des loüanges données à Platon ou à sa Philosophie par les SS. Peres.

NOUS NE NOUS contenterons pas neanmoins de les avoir combattus, en renversant leur principe; nous les combattrons encore d'une autre maniere dans la suite, lorsque nous examinerons dans elles-mêmes ces sortes de prétentions & d'impietez qu'ils n'ont pas eu honte d'avancer. Icy pour suivre l'ordre que nous nous sommes proposé, voyons quelles sont les loüanges que les SS. Peres ont données à Platon ou à sa Philosophie, & si l'on peut en conclure qu'ils ont eu pour elle ou pour son auteur une estime fort extraordinaire.

Ces loüanges ne sont rien en comparaison des censures que les saints Peres ont faites de cette Philosophie.

Je pourrois d'abord opposer à ces loüanges toutes les vigoureuses censures que les SS. Peres ont faites de ce Philosophe : tout ce qu'ils ont dit de plus dur & de plus fort contre luy & contre sa Philosophie, pour en donner de l'horreur aux Fideles, & pour couvrir de confusion ces orgüeilleux Philosophes qu'ils avoient à combattre. Il n'y a personne qui ne voye combien je pourrois m'étendre sur ce sujet, quel recüeil & quelle liste je pourrois faire de ces censures & de ces termes pleins de force & d'autorité, dont les SS. Peres se sont servis, en parlant de Platon & de sa Philosophie. Ce n'est pas neanmoins mon dessein d'entrer dans aucun détail sur ce sujet. Outre que la chose seroit presque infinie, ces censures & ces termes separez des endroits où ils se trouvent, n'auroient plus la même force, & ne paroîtroient peut-être pas convenir assez à la dignité des Peres de l'Eglise, qui ne les ont jamais employez que très-à-propos, & ordinairement après avoir exposé les raisons qui les ont obligez de s'en servir.

Pourquoy on ne rapporte pas toutes ces censures en détail.

Idée generale de la maniere dont les saints Peres ont traité la Philosophie de Platon.

Je me contenteray donc de faire ressouvenir en general de ce qu'on a vû si souvent dans les trois livres précedens, que les SS. Peres convainquent perpetuellement Platon de contradictions manifestes, d'ignorances grossieres, d'erreurs capitales, d'égaremens honteux, de folie même & d'extravagance (1); Qu'ils ne trouvent rien dans ses livres, qui ne soit ou dérobé, ou inutile, ou pernicieux, au langage près, qu'ils accusent encore souvent d'être ampoullé, obscur, embarrassé & trop diffus: Et qu'enfin ils luy appliquent continuellement ce que l'Apôtre saint Paul a dit des Philosophes en general; qu'ils se sont égarez dans leurs vains raisonnemens, que leur cœur insensé a été rempli de tenebres, & qu'ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages. Car voilà la regle suivant laquelle les SS. Peres ont toûjours

(1) *Ces termes durs & pleins de mépris, dont les SS. Peres se sont servis en parlant de Platon, marquent non seulement qu'ils n'étoient eux-mêmes rien moins que Platoniciens, mais encore qu'il ne se trouvoit personne parmi les anciens Fideles de leur temps, qui eût une grande estime pour ce Philosophe. En effet, quand j'aurois beaucoup de mépris pour Aristote, ce qui n'est pas assurément, je me donnerois bien de garde neanmoins de parler de luy à present comme les Peres de l'Eglise ont fait de Platon, parce que je respecterois le jugement qu'un grand nombre de sçavans Chrétiens font de ce Philosophe, & la haute estime qu'ils en ont conçûë. Les anciens Chrétiens auroient eu sans doute les mêmes égards, s'il y en avoit eu parmi eux qui eussent fait profession d'estimer beaucoup Platon, & de suivre sa Philosophie. J'ajoûte que de tous ceux qui dans ces derniers siecles se sont élevez contre Aristote & sa Philosophie, pour donner cours à celle de Platon, d'Epicure ou de Descartes, je n'en ay vû aucun qui ait ménagé aussi peu ce Philosophe, que les Peres de l'Eglise ont fait Platon. Après tout ce que nous avons dit dans les trois livres précedens, il est aisé d'en trouver la raison. C'est que les SS. Peres consideroient la Philosophie de Platon comme la partie la plus specieuse & la plus dangereuse du Paganisme, telle qu'elle étoit en effet.*

jugé & parlé de Platon, & suivant laquelle nous en devons juger & parler avec eux.

Quelle sorte de loüanges ils luy donnent ordinairemẽt.

Après cela, dont on trouvera dans mon livre presque autant de preuves que j'y ay produit de passages des SS. Peres, on peut juger quel fond on doit faire sur quelques-unes de leurs paroles détachées, que l'on étale comme autant de loüanges extraordinaires données à Platon; quoique souvent elles ne soient rien moins que cela. En effet, si on les examine, en les rapprochant des endroits de leurs ouvrages d'où elles ont été détachées, on voit qu'ils ne parlent que selon l'idée des Payens, dont ils se mocquent dans le fond; ou que ce sont de ces loüanges communes qu'ils donnent à tous les autres Auteurs profanes, & aux Poëtes mêmes, lorsqu'ils se servent de leur autorité contre les Payens; ou enfin que si elles regardent Platon en particulier, c'est afin de faire connoître la raison qu'ils ont euë, de s'attacher à ce Philosophe préferablement à tous les autres, pour réfuter ses erreurs, & combattre en sa personne ce que le Paganisme avoit de plus specieux & de plus ébloüissant.

Quels sont les Peres de l'Eglise qui paroissent avoir estimé le plus la Philosophie de Platon.

Disons neanmoins quelque chose de plus particulier sur ce sujet, & pour répondre précisément à nos adversaires, voyons qui sont ceux des SS. Peres qu'ils accusent le plus d'avoir été trop prévenus d'estime pour Platon & pour la Philosophie payenne. Saint Clement d'Alexandrie, saint Justin Martyr & saint Augustin sont ceux qui sont le plus en butte à leurs traits, & qu'ils calomnient à ce sujet le plus indignement.

M. le Clerc, dans sa Bibliotheque (2) Universelle, & dans la premiere de ses Lettres (3) Critiques, n'omet rien pour nous representer le premier beaucoup moins comme un Chrétien, que comme un Philosophe payen. Si ce dessein est nouveau, s'il est inoüi, les moyens qu'il employe pour en venir à bout, ne le sont pas moins. Comme nous avons beaucoup de choses à démêler avec cet Auteur dans toute la suite de ce quatriéme livre, & qu'il n'en est aucun qui soit plus entêté du prétendu Platonisme des SS. Peres, ni qui l'ait porté à de plus dangereux excès, il est à propos de rapporter un peu plus au long ce qu'il dit de saint Clement d'Alexandrie; afin que nous connoissions mieux quelle est sa methode, lorsqu'il expose les sentimens des SS. Peres.

Quelle idée M. le Clerc tâche de nous donner de S. Clement d'Alexandrie.

D'abord il s'applique à rechercher quels sont les maîtres que saint Clement d'Alexandrie a eu, & dont cet illustre Pere parle dans le premier livre de ses Stromes, parce qu'*il est de grande importance*, dit-il, *de sçavoir quel maître un Auteur a eu, pour entendre bien ses sentimens. Car alors comme aujourd'huy, les disciples s'attachoient particulierement à la methode de leurs maîtres, & expliquoient la religion, autant qu'ils pouvoient, selon les principes de la Philosophie qu'ils en avoient apprise. C'est ainsi*, continuë-t-il, *que les Theologiens de l'école, qui étoient Peripateticiens, ont expliqué depuis la Theologie par les principes d'Aristote, & que dans les lieux où la Philosophie de Descartes est reçûë, on traite la Theologie à la Cartesienne.*

Réfutation de toutes ces fausses idées. Ce qu'il dit d'abord des Maîtres de S. Clement d'Alexandrie, & ce qu'il prétend en conclure.

(2) *Bibliotheque Universelle, tome dixiéme, mois d'Aoust 1688. dans la Vie de Clement d'Alexandrie, qui se trouve à la page 178.*

(3) Joannis Clerici Epistolæ Criticæ & Ecclesiasticæ, Epistola 1. adversus Guillelmum Caveum scripta.

Voilà le préjugé dont nous avons fait voir dans cet ouvrage la fausseté évidente par rapport aux Peres de l'Eglise, & dont M. le Clerc abuse icy, comme dans la plûpart de ses autres ouvrages, pour nous persuader que la Foy a été corrompuë dès les premiers siecles par le mélange de la Philosophie Platonicienne. Mais quand même nous n'aurions pas démontré la fausseté de ce préjugé, à quoy sert-il icy de le produire, puisque saint Clement d'Alexandrie nous fait connoître parfaitement le caractere de ses maîtres, les études ausquelles ils s'appliquoient, & l'attachement qu'ils avoient, non pas pour la Philosophie payenne, mais pour la doctrine de Jesus-Christ, & les Traditions des Apôtres?

Les maîtres de Clement d'Alexandrie n'ont eu d'attachement que pour la doctrine de Jesus-Christ, & les Traditions des Apôtres.

En effet, saint Clement d'Alexandrie dit du dernier de ses maîtres (4), qu'il estime le premier en merite, & que l'on croit avoir été l'illustre Panténe:
» Que c'étoit, comme dit le proverbe, une veritable
» abeille de Sicile; qu'il recüeilloit, pour parler ainsi,
» les fleurs répanduës dans les prairies des écrits des
» Prophetes & des Apôtres, par le moyen desquelles
» il remplissoit d'une connoissance pure les ames de
» ceux qui l'écoutoient. N'est-ce point là le caractere d'un veritable Philosophe Chrétien, d'un fidele disciple des Prophetes & des Apôtres? Y a-t-il lieu de soupçonner que sous un maître si appliqué à l'étude des divines Ecritures, & si soigneux de répandre

(4) Clemens Alexandr Strom. l. 1. pag. 274. edit. Colon. Υ'στάτῳ δὲ περιτυχών· δυνάμει δὲ οὗτος πρῶτος ἦν· ἀνεπαυσάμην ἐν Α'ιγύπτῳ θηράσας λεληθότα· Σικελικὴ τῷ ὄντι ἡ μέλιττα· Προφητικοῦ τε καὶ Α'ποστολικοῦ λειμῶνος τὰ ἄνθη δρεπόμενος, ἀκήρατόν τι Γνώσεως χρῆμα ταῖς τῶν ἀκροωμένων ἐνεγέννησε ψυχαῖς.

dans l'ame de ses disciples la doctrine salutaire qu'il y puisoit tous les jours, Clement d'Alexandrie ne se soit trop rempli d'estime pour la Philosophie payenne, & n'en ait mêlé les erreurs avec les veritez de l'Evangile? Et ce qu'il dit icy de son saint & illustre maître, ne prouve-t-il pas encore ce que nous avons fait voir dans le premier livre de cet ouvrage, que le sçavant Panténe ne s'appliqua jamais dans l'Ecole d'Alexandrie qu'il gouverna, non plus que tous ses successeurs dans cet employ, qu'à expliquer les veritez de l'Ecriture sainte?

Quelle a été la Philosophie que saint Clement d'Alexandrie a aprise de son maitre saint Panténe.

Voila donc quelle est la Philosophie que Clement d'Alexandrie y a apprise, & dans laquelle il a été nourri, avec tous les autres Chrétiens qui ont été élevez comme luy dans cette Ecole. Mais continuons, & voyons ce qu'il ajoûte du même Panténe, & de ses autres maîtres (5): Ces gens, dit-il, ayant conservé la veritable tradition de la bienheureuse doctrine qu'ils avoient reçûë des Apôtres saint Pierre, saint Jacques, saint Jean & saint Paul, comme des enfans qui retiennent ce qu'ils ont appris de leurs peres, quoy qu'il y en ait peu qui leur ressemblent, ont vécu jusqu'à nous par la volonté de Dieu, pour

(5) Idem Clemens ibid. Ἀλλ' οἱ μὲν τὴν ἀληθῆ τῆς μακαρίας σώζοντες διδασκαλίας παράδοσιν, εὐθὺς ἀπὸ Πέτρου τε καὶ Ἰακώβου, Ἰωάννου τε καὶ Παύλου, τῶν ἁγίων Ἀποστόλων, παῖς παρὰ Πατρὸς ἐκδεχόμενος· ὀλίγοι δὲ οἱ πατράσιν ὅμοιοι· ἧκον δὴ σὺν Θεῷ καὶ εἰς ἡμᾶς τὰ προγονικὰ ἐκεῖνα καὶ Ἀποστολικὰ καταθησόμενοι σπέρματα. *Clement d'Alexandrie ajoûte, que son dessein dans l'ouvrage qu'il entreprend, est de mettre par écrit, mais d'une maniere un peu envelopée, ces traditions des Apôtres, de peur qu'elles ne se perdent, ou ne s'obscurcissent avec le temps; & qu'il ne doute pas que ses maîtres ne luy en sçachent bon gré, quoique tout ce qu'il en peut rapporter, doive être beaucoup au dessous de ce qu'il a eu le bonheur d'entendre.*

„ répandre en nos cœurs la semence qu'ils avoient re-
„ çûë des Apôtres leurs predecesseurs. Je ne vois rien là encore qui ne soit fort opposé aux idées de M. le Clerc. Des gens si fidellement attachez à la doctrine & à la tradition des Apôtres, & si zelez pour la transmettre dans toute sa pureté à leurs successeurs, ne peuvent être soupçonnez de Platonisme ou de Philosophisme.

Illusion de M. le Clerc, pour nous persuader que saint Clement d'Alexandrie & l'un de ses maîtres ont été de la secte Ionique.

Sur quoy donc M. le Clerc prétend-il nous persuader le contraire? Le voicy. C'est que Clement d'Alexandrie nous apprend que l'un de ses maîtres, qu'il avoit vû en Grece, étoit *de la secte Ionique*; car c'est ainsi qu'il plaît à nôtre Auteur de traduire le mot Ἰωνικὸς; en soûtenant qu'il ne peut pas être pris pour un nom propre, comme quelques sçavans, à ce qu'il dit, l'ont crû, mais pour celuy de la secte à laquelle le premier maître de Clement étoit particulierement attaché: c'est-à-dire, à celle de Thalès & d'Anaximandre, quoy qu'elle ait été entierement éteinte long-temps même avant la naissance du Christianisme. N'importe, M. le Clerc prétend qu'*il n'est pas incroyable qu'un Philosophe de cette secte ait embrassé le Christianisme, & ait été le premier maître de Clement d'Alexandrie*, afin d'avoir lieu d'accuser cet ancien & sçavant Pere de l'Eglise, d'avoir mêlé quantité de dogmes de la Philosophie payenne avec ceux de la Religion Chrétienne.

Réfutation de cette illusion.

Mais pour ruïner les fondemens d'une pareille imagination, & toutes les consequences que M. le Clerc en prétend tirer; comment a-t-il pû ne pas s'appercevoir que le mot Ἰωνικὸς, ne peut être pris dans

dans cet endroit que pour le nom du pays d'où étoit ce premier maître de Clement d'Alexandrie, sçavoir de l'Ionie, province de l'Asie mineure. Il dit que ce mot ne peut être pris pour un nom d'homme, parce qu'*il n'y a point d'apparence que Clement, qui ne dit point les noms des autres qu'il reconnoît pour ses maîtres, nommât celuy-cy.* Cela est fort bien ; mais y a-t-il plus d'apparence que Clement, qui ne dit pas un mot de ce que ses autres maîtres avoient été avant qu'ils fussent Chrétiens, & qui ne les fait connoître que par l'attachement qu'ils avoient tous pour la doctrine & les traditions des Apôtres, ait voulu faire connoître celuy-là par le nom d'une secte payenne, qui ne subsistoit plus? N'est-il pas évident au contraire, qu'ayant marqué exactement le pays de tous les autres, en disant que (6) l'un étoit de la Célésyrie ; l'autre, d'Egypte ; le troisiéme, d'Assyrie ; le quatriéme, de la Palestine & d'origine Juïve : lorsqu'il a dit du premier, qu'il étoit Ionien ou Ionique, il a voulu certainement marquer aussi son pays, en faisant connoître qu'il étoit de cette partie de l'Asie mineure,

(6) Clemens Alexandr. ibid. Τούτων ὁ μὲν ἐπὶ τῆς Ἑλλάδος, ὁ Ἰωνικός· οἱ δὲ ἐπὶ τῆς μεγάλης Ἑλλάδος τῆς κοίλης θάτερος αὐτῶν Συρίας ἦν· ὁ δὲ ἀπ' Αἰγύπτου· ἄλλοι δὲ, ἀνὰ τὴν Ἀνατολήν· καὶ ταύτης ὁ μὲν, τῆς τῶν Ἀσσυρίων· ὁ δὲ ἐν Παλαιστίνῃ Ἑβραῖος ἀνέκαθεν. *Quoique le nom d'Ionien appartienne proprement à ceux qui sont originaires d'Ionie, province de l'Asie mineure, sur tout si l'on fait attention au temps auquel Clement d'Alexandrie vivoit : il est vray neanmoins qu'il peut marquer encore un homme originaire de la Grece proprement dite, puisque la plûpart des Grecs, par exemple les Atheniens, étoient Ioniens, & que ceux d'Asie étoient une ancienne colonie des Ioniens de la Grece. Voyez là-dessus Thucydide dans son Histoire, & Etienne de Byzance au mot* Ἰωνία. *Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre de ces deux sentimens sont également opposez à l'idée de M. le Clerc.*

qui s'appelle Ionie. Le mot dont il s'agit est si clairement déterminé par-là, qu'il faut être visiblement passionné, pour le prendre dans un autre sens, & sur tout pour y trouver le nom d'une secte payenne, qui étoit éteinte depuis long-temps. M. le Clerc ne voit pas que cette envie prodigieuse qu'il a de metamorphoser les Peres de l'Eglise en autant de Philosophes payens, l'engage dans mille fausses démarches, & le fait tourner, pour ainsi dire, à tous vens.

Chap. III. Conduite surprenante de M. le Clerc à l'égard de S Clement d'Alexandrie. Il en fait un Philosophe de trois differentes sectes payēnes.

En effet à le voir employer toute sa critique pour prouver que par le nom Ἰωνικός, on doit entendre la secte Ionique, & montrer ensuite que Clement d'Alexandrie a parlé avec estime de Thalés & d'Anaximandre, on diroit qu'il veut que Clement d'Alexandrie se soit attaché à cette secte. Vient-il ensuite à parler de Panténe qui avoit été Stoïcien, il change alors de dessein, Clement n'est plus de la secte Ionique, mais de celle des Stoïciens dont il trouve que Clement d'Alexandrie a suivi la methode & aimé les paradoxes. Cependant le même Clement assure positivement que quand il parle de la Philosophie, il n'entend ni celle des Stoïciens, ni celle des Platoniciens, ni celle des Epicuriens ou des Peripateticiens, mais seulement ce que ces Philosophes ont dit de vray. Que faire contre une declaration si précise, & qui montre si parfaitement que Clement d'Alexandrie n'a été attaché à aucune secte de la Philosophie payenne? Tout autre que M. le Clerc en seroit embarrassé; mais son esprit fécond en expediens, lorsqu'il s'agit de nous rendre suspect la doctrine des SS. Peres, luy fait trouver icy la secte des Eclectiques, dont un certain Potamon fut autrefois l'inventeur.

Voilà donc enfin de quelle secte Clement d'Alexandrie a fait profession. D'abord sectateur de Thalés, ensuite de Zénon, puis enfin de Potamon ; il n'importe pas beaucoup à M. le Clerc, pourvû qu'on luy accorde que Clement d'Alexandrie étoit à peine Chrétien, & qu'il a mêlé confusément les dogmes de tous les Philosophes payens avec ceux de Jesus-Christ. *Il prenoit*, dit-il, *de toutes les sectes* (7) *ce qu'il trouvoit à propos. C'étoit sa coûtume*, dit-il (8) ail-

Il l'accuse d'avoir pris de toutes les sectes payennes ce qu'il jugeoit à propos & d'avoir soûtenu un grand nombre de leurs erreurs.

(7) *Bibliotheque Universelle, tome X. page 193. Pour luy (Clement d'Alexandrie) quoy qu'il fist profession de suivre la methode des Eclectiques, & de prendre de toutes les sectes ce qu'il trouvoit à propos. M. le Clerc repete la même chose en differentes manieres dans cette même Vie de saint Clement.*

(8) Idem in Epist. I. Critica, pag. 17. Similia sensisse si dicatur Clemens, nihil statuetur, quod non belle consentiat cum perpetua ejus consuetudine exscribendi dogmata philosophica, quæ ei cum doctrina Christiana non plane ἀσύςατα videbantur. *Rien ne fait mieux voir combien Clement d'Alexandrie étoit éloigné de suivre les Philosophes payens, ou de mêler leurs dogmes avec ceux de Jesus-Christ, que ce qu'il dit dans son Avertissement aux Gentils, où il leur declare, « que depuis que le Fils de Dieu est descendu du Ciel sur la terre, pour « nous instruire, il ne faut plus écouter d'autre maître, ni de doctrine « humaine : qu'il est inutile d'aller pour cet effet à Athenes, dans la « Grece, ou dans l'Ionie. Que ce divin Maître nous enseigne par tout, « & qu'il a rempli toute la terre de sa doctrine salutaire, de ses bien- « faits, de ses enseignemens, de sa puissance, & de ses miracles : de « sorte qu'à present il n'y a point d'endroit dans l'Univers où il ne se « fasse entendre, & qui ne doive nous tenir lieu d'Athenes & de toute « la Grece. Les paroles de cet ancien Pere de l'Eglise sont si belles, si chrêtiennes, & si remplies des plus vifs sentimens d'amour & de reconnoissance pour le Fils de Dieu, & pour le bienfait inestimable de son Incarnation, que je ne puis m'empêcher de les rapporter icy.* Τάχει μὲν δὴ ἀνυπερβλήτῳ, εὐνοίᾳ τε ἀπροσίτῳ ἡ δύναμις ἡ θεϊκὴ ἐπιλάμψασα τὴν γῆν σωτηρίου σπέρματος ἐνέπλησε τὸ πᾶν. οὐ γὰρ ἂν οὕτως ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ τοσοῦτον ἔργον, ἄνευ θείας κηδεμονίας ἐξήνυσεν ὁ Κύριος, ὄψει καταφρονούμενος, ἔργῳ προσκυνούμενος, ὁ καθάρσιος, καὶ σωτήριος, καὶ μειλίχιος ὁ θεῖος Λόγος, ὁ φανερώτατος ὄντως Θεὸς, ὁ τῷ δεσπότῃ τῶν ὅλων ἐξισωθείς· ὅτι ἦν υἱὸς αὐτοῦ, καὶ ὁ Λόγος ἦν ἐν τῷ Θεῷ. οὐδ' ὅτε τὸ πρῶτον προεκηρύχθη ἀπιστηθεὶς, οὐδ' ὅτε τὸ ἀνθρώπου προσωπεῖον ἀναλαβὼν, καὶ σαρκὶ

leurs, *de tranſcrire les dogmes des Philoſophes qui luy paroiſſoient avoir quelque rapport avec la doctrine Chrétienne.* C'eſt même ſur ce principe qu'il ſoûtient (9) contre M. Cave, que Clement d'Alexandrie a cru la matiere éternelle, qu'il a admis les Idées de Platon, & qu'il a enſeigné qu'avant Adam il y avoit eu une infinité de mondes. C'eſt là-deſſus enfin qu'il luy attribuë un grand nombre d'autres erreurs, qu'il expoſe avec grand ſoin tant dans le dixiéme tome de ſa Bibliotheque univerſelle, que dans la premiere de ſes Lettres critiques.

ἀναπλασάμενος τὸ σωτήριον δρᾶμα τῆς ἀνθρωπότητος ὑπεκρίνετο, ἀγωνοθεὶς· γνήσιος γὰρ ἦν ἀγωνιστὴς, καὶ τοῦ πλάσματος συναγωνιστής. *Voilà les paroles les plus belles & les plus expreſſives que l'on puiſſe trouver pour la divinité de Jeſus-Chriſt : celles qui ſuivent, & qui regardent ſur tout le bienfait ineſtimable de l'Incarnation du même Fils de Dieu, ne ſont pas moins belles.* Τάχιστα δὲ εἰς πάντας ἀνθρώπους διαδοθεὶς, θᾶττον ἡλίου ἐξ αὐτῆς ἀνατείλας τῆς πατρικῆς βουλήσεως, ῥᾶστα ἡμῖν ἐπέλαμψε τὸν Θεόν. ὅθεν τε ἦν αὐτὸς, καὶ ὃς ἦν, δι' ὧν ἐδίδαξεν καὶ ἐνδείξατο παραστησάμενος, ὁ σπονδοφόρος, καὶ διαλλακτὴς, καὶ Σωτὴρ ἡμῶν Λόγος, πηγὴ ζωοποιὸς, εἰρηνικὴ, ἐπὶ πᾶν τὸ πρόσωπον τῆς γῆς χεόμενος· δι' ὃν, ὡς ἔπος εἰπεῖν, τὰ πάντα ἤδη πέλαγος γέγονεν ἀγαθῶν. *Mais depuis que le Fils de Dieu a répandu dans tout le monde avec une infinité d'autres biens, les lumieres de ſa doctrine celeſte, peut-on s'amuſer à écouter encore les Philoſophes? Voicy ce qu'en penſe Clement.* Διό μοι δοκεῖ, ἐπεὶ αὐτὸς ἧκεν ὡς ἡμᾶς οὐρανόθεν ὁ Λόγος, ἡμᾶς ἐπ' ἀνθρωπίνην ἰέναι μὴ χρῆναι διδασκαλίαν, ἔτι Ἀθήνας καὶ τὴν ἄλλην Ἑλλάδα, πρὸς δὲ καὶ Ἰωνίαν πολυπραγμονοῦντας. εἰ γὰρ ἡμῖν ὁ Διδάσκαλος, ὁ πληρώσας τὰ πάντα δυνάμεσιν ἁγίαις, δημιουργίᾳ, σωτηρίᾳ, εὐεργεσίᾳ, νομοθεσίᾳ, προφητείᾳ, διδασκαλίᾳ· πάντα νῦν ὁ Διδάσκαλος κατηχεῖ, καὶ τὸ πᾶν ἤδη Ἀθῆναι καὶ Ἑλλὰς γέγονεν τῷ λόγῳ. *Clement d'Alexandrie ajoûte un peu plus bas, que la Philoſophie que les Diſciples de Jeſus-Chriſt ont enſeignée, eſt ſi ſublime & ſi parfaite, que les plus grands Philoſophes de l'antiquité n'en ont pas eu ſeulement les premieres idées. Un homme qui parle ainſi, & qui montre la neceſſité qu'il y a d'abandonner tous les Philoſophes profanes, pour écouter Jeſus-Chriſt ſeul, peut-il être ſoupçonné d'avoir ſuivi ces mêmes Philoſophes, & d'avoir mêlé leurs dogmes avec ceux de la Religion Chrétienne?*

(9) Epiſt. 1. Critica, pag. 12.

Methode admirable dont il se sert pour prouver que Clement d'Alexandrie a soûtenu ces erreurs.

Mais comment prouve-t-il que Clement d'Alexandrie a soûtenu ces erreurs? Rien ne luy est plus facile. Il produit les opinions des Philosophes que cet illustre & ancien Auteur a rapportées dans ses Stromes, pour montrer qu'elles venoient originairement des Ecritures mal entenduës par ces Philosophes : il produit, dis-je, ces opinions, & il les attribuë sans façon à Clement d'Alexandrie, comme si c'étoit ses propres & veritables sentimens. Cela n'est-il pas commode ? & ne faut-il pas avoüer que M. le Clerc a un talent tout particulier, pour expliquer les SS. Peres? Tous les autres n'y entendent rien. Au moins il est bien certain que personne jusques à present ne s'étoit avisé de cet admirable secret de critique qu'il employe si heureusement. Avec cette nouvelle methode combien de rares découvertes n'a-t-il pas faites, & ne peut-il pas faire encore dans les ouvrages des SS. Peres? Car comme la plûpart s'appliquent avec soin à découvrir ces sortes de vols que les Philosophes, les Poëtes & les autres Auteurs payens ont faits dans les livres sacrez, & qu'ils rapportent toutes leurs opinions, leurs erreurs & leurs fables, où ils trouvent quelques traces & quelques vestiges de ces vols, ainsi qu'un grand nombre de sçavans ont fait encore de nos jours; M. le Clerc en leur attribuant à tous de la même maniere toutes ces erreurs & toutes ces fables qu'ils rapportent, ne peut-il pas les metamorphoser tous en Poëtes ou en Philosophes payens, comme il le jugera à propos? Ne peut-il pas prouver clairement par-là, qu'ils ont soûtenu les opinions les plus ridicules & les plus extravagantes, qu'ils ont con-

fonduës avec la doctrine de Jesus-Christ, & que par consequent il faut se donner bien de garde de les écouter, comme de fideles témoins de ce qu'on a cru dans les premiers siecles touchant la Divinité éternelle de Jesus-Christ, le Mystere de la Trinité, l'Incarnation du Verbe & les autres semblables dogmes de la Religion Chrétienne.

Preuves de cette methode ou plûtôt de cette injustice de M. le Clerc.

Si je ne donnois des preuves de cette conduite étonnante de M. le Clerc, personne pourroit-il m'en croire sur ma parole, & soupçonner cet Auteur d'une injustice & d'une mauvaise foy pareille? Je n'iray pas bien loin pour en trouver: ses deux ouvrages que je viens de citer m'en fournissent un grand nombre. La plûpart des erreurs qu'il y attribuë à Clement d'Alexandrie sont du caractere que j'ay dit, & des productions de cette nouvelle methode. Je m'attache à la premiere qui regarde l'éternité de la matiere. M. le Clerc prouve que Clement d'Alexandrie l'a soûtenuë, par deux passages tirez du cinquiéme livre de ses Stromes. Allons chercher ces deux passages dans les endroits d'où il les a tirez, pour reconnoître l'abus prodigieux qu'il en fait.

Explication de deux passages d Clement d'Alexandrie, dont M. le Clerc abuse.

Clement d'Alexandrie dans la page même où se trouve le premier de ces deux passages, commence par ces paroles à faire connoître le dessein qu'il a eu en les rapportant (1). Achevons, dit-il, ce qui reste, &
» exposons d'une maniere encore plus claire les vols
» que les Grecs ont faits dans la Philosophie des Bar-

(1) Clemens Alexandr. l. v. Strom. pag 591. Τὸ δὴ ἑξῆς ἀποδοτέον καὶ τὴν ἐκ τῆς βαρβάρου φιλοσοφίας Ἑλληνικὴν κλοπὴν, σαφέστερον ἤδη παραστατέον.

bares. On voit que Clement parle de ces sortes de vols que les Payens avoient faits dans les livres saints, en gâtant & en corrompant ce qu'ils en avoient tiré, faute de les bien entendre. C'est ce qu'il assure en plusieurs autres endroits que nous avons déja rapportez (2), & ce qui est évident par les exemples qu'il produit icy.

En effet, pour premier exemple de ces vols, il produit les sentimens des Stoïciens touchant l'essence & la nature de Dieu. Les Stoïciens, dit-il (3), assurent que Dieu, de même que l'ame, est composé de corps & d'esprit. Vous trouverez tout cela, continuë-t-il, dans les Ecritures. Comment cela ? C'est que l'Ecriture par une figure qui luy est ordinaire, parle souvent de Dieu comme s'il avoit un corps, & que les Stoïciens ont pris cela à la lettre, ainsi que les Anthropomorphites ont fait depuis; au lieu de s'attacher au sens qui est caché sous cette figure. C'est ce que Clement d'Alexandrie marque clairement, lorsqu'il ajoûte : Car il ne s'agit pas icy, continuë-t-il, du sens allegorique que la veritable doctrine nous

(2) *Livre troisiéme de cet ouvrage, chap. XV.*

(3) Idem Clemens ibid. Φασὶ γὰρ σῶμα εἶναι τὸν Θεὸν οἱ Στωϊκοὶ, καὶ πνεῦμα κατ' οὐσίαν, ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὴν ψυχήν. πάντα ταῦτα ἀντικρυς εὑρήσεις ἐν ταῖς γραφαῖς. μὴ γάρ μοι τὰς ἀλληγορίας αὐτῶν ἐννοήσῃς, ὡς ἡ γνωστικὴ παραδίδωσιν ἀλήθεια, εἰ ἄλλο τι δεικνύουσι, καθάπερ οἱ σοφοὶ παλαισταὶ, ἄλλο μηνύουσιν. ἀλλ' οἱ μὲν διήκειν διὰ πάσης τῆς οὐσίας τὸν Θεόν φασιν· ἡμεῖς δὲ ποιητὴν μόνον αὐτὸν καλοῦμεν καὶ λόγῳ ποιητήν. παρήγαγεν δὲ αὐτοὺς τὸ ἐν τῇ Σοφίᾳ εἰρημένον· Διήκει δὲ καὶ χωρεῖ διὰ πάντων, διὰ τὴν καθαρότητα· ἐπεὶ μὴ συνῆκαν λέγεσθαι ταῦτα ἐπὶ τῆς Σοφίας πρωτοκτίστου τοῦ Θεοῦ. καί φασιν· ἀλλὰ ὕλην ὑποτίθενται οἱ φιλόσοφοι ἐν ταῖς ἀρχαῖς· εἴτε Στωϊκοὶ, καὶ Πλάτων, καὶ Πυθαγόρας, ἀλλὰ καὶ Ἀριστοτέλης ὁ Περιπατητικός· οὐχὶ δὲ μίαν ἀρχήν.

» apprend être caché sous ces paroles de l'Ecriture, » qui souvent, à la maniere des habiles luteurs, mar- » que une chose, & en prétend une autre. Mais ces » Philosophes, ajoûte-t-il, disent que Dieu penetre » dans toute la nature ; pour nous, nous disons qu'il » l'a créée, & qu'il l'a créée par sa parole. Ce qui les a » trompez, c'est ce qui est dit dans le livre de la Sagesse : » Qu'elle penetre par tout à cause de sa pureté : n'ayant » pas compris qu'il s'agit là de la sagesse éternelle de » Dieu. Soit, me dira quelqu'un, mais enfin les Philo- » sophes, & non seulement les Stoïciens, Platon & » Pythagore, mais encore Aristote le Peripateticien, » ne reconnoissent pas un seul principe, puisqu'ils met- » tent la matiere dans le même rang. Voilà le passage que M. le Clerc produit pour prouver que Clement d'Alexandrie a crû l'éternité de la matiere.

Le premier passage cité par M. le Clerc prouve le contraire de ce qu'il prétend.

Mais comment peut-il luy attribuer cette erreur ? Ne vient-il pas d'entendre cet ancien Auteur assurer positivement que Dieu a tout créé par sa parole ? Cette objection même que Clement se propose, ne montre-t-elle pas qu'il ne reconnoissoit qu'un seul principe qui a tout fait ? Il ne croyoit donc pas l'éternité de la matiere, puisqu'en la croyant il auroit admis deux principes, Dieu & la matiere ; de même que ces Philosophes dont il parle, & dont il ne s'objecte l'opinion sur ce sujet, que parce qu'elle paroît contraire à ce qu'il vient d'avancer, qu'ils ont tiré la plûpart de leurs sentimens de l'Ecriture : l'Ecriture ne parlant jamais que d'un seul principe de toutes choses, qui est Dieu. Clement d'Alexandrie répond donc à cette objection, en disant, que si l'on examine bien ce que ces

ces Philosophes disent de la matiere, on verra que dans le fond ils ne peuvent pas avoir cru qu'elle fût un principe. Je prie, dit-il (4), ceux qui me font cette objection de faire attention à ce que ces Philosophes disent de cette matiere, qu'elle n'a ni qualité ni figure, & à ce que Platon ajoûte fort mysterieusement, qu'elle n'est rien de déterminé, ou qu'elle est ce qui n'est pas: car, continuë-t-il, que Platon n'ait reconnu qu'un seul veritable principe, on peut le prouver par la maniere dont il parle dans son Timée: voicy ses propres paroles: Tel est nôtre sentiment. Pour ce qui est du principe, ou des principes de l'univers, il faut à present omettre ce que nous en pensons, non pas pour autre raison que parce qu'il est difficile, en suivant la methode que nous nous sommes icy prescrite, d'exposer quelle est nôtre pensée sur ce sujet. Quoy qu'il en soit, continuë Clement d'Alexandrie, ce sont ces paroles de Moyse: la terre étoit invisible & informe; qui leur a donné occasion d'introduire cette matiere.

On voit toûjours que cet ancien Auteur dans l'exposition qu'il fait des opinions des Philosophes touchant la matiere, ne prétend rien autre chose, sinon qu'elles venoient originairement de l'Ecriture qu'ils

Sur quoy M. le Clerc prétend que Clement d'Alexandrie a cru l'éternité de la matiere.

(4) Idem Clemens ibid. Ἴσωσιν οὖν τὴν καλουμένην ὕλην ἄποιον καὶ ἀσχημάτιστον λεγομένην πρὸς αὐτῶν· καὶ τολμηρότερον ἤδη μὴ ὂν πρὸς τοῦ Πλάτωνος εἰρῆσθαι, καὶ μή τι μυστικώτατα μίαν τὴν ὄντως οὖσαν ἀρχὴν εἰδὼς ἐν τῷ Τιμαίῳ αὐταῖς φησι λέξεσιν. Νῦν δ' οὖν τὸ παρ' ἡμῶν ὧδε ἐχέτω· τὴν μὲν περὶ πάντων εἴτε ἀρχὴν, εἴτε ἀρχὰς, εἴτε ὅπῃ δοκεῖ τούτων πέρι, τὸ νῦν οὐ ῥητέον, δι' ἄλλο μὲν οὐδὲν, διὰ δὲ τὸ χαλεπὸν εἶναι κατὰ τὸν παρόντα τρόπον τῆς διεξόδου δηλῶσαι τὰ δοκοῦντα. Ἄλλως τε ἡ λέξις ἡ προφητικὴ ἐκείνη, Ἡ δὲ γῆ ἦν ἀόρατος, καὶ ἀκατασκεύαστος, ἀφορμὰς αὐτοῖς ὑλικῆς οὐσίας παρέχηται.

Raisonnement pitoyable qu'il fait à ce sujet.

avoient mal entenduë. Comment donc M. le Clerc peut-il conclure de là que Clement d'Alexandrie a cru que la matiere étoit éternelle ? *C'est*, dit-il (5), *parce qu'il ne le nie pas.* L'excellente preuve ! Il s'agissoit bien là de disputer contre ces Philosophes touchant l'éternité de la matiere ; il s'agissoit uniquement de montrer qu'ils avoient pillé l'Ecriture, & qu'ils avoient mal compris ce qu'ils en avoient pris. De plus, il est faux que Clement ne nie pas dans cet endroit que la matiere soit éternelle. C'est le nier clairement, que de soûtenir, comme il fait, que la matiere ne peut pas être regardée comme principe, puisque ni les Peres ni les Philosophes ne reconnoissoient point de principes qui ne fût éternel. D'ailleurs il

(5) Epist. 1. Critica, pag. 12. Ac sane notum est hosce Philosophos (Stoïcos Platonem, Pythagoram, Aristotelem) materiam Deo constituisse συνάϊδιον. Nec negat Clemens, sed respondet materiam qualitatibus omnibus destitutam statui, ut intelligatur id principium Deo minime æquiparari posse. *Cette réponse est fausse, & injustement attribuée à Clement d'Alexandrie, comme si cet Auteur reconnoissoit l'éternité de la matiere à cela près que pour le reste il ne la croyoit pas comparable à Dieu. Ce que prétend Clement d'Alexandrie, est de répondre à l'objection qu'il s'est faite, que l'on ne peut croire que ces Philosophes dont il s'agit, ayent tiré leur opinion touchant la matiere, de l'Ecriture-sainte, puisque l'Ecriture ne reconnoît point comme ces Philosophes, que la matiere soit éternelle, & qu'elle enseigne positivement le contraire. A quoy Clement répond, qu'il y a apparence que ces Philosophes n'ont pas trop été persuadez dans le fond que cette matiere fût éternelle, & un second Principe : ce qu'il prouve par ce que ces Philosophes ont dit de cette matiere, & sur tout parce que Platon paroît incertain sur ce sujet dans son Timée, parlant tantôt d'un seul Principe éternel, & tantôt de plusieurs. Clement ajoûte, que quoy qu'on en puisse dire, il est clair qu'ils ont mal compris les paroles de l'Ecriture, d'où il croit qu'ils ont tiré leur opinion. Voilà indubitablement le veritable sens des paroles de Clement d'Alexandrie, que M. le Clerc n'a pas entendu, ou qu'il a voulu corrompre, pour attribuer à ce Pere de l'Eglise une erreur grossiere.*

est visible que Clement d'Alexandrie reconnoît que ces Philosophes se sont trompez, lorsque sur ces paroles de Moyse, La terre étoit invisible & informe, ils ont pris occasion d'introduire leurs opinions touchant la matiere qu'ils ont cru certainement éternelle, comme tout le monde en convient.

Autre preuve de la foiblesse & de la fausseté de ce raisonnement.

Mais voyons ce que Clement ajoûte incontinent après avoir dit que les opinions de ces Philosophes touchant l'éternité de la matiere venoient originairement de l'Ecriture qu'ils avoient fort mal entenduë : Et Epicure, dit-il (6), s'est persuadé pareillement que tout arrivoit au hazard, parce qu'il n'a point compris le veritable sens de ces paroles : Vanité des vanitez, & tout n'est que vanité. De même Aristote a tiré son opinion, Que la providence ne s'étend pas au-delà du ciel de la lune, du Pseaume où il est dit : Seigneur, vôtre misericorde est au ciel, & vôtre verité s'étend jusques aux nuées. Raisonnons icy comme M. le Clerc : Clement d'Alexandrie ne nie pas & ne condamne pas icy les opinions d'Epicure & d'Aristote touchant la providence : donc il a cru avec Epicure que tout arrivoit au hazard, & avec Aristote que la providence ne s'étendoit qu'aux cho-

(6) Clemens Alexandr. ibid. l. v. pag. eadem 591. Ναὶ μὴν Ἐπικούρῳ μὲν ἡ τοῦ αὐτομάτου παρείσδυσις, οὐ παρακολουθήσαντι τῷ ῥητῷ, γέγονεν ἐντεῦθεν, Ματαιότης ματαιοτήτων, καὶ τὰ πάντα ματαιότης. Ἀριστοτέλει δὲ μέχρι σελήνης ἐπῆλθε κατάγειν τὴν πρόνοιαν ἐκ τοῦδε τοῦ ψαλμοῦ· Κύριε ἐν τῷ οὐρανῷ τὸ ἔλεός σου, καὶ ἡ ἀλήθειά σου ἕως τῶν νεφελῶν. *Clement d'Alexandrie ajoûte, qu'il ne faut point s'étonner que tous ces Philosophes dont il a parlé, ayent pris ainsi de travers les paroles de l'Ecriture, parce que l'intelligence en étoit reservée à la venuë du Fils de Dieu.* Οὐδέπω γὰρ ἀποκεκάλυπτο ἡ τῶν προφητικῶν δήλωσις μυστηρίων πρὸ τῆς τοῦ Κυρίου παρουσίας.

ſes celeſtes & juſqu'au ciel de la lune. Qui ne ſe moqueroit d'un pareil raiſonnement ? Qui ne reconnoîtroit l'injuſtice criante qu'il y auroit à attribuer à Clement d'Alexandrie de pareilles erreurs, ſur ce qu'il les produit pour prouver les vols & les corruptions que les Philoſophes ont faites des divines Ecritures ? Mais ſi c'eſt une calomnie inſenſée, que d'avancer ſur ce paſſage, que Clement d'Alexandrie n'a point reconnu de providence, ç'en eſt une également folle & inſenſée, que d'aſſurer ſur un paſſage tout ſemblable & tiré du même endroit, que cet ancien Pere a cru avec les Stoïciens que la matiere étoit éternelle.

Second paſſage cité par M. le Clerc, pour prouver que Clement d'Alexandrie a cru la matiere éternelle.

Le ſecond paſſage que M. le Clerc produit de Clement d'Alexandrie eſt tiré du même endroit, & il en abuſe avec la même malignité & la même injuſtice. Diſons-en encore un mot. Clement continuant l'expoſition qu'il fait des vols des Philoſophes, montre icy qu'Empedocle & Heraclite ont eu quelque connoiſſance de ce que l'Ecriture enſeigne touchant la fin du monde par le feu, & enſuite de ſon rétabliſſement.
» Je ne dois pas, dit-il, omettre Empedocle (7) : car ce Phyſicien
» a parlé de telle ſorte du rétabliſſement de toutes cho-
» ſes, qu'il aſſure même qu'elles ſeront changées en
» feu. Heraclite eſt viſiblement dans la même penſée,
» puiſqu'il reconnoît deux mondes dont l'un eſt éternel,
» & l'autre periſſable à la verité, mais ſeulement quant

(7) Clemens Alexandr. ibid. l. v. Strom. pag. 599. Οὐ παραπέμπομαι καὶ τὸν Ἐμπεδοκλέα, ὃς φυσικῶς οὕτως τῆς τῶν πάντων ἀναλήψεως μέμνηται, ὡς ἐσομένης ποτὲ εἰς τὴν τοῦ πυρὸς οὐσίαν μεταβολῆς. Σαφέστατα Ἡράκλειτος ὁ Ἐφέσιος ταύτης ἐστὶ τῆς δόξης, τὸν μέν τινα κόσμον ἀΐδιον εἶναι δοκιμάσας· τὸν δέ τινα, φθειρόμενον τὸν κατὰ τὴν διακόσμησιν εἰδώς· οὐχ ἕτερον ὄντα ἐκείνου πῶς ἔχοντος, &c.

à sa forme exterieure, car en le considerant sous « un autre rapport, il ne le croit pas different de l'autre. « Au reste qu'il croye éternel ce monde qui est toû- « jours le même & qui contient tout, il le declare net- « tement par ces paroles: Personne, dit-il, ni des Dieux « ni des hommes n'a créé ce monde qui comprend tout, « mais il a toûjours été, il est, & il sera toûjours. C'est « un feu éternel, & qui s'enflamme tantôt plus & tan- « tôt moins. Mais, continuë Clement, que le même « Heraclite ait cru que ce monde a eu un commence- « ment, & qu'il soit corruptible, vous le comprendrez « par ce qui suit. Voicy, dit-il, le changement qui ar- « rive dans ce feu éternel. Premierement il se change « en eau, & la moitié de cette eau se change partie en « terre, & partie en exhalaisons. «

M. le Clerc abuse de ce passage de la même maniere que du premier.

Ne voilà-t-il pas un passage fort clair & fort exprès pour prouver que Clement d'Alexandrie a cru l'éternité de la matiere ? Aussi est-il en partie d'Heraclite, qui fut surnommé par excellence l'obscur ou le tenebreux. M. le Clerc a cru pouvoir se cacher dans cette obscurité pour lancer ses traits avec plus d'assurance contre Clement d'Alexandrie, mais nous l'en tirerons facilement, & nous mettrons en évidence l'injustice de sa conduite. Il prétend qu'Heraclite enseigne dans ce passage, que la matiere est éternelle. Je le veux croire. Ce passage est si obscur, & même si corrompu dans le texte grec, qu'on peut facilement y trouver tout ce que l'on veut. Mais sur quoy prétend-il que Clement d'Alexandrie approuve ce sentiment d'Heraclite ? *C'est*, dit-il encore (8), *parce qu'il*

(8) Epist. Critica 1. pag. 13. In eodem libro minimè improbat (Cle-

ne le desapprouve pas. Voilà sa raison ordinaire, & qui l'oblige d'attribuer aux Peres de l'Eglise tous les sentimens & toutes les opinions (9) qu'ils rapportent. Malheur à tous ceux qui ont entrepris après eux, & qui entreprendront encore de rapporter les opinions des Philosophes, & les fables des Poëtes qui paroissent conserver quelques traces des veritez contenuës dans l'Ecriture, M. le Clerc ne manquera pas par la même raison de leur attribuer toutes ces opinions, & de les accuser d'avoir cru toutes ces fables, quelque impies & quelque extravagantes qu'elles soient. Qui sera desormais à couvert des calomnies de cet Auteur?

Fausseté évidente de son raisonnement.

Clement, dit-il, ne desaprouve pas le sentiment d'Heraclite touchant l'éternité de la matiere, mais il ne desapprouve pas non plus ce que dit ce Philosophe dans le même endroit, que le feu est le principe

mens Alexandr.) sententiam Heracliti Ephesii, quam hisce verbis describit: Σαφέστατα, &c

(9) *Clement Alexandrin rapporte incontinent après ce passage d'Heraclite, le sentiment des Stoïciens touchant la destruction du monde par le feu, qu'il dit être conforme à celuy d'Heraclite. Il ajoûte ce que ces mêmes Philosophes disoient du monde, de l'homme, & de l'ame, qu'ils croyoient subsister encore quelque temps après le corps, mais non pas toûjours:* Παραπλήσια τούτῳ (Ἡρακλείτῳ) καὶ οἱ ἐλλογιμώτατοι τῶν Στωϊκῶν δογματίζουσι περί τε ἐκπυρώσεως διαλαμβάνοντες, καὶ κόσμου διοικήσεως, καὶ τοῦ ἰδίως ποιοῦ κόσμου τε καὶ ἀνθρώπου, καὶ τῆς τῶν ἡμετέρων ψυχῶν ἐπιδιαμονῆς. *Clement ne desapprouve pas plus les opinions des Stoïciens, que le sentiment d'Heraclite. Donc selon le raisonnement de M. le Clerc, Clement ne croyoit pas l'immortalité de l'ame. Je ne sçay comment M. le Clerc n'a pas encore attribué cette erreur à Clement d'Alexandrie. Il ne luy manquoit plus que cela pour en faire un payen dans toutes les formes. Je dis la même chose du sentiment des Stoïciens touchant la destruction du monde par le feu, & son rétablissement dans le même état, & avec les mêmes hommes & les mêmes evenemens qui retournoient toûjours: opinion ridicule, dont les anciens Chrétiens se sont mocquez, comme entre autres Tatien & Origene.*

de toutes choses, parce que tout vient du feu, & que tout se réduit en feu. Clement d'Alexandrie étoit-il encore de ce sentiment? Il ne desapprouve pas non plus tous les autres sentimens des Philosophes qu'il rapporte dans la même vûë que celuy d'Heraclite, les suivoit-il tous, quelque contraires & quelque opposez qu'ils fussent? Non seulement il ne desapprouve pas, mais il parle encore avec estime, selon M. le Clerc, de Thalés & d'Anaximandre, de la secte desquels, selon le même Auteur, il avoit eu un maître. Etoit-il encore du sentiment de ces Philosophes, & soûtenoit-il avec le premier que l'eau étoit le principe de toutes choses? Assuroit-il avec Epicure que tout arrivoit au hazard; avec Aristote que la providence ne s'étendoit que jusqu'au ciel de la lune? Opinions qu'il rapporte encore dans le même endroit sans les desaprouver. En verité il est étonnant que M. le Clerc ose en imposer si grossierement aux Peres de l'Eglise. A-t-il donc cru que personne après luy ne liroit leurs ouvrages? A-t-il esperé que personne ne découvriroit l'injustice monstrueuse qu'il leur fait, en leur attribuant des opinions qu'ils ne font que rapporter, pour montrer que les Philosophes payens ont volé & corrompu les livres saints? Mais il me suffit d'avoir découvert le secret de cette admirable methode dont il se sert pour attribuer aux SS. Peres une infinité d'erreurs. Après cela ni sa vie de Clement d'Alexandrie ni sa premiere lettre critique ne pourront plus tromper personne. On verra qu'il y employe presque par tout la même methode & le même artifice, pour calomnier cet illustre & ancien Auteur. Nous en produi-

rons encore dans la suite un grand nombre d'exemples. Commençons par ce qu'il dit touchant les loüanges données à Platon par le même Clement d'Alexandrie. C'est de quoy il s'agit icy particulierement.

CHAP. IV.

Loüanges données à Platon par Clement d'Alexandrie. Selon M. le Clerc il luy attribuë une espece de prophetie.

M. LE CLERC prétend (1) que Clement d'Alexandrie attribuë à Platon une espeçe de prophetie. On ne pourroit gueres donner à ce Philosophe une plus grande loüange si l'on prenoit ce mot à la rigueur : & s'il étoit vray que Clement eût regardé en effet Platon comme un Prophete, il faudroit avoüer qu'il a été d'un sentiment bien different des autres SS. Peres, qui, comme nous l'avons vû, loin de croire Platon une espece de Prophete, l'ont toûjours mis fort au-dessous du dernier de tous les Chrétiens. D'autres à la verité, comme saint Jean Chrysostome, l'ont cru quelquefois inspiré, mais par le démon ; parce qu'ils n'ont pû concevoir autrement, comment ce Philosophe avoit pû avancer tant d'erreurs pernicieuses, tant de loix & de maximes détestables.

Clement d'Alexandrie loin de croire Platon une espece de Prophete, l'a toujours regardé comme un plagiaire & un corrupteur des Prophetes.

Mais examinons sur quoy nôtre Auteur prétend, que Clement d'Alexandrie a donné cet éloge à Platon : nous sommes trop instruits des secrets de sa nouvelle methode pour ne nous pas défier un peu de la sincerité avec laquelle il cite les passages des SS. Peres, & sur tout ceux de Clement d'Alexandrie. En effet il faut remarquer d'abord que les deux passages qu'il cite, pour montrer que cet ancien Pere a attribué une espece de prophetie à Platon, sont tirez du même livre & du même endroit dont nous venons de parler,

(1) *Vie de Clement d'Alexandrie, tome X. de la Biblioth. Universelle, pages 203. & 210.*

& où

& où ce sçavant Pere de l'Eglise fait particulierement profession de produire les vols & les corruptions que les anciens Philosophes & les autres Auteurs payens ont faits dans les livres sacrez. En faut-il davantage pour être convaincu que Clement d'Alexandrie, loin de croire Platon une espece de Prophete, ne l'a jamais consideré que comme un plagiaire & un corrupteur des Prophetes? Quelle injustice de faire attention à un mot ou deux qu'il dit là, de les relever & de les proposer comme s'ils contenoient ses veritables sentimens; & de fermer cependant les yeux au but qu'il se propose dans tout ce qu'il dit au même endroit, & dans la meilleure partie de tout son grand ouvrage, où il prouve & où il repete une infinité de fois que Platon & les autres anciens Philosophes n'ont tous été que des voleurs, des plagiaires & des corrupteurs des veritez contenuës dans les livres saints.

Premier passage cité par M. le Clerc.

Rapportons cependant ces deux passages dont il s'agit: voicy le premier que cite nôtre Auteur. Clement, après avoir dit, que ce n'est peut-être que des Hebreux que les Grecs ont appris que le septiéme jour étoit saint, ajoûte (2): Quoy n'est-ce pas aussi conformément à l'Ecriture qui dit: Faisons mourir le Juste, parce qu'il nous est inutile, que Platon pro-

(2) Clemens Alexandr. l. v. Strom. pag. 601. ejusdem edit. Colon. Τί δ' οὐχὶ παραπλήσια τῇ λεγούσῃ γραφῇ, Ἄρωμεν ἀφ' ἡμῶν τὸν δίκαιον, ὅτι δύσχρηστος ἡμῖν ἐστιν, ὁ Πλάτων μονονουχὶ προφητεύων τὴν σωτήριον οἰκονομίαν, ἐν τῷ δευτέρῳ τῆς Πολιτείας, ὧδέ φησιν· Οὕτω δὲ διακείμενος ὁ δίκαιος μαστιγωθήσεται, στρεβλώσεται, δεθήσεται· ἐκκοτήσεται τὼ ὀφθαλμώ· τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν ἀνασκινδυλευθήσεται· ὅ τε Σωκρατικὸς Ἀντισθένης, παραφράσων τὴν προφητικὴν ἐκείνην φωνήν, Τίνι με ὡμοιώσατε; λέγει Κύριος· οὐδενὶ ἐοικέναι φησί· διόπερ αὐτὸν οὐδεὶς ἐκμαθεῖν ἐξ εἰκόνος δύναται.

„ phetiſant preſque l'œconomie ſalutaire, dit dans le „ ſecond livre de la Republique, qu'un homme juſte „ dans ſes diſpoſitions ſera foüetté, mis à la torture, „ & chargé de chaînes : qu'on luy crevera les yeux, & „ qu'après luy avoir fait ſouffrir toutes ſortes de ſup- „ plices, on l'attachera à un gibet ; & Antiſthene, „ ajoûte-t-il, paraphraſant auſſi cette parole de l'Ecri- „ ture : A qui m'avez-vous rendu ſemblable, dit le „ Seigneur ? enſeigne que rien n'eſt ſemblable à Dieu, „ & que perſonne ne peut le connoître tel qu'il eſt, „ par quelque image ou par quelque repreſentation que „ ce puiſſe être.

Réfutation du ſens qu'il luy donne.

Je laiſſe à juger à tout homme raiſonnable, ſi ce que Clement d'Alexandrie dit icy de Platon, ſuffit pour dire abſolument, qu'il luy attribuë une eſpece de prophetie. Qui ne voit au contraire qu'il ne prétend rien dire, ſinon que ce Philoſophe a paraphraſé ce paſſage de l'Ecriture, qui contient en effet une Prophetie de Jeſus-Chriſt : Faiſons mourir le Juſte, parce qu'il nous eſt inutile ; & qu'en paraphraſant cette prophetie, on peut dire en quelque maniere qu'il a preſque prophetiſé (3) luy-même : d'autant

(3) *Clement d'Alexandrie dit icy à peu près la même choſe que dans ſon Avertiſſement aux Gentils, où après avoir rapporté un paſſage, dans lequel Platon parle bien de Dieu, il luy demande comment il s'eſt pû faire qu'il ait parlé ou propbetiſé ſi heureuſement ſur le veritable culte de Dieu : & il répond qu'il a tiré cette connoiſſance des Hebreux. Voicy ſes paroles :* Πόθεν, ὦ Πλάτων, ἀλήθειαν αἰνίττῃ; πόθεν ἡ τῶν λόγων ἄφθονος χορηγία τὴν θεοσέβειαν μαντεύεται; .... οἶδά σου τοὺς διδασκάλους, κἂν ἀποκρύπτειν ἐθέλῃς. γεωμετρίαν παρ' Αἰγυπτίων μανθάνεις. ἀστρονομίαν παρὰ Βαβυλωνίων..... νόμους δὲ τοὺς ὅσοι ἀληθεῖς, καὶ δόξαν τὴν τοῦ Θεοῦ παρ' αὐτῶν ὠφέλησαι τῶν Ἑβραίων. *Platon n'eſt donc prophete, ſelon Clement d'Alexandrie, qu'en tant qu'il a pillé les Prophetes des Hebreux. Et comment luy attri-*

plus que dans sa paraphrase, il a dit sans le sçavoir plusieurs choses qui peuvent s'appliquer au Sauveur du monde ? Que si pour avoir dit que Platon en paraphrasant ces paroles a presque prophetisé, nous croyons que Clement d'Alexandrie a regardé serieusement ce Philosophe comme une espece de Prophete, nous pourrons croire aussi qu'il a regardé Homere de la même maniere, puisqu'il dit dans le même endroit (4) que ce Poëte en suivant un autre passage de l'Ecriture, a parlé dans ses vers de Dieu & du Fils de Dieu par un effet de prophetie ou de divination fort heureuse. Nous dirons encore qu'il a consideré l'Epicurien Metrodore, comme une espece de Prophete & de Divinité, parce qu'il dit dans le même endroit & sur un sujet pareil, que ce Philosophe payen a parlé divinement & en homme inspiré. Qui a jamais pris à la rigueur de semblables termes, sur tout lorsque l'Auteur qui s'en sert marque clairement par tout son ouvrage, combien il est opposé à ce sens rigoureux qu'on pourroit leur donner ? Suffira-t-il desormais qu'un Auteur ait dit en parlant d'un autre, qu'il a presque prophetisé, qu'il a parlé divinement, & en homme inspiré, pour l'accuser incontinent d'avoir attribué une espece de prophetie & de divinité à celuy dont il parle ?

buëroit-il une autre espece de prophetie, puisqu'il ne luy accorde pas même d'avoir connu Dieu par ses propres lumieres, mais seulement en profitant de celles des Hebreux ?

(4) Idem ibid. pag. 604. Ἤδη δὲ καὶ Ὅμηρος φαίνεται πατέρα καὶ υἱὸν διὰ τούτων, ὡς ἔτυχεν μαντείας εὐστόχου λέγων. Et infra pag. 614. Μητρόδωρός τε καί τοι Ἐπικούρειος γενόμενος, ἐνθέως ταῦτά γε εἰρηκότος μέμνημαι, &c.

Second passage de Clement d'Alexandrie.

Venons au second passage qui se trouve dans le même endroit : Car c'est-là la source féconde d'où M. le Clerc a tiré la plûpart des accusations dont il tâche de noircir Clement d'Alexandrie. Cet ancien Auteur après avoir dit en suivant toûjours son dessein, que les Poëtes & les Philosophes Grecs ont tiré de l'Ecriture ce qu'ils disent des châtimens de l'autre vie, le prouve par deux passages de Platon, dont le second est celuy dont il s'agit. Quoy? dit-il (5): Platon » n'a-t-il point connu les fleuves de feu & ces gouffres » horribles de la terre que les Barbares appellent Gêne, » & qu'il a nommée prophetiquement Tartare? N'a-t- » il pas fait mention du Cocyte, de l'Acheron & du » Pyriphlegethon, & d'autres semblables châtimens » qu'il introduit pour la correction des coupables?

Ce passage est corrompu ; au lieu de prophetiquement, il faut lire poëtiquement.

Je ne sçay comment M. le Clerc ne soûtient pas encore à l'occasion de ces paroles de Clement d'Alexandrie que cet ancien Auteur a adopté & transcrit les fables d'Homere & de Platon touchant le Tartare, le Cocyte & l'Acheron, puisqu'il en parle icy sans les desaprouver. Mais pour venir au point dont il s'agit, si nôtre Auteur étoit moins passionné, & plus habile Critique qu'il n'est, n'auroit-il pas vû que Clement d'Alexandrie n'a pû dire que Platon avoit nommé prophetiquement Tartare, ce que l'Ecriture sainte appelle Gêne. Le Tartare étoit fort connu & fort celebre chez tous les Poëtes, long-temps avant

(5) Clemens Alexandr. ibid. l. v. pag. 592. Τί δέ; ἰκ οἶδεν ὁ Πλάτων καὶ πυρὸς ποταμοὺς, καὶ τῆς γῆς τὸ βάθος, τὴν παρὰ τῶν βαρβάρων γέενναν καλουμένην, Τάρταρον προφητικῶς ὀνομάζων; Κωκυτόν τε, καὶ Ἀχέροντα, καὶ Πυριφλεγέθοντα, καὶ τοιαῦτά τινα εἰς τὴν παίδευσιν σωφρονίζοντα παρεισάγων κολαστήρια;

Platon; & pour appeller de ce nom ce que l'Ecriture appelle Gêne, il est bien visible que ce Philosophe n'a eu que faire d'un esprit prophetique; il suffisoit qu'il sçût la fable, & qu'il se souvint de son Homere. N'en déplaise donc à M. le Clerc, nous ôterons ce mot, prophetiquement, du passage de Clement, pour luy substituer celuy de poëtiquement, que le sens de la phrase exige necessairement.

C'est ainsi qu'Eusebe a lû ce passage;

Cependant comme il ne suffit pas toûjours pour faire de pareilles corrections dans les ouvrages des anciens, d'avoir le sens de la phrase & la raison de son côté; mais qu'il est encore besoin d'être soûtenu de quelque manuscrit ou de quelque autorité, je produiray à nôtre Critique celle d'Eusebe (6) qu'il ne rejettera pas sans doute. Il doit sçavoir qu'Eusebe a décrit dans son ouvrage de la Préparation, ce morceau presque entier de celuy de Clement, non pas pour prouver que cet ancien Auteur a cru l'éternité de la matiere ou les Idées de Platon. Eusebe n'étoit point capable d'une ignorance ou d'une injustice pareille: il sçavoit trop que l'unique but que Clement d'Alexandrie se propose, est de montrer que les Philosophes & les autres Auteurs payens n'ont été que des plagiaires & des corrupteurs des livres saints: & c'est aussi uniquement pour prouver la même chose qu'il a jugé à propos de transcrire & d'inserer dans son ouvrage, ce long extrait de celuy de Clement.

(6) Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XIII. in quo supra relatum Clementis locum ita describit: Τί δαί; οὐχὶ οἶδεν Πλάτων καὶ πυρὸς ποταμοὺς, καὶ τῆς γῆς τὸ βάθος, τὴν παρὰ τῶν βαρβάρων γέενναν καλουμένην, Τάρταρον ποιητικῶς ὀνομάζων.

Eusebe donc décrivant le passage dont nous parlons, y a lû comme nous, le mot, poëtiquement, au lieu de celuy de prophetiquement, qui ne peut être qu'une faute de copiste. Il faut donc lire necessairement avec » luy : Platon n'a-t-il point connu les fleuves de feu & » ces gouffres horribles de la terre que les Barbares ap- » pellent Gêne, & qu'il a nommée poëtiquement Tar- » tare ? Mocquons-nous par consequent de cet esprit prophetique de Platon, qui n'est qu'une chimere de celuy de M. le Clerc, & rendons à ce Philosophe son esprit poëtique, dont il donne en effet tant de marques dans ses ouvrages.

CHAP. V.

Des loüanges données à Platon par S Justin Martyr.

APRÉS Clement d'Alexandrie, voyons si saint Justin Martyr n'aura point donné quelques loüanges extraordinaires à Platon. Cela ne seroit pas fort surprenant, puisqu'avant sa conversion, il avoit été Platonicien ; mais qu'en pourroit-on conclure ? Seroit-ce une consequence, que puisqu'il a loüé Platon, il faut necessairement qu'il luy ait été encore attaché après sa conversion, jusqu'à suivre ses sentimens en matiere de Religion ? Les Philosophes anciens, quoiqu'ils fussent de sectes fort opposées loüoient ordinairement beaucoup Platon. Les Peripateticiens d'aujourd'huy font encore souvent la même chose. Auroit-on raison de conclure de-là qu'ils sont Platoniciens, & qu'ils suivent en Philosophie les sentimens de Platon ? Et ce que je dis icy par rapport à saint Justin, je le dis encore de tous les Peres de l'Eglise. Quand ils auroient tous donné beaucoup de loüanges à Platon, on voit assez qu'il n'y auroit pas grand fond à faire sur de pareilles loüanges, & qu'on ne pourroit

On peut loüer un Auteur sans suivre ses sentimens.

en tirer aucune consequence legitime, pour prouver leur prétendu Platonisme. Ce seroit en verité une chose fort étrange, s'il ne m'étoit pas permis de loüer des Auteurs payens ou heretiques dans ce qu'ils ont de bon & de loüable, sans me rendre incontinent suspect de suivre leurs erreurs en matiere de Religion.

Saint Justin est un des Peres de l'Eglise qui ont le plus maltraité Platon.

Quoy qu'il en soit, la verité est, que les SS. Peres ont été infiniment reservez sur ce point, beaucoup plus même que nous ne le sommes à present, & que loin de dire des choses qui pussent tourner à l'honneur de Platon, ils se sont tous appliquez, par la raison que nous en avons dite si souvent, à le rabaisser autant qu'ils ont pû, & à en inspirer du mépris à tout le monde. Nous l'avons prouvé de tous les Peres en general; & pour ce qui est de saint Justin en particulier, nous pouvons nous souvenir des contradictions perpetuelles qu'il reproche à ce Philosophe, de l'ignorance dont il l'accuse, de la maniere dont il se mocque de ses opinions sur la nature de Dieu & sur les Idées, & enfin de la profession ouverte & declarée qu'il fait de rejetter tous ses sentimens.

M. le Clerc ne laisse pas de soûtenir que saint Justin a été Platonicien.

Malgré tout cela M. le Clerc avec son bon ami l'Auteur du Platonisme Dévoilé accusent saint Justin d'avoir été Platonicien beaucoup plus que Chrétien, & même le premier des Peres Platoniciens; c'est-à-dire suivant leur extravagante impieté, celuy qui le premier de tous a tiré des livres de Platon mal conçûs le Mystere adorable de la Trinité. L'Auteur du Platonisme croit cela si évident, qu'il ne juge pas necessaire d'en apporter des preuves. M. le Clerc qui

est moins hardi & moins emporté, mais plus fin & plus dissimulé, en produit deux, qu'il ne donne d'abord que comme des témoignages de l'estime que saint Justin faisoit de Platon. C'est sur ce pied que nous les examinerons icy. Les voicy tels qu'il les expose dans sa vie d'Eusebe (7), qui est du même caractere, & encore plus maligne, que celle de Clement d'Alexandrie.

Passages produits par M. le Clerc pour prouver le prétendu Platonisme de saint Justin.

Justin Martyr, ce sont ses paroles, *dans sa premiere* (8) *Apologie dit que Jesus-Christ étoit connu en partie par Socrate. Car la raison étoit & est encore la même qui est en chaque homme. C'est elle qui a prédit l'avenir par les Prophetes, & qui étant devenuë sujette aux mêmes infirmitez que nous, nous a instruits par elle-même.* C'est ainsi que M. le Clerc a traduit ce passage de saint Justin,

(7) *Vie d'Eusebe, dans le X. tome de la Bibliotheque Universelle, page 403.*

(8) Justin. Martyr, Apolog. 1. pag. 48. edit. Colon. Σωκράτει μὲν γὰρ οὐδεὶς ἐπιστεύθη ὑπὲρ τούτου τοῦ δόγματος ἀποθνήσκειν· Χριστῷ δὲ τῷ καὶ ὑπὸ Σωκράτους ἀπὸ μέρους γνωσθέντι, (λόγος γὰρ ἦν καὶ ἔστιν ὁ ἐν παντὶ ὤν, καὶ διὰ τῶν προφητῶν προειπὼν τὰ μέλλοντα γίνεσθαι, καὶ δι' ἑαυτοῦ ὁμοιοπαθοῦς γενομένου, καὶ διδάξαντος ταῦτα,) οὐ φιλόσοφοι, οὐδὲ φιλολόγοι μόνον ἐπείσθησαν, ἀλλὰ καὶ χειροτέχναι, καὶ παντελῶς ἰδιῶται, καὶ δόξης, καὶ φόβου, καὶ θανάτου καταφρονήσαντες. *S. Justin parle de Dieu, Pere & Auteur de l'Univers, que Platon, dont il produit les paroles que nous avons rapportées plus d'une fois, a connu par la raison & par ses lumieres naturelles, mais qu'il n'a pû faire connoitre qu'à un très-petit nombre de Philosophes, lesquels encore n'ont jamais été tellement persuadez de cette premiere verité, qu'ils ayent voulu exposer leur vie pour la soutenir ; au lieu que les Chrétiens les plus simples & les plus ignorans en ont été tellement convaincus par la puissance de Jesus-Christ, qu'ils l'ont soutenuë aux dépens de leurs biens & de leur vie, qu'ils ont sacrifiez avec joye pour une si bonne cause :* Ὅθεν καὶ τὸ ὄφλημα ἀποδιδόντες, εὐχαριστοῦμεν. *C'est ce que saint Justin dit un peu plus bas, comme nous avons déja entendu dire à Tertullien* Christianus etiam damnatus gratias agit.

en

en ajoûtant qu'*il dit encore que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ*. De-là & de quelques autres témoignages pareils de quelques-uns des SS. Peres, nôtre Auteur conclut, *que plusieurs d'entre les Peres des trois premiers siecles ont cru que le sentiment de Platon* touchant le Mystere de la Trinité, *&* *celuy des Apôtres étoit le même*. Je vois parfaitement toute la malignité renfermée dans cette conclusion : Nous la ferons connoître en temps & lieu ; mais assurément je ne vois pas comment M. le Clerc peut tirer cette conclusion des deux passages de saint Justin que nous venons de rapporter. Je ne vois pas même, quoy qu'il en puisse dire, que ces deux passages contiennent un éloge fort extraordinaire de Socrate & de Platon.

En effet si nous les examinons en les rapprochant, selon nôtre methode, des endroits d'où ils ont été tirez, nous verrons que saint Justin n'accorde rien à Socrate ou à Platon, que ce qu'il donne à tous les autres Philosophes & aux Poëtes mêmes ; en un mot ce qu'il ne peut refuser à tous les hommes : je veux dire, la raison qui les distingue des bêtes, & dont saint Justin prétend seulement que quelques Philosophes & quelques Poëtes ont fait un meilleur usage que le commun des payens. Est-ce là donner une loüange fort singuliere & fort extraordinaire à Platon ou à Socrate ?

Examen de ces passages. S. Justin n'y donne rien à Platon que ce qu'il accorde aux autres Philosophes & aux Poetes mêmes.

Rapportons ce que dit ce saint Martyr un peu avant ce premier passage cité par nôtre Auteur : il nous en donnera luy-même l'explication. Il paroît donc, dit-il en parlant aux Empereurs en faveur de

Preuves de cette verité. Ce que saint « Justin a prétendu, « quand il »

dit que Jesus Christ a été connu en partie par Socrate.

» la Religion Chrétienne (9), que la doctrine dont
» nous faisons profession est fort superieure à toutes les
» doctrines des hommes ; parce que Jesus-Christ qui
» est en tout la parfaite & la souveraine raison, nous
» a instruit luy-même. Car tout ce que les Philosophes
» ou les Legislateurs ont jamais dit ou trouvé de bon,
» c'est pour avoir participé à cette raison, c'est par
» leurs recherches & leurs speculations qu'ils l'ont
» trouvé.. Mais parce qu'ils n'ont pas connu toute la
» Raison, qui est Jesus-Christ, c'est de-là qu'il leur est
» arrivé souvent de se contredire les uns les autres.
Ainsi selon saint Justin qui ne parle pas autrement icy que nous parlons nous-mêmes tous les jours, Jesus-Christ étant Dieu & la sagesse éternelle de son Pere, est aussi la souveraine Raison ; & la raison qui est & qui a toûjours été en chaque homme, est un don & une communication de cette Raison souveraine. Par-là il est aisé de voir ce qu'il entend, quand il dit, que Jesus-Christ a été connu en partie par Socrate : Il ne prétend rien autre chose sinon, que ce Philosophe a connu & suivi en partie la droite raison, &

(9) Idem Justinus ibid. paulo superius, pag. eadem 48. Μεγαλειότερα μὲν οὖν πάσης ἀνθρωπείου διδασκαλίας φαίνεται τὰ ἡμέτερα· διὰ τοῦ λογικὸν τὸ ὅλον τὸν φανέντα δι' ἡμᾶς Χριστὸν γεγονέναι, καὶ σῶμα, καὶ λόγον, καὶ ψυχήν. ὅσα γὰρ καλῶς ἀεὶ ἐφθέγξαντο καὶ εὗρον οἱ φιλοσοφήσαντες καὶ νομοθετήσαντες, κατὰ λόγου μέρος εὑρέσεως καὶ θεωρίας ἐστὶ πονηθέντα αὐτοῖς. ἐπειδὴ δὲ οὐ πάντα τὰ τοῦ λόγου ἐγνώρισαν, ὅς ἐστι Χριστός, καὶ ἐναντία αὐτοῖς πολλάκις εἶπον. *Les Philosophes & les Legislateurs les plus estimez du Paganisme ont connu en partie la raison, & l'ont suivie dans tout ce qu'ils ont dit de bon. Les Chrétiens la connoissent & la suivent dans toute sa perfection, parce qu'ils connoissent Jesus-Christ, qui est la Raison souveraine & la Sagesse subsistante de Dieu, & parce qu'ils suivent en tout sa doctrine. Et voilà pourquoy le Christianisme l'emporte infiniment au dessus de toutes les doctrines humaines. C'est ce que saint Justin dit excellemment dans ce passage.*

qu'en la suivant, il a découvert par son étude & son travail plusieurs veritez importantes.

Mais Socrate ou Platon est-il le seul qui ait connu ainsi en partie Jesus-Christ, en connoissant & en suivant la droite raison ? Non ; nous venons de voir que saint Justin donne le même avantage à tous les Philosophes en general & à tous les Legislateurs qui ont dit ou trouvé quelque chose de bon. Il le donne encore un peu plus haut aux Stoïciens (1), dont il louë la morale, & même à quelques Poëtes, en ajoûtant que c'est pour avoir suivi dans plusieurs de leurs sentimens les lumieres de cette raison qui se trouve dans tous les hommes, qu'ils ont été haïs & persecutez. D'où il conclut qu'il ne faut pas s'étonner, si les demons ont procuré que les Chrétiens fussent encore plus haïs & plus maltraitez, puisqu'ils ne suivent pas

S. Justin accorde le même avantage à tous les Philosophes & à tous les Legislateurs en general, & en particulier aux Stoïciens & à quelques Poëtes.

(1) Idem Justinus paulo superius, pag. 46. Καὶ τοὺς ἀπὸ τῶν Στωϊκῶν δὲ δογμάτων, ἐπειδὴ κἂν τὸν ἠθικὸν λόγον κόσμιοι γεγόνασιν, ὡς καὶ ἔν τισιν οἱ ποιηταὶ διὰ τὸ ἔμφυτον παντὶ γένει ἀνθρώπων σπέρμα τοῦ λόγου, μεμισῆσθαι καὶ πεφονεῦσθαι οἴδαμεν. Ἡράκλειτον μὲν ὡς προέφημεν, καὶ Μυσώνιον δὲ ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς καὶ ἄλλους οἴδαμεν. ὡς γὰρ ἐσημάναμεν, πάντας τοὺς κἂν ὁπωσδήποτε κατὰ λόγον βιοῦν σπουδάζοντας, καὶ κακίαν φεύγειν, μισεῖσθαι ἀεὶ ἐνήργησαν οἱ δαίμονες. οὐδὲν δὲ θαυμαστὸν, εἰ τοὺς κατὰ σπερματικοῦ λόγου μέρος, ἀλλὰ κατὰ τὴν τοῦ παντὸς λόγου, ὅ ἐστι Χριστοῦ, γνῶσιν καὶ θεωρίαν, πολὺ μᾶλλον μισεῖσθαι οἱ δαίμονες ἐλεγχόμενοι ἐνεργοῦσιν. *Il est donc vray que saint Justin ne donne rien à Platon, qu'il n'accorde à la plûpart des Stoïciens, à quelques Poëtes, & en particulier à Heraclite & à Musonius. Tous ces Payens ont dit d'assez bonnes choses, & se sont comportez sagement, tandis qu'ils ont suivi les lumieres de la raison qui se trouve dans tous les hommes. Ils ont connu par-là quelques parties de la verité, par exemple, l'existence d'un seul Dieu, l'immortalité de l'ame, les châtimens & les récompenses de l'autre vie. Mais il n'appartient qu'aux Chrétiens de connoître entierement & parfaitement la verité, parce qu'ils ont le bonheur de connoître Jesus-Christ, & de suivre sa doctrine.*

seulement les lumieres de cette raison naturelle, mais qui connoissent encore & suivent en tout la souveraine Raison, qui est Jesus-Christ. M. le Clerc a donc grand tort de nous produire le premier des deux passages qu'il cite, comme une preuve de l'estime extraordinaire de saint Justin pour Platon; puisque cet illustre Martyr n'attribuë rien à ce Philosophe payen, qu'il n'accorde en même temps aux autres Philosophes, aux Legislateurs & aux Poëtes mêmes: & que l'éloge qu'il fait d'eux tous se reduit à dire qu'ils ont connu quelques veritez en suivant les lumieres de la raison qui se trouve dans tous les hommes.

Mauvaise foy avec laquelle M. le Clerc rapporte le second passage de S. Justin.

L'abus que nôtre Auteur fait du second passage de saint Justin est encore plus visible. Il en retranche des paroles essentielles, qu'il ne devoit pas omettre, s'il eût voulu agir de bonne foy. Saint Justin dit qu'ayant été témoin, dans le temps qu'il étoit encore Platonicien, de la constance que les Chrétiens faisoient paroître au milieu des plus cruels supplices, il jugea qu'il n'étoit pas possible qu'ils ne fussent d'une vie très-pure & très-innocente, & que cette reflexion contribua beaucoup à le déterminer à quitter ses erreurs & à embrasser le Christianisme: » J'avouë, dit-il, » que j'ay desiré avec ardeur & travaillé de toutes mes » forces à devenir Chrétien, non pas, ajoûte-t-il, » comme si les dogmes de Platon étoient éloignez en » tout de la doctrine de Jesus-Christ, mais c'est qu'ils » ne luy sont pas entierement conformes, non plus que » ceux des autres Auteurs payens, Stoïciens, Poëtes » ou autres semblables. Ce sont ces dernieres paroles que M. le Clerc ne devoit pas omettre, & qui font

voir clairement, que saint Justin n'estimoit gueres plus Platon, que les Stoïciens, les Poëtes & les autres Auteurs payens, puisqu'il les met tous dans le même rang, & qu'il en parle de la même maniere. Or saint Justin après sa conversion loin d'être attaché aux dogmes des Stoïciens, des Poëtes & des autres Theologiens ou Ecrivains du paganisme, y avoit renoncé pour embrasser le Christianisme, comme personne n'en doute, & comme il le témoigne icy luy-même fort nettement : Il avoit donc renoncé de la même maniere à ceux de Platon, qu'il ne jugeoit pas plus conformes au Christianisme que ceux des Stoïciens & des Poëtes.

Ce que prétend S. Justin quand il dit que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ.

Mais dans quel sens dit-il, que les dogmes de tous ces Auteurs payens, pour n'être pas entierement conformes à la doctrine de Jesus-Christ, n'en sont pas neanmoins éloignez en tout ? Il suit toûjours le principe qu'il a établi. C'est, dit-il (2), que tandis que « chacun de ces Auteurs a écouté les lumieres de la « raison qui luy a été communiquée, il a parlé juste ; « & que ceux qui se sont comportez autrement, & qui « ont eu des sentimens opposez, n'ont point eu de veritable science ni de connoissance certaine, mais se «

(2) Idem Justin. ibid. pag. 51. Χριστιανὸς εὑρεθῆναι καὶ εὐχόμενος, καὶ παμμάχως ἀγωνιζόμενος ὁμολογῶ· οὐχ ὅτι ἀλλότρια ἐστὶ τὰ Πλάτωνος διδάγματα τοῦ Χριστοῦ, ἀλλ' ὅτι οὐκ ἔστι πάντῃ ὅμοια, ὥσπερ οὐδὲ τὰ τῶν ἄλλων Στωϊκῶν τε, καὶ Ποιητῶν, καὶ συγγραφέων. Ἕκαστος γάρ τις ἀπὸ μέρους τοῦ σπερματικοῦ θείου λόγου τὸ συγγενὲς ὁρῶν, καλῶς ἐφθέγξατο· οἱ δὲ τἀναντία αὐτοῖς ἐν κυριωτέροις εἰρηκότες, οὐκ ἐπιστήμην τὴν ἄποπτον, καὶ γνῶσιν τὴν ἀνέλεγκτον φαίνονται ἐσχηκέναι. ὅσα οὖν παρὰ πᾶσι καλῶς εἴρηται, ἡμῶν τῶν Χριστιανῶν ἐστί. τὸν γὰρ ἀπὸ ἀγεννήτου καὶ ἀρρήτου Θεοῦ Λόγον μετὰ τὸν Θεὸν προσκυνοῦμεν καὶ ἀγαπῶμεν· ἐπειδὴ καὶ δι' ἡμᾶς ἄνθρωπος γέγονεν, ὅπως καὶ τῶν παθῶν τῶν ἡμετέρων συμμέτοχος γενόμενος, καὶ ἴασιν ποιήσηται.

„ sont égarez dans des opinions qu'il est aisé de refu-
„ ter. C'est pourquoy, conclut-il, tout ce qui a été dit
„ de bon & de raisonnable par quelque Auteur que ce
„ soit, nous appartient à nous autres Chrétiens, parce
„ qu'après Dieu qui est ineffable & sans principe, nous
„ adorons & nous aimons le Verbe qui procede de luy,
„ qui s'est fait homme pour nous, & qui s'est rendu
„ participant de nos foiblesses pour nous guérir.

Il ajoûte encore plus bas (3) dans le même sens:
„ Que tous les Auteurs quels qu'ils soient, ont pû con-

(3) Idem statim infra: Οἱ γὰρ συγγραφεῖς πάντες, διὰ τῆς ἐνούσης ἐμφύτου λόγου σπορᾶς, ἀμυδρῶς ἐδύναντο ὁρᾷν τὰ ὄντα. ἕτερον γάρ ἐστι σπέρμα τινὸς καὶ μίμημα κατὰ δύναμιν δοθὲν, καὶ ἕτερον αὐτὸ, οὗ κατὰ χάριν τὴν ἀπ' ἐκείνου ἡ μετουσία καὶ μίμησις γίνεται. *C'est à peu prés dans le même sens qu'Origene a dit que Dieu a donné à tous les hommes comme les semences & les principes des veritez que Jesus-Christ & les Prophetes nous ont revelées.* Διόπερ οὐδὲν θαυμαστὸν, τὸν αὐτὸν Θεὸν, ἅπερ ἐδίδαξε διὰ τῶν Προφητῶν καὶ τοῦ Σωτῆρος, ἐγκατεσπαρκέναι ταῖς ἁπάντων ἀνθρώπων ψυχαῖς. ἵν' ἀναπολόγητος ἐν τῇ θείᾳ κρίσει πᾶς ἄνθρωπος ᾖ. *Il parle des lumieres de la raison. Mais autre chose est, comme dit saint Justin, d'avoir les semences, l'image & une petite participation de la verité; & autre chose est d'avoir la verité même, qui est Jesus-Christ. Je me suis un peu étendu sur ces passages de saint Justin, qui sont les plus beaux du monde & les plus touchans, parce que M. le Clerc n'est pas le seul qui les ait mal entendus, ou qui en ait abusé. La même raison m'oblige d'ajoûter encore icy, qu'il est aisé de voir ce que prétend le même saint Justin dans sa seconde Apologie, lorsqu'il dit que Socrate, Heraclite, & ceux qui leur ont été semblables, ont été Chrétiens; c'est parce qu'ils ont suivi en beaucoup de choses les lumieres de la raison humaine, qui est une participation de la Raison souveraine & du Verbe éternel, qui est Jesus-Christ; comme au contraire on peut dire que ceux qui ont vécu d'une maniere opposée aux lumieres de cette même raison, qui est dans tous les hommes, ont été aussi les ennemis de Jesus-Christ, ou du Verbe; parce que pecher contre la raison, c'est pecher contre Dieu même, qui est la souveraine raison. Les paroles de saint Justin font voir clairement la verité de cette explication.* Τὸν Χριστὸν πρωτότοκον τοῦ Θεοῦ εἶναι ἐδιδάχθημεν, καὶ προεμηνύσαμεν λόγον ὄντα, οὗ πᾶν γένος ἀνθρώπων μετέσχε· καὶ οἱ μετὰ λόγου βιώσαντες Χριστιανοί εἰσι, κἂν ἄθεοι ἐνομίσθησαν· οἷον ἐν Ἕλλησι μὲν

noître la verité quoique d'une maniere obscure, à « cause des semences de la raison qu'ils ont en eux, « mais qu'autre chose est d'avoir quelques semences de « la raison, & autre chose d'avoir la raison même : « voulant marquer par-là ce qu'il a déja dit plus haut : que la Doctrine Chrétienne l'emporte infiniment sur toutes les doctrines humaines, parce que celle-là a pour Auteur Jesus-Christ qui est la souveraine Raison, la Raison éternelle & subsistante de son Pere ; & que celles-cy n'ont pour Auteurs que des hommes, qui n'ont eu en partage que quelques étincelles, quelque petite communication de cette Raison souveraine & éternelle.

Il est aisé de reconnoître par tout ce que nous venons de dire, que M. le Clerc a rapporté très-infidellement les deux passages de saint Justin qu'il cite, qu'il a eu tort de les produire comme des preuves de l'estime singuliere de ce saint Martyr pour Platon, & beaucoup plus encore d'en conclure, comme il a fait, que cet illustre & sçavant Pere de l'Eglise a cru, que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres touchant la sainte Trinité ou la Divinité du Verbe étoit le même. Car quel trace & quel vestige voit-on icy de cette créance qu'il attribuë à saint Justin ? Mais nous découvrirons encore mieux dans la suite l'injustice de sa conduite à cet égard.

VENONS A PRESENT à saint Augustin, qui me paroît être le seul que l'on puisse m'objecter avec *CHAP. VI. Des loüanges données à Pla-*

Σωκράτης καὶ Ἡράκλειτος, καὶ οἱ ὅμοιοι αὐτοῖς· ἐν βαρβάροις δὲ Ἀβραάμ, καὶ Ἀνανίας, καὶ Ἀζαρίας, καὶ Μισαήλ, καὶ Ἠλίας, καὶ ἄλλοι πολλοί.... ὥς τε καὶ οἱ προγενόμενοι ἄνευ λόγου βιώσαντες, ἄχρηστοι καὶ ἐχθροὶ τῷ Χριστῷ ἦσαν, καὶ φονεῖς τῶν μετὰ λόγου βιούντων.

ton par S. Augustin. Saint Augustin paroît en quelques endroits plus favorable à Platon que les autres Peres de l'Eglise plus anciens.

quelque apparence sur le sujet dont il s'agit. Je trouve en effet quelque difference entre sa conduite, & celle des autres SS. Peres qui l'ont précedez, par rapport à Platon & aux Platoniciens. Rien ne se presente à moy dans les plus anciens, qui ne marque un zele ardent à combattre ces Philosophes, à les humilier & à les confondre. Ils ne pardonnent rien à Platon, ils employent contre luy les termes les plus durs, ils s'appliquent sans cesse à relever ses contradictions & ses erreurs, enfin ils ne l'épargnent sur quoy que ce soit. A les entendre pour la plûpart, ce Philosophe n'a jamais rien dit qui vaille. On ne trouvera presque dans ses ouvrages que des erreurs grossieres ou des vols dont il n'a sçû profiter: à peine luy laissent-ils l'avantage d'avoir écrit éloquemment. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de saint Augustin. En plusieurs occasions il parle avantageusement de Platon & des anciens Platoniciens ou Academiciens. Il ne fait point de difficulté de les loüer sur leur conduite. On trouve même dans ses ouvrages quelques sentimens favorables à ces Philosophes, qui luy sont particuliers, & que l'on ne trouve point par tout ailleurs (4).

(4) *J'entends par-là le sentiment qu'a eu ce saint Docteur touchant les Academiciens, qu'il croit n'avoir entrepris de disputer contre toutes sortes de dogmes, comme s'ils eussent crû que tout étoit incertain & douteux, que pour tenir cachez ceux qu'ils avoient reçûs de Platon, & dont ils ne jugeoient pas que leur siecle fût capable. Il expose ce sentiment particulierement sur la fin du troisiéme livre contre les Academiciens, & dans sa lettre à Dioscore. Mais dans sa lettre à Hermogenien, qui est la premiere de la nouvelle édition, il dit qu'on ne doit peut-être donner cela que comme une conjecture, & non pas comme une opinion arrêtée. Il paroît même avoir rejetté ce sentiment dans ses Retractations, en condamnant les loüanges qu'il donne sur ce sujet & dans le même endroit à Platon & aux Academiciens. Enfin il fait*

La

Raison de cette difference. Du temps de S. Augustin la Philosophie payenne étoit presque aneãtie.

La raison de cette difference est une suite de celle que j'ay produite plusieurs fois, & sur laquelle j'ay appuyé une bonne partie de cet ouvrage. Elle doit être tirée de la difference du temps & des circonstances, où saint Augustin, & les autres Peres de l'Eglise plus anciens se sont trouvez. Du temps de saint Augustin le paganisme étoit presque aneanti ; & comme « il le dit luy-même (5), il ne se trouvoit plus qu'un « très-petit nombre de Philosophes, & qui ne l'étoient « même que par le manteau. Enfin, comme il le dit « encore (6), de toutes les sectes qui s'élevoient alors « contre l'Eglise de Jesus-Christ, il n'y en avoit pas une « seule qui osât se presenter au combat, qu'en se cou- « vrant du nom même de Jesus-Christ. Rien n'empêchoit donc saint Augustin de traiter Platon & les Platoniciens un peu plus doucement que la plûpart des autres SS. Peres n'ont fait. D'autant plus que Dieu s'étoit servi de la lecture qu'il avoit faite de quelques ouvrages de ces Philosophes, pour le retirer de ses erreurs, & le conduire à la connoissance de la verité.

assez connoître qu'il ne comptoit pas beaucoup là-dessus, puisque dans ce troisiéme livre, même contre les Academiciens, il dit : Hoc mihi de Academicis interim probabiliter, ut potui, persuasi. Quod si falsum est, nihil ad me, cui satis est jam non arbitrari, non posse ab homine inveniri veritatem.

(5) August. Epist. ad Hermogenianum. Hoc autem sæculo cum jam nullos videamus Philosophos, nisi forte amiculo corporis, quos quidem haud censuerim dignos tam venerabili nomine, &c.

(6) Idem Epist. ad Dioscorum. Quos (Epicureos & Stoïcos) jam certe nostra ætate sic obmutuisse conspicimus, ut vix jam in scholis Rhetorum commemoretur tantum quæ fuerint illorum sententiæ : certamina tamen etiam de loquacissimis Græcorum gymnasiis eradicata atque compressa sunt ; ita ut si qua nunc erroris secta contra veritatem, hoc est contra Ecclesiam Christi emerserit, nisi nomine cooperta Christiano, ad pugnandum prosilire non audeat.

Les Peres de l'Eglise plus anciens n'avoient point de plus dangereux ennemis à combattre que les Philosophes, & sur tout les Platoniciens.

Les Peres de l'Eglise plus anciens, loin d'avoir les mêmes raisons de ménager Platon & les Platoniciens, en avoient de toutes contraires. Ils étoient tous les jours aux mains avec ces Philosophes, les plus violens & les plus dangereux ennemis que le Christianisme eût alors, avec les Celse, les Porphyre, les Jamblique, les Hieroclés, les Julien, qui étoient Platoniciens ou qui se couvroient du nom & de l'autorité de Platon pour combattre avec plus d'avantage la Religion Chrétienne, & pour soûtenir le Paganisme qui étoit encore fort puissant, & dont ces Philosophes étoient les plus ardens défenseurs. Les Peres ne pouvoient donc se dispenser d'employer, comme ils ont fait, tous leurs efforts, pour abattre l'autorité de Platon, pour mettre en évidence ses plus honteux égaremens, & pour le rendre enfin également meprisable aux yeux des Chrétiens & des Payens. Voilà, si je ne me trompe, la raison de la petite difference que je crois avoir remarquée entre la conduite de saint Augustin & celle des autres Peres de l'Eglise plus anciens. Je dis de la petite difference; car on a pû voir par tout ce que j'ay produit jusqu'à present des ouvrages de ce grand Docteur de l'Eglise Latine; qu'elle ne peut pas étre fort grande, & qu'il n'est pas moins chimerique de le soupçonner d'avoir été Platonicien pour toutes les loüanges qu'il a données à Platon & à sa Philosophie, qu'il l'est d'en accuser les autres Peres de l'Eglise qui ont le plus maltraité ce Philosophe.

Examen des loüanges que S. Augustin donne à Platon dans ses

En effet examinons quelles sont ces loüanges que saint Augustin a données à Platon, & quelle consequence on en peut tirer en faveur de son prétendu

Platonisme. M'objectera-t-on celles qui se trouvent dans le huitiéme livre de la Cité de Dieu? Mais qui ne sçait qu'il ne les donne à Platon que par comparaison aux autres Philosophes payens, sur lesquels il dit avec raison qu'il l'emporte, par la connoissance qu'il a euë de Dieu, & par la maniere dont il en a parlé? Est-ce donc une grande loüange de dire que ce Philosophe a vû un peu plus clair que ceux qui étoient entierement aveugles, & qu'il a mieux parlé de Dieu, par la connoissance qu'il a euë des livres saints, que ceux qui ont debité sur cette premiere verité les erreurs les plus grossieres?

livres de la Cité de Dieu. Il ne les luy donne que par comparaison aux autres Philosophes payens, & pour montrer qu'il a eu raison de choisir les Platoniciens entre tous les autres pour refuter leurs erreurs.

Mais pourquoy saint Augustin donne-t-il cette loüange à Platon? N'est-ce pas afin de faire voir (7) qu'il a eu raison de choisir ce Philosophe & ses sectateurs pour traiter avec eux la question, sçavoir s'il falloit reconnoître & servir plusieurs Dieux comme ils le soûtenoient; & parce que, comme il l'ajoûte (8), il auroit été trop indigne d'admettre les autres Philosophes à une pareille dispute? Ne les convainc-t-il pas en effet dans ce même livre & dans les suivans de ce Polythéïsme affreux qu'ils admettoient? Ne leur reproche-t-il pas par tout dans les termes les plus forts le prodigieux attachement qu'ils avoient pour le culte des démons & pour toutes les superstitions les plus

(7) Idem Aug. l. VIII. de Civit. Dei, cap. XI. Nunc non immerito me Platonicos Philosophos elegisse, cum quibus agam..... Utrum propter felicitatem, quæ post mortem futura est, uni Deo an pluribus sacra facere oporteat.

(8) Idem ibid. l. XI. cap. V. Cum his enim agimus, qui & Deum incorporeum & omnium naturarum, quæ non sunt quod ipse, creatorem nobiscum sentiunt; alios enim nimis indignum est ad istam disputationem religionis admittere.

déteſtables de la magie ? Ne declare-t-il pas que Platon luy-même malgré cette connoiſſance qu'il a euë du vray Dieu, n'a pas laiſſé d'en admettre une infinité d'autres, & d'ordonner qu'on leur offrît à tous des ſacrifices ? N'eſt-ce pas dans ce même livre, comme par tout ailleurs, qu'il applique à ce Philoſophe les paroles (9) de l'Apôtre ſaint Paul aux Romains, qui contiennent tout ce que l'on peut dire de plus fort, & de plus capable de donner de l'horreur des égaremens de ce Philoſophe ? N'eſt-ce pas dans ce même ouvrage (1) où il donne des preuves ſi poſitives de l'éloignement qu'il avoit de ſe ſervir des manieres de parler de Platon & des Platoniciens, & du ſoin extrême qu'il prenoit de ne s'écarter jamais en quoy que ce fût, du langage de l'Egliſe ? Enfin où eſt le Pere de l'Egliſe qui ait refuté plus fortement & plus amplement les erreurs de la Philoſophie Platonicienne, que ſaint Auguſtin le fait dans tout cet ouvrage ? Peut-on aprés cela tirer en conſequence les loüanges qu'il y donne d'abord à Platon & aux Platoniciens, & les regarder comme une marque de l'attachement qu'il avoit pour eux, ou de la profeſſion qu'il faiſoit de ſuivre leurs ſentimens ?

(9) Idem Aug. ibid. cap. IX Novit etiam (homo Chriſtianus litteris tantum Eccleſiaſticis eruditus) ipſos (Platonicos) in quibus errant, cavere. Ubi enim dictum eſt quod per ea quæ facta ſunt, Deus illis manifeſtavit intellecta inviſibilia ſua, ibi etiam dictum eſt non illos ipſum Deum recte coluiſſe, quia & aliis rebus quibus non oportebat, divinos honores illi uni tantum debitos detulerunt. Quoniam cognoſcentes Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum. Dicentes enim ſe ſapientes eſſe, ſtulti facti ſunt, &c.

(1) Idem Auguſt. l. X. de Civit. cap. XXI. & XXIII. locis ſupra relatis.

M. le Clerc (2) toûjours attentif à ramasser de tous côtez ce qui peut servir de loin ou de près, à établir le prétendu Platonisme des SS. Peres, objecte un passage du même saint Docteur, tiré de son livre de la veritable Religion (3), & il nous le propose entre les autres, comme une preuve que *plusieurs d'entre les Peres de l'Eglise ont cru que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres* touchant le mystere de la Trinité *étoit le même.* C'est après avoir exposé si infidellement, comme nous l'avons montré, celuy de saint Justin : Que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ : à quoy il ajoûte : *Et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que si les anciens Platoniciens étoient tels qu'on les décrivoit, & s'ils venoient à ressusciter, ils embrasseroient sans peine le Christianisme, en changeant quelque peu de mots & de dogmes : ce que la plûpart des Platoniciens nouveaux & de son temps avoient fait.*

Passage de S. Augustin objecté par M. le Clerc.

Premierement, comment peut-il conclure de là comme il fait, que saint Augustin a cru que le sentiment de Platon & des Apôtres étoit le même ? Quel

Réfutation des consequences qu'il prétend en tirer.

(2) *Biblioth. Univ. tome X. page* 403.
(3) August. l. de vera Relig. cap. IV. Itaque si hanc vitam illi viri (veteres Platonici, sive Academici) nobiscum rursum agere potuissent, viderent profecto cujus auctoritate facilius consuleretur hominibus : & paucis mutatis verbis atque sententiis Christiani fierent, sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum Platonici fecerunt. Aut si hoc non faterentur in superbia & invidia remanentes, nescio utrum possent ad ea ipsa quæ appetenda & desideranda esse dixerant, cum istis sordibus viscoque revolare. Nam tertio vitio curiositatis in percunctandis dæmonibus, quo isti maxime cum quibus nunc agitur, pagani a Christiana salute revocantur, quia nimis puerile est, nescio utrum tales illi præpedirentur viri. *Il faut remarquer ces trois vices, dont saint Augustin convainc par tout les Platoniciens, sur tout les nouveaux, tels que Plotin, Porphyre, & les autres : l'Orgueil, l'Envie, la Magie, qui les éloignoient infiniment du Christianisme.*

rapport y a-t-il entre ce paſſage & cette concluſion qu'il en tire ? Secondement ne voit-il pas, que quand ſaint Auguſtin dit des Platoniciens, ſoit dans ce livre, ſoit dans ſa lettre à Dioſcore, que les anciens Platoniciens pour embraſſer le Chriſtianiſme n'auroient eu à changer que quelque peu de dogmes, il ne parle ainſi de ces Philoſophes, que par comparaiſon aux autres, qui auroient dû changer preſque tous leurs ſentimens & tous leurs dogmes pour ſe faire Chrétiens ? Il eſt vray que les Platoniciens approchoient davantage des ſentimens des Chrétiens que les autres Philoſophes : mais pour en approcher davantage que les Stoïciens ou les Epicuriens, ils ne laiſſoient pas, comme dit le même ſaint Auguſtin (4), d'en être encore fort éloignez. Et qu'y a-t-il de plus évident que cette verité, pour peu d'attention que l'on faſſe à toutes les erreurs que le même ſaint Docteur reprend dans ces Philoſophes, & que nous avons expoſées après luy ? Sont-elles donc ſi peu conſiderables, ou en ſi petit nombre ? Combien en avons-nous rapporté des ſeuls livres de la Cité de Dieu ? & combien en pourrions-nous encore produire des autres ouvrages de ce ſaint Docteur où il s'attache à les combattre ?

(4) Idem l. xi. de Civit. cap. v. Iſti Philoſophi cæteros nobilitate atque auctoritate vicerunt, non ob aliud, niſi quia longo quidem intervallo, verumtamen reliquis propinquiores ſunt veritati. Idem Aug. ſerm. cxxxix. de Temp. Ideo iſtos Philoſophos (Platonicos) aliis fuiſſe meliores, in comparatione pejorum, quia fuerunt Philoſophi qui dicerent, homini, cum mortuus fuerit, nullam vitam poſtea remanere. Talibus illi utique præponendi ſunt, & in quo illi meliores erant, quamvis in multis a veritate deviantes, tamen in quo erant iſtis ſuperiores, veritati fuerant propinquantes.

Et dans ce livre de la veritable Religion (5) & immediatement avant le passage dont il s'agit, ne traite-t-il pas toute la Philosophie Platonicienne, de conjectures superbes d'un petit nombre de Philosophes? Et immediatement après ne dit-il pas encore d'eux (6), comme de tous les autres, que quelques sentimens « qu'ils ayent pû avoir dans leur vanité, il paroît clai- « rement qu'on ne doit point chercher la Religion « parmi des gens qui recevant les mêmes ceremonies « que tout le reste du peuple, publioient neanmoins « sans cesse dans leurs écoles des opinions toutes diffe- « rentes & même contraires de la nature des Dieux & « du souverain Dieu, aux yeux du même peuple? Enfin si cela ne suffit pas, le même saint Docteur n'a-t-il pas suffisamment pourvû à l'abus qu'il prévoyoit que l'on pourroit faire des loüanges qu'il a données à Platon & aux Platoniciens dans quelques endroits de ses

Comment S. Augustin traite dans ce même livre toute la Philosophie de Platon.

(5) Idem l. de vera Relig. cap. III. Quid adhuc oscitamus crapulam hesternam, & in mortuis pecudibus divina eloquia perscrutamur? Si quando autem ad disputationem venitur, Platonico nomine ora crepantia, quam pectus vero plenum magis habere gestimus. Et statim cap. IV. de iisdem Platonicis loquens. Ergo cedant ei (nimirum Christo) a quo factum est, nec curiositate aut inani jactantia impediantur, quo minus agnoscant quid intersit inter paucorum tumidas conjecturas, & manifestam salutem correptionemque populorum.

(6) Idem August. ibid. Sed quoquo modo se habeat Philosophorum (Platonicorum) jactantia, illud cuivis intelligere facile est, religionem ab eis non esse quærendam, qui eadem sacra suscipiebant cum populis, & de suorum deorum natura & summo bono diversas contrariasque sententias in scholis suis eadem teste multitudine resonabant. *Icy saint Augustin, comme tous les autres Peres, ne distingue point la Religion de la Philosophie. Il assure même que tous les Chrétiens sont persuadez qu'il n'y a point d'autre veritable Philosophie que la Religion Chrétienne.* Creditur & docetur, quod est humanæ salutis caput, non aliam esse philosophiam, id est, sapientiæ studium, & aliam religionem. Ibid.

ouvrages, lorsqu'il dit dans celuy de ses Retracta-
» tions (7), qu'il ne devoit pas les donner à des im-
» pies contre les erreurs desquels il faut soigneusement
» défendre la Religion Chrétienne.

CHAP. VII.

Exposition de ce que dit S. Augustin dans le VIII. livre de ses Confessions touchant les Platoniciens.

AJOUTONS neanmoins quelque chose du livre de ses Confessions : c'est celuy de tous où saint Augustin paroît loüer & estimer davantage les Platoniciens. Rien n'est plus beau en effet que tout ce qu'il dit dans cet admirable ouvrage, des veritez qu'il trouva dans les livres de quelques-uns de ces Philosophes, & des reflexions qu'il fit à leur occasion. Rapportons-en quelques-unes de l'excellente traduction de M. du Bois, qui outre qu'elles nous feront connoître parfaitement ce que saint Augustin pensoit des Platoniciens, confirmeront encore plusieurs choses que nous en avons dites, & prépareront les voyes à d'autres que nous dirons dans la suite. Ce qui est de certain, c'est qu'elles ne pourront manquer d'édifier beaucoup toutes les personnes qui aiment la pieté & la Religion.

Saint Augustin trouve dans les livres des Platoniciens tout le commencement de l'Evangile de S. Jean, que ces Philosophes avoient pillé.

» Comme vous aviez resolu, dit ce saint Docteur (8)
» en s'adressant à Dieu, de me faire connoître com-
» bien vous êtes opposé aux orgüeilleux, & que ce
» n'est qu'aux humbles que vous donnez vôtre grace,
» & combien grande est la misericorde que vous avez
» faite aux hommes, lorsque pour leur ouvrir la voye
» de l'humilité, vous avez voulu que vôtre Verbe se

(7) Idem l. 1. Retract. cap. 1. Laus quoque ipsa, qua Platonem, vel Platonicos, sive Academicos Philosophos tantum extuli, quantum impios homines non oportuit, non immerito mihi displicuit, præsertim contra quorum errores magnos defendenda est Christiana doctrina.

(8) Idem l. VII. Confes. cap. IX.

fit

fit chair, & qu'il habitât parmi nous ; vous me fites «
tomber entre les mains, par le moyen d'un certain «
homme enflé d'un orgüeil outré, quelques ouvrages «
des Platoniciens traduits de grec en latin. Je les lûs, «
& j'y trouvay toutes ces grandes veritez : Que dès le «
commencement étoit le Verbe : Que le Verbe étoit «
en Dieu, & que le Verbe étoit Dieu : Que cela «
étoit en Dieu dès le commencement : Que toutes «
choses ont été faites par le Verbe : Que de tout ce «
qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans luy : «
Qu'en luy est la vie, & que les tenebres ne l'ont «
point comprise : Qu'encore que l'ame de l'homme «
rende témoignage à la lumiere, ce n'est point elle «
qui est la lumiere, mais le Verbe de Dieu : Que ce «
Verbe de Dieu & Dieu luy-même est la veritable lu- «
miere, dont tous les hommes qui viennent au monde, «
sont éclairez : Qu'il étoit dans le monde, que le mon- «
de a été fait par luy, & que le monde ne l'a pas «
connu. Voilà ce que saint Augustin assure avoir trou- «
vé dans quelques ouvrages des Platoniciens, non pas en propres termes, mais dans le même sens, & appuyé de plusieurs sortes de preuves. Il n'y a personne qui ne voye que tout cela n'est rien autre chose que le commencement de l'Evangile de saint Jean, que quelques Platoniciens posterieurs au Christianisme avoient pillé, à peu près comme Platon leur maître avoit fait plusieurs endroits des livres de Moyse & des Prophetes.

En effet nous avons quantité de preuves, que ces Platoniciens nouveaux ont fait un grand nombre de semblables vols, tant dans l'ancien que dans le nou-

Les Platoniciens nouveaux ont emprunté une infinité de

choses du Christianisme. Preuves de cette verité.

veau Testament; qu'ils ont pris des dogmes de la Religion Chrétienne tout ce qu'ils ont crû pouvoir convenir & donner du relief à leur Philosophie; & qu'ils ont enfin reformé sur les lumieres qu'ils en avoient tirées, plusieurs de leurs sentimens, qu'ils voyoient bien ne pouvoir plus se soûtenir dans le grand jour que la prédication de l'Evangile avoit répandu de toutes parts. C'est ainsi que Porphyre, comme nous l'avons déja remarqué après saint Augustin (9), avoit corrigé son Maître sur la metempsychose, & sur les revolutions perpetuelles que Platon faisoit faire aux ames du ciel en terre & de la terre au ciel, par la honte qu'il avoit euë de soûtenir de pareilles rêveriës à la face du Christianisme. C'est ainsi, comme le même saint Docteur le remarque (1), qu'Apu-

(9) Idem August. l. XII. de Civit. cap. XX. De istis circumitibus & sine cessatione alternantibus itionibus & reditionibus animarum, Porphyrius Platonicus suorum opinionem sequi noluit, sive rei ipsius vanitate permotus, sive jam tempora Christiana reveritus. Idem ibid. l. XIII. cap. XIX. De quo Platonico dogmate jam in libris superioribus diximus Christiano tempore erubuisse Porphyrium. Rursus serm. de Tempore CXLIII. Porphyrius Philosophus, fidei Christianæ acerrimus inimicus, quia jam Christianis temporibus fuit, sed tamen ab istis deliramentis erubescendo, a Christianis ex aliqua parte correptus.

(1) Idem Aug. l. VIII. de Civit. cap. XIV. Aut ergo fallitur Apuleïus, & non ex isto genere numinum habuit amicum Socrates, aut contraria inter se sentit Plato, modo dæmones honorando, modo eorum delicias a civitate bene morata removendo, aut non est Socrati amicitia dæmonis gratulanda, de qua usque adeo & ipse Apuleïus erubuit, ut de Deo Socratis prænotaret librum, quem secundum suam disputationem..... non appellare de Deo, sed de dæmone Socratis debuit. Maluit autem hoc in ipsa disputatione quam in titulo libri ponere. Ita enim per sanam doctrinam, quæ humanis rebus illuxit, omnes vel pæne omnes dæmonum nomen exhorrent: ut quisquis ante disputationem Apuleïi, qua dæmonum dignitas commendatur, titulum libri, De Dæmone Socratis, legeret, nequaquam illum hominem sanum fuisse sentiret. *Saint Augustin ajoûte plus bas (liv. IX. chap. XIX.) que*

lée n'osa jamais intituler, du Démon de Socrate, le livre qu'il a fait sur ce sujet; parce que la Religion Chrétienne ayant donné à tout le monde une juste horreur des malins Esprits qui portent ce nom, Apulée se seroit fait siffler avec le Philosophe qu'il prétendoit loüer, s'il avoit donné un pareil titre à son livre. C'est par la même raison que Platon ayant toûjours donné le nom de démons à toutes ces divinitez inferieures qu'il mettoit au dessous des Dieux celestes; Porphyre (2), Jamblique, Proclus, & les autres ju-

depuis le Christianisme, qui ne connoît que de mauvais démons, les Payens mêmes n'osoient plus prendre ce nom en bonne part. Nos autem, sicut Scriptura loquitur, secundum quam Christiani sumus, Angelos quidem partim bonos, partim malos, nunquam vero bonos dæmones legimus. Sed ubicumque illarum litterarum hoc nomen positum reperitur, sive dæmones, sive dæmonia dicantur, non nisi maligni significantur spiritus. Et hanc loquendi consuetudinem in tantum populi usquequaque secuti sunt, ut eorum etiam qui Pagani appellantur, & deos suos ac dæmones colendos esse contendunt, nullus fere sit iam litteratus & doctus, qui audeat in laude vel servo suo dicere, Dæmonem habes; sed quilibet hoc dicere voluerit, non se aliter accipi, quam maledicere voluisse, dubitare non possit. *Malgré tout cela, il s'est trouvé au siecle passé quelques sçavans Chrétiens plus attachez au langage des anciens Payens que les Payens mêmes, qui ont crû faire un grand éloge de Scaliger, en l'appellant,* Dæmonium hominis.

(2) Porphyr. Epist. ad Anebonem. Jamblichus l. de Myster. sect. II. cap. VII. Proclus in Excerptis apud Ficinum. *Voicy ce que le même Marsile Ficin dit de ces sortes de vols des Platoniciens:* Divino enim Christianorum lumine usi sunt Platonici ad divinum Platonem interpretandum. Hinc est quod magnus Basilius & Augustinus probant Platonicos Joannis Evangelistæ mysteria sibi usurpavisse. Ego certe reperi præcipua Numenii, Philonis, Plotini, Jamblichi, Proculi mysteria ab Joanne, Paulo, Hierotheo, Dionysio Areopagita accepta fuisse. Quidquid enim de mente divina, Angelisque, & cæteris ad Theologiam spectantibus, magnificum dixêre, manifeste ab illis usurpaverunt. *Je n'approuve point tout ce que dit icy cet Auteur étrangement entêté par tout de son Platon, jusqu'à égaler presque sa doctrine à celle du Christianisme, en luy accordant à peu près la même divinité. Il a poussé quelquefois les choses si loin sur ce sujet, qu'on ne peut les*

gerent à propos d'emprunter de la Religion Chrétienne les noms d'Anges, d'Archanges & de Principautez, pour les donner à quelques-unes de ces prétenduës divinitez, entre leſquelles même ils s'aviſerent d'établir une eſpece d'ordre & de Hierarchie, à l'imitation de celle que les Chrétiens reconnoiſſoient dans les Anges. C'eſt ainſi que Numenius (3), comme le témoigne Origene, avoit rempli la plûpart de ſes livres de pluſieurs choſes qu'il avoit tirées des ſaintes Ecritures, quoy qu'il ne les eût gueres mieux entenduës que Platon, qu'il appelloit, comme tout le monde ſçait, le Moyſe Grec, pour juſtifier ſans doute ſa conduite par l'exemple que ce Philoſophe luy en avoit donné. C'eſt delà encore que l'on trouve dans Chalcidius (4), non ſeulement Moyſe & Salo-

lire ſans indignation. Ce qu'il dit neanmoins des vols des Platoniciens, eſt certain, ſi l'on en excepte ce qu'il ajoûte de Jerothée & de ſaint Denys Areopagite. Car je ne vois pas que les Platoniciens ayent tiré des ouvrages attribuez à cet illuſtre Martyr, ce qu'ils ont dit des Anges, des Archanges, & des Principautez. Ces noms & les autres que l'Egliſe donne aux Eſprits celeſtes, ſe trouvent dans l'Ecriture que les Platoniciens liſoient certainement. On les trouve enſuite dans ſaint Irenée & Origene, plus anciens que Plotin & ſes diſciples.

(3) Origenes l. IV. adv. Celſum. Ἐγὼ δ' οἶδα καὶ Νουμήνιον τὸν Πυθαγόρειον, ἄνδρα πολλῷ κρεῖττον διηγησάμενον Πλάτωνα.... πολλαχοῦ τῶν συγγραμμάτων αὐτοῦ ἐκτιθέμενον τὰ Μωϋσέως καὶ τῶν Προφητῶν, καὶ οὐκ ἀπιθάνως αὐτὰ τροπολογοῦντα, ὥσπερ ἐν τῷ καλουμένῳ Ἔποπι, καὶ ἐν τοῖς Περὶ ἀριθμῶν, καὶ ἐν τοῖς Περὶ τόπου. ἐν δὲ τῷ τρίτῳ Περὶ τἀγαθοῦ, καὶ περὶ Ἰησοῦ ἱστορίαν τινά, τὸ ὄνομα αὐτοῦ οὐ λέγων, καὶ τροπολογεῖ αὐτήν. πότερον δ' ἐπιτετευγμένως ἢ ἀποτετευγμένως, ἄλλου καιροῦ ἐστιν εἰπεῖν. ἐκτίθεται καὶ τὴν περὶ Μωϋσέως, καὶ Ἰαννοῦ, καὶ Ἰαμβροῦ ἱστορίαν· ἀλλ' οὐκ ἐν ἐκείνῃ σεμνυνόμεθα.

(4) Chalcidius Comment. in Timæum Moyſi & Moſaïcæ doctrinæ mentionem cum laude facit pag 155. 245. 372. 375 & 400. editionum Septuag. Aquilæ & Symmachi, necnon Origenis Comment. pag. 372. Salomonis Proverbiorum, pag. 373. Stellæ quæ Magis Evangelicis apparuit, pag. 219. editionis Meurſianæ Lugd. Batav. anno 1617. Po-

mon citez souvent, mais encore la Version des Septante, celles d'Aquila, de Symmaque & de Theodotion, les ouvrages d'Origene, & enfin l'Evangile même de saint Matthieu touchant l'étoile qui apparut aux Mages.

Ils admiroient sur tout le commencemét de l'Evangile de saint Jean. Ce que l'un d'eux en disoit ordinairemét.

Mais pour revenir à l'Evangile de saint Jean, outre ce que saint Augustin nous assure icy, qu'il en avoit trouvé presque tout le commencement qui regarde la generation éternelle du Verbe, dans les livres de ces Platoniciens nouveaux dont il parle, il nous apprend encore ailleurs (5), sur le témoignage

stremum illum locum ascribo. Est quoque alia sanctior & venerabilior historia, quæ perhibet ortu stellæ cujusdam, non morbos mortesque denuntiatas, sed descensum Dei venerabilis ad humanæ conservationis rerumque mortalium gratiam. Quam stellam cum nocturno itinere suspexissent Chaldæorum profecto sapientes viri, & consideratione rerum cœlestium satis exercitati, quæsisse dicuntur recentem ortum Dei : repertaque illa majestate puerili, veneratos esse, & vota Deo tanto convenientia nuncupasse, quæ tibi multo melius sunt comperta quam cæteris. *Il parle & il dedie son livre à Osius, que l'on croit avoir été le fameux Evêque de Cordouë. Au reste, Chalcidius me paroît le plus sage & le plus raisonnable des Platoniciens posterieurs au Christianisme. Il parle par tout avec respect de l'Ecriture sainte. Il s'en faut bien neanmoins qu'il ait été Chrétien, lorsqu'il a composé son livre. Car outre qu'il fait assez entendre dans l'endroit que nous venons de rapporter, qu'il ne l'étoit pas, il enseigne clairement la plûpart des erreurs de Platon, comme l'éternité de la matiere, celle du monde, la metempsychose, &c. Il donne aussi à quelques uns des démons de Platon le nom de saints Anges, en ajoûtant que c'est ainsi que les Hebreux les appellent : il tâche neanmoins de retenir celuy de démon autant qu'il peut, & de diminuer l'horreur que le Christianisme y avoit attachée, ainsi que nous l'apprend saint Augustin. Voicy les paroles de ce Philosophe :* Nec nos terreat nomen promiscue bonis & improbis positum, quoniam nec Angelorum quidem terret, cum Angeli partim Dei sint ministri, & qui ita sunt, sancti vocantur : partim adversæ potestatis satellites, ut optime nosti. *C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas,* nostri. *Il parle comme dans le premier passage, à Osius.*

(5) August. l. x. de Civit. Dei, cap. xxix. Quod initium sancti Evangelii, cui nomen est secundum Joannem, quidam Platonicus, sicut a-

de saint Simplicien, qui fut le successeur de saint Ambroise dans l'Evêché de Milan, que ces mêmes Philosophes avoient tant d'admiration pour les premieres paroles du même Evangile : Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu ; que l'un de ces Platoniciens avoit accoûtumé de dire, qu'il falloit les écrire en lettres d'or dans les lieux les plus éminens des Eglises. Sur quoy saint Augustin ajoûte, que ces superbes dédaignoient neanmoins de prendre pour maître ce même Dieu & ce même Verbe qu'ils admiroient, par la raison que ce Verbe s'est fait chair, & qu'il a habité parmi nous. Que par-là ces miserables ne se contentoient pas d'être malades, mais qu'ils se glorifioient encore de leur maladie, & qu'ils avoient honte du medecin qui seul pouvoit les guerir. Qu'enfin l'enflure & l'élevation de leur orgüeil ne serviroit qu'à les faire tomber de plus haut. C'est ainsi que saint Augustin nous parle des Platoniciens, & qu'il nous les dépeint toûjours, ainsi que nous le verrons encore dans la suite, comme les plus superbes de tous les hommes, & les plus éloignez par consequent du Christianisme.

Reflexion de S. Augustin à ce sujet.

Saint Basile assure, comme S. Augustin,

Ce saint Docteur au reste n'est pas le seul qui nous apprenne que les Platoniciens nouveaux admiroient

sancto sene Simpliciano, qui postea Mediolanensi Ecclesiæ præsedit Episcopus, solebamus audire, aureis litteris conscribendum, & per omnes Ecclesias in locis eminentissimis proponendum esse dicebat. Sed ideo viluit superbis Deus ille magister, quia Verbum caro factum est, & habitavit in nobis : ut parum sit miseris quod ægrotant, nisi se in ipsa ægritudine extollant, & de medicina qua sanari poterant, erubescant. Non enim hoc faciunt ut erigantur, sed ut cadendo gravius affligantur.

fort le commencement de l'Evangile de saint Jean, & qu'ils n'avoient point fait difficulté de le copier, & de l'inserer dans leurs livres. Saint Basile, Eusebe, Theodoret & saint Cyrille nous apprennent la même chose. Je sçay, dit saint Basile (6), que plusieurs de ceux même qui sont hors des voyes de la verité, & que la sagesse du monde dont ils font profession, a remplis de faste & d'orgüeil, ont admiré ces paroles : Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit en Dieu ; & qu'ils ont eu l'audace de les inserer dans leurs ouvrages. C'est ainsi que le démon, qui est un larron, prend ce qui nous appartient, & qu'il le transporte à ses faux prophetes.

que les Platoniciens avoiẽt eu la hardiesse d'inserer dans leurs ouvrages le commencement du même Evangile.

(6) Basilius hom. xvi. in verba illa : In principio erat Verbum. Αὐτοῦ γε μὴν τοῦ εὐαγγελικοῦ κηρύγματος ὁ μεγαλοφωνότατος, ὁ πάσης μὲν ἀκοῆς μείζονα, πάσης δὲ διανοίας ὑψηλότερα φθεγξάμενος Ἰωάννης ἐστὶν, ὁ υἱὸς τῆς βροντῆς· οὗ τὸ προοίμιον τῆς εὐαγγελικῆς συγγραφῆς ἄρτι ἀναγνωσθὲν ἠκούσαμεν, ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ Λόγος, καὶ ὁ Λόγος ἦν πρὸς τὸν Θεὸν, καὶ Θεὸς ἦν ὁ Λόγος. Ταῦτα οἶδα πολλοὺς καὶ τῶν ἔξω τοῦ λόγου τῆς ἀληθείας, μέγα φρονούντων ἐπὶ σοφίᾳ κοσμικῇ, καὶ θαυμάσαντας καὶ τοῖς ἑαυτῶν συντάγμασιν ἐγκαταλέξαι τολμήσαντας. κλέπτης γὰρ ὁ διάβολος, καὶ τὰ ἡμέτερα ἐκφερομυθῶν πρὸς τοὺς ἑαυτοῦ ὑποφήτας. εἰ οὖν ἡ σαρκίνη σοφία τοσοῦτον ἐθαύμαζε τῶν ῥημάτων τὴν δύναμιν, τί ποιήσωμεν ἡμεῖς οἱ μαθηταὶ τοῦ πνεύματος; &c. *En joignant saint Basile à saint Augustin, à saint Cyrille, à Eusebe, à Theodoret, voilà sans doute bien des témoins oculaires & de la plus grande autorité, qui déposent contre les vols que les Platoniciens nouveaux ont faits du commencement de l'Evangile selon saint Jean. Si l'on trouve donc dans Plotin, Porphyre, ou quelque autre, quelque terme ou quelque sentiment qui approche de ceux des Chrétiens ou des Peres de l'Eglise touchant le Verbe, hésitera-t-on un seul moment, si les SS. Peres ont copié les Platoniciens, comme il plaît aux ennemis de nôtre Religion de le supposer ; ou si les Platoniciens ont pillé les SS. Peres & les divines Ecritures, en les corrompant pour les ajuster à leur Philosophie, comme cela est évident ? Remarquons au reste, que saint Basile, comme saint Chrysostome & plusieurs autres, persiste toûjours à regarder la Philosophie profane comme une invention du démon, & les Philosophes comme les organes & les faux Prophetes de ce malin Esprit.*

Eusebe, Theodoret & saint Cyrille nous font connoître l'un de ces plagiaires.

Pour ce qui est d'Eusebe, de Theodoret, & de saint Cyrille (7), ils ne se contentent pas de nous parler ainsi en general, ils nous découvrent encore l'un de ces faux prophetes du démon, l'un de ces plagiaires de l'Evangile de saint Jean, qu'ils ont pris, pour ainsi dire, sur le fait. C'est Amelius, disciple de Plotin, dont voicy les paroles. C'est donc là, dit ce Philosophe, ce Verbe qui étant éternel a fait toutes choses? Car c'est ainsi qu'Heraclite parleroit, & comme certainement l'enseigne ce Barbare, qui en reconnoissant ce Verbe pour Principe, dit qu'il étoit avec Dieu, & qu'il étoit Dieu luy-même : Que tout absolument a été fait par luy, & que tout ce qui a été fait a eu en luy l'être, la vie & l'existence. Il ajoûte de plus, que ce Verbe est descendu dans un corps, qu'il

(7) Euseb. l. XI. Præp. Evang. cap. XIX. Theodoret. serm. II. ad Græcos. Cyrill. Alex. l. VIII. in Julian. Amelii verba hæc sunt : *Καὶ οὗτος ἄρα ἦν ὁ Λόγος καθ' ὃν αἰεὶ ὄντα τὰ γινόμενα ἐγίνετο· ὡς ἂν καὶ Ἡράκλειτος ἀξιώσειε, καὶ νὴ Δί' ὃν ὁ βάρβαρος ἀξιοῖ ἐν τῇ τῆς ἀρχῆς τάξει τε καὶ ἀξίᾳ καθεστηκότα πρὸς Θεὸν εἶναι, καὶ Θεὸν εἶναι· δι' οὗ πάνθ' ἁπλῶς γεγενῆσθαι· ἐν ᾧ τὸ γενόμενον ζῶν, καὶ ζωὴν, καὶ ὂν πεφυκέναι· καὶ εἰς τὰ σώματα πίπτειν καὶ σάρκα ἐνδυσάμενον, φαντάζεσθαι ἄνθρωπον, μετὰ καὶ τοῦ τηνικαῦτα δεικνύειν τῆς φύσεως τὸ μεγαλεῖον· ἀμέλει καὶ ἀναλυθέντα πάλιν ἀποθεοῦσθαι, καὶ Θεὸν εἶναι οἷος ἦν πρὸ τοῦ εἰς τὸ σῶμα, καὶ τὴν σάρκα, καὶ τὸν ἄνθρωπον καταχθῆναι.* *Qui ne voit, dit Eusebe incontinent aprés avoir rapporté ce passage, que tout cela a été tiré évidemment de la Theologie des Hebreux, & que celuy que ce Philosophe appelle barbare, n'est autre que Jean Evangeliste de nôtre Sauveur, Hebreu de nation, qui dès le commencement de son livre parlant de la Divinité du Verbe, a dit : Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit en Dieu, & le Verbe étoit Dieu, &c. Il ne sera pas au reste inutile de remarquer en passant, que cet Amelius est celuy qui invita son maître Plotin à un sacrifice théurgique, par lequel il devoit, selon la coûtume, évoquer les démons : & que ce fut encore luy qui reçût d'Apollon ce fameux oracle qui met Plotin au rang des Dieux, & qui a été rapporté tout au long, & enrichi d'un commentaire magnifique par Porphyre.*

s'est

s'est revêtu de chair, & qu'il a paru homme en faisant voir neanmoins toûjours la majesté de sa nature. Qu'enfin étant mort il est retourné à être Dieu, & qu'il est Dieu en effet, tel qu'il étoit avant que de descendre dans ce corps, cette chair & cet homme. Il est évident, comme les Peres que j'ay citez le soûtiennent, que ce discours d'Amelius n'est qu'une paraphrase du commencement de l'Evangile de saint Jean, & que ce Barbare dont parle ce Platonicien, n'est autre que saint Jean luy-même. Rien n'est donc si vray, que loin que les Peres de l'Eglise ayent adopté les sentimens de Platon & des Platoniciens, ce sont les Platoniciens au contraire qui ont pris tout ce qu'ils ont pû des Chrétiens & des Evangiles mêmes, comme Platon leur maître a fait de la doctrine de Moyse & des Prophetes.

Réfutation d'une note de Joannes Phe-

Après cela que prétend *Joannes Phereponus* (8), lorsque dans les notes scandaleuses qu'il a faites sur

(8) Joannes Phereponus in Animadv. in Confess. August. l. VII. cap. IX. ad hæc verba : Ibi legi quod in principio erat Verbum, &c. Similitudine verborum aliquot & sententiarum deceptus Augustinus, ut & multi Græci scriptores, cum doctrina Christiana miscuit Platonismum, qui merus erat hac in parte Arianismus, ut ostendit Joan. Clericus Epist. Critica VII. & VIII. *C'est ainsi que M. le Clerc se cite luy-même, pour tromper les ignorans ; mais il auroit bien mieux fait de citer quelque passage de saint Augustin, pour prouver ce qu'il avance calomnieusement, que ce saint Docteur a mêlé le Platonisme avec la doctrine de Jesus-Christ. Les SS. Peres ne pourront-ils donc jamais parler des vols que les Platoniciens ont faits dans les livres sacrez, sans que M. le Clerc leur attribuë incontinent d'avoir adopté toutes les imaginations & les erreurs de ces Philosophes? Saint Augustin connoissoit-il si peu l'impieté Arienne, qu'il a combattuë si fortement & si sçavamment, pour qu'il se soit laissé tromper sur ce sujet par les Platoniciens ; & qu'il ait eu besoin que M. le Clerc après plus de mille ans travaillât à le détromper, & à détromper avec luy tout le monde Chrétien?*

reponse injurieuse à saint Augustin. les ouvrages de saint Augustin, il dit sur cet endroit de ses Confessions que nous venons de rapporter, que ce Pere s'est laissé tromper par la ressemblance des paroles de ces Philosophes Platoniciens dont il parle, avec celle de l'Evangeliste saint Jean? Prétend-il que saint Augustin s'est trompé, lorsqu'il a cru que ces Philosophes avoient tiré de cet Evangeliste ce qu'ils disoient dans leurs livres du Verbe? Mais qu'y a-t-il de plus évident, puisque ces Philosophes rapportent les propres paroles de cet Evangeliste, & qu'ils le citent luy-même, comme on le voit dans ce que les SS. Peres rapportent d'Amelius? Veut-il dire que ce saint Docteur s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il n'y avoit aucune difference entre ce que ces Platoniciens pensoient & disoient du Verbe, & ce que la Foy nous en apprend? Mais quelle preuve apporte-t-il de cette créance qu'il attribuë à saint Augustin? Il n'en produit & n'en peut produire aucune; & nous, nous en avons mille du contraire. En effet outre ce que le même saint Docteur ajoûte incontinent (9), qu'il n'a rien trouvé dans les livres de ces Philosophes de l'Incarnation du Verbe, quoi-

(9) August. l. VII. Confess. cap. IX. Sed quia Verbum caro factum est, & habitavit in nobis, non ibi legi. Indagavi quippe in illis litteris varie dictum & multis modis, quod sit Filius in forma Patris, non rapinam arbitratus esse æqualis Deo, quia naturaliter id ipsum est. Sed quia semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus, & habitu inventus ut homo, humiliavit se factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis, propter quod Deus eum exaltavit a mortuis, & donavit ei nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, & inferorum, & omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus in gloria est Dei Patris, non habent illi libri. Quod enim ante omnia tempora, & supra omnia tempora incommutabiliter manet

qu'exprimée aussi clairement que tout le reste dans le commencement de l'Evangile qu'ils avoient copié, parce que comme il le dit ailleurs (1), de tous les mysteres de la Religion Chrétienne, il n'y en avoit point dont l'impieté des Platoniciens eût plus d'aver-

unigenitus Filius tuus coæternus tibi, & quia de plenitudine ejus accipiunt animæ ut beatæ sint, & quia participatione manentis in se sapientiæ renovantur ut sapientes sint, est ibi. Quod autem secundum tempus pro impiis mortuus est, & Filio unico tuo non pepercisti, sed pro nobis omnibus tradidisti eum, non est ibi.

(1) Idem Aug. l. x. de Civ. cap. xxix. cujus hæc epigraphe : De Incarnatione Domini nostri Jesu Christi, quam confiteri Platonicorum erubescit impietas. Prædicas (alloquitur Porphyrium) Patrem & ejus Filium, quem vocas paternum intellectum, seu mentem, & horum medium, quem putamus te dicere Spiritum sanctum, & more vestro appellas tres Deos. Ubi etsi verbis indisciplinatis utimini, videtis tamen qualitercumque, & quasi per quædam tenuis imaginationis umbracula, quo nitendum sit; sed Incarnationem incommutabilis Filii Dei, qua salvamur, ut ad illa quæ credimus, vel ex quantulacumque parte intelligimus, pervenire possimus, non vultis agnoscere. Itaque videtis utcumque, etsi de longinquo, etsi acie caligante, patriam in qua manendum est; sed viam qua eundum est, non tenetis. *Tout ce que dit icy saint Augustin, est admirable, & confond évidemment la calomnie de* Joannes Phereponus. *On voit au moins que ce saint Docteur sçavoit fort bien distinguer la verité d'avec l'ombre, & les dogmes de nôtre sainte Religion d'avec les vols & les corruptions que les Platoniciens nouveaux en avoient faits. On ne peut douter sur tout que Porphyre n'ait été un de ces principaux corrupteurs. On sçait combien il avoit lû les livres des Chrétiens, & combien de choses il avoit ajoûtées, reformées & confonduës dans sa Philosophie Platonicienne sur les lumieres qu'il en avoit tirées. Il avoit même été Chrétien, ainsi que saint Augustin l'insinuë en plusieurs endroits, & que l'historien Socrate l'assure. Au reste saint Augustin produit dans le même chapitre la veritable raison, pour laquelle Porphyre & les autres Platoniciens qui luy ressembloient, avoient tant d'horreur du Christianisme. Il sera bon de la rapporter :* Quid causæ est cur propter opiniones vestras, quas vos ipsi oppugnatis, Christiani esse nolitis, nisi quia Christus humiliter venit, & vos superbi estis?.... Quid est quod, ut beati simus, omne corpus fugiendum esse opinamini, ut fidem Christianam quasi rationabiliter fugere videamini, nisi quia illud est, quod iterum dico, Christus est humilis, vos superbi? An

» sion que de celuy-là;ne dit-il pas encore dans ses livres
» de la Cité de Dieu (2), que ces mêmes Philosophes,
» lorsqu'ils parloient dans leurs livres de Dieu le Pere
» & de Dieu le Fils, en faisoient deux Dieux ou deux
» principes differens, au lieu que les Chrétiens quoi-
» qu'ils disent & qu'ils croyent que le Pere est Dieu,
» que le Fils & le Saint Esprit le sont aussi; ne disent
» & ne croyent pas neanmoins que ce soit deux Dieux
» ni trois, mais un seul? Qui peut douter d'ailleurs que ces Philosophes ne comprissent & n'interpretassent toûjours selon leurs idées Platoniciennes, c'est-à-dire très-mal, ce qu'ils lisoient ou ce qu'ils copioient ainsi des Evangiles & de toute l'Ecriture?

forte corrigi pudet? Et hoc vitium non nisi superborum est. Pudet videlicet doctos homines ex discipulis Platonis fieri discipulos Christi, qui piscatorem suo spiritu docuit sapere ac dicere: In principio erat Verbum, &c.

(2) Idem Aug. ibid. cap. XXIII. Dicit enim (Porphyrius) Deum Patrem, & Deum Filium, quem græce appellat paternum intellectum, vel paternam mentem. De Spiritu autem sancto aut nihil, aut non aperte aliquid dicit: quamvis quem alium dicat horum, non intelligo.... Et nimirum hoc dicit ut potuit, sive ut voluit, quod nos Spiritum sanctum nec Patris tantum, nec Filii tantum, sed utriusque Spiritum dicimus. *C'est ainsi que Porphyre a tâché de contrefaire comme il a voulu, ou comme il a pû, le dogme de la Trinité des Chrétiens. Voicy la censure que saint Augustin porte de ce dogme contrefait, & la difference qu'il met encore entre ce phantôme, & la verité sur laquelle il a été tiré:* Liberis enim verbis loquuntur Philosophi, nec in rebus ad intelligendum difficillimis offensionem religiosarum aurium pertimescunt: nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia etiam de rebus quæ his significantur, impiam gignat opinionem. Nos itaque non dicimus duo, vel tria principia, cum de Deo loquimur: sicut nec duos Deos, vel tres nobis licitum est dicere: quamvis de unoquoque loquentes, vel de Patre, vel de Filio, vel de Spiritu sancto, etiam singulum quemque Deum esse fateamur. *Nous parlerons encore un peu plus bas de ce passage, dont* Joannes Phereponus *a abusé étrangement, comme d'un grand nombre d'autres du même saint Docteur.*

Et c'est de quoy l'on peut facilement s'appercevoir dans ce passage même d'Amelius que nous avons rapporté.

Mais laissons-la ces chimeres de *Joannes Phereponus*, & écoutons ce qu'ajoûte saint Augustin, qui après avoir dit qu'il n'a rien trouvé dans les Platoniciens dont il parle de l'Incarnation du Verbe, dit en parlant de ce Mystere (3), & en s'adressant toûjours à Dieu. C'est-là ce que vous avez caché aux sages, mais que vous avez revelé aux humbles & aux petits, afin qu'ils vinssent à luy, & que ce divin Sauveur leur faisant part de la douceur & de l'humilité de son cœur, les délivrât des fardeaux qui les accablent, & des peines qui les consument. Car il fait entrer les humbles dans les sentiers de la justice, & il leur enseigne ses voyes; & lorsqu'il nous voit dans l'humiliation & la douleur de l'avoir offensé, il nous remet tous nos pechez. Mais pour ces sages du siecle (c'est-à-dire les Platoniciens) qui se laissant enfler à l'orgüeil que leur inspire la sublimité prétenduë de leurs connoissances, ne daignent pas écouter ce Maître celeste, quand il dit à tous les hommes : Apprenez de moy que je suis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames : Ils ont beau connoître Dieu, ils ne le glorifient point comme il le merite, & ne luy rendent point les graces qui luy sont dûës : ils ne font que s'égarer & se perdre dans la vanité de leurs pensées. Leur cœur insensé se remplit de tenebres, & à force de se croire sages, ils vont jusqu'au comble de la folie. Un homme qui

Ch. VIII. Continuation de ce que S. Augustin dit dans ses Confessions touchant les Platoniciens. Il leur reproche leur orgüeil, leur folie & leur aveuglement.

(3) Idem August. l. VII. Confess. cap. IX.

parle ainsi des Platoniciens, qui leur reproche continuellement après l'Apôtre saint Paul leur orgüeil, leur aveuglement, leur folie, peut-il être soupçonné d'estimer beaucoup ces Philosophes? Peut-on le croire fort disposé à adopter leurs idées & à les suivre dans leurs égaremens?

S. Augustin s'appliqua à profiter de ce qu'il trouva de bon dans les livres de ces Platoniciens, mais on ne peut rien conclure de là en faveur de son prétendu Platonisme.

Il est vray que saint Augustin (4) parlant ensuite des erreurs grossieres qu'il trouva dans ces livres, & qu'il appelle des mets d'Egypte, des viandes empoisonnées dont il ne voulut point tâter, ajoûte qu'il » ne s'attacha qu'à piller l'or des Egyptiens, selon le » commandement que Dieu en fit autrefois aux Israë- » lites; c'est-à-dire, à profiter de ce qu'il y avoit de » sagesse & de verité dans ces mêmes livres. Mais ce seroit abuser étrangement de ces paroles de saint Augustin que d'en conclure qu'il étoit prévenu d'une estime extraordinaire pour ces Philosophes, & qu'après sa conversion il étoit fort disposé à adopter leurs sentimens ou leurs expressions sur les dogmes ou les mysteres de nôtre Religion. Car outre que ce saint Docteur explique luy-même en quoy consiste le profit qu'il tira de ces livres par rapport à l'état où il se trouvoit alors, & que ce qu'il en dit éloigne absolument tous ces soupçons chimeriques: c'est que l'on pourroit conclure par la même raison qu'il étoit

(4) Idem ibid. Intendi in aurum quod ab Ægypto voluisti ut auferret populus tuus, quoniam tuum erat ubicumque erat. Et dixisti Atheniensibus per Apostolum tuum, quod in te vivimus, & movemur, & sumus, sicut & quidam secundum eos dixerunt. *C'est le Poëte Aratus que l'Apôtre saint Paul a cité aux Atheniens sur ce sujet, comme personne ne l'ignore. Saint Augustin parle generalement de tous les Auteurs payens dans le passage suivant.*

disposé à suivre de la même maniere les sentimens & les expressions de tous les auteurs payens (5) & des Poëtes même, puisqu'il dit de leurs livres autant que de ceux des Platoniciens, qu'il s'y trouve aussi de l'or que l'on peut piller, & que cet or appartient à Dieu quelque part qu'il soit.

Il parle sur ce sujet conformément aux sentimens des autres Peres de l'Eglise plus anciens.

Qui ne voit que saint Augustin parle icy conformément au sentiment des autres Peres plus anciens, que nous avons exposé dans le premier livre de cet ouvrage ; & qui vouloient, qu'en lisant les livres des Auteurs profanes, sur tout des Philosophes, on s'étudiât à profiter de tous, sans s'attacher à aucun ; mais qui n'approuvoient cette étude que dans ceux qui n'avoient pas encore lû les divines Ecritures, ni fait profession de la sublime & seule veritable Philosophie du Christianisme ? Car, comme nous l'avons vû, ils trouvoient bon qu'en sortant de l'Egypte, c'est-à-dire du Paganisme, on se chargeât tant que l'on pourroit des dépoüilles des Egyptiens, pour les employer au culte & au service du vray Dieu ; mais ils jugeoient qu'il étoit dangereux de retourner en Egypte, après en être sorti ; c'est-à-dire de s'appliquer à la lecture

(5) August. l. II. de Doctr. Christ. cap. XL. Doctrinæ omnes Gentilium non solum simulata & superstitiosa figmenta, gravesque sarcinas supervacanei laboris habent, quæ unusquisque nostrûm duce Christo de societate Gentilium exiens debet abominari & vitare, sed etiam liberales disciplinas usu veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utilissima continent ; deque ipso uno Deo colendo nonnulla vera inveniuntur apud eos, quod eorum tanquam aurum & argentum, quod non ipsi instituerunt, sed de quibusdam quasi metallis divinæ providentiæ, quæ ubique infusa est, eruerunt, & quo perverse atque injuriose ad obsequia dæmonum abutuntur, cum ab eorum misera societate sese animo separat, debet ab eis auferre Christianus ad usum justum prædicandi Evangelii.

des Philoſophes & des autres Auteurs payens, après avoir goûté les veritez toutes celeſtes de l'Ecriture ſainte. C'eſt ce que ſaint Auguſtin nous fait icy entendre fort clairement : car s'il nous apprend qu'avant ſa converſion il tira quelque avantage de la lecture de ces Platoniciens, il ne reconnoît pas moins d'un autre côté, qu'il en reſſentit de mauvais effets, & qu'il en auroit encore reſſenti de plus mauvais s'il ſe fût appliqué à cette lecture après avoir lû l'Ecriture ſainte. Voicy comme il parle (6).

Mauvais effets que la lecture des livres des Platoniciens produiſit alors dans le cœur de S. Auguſtin.

» Cependant j'aimois à étaller ce que j'avois découvert, comme ſi j'euſſe été déja bien ſçavant, & ſi je n'avois cherché en Jeſus-Chriſt mon Sauveur la voye qui conduit à vous, toutes mes connoiſſances n'auroient ſervi qu'à me perdre. Car au lieu de pleurer mes pechez dont les miſeres qui m'accabloient, & qui en étoient la juſte punition, m'auroit dû rendre le poids ſi ſenſible, je commençois à vouloir paroître ſçavant & à m'enfler de ma ſcience ; & dès-là combien étois-je encore éloigné de la charité qui édifie, & qui commence par le fondement de l'humilité, c'eſt-à-dire par Jeſus-Chriſt ; & comment de pareils livres auroient-ils pû me l'inſpirer ? On voit par-là quel effet la lecture de ces Platoniciens produiſit dans le cœur de ſaint Auguſtin, & combien il étoit perſuadé, comme tous les autres Peres de l'Egliſe, que le vice dominant de ces Philoſophes étoit l'orgüeil, que tous leurs livres & leurs diſcours en étoient remplis, & n'étoient capables que de l'inſpirer. Mais continuons à écouter ſaint Auguſtin ; les

(6) Idem Aug. cap. xx. l. vii. Confeſſ.

passages que j'en rapporte sont un peu longs, mais ils sont si beaux & si pleins d'onction, qu'ils ne peuvent pas nous ennuyer : ils nous apprendront au moins à connoître la Religion Chrétienne par rapport à la Philosophie profane.

Difference des sentimens que les Ecritures saintes inspirent, & de ceux que donnent les livres des Platoniciens.

Ce saint Docteur après avoir parlé des sentimens de vanité que la lecture de ces livres Platoniciens produisit en luy, recherche ensuite pourquoy Dieu permit, qu'il s'appliqua à cette lecture, avant que de s'attacher à celle de l'Ecriture. Je crois, dit-il (7), « que si vous avez permis que je m'appliquasse à cette « lecture avant de venir à celle de l'Ecriture sainte, « c'est afin que je me souvinsse toute ma vie, quels « sentimens j'y avois pris, & quelle étoit au sortir de « là la disposition de mon cœur ; & qu'après que vous « luy auriez donné cette douceur & cette humilité que « vos saintes Ecritures inspirent, & que vôtre main « secourable auroit traité & gueri les playes de mon « ame, je comprisse combien il y a de difference entre « ceux qui se plaisent dans leur science & qui présument de leurs propres forces, & ceux qui connoissant « leurs miseres & leurs foiblesses en gémissent devant « vous ; entre ceux qui voyent où il faudroit aller, « mais qui ne voyent pas par où l'on y va ; & ceux qui « marchant dans la voye qui conduit au séjour de la « béatitude, sçavent par où on arrive, non seulement « à la connoître, mais encore à la posseder. Voilà « quelle est la difference que saint Augustin met entre les Platoniciens & les Chrétiens. Voyons ensuite comment il parle du danger qu'il y auroit eu pour

Caractere des Chrétiens & des Platoniciens entierement opposez.

(7) Idem ibid. cap. xxi.

luy de lire ces Philoſophes, après avoir lû l'Ecriture ſainte.

S. Auguſtin eſtime qu'il y auroit eu du danger pour luy à lire les livres des Platoniciens après l'Ecriture ſainte.

» Si j'euſſe commencé, continuë-t-il, par vos Ecri- » tures à m'inſtruire de la verité & à goûter les dou- » ceurs que ces divins livres font trouver en vous, à » ceux qui ſe les ont rendus familiers; & qu'enſuite ces » autres livres me fuſſent tombez entre les mains, peut- » être que ceux-cy m'euſſent tiré hors de la ſituation » où met la veritable pieté; ou que ſi une telle lecture » ne m'avoit point fait perdre cette heureuſe diſpoſi- » tion de cœur, que l'on prend dans vos ſaintes Ecri- » tures, j'aurois cru qu'elle ſe peut prendre tout de » même dans ces autres livres, & qu'ils pourroient ſuffi- » re pour cela. On peut juger par-là ſi ſaint Auguſtin étoit fort diſpoſé à s'appliquer ſans neceſſité à la lecture des Platoniciens après ſa converſion, ſa Prêtriſe & ſon Epiſcopat. Que dirons-nous donc de ceux qui veulent nous perſuader, qu'il étoit tellement prévenu en leur faveur, qu'il ne faiſoit point de difficulté de copier leurs ſentimens & leurs expreſſions, & de les méler inconſiderément avec les dogmes & les expreſſions de l'Ecriture? De tous les ſoupçons que l'on peut former, y en eut-il jamais de plus abſurde que celuy-là? J'ay honte, je l'avouë, d'avoir employé juſqu'à preſent tant de preuves & de raiſons pour le réfuter. Quelque attention aux ouvrages des SS. Peres, au mépris qu'ils y font paroître pour toute la Philoſophie prophane, aux marques éclatantes qu'ils y donnent de leur amour & de leur attachement pour l'Ecriture, à la haute idée qu'ils avoient de l'excellence toute divine du Chriſtianiſme: quelque connoiſſance

de l'histoire de leur vie, de leurs études, de leurs occupations, du caractere de leur esprit & de la situation où ils se sont trouvez, tandis que le paganisme a subsisté : quelqu'une, dis-je, de ces considerations devroit suffire pour détruire absolument un pareil soupçon.

On ne trouve dans les livres des Platoniciens aucun sentiment de pieté, ni de douleur de ses pechez, ni d'humilité, &c.

Finissons ce qui regarde saint Augustin par la comparaison qu'il fait des livres des Platoniciens avec ceux de l'Ecriture. Voilà, dit-il, ce qu'on ne voit « pas dans les livres de ces Philosophes. On n'y trouve « ni ces sentimens tendres de pieté que vos Ecritures « inspirent, ni ces larmes que fait répandre la douleur « de vous avoir offensé, ni le sacrifice que vous aimez « & qui n'est autre qu'un cœur contrit & humilié. On « n'y entend parler, ni des conseils de vôtre misericorde pour le salut de vôtre peuple, ni de cette bienheureuse societé qui compose la celeste Jerusalem « vôtre sainte Epouse, ni de ces prémices de vôtre Esprit « que vous donnez dès icy bas, comme un gage qui nous « assure que vous nous en donnerez un jour la plenitude, ni du calice qui contient le prix de nôtre Redemption. On n'y entend point retentir ces divines « paroles : N'est-il pas juste que mon ame demeure soûmise & assujettie à son Dieu, puisque ce n'est que de « luy qu'elle attend son salut, qu'il est mon Dieu, mon « Sauveur, mon appuy & mon soûtien, & que sa protection est ce qui fera que je ne seray jamais ébranlé ? « Enfin on n'y entend point la voix de celuy qui nous « crie : Venez à moy vous tous qui êtes dans les travaux « & dans les peines. Aussi ces faux Sages (c'est toûjours des Platoniciens dont il parle) dédaigneroient- «

„ ils d'apprendre de luy qu'il eſt doux & humble de „ cœur? Car c'eſt-là ce que vous avez caché aux Sages „ du ſiecle, & que vous ne revelez qu'aux humbles. Voilà quels ſont les ſentimens de ſaint Auguſtin, & la maniere dont il parle des Platoniciens. On peut juger facilement combien tout cela eſt opposé à l'eſtime & à l'attachement qu'on luy ſuppoſe pour ces Philoſophes & pour leur Philoſophie. On voit de plus combien ce ſaint Docteur étoit éloigné de croire que ces Philoſophes euſſent jamais connu la vertu d'humilité, & combien ce qu'il dit icy confirme ce que nous avons rapporté de luy ailleurs ſur ce ſujet.

CHAP. IX. *Réponſe à l'autorité de quelques Auteurs recens, qui ont cru que les Peres de l'Egliſe avoient étéPlatoniciens.*

SI NOUS n'avons pas eu grande peine de faire voir que les SS. Peres que l'on accuſe le plus d'avoir été prévenus d'eſtime pour la Philoſophie Platonicienne, n'ont rien dit qui puiſſe donner un pretexte ſuffiſant à cette accuſation, il nous ſera beaucoup plus facile encore de répondre à l'autorité de quelques Auteurs recens, que les ennemis de la Religion nous objectent continuellement, comme ayant reconnu dans les Peres des trois premiers ſiecles ce même Platoniſme, que nous avons montré n'être qu'une chimere.

Et premierement, quelle force peut avoir icy le témoignage de ces Auteurs recens, quelque ſçavans & quelque illuſtres qu'ils puiſſent être? S'agit-il d'une queſtion qui doive ou qui puiſſe être decidée par l'autorité ſeule de quelques Auteurs du dix-ſeptiéme ſiecle, ou par des témoignages, des preuves & des faits tirez de ces mêmes Peres des premiers ſiecles, que l'on accuſe d'avoir été Platoniciens? Qui ne ſçait que ſur un pareil ſujet, comme ſur tous ceux qui

regardent l'antiquité, un Auteur nouveau n'est croyable qu'à proportion des preuves qu'il produit pour soûtenir son sentiment? Or quelles preuves ces Auteurs ont-ils produites pour montrer que les SS. Peres avoient été attachez à la Philosophie Platonicienne? Je n'en ay trouvé aucune dans leurs livres, où ils ne parlent de ce préjugé qu'en passant & en assez peu de mots.

L'un en exposant les erreurs d'Origene (8) qu'il montre avec beaucoup d'érudition devoir être attribuées au trop grand attachement que cet ancien Auteur a eu pour la Philosophie Platonicienne, ajoûte simplement : *Que la plûpart des anciens Peres, soit qu'ils ayent vêcu devant ou aprés Origene, sur tout ceux qui ont precedé le Concile de Nicée, ont suivi à la verité les sentimens de Platon, mais qu'ils n'ont pris de luy que ce qui étoit conforme aux sentimens de l'Eglise, au lieu qu'Origene semble avoir voulu transporter dans l'Eglise toute l'Academie.*

On ne peut tirer en consequence l'exemple d'Origene contre les Peres de l'Eglise, puisque ceux-cy luy ont toûjours reproché le

Il est vray, & nous l'avons déja dit, qu'Origene a eu trop d'attachement pour la Philosophie profane, & en particulier pour celle de Platon, & que c'est-là la source de plusieurs erreurs dans lesquelles il est tombé. Mais c'est aussi le reproche que toute l'antiquité Chrétienne luy a fait, & la cause de toutes les

(8) Origeniana, l. II. cap. III. § XVII. Platonis quidem disciplinam affectati sunt vetusti Patres quamplurimi, partim vetustiores Origene, partim eodem recentiores, quicumque præsertim Nicænum Concilium antecesserunt. At ea solum ab illo mutuati sunt, quæ decretis Ecclesiæ consentiebant; Origenes vero totam Academiam visus est in Ecclesiam transtulisse: licet fateatur alicubi Philosophiam neque in omnibus legi Dei contrariam esse, neque in omnibus consonam.

trop d'attachement qu'il a eu pour la Philosophie profane. Au contraire ses malheurs sont une preuve bien sensible de l'horreur que l'on a toûjours eüe dans l'Eglise, d'une pareille faute.

disgraces qu'il a essuyées. C'est sur ce pied que ses erreurs ont été condamnées dès son vivant même, & par toute l'Eglise après sa mort. C'est enfin ce qu'il paroît avoir condamné luy-même ainsi que nous l'avons fait voir. Mais parce qu'Origene s'est trop attaché à la Philosophie Platonicienne, est-ce une preuve, est-ce une consequence, que les autres Peres de l'Eglise qui l'ont précedé ou qui l'ont suivi, s'y soient attachez aussi? Au contraire, l'apologie qu'Origene fut obligé de faire de sa conduite sur ce sujet, les reproches & les disgraces qu'il s'attira par-là, les censures & les anathêmes dont il se vit flétrir malgré son merite extraordinaire, & les grands services qu'il avoit rendus à l'Eglise, ne sont-ce pas des preuves bien certaines de l'horreur que l'on avoit dans l'Eglise de cette Philosophie profane à laquelle il s'étoit trop attaché, quoiqu'avec la meilleure intention que l'on puisse avoir? Tout cela ne fût-il pas encore dans les siecles suivans une terrible leçon pour ceux qui auroient été tentez de suivre son exemple, & un motif infiniment puissant pour éloigner tous les Fideles de cette même Philosophie qui avoit été cause de la perte de ce grand homme? On ne peut donc tirer en consequence l'exemple d'Origene pour prouver que les SS. Peres qui ont précedé le Concile de Nicée ont suivi la Philosophie Platonicienne, & beaucoup moins encore pour montrer qu'ils l'ont suivie jusqu'au point de mêler les sentimens de cette Philosophie profane avec les dogmes de nôtre Religion. Il est évident que l'illustre & sçavant Auteur dont nous parlons, n'a jamais eu une pareille idée; & que c'est

abuser visiblement de ses paroles, que de les prendre dans ce sens qu'elles n'ont pas, & qu'elles paroissent même exclure positivement.

Quels ont été les veritables sentimens du P. Petau, sur le Platonisme des SS. Peres. Il faut les chercher dans la préface du II tome de ses dogmes.

Mais les ennemis de nôtre Religion qui ne cessent de s'en prévaloir, pour nous rendre suspects nos plus adorables Mysteres, abusent encore avec plus d'injustice & de mauvaise foy de ce que le sçavant Pere Petau a dit, à l'occasion de quelques expressions particulieres, dont quelques-uns de ces anciens Peres se sont servis, en parlant du Mystere de la Trinité. En effet ce grand homme (9) ayant mis à la tête du second tome de ses Dogmes Theologiques une longue & sçavante preface, dans laquelle il explique clairement ce qu'il a prétendu dans le corps de son ouvrage, lorsqu'il a dit (1), que la plûpart des anciens Peres sembloient avoir pensé ou parlé du Mystere de la Trinité à la maniere des Platoniciens; & ayant prouvé dans le même endroit (2) par les témoignages les plus exprès de ces mêmes Peres & de quantité d'autres, la constante & perpetuelle Tradition de ce même dogme conformément à ce que la Foy nous en apprend; malgré toutes ces précautions qu'il a prises pour faire connoître ses veritables sentimens, les ennemis de la Religion ne cessent neanmoins de nous l'opposer, comme un homme persuadé du prétendu

(9) Petav. Præf. in tom. II. Theolog. Dogm.

(1) Idem l. I. de Trinit. cap. III. Nunc de cæteris qui vel perpetuo catholici fuerunt, vel inter eos aliquando floruerunt, prima esse debet inquisitio; ut plerosque quos dixi, constet de sanctissima Trinitate Platonico pæne more sensisse, vel loquendi genere ipso nonnihil ad eum implicatos videri posse. Quod posterius ad sanctos potissimum atque omni veneratione dignos attinet, quos neque culpare debeo, &c.

(2) Idem in Præfat. ejusdem tomi II. capita III. IV. V.

Platoniſme des SS. Peres, juſques dans ſes conſequences les plus abſurdes. Quoy de plus injuſte que cette conduite? Eſt-il donc permis, lorſqu'il s'agit de connoître ou de rapporter les ſentimens d'un Auteur, de ne faire aucune attention à une Preface ou plûtôt à un Traité, où il fait profeſſion de les expliquer avec le plus de ſoin & d'étenduë? A Dieu ne plaiſe, que nous en agiſſions de même à l'égard de ce grand homme, ou de quelque autre Auteur que ce puiſſe être: Nous ſommes bien plus diſpoſez à le défendre contre ces calomniateurs, & pour cela nous n'avons qu'à expoſer ce qu'il dit dans cette Preface.

Il y prouve que les SS. Peres des trois premiers ſiecles ont enſeigné le dogme de la Trinité dans toute ſa pureté, & qu'ils n'ont point été Platoniciens, quoiqu'ils ſe ſoient quelquefois ſervis des termes de ces Philoſophes pour

En effet après avoir produit pluſieurs témoignages de ſaint Juſtin, d'Athenagore, & de Theophile d'Antioche, par leſquels on voit évidemment qu'ils ont cru & enſeigné expreſſément le dogme de la Trinité, tel que la Foy nous le propoſe; il dit de ces mêmes Peres, & de Tatien (3), qu'ils ont ſoûtenu ce dogme dans toute ſa pureté, & que s'accordant tous ſi parfaitement pour le fond, quelque difference qui paroiſſe dans leurs expreſſions, on peut avec certitude prouver par leur autorité la Tradition perpetuelle de

(3) Idem Præfat. cap. III. De hoc vero (Theophilo Antiochenſi) idem quod de Athenagora & Juſtino, atque etiam Tatiano, ſecundi omnibus ſæculi ſcriptoribus, aſſeverandum eſt; eos omnes dogmatis caput & ſubſtantiam ipſam ſine ulla labe tenuiſſe, atque ex tam concordi de tribus in divinitate ſententia, quoquo tandem ea genere locutionis expreſſerint, vim occultæ & ab Apoſtolis transfuſæ traditionis colligi. Ac mihi videntur illi, cum adverſus Gentiles doctos & Philoſophiæ dedi os pro Chriſtiana fide diſceptarent, quo eam vendibiliorem facerent, ac magis perſuaderent, minus accurate & ſubtiliter illius intima & arcana commiſiſſe libris iſtis, quos emanare in vulgus cuperent: atque ad Platonis decreta, eamque quam illi combiberant, Theologiæ formulam, Chriſtianum iſtud conformaſſe myſterium, &c.

ce

ce dogme depuis les Apôtres : Que s'ils ont parlé moins exactement dans certaines occasions, c'est parce qu'en disputant contre les Philosophes & les autres sçavans payens, ils vouloient leur faciliter la créance de ce Mystere, en le leur representant sous les termes & les idées de la Philosophie Platonicienne, ausquelles ces sçavans étoient accoûtumez : Qu'en cela ils se sont comportez comme on a toûjours fait à l'égard des Catechumenes & des autres que l'on veut instruire des mysteres de nôtre Religion : Qu'on s'applique d'abord à leur en donner une idée generale, tirée autant qu'il est possible, des notions les plus communes, & des sentimens les plus connus : Que l'Apôtre saint Paul en a agi de cette maniere à l'égard des Atheniens, lorsque pour s'accommoder à leurs idées, il leur a annoncé le veritable Dieu, sous le nom du Dieu inconnu qu'ils adoroient, quoique saint Paul fût fort éloigné de croire, que le Dieu des Chrétiens fût l'un de ces Dieux inconnus adorez dans le pays d'Athenes : Nous disons, ajoûte-t-il (4), la « même chose de ces anciens Peres dont nous venons « de parler, que quoiqu'ils ayent proposé aux Payens « le Mystere de la Trinité, en se servant quelquefois «

se proportionner à la capacité des payês, qui y étoient accoûtumez.

(4) Idem ibid. Ita prorsus de illis quos nominavi, Christianæ legis magistris & doctoribus existimamus, quamvis Trinitatis mysterium sic apud Gentiles interpretati fuerint, ut quædam de eo Platonico pæne more disputaverint ; non hanc tamen interiorem fuisse mentem ac sententiam ipsorum : sed declarandi solum, & ut captus erat audientium, aut eorum scripta versantium, eum modum interpretationis adhibuisse. Quæ ratio in rudibus non modo Catechumenis, sed etiam Christianis instituendis hodieque valet, ut cum illis paulo reconditiora dogmata traduntur, ita uti capere possunt, & rerum usitatarum argumentis ac similitudinibus explicentur,

» des manieres de parler des Platoniciens, ils ne l'ont » fait neanmoins que pour se proportionner à la capa- » cité de ceux qui les écoutoient ou qui lisoient leurs » livres, & non pas pour avoir été dans les mêmes sen- » timens, & avoir eu les mêmes idées que ces Philoso- » phes. C'est ce que nous faisons encore, continuë-t- » il, lorsque nous expliquons aux Catechumenes ou au » peuple Chrétien, les mysteres de nôtre Religion les » plus difficiles & les plus obscurs, nous employons les » comparaisons les plus sensibles & les plus communes » pour leur en faciliter l'intelligence.

Preuve que les SS. Peres n'ont pas suivi les idées des Platoniciens, quoiqu'ils se soient servis quelquefois de leurs témoignages contre les Payens.

Pour confirmer ensuite ce qu'il vient de dire, qu'il ne faut pas croire que les Peres de l'Eglise, pour avoir cité quelquefois Platon & les Platoniciens, & employé leurs manieres de parler, ayent été pour cela dans les mêmes sentimens : le Pere Petau produit une preuve, dont nous nous sommes déja servis plus d'une fois, & qui met la chose dans une parfaite évidence. C'est que les SS. Peres pour montrer aux Payens que la foy d'un Dieu en trois personnes n'a rien d'incroyable, produisent également le témoignage des Poëtes & des autres Auteurs profanes qui ont dit quelque chose d'approchant, comme ceux des Platoniciens. Peut-on les soupçonner neanmoins d'avoir eu les mêmes idées que ces Poëtes sur cet auguste Mystere, ou d'avoir cru que ce que ces Payens eu ont dit fût la même chose que ce que la Foy nous en apprend ? Qui ne voit combien cette imagination seroit absurde ? Il est donc visible par la même raison, que les Peres de l'Eglise, pour avoir quelquefois cité aux Payens le témoignage de Platon & des Platoniciens sur quelques veritez de

nôtre Religion, n'ont pas pour tout cela adopté les idées de ces Philosophes sur ces veritez, ni cru en aucune maniere que leurs sentimens fussent les mêmes que ceux des Chrétiens. Voilà neanmoins sur quoy les ennemis de la Religion les ont fait Platoniciens. Ils pourront avec la même facilité les faire encore Stoïciens, Epicuriens, Peripateticiens, Poëtes & Payens, quand ils le jugeront à propos.

Exemple tiré de S. Athanase.

L'exemple que le Pere Petau apporte de cette sage conduite des SS. Peres, dont nous venons de parler, confirme parfaitement ce qu'il en a dit. Il est tiré de saint Athanase, que l'on ne soupçonna jamais d'avoir pensé ou parlé comme les Platoniciens sur le Mystere de la Trinité; & que l'on sçait au contraire l'avoir toûjours expliqué aussi correctement, qu'il l'a défendu courageusement contre l'impieté des Ariens. Cet illustre Pere neanmoins dans son livre de l'Incarnation du Verbe, où il dispute contre les Payens (5), leur

(5) *Saint Athanase montre précisément dans cet endroit que les Payens ont tort de regarder l'Incarnation du Verbe comme une chose impossible, ou absurde, puisque quelques-uns de leurs Philosophes soûtenoient que Dieu, ou le Verbe de Dieu qu'ils admettoient, se trouvoit réellement dans tous les corps, & dans toutes les differentes parties de l'Univers. C'étoit le sentiment des Platoniciens & des Stoïciens, que Virgile a exprimé dans ces vers du IV. livre des Georgiques :*

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum.

Et dans ceux-cy du sixiéme de l'Eneïde :

Principio cælum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus agit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Mais ce n'est point là parler à la Platonicienne du Mystere de la Trinité, ni le representer aux Payens sous les termes & les idées ausquelles ils étoient accoûtumez : c'est simplement un argument que l'on appelle ad hominem, *tiré du sentiment de ces Philosophes, pour leur faire*

propose ce que la Foy nous enseigne sur ce Mystere à peu près sous les mêmes idées que les Platoniciens s'étoient formées du Pere, du Verbe, & de l'ame du monde dont parle leur maître. D'où vient cela ? C'est que S. Athanase dans le livre dont nous parlons, proportionne son discours à ceux qu'il prétend instruire ; & qu'en s'accommodant à leurs idées, autant qu'il luy est possible, il veut par-là les conduire insensiblement à la connoissance de ce grand Mystere des Chrétiens. Il sçavoit qu'autre chose est d'expliquer les Mysteres de la Foy à des ignorans ou à des Payens, qui n'en ont aucune idée, & autre chose d'expliquer ces mêmes Mysteres à des Fideles, ou de les défendre contre les sophismes des Heretiques.

On attribuë souvent aux Peres de l'Eglise des sentimens qu'ils n'ont jamais eus ; parce qu'on ne fait pas attention au but qu'ils se proposent dans leurs ouvrages, ni aux personnes à qui ils parlêt.

Ce sont en effet deux ministeres bien differens, & qui demandent par consequent dans ceux qui en sont chargez une conduite fort differente. Et c'est parce qu'on les confond dans les SS. Peres, ou par malice, ou faute d'attention, qu'on leur attribuë tous les jours tant d'erreurs, ou tant de sentimens particuliers qu'ils n'ont jamais eus. On veut qu'ils parlent aux Payens des Mysteres de nôtre Religion de la même maniere & dans les mêmes termes qu'ils en

voir ; comme j'ay dit, qu'étant dans ce sentiment, ils ont tort de traiter d'absurde, ou d'impossible, l'union du Verbe de Dieu avec la nature humaine. Les paroles de saint Athanase font voir clairement ce que je dis : Εἰ τοίνυν ἐν τῷ κόσμῳ σώματι ὄντι ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος ἐστὶ, καὶ ἐν ὅλοις καὶ τοῖς κατὰ μέρος αὐτῶν πᾶσιν ἐπιβέβηκε· τί θαυμαστὸν ἢ τί ἄτοπον, εἰ καὶ ἐν ἀνθρώπῳ φαμὲν αὐτὸν ἐπιβεβηκέναι; εἰ γὰρ ἄτοπον ὅλως ἐν σώματι αὐτὸν γενέσθαι· ἄτοπον ἂν εἴη καὶ ἐν τῷ παντὶ τοῦτον ἐπιβεβηκέναι, καὶ τὰ πάντα τῇ προνοίᾳ ἑαυτοῦ φωτίζειν καὶ κινεῖν· σῶμα γάρ ἐστι καὶ τὸ ὅλον, &c. Athanas. l. de Incarn. Verbi Dei, pag. 83. novæ edit. PP. Benedict.

parloient au milieu de l'assemblée des Fideles ; & qu'ils en disputent avec ceux-cy avec la même attention & la même subtilité qu'ils pourroient faire en combattant les Heretiques. Et si par rapport aux uns ou aux autres, ils omettent la moindre circonstance : s'ils se servent de quelques termes qui ne sont plus en usage : s'ils employent quelques comparaisons qui ne nous paroissent pas justes en tout : on fait attention à ces omissions, on recüeille soigneusement ces termes inusitez, on prend en toute rigueur ces comparaisons, & on ne manque pas de leur en faire un procès. Enfin si en parlant aux Payens, ils leur citent les témoignages de leurs Philosophes & de leurs Poëtes, pour les prendre par leurs propres principes, & les amener plus doucement à la connoissance de la verité : on les accuse d'avoir été dans tous les mêmes sentimens que ces Auteurs Payens, de n'avoir point eu d'autres idées de nos Mysteres que celles qu'ils puisoient dans leurs livres ; ou au moins d'avoir confondu ces idées avec celles qu'ils prenoient dans les divines Ecritures. Quoy de plus injuste que cette conduite ?

Pour bien connoitre les Peres de l'Eglise, il faut distinguer leurs differens ouvrages.

Mais si on ne veut point faire attention à ce que demandoient d'eux les personnes à qui ils parloient, les circonstances où ils se trouvoient, le dessein & le but qu'ils se proposoient dans certains ouvrages ; on devroit au moins jetter les yeux sur d'autres qu'ils ont composez, & où ils se comportent d'une maniere fort differente, parce que le but de ces ouvrages, les personnes pour qui particulierement ils les composoient, & toutes les autres circonstances étoient en

effet fort differentes. Alors on jugeroit bien plus ſainement des uns & des autres, on admireroit la ſageſſe de leurs Auteurs, & on ne pourroit plus ſe tromper ſur leurs veritables ſentimens. Le Pere Petau vient de nous apprendre à connoître les veritables ſentimens de ſaint Athanaſe touchant le Myſtere de la Trinité, en nous apprenant à diſtinguer ſes ouvrages: Veut-on faire la même choſe par rapport aux autres Peres de l'Egliſe? Veut-on connoître par exemple Clement d'Alexandrie, & diſſiper en un moment toutes les fauſſes idées que M. le Clerc s'efforce de nous en donner, en nous le repreſentant comme un homme qui copioit perpetuellement les dogmes des Philoſophes payens, & qui étoit beaucoup plus Stoïcien ou Platonicien qu'il n'étoit Chrétien? On n'a qu'à lire ſon Pedagogue, qu'il a compoſé pour inſtruire les Chrétiens ſur leurs devoirs, ou l'excellent Traité qu'il a fait, Du bon uſage des richeſſes (6): alors on connoîtra combien ce grand homme étoit rempli de la ſcience des divines Ecritures, combien ſes ſentimens étoient purs, & ſes maximes ſaintes & Chrétiennes. Et ce que je dis de Clement d'Alexandrie, je le dis de tous les autres Peres de l'Egliſe. Je les vois tous ſi attachez à l'Ecriture ſainte, la poſſeder ſi parfaitement, y conformer avec tant de ſoin leurs ſentimens & leurs expreſſions mêmes: Je les vois tous ſi penetrez de l'excellence de la Religion Chrétienne, & ſi convaincus des égaremens des Philoſophes payens, que je n'ay beſoin pour mon particulier d'au-

(6) In 1. parte Auctarii Biblioth. PP. Combefis, Clementis Alexandrini lib. Τίς ὁ σωζόμενος πλούσιος.

eune autre preuve de la calomnie qu'on leur fait, en les accusant d'avoir été attachez à la Philosophie Platonicienne.

Le Pere Petau n'a point cru que les Peres des trois premiers siecles eussent suivi les idées de la Philosophie Platonicienne sur le Mystere de la Trinité.

On voit donc par l'exposition que je viens de faire des veritables sentimens du Pere Petau, combien il a été éloigné de croire que les SS. Peres eussent suivi sur le Mystere de la Trinité les idées de la Philosophie Platonicienne. Et comment l'auroit-il cru, puisque, comme nous l'avons déja remarqué, il fait voir que les mêmes Peres par l'éloignement qu'ils avoient pour tous les Philosophes, avoient rejetté & combattu leurs sentimens les plus certains, sur des matieres de Physique, pour s'attacher uniquement à l'Ecriture.

CHAP. X.

Reflexions sur le sentiment du Pere Petau que l'on vient d'exposer. On ne peut tomber d'accord avec luy, qu'il se trouve des expressions Platoniciennes dans les passages des Peres de l'Eglise dont il parle.

AU RESTE, quoique j'approuve fort tout ce que dit ce sçavant homme dans sa préface sur le sujet dont il s'agit, il y a neanmoins une chose dont je ne puis convenir avec luy : c'est en ce qu'il suppose toûjours qu'il y a de la ressemblance entre la maniere dont les anciens Peres qu'il cite dans le corps de son ouvrage, se sont exprimez sur la divinité du Verbe & le mystere de la Trinité, & celle dont les Platoniciens se servoient pour expliquer leurs imaginations sur le Pere & le Verbe dont Platon a parlé. J'avouë pour moy que je n'y en vois aucune : car pour nous en tenir à la maniere dont le Pere Petau luy-même explique le sentiment de ces anciens dans le corps de son ouvrage, il dit (7) : Qu'ils croyoient, qu'il n'y «

(7) Petav. l. 1. de Trinit. cap. v. num. VIII. Igitur nonnullis veterum illa de Divinitate ac personarum in ea diversitate insederat opinio, unum esse summum, ingenitum, neque aspectabilem Deum (qui λόγον) id est Verbum, vel Sermonem, quem ἐνδιάθετον, intus inclusum tene-

„ avoit qu'un seul Dieu, invisible & non engendré,
„ qui avoit produit hors de soy le Verbe qui étoit en luy;
„ & qu'il l'avoit produit comme une parole vocale &
„ sonnante, qui ne passe pourtant pas, ainsi qu'un son
„ qui s'évanoüit & se dissipe; mais qui demeure comme
„ une chose subsistante & solide, afin qu'étant tel il
„ créât tous les êtres: Et qu'enfin le Pere & le Dieu
„ suprême produisit ainsi cette Parole ou ce Verbe,
„ quand il voulut créer l'Univers, afin de l'avoir pour
„ aide & pour compagnon dans la production de tous
„ ses ouvrages. Voilà comme le Pere Petau expose le sentiment de ces anciens touchant la generation du Verbe.

On ne voit aucun rapport entre les expressions de ces anciens Peres, & celles des Platoniciens.

Sur quoy, sans examiner si cette exposition est exacte, je soûtiens premierement qu'en l'admettant telle qu'elle est, on ne trouvera point que Platon ni les Platoniciens ayent jamais rien dit de semblable de la generation du Verbe, ni qu'ils ayent employé sur ce sujet cette comparaison de la Parole interne & externe. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir l'exposition que le même Auteur (8) a faite

bat, ex sese foras produxerit vocalem & sonantem, nec tamen vocis instar sonique transeuntem ac dissipabilem, sed ejusmodi ut velut corporatus ac subsistens cætera deinceps efficeret. Tum autem a supremo Deo ac Patre productum esse dixerunt, cum hanc rerum universitatem moliri statuit, ut illum velut administrum adhiberet. *Je suis convaincu que cette exposition du sentiment de quelques anciens Peres, est entierement fausse, comme le Pere Petau l'a reconnu suffisamment luy-même dans sa Préface, & dans l'Addition qu'il a faite, pour être mise à la fin de ce V. chapitre: mais je suis persuadé de plus, qu'elle ne contient rien qui ressente le Platonisme. Au reste, j'ay ajoûté les deux mots* (qui λόγον) *qui manquent dans mon livre.*

(8) Idem Petavius cap. 1. ejusdem l. 1. de Trinit. *Nous exposerons plus bas la plûpart des imaginations des Platoniciens sur leurs trois dieux principaux. Nous les avons tirées de la même source que le Pere*

dans

dans le premier chapitre de son ouvrage, des imaginations differentes de ces Philosophes touchant le Verbe de Platon, & de cette espece de Trinité qu'ils s'étoient avisez d'établir à l'imitation de celle des Chrétiens ; on n'y verra rien qui ait rapport à ces manieres de parler, ou à cette comparaison du Verbe interne & externe, dont ces anciens Peres se sont servis.

Ces anciens Peres n'ont pû rien emprunter des Platoniciens sur cette matiere.

Secondement ces anciens Peres sont sur tout, comme le dit le même Auteur, Athenagore, Tatien, Theophile, Tertullien & Lactance. Or les quatre premiers étant anterieurs à Plotin & à ses disciples, que l'on doit reconnoître pour inventeurs de toutes ces imaginations & de toutes ces idées Platoniciennes, ils n'ont pû adopter ni leurs sentimens, ni leurs expressions, quand même ils auroient été disposez à le faire, & qu'ils n'auroient pas donné, comme Lactance, mille preuves du contraire.

C'est uniquement de l'Ecriture sainte qu'ils ont tiré leurs sentimens, leurs expressions & leurs comparaisons sur cette matiere.

Troisiémement je soûtiens, que ces anciens Peres n'ont point pris ailleurs que dans l'Ecriture ces sentimens qu'ils ont eus, & les termes mêmes ou les comparaisons dont ils se sont servis pour les expliquer. Cela paroît non seulement par ce que nous avons dit de leur aversion pour toute la Philosophie payenne, & de leur attachement inviolable pour l'Ecriture sainte, où ils puisoient tous leurs sentimens, sur les matieres même les plus indifferentes, & du langage de laquelle ils ne s'écartoient jamais, lorsqu'il s'agissoit

Petau, c'est-à-dire de Proclus, qui les produit dans son Commentaire sur le Timée. Et l'on jugera si ces imaginations payennes & Platoniciennes ont la moindre ressemblance avec le sentiment des Peres, ou avec les expressions & les comparaisons dont ils se servent.

de Religion : mais encore beaucoup plus, parce que dans les endroits mêmes où ils exposent ces sentimens dont nous parlons, ils employent les propres termes de l'Ecriture, & en citent les passages qui les ont obligez de s'exprimer comme ils ont fait. C'est ce que l'on voit dans les extraits mêmes que le Pere Petau a produits de leurs ouvrages.

Il n'y a rien que d'orthodoxe dans les sentimens de ces anciens Peres.

Quatriémement je dis que comme il n'y a rien dans toutes leurs paroles qui ressente le Platonisme ; il n'y a rien aussi dans le fond, qui n'ait un très-bon sens, & qui ne soit très-orthodoxe ; ainsi que le même Pere Petau le soûtient dans sa Préface. En effet, si on examine leurs paroles avec attention, on verra qu'ils enseignent tous l'éternité & la consubstantialité du Verbe, lorsqu'ils disent que le Verbe étoit dans son Pere comme sa Sagesse ou sa Parole interne : & qu'en ajoûtant que son Pere le produisit au dehors lorsqu'il voulut créer l'univers, comme sa Parole ou son Verbe externe, ils ne veulent rien dire autre chose, sinon que le Fils de Dieu sortit du sein de son Pere, pour se manifester par la création du monde, de la même maniere qu'ils disent encore, & que nous disons après eux, qu'il en sortit plusieurs siecles après, pour se manifester par son Incarnation. Nous ne trouvons point de difficulté dans cette expression metaphorique, lorsque nous parlons de l'Incarnation ; pourquoy y en trouverions-nous, lorsque ces Anciens parlent de la création ? Ne s'expriment-ils pas tous comme l'Ecriture (9), lorsqu'elle dit de la Sagesse éternelle, par

(9) Ecclesiastici xxiv. 5. Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam. *C'est delà que toute l'Eglise parle encore ainsi*

qui tout a été fait, qu'Elle eſt ſortie de la Bouche du Tres-haut ? Et ce qu'ils diſent du Verbe proferé ou pouſſé au dehors, n'eſt-il pas tiré des premieres paroles du Pſeaume XLIV. que l'Egliſe a toûjours expliqué & entendu du Fils de Dieu (1) ?

Je pourrois m'étendre (2) davantage ſur ce ſujet;

du Fils de Dieu : O Sapientia, quæ ex ore Altiſſimi prodiiſti, attingens à fine uſque ad finem fortiter, ſuaviterque diſponens omnia. *Je me ſouviens toûjours avec plaiſir de ces beaux vers de Prudence, qui expriment parfaitement le ſentiment orthodoxe des plus anciens Peres de l'Egliſe dont nous parlons. Ils ſont pour la fête de Noël.*

Emerge dulcis puſio,
Quem matris edit caſtitas
Parens & expers conjugis :
Mediator & duplex genus.
Ex ore quamlibet Patris
Sis ortus, & verbo editus,
Tamen paterno in pectore
Sophia callebas prius.
Quæ prompta cælum condidit,
Noctem, diemque & ſidera.
Virtute Verbi effecta ſunt
Hæc cuncta : nam Verbum Deus.
Sed ordinatis ſæculis,
Rerumque digeſto ſtatu,
Fundator ipſe & artifex
Permanſit in Patris ſinu.
Donec rotata annalium
Tranſvolverentur millia,
Atque ipſe peccantem diu
Dignatus orbem viſeret.

(1) Pſalm. XLIV. ℣. 1. Eructavit cor meum verbum bonum. Septuag. Ἐξερεύξατο ἡ καρδία μου λόγον ἀγαθόν. *C'eſt le mot même dont quelques-uns de ces anciens Peres, & entre autres Theophile d'Antioche, ſe ſont ſervis.*

(2) *Une des raiſons qui m'empêchent de m'étendre davantage ſur ce ſujet, c'eſt que quoique je n'aye point lû les ouvrages du celebre Georges Bullus, je ſçay neanmoins qu'il a traité cette matiere avec beaucoup d'érudition, & qu'il n'a rien laiſſé à deſirer pour l'entiere & parfaite explication du ſentiment des SS. Peres touchant la Generation éternelle du Fils de Dieu.*

mais il me suffit d'avoir montré que les passages citez par le Pere Petau n'ont rien de commun avec les imaginations ou les manieres de parler des Platoniciens ; que les Peres n'ont suivi dans les sentimens qu'ils y expriment, que l'autorité & les expressions mêmes de l'Ecriture ; & qu'enfin c'est avec beaucoup d'injustice que les ennemis de nôtre Religion nous opposent continuellement le sçavant Pere Petau, comme s'il avoit été persuadé du prétendu Platonisme des anciens Peres touchant le mystere de la Trinité.

CHAP. XI. *Réfutation du paradoxe impie des Sociniens contre le Mystere de la Trinité.*

IL N'Y A PAS lieu neanmoins de s'en étonner, puisqu'ils se comportent avec encore plus de mauvaise foy & d'injustice à l'égard des Peres de l'Eglise mêmes. Aveuglez par la passion furieuse qui les anime contre le Mystere adorable dont nous venons de parler, & dont les SS. Peres nous ont par une Tradition constante & perpetuelle transmis le dogme, qu'ils avoient reçû des Apôtres, & puisé dans les Ecritures ; il n'y a point de calomnies qu'ils n'inventent pour ruïner leur autorité ; point de mauvais sens & d'interpretations malignes, qu'ils n'employent pour éluder ou pour corrompre leurs passages les plus clairs ; point d'artifices enfin & de détours qu'ils ne mettent en usage, pour nous persuader que les SS. Peres ne nous ont debité sur ce Mystere que les idées de Platon ; & que ce Mystere même qui est le fondement de nôtre Religion, n'est rien autre chose qu'un Platonisme grossier.

Conduite differente de deux Auteurs recés qui l'ont debité, & pour-

C'est ce que prétend tout ouvertement l'Auteur de l'impie & extravagant ouvrage, qui porte pour titre : Le Platonisme dévoilé. M. le Clerc va au mê-

me but que ce Socinien déclaré, mais d'une maniere plus cachée & plus adroite. Celuy-là est un furieux, qui confond tout, suppose tout, & ne prouve rien, ou qui ne donne pour preuves que des emportemens & des injures grossieres contre les SS. Peres. Celuy-cy est plus moderé en apparence; il se cache, il se déguise, & ne marche que par des voyes détournées. Il tâche de prouver, ou au moins de rendre vray-semblable ce qu'il avance, ou plûtôt ce qu'il insinuë. Pour cet effet il produit des passages des SS. Peres, qu'il tourne & qu'il interprete d'une maniere qui pourroit assurément tromper des gens peu attentifs. C'est ce qui m'a obligé de le préferer par tout à son ami, dont l'ouvrage confus, grossier & emporté ne fera jamais beaucoup de tort à la Religion (3).

quoy on préfere M. le Clerc, à l'Auteur du Platonisme Dévoilé.

Continuons donc à examiner ce que dit M. le Clerc, & voyons comment il s'y prend, pour nous insinuer adroitement que le Mystere de la Trinité n'est rien autre chose qu'une idée de Platon, adoptée mal-à-propos par les Peres de l'Eglise. D'abord il renouvelle l'extravagante calomnie des Payens, qui dans les premiers siecles de l'Eglise, ont osé avancer que les Auteurs des livres sacrez du vieux Testament, & ensuite Jesus-Christ même & les Apôtres avoient emprunté beaucoup de choses de Platon. M. le Clerc (4)

Systême de cet Auteur sur le Platonisme de Jesus-Christ, des Apôtres, & des SS. Peres.

(3) *J'ay deliberé si je produirois icy quelques extraits de cet Auteur, pour convaincre tout le monde de ses emportemens & de sa grossiereté: mais j'ay crû que je manquerois au respect que je dois à mes Lecteurs, si j'offrois à leurs yeux des choses si indignes. Ceux qui ont ce méchant livre, pourront consulter, s'ils le jugent à propos, le chap. XVII. de la I. Partie, page 185. Cet endroit suffira pour juger de tout le reste.*

(4) *Bibliotheque Universelle, tome X. pag. 402. Jesus-Christ s'appelle dans S. Jean Paraclet, chap. XIV. 16. lorsqu'il promet à ses Apôtres* « «

conformément à cette idée la plus insensée & la plus chimerique qui fût jamais, prétend que l'on trouve dans le vieux & le nouveau Testament, & sur tout dans ce que Jesus-Christ dit de luy-même en plusieurs endroits de l'Evangile, quantité de phrases Platoniciennes. Origene (5) s'est mocqué de l'Epicurien

de leur envoyer un autre Paraclet. Il dit aussi qu'il est le veritable pain, par opposition à la manne qui n'en pouvoit être qu'une ombre. Et saint Paul dit que la pierre du desert étoit Christ. 1. *Cor.* X. 4. *Ces manieres de parler que l'on trouve dans saint Jean : être le vray pain, la veritable vigne..... ces manieres de parler, dis-je, étoient particulieres aux Platoniciens..... On pourroit donner plusieurs autres exemples de phrases Platoniciennes que l'on trouve dans le nouveau Testament.*

(5) Origenes contra Celsum, l. VI. pag. 279. Οἵ τινες (προφῆται καὶ Μωϋσῆς) οὐχ᾽ (ὡς οἴεται Κέλσος) παρακούσαντες τοῦ Πλάτωνος τοιαῦτ᾽ εἰρήκασι. πῶς γὰρ οἷόν τ᾽ ἦν τοῦ μηδέπω γενομένου αὐτοὺς ἀκηκοέναι; ἵνα δὲ καὶ ἐπὶ τοὺς Ἰησοῦ ἀποστόλους τοὺς νεωτέρους γενομένους Πλάτωνος, ἀναγάγῃ τὸν Κέλσου λόγον· ὅρα εἰ μὴ αὐτόθεν ἀπίθανόν ἐστι τὸ λέγειν Παῦλον τὸν σκηνοποιὸν, καὶ Πέτρον τὸν ἁλιέα, καὶ Ἰωάννην τὸν καταλιπόντα τὰ δίκτυα τοῦ πατρὸς, παρακούσαντες τῶν Πλάτωνι ἐν ταῖς ἐπιστολαῖς εἰρημένων, ταῦτα περὶ τοῦ Θεοῦ παραδεδωκέναι. Vide eundem Origenem pag. 280. 283. 288. 350. &c. *Ce que nous venons d'entendre d'Origene, regarde les Apôtres, qu'il est ridicule d'accuser d'avoir lû Platon ou les Platoniciens ; cela, dis-je, est ridicule dans Celse, qui pouvoit ignorer que saint Paul avoit été de son métier faiseur de tentes, Pierre & Jean de pauvres pescheurs, uniquement occupez de leurs filets. Mais cette même accusation dans un Chrétien n'est-elle pas encore une impieté? N'est-ce pas accuser le Saint Esprit même, dont les Apôtres n'ont été que les organes, d'avoir copié Platon ou les Platoniciens ? Mais il est vray qu'il y a des gens qui se disent Chrétiens, & qui ne le sont pas, & qui à la face de tout le Christianisme se mocquent de ses dogmes les plus essentiels, & de la parole de Dieu même. Il ne leur restoit plus, pour mettre le comble à leur impieté, que de faire Platonicien Jesus-Christ luy-même : & c'est ce qu'ils font en copiant encore l'Epicurien Celse, dont Origene parle ainsi page* 286. Μετὰ ταῦτα τὴν κατὰ τῶν πλουσίων ἀπόφασιν τοῦ Ἰησοῦ εἰπόντος, εὐκοπώτερον κάμηλον εἰσελθεῖν διὰ τρυπήματος ῥαφίδος, ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ, φησὶ (Κέλσος) ἄντικρυς ἀπὸ Πλάτωνος εἰρῆσθαι, τοῦ Ἰησοῦ παραφθείροντος τὸ Πλατωνικὸν, ἐν οἷς εἶπεν ὁ Πλάτων· ὅτι ἀγαθὸν ὄντα διαφερόντως, καὶ πλούσιον εἶναι διαφερόντως, ἀδύνατον. *Voicy la réponse qu'Origene fait à ce*

Celse, qui repetoit continuellement cette fable dans son ouvrage contre les Chrétiens ; & l'a convaincu sur ce point de la plus grossiere ignorance. Saint Ambroise (6) l'avoit refutée aussi dans un livre composé exprès sur ce sujet ; & saint Augustin parlant de cet ouvrage de saint Ambroise & de cette calomnie des Payens, traite ceux qui l'avançoient de gens

payen. Elle auroit été sans doute plus forte, s'il avoit eu à répandre à un homme qui se fût dit Chrétien, & qui eût été mieux instruit que cet Epicurien. Il se contente donc de se mocquer de luy : Τίς δ' οὐκ ἄν, καὶ μετρίως ἐφιστάνειν τοῖς πράγμασι δυνάμενος, τὸν Κέλσον γελάσαι, οὐ τῶν πιστευόντων τῷ Ἰησοῦ μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν λοιπῶν ἀνθρώπων, ἀκούων ὅτι Ἰησοῦς (ὁ παρὰ Ἰουδαίοις γεγενημένος καὶ ἀνατεθραμμένος, καὶ Ἰωσὴφ τοῦ τέκτονος νομισθεὶς εἶναι υἱὸς, καὶ μηδὲ γράμματα μεμαθηκὼς, οὐ μόνον τὰ Ἑλλήνων, ἀλλ' οὐδὲ τὰ Ἑβραίων, ὅπερ καὶ αἱ φιλαλήθεις μαρτυροῦσι γραφαὶ τῶν περὶ αὐτὸν) ἀνέγνω Πλάτωνα· καὶ ἀρεσθεὶς τῇ περὶ τῶν πλουσίων ἀποφαινομένῃ αὐτοῦ λέξει, ὡς ἀδύνατόν ἐστιν ἀγαθὸν εἶναι διαφερόντως καὶ πλούσιον, παρέφθειρεν αὐτὴν, καὶ πεποίηκε τὸ, Εὐκοπώτερον κάμηλον διὰ τρυπήματος ῥαφίδος εἰσελθεῖν, ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ;

(6) August. Epist. xxxiv. vet. edit. ad Paulinum. Libros beatissimi Papæ Ambrosii credo habere sanctitatem tuam, eos autem multum desidero, quos adversus nonnullos imperitissimos & superbissimos, qui de Platonis libris Dominum profecisse contendunt, diligentissime & copiosissime scripsit. Idem l. ii. de Doctr. Christ. cap. xxviii. De utilitate autem historiæ, ut omittam Græcos, quantam noster Ambrosius quæstionem solvit calumniantibus Platonis lectoribus & dilectoribus, qui dicere ausi sunt, omnes Domini nostri Jesu Christi sententias, quas mirari & prædicare coguntur, de Platonis libris eum didicisse, quoniam longe ante humanum adventum Domini Platonem fuisse, negari non potest. Nonne memoratus Episcopus considerata historia.... probabilius esse ostendit quod Plato potius nostris litteris per Jeremiam fuerit imbutus, ut illa posset docere & scribere quæ vere laudantur.... ita consideratis temporibus fit multo credibilius, istos potius de litteris nostris habuisse quæcumque bona & vera dixerunt, quam de Platonis, Dominum Jesum Christum ; quod dementissimum est credere. *M. le Clerc ne dit pas tout-à-fait la même chose ; mais il avance certainement l'équivalent. Pour ce que dit icy saint Augustin après saint Ambroise, de Platon & du Prophete Jeremie, comme s'ils avoient été contemporains, il faut consulter le chap. XI. du livre VIII. de la Cité de Dieu, & le chap. IV. du second livre de ses Retractations.*

souverainement ignorans & superbes ; & leur imagination, de folie & d'extravagance achevée.

D'où il tire le prétendu Platonisme des premiers Chrétiens. Fausses suppositions sur lesquelles il l'appuye.

M. le Clerc ajoûte ensuite (7), Que *les Payens qui embrassoient alors l'Evangile, & qui avoient quelque étude de la Philosophie payenne, remarquant cette ressemblance de termes, se persuadoient que les Apôtres avoient crû la même chose sur ces matieres que les Platoniciens Juifs & Payens. Et c'est ce qui semble*, continuë-t-il, *avoir attiré plusieurs Philosophes de cette secte dans la Religion Chrétienne, & donné aux premiers Chrétiens tant d'estime pour Platon.* Cet Auteur suppose, comme l'on voit, que la secte Platonicienne étoit fort considerable dans les premiers temps du Christianisme ; au lieu que nous avons montré qu'il n'y en avoit alors aucune qui portât ce nom, & que les Academiciens, qui étoient les successeurs & les sectateurs de Platon, avoient depuis long-temps fait disparoître entierement tous les dogmes de ce Philosophe ; en soûtenant qu'il n'en avoit point tenu, & en combattant tous ceux qui en admettoient. On ne commence en effet à entendre parler de Philosophes qui ayent pris le nom de Platoniciens que sous les Antonins : & il est certain que c'est à Plotin (8), qui vivoit sous l'empire de Gallien, à qui la Philosophie Platonicienne

Il n'y a point eu de secte Platonicienne dans les premiers temps du Christianisme.

C'est Plotin qui est l'Auteur de cette

(7) *Biblioth. Univers. tom. X. pag. 403.*

(8) *Les Platoniciens nouveaux, témoins dignes de créance en cette matiere, ne reconnoissoient pour vrais Platononiciens, que ceux qui avoient porté ce nom depuis Plotin. Hieroclès, dont nous avons cité le témoignage dans le I. livre, dit clairement que tous ceux qui avoient précedé, ne s'étoient appliquez qu'à corrompre les dogmes & les livres de Platon, & à combattre les Peripateticiens : conduite qu'il condamne & dont il se plaint amérement. Il ajoûtoit dans son VII. discours, que les vrais Platoniciens, & qui s'étoient attachez à suivre la doc-*

doit

doit où sa naissance ou son rétablissement, avec tous ces discours guindez, ces raisonnemens metaphysiques, ces dogmes & ces mysteres de magie qu'elle n'avoit pas auparavant. On sçait enfin que ce Philosophe & ses disciples après avoir ajoûté ainsi à leur Philosophie tout ce qu'ils crurent propre à luy donner du relief & à la faire paroître toute divine, après avoir contrefait dans cette vûë plusieurs mysteres du

secte. Quel a été son dessein en l'établissant.

trine de Platon dans toute sa pureté, étoient Plotin, Origene, (fort different de l'Origene Chrétien) Porphyre, Jamblique, & les autres, dit-il, de cette sacrée posterité, qui leur ont succedé, jusqu'à Plutarque l'Athenien. Il dit que celuy-cy a été son maître, & l'on sçait que le même Plutarque a été aussi celuy de Proclus. On voit donc toute la succession des Platoniciens posterieurs au Christianisme, qui n'a été qu'une cabale d'ennemis déclarez de la Religion Chrétienne, de Magiciens, & de Payens entêtez, s'il en fut jamais. Elle a commencé par Plotin, qui en a été le chef, & elle a fini par les disciples & les amis de Proclus, tels que Damascius, Isidore de Gaze, Simplicius de Cilicie, dont nous avons des Commentaires sur les ouvrages d'Aristote, où il donne souvent des marques de sa haine contre les Chrétiens, Eulamius de Phrygie, Priscianus de Lydie, Hermias, & Diogene de Phénicie. Ceux-cy voyant le Paganisme entierement ruïné, & la Religion Chrétienne triomphante par tout, chercherent en Perse un azyle, où ils pûssent exercer en toute liberté leurs superstitions de magie & d'idolâtrie. Mais n'ayant pû s'y établir, ils en revinrent, & se dissiperent bien-tôt après. C'est ce que l'on peut apprendre d'Agathias l'Historien au livre II. de son Histoire du regne de l'Empereur Justinien, de Suidas qui l'a copié, au mot Πρέσβεις: & pour ce qui regarde Hieroclès, de Photius dans l'Abregé qu'il a fait de l'ouvrage de ce Philosophe Platonicien sur la Destinée & la Providence, page 285. de sa Bibliotheque, de l'édition grecque d'Hœschelius. On ne doit pas être surpris au reste de voir Simplicius, & quelques autres qui passent pour Aristoteliciens, mis au nombre des Platoniciens; puisque, comme nous l'avons appris d'Hieroclès, tous ces Philosophes prétendoient qu'Aristote ne s'étoit point éloigné des sentimens de Platon, & qu'ils s'appliquoient presque également à commenter, à soûtenir & à faire valoir les ouvrages de l'un & de l'autre, dans la vûë de donner plus d'éclat & de force à leur Platonisme, ou plûtôt au Paganisme, dont ils s'efforçoient par toute sorte de moyens de réparer les ruïnes.

Christianisme, dont ils étoient parfaitement instruits, & reformé sur les lumieres qu'ils en avoient tirées, plusieurs de leurs dogmes & de leurs sentimens, n'omirent rien pour les établir par tout, & supplanter par-là, s'il eût été possible, le Christianisme même.

Les idées de Plotin sur les trois principes n'ont pû se glisser dans le Christianisme.

Cette reflexion seule devroit suffire pour renverser entierement toutes les prétentions de M. le Clerc, & le convaincre parfaitement que les idées Platoniciennes de Plotin, & en particulier celle qu'il s'étoit formée de ses trois principes, n'ont pû se glisser parmi les dogmes du Christianisme ; puisque le Christianisme étoit depuis long-temps établi & répandu par toute la terre, & le Mystere adorable de la Trinité cru & enseigné par tous les Chrétiens, avant que l'on entendit parler des trois principes de Plotin & de toutes les autres chimeres de sa Philosophie Platonicienne.

CHAP. XII.
Conduite artificieuse de M. le Clerc.

JE PASSE neanmoins legerement sur cette reflexion, pour remarquer, que M. le Clerc avance icy deux propositions fort differentes, qu'il mêle ensemble adroitement. L'une est que les premiers Chrétiens *se persuadoient que les Apôtres avoient crû* sur le Mystere de la Trinité *la même chose* que les Philosophes Platoniciens ; & l'autre que ces mêmes Chrétiens avoient conçu une haute estime pour Platon. La raison de cette conduite adroite de M. le Clerc, outre le dessein qu'il a de se cacher, & de ne parler pas si cruëment que l'Auteur du Platonisme Dévoilé ; c'est que les passages des SS. Peres qu'il produit ensuite, s'ils prouvent quelque chose, prouvent tout au plus que les Chrétiens des premiers siecles esti-

moient Platon, à quoy nous avons déja répondu ; & que neanmoins il veut conclure de ces mêmes passages, que ces Chrétiens *ont cru que le sentiment de Platon* sur la Trinité *& celuy des Apôtres étoit le même.* Mais ce sont-là deux choses infiniment differentes, & dont l'une ne s'ensuit nullement de l'autre. Les premiers Chrétiens pouvoient estimer Platon, comme je l'estime moy-même beaucoup, lorsque je le compare à quelques autres Philosophes payens, sans croire neanmoins, non plus que moy, que les idées de ce Philosophe ou celles de Plotin sur ces trois principes, fussent la même chose que le Mystere de la Trinité que les Apôtres nous ont enseigné. Peut-on les soupçonner, ou soupçonner le dernier des Chrétiens d'un pareil égarement ?

Sentiment qu'il attribuë aux Peres de l'Eglise, & que nous entreprenons de refuter.

C'est neanmoins le sentiment que M. le Clerc leur attribuë : car voicy la conclusion qu'il tire des cinq ou six passages qu'il rapporte sur ce sujet : *On pourroit*, dit-il, *citer plusieurs autres passages par où l'on verroit que plusieurs d'entre les Peres des trois premiers siecles ont cru que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même.* Nous allons examiner si cette conclusion est juste ; car si nous la laissions passer, elle en entraîneroit infailliblement une autre qui suivroit beaucoup plus naturellement, & que nôtre Auteur a sur tout en vûë, quoiqu'il n'ose pas la declarer ouvertement : C'est que les Peres de l'Eglise dans cette persuasion ont suivi sur le Mystere de la Trinité les imaginations de Platon, & que ce dogme même tel qu'ils nous l'ont transmis, & que nous le croyons, n'est rien autre chose qu'un Platonisme mal entendu.

Au reste M. le Clerc soûtient encore la même chose dans sa septiéme Lettre Critique (9), où il prétend prouver que Platon n'a rien tiré du vieux Testament ; Que sur tout sa doctrine des trois principes n'en vient pas, & qu'elle n'est pas la même chose que la Trinité des Chrétiens, *quoique les Peres*, ajoûte-t-il, *l'ayent crû, par le trop grand desir qu'ils ont eu d'attirer à eux les Philosophes.* Nous pourrons examiner en finissant ce livre, le reste de cette Lettre, qui n'est toute remplie que de fausses suppositions; mais pour ne nous attacher icy qu'à ce qui regarde le point dont il s'agit, on voit que nôtre Auteur y soûtient encore, que les SS. Peres ont cru que la Trinité des Chrétiens étoit la même chose que les trois principes dont Platon a parlé. Et de fait, pour prouver cette créance qu'il attribuë aux SS. Peres, il cite (1) un passage d'Eusebe que nous ajoûterons à ceux qu'il produit dans le X. tome de sa Bibliotheque, & dont nous allons montrer l'étrange abus qu'il fait.

Passages de Platon, qui selon M. le Clerc ont persuadé les SS. Peres, que le sentiment de ce Phi-

Pour nous mettre mieux en état d'en juger, rapportons d'abord les passages de Platon, qui, selon nôtre Auteur, ont persuadé les Peres de l'Eglise, que les trois principes dont parle ce Philosophe, étoient la

(9) Epistola VII. critica Joannis Clerici ad L. Candidum Verum. Cujus argumentum est : Ex nullo teste fide digno constare a Platone Prophetarum Hebræorum scripta lecta fuisse : nec ullo indicio liquere eum quidquam ab iis esse mutuatum. Cur ad illum potissimum auctorem doctrina de tribus Principiis referatur. Eam non esse petitam ex vetere Testamento, nec eamdem ac Trinitatem Christianam, quamvis crediderint Patres, ex nimio studio Philosophos insignes ad se trahendi. Rem maxima ex parte a Timæo & Platone inventam, quod ex eorum libris demonstratur.

(1) Epist. VII. Crit. pag. 246.

même chose que le Mystere de la Trinité, revelé dans les saintes Ecritures.

losophe & celuy des Apôtres sur la Trinité, étoient le même.

Le premier se trouve dans le Timée (2), où Platon recherchant la raison pourquoy Dieu n'a point donné de pieds au ciel ou au monde, ce gros & vaste animal qui étoit en même temps un des plus grands Dieux de ce Philosophe : il dit gravement: Que Dieu luy ayant donné un mouvement circulaire, il est clair qu'il ne devoit point luy donner de pieds, dont cet animal n'avoit pas besoin pour un pareil mouvement. C'est pourquoy, continue-t-il, le raisonnement de Dieu, c'est-à-dire Dieu, ayant bien examiné ce qui convenoit à cet animal, qui devoit être Dieu luy-même, l'a fait rond & uni de tous les côtez, & luy a donné un corps parfait composé d'autres corps parfaits. Voilà le premier passage qui selon M. le Clerc a persuadé les Peres de l'Eglise, que ce que l'Ecriture nous apprend du Verbe éternel de Dieu, étoit la même chose que ce que Platon dit icy.

Passage tiré du Timée de Platon.

Le second passage est tiré du Dialogue intitulé, Epinomis (3). Platon y decide que le ciel, les plane-

Passage de l'Epinomis, où Platon parle

(2) Plato in Timæo, pag. 34. edit. Serrani. Ἐπὶ δὴ τὴν περίοδον ταύτην ἅτ' οὐδὲν ποδῶν δέον, ἀσκελὲς καὶ ἄπουν αὐτὸ ἐγέννησεν. Οὗτος δὴ πᾶς ὄντως ἀεὶ λογισμὸς Θεοῦ περὶ τὸν ποτὲ ἐσόμενον Θεὸν λογισθεὶς, λεῖον καὶ ὁμαλὸν, πανταχῆ τε ἐκ μέσου ἴσον, καὶ ὅλον, καὶ τέλεον ἐκ τελέων σωμάτων σῶμα ἐποίησε. *Platon ajoûte, que Dieu ayant mis une ame dans ce vaste corps, & l'ayant étenduë dans toutes ses parties, fit enfin du monde un Dieu bienheureux:* Διὰ πάντα δὴ ταῦτα εὐδαίμονα θεὸν αὐτὸν ἐγεννήσατο.

(3) Idem in Epinomide, pag. 986. tomi II. Ταύτῃ μηδεὶς ἄλλος ποτὲ νομίσῃ πάντων ἡμῶν ὡς οἱ μὲν θεοί εἰσιν αὐτῶν, οἱ δ' οὔ· μηδ' ὡς οἱ μὲν γνήσιοι, οἱ δὲ, τοιοῦτοί τινες οἵους οὐδὲ θέμις εἰπεῖν ἡμῶν οὐδενί. πάντες δὲ δὴ πάντας λέγωμέν τε καὶ φῶμεν ἀδελφούς τ' εἶναι καὶ ἐν ἀδελφαῖς μοίραις. καὶ τιμὰς ἀποδιδῶμεν, μὴ τοῖς μὲν ἐνιαυτὸν, τοῖς δὲ

du Verbe très-divin qui a arrangé l'univers.

tes & toutes les étoiles fixes doivent être également honorées, parce que ce sont des divinitez fort amies » & fort semblables entr'elles: C'est pourquoy, dit-il, » soit que ces astres se meuvent par eux-mêmes, soit » qu'ils soient entraînez par le mouvement des spheres » où ils sont attachez, que personne de nous n'en ait » de differens sentimens, & ne s'imagine que les uns » sont des Dieux, & que les autres n'en sont pas; ou » que ceux-là sont vrais & legitimes, & les autres non: » chose qu'il n'est pas même permis à personne de pen- » ser. Mais disons & assurons, qu'ils sont tous freres, » parfaitement égaux, & honorons-les tous également, » de sorte que nous ne consacrions pas à l'un l'année » & à l'autre le mois, & que les autres n'ayent aucun » honneur ni aucun temps consacré dans tout cet espace » qu'ils employent à faire leur course avec cet univers, » que le Verbe très-divin a arrangé & rendu visible. » Celuy, continuë Platon, qui est bien-heureux admire » premierement ce Verbe, & après cela il est enflammé » du desir d'apprendre tout ce qui peut être connu par » une nature mortelle. M. le Clerc s'arrête à ces paroles: Que le Verbe très-divin a arrangé cet univers: & il croit que les Peres y ont trouvé la seconde Personne de la sainte Trinité exprimée si parfaitement, qu'ils n'ont point douté, que ce ne fût absolument la même chose que ce que l'Ecriture nous en apprend.

μῆνα· τοῖς δὲ μήτε τινὰ μοῖραν τάττωμεν, μήτε τινὰ χρόνον, ἐν ᾧ διεξέρχεται τὸν αὑτῶ πόλον, ξυναποτελῶν κόσμον, ὃν ἔταξε λόγος ὁ πάντων θειότατος ὁρατόν· ὃν ὁ μὲν εὐδαίμων πρῶτον μὲν ἐθαύμασεν, ἔπειτα δὲ ἔρωτα ἔσχεν τῶ καταμαθεῖν ὁπόσα θνητῇ φύσει δυνατά.

Il faut ajoûter à ce passage celuy que nôtre Auteur rapporte encore dans sa Bibliotheque, pour prouver la même chose. Il est tiré (4) de la lettre à Hermias, à « Eraste & à Corisque. Platon leur ordonne de faire « une espece de pacte entre eux, en prenant à témoin le « Dieu qui est le conducteur des choses presentes & « futures, & le Seigneur qui est le Pere de ce conduc- « teur & de cette cause. «

Passage tiré de la lettre à Hermias, où Platon parle d'un Dieu Auteur & conducteur de toutes choses, & du Seigneur qui est le Pere de ce Dieu.

Pour ce qui est du troisiéme principe de Platon dans lequel M. le Clerc croit que les Peres ont trouvé le saint-Esprit; il produit un passage du Timée, où il est dit (5), Que l'Auteur de l'univers a créé le monde, « & qu'il en a fait un Dieu bien-heureux : Qu'il luy a «

Passage du Timée touchant l'ame du monde.

(4) Idem Plato Epist. VI. ad Hermiam, Erastum, & Coriscum, in fine: Ἐπομνυῦντας σπουδῇ τε ἅμα μὴ ἀμούσῳ καὶ τῇ τῆς σπουδῆς ἀδελφῇ παιδείᾳ, καὶ τὸν τῶν πάντων θεὸν ἡγεμόνα τῶν τε ὄντων καὶ τῶν μελλόντων, τοῦ τε ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα κύριον ἐπομνυῦντας· ὃν ἂν ὄντως φιλοσοφῶμεν, εἰσόμεθα πάντες σαφῶς εἰς δύναμιν ἀνθρώπων εὐδαιμόνων.

(5) Idem in Timæo, statim infra locum supra citatum. Ὁ δὲ Θεὸς, καὶ γενέσει καὶ ἀρετῇ προτέραν καὶ πρεσβυτέραν ψυχὴν σώματος, ὡς δεσπότιν καὶ ἄρξουσαν ἀρξομένου συνεστήσατο, ἐκ τῶνδε καὶ τοιῷδε τρόπῳ. τῆς ἀμερίστου καὶ ἀεὶ κατὰ ταυτὰ ἐχούσης οὐσίας, καὶ τῆς αὖ περὶ τὰ σώματα γιγνομένης μεριστῆς, τρίτον ἐξ ἀμφοῖν ἐν μέσῳ συνεκεράσατο οὐσίας εἶδος, τῆς δὲ ταυτοῦ φύσεως αὖ περὶ καὶ τῆς τοῦ ἑτέρου, &c. *Je ne sçay comme M. le Clerc, en rapportant ce passage, au lieu de* τῆς δὲ ταυτοῦ, *n'a point corrigé* ταυτῆς : *puisque produisant un passage de Timée même, à la page 240. de sa lettre, dans lequel il y a, comme en effet il doit y avoir,* τᾶς ταυτῶ φύσιος, *il corrige, & dit qu'il faut lire,* ταυτᾶς. *Il n'a point vû que* ταυτῶ *est la même chose dans la Dialecte Dorique de Timée, que* ταυτοῦ *chez Platon, & que ces Philosophes nomment ainsi la substance spirituelle, qu'ils opposent à celle qui est corporelle, à laquelle ils donnent le nom de* τῆς τοῦ ἑτέρου, *ou comme Timée le repete continuellement,* τᾶς θατέρω φύσιος. *Mais cela n'est rien comparé à la calomnie que M. le Clerc fait aux Peres de l'Eglise, d'avoir trouvé le Saint Esprit dans le passage de Platon que nous venons de rapporter.* Attamen, *dit-il*, veteres nimio Platonicæ Philosophiæ amore capti hîc invenerunt Spiritum sanctum. *Jamais les Peres de l'Eglise, ni Eusebe même que M. le Clerc cite icy, n'y ont pensé.*

» donné une ame plus ancienne que son corps, & qu'il » l'a faite d'une substance mitoyenne entre celle qui » est indivisible & toûjours la même, & celle qui est divisible & materielle. Qui pourroit s'imaginer que les Peres de l'Eglise eussent trouvé le saint-Esprit dans ces paroles de Platon ? M. le Clerc le soûtient neanmoins, & cite là-dessus Eusebe, quoique cet ancien Auteur n'en dise rien, & qu'il parle à l'occasion d'un autre passage que voicy, tel que M. le Clerc le rapporte dans sa Bibliotheque. Il est tiré de la lettre

Passage de la Lettre à Denys Tyran de Syracuse.

» à Denys le jeune (6) où Platon s'exprime ainsi : Tout » est autour du Roy de toutes choses, & tout est à cause » de luy. Il est la cause de tous les biens ; les choses du » second ordre sont autour du second, les choses du » troisiéme sont autour du troisiéme.

M. le Clerc reproche aux Peres de l'Eglise de s'être trompez grossierement en trouvant dans ces passages de Platon le Mystere de la Trinité.

Voilà quels sont les passages de Platon, dans lesquels M. le Clerc assure, que les Peres de l'Eglise ont trouvé le dogme de la Trinité : Voilà, selon luy, ce qui les a persuadez, que les Apôtres avoient conçû ce Mystere de la même maniere que ce Philosophe payen. Il les combat là-dessus dans sa septiéme Lettre Critique avec une facilité merveilleuse, & il leur montre admirablement (7), qu'ils ont eu grand tort

(6) Plato Epist. II. ad Dionys. Φραστέον δή σοι δι' αἰνιγμῶν· ἵν' ἄν τι ἡ δέλτος ἢ πόντου ἢ γῆς ἐν πτυχαῖς πάθῃ, ὁ ἀναγνοὺς μὴ γνῷ. ὧδε γὰρ ἔχει· περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντ' ἐστὶ, καὶ ἐκείνου ἕνεκα πάντα. καὶ ἐκεῖνο αἴτιον ἁπάντων τῶν καλῶν. δεύτερον δὲ περὶ τὰ δεύτερα, καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα.

(7) Epist. VII. Critica, page 246. At tenuis similitudo, quæ inter principia tria, seu tres deos summos Platonis prima fronte esse videtur, non debuit ita animum Eusebii aliorumque afficere, ut illico se Trinitatem Christianam Patris, Filii, & Spiritûs sancti, in ejus verbis agnoscere profiterentur, &c.

de donner

de donner dans une pareille imagination, sur une aussi legere ressemblance que celle qui se trouve icy; & de soûtenir ensuite, que Platon avoit tiré de l'Ecriture sainte ce dogme des trois principes, qu'ils se sont persuadez si mal-à-propos, n'être rien autre chose que la Trinité des Chrétiens. Voyons à present s'il a raison de leur faire ce reproche; & si, selon sa methode ordinaire, il ne leur en prête pas beaucoup, pour avoir occasion de les combattre, ou plûtôt de combattre en leurs personnes le Mystere adorable de la Trinité. Pour cet effet examinons les passages qu'il cite de leurs ouvrages, en commençant par ceux qu'il produit dans sa Bibliotheque (8).

CH. XIII. *Examen des passages des SS. Peres, sur lesquels M. le Clerc prétend qu'ils ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres sur la Trinité étoit le même.*

JE TROUVE d'abord celuy de saint Justin que nous avons déja rapporté (9) en faisant voir qu'il ne contient rien de particulier à la loüange de Socrate ou de Platon. M. le Clerc le donne neanmoins, non seulement comme un témoignage de la grande estime que saint Justin faisoit de Platon; mais encore comme une preuve, que ce saint Martyr a crû que le sentiment de ce Philosophe, & celuy des Apôtres sur la Trinité étoit le même. Voyons donc si nous pourrons découvrir dans ce passage quelques traces de cette idée étrange qu'il attribuë à ce Pere: le voicy tel qu'il le traduit. *Justin Martyr dans sa premiere Apologie, dit, que Jesus-Christ étoit connu en partie par Socrate. Car la raison étoit & est encore la même qui est en chaque homme. C'est elle qui a prédit l'avenir par les Prophetes, & qui*

Passages de S. Justin. On n'y voit aucune trace de la conclusion que M. le Clerc en tire.

(8) *Bibliotheque Univers. tom. X. page 403.*
(9) *Voyez ces passages de saint Justin rapportez & expliquez cy-dessus, chap. V.*

VVu

devenuë sujette aux mêmes infirmitez que nous, nous a instruits par elle-même. Je lis & relis ce passage avec toute l'attention dont je suis capable: mais plus je fais d'efforts pour y trouver les principes de cette conclusion; Donc saint Justin a crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même; moins j'y découvre quoy que ce soit qui y ait quelque rapport. Il faut que M. le Clerc ait une Logique toute particuliere & fort differente de celle des autres hommes. Prions-le donc de nous en faire part; afin qu'il ne soit pas le seul qui découvre dans ces paroles de saint Justin ce qu'il est impossible d'y trouver par les regles de la Logique ordinaire.

Explication de ce passage.

En attendant souvenons-nous, que saint Justin ne dit rien icy, sinon que Socrate ou Platon, de même que les autres Philosophes, & quelques Poëtes même, ont suivi dans quelques-uns de leurs sentimens les lumieres de la droite raison, qui est un don ou une communication de la Raison souveraine, de la Sagesse subsistante & du Verbe éternel de Dieu qui est Jesus-Christ; & que par consequent on peut dire qu'ils ont suivi & connu en partie Jesus-Christ.

Second passage de S. Justin corrompu par M. le Clerc. Admirable consequence qu'il en tire.

S. Justin *dit encore*, continuë M. le Clerc, *que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ.* Cela est vray; mais S. Justin ajoûte en même temps: *non plus que ceux des Stoïciens, de quelques Poëtes & d'un grand nombe d'autres Auteurs payens.* Pourquoy M. le Clerc retranche-t-il ces paroles, qui font voir si clairement que saint Justin n'accorde icy, non plus qu'ailleurs, aucun privilege particulier à Platon? Mais approchons la conclusion de nôtre Auteur de

ces paroles de saint Justin, d'où il la tire. Saint Justin a dit, que les dogmes de Platon ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ, non plus que les dogmes des Stoïciens, de quelques Poëtes & de plusieurs autres Auteurs profanes; donc S. Justin a cru que le dogme des trois principes de Platon étoit le même que le dogme de la Trinité des Chrétiens : Quelle consequence?

De quels dogmes de Platon parle S. Justin, lorsqu'il dit qu'ils ne sont pas éloignez de ceux de Jesus-Christ.

Qui a dit à M. le Clerc que les dogmes de Platon, des Stoïciens & des Poëtes dont parle icy saint Justin, sont justement ceux qui regardent les trois principes de Platon, Dieu, l'Idée, & l'Ame du monde? Qui ne voit au contraire qu'il ne parle point de ceux-là; puisqu'il prétend que ces dogmes de Platon qui ne sont pas éloignez des dogmes de Jesus-Christ, sont ceux qui sont communs à ce Philosophe, ainsi qu'aux Stoïciens, à quelques Poëtes, & à d'autres Ecrivains du Paganisme. Or les Stoïciens, les Poëtes & ces autres Ecrivains ont-ils parlé comme Platon, ou plûtôt comme les Platoniciens nouveaux ont parlé sur leurs trois principes? Si cela est, voilà les Stoïciens, les Poëtes & la plûpart des autres Auteurs payens devenus Philosophes Platoniciens, même avant que le Platonisme fabriqué dans l'école de Plotin eût paru au monde. Mocquons-nous de toutes ces chimeres de M. le Clerc, & reconnoissons que ces dogmes de Platon, que saint Justin dit n'être pas éloignez de ceux de Jesus-Christ, sont, l'Existence de Dieu, sa Providence, l'Immortalité de l'ame, les Recompenses & les Châtimens de l'autre vie : dogmes communs à tout ce qu'il y a eu autrefois de plus sensé parmi les

Ecrivains du Paganisme ; quoiqu'ils les ayent mêlez tous de beaucoup de fables & de mensonges : dogmes enfin citez si souvent par saint Justin & les autres Peres de l'Eglise (1), pour prouver aux Payens par le témoignage de leurs propres Auteurs, la verité de ceux que le Christianisme enseigne sur les mêmes sujets.

(1) Justinus in Cohort. ad Græcos. Clemens Alexandr. in Protrept. & Strom. Minutius Felix in Octavio. Theodoretus in sermonibus ad Græcos. Lactant. in Instit. Div. &c. *Quoy qu'on ne puisse douter que les SS. Peres n'ayent cité sur toutes ces veritez les Philosophes, les Poëtes, & les autres Auteurs profanes, que par condescendance pour les Payens, puisqu'eux-mêmes suivoient d'autres Auteurs & d'autres principes bien differens, il est bon neanmoins d'entendre la declaration qu'ils font sur ce sujet. Voicy comme saint Justin parle*, Cohort. ad Græcos, pag. 9. Οὐ γὰρ ἀπὸ τῶν θείων καὶ παρ' ἡμῖν ἱστοριῶν μόνον ταῦτα ἀποδεῖξαι πειρῶμαι, αἷς ὑμεῖς οὐδέπω διὰ τὴν παλαιὰν τῶν προγόνων ὑμῶν πλάνην πιστεύειν βούλεσθε, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ὑμετέρων καὶ μηδὲν τῇ ἡμετέρᾳ θρησκείᾳ διαφερουσῶν ἱστοριῶν· ἵνα γνῶτε ὅτι πάντων τῶν παρ' ὑμῖν εἴτε σοφῶν, εἴτε ποιητῶν, εἴτε ἱστοριογράφων, ἢ φιλοσόφων, ἢ νομοθετῶν, πολλῷ πρεσβύτατος γέγονεν ὁ πρῶτος τῆς θεοσεβείας διδάσκαλος ἡμῶν Μωϋσῆς. *Il s'agit icy, comme l'on voit, d'un point de Chronologie ; mais la raison que saint Justin apporte, convient à toutes les autres matieres qu'il traite dans son ouvrage. Il ne pouvoit point leur citer l'autorité seule de l'Ecriture sur ces matieres, puisque les Payens, à cause de leur erreur inveterée, n'y ajoûtoient pas foy : il devoit donc leur citer encore leurs propres livres ; quoique ces livres, comme il dit, ne regardassent en rien le Christianisme dont il faisoit profession. Tatien dit la même chose :* Μάρτυρας οὐ τοὺς οἴκοι παραλήψομαι· βοηθοῖς δὲ μᾶλλον Ἕλλησι χρήσομαι. Τὸ μὲν γὰρ ἄγνωμον, ὅτι μηδὲ ἀφ' ὑμῶν παραδεκτέον. τὸ δ' ἂν ἀποδείκνυται θαυμαστὸν, ὅταν ὑμῖν διὰ τῶν ὑμετέρων ὅλων ἀναντιῤῥήτων ἀνυπόπτους παρ' ὑμῶν τοὺς ἐλέγχους λαμβάνω. *On sçait ce que dit Lactance à l'occasion de l'ouvrage de saint Cyprien adressé à Demetrien :* Nam sicut infans solidi ac fortis cibi capere vim non potest, ob stomachi teneritudinem ; sed liquore lactis ac mollitudine alitur, donec firmatis viribus vesci fortioribus possit : ita & huic (Demetriano) oportebat, quia nondum poterat capere divina, prius humana testimonia offerri, id est philosophorum & historicorum, ut suis potissimum refutaretur auctoribus. Quod quia ille (Cyprianus) non fecit, raptus eximia eruditione divinarum litterarum, ut iis solis contentus esset, quibus fides constat, accessi Deo inspi-

Le trosiéme passage cité par nôtre Auteur, pour prouver que les Peres de l'Eglise se persuadoient que les Apôtres avoient crû la même chose que Platon & les Platoniciens sur ce qui regarde la Trinité, est celuy de saint Augustin (2), qui dit : Que si les an- « ciens Platoniciens étoient tels qu'on les décrivoit, & « s'ils venoient à ressusciter, ils embrasseroient sans « peine le Christianisme, en changeant quelque peu « de mots & de dogmes : ce que la plûpart des Platoni- « ciens nouveaux & de son temps avoient fait. Ne faut- « il pas avoir encore icy de bons yeux, pour voir dans ces paroles de saint Augustin la conclusion que M. le Clerc en tire? Mais que luy importe de raisonner juste, pourvû qu'il vienne à bout, en citant à tort & à travers des passages où il est parlé de Platon & des Platoniciens, de faire naître quelques soupçons

Passage de S. Augustin egalement mal expliqué par M. le Clerc.

rante, ut ego facerem, & simul ut viam cæteris ad imitandum pararem. Lactant. l. v. Divin. Instit. cap. iv. *Eusebe dans son grand ouvrage de la Prép. Evang. fait profession plus que tout autre de réfuter les Payens par leurs propres Auteurs, Philosophes, Historiens, Poëtes, & autres. Theodoret a marché sur ses traces, & dit à ce sujet que pour guerir les Payens de leurs erreurs, il a employé les livres de leurs Poëtes, Historiens & Philosophes, à peu près comme les Medecins employent les serpens & les viperes, pour en composer des remedes salutaires.* Ὥσπερ οἱ τὰ σώματα θεραπεύοντες, ἐκ τῶν ἰοβόλων θηρίων ὀνησίφορα κατασκευάζουσι φάρμακα· καὶ τῶν ἐχιδνῶν τὰ μὲν ἀποβάλλοντες, τὰ δὲ ἕψοντες, πολλὰς διὰ τούτων ἐξελαύνουσι νόσους· οὕτως καὶ ἡμεῖς τὰ τῶν ὑμετέρων ποιητῶν, καὶ ξυγγραφέων, καὶ φιλοσόφων πονήματα μεταχειρισάμενοι, τὰ μὲν ὡς δηλητήρια καταλείπομεν· τὰ δὲ τῆς διδασκαλίας ἐπιστήμῃ διασκευάσαντες, ἀλεξιφάρμακον ὑμῖν θεραπείαν προσφέρομεν. *Mais quand les Peres de l'Eglise ne prétendoient plus combattre, ou instruire les Payens, citoient-ils encore les Auteurs profanes? Il n'y avoit rien dont ils fussent plus éloignez, comme on le voit évidemment par leurs autres ouvrages, où ils ne s'appuyent, ne raisonnent & ne parlent que sur l'Ecriture.*

(2) August. l. de vera Relig. loco supra relato.

dans l'esprit de quelque ignorant, que le Mystere de la Trinité pourroit bien n'être qu'une imagination de ces Philosophes, adoptée mal à propos par les Peres de l'Eglise. D'ailleurs comme il parle sans cesse dans ses livres des grands avantages que l'on retire d'une bonne Logique, en soûtenant que les Peres en manquoient beaucoup, & qu'ils raisonnoient par consequent fort mal; n'en est-ce pas assez pour persuader tout le monde, qu'il raisonne luy-même toûjours avec beaucoup de justesse, & qu'il ne s'écarte jamais des regles de la Logique la plus exacte, lors même que l'on ne voit aucune liaison entre ses principes & ses conclusions?

Surquoy peut être fondée la conclusion que M. le Clerc tire de ce passage.

Tâchons neanmoins de deviner sur quoy est fondée celle qu'il tire des paroles de saint Augustin que nous venons de rapporter. Il faut sans doute qu'il suppose que ce saint Docteur ne comprend point dans ce peu de dogmes que les Platoniciens devroient changer pour se faire Chrétiens, celuy des trois principes ou des trois Dieux principaux qu'ils admettoient. Il faut qu'il prétende que ces trois principes ou ces trois Dieux s'accordent parfaitement avec ce que la Foy nous enseigne, & ce que nous croyons avec saint Augustin, touchant un seul Dieu en trois Personnes.

Refutation de ces idées chimeriques.

Mais sur quoy appuye-t-il cette prétention chimerique? Où a-t-il trouvé que saint Augustin reconnût trois Dieux ou trois principes? Ce saint Docteur au contraire ne condamne-t-il pas dans toutes les pages de ses livres, de même que tous les autres Peres de l'Eglise, cette impieté si monstrueuse, & si directe-

ment opposée au premier dogme de la Foy Chrétienne ? Ne la combat-il pas en particulier dans les Platoniciens, par tout où il leur reproche ce Polythéïsme extravagant, qui leur faisoit mettre au nombre des Dieux, le monde & ses principales parties, comme le soleil & toutes les autres planetes : le monde, dis-je, ou l'ame du monde, le troisiéme de ces Dieux principaux qu'ils reconnoissoient ? Ne la combat-il pas encore expressément, lorsqu'il soûtient contre ces mêmes Philosophes dans ses livres de la Cité de Dieu, qu'il n'y a qu'un seul principe qui purifie l'ame, & non pas trois comme ils le prétendoient ?

Second passage de S. Augustin, tiré de ses livres de la Cité de Dieu.

Il ne sera pas inutile de rapporter ce passage, puisque nôtre Auteur toûjours semblable à luy-même, soit qu'il parle en son nom, soit qu'il se cache sous celuy de *Joannes Phereponus*, en abuse comme de tous les autres, dans les notes impies qu'il a faites sur les ouvrages de saint Augustin. Ce saint Docteur (3) dispute en cet endroit contre Porphyre, qui enseignoit selon les maximes de sa Philosophie Théurgique, que les sacrifices que l'on faisoit aux principes purifioient l'ame ; quoique ceux que l'on offroit à

(3) Idem l. x. de Civit. Dei, cap. xxiii. Dicit etiam Porphyrius divinis oraculis fuisse responsum non nos purgari lunæ teletis atque solis .... eodem dicit oraculo expressum, principia posse purgare..... Quæ autem dicat esse principia, tanquam Platonicus, novimus. Dicit enim Deum Patrem & Deum Filium, quem græce appellat paternum intellectum, vel paternam mentem ; de Spiritu autem Sancto, aut nihil, aut non aperte aliquid dicit : quamvis quem alium dicat horum medium, non intelligo Si enim tertiam, sicut Plotinus, ubi de tribus principalibus substantiis disputat, animæ naturam etiam iste vellet intelligi : non utique diceret horum medium, id est, Patris & Filii medium. Postponit quippe Plotinus animæ naturam paterno intellectui : iste autem, cum dicit medium, non postponit, sed interponit.

la lune & au soleil ne pussent point la purifier : en quoy il s'éloignoit du sentiment des autres Platoniciens nouveaux ses collegues dans la profession qu'ils faisoient tous de la magie, mais plus fous & plus impies que luy sur ce point.

Ce que les Platoniciens nouveaux entendoient par leurs principes.

Saint Augustin dit donc en refutant toutes ces impietez : » Nous sçavons ce que Porphyre comme Philosophe Platonicien entend par les principes. Car il » dit, que c'est Dieu le Pere, & Dieu le Fils, qu'il » appelle la pensée ou l'entendement du Pere. Quant » au saint-Esprit, il n'en dit rien, ou ce qu'il en dit » n'est pas clair, quoique je ne comprenne pas, quel » est cet autre, qu'il dit tenir le milieu entre le Pere » & le Fils. Car s'il vouloit parler, comme fait Plotin, » de la troisiéme substance principale qui est l'ame rai- » sonnable, il ne diroit pas qu'elle tient le milieu entre » le Pere & le Fils ; puisque Plotin ne la met qu'après » l'entendement du Pere, au lieu que Porphyre met- » tant celle dont il parle au milieu, ce n'est pas la met- » tre après, mais entre deux.

Platoniciens nouveaux, vrais singes des Chrétiens.

C'est ainsi que ces nouveaux Platoniciens vrais singes des Chrétiens, comme Theodoret (4) appelle Porphyre en particulier, faisoient tous leurs efforts pour mettre à la tête de tous leurs Dieux, une espece de Trinité à l'imitation de celle des Chrétiens. C'est

(4) Theodoretus serm. VII. ad Græcos. Τούτοις (τοῖς προφήταις) ἐντυχὼν ὁ Πορφύριος· μάλα γὰρ αὐτοῖς ἐνδιέτριψε, τὴν καθ' ἡμῶν τυρεύων γραφήν..... παραπλήσιόν τι τοῖς πιθήκοις καὶ δρῶν καὶ πάσχων. καθάπερ γὰρ ἐκεῖνοι μιμοῦνται μὲν τὰ τῶν ἀνθρώπων ἐπιτηδεύματα, εἰς δέ γε τὴν τῶν ἀνθρώπων οὐ μεταβάλλονται φύσιν, ἀλλὰ μένουσι πίθηκοι. οὕτως οὗτος τὰ θεῖα λόγια κεκλοφὼς, καὶ ἐνίων τὴν διάνοιαν τοῖς ξυγγράμμασιν ἐντεθεικὼς τοῖς οἰκείοις, μεταμαθεῖν οὐκ ἠθέλησε τὴν ἀλήθειαν, ἀλλὰ μεμένηκε πίθηκος, μᾶλλον δὲ κολοιὸς, ἀλλοτρίοις πτίλοις καλλωπιζόμενος.

ainsi

ainsi que dans l'execution de ce dessein, ils ne s'entendoient pas entre eux: chacun suivant son caprice dans l'arrangement de ces trois principes, & debitant à ce sujet quantité d'erreurs & de contradictions. C'est ce que saint Augustin (5) reproche icy à Porphyre, lorsqu'il ajoûte: « Mais ce Philosophe, dit-il, « s'est exprimé comme il a pû, ou comme il a voulu, « pour dire ce que nous disons, que le saint-Esprit n'est « pas seulement l'Esprit du Pere ou du Fils, mais de « tous les deux; car les expressions de ces Philosophes, « continuë-t-il, sont fort libres, & ils ne craignent « point de blesser les oreilles pieuses, lorsqu'ils parlent « des choses extrémement difficiles à concevoir. Pour « nous, nous sommes plus reservez en ces matieres; & « il ne nous est pas permis de nous écarter du langage « de l'Eglise, de peur que la liberté des expressions ne « produise quelque opinion impie. Quand donc nous « parlons de Dieu, nous ne disons pas deux ou trois « principes. Il ne nous est pas permis non plus de dire « deux ou trois Dieux, quoique nous reconnoissions « que chacune des trois Personnes divines est Dieu. «

Abus que fait M. le Clerc des paroles de S. Augustin.

M. le Clerc sur ces paroles (6) ne fait point difficulté d'avancer, que saint Augustin ne condamne icy que le langage des Platoniciens, & point du tout leur sentiment sur leurs trois Dieux ou leurs trois

(5) August ibid. cap. XXIII. l. x. de Civit. Et nimirum hoc dicit ut potuit, sive ut voluit, quod nos Spiritum sanctum nec Patris tantum, nec Filii tantum, sed utriusque Spiritum dicimus. Liberis enim verbis, &c. ut supra.

(6) Joannes Phereponus, sive Clericus, in Animadv. ad Augustini opera, tomo XII. edit. falso dictæ Antuerpianæ, pag. 583. Attamen non sine causa liberioribus verbis Philosophos uti dixit Augustinus. Nam illi tres Deos aperte esse dicebant tres illas principales substantias;

principes : Que luy-même, à parler proprement, admettoit trois Dieux comme eux, & que s'il ne s'exprimoit pas ainsi, c'étoit précisément parce qu'il craignoit d'offenser les oreilles pieuses, qui n'étoient pas accoûtumées à cette expression inusitée dans l'Ecriture, & non pas, qu'il crût que ce dogme des trois Dieux fut faux.

Impieté & fausseté de ses reflexions.

Voilà une reflexion digne de nôtre Auteur, & de celuy du Platonisme Dévoilé qui parle comme luy. Tout le monde en voit l'impieté, mais pour en connoître encore la fausseté, on n'a qu'à faire attention à la raison qui empéche saint Augustin de parler sur le Mystere de la Trinité comme les Platoniciens sur leurs trois principes. *C'est*, dit-il (7), *de peur que la licence des expressions ne produise une opinion impie sur le sujet même auquel on les employe.* Ce n'étoit donc pas la liberté seule des expressions, que saint Augustin condamnoit dans les Platoniciens, mais encore l'impieté renfermée dans leurs expressions. Il ne croyoit donc pas devoir s'abstenir de dire trois Dieux ou trois principes, précisément parce que ce langage n'étoit pas conforme à celuy de l'Ecriture, mais encore parce qu'il auroit produit une opinion impie, qui est celle de croire trois Dieux ou trois principes. C'étoit donc enfin selon saint Augustin une opinion impie, de dire

quod alii qui eas prorsus pares esse putabant, solebant negare ; non tam quod hoc falsum esset, ex ipsorum sententia, si proprie quis loqui vellet, quam quod pertimescerent offensionem aurium religiosarum, quæ passæ non essent dici plures esse Deos, contra perpetuum totius Scripturæ sermonem.

(7) August. ubi supra. Nobis autem ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia, etiam de rebus quæ his significantur, impiam gignat opinionem.

trois Dieux ; & non pas seulement une expression trop libre, ou peu conforme à l'Ecriture.

Nouvelle preuve de cela, c'est que S. Augustin à cette opinion impie des Platoniciens qui reconnoissoient trois Dieux ou trois principes, oppose une autre opinion impie, qui est l'heresie des Sabelliens (8), en montrant clairement que les Orthodoxes étoient également éloignez de l'une & de l'autre. Nous ne disons « pas neanmoins, ajoûte-t-il, ce que disent les here- « tiques Sabelliens, qui soûtiennent que le Pere est le « même que le Fils, & que le saint-Esprit est le même « que le Fils & que le Pere. Saint Augustin croyoit-il « que l'heresie des Sabelliens ne consistât que dans la liberté de leurs expressions? Non sans doute. Il sçavoit parfaitement qu'on n'est pas heretique, précisément parce qu'on s'exprime mal ; il ne croyoit donc pas non plus qu'il n'y eût rien à reprendre dans l'opinion des Platoniciens, que la liberté de leurs expressions ; puisqu'il les oppose aux Sabelliens, comme ayant donné dans une impieté opposée à celle de ces heretiques. Saint Augustin ajoûte pour exprimer le sentiment orthodoxe également opposé à l'heresie des Sabelliens & à l'impieté des Platoniciens : Nous disons « que le Pere est le Pere du Fils, & que le saint-Esprit « est l'Esprit du Pere & du Fils, sans être neanmoins «

Impieté des Platoniciens opposée à celle des Sabelliens, & condamnée par saint Augustin.

(8) Idem ibid. Nos itaque non dicimus duo vel tria principia, cum de Deo loquimur : sicut nec duos deos, vel tres nobis licitum est dicere: quamvis de unoquoque loquentes, vel de Patre, vel de Filio, vel de Spiritu sancto, etiam singulum quemque Deum esse fateamur. Nec dicimus tamen quod hæretici Sabelliani, eumdem esse Patrem qui est & Filius, & eumdem esse Spiritum sanctum qui est & Pater & Filius ; sed Patrem esse Filii Patrem, & Filium Patris Filium, & Patris & Filii Spiritum sanctum nec Patrem esse, nec Filium.

ni le Pere ni le Fils. Saint Auguſtin prétend-il icy expoſer ſeulement, comment les Orthodoxes s'exprimoient ? Non ſans doute ; mais beaucoup plus encore ce qu'ils penſoient. Or ils ne penſoient pas comme les Sabelliens, qui n'admettoient pas trois Perſonnes en Dieu ; ils ne penſoient pas non plus comme les Platoniciens, qui reconnoiſſoient trois Dieux : Que croyoient-ils donc, pour tenir le milieu entre ces deux opinions impies ? Trois Perſonnes en un ſeul Dieu.

S. Auguſtin dans le premier paſſage ne parle que des anciens Platoniciens ; qui n'ont jamais fait mention de Dieu le Pere, de Dieu le Fils, & de l'Ame du mõde, comme de trois principes.

Revenons à preſent au paſſage du même ſaint Auguſtin (9) cité par M. le Clerc dans ſa Bibliotheque ; & pour détruire en un mot toutes les conſequences qu'il en tire, remarquons que ce S. Docteur ne parle en cet endroit, que des anciens Platoniciens qui ont précedé la naiſſance de Jeſus-Chriſt : c'eſt ce qui paroît évidemment par toute la ſuite de ce paſſage. Or ni Platon ni les anciens Platoniciens ou Academiciens ne ſe ſont jamais aviſez de choiſir trois des principaux Dieux qu'ils admettoient pour en faire une eſpece de Trinité ; ni d'établir Dieu le Pere, Dieu le Fils, & l'Ame du monde, comme trois principes. C'eſt-là, ainſi que ſaint Auguſtin nous l'a fait entendre, & que nous l'avons déja remarqué, une invention des Platoniciens nouveaux, qui ſe ſont efforcez de contrefaire le Chriſtianiſme, pour donner plus de vogue à leur Platoniſme.

Preuves de cette verité.

En effet on ne trouve rien dans Platon qui marque qu'il ait reconnu ces trois principes, ni qu'il les ait joints enſemble en maniere de ſyſtême. Il parle à

(9) Idem Aug. l. de vera Relig. cap. IV.

la verité d'un Verbe qui a arrangé l'univers, mais voilà tout, ce sont des paroles qu'il repete après ceux de qui il les avoit entenduës; & qu'il ne comprenoit pas plus, comme le remarque Theodoret (1), de même que quelques autres manieres de parler dont il se sert, & qu'il avoit tirées de la même source, qu'un perroquet qui repete les paroles qu'on luy a apprises. Pour ce qui est du monde, il est vray qu'il en fait un Dieu, mais ce Dieu chez Platon, n'a rien qui le distingue du soleil, de la lune, des planetes & des autres Dieux superieurs que ce Philosophe reconnoissoit; si ce n'est qu'il est plus monstrueux que tous les autres.

Enfin Platon n'a point reconnu d'autres principes que ceux dont nous avons parlé après tous les Peres dans les livres precedens: sçavoir Dieu, la Matiere & l'Idée; & il est certain qu'il ne s'est jamais avisé de faire de la Matiere un Dieu. Pour l'Idée s'il l'a regardée comme une substance separée & distinguée de Dieu, comme je le crois après les SS. Peres, & s'il en a fait un Dieu, ce que je ne puis pas assurer: il est au moins bien certain que cette Idée n'étoit pas unique; mais qu'il y en avoit autant selon luy & ses disciples, qu'il y a d'especes differentes dans tous les animaux, & dans toutes les autres productions de l'univers. Il s'ensuivra donc s'il a crû que l'Idée fût

Principes de Platon & des anciens Platoniciens ont été fort differens de ceux des Platoniciens nouveaux.

(1) Theodoret. serm. 1. ad Græcos, relato Platonis loco ex Phædone: Πείθωντο τούτῳ, ὦ φίλοι, τοῖς ὑμετέροις φιλοσόφοις περιστελοῦσιν ὑμᾶς καὶ τὰ ἡμέτερα περιϊδεῖν δοκοῦσιν. ἀτεχνῶς γὰρ ἐοίκασι τῶν ᾠδικῶν ὀρνίθων ἐκείνοις, οἳ τὴν μὲν ἀνθρωπείαν μιμοῦνται φωνὴν, ἀγνοοῦσι δὲ τῶν λεγομένων τὸν νοῦν. παραπλησίως γὰρ δὴ καὶ οὗτοι, περὶ θείων πραγμάτων διαλεγόμενοι, οὐκ ἔγνωσαν ὥσπερ ἔλεγον τὴν ἀλήθειαν.

un Dieu, qu'il aura admis autant de Dieux de cette sorte, qu'il admettoit d'Idées differentes dans son monde archetype & intellectuel; c'est-à-dire un million. Où sont donc les trois Dieux ou les trois principes qu'on luy attribuë, & d'où l'on prétend avec autant d'impieté que d'extravagance, que les Peres ont tiré le Mystere de la Trinité?

Les Auteurs anciēs qui ont exposé les sentimens de Platon, n'ont point fait mention de ces trois principes, ou de ces trois Dieux principaux.

Mais ce qui prouve encore plus clairement que cette chimerique Trinité des trois Dieux ou des trois principes, n'est qu'une invention de la cabale des Platoniciens posterieurs au Christianisme, c'est que tous les Auteurs qui ont précédé la naissance de Jesus-Christ, & qui ont parlé des sentimens de Platon sur la Divinité, ainsi que ceux qui ont vécu après, & qui n'ont pas été de cette cabale, n'ont jamais parlé de ces trois Dieux principaux de Platon, ni fait mention de ces trois principes, comme d'un de ses sentimens. Ciceron (2), par exemple, ce grand admirateur de Platon, qui l'avoit tant étudié, & qui avoit traduit ou imité les plus considerables de ses ouvrages; lorsqu'il expose les sentimens de ce Philosophe sur la Divinité, fait-il jamais mention de ces trois Dieux principaux? Dit-il un mot, par où il paroisse qu'il ait pris le Verbe dont parle Platon pour le second des Dieux que ce Philosophe admettoit? Ne parle-t-il

(2) Cicero l. 1. de Nat. Deorum. Jam de Platonis inconstantia longum est dicere, qui in Timæo patrem hujus mundi nominari negat posse: in legum autem libris quid sit omnino Deus, inquiri oportere non censet..... Idem & in Timæo dicit & in Legibus, & mundum Deum esse, & cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos quos majorum institutis accepimus: quæ & per se sunt falsa perspicue, & inter sese vehementer repugnantia.

pas au contraire de toute cette multitude de Dieux introduits par ce Philosophe comme nous en avons parlé, & sans distinguer jamais ces trois Dieux principaux dont il s'agit? Aristote (3) en a-t-il dit quelque chose en exposant ou en refutant les sentimens de son maître? Luy a-t-il jamais attribué d'autres principes que Dieu, la Matiere, & les, Idées dont il se mocque? Plutarque dans le recüeil exact (4) qu'il a fait des sentimens de tous les anciens Philosophes, a-t-il jamais attribué à Platon cette nouvelle imagination des trois Dieux? Diogene (5) Laërce en a-t-il dit un seul mot dans l'exposition qu'il a faite des dogmes & de la vie de ce Philosophe? En trouve-t-on (6) quelques traces dans Apulée?

Ces trois Dieux principaux assemblez en forme de Trinité sont une invention des Platoniciens nouveaux, singes & ennemis des Chrétiens.

Qui ne voit donc la verité de ce que nous avons avancé, que ces trois principes ou ces trois Dieux principaux unis ensemble en forme de Trinité, ne sont qu'une production extravagante, s'il en fut jamais, de la cabale des Platoniciens posterieurs au Christianisme; & que par consequent ni saint Augustin ni les autres Peres de l'Eglise n'ont pû l'attribuer à Platon, & beaucoup moins encore l'approuver; ou s'imaginer, sans un prodigieux renversement de raison, que M. le Clerc & l'Auteur du Platonisme Dévoilé, sont seuls capables de leur attribuer, que cette imagination insensée fut la même chose que le Mystere adorable de la Trinité des Chrétiens. Quoy? les Peres

(3) Aristot. l. I. & XIII. Metaphys. l. IV. Physic. &c.
(4) Plutarch. l. I. de Placitis Philosoph. cap. III. VI. VII.
(5) Diogen. Laërt. in Vita & Dogm. Platonis l. III. de Vitis Philos.
(6) Apuleïus l. de Dogmate Platonis.

auroient pû croire que le monde ce prodigieux animal, ce Dieu monstrueux de Platon, fût la même chose que le saint-Esprit? Où en sommes-nous réduits, d'être obligez de refuter serieusement des impietez & des extravagances pareilles! Mais quelle doit être la temerité de ceux qui les avancent aujourd'huy à la face de tout le Christianisme?

CH. XIV. *Passage de Tertullien cité par M. le Clerc.*

CONTINUONS cependant à examiner les autres passages que M. le Clerc produit dans sa Bibliotheque; & voyons s'il les explique avec plus de bonne foy & de sincerité que les précedens. Celuy qui suit immediatement est tiré de Tertullien (7), & voicy comme nôtre Auteur l'expose. *Tertullien*, dit-il, *témoigne dans son Apologetique, que lorsque les Chrétiens disent que Dieu a fait l'univers par sa raison & par sa vertu, ils ne parlent qu'après les sages payens, qui assuroient que Dieu a produit le monde par son Λόγος, son discours & sa raison.*

Il l'interprete d'une maniere maligne.

Je pourrois d'abord montrer que cette traduction des paroles de Tertullien n'est point juste; & que cet ancien Auteur ne dit pas que les Chrétiens, lorsqu'ils disent que Dieu a créé l'univers par son Verbe, n'ont parlé qu'après les sages payens. Tertullien & tous les autres Chrétiens ont parlé du Verbe par qui tout a été fait, après les Apôtres & les Prophetes inspirez de Dieu, qu'ils écoutoient comme leurs maîtres, & comme les organes du saint-Esprit qui a parlé par leur bouche; & non pas aprés les sages payens, dont ils connoissoient l'ignorance & les égaremens, & qu'ils ne regardoient tout au plus sur le point dont il s'agit, que comme des plagiaires & des corrupteurs

(7) Tertull. in Apolog. cap. 21.

des

des Prophetes. Que s'il se trouvoit que les prétendus sages du paganisme eussent dit quelque chose de semblable à ce qu'ont dit les Apôtres & les Prophetes, les Chrétiens se servoient à la verité de leur témoignage contre les Payens, comme Tertullien fait icy, mais ils ne les suivoient pas pour cela, & ne parloient pas après eux, dans le sens que nôtre Auteur voudroit nous faire prendre ces dernieres paroles. Mais je neglige ces sortes de reflexions que je pourrois faire sur la maniere captieuse dont il traduit les passages des SS. Peres, pour m'attacher à ce qui est de plus important.

Il n'est point parlé dans ce passage de Tertullien, de Platon ni des Platoniciens, mais de Zenon & de Cleanthe Stoïciens.

Je demande donc à M. le Clerc, en laissant sa traduction telle qu'elle est, en quel endroit de ce passage il est fait mention de Platon, & par quel art & quel secret de sa Logique, il en peut conclure, comme il fait, que Tertullien a crû que le sentiment de ce Philosophe sur le Λόγος, ou le Verbe, étoit le même que celuy des Apôtres? Tertullien ne cite icy que Zenon & Cleanthe; ainsi, si cet ancien Auteur a parlé après quelque Philosophe sur le Verbe, si l'on peut conclure de ses paroles que les Chrétiens ont suivi dans ce qu'ils ont cru du Verbe éternel de Dieu, les sentimens de quelques sages du paganisme; ce sont ceux de Zenon & de Cleanthe, dont Tertullien parle, & non pas ceux de Platon ou des Platoniciens, dont il ne dit mot. Voilà donc les Chrétiens devenus Stoïciens sur le Verbe; par là même raison ils deviendront quand on voudra sectateurs des autres Philosophes & des Poëtes mêmes. En effet ce ne sont pas les Platoniciens ni les Stoïciens seuls qui ayent parlé

du Verbe, ni les ſeuls que les Chrétiens ayent citez aux Payens ſur ce ſujet. Avant Platon & Zenon, Heraclite (8), & l'Auteur très-ancien des vers attribuez à Orphée (9) en avoient parlé.

Pourquoy M. le Clerc a ſupprimé une partie de ce paſſage.

Mais ces anciens Auteurs ne conviennent pas plus au ſyſtême de M. le Clerc que les Stoïciens : Ils le ruinent entierement ; puiſqu'ils font voir, que les SS. Peres citoient indifferemment aux Payens leurs Philoſophes & leurs Poëtes ; & que par conſequent ils n'étoient pas plus Platoniciens, que Stoïciens, Poëtes ou Payens : c'eſt-à-dire qu'ils étoient infiniment éloignez de l'être. C'eſt pour cette raiſon que nôtre Auteur a jugé à propos de retrancher une partie du paſſage de Tertullien, où il eſt parlé uniquement de Zenon & de Cleanthe ; & de nous en propoſer ſeulement les premieres paroles, comme ſi cet ancien Auteur Chrétien, avoit prétendu parler de Platon & des Platoniciens : afin de pouvoir con-

(8) Heraclitus citatus ab Amelio loco ſupra relato.
(9) Orpheus apud Juſtin. in Paræneſi ad Græcos :

Αὐδὴν ὁρκίζω σε πατρὸς, τὴν φθέγξατο πρῶτον,
Ἡνίκα κόσμον ἅπαντα ἑαῖς στηρίξατο βουλαῖς.

Quibus Orphei carminibus ſubjungit Juſtinus : Αὐδὴν ἐνταῦθα τὸν τοῦ Θεοῦ ὀνομάζει λόγον, δι' οὗ οὐρανὸς, καὶ γῆ, καὶ ἡ πᾶσα ἐγένετο κτίσις, ὡς διδάσκουσιν ἡμᾶς αἱ θεῖαι τῶν ἁγίων ἀνδρῶν προφητεῖαι, αἷς ἐν μέρει καὶ αὐτὸς ἐν τῇ Αἰγύπτῳ προσχὼν (Ὀρφεὺς), ἔγνω ὅτι τῷ λόγῳ τοῦ Θεοῦ πᾶσα ἐγένετο ἡ κτίσις· διὸ καὶ μετὰ τὸ φῆσαι,

Αὐδὴν ὁρκίζω σε πατρὸς τὴν φθέγξατο πρῶτον,

παρ' αὐτὰ συνάπτει λέγων,

Ἡνίκα κόσμον ἅπαντα ἑαῖς στηρίξατο βουλαῖς.

ἐνταῦθα τὸν λόγον αὐδὴν διὰ τὸ ποιητικὸν ὀνομάζει μέτρον. ὅτι δὲ τοῦθ' οὕτως ἔχει δῆλον ἀπὸ τοῦ μικρῷ πρόσθεν, τοῦ μέτρου συγχωροῦντος αὐτῷ, λόγον αὐτὸν ὀνομάζειν. ἔφη γὰρ,

Εἰς δὲ λόγον θεῖον βλέψας τούτῳ προσέδρευε.

Eadem Orphei carmina citat Clemens Alexandr. l. v. Strom. p. 607. & Euſeb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XIII. ex ipſo Clemente.

clure de ce passage ; comme de tous les autres, *que les Peres ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même.* Voilà quelle est l'adresse de M. le Clerc, voilà quels sont ses artifices.

Tertullien a été fort éloigné de croire que le sentiment de Zenon & de Cleanthe sur le Verbe fût le même que celuy des Apôtres.

Qu'importe après tout, me dira-t-il, que Tertullien parle des Stoïciens ou des Platoniciens, s'il a crû que le sentiment des premiers sur le Verbe fût le même que celuy des Apôtres ? N'ay-je pas droit d'argumenter de l'un à l'autre, & de supposer que si Tertullien a crû cela du sentiment des Stoïciens, il a bien pû croire la même chose de celuy des Platoniciens ? A la bonne heure, M. le Clerc, mettez en usage vos suppositions & vos possibilitez tant qu'il vous plaira : j'y consens volontiers. Oüy je veux bien vous accorder, que si Tertullien a crû que ce que Zenon & Cleanthe ont dit du Verbe, est la même chose que ce que les Apôtres nous en ont appris, vous teniez cet ancien Auteur Chrétien pour bien & dûëment convaincu du Platonisme. Examinons donc ce qui en est. Voicy comme Tertullien parle aux Payens dans son Apologetique (1).

Paroles de Tertullien.

« Il est certain, dit-il, que vos Sages mêmes ont « cru que le Verbe, c'est-à-dire la Parole & la Raison,

(1) Tertull. in Apolog. cap. 21. Jam ediximus Deum universitatem hanc mundi verbo, & ratione, & virtute molitum. Apud vestros quoque sapientes λόγον, id est, sermonem atque rationem, constat artificem videri universitatis. Hunc enim Zeno determinat factitatorem, qui cuncta in dispositione formaverit, eumdem & fatum vocari, & Deum, & animum Jovis, & necessitatem omnium rerum. Hæc Cleanthes in spiritum congerit, quem permeatorem universitatis affirmat. Et nos etiam sermoni, atque rationi, itemque virtuti, per quæ omnia molitum Deum ediximus, propriam substantiam spiritum inscribimus, cui & sermo insit prænuntianti, & ratio adsit disponenti, & virtus præsit perficienti.

» a formé l'univers. Car Zenon decide que le Verbe » est l'Auteur qui a formé, arrangé & disposé toutes » choses. Il dit que ce Verbe s'appelle aussi le Destin, » Dieu, l'Ame de Jupiter, & la Necessité de toutes cho- » ses. Cleanthe ajoûte de plus, que c'est l'Esprit qui » s'insinuë & qui se mêle dans toutes les parties de » l'univers. Et nous, nous soûtenons aussi, que cette » Parole, cette Raison, cette Vertu par laquelle nous » avons dit que Dieu a fait toutes choses, est dans sa » propre substance un Esprit, en qui se trouve la parole, » pour prédire l'avenir; la raison, pour arranger tou- » tes choses; la Vertu, pour leur donner leur perfec- » tion. Voilà le passage de Tertullien dont il s'agit.

Preuves de la calomnie que M. le Clerc fait à Tertullien.

Je demande donc à M. le Clerc, si Tertullien croyoit que ce que Zenon dit icy du Verbe; Qu'il est la destinée, l'Ame de Jupiter & la Necessité fatale qui regne dans toutes choses, fût fort conforme à ce que l'Ecriture nous apprend du Verbe éternel de Dieu? Je luy demande si Tertullien étoit persuadé que le Verbe ou le Fils de Dieu, tel que luy & les autres Chrétiens le reconnoissoient, fût la même chose que cet Esprit, qui selon Cleanthe, les Stoïciens & les Platoniciens même, s'insinuë & se mêle dans toutes les parties de l'univers? Fera-t-il Tertullien Stoïcien jusqu'à luy faire admettre la Destinée & cette Necessité fatale & inévitable que ces Philosophes soûtenoient? Le fera-t-il Payen, jusqu'à reconnoître que le Verbe & l'Ame de Jupiter est la même chose? Ne voit-il pas dans les paroles de Tertullien, que tout ce que ce Pere approuve dans ces Philosophes, c'est le nom de Verbe, la qualité de

Dieu, & la nature spirituelle qu'ils donnent à l'Auteur de l'univers ? Ne voit-il pas enfin que Tertullien rejette toutes les idées payennes sous lesquelles ces Philosophes concevoient ce Verbe dont ils ont fait mention ?

Consequences absurdes du raisonnement de M. le Clerc.

Au reste, si c'est assez que Tertullien ait cité ce que Zénon & Cleanthe ont dit du Verbe, pour avancer qu'il étoit dans les mêmes sentimens que les Stoïciens ou les Platoniciens, & qu'il croyoit les sentimens de ces Philosophes fort conformes à ceux des Apôtres : il faudra croire par consequent qu'il a été persuadé que l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel n'étoit gueres differente de ce que les Romains publioient de leur Romulus, qu'ils assuroient y être monté aussi. Il faudra croire qu'il regardoit Jesus-Christ à peu près sur le même pied que les Payens regardoient leur Orphée, leur Trophonius, & leur Numa. Pourquoy cela ? C'est parce que Tertullien (2) un peu plus bas, ne propose pas moins aux Payens ce qu'ils croyoient touchant ces Heros ou ces divinitez prétenduës, qu'il leur a proposé auparavant ce que les Stoïciens soûtenoient touchant le Verbe Auteur de l'Univers. Qui seroit neanmoins assez déraisonnable & assez injuste pour attri-

(2) Idem Tertull. ibid. Deum colimus per Christum, illum hominem putate. Per eum & in eo se cognosci vult Deus & coli, ut Judæis respondeamus, & ipsi Deum per hominem Moysem colere didicerunt ; ut Græcis occurram, Orpheus Pieriæ, Musæus Athenis, Melampus Argis, Trophonius Bœotiæ, initiationibus homines obligarunt : ut ad vos quoque, dominatores gentium, aspiciam, homo fuit Pompilius Numa, &c. Paulo superius de eodem Christo loquens Tertullianus, aït : Dehinc ordinatis eis (Apostolis) ad officium prædicandi per orbem, circumfusa nube in cœlum est ereptus, multo melius quam apud vos asseverare de Romulis Proculi solent.

buer à cet ancien Auteur Chrétien des idées ſi profanes & ſi payennes? Concluons donc contre M. le Clerc qu'il n'eſt pas moins injuſte de ſuppoſer que Tertullien a crû le ſentiment des Stoïciens ou des Platoniciens ſur le Verbe entierement conforme à celuy des Apôtres, parce qu'il cite aux Payens l'autorité de ces Philoſophes, pour les amener plus doucement à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt; qu'il le ſeroit de croire, que le même Tertullien a été perſuadé que Romulus & Numa, Orphée & Trophonius n'avoient pas été fort differens de Jeſus-Chriſt.

CHAP. XV.

Si Clement d'Alexandrie a crû que Platon ait non ſeulement connu la ſainte Trinité, mais encore que ſa doctrine ſur ce ſujet fût la même que celle des Chrétiens.

M. LE CLERC continuë & dit: *Clement Alexandrin a crû auſſi que Platon avoit connu la ſainte Trinité, comme on l'a remarqué dans la Vie de ce Pere.* Conſultons cette Vie, & voyons comment nôtre Auteur y parle ſur ce ſujet. *Platon*, dit-il (3), *ayant parlé des trois divinitez ſuprêmes qu'il reconnoiſſoit, comme on le fera voir ailleurs, en des termes ſemblables à ceux dont ſe ſervoient les premiers Chrétiens, en parlant du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit, Clement a crû que la doctrine de ce Philoſophe étoit la même que celle des Chrétiens.* Rien de plus artificieux ni de plus malin que ce diſcours; mais rien en même temps de plus faux, comme nous le ferons voir.

Refutation de tout ce que dit M. le Clerc, pour appuyer cette calomnie.

Premierement il eſt faux que Platon ait parlé des trois divinitez ſuprêmes qu'il reconnoiſſoit, en des termes ſemblables à ceux dont ſe ſervoient les premiers Chrétiens en parlant du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit. Je défie M. le Clerc de me produire un ſeul endroit de Platon, où il ſoit fait mention du ſaint

(3) *Biblioth. Univerſelle, tome X. page 207.*

Esprit, ou qui contienne quelque terme semblable à ceux dont se servoient les premiers Chrétiens en parlant de cette adorable Personne de la sainte Trinité. Il en produit un dans sa septiéme lettre, que nous avons déja rapporté; & où Platon parle de la maniere dont Dieu composa de deux substances differentes l'Ame du monde. Mais quel terme trouve-t-on dans ce passage, qui puisse appartenir au saint Esprit? Quel est l'ancien Chrétien, ou le Pere de l'Eglise, qui l'ait cité, pour prouver que Platon a eu quelque connoissance de cette Personne divine? M. le Clerc n'en produit aucun, quoy qu'il les accuse tous en general d'y avoir trouvé le saint Esprit, par l'extrême attachement qu'ils avoient pour la Philosophie de Platon. Mais nous en croirons plûtôt saint Augustin (4) & Didyme d'Alexandrie, qui assurent en parlant des Philosophes anciens, & sur-tout de Platon, « qu'ils ont philosophé sans avoir jamais rien dit du saint Esprit, « quoy qu'ils ne se soient pas tûs du Pere ni du Fils. «

Platon ni les autres Philosophes anciens n'ont rien dit qui ait rapport au saint-Esprit.

Secondement, nous avons déja fait voir que Platon n'a jamais rien dit de ces trois divinitez suprêmes, qui marque qu'il les ait associées ensemble. Au contraire il est certain qu'il a mis une difference infinie

Platon n'a jamais associé le Monde au Dieu souverain.

(4) August. Quæst. in Exodum, l. II. Quæst. XXV. Commendatur enim fortasse Trinitas, & quod verum est, summi Philosophi gentium, quantum in eorum litteris indagatur, sine Spiritu sancto philosophati sunt, quamvis de Patre & Filio non tacuerint: quod etiam Didymus in libro suo meminit, quem scripsit de Spiritu sancto. Vide illum Didymi librum apud Hieronymum, tomo IX. edit. Froben, pag. 397. Hujus libri initio statim legitur ex interpret. S. Hieronymi: Appellatio Spiritûs sancti, & ea quæ monstratur ex ipsâ appellatione substantiæ, penitus ab his ignoratur, qui extra sacram Scripturam philosophantur. Solummodo enim in nostratibus litteris & notio ejus & vocabulum refertur, tam in novis quam in veteribus.

Preuve de cette verité par la maniere dont il fait parler le Dieu ſouverain à ce Dieu prétendu, appellé le Monde, ou l'Ame du monde.

entre la premiere & la troiſiéme de ces divinitez, qui eſt le monde. Et quelle union, quelle reſſemblance pouvoit-il ſuppoſer entre ce Dieu monſtrueux, lié à un corps auſſi vaſte & auſſi peſant que l'eſt le ciel & la terre, & le Dieu ſouverain, en qui il reconnoiſſoit une nature ſpirituelle, inalterable, immortelle, & infiniment élevée au deſſus de tout ce qui eſt materiel, diviſible & corporel? Mais écoutons comment il fait parler le Dieu ſouverain à cet autre dieu prétendu, appellé le monde, ou l'ame du monde, & à toutes les autres divinitez pareilles, qui étoient, comme luy, compoſées de corps & d'ame : rien ne marque mieux combien Platon étoit éloigné de les aſſocier enſemble, ou de les comparer l'un à l'autre. Origene (5), ſaint Auguſtin (6), & ſaint Cyrille (7), ſe ſont mocquez avec beaucoup de raiſon du diſcours que ce Philoſophe fait tenir à Dieu en cette occaſion : diſcours en effet le plus imperieux & le plus hautain qui fut jamais. M. Dacier (8) le trouve

(5) Origenes l. VI. contra Celſum, pag. 281. Εἴποι ἄν τις οὖν καὶ πρὸς ταῦτα, βουλόμενος ἀπαντᾶν τῷ Κέλσῳ, ὅτι καὶ Πλάτων ἀλαζονεύεται ἐν τῇ τοῦ Διὸς κατὰ τὸν Τίμαιον δημηγορίᾳ λέγων, Θεοὶ Θεῶν, ὧν ἐγὼ δημιουργὸς καὶ πατήρ. &c.

(6) Auguſt. Homil. CXLIII. de Tempore.

(7) Cyrillus l. II. contra Julianum : Καὶ δὴ καὶ θαυμάσας ἔχει (Ἰουλιανὸς), καὶ τοῦτο ἀκατασκέπτως, τὴν οὐκ οἶδ' ὅπως αὐτῷ (Πλάτωνι) πεπλασμένην δημηγορίαν, ἣν δὴ πεποιῆσθαί φησι τὸν τῶν ὅλων Θεὸν, πρὸς γεννητούς τινας καὶ ψευδωνύμους Θεούς. οἶμαι δὴ δεῖν καὶ ἡμᾶς αὐτῷ πρὸς τοῦτο εἰπεῖν. εἰ μὲν γὰρ ἐν τούτοις ἠθοποιεῖ Πλάτων, καὶ κατὰ νόμον τῶν ποιητῶν, τῷ προσώπῳ τοῦ Θεοῦ περιτίθησι λόγους, οὕσπερ ἂν οἴηται πρέπειν αὐτῷ, διημάρτηκεν οὐ μετρίως τοῦ σκοποῦ, καὶ καταμωμήσαιτ' ἄν τις αὐτὸν, προσωποποιεῖν οὐκ εἰδότα καθ' ὃν ἔδει τρόπον. εἰ δὲ σκήπτεται τὸ θεοκλυτεῖν, χαιρέτω ληρῶν· οὐ γάρ τοι θέμις εἰπεῖν, θεοῖς τοῖς οὐκ ἀληθέσι, τῆς ἰδικῶς αὐτῷ τε καὶ μόνῳ πρεπούσης εὐκλείας ἐφεῖναι μεταλαχεῖν τὸν τῶν ὅλων κατεξουσιάζοντα Θεόν.

(8) *Vie de Platon, page 223.*

au contraire

au contraire fort beau ; & voicy à peu près comme il le traduit, en l'adoucissant & en le christianisant, selon sa coûtume, autant qu'il luy est possible.

Paroles de Platon.

« Enfans des Dieux : toutes les œuvres qui sont sorties de mes mains, sont indissolubles, autant que je « le voudray, & pendant que je les soûtiendray. Ce « n'est pas que tout ce qui a été lié, ne soit d'une na- « ture à être désuni ; mais il n'est pas d'un Créateur « infiniment bon de détruire son ouvrage, lorsque cet « ouvrage n'a rien de mauvais en luy. Vous avez été « créez, & par consequent vous ne sçauriez être en- « tierement immortels & indissolubles. «

Reflexion de S. Augustin sur ces paroles de Platon.

Saint Augustin dit icy fort agreablement (9), Que ces pauvres dieux entendant ces dernieres paroles, qui les menaçoient de la mort, d'une maniere si capable de les effrayer, ne pûrent sans doute s'empêcher de trembler de tout leur corps. Pourquoy? Parce qu'ils desiroient tous d'être immortels, & qu'ils ne vouloient point mourir. Je laisse à penser en quel état se trouvoit alors le monde, ou l'ame du monde, qui sans contredit étoit celuy de tous ces dieux, qui étoit le plus attaché à son corps, & qui devoit craindre davantage de le perdre : car que seroit-il devenu,

(9) August. Homil. supra cit. Inducitur Deus à Platone ipso alloqui deos quos fecit de corporali & incorporali substantia, atque inter cætera dicere illis : Quoniam estis orti, immortales esse & indissolubiles non potestis. Jam ad istam vocem illi intremiscere poterant. Quare? Quia immortales esse cupiebant, & mori nolebant. Ergo ut eis auferret timorem, securus adjunxit atque ait : Non tamen dissolvemini, neque vos ulla mortis fata periment, nec erunt valentiora quam consilium meum, quod majus est vinculum ad perpetuitatem vestram, quam illa quibus colligati estis. Ecce Deus securitatem dat diis à se factis, securitatem illis dat immortalitatis : securitatem illis dat quod non relinquant globos corporum suorum.

& où auroit-il pû se retirer, si ce malheur luy fût
» arrivé? Cependant pour les remettre tous de leur
» frayeur, continuë saint Augustin, le Dieu souverain
» de Platon ajoûte : Vous ne serez neanmoins jamais
» separez de vos corps, & la mort n'aura sur vous au-
» cun empire : ma volonté étant quelque chose de plus
» fort pour assurer vôtre immortalité, que la nature
» des corps ausquels vous avez été attachez à vôtre
» naissance. C'est ainsi, dit saint Augustin, que le Dieu
» souverain de Platon rassure tous ces Dieux qu'il a
» faits, en leur promettant l'immortalité, & en leur
» faisant esperer qu'ils ne quitteront point les globes
» de leurs corps.

On peut juger de là si Platon, après avoir fait parler le Dieu souverain avec tant de hauteur au monde ; après avoir mis une si prodigieuse inégalité entre l'un & l'autre ; étoit fort disposé à donner à Dieu ce même monde pour compagnon, & à les mettre tous deux dans le même rang, & dans la même categorie.

Quelle ressemblance se trouve entre les termes de Platon, & ceux des Chrétiens sur la Trinité.

Troisiémement, M. le Clerc nous renvoye à sa vie d'Eusebe, pour apprendre que Platon a parlé des trois divinitez suprêmes en des termes semblables à ceux des premiers Chrétiens : mais dans cette Vie il ne dit rien qui prouve cette conformité. Il produit seulement les passages de Platon, que nous avons rapportez cy-dessus ; & l'on peut voir si à l'exception de deux ou trois mots, & en particulier de celuy de Verbe, que Platon avoit empruntez de la doctrine des Hebreux, on y trouve cette grande ressemblance

M. le Clerc, que nôtre Auteur suppose icy, & dont il se mocque

ouvertement dans sa septiéme lettre. Aussi a-t-il soin de sauter incontinent de ces textes de Platon qu'il rapporte, à la maniere dont Plotin & Porphyre les ont expliquez, & dans laquelle on trouve en effet un peu plus de cette ressemblance dont il parle. Mais il y a, comme nous l'avons fait voir, une très-grande difference à mettre entre Platon, & ces nouveaux Platoniciens qui ont été les ennemis & les singes du Christianisme en tout ce qu'ils ont pû. Les Peres de l'Eglise y en ont toûjours mis beaucoup, en remarquant soigneusement que ceux-cy ayant vécu long-temps après la naissance de Jesus-Christ, ont trouvé dans leurs livres plusieurs choses, qu'ils ont visiblement empruntées de la Theologie des Chrétiens, & qu'ils ont mêlées avec leurs chimeres Platoniciennes.

Après avoir supposé cette ressemblance dans sa Bibliotheque, s'en mocque dans sa VII. lettre critique.

Il ne la prouve dans sa Bibliotheque, qu'en attribuant à Platon les idées de Plotin & de Porphyre.

Les SS. Peres ont convaincu ces Platoniciés nouveaux d'avoir pris plusieurs choses de la Theologie des Chrétiens.

Ecoutons entre autres le pieux & sçavant Theodoret (1), qui après avoir cité quelques-uns de ces

Témoignage de Theodoret sur ce sujet.

(1) Theodoret. serm. 11. ad Græcos : Ἕτερα δὲ καὶ πλεῖστα εἴρηται καὶ τούτῳ (Πλωτίνῳ), καὶ Πλουτάρχῳ, καὶ Νουμηνίῳ, καὶ τοῖς ἄλλοις οἳ τῆς τούτων ξυμμορίας. μετὰ γὰρ δὴ τὴν τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν ἐπιφάνειαν οὗτοι γενόμενοι τῆς Χριστιανικῆς θεολογίας πολλὰ τοῖς οἰκείοις ἀνέμιξαν λόγοις, &c. Et infra: Καὶ μὲν δὴ καὶ τῶν θείων εὐαγγελίων ὅτι Πλούταρχος καὶ ὁ Πλωτῖνος ὑπηκουσάτην δηλοῖ δὲ τοῦτο σαφῶς ὁ Ἀμέλιος, τῆς Πορφυρίου πρωτεύσας διατελέσας. ὑπεράγαται γὰρ τὸ τῆς Ἰωάννου θεολογίας προοίμιον, οὑτωσὶ λέγων, &c. *Le même Theodoret dans son sixiéme discours prouve encore que Plotin a tiré plusieurs choses des SS. Evangiles, & en particulier ce qu'il dit dans son livre de la Providence, que le Verbe a fait tout ce qui est. Il le prouve, dis-je, avec soin, parce qu'il juge cette verité importante, & afin que l'on ne soit point surpris de trouver dans ce Philosophe plusieurs choses qui approchent des veritez Chrétiennes.* Εἶτα πολλοὺς τοιούτους ἀνελίξας λόγους ἐπήγαγεν (Πλωτῖνος): οὕτω δὴ ἐξ ἑνὸς νοῦ καὶ τοῦ ἀπ' αὐτοῦ λόγου, ἀνέστη τόδε τὸ πᾶν καὶ διέστη. Ταῦτα δὲ καὶ οὗτος (Πλωτῖνος) ἐκ τῶν ἱερῶν λογίων σεσύληκεν. ἠκούσε γὰρ πάντως τῆς τῶν θείων εὐαγγελίων διδασκούσης θεολογίας, ὡς διὰ τοῦ λόγου πάντα ἐγένετο, καὶ χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδὲ ἕν. παμπόλλοις γὰρ ἔτεσιν οὗτός γε τῶν Ἀποστόλων νεώτερος. ἐκεῖνοι μὲν γὰρ ἐπὶ Τιβερίου Καίσαρος τῶν σωτηρίων ἤρξαντο κηρυγμάτων. Τιβέριον δὲ διεδέξατο Γαΐος,

passages de Platon dont nous venons de parler, en faisant remarquer que l'on y voit des traces des vols que ce Philosophe avoit faits dans les livres des Prophetes, produit ensuite les explications que les Platoniciens nouveaux en avoient données, comme il leur avoit plû ; & sur tout celle que Plotin a imaginée dans son livre des Trois Hypostases. Ceux-cy, dit ce sçavant Evêque, ayant vécu après la naissance de nôtre Sauveur, ont mêlé dans leurs livres plusieurs choses de la Theologie des Chrétiens. Ainsi Plotin & Numenius expliquant le sentiment de Platon, disent qu'il a établi trois Principes éternels, le Bien, l'Entendement, & l'Ame du monde, en appellant le Bien celuy que nous appellons le Pere ; l'Entendement, celuy que nous nommons le Fils & le Verbe ; & enfin la Vertu qui anime & qui vivifie tout, celuy que les divines Ecritures appellent le saint Esprit. Tout cela, comme je l'ay dit, a été pillé de la Theologie des Hebreux ; car David a dit : que les cieux ont été affermis par la Parole de Dieu, &

ἐκεῖνον δὲ Κλαύδιος· εἶτα Νέρων καὶ Οὐεσπασιανὸς, καὶ Τίτος καὶ Δομετιανὸς, καὶ Νέρβας καὶ Τραϊανὸς, καὶ Ἀδριανὸς, καὶ Ἀντωνῖνος ὁ πρῶτος, καὶ Βῆρος, καὶ Κόμμοδος. ἐπὶ τούτου δὲ Ἀμμώνιος ὁ ἐπίκλην Σακκᾶς, τοὺς σάκκους καταλιπὼν, οἷς μετέφερε τοὺς πυροὺς, τὸν φιλόσοφον ἠσπάσατο βίον. τούτῳ φοιτῆσαι φασὶ καὶ Ὠριγένην τὸν ἡμέτερον, καὶ Πλωτῖνον τουτονί. τῆς δὲ Πλωτίνου διδασκαλίας τετύχηκεν ὁ Πορφύριος. τὸν δὲ χρόνον οὐ τηνάλλως ἀδολεσχῶν ἐπεσημηνάμην, δεικνὺς ὡς οὐ μόνον τὰ τῶν Ἑβραίων οὗτος, καθάπερ ὁ Πλάτων, ἀλλὰ καὶ τὰ τῶν ἁλιέων, καὶ τὰ τοῦ σκυτοτόμου παιδευθεὶς, μεμάθηκεν ἐκεῖθεν ὡς ἐκ τοῦ νοῦ, καὶ τοῦ ἀπ᾽ αὐτοῦ λόγου, τὰ πάντα καὶ ξυνίστη καὶ διέστη, καὶ τῆς προεστηκυίας τετύχηκεν ἁρμονίας. *Loin donc que les Chrétiens ayent emprunté quoy que ce soit des Platoniciens : ce sont les Platoniciens au contraire, & sur tout Plotin & ceux de sa cabale, qui ont pillé & corrompu plusieurs dogmes des Chrétiens. Nous l'avons prouvé déja par quantité de faits & d'autoritez : nous pourrons en produire encore d'autres dans la suite.*

que toute leur vertu est la production de son Esprit. » Mais Plotin & Plutarque ont de plus entendu quelque chose des saints Evangiles ; & on en a une preuve bien claire dans ce que dit Amelius, l'un des principaux condisciples de Porphyre. Theodoret rapporte ensuite le passage d'Amelius que nous avons cité ailleurs ; & dans lequel on voit évidemment que ce Platonicien avoit paraphrasé à sa maniere tout le commencement de l'Evangile de saint Jean.

Platoniciens nouveaux admirateurs & corrupteurs des saints Evangiles.

Le même Theodoret dit encore.(2) en parlant de ce Philosophe, de Plotin, & des autres qu'il a nommez auparavant : Puis donc que les ennemis de « la veritable doctrine ne laissent pas de l'admirer « jusqu'à ce point, que d'enrichir leurs livres des morceaux qu'ils en ont dérobez, & que ces petites parties, quoique mêlées avec quantité d'erreurs, ne perdent pas pourtant leur éclat, mais brillent au contraire au milieu de tous ces mensonges, comme des pierreries dans du fumier, ou pour parler avec l'Evangile, comme la lumiere au milieu des tenebres ; on peut juger de là combien la doctrine Chrétienne, qui est infiniment pure & exempte de toutes sortes d'erreurs, est digne de nôtre amour & de nôtre admiration. Et de fait, il y a grande difference entre une perle qui est dans un fumier, & cette même perle lorsqu'elle est mise sur le diadême d'un Roy. Aimons donc à contempler la verité dans toute sa pureté ; car si elle ne laisse pas de briller au milieu de tout ce qui luy est de plus contraire, il est clair qu'elle est encore bien plus belle & bien plus éclatante, lorsqu'elle »

(2) Idem Theodoret. serm. 11. eodem.

» est séparée de tout ce qui peut l'obscurcir.

On voit par ces paroles de Theodoret, qu'il mettoit une grande difference entre Platon & les Platoniciens nouveaux, comme en effet il y en a une très-grande en toutes manieres ; & qu'il ne doutoit pas que ceux-cy n'eussent emprunté plusieurs choses des Chrétiens ; & sur-tout qu'ils n'eussent contrefait autant qu'il leur avoit été possible, le Mystere de la Trinité, dans le nouveau systême de leurs trois Principes. Mais qu'est-il arrivé de là ? Ce que dit ailleurs le même Theodoret (3) à l'occasion de Porphyre : Que les singes peuvent bien contrefaire les hommes, mais qu'après tout ils restent toûjours ce qu'ils sont : c'est-à-dire, de très-vilains animaux ; qu'ainsi Porphyre & les autres Platoniciens ont bien pû contrefaire les dogmes des Chrétiens, mais que pour tout cela ils n'ont pas cessé d'être ce qu'ils étoient ; c'est-à-dire, des aveugles engagez dans les erreurs les plus grossieres, & que leurs dogmes des trois Principes n'a pas laissé d'être une opinion monstrueuse, & une fable très-mal concertée.

Platoniciens nouveaux comparez par Theodoret aux singes.

Mais pour revenir à M. le Clerc ; s'il a crû pouvoir dans sa Bibliotheque joindre aux passages de Platon les imaginations de Plotin, comme des témoignages fort propres pour montrer que Platon a reconnu les trois principes dont il s'agit, & qu'il en a parlé *dans des termes semblables à ceux dont se servoient les premiers Chrétiens, en parlant du Pere, du Fils, & du saint Esprit* ; il ne devoit donc pas dans sa septiéme

M. le Clerc, après avoir cité Plotin dans sa Bibliotheque, comme un fort bon interprete des sentimens de Platon, se mocque ensuite de luy dans sa VI. lettre critique.

(3) Idem serm. VII. loco supra descripto. *Theodoret compare en cet endroit les Platoniciens nouveaux à la corneille d'Esope.*

lettre (4) se mocquer de ces mêmes témoignages, & assurer qu'*il ne croit pas plus Plotin sur les veritables sentimens de Platon, que les Moines du septiéme siecle sur les dogmes de Jesus-Christ & des Apôtres.* Quoy qu'il en soit, on voit par-là que nôtre Auteur établit & renverse sans façon les mêmes autoritez, suivant qu'elles peuvent servir ou nuire à ses desseins & à ses vûës. Les raisonnemens de Plotin sur les trois Principes ou les trois Hypostases, l'accommodent fort dans sa Bibliotheque; il les produit donc, il les expose fort au long, il les fait valoir de son mieux: ces mêmes raisonnemens l'incommodent dans sa septiéme lettre critique; il s'en mocque, & les traite de fictions & d'imaginations creuses, sans se mettre en peine, s'il s'accorde là-dessus avec luy-même, ou s'il se contredit. Ainsi donc quoy qu'il traite indignement dans cette même lettre les Moines du septiéme siecle, n'entreprenons pas neanmoins de le réfuter; il se réfutera luy-même à la premiere occasion qui se presentera: Qu'il trouve seulement dans un manuscrit du septiéme siecle quelque passage, ou quelque differente leçon, qui favorise ses erreurs Sociniennes: alors ces Moines, dont il parle icy avec le dernier mépris, seront de saints & de sçavans personnages, qui au-

(4) Joannes Clericus Epist. VII. Critica, pag. 247. Sed Plotino tot sæculis post Platonem nato, nec alia ejus scripta proferenti quam quæ habemus; de Platonis genuina sententia non magis crediderim, quam Monachis VII. sæculi de dogmatibus Christi & Apostolorum. Nam quo jure Plotini Metaphysicæ meditationes haberi possunt supplementa indubitata eorum quæ Plato cogitavit, etiam ubi Platonis orationi nihil deest, potius quam quæ Novo Testamento addiderunt VII. sæculi Monachi. Imo vero Plotini figmenta suspecta habeamus necesse est, &c.

ront conservé inviolablement le dépôt de la saine doctrine.

M. le Clerc veut nous persuader que les Chrétiens ont pris des Platoniciens le terme de consubstantiel.

Je voudrois pouvoir suivre M. le Clerc dans ce qu'il dit dans sa Bibliotheque (5) sur ces explications de Plotin, de Porphyre, & de Jamblique, qu'il y produit. Nous serions surpris des remarques & des reflexions importantes dont il les accompagne. Nous verrions sur tout l'admirable découverte qu'il a faite du terme de consubstantiel, dans un endroit du dernier de ces trois Philosophes, où personne avant luy ne s'étoit avisé de l'aller chercher. Nous admirerions l'usage qu'il en fait, & les consequences qu'il prétend en tirer. Mais quand finirions-nous, si nous voulions suivre cet Auteur dans tous ses égaremens? Nous l'avertirons seulement icy en passant, que le terme de consubstantiel étoit en usage parmi les Peres de l'Eglise, pour exprimer ce que nous croyons de la Divinité éternelle du Fils de Dieu, avant que Plotin & Jamblique fussent au monde (6), & que s'il se trouve dans les ouvrages de ces Philosophes quelque chose de semblable à ce que les Chrétiens ont dit, c'est de la doctrine des mêmes Chrétiens qu'ils l'ont pris, ainsi que nous l'avons déja dit & prouvé plus d'une fois.

(5) *Biblioth. Univers. tome X. page 394.*

(6) *Saint Denys d'Alexandrie dans sa lettre contre Paul de Samosates, nous apprend que les SS. Peres qui l'avoient précedé, avoient appellé le Fils de Dieu consubstantiel à son Pere :* Τὸν φύσει κύριον καὶ λόγον τοῦ πατρὸς, δι' οὗ τὰ πάντα ἐποίησεν ὁ πατὴρ, καὶ ὁμοούσιον τῷ πατρὶ εἰρημένον ὑπὸ τῶν ἁγίων πατέρων· περὶ γὰρ Θεοῦ ἡμᾶς ἐδίδαξαν. Tomo XI. Biblioth. Patrum Græcolat. Paris. pag. 277. *On peut consulter sur le même terme ce que dit saint Athanase* l. de Decretis Synodi Nicænæ, pag. 230. 1. tom. novæ edit. Patrum Benedict. & l. de Sententia Dionysii, pag. 256.

Quatriémement,

Fausseté de la cõclusion que M. le Clerc tire des paroles de Clement d'Alexandrie.

Quatriémement, pour achever ce que nous avons à dire sur le passage de Clement d'Alexandrie cité par nôtre Auteur : non seulement il est faux, comme nous venons de le faire voir, que Platon ait parlé des trois Divinitez suprêmes, en des termes semblables à ceux dont se servoient les Chrétiens, en parlant du Pere, du Fils, & du saint Esprit; mais la conclusion que M. le Clerc tire de là, est encore beaucoup plus fausse : Que *Clement d'Alexandrie a crû que la doctrine de ce Philosophe étoit la même que celle des Chrétiens.* Clement d'Alexandrie parle à l'occasion de ce passage de Platon (7) : Toutes choses sont autour « de leur Roy : elles sont à cause de luy, & il est seul « la cause des bonnes choses, second pour les secon- « des, troisiéme pour les troisiémes. C'est ainsi que « M. Dacier a traduit ce passage ; & voicy ce que Clement d'Alexandrie (8) ajoûte ensuite, de la maniere

(7) Plato Epist. 11. ad Dionys. Syracus. loco supra relato.

(8) Clemens Alex. l. v. Strom. pag. 598. edit. Colon. Σιωπῶ γὰρ Πλάτωνα. ἄντικρυς οὗτος ἐν τῇ πρὸς Ἔραστον καὶ Κορίσκον ἐπιστολῇ φαίνεται πατέρα καὶ υἱὸν, οὐκ οἶδ᾽ ὅπως, ἐκ τῶν Ἑβραϊκῶν γραφῶν ἐμφαίνων παρακελευόμενος κατὰ λέξιν· ἐπομνύντας σπουδῇ τε ἅμα μὴ ἀμούσῳ καὶ τῆς σπουδῆς ἀδελφῇ παιδείᾳ τὸν πάντων Θεὸν αἴτιον, καὶ τοῦ ἡγεμόνος καὶ αἰτίου πατέρα Κύριον ἐπομνύντας· ἐὰν ὀρθῶς φιλοσοφήσητε, εἴσεσθε. ἥτε ἐν Τιμαίῳ δημηγορία πατέρα καλεῖ τὸν δημιουργὸν λέγουσα ὧδέ πως· Θεοὶ Θεῶν, ὧν ἐγὼ πατὴρ δημιουργός τε ἔργων. ὥστε καὶ ἐπὰν εἴπῃ, Περὶ τὸν πάντων βασιλέα πάντα ἐστὶ, κἀκείνου ἕνεκα τὰ πάντα· κἀκεῖνο αἴτιον ἁπάντων καλῶν· δεύτερον δὲ περὶ τὰ δεύτερα· καὶ τρίτον περὶ τὰ τρίτα· οὐκ ἄλλως ἔγωγε ἐξακούω, ἢ τὴν ἁγίαν Τριάδα μηνύεσθαι· τρίτον μὲν γὰρ εἶναι τὸ ἅγιον πνεῦμα· τὸν υἱὸν δὲ, δεύτερον δι᾽ οὗ πάντα ἐγένετο κατὰ βούλησιν τοῦ πατρός. *Voilà le passage entier de Clement d'Alexandrie, dans lequel il est visible qu'il ne dit pas que Platon ait connu la sainte Trinité, mais seulement que luy Clement interprete ainsi les paroles de ce Philosophe, & qu'il croit pouvoir les appliquer à ce mystere, en consequence des deux autres passages qu'il rapporte, & où Platon en suivant la doctrine des Hebreux a eu je ne sçay quelle idée, qu'il y a en Dieu un Pere & un Fils.*

» dont M. le Clerc traduit ſes paroles : Je conçois, dit
» cet ancien Auteur, que Platon n'a entendu par là au-
» tre choſe que la ſainte Trinité, & que le troiſiéme
» Etre dont il parle, eſt le ſaint Eſprit, comme le ſe-
» cond eſt le Fils, par lequel toutes choſes ont été fai-
» tes ſelon la volonté du Pere.

Clement d'Alexandrie a été fort éloigné de croire que la doctrine de Platon fût la même que celle des Chrétiens.

Pour reconnoître d'abord la fauſſeté de la concluſion que M. le Clerc tire de ce paſſage de Clement d'Alexandrie, nous n'avons qu'à nous ſouvenir, qu'il ſe trouve dans le même endroit que tous les autres que nous avons examinez juſqu'à preſent, & dont nous avons fait voir que nôtre Auteur a ſi indignement abuſé. Il ſe trouve, dis-je, dans cet endroit du cinquiéme livre des Stromes de Clement d'Alexandrie, où cet ancien Pere de l'Egliſe fait profeſſion de rapporter les vols que Platon & tous les autres Auteurs payens, tant Poëtes que Philoſophes, ont faits dans les livres ſaints. Or nous avons déja montré par des preuves certaines, tirées du même endroit, & par d'autres témoignages exprès du même Pere, qu'il a été perſuadé que Platon & tous ces autres Auteurs payens avoient très-mal compris les veritez qu'ils avoient tirées de la doctrine des Hebreux ; & qu'ils les avoient alterées & corrompuës par un grand nombre de fables & d'erreurs qu'ils y avoient mêlées. Donc Clement d'Alexandrie n'a point crû que la doctrine de Platon contenuë dans le paſſage dont il s'agit, fût la même choſe que celle des Chrétiens ſur le Myſtere de la Trinité.

Abſurditez manifeſtes qui s'enſuivent de

Montrons cette même verité d'une maniere encore plus palpable. Clement Alexandrin (9) rap-

(9) Idem Clemens ſtatim poſt illa verba : Κατὰ βούλησιν τοῦ πατρός. Ὁ

porte incontinent après, un autre passage de Platon, où ce Philosophe raconte que Zoroastre étoit ressuscité douze jours après sa mort; & ce Pere ajoûte que peut-être Platon a voulu signifier par là la Resurrection des morts que nous attendons. Il rapporte encore plus haut (1) dans le même endroit, ainsi que nous l'avons déja remarqué, ce que le même Philosophe a dit après tous les Poëtes, du Cocyte, de l'Acheron & du Pyriphlegethon : & il ajoûte que l'on « voit par-là que Platon a connu ce que l'Ecriture ap- « pelle Gêne. Il produit ensuite (2) ce que le même « Philosophe enseigne parmi les autres fables de sa metempsychose, que la Parque Lachesis associe à toutes les ames qui retournent sur la terre pour prendre de nouveaux corps, un démon qui les conduit, &

La maniere de raisonner de M. le Clerc.

δ' αὐτὸς ἐν τῷ δεκάτῳ τῆς πολιτείας, Ἠρὸς τοῦ Ἀρμενίου, τὸ γένος Παμφύλου, μέμνηται, ὅς ἐστι Ζωροάστρης..... τὸν δὴ Ζωροάστρην τοῦτον ὁ Πλάτων δωδεκαταῖον ἐπὶ τῇ πυρᾷ κείμενον ἀναβιῶναι λέγει· τάχα μὲν οὖν τὴν ἀνάστασιν, τάχα δὲ ἐκεῖνα αἰνίσσεται, &c.

(1) Idem paulo superius, pag. 592. loco supra relato.

(2) Idem eadem pag. Τῶν μικρῶν δὲ κατὰ τὴν γραφὴν καὶ ἐλαχίστων τοὺς Ἀγγέλους τοὺς ὁρῶντας τὸν Θεὸν, πρὸς δὲ καὶ τὴν εἰς ἡμᾶς δι' Ἀγγέλων τῶν ἐφεστώτων ἥκουσαν ἐπισκοπὴν ἐμφαίνων οὐκ ὀκνεῖ γράφειν· Ἐπειδὴ πάσας τὰς ψυχὰς τοὺς βίους ᾑρῆσθαι, ὥσπερ ἔλαχον, ἐν τάξει, προσιέναι τὴν Λάχεσιν· ἐκείνην δὲ ἑκάστῳ, ὃν εἵλετο δαίμονα τοῦτον φύλακα συμπέμπειν τοῦ βίου, καὶ ἀποπληρωτὴν τῶν αἱρεθέντων. τάχα δὲ καὶ τῷ Σωκράτει τὸ δαιμόνιον τοιοῦτό τι ᾐνίσσετο. *Clement d'Alexandrie depuis la page 591. jusqu'à la page 615. où finit le V livre de ses Stromes, produit un très-grand nombre de passages pareils, tant des Poëtes que des Philosophes, & des autres Auteurs payens, où il trouve quelques traces des veritez de l'Ecriture. M. le Clerc dira t-il, que Clement a crû que toutes ces fables des Poëtes, & toutes ces opinions des Philosophes étoient entierement la même chose que ce que l'Ecriture enseigne? Dira-t-il que Clement d'Alexandrie a adopté toutes ces fables & toutes ces opinions, comme autant de veritez & de dogmes du Christianisme? Ajoûtons, pour ce qui regarde en particulier le Mystere de la Trinité, que le même Clement trouve, comme nous l'avons déja dit,*

qui les oblige de demeurer dans ces corps ; & il ajoûte que cela ſe rapporte à ce que l'Ecriture nous apprend des Anges Gardiens qui ont ſoin de nous, & que peut-être le démon de Socrate, dont Platon parle ſi ſouvent, marque encore la même choſe.

S'il eſt permis de raiſonner comme nôtre Auteur, il faudra conclure de là, que Clement d'Alexandrie a crû que ce que Platon dit de la reſurrection prétenduë de Zoroaſtre ou d'Erus Armenius, du Cocyte & de l'Acheron, de la Parque Lacheſis & de ſes démons, ainſi que de celuy de Socrate, étoit toute la même choſe que ce que l'Ecriture nous apprend de la Reſurrection, de l'Enfer, & des Anges Gardiens ; & que dans cette perſuaſion il a adopté toutes ces fables, & nous les a tranſmiſes avec tous les autres Peres de l'Egliſe : comme autant d'articles de foy. Qui ne ſeroit étonné de l'injuſtice & de l'extravagance d'une pareille concluſion ? Ne faut-il pas être ignorant ou malin au dernier point, pour ne pas reconnoître que Clement d'Alexandrie dans cette expoſition qu'il fait des vols de Platon, ne prétend rien autre choſe, comme il le declare ſi ſouvent & ſi preciſément, ſinon que Platon & tous les autres anciens Philoſophes & Poëtes payens, ont eu quelque con-

But que Clement d'Alexandrie ſe propoſe dans l'endroit de ſes Stromes, dont M. le Clerc abuſe, pour attribuer à cet ancien Auteur toutes ſortes d'erreurs & de chimeres.

qu'Homere a parlé du Pere & du Fils de même qu'Orphée ; & ſur tout que le Poëte Comique Epicharmus a fait mention dans ſes Comedies, du Verbe. Puiſque M. le Clerc ſoûtient que Clement d'Alexandrie a crû que ce que dit Platon ſur ce ſujet, eſt parfaitement conforme à ce que l'Ecriture nous enſeigne, il faut neceſſairement qu'il admette la même choſe de ces Poëtes, & qu'il ſoûtienne que Clement d'Alexandrie a été perſuadé qu'ils avoient connu le Fils de Dieu & le Myſtere de la Trinité auſſi parfaitement que les Chrétiens les mieux inſtruits. Quelle abſurdité !

noissance des veritez contenuës dans les divines Ecritures, & que malgré les fables & les erreurs qu'ils ont mêlées avec ces veritez, on en découvre encore des traces dans leurs ouvrages ? Voilà ce que Clement d'Alexandrie a prétendu uniquement, ainsi que les autres Peres de l'Eglise, qui ont travaillé sur le même dessein, afin de porter les Payens à quitter les ruisseaux bourbeux de leurs Poëtes & de leurs Philosophes, pour s'attacher à la source de toutes les veritez, qui est l'Ecriture sainte.

Nouvelles consequences absurdes, qui font voir l'ignorance ou la malignité de M. le Clerc.

Que si pour avoir entrepris dans cette vûë, de produire les passages des Philosophes & des Poëtes, dans lesquels on trouve ces traces de la doctrine des Hebreux, on peut soupçonner les Peres de l'Eglise d'avoir crû que la doctrine de ces Payens étoit la même chose que celle des Chrétiens ; on pourra encore les soupçonner d'avoir crû que la fable de Promethée, celle de Pandore, celle des Géans qui entreprirent d'escalader le ciel, celle de Deucalion & de Pyrrha : que toutes ces fables, dis-je, & quantité d'autres pareilles qu'ils rapportent, sont la même chose que ce que l'Ecriture nous apprend touchant la création de l'homme, la Tour de Babylone, & le Déluge : on pourra dire qu'ils ont adopté toutes ces fables, & qu'ils nous les ont ensuite proposées dans leurs écrits comme étant la veritable doctrine de l'Ecriture sur tous ces points. Encore une fois a-t-on jamais eu une imagination pareille ? Qui que ce soit s'est-il jamais trompé sur le but que les Peres de l'Eglise se sont proposé, en rapportant tous ces passages des Poëtes & des Philosophes ?

Ainsi donc quand Clement d'Alexandrie a rapporté celuy de Platon dont il s'agit, il est évident qu'il a été fort éloigné de croire, que la doctrine de ce Philosophe fût la même que celle des Chrétiens; ou de prétendre que Platon ait connu le Pere, le Fils, & le saint Esprit, comme les Chrétiens connoissent ces trois adorables Personnes. Tout ce qu'il a prétendu, est que l'on voit dans les passages de Platon qu'il rapporte, quelques traces & quelques vestiges qui peuvent faire croire que ce Philosophe a eu quelque connoissance imparfaite, quelque idée grossiere & mêlée de plusieurs erreurs, de ce que l'Ecriture nous apprend sur ce sujet; de la même maniere que l'on voit par les fables des Poëtes dont nous venons de parler, qu'ils ont eu quelque connoissance de ce que la même Ecriture nous enseigne de la Création de l'homme, de la Tour de Babylone, & du Déluge: de la même maniere enfin que Platon luy-même paroît avoir eu quelque idée de la Resurrection, des Récompenses & des Châtimens de l'autre vie, & de plusieurs autres veritez pareilles que l'on trouve dans ses ouvrages, mêlées & confonduës avec un grand nombre de fables & d'erreurs.

Clement d'Alexandrie, loin d'avoir crû que la doctrine de Platon fût la même chose que celle des Chrétiens, ne dit pas même que ce Philosophe ait connu la Trinité, comme M. le Clerc le luy fait dire

En effet, remarquons que Clement d'Alexandrie dans le passage que M. le Clerc cite de luy, ne dit pas que Platon ait connu les trois Personnes de la Trinité, ou même qu'il les ait voulu marquer par ce qu'il dit; mais seulement que pour luy il conçoit que les paroles de ce Philosophe peuvent être prises en ce sens, & qu'il croit pouvoir les expliquer en les rapportant à ces trois adorables Personnes. Et s'il

croit pouvoir leur donner cette explication, ce n'est pas sur la ressemblance qu'il trouve dans ce passage avec ce que les Chrétiens disent ou croyent de ce Mystere. Car comment & en quoy auroit-il pû y appercevoir cette ressemblance ? Y a-t-il rien de plus obscur que ces paroles de Platon, & de plus susceptible de tous les sens qu'on voudra leur donner ? Mais c'est en consequence de deux autres passages de ce Philosophe, & sur tout de celuy que nous avons rapporté de sa lettre à Eraste & à Corisque, où, comme dit Clement d'Alexandrie, il paroît clairement que « Platon en suivant la doctrine des Hebreux a designé « je ne sçay comment, le Pere & le Fils; de même que « dans son Timée il donne encore le nom de Pere à « l'Auteur de l'Univers. C'est pourquoy, continuë cet « ancien Pere, quand ce même Philosophe dit : Que « tout est autour du Roy de toutes choses, & que tou- « tes choses sont à cause de luy : quand il l'appelle la « cause de tout ce qu'il y a de bon ; & qu'il ajoûte, « second autour des secondes, troisiéme autour des « troisiémes ; pour moy je conçois que ces paroles ne « marquent rien autre chose que le Mystere de la Tri- « nité. C'est ainsi que Clement d'Alexandrie croit pouvoir expliquer ces paroles de Platon, comme il en explique une infinité d'autres du même Philosophe, des Poëtes, & des autres anciens Auteurs payens; parce que supposant, comme il est vray, qu'ils ont eu quelque connoissance des veritez contenuës dans les divines Ecritures, il croit pouvoir rapporter à ces veritez plusieurs de leurs sentimens, de leurs paroles, & de leurs fables mêmes.

CH. XVI.
Paſſage d'Origene, & maniere artificieuſe dont M. le Clerc le tourne.

EN VOILA trop ſur ce ſujet. Venons enfin aux autres paſſages citez par nôtre Auteur, & voyons s'il les explique avec plus de ſincerité & de bonne foy. Celuy qu'il produit enſuite, eſt tiré d'Origene, & voicy comment il l'expoſe : *Origene contre Celſe ne nie point que Platon n'ait dit la verité en parlant de Dieu & de ſon Fils ; il ſoûtient ſeulement qu'il n'a pas fait l'uſage qu'il devoit de ſes lumieres. Il ne dit point que le fonds de la doctrine Chrétienne eſt different en cela de celle de Platon, mais que ce Philoſophe l'avoit appriſe des Juifs.* Voilà un nouveau tour, un nouvel artifice de M. le Clerc.

Quelle idée ce tour artificieux de M. le Clerc preſente d'abord à l'eſprit.

En effet, à l'entendre parler de la ſorte, qui ne croiroit qu'Origene a examiné fort au long ce que Platon dit de Dieu & de ſon Fils ; & qu'après avoir comparé les paroles & les ſentimens de ce Philoſophe avec ce que la Foy nous apprend de ces deux adorables Perſonnes de la ſainte Trinité, il n'y a trouvé aucune difference ; & que convaincu au contraire, que c'étoit entierement la même choſe, & que Platon avoit parfaitement bien entendu ſur ce ſujet le ſens des Ecritures, il n'a trouvé rien à reprendre dans ce Philoſophe, ſinon qu'il n'avoit pas fait l'uſage qu'il devoit de ſes lumieres. C'eſt là l'idée que les paroles artificieuſes de M. le Clerc preſentent d'abord à l'eſprit. On pourroit s'y tromper ſans doute, ſi avec le talent merveilleux qu'a cet Ecrivain d'interpreter & d'expoſer malignement les paſſages des Peres de l'Egliſe, il avoit encore celuy de faſciner les yeux de ceux qui les liſent dans leurs ſources ; mais par malheur pour luy, en conſultant dans eux-mêmes les

les Auteurs qu'il cite, on découvre incontinent ses artifices & ses subtilitez captieuses.

Ce qu'Origene dit en effet, & à quelle occasion.

Voicy donc sur quoy il fait parler Origene de la maniere que nous venons d'entendre. Cet ancien Pere répond à Celse, qui objectoit aux Chrétiens, que tout ce qu'ils disoient de meilleur, avoit été dit long-temps auparavant par Platon; sans que ce Philosophe neanmoins mêlât rien d'incroyable & de prodigieux dans ses discours, sans qu'il exigeât que l'on s'y soûmît aveuglément, & enfin sans vouloir qu'avant toutes choses on crût qu'un tel étoit Fils de Dieu, & qu'il avoit enseigné telle doctrine. Sur quoy Celse produisoit plusieurs endroits de Platon, comme contenant une morale & une doctrine bien plus parfaite que celle des Chrétiens. Origene donc répondant à toutes ces calomnies de Celse, avec cette exactitude & cette force que l'on a toûjours admirée dans son ouvrage (3), dit en passant: Qu'il s'étonne « que Celse qui veut paroître sçavoir tout, & qui af- « fecte de produire tant de passages de Platon, dissimule « celuy où ce Philosophe parle du Fils de Dieu dans « sa lettre à Hermias & à Corisque, où il dit: Il faut « que vous preniez à témoin le Dieu souverain, maî- « tre de toutes les choses qui sont, & de celles qui se- « ront, & Pere du Souverain, qui est la cause des Etres, « que nous connoîtrons aussi clairement qu'il est pos- « sible à des hommes heureux, si nous nous appli- «

(3) Origenes l. VI. adversus Celsum, pag. 280. edit. Cantabrig. Spenceri. Ὁ δὲ πάντ' ἐπαγγελλόμενος εἰδέναι Κέλσος καὶ πολλὰ τῶν Πλάτωνος παρατιθέμενος, ἑκὼν, οἶμαι, σιωπᾷ τὸν περὶ υἱοῦ Θεοῦ λόγον, τὸν παρὰ Πλάτωνι λεγόμενον ἐν τῇ πρὸς Ἑρμείαν καὶ Κορίσκον ἐπιστολῇ. οὕτω δὲ ἔχει ἡ τοῦ Πλάτωνος λέξις· Καὶ τὸν τῶν πάντων Θεὸν, &c.

quons comme il faut à la Philosophie.

Fausseté du Commentaire que M. le Clerc fait sur les paroles d'Origene.

Voilà tout ce que dit Origene sur ce passage de Platon, & c'est là-dessus que M. le Clerc raisonnant à son gré, & faisant des commentaires d'une façon toute nouvelle, dit : Qu'*Origene ne nie point que Platon n'ait dit la verité en parlant de Dieu & de son Fils : Qu'il ne dit pas que le fonds de la doctrine Chrétienne soit different en cela de celle de Platon.* Il est vray qu'Origene ne dit rien de tout ce que M. le Clerc luy fait dire icy ; & neanmoins par ce nouveau tour de phrase : Origene ne nie point, Origene ne dit pas ; M. le Clerc a trouvé le moyen de faire dire à Origene tout ce qu'il juge à propos : il a trouvé le secret de luy faire dire, ou au moins de nous faire entendre, qu'Origene a crû que Platon a dit la verité en parlant du Fils de Dieu, & que le fonds de la doctrine Chrétienne n'est pas different de celle de ce Philosophe. Qui n'admireroit la subtilité de nôtre Auteur, & ce rare secret qu'il a de faire dire aux Peres de l'Eglise ce qu'ils ne disent pas, sans qu'on puisse neanmoins l'accuser luy-même d'avoir dit faux ? Mais si quelqu'un s'avisoit de profiter de son secret, & d'employer contre luy cette nouvelle methode de citer les Peres de l'Eglise, ne pourroit-il pas luy prouver par l'autorité d'Origene & de tous les autres SS. Peres, qu'il est de mauvaise foy, & qu'il cherche par tout à nous en imposer. Comment cela ? La chose est évidente : c'est qu'Origene ni les autres SS. Peres ne le nient pas, & ne disent pas certainement le contraire.

Autre artifice

Découvrons encore un autre artifice de M. le

de M. le Clerc dans la maniere dont il expose ce que dit Origene.

Clerc. Il consiste en ce qu'il dit, qu'Origene n'a point nié que Platon n'ait dit la verité en parlant de Dieu *& de son Fils.* Ces dernieres paroles sont une addition de M. le Clerc, qui ajoûte, qu'*Origene soûtient seulement que Platon n'a point fait l'usage qu'il devoit de ses lumieres.* Nôtre Auteur fait entendre par-là, comme l'on voit, qu'Origene soûtient, que quoique Platon ait dit la verité, en parlant de Dieu & de son Fils, il n'a pas sçû neanmoins profiter des lumieres qu'il avoit sur l'une & sur l'autre de ces adorables Personnes. Mais Origene ne parle pas ainsi (4) : car quand il soûtient que Platon n'a pas fait l'usage qu'il devoit de ses lumieres : quand il assure qu'il s'est rendu coupable de la plus grossiere idolâtrie : quand il luy applique enfin, comme tous les autres Peres de l'Eglise, les paroles de l'Apôtre saint Paul aux Romains ; Origene ne parle que de la connoissance que Platon a eüe de Dieu ; & point du tout de celle qu'il

(4) Origenes eodem l. vi. pag. 276. Πλάτων ὁ τοῦ Ἀρίστωνος τὰ περὶ τοῦ πρώτου ἀγαθοῦ διασημαινέτω ἔν τινι τῶν ἐπιστολῶν, καὶ φασκέτω· Μηδαμῶς εἶναι ῥητὸν τὸ πρῶτον ἀγαθὸν, ἀλλ᾽ ἐκ πολλῆς συνουσίας ἐγγινόμενον καὶ ἐξαίφνης οἷον ἀπὸ πυρὸς πηδήσαντος, ἐξαφθὲν φῶς ἐν τῇ ψυχῇ. ὧν καὶ ἡμεῖς ἀκούσαντες συγκατατιθέμεθα ὡς καλῶς λεγομένοις. ὁ Θεὸς γὰρ αὐτοῖς ταῦτα καὶ ὅσα καλῶς λέλεκται, ἐφανέρωσε· διὰ τοῦτο καὶ τοὺς τὰ ἀληθῆ περὶ Θεοῦ ὑπολαβόντας, καὶ μὴ τὴν ἀξίαν τῆς περὶ αὐτοῦ ἀληθείας θεοσέβειαν ἀσκήσαντας, φαμὲν ὑποκεῖσθαι ταῖς τῶν ἁμαρτανόντων κολάσεσιν. αὐταῖς γὰρ λέξεσί φησι περὶ τῶν τοιούτων ὁ Παῦλος, ὅτι ἀποκαλύπτεται, &c. *Origene rapporte ensuite tout ce passage de l'Epitre de saint Paul aux Romains, en l'appliquant à Platon, qu'il accuse avec Socrate d'avoir retenu la verité dans l'injustice : particulierement en ce qu'après avoir dit que le Souverain Bien est ineffable, &c. il n'a pas laissé que de descendre au port de Pirée, pour y adorer Diane; & en ce qu'après avoir raisonné sur l'immortalité de l'ame, & parlé de la felicité des gens de bien après cette vie, il a fini tous ses beaux & magnifiques raisonnemens par le Coq que Socrate ordonne en mourant que l'on sacrifie à Esculape.*

a eu͏̈e de ſon Fils. Mais il étoit neceſſaire que M. le Clerc fit mention en cet endroit du Fils de Dieu, dont Origene ne dit mot, afin de pouvoir conclure de-là avec quelque apparence, quoique toûjours ſans raiſon, qu'Origene a crû que le ſentiment de Platon & celuy des Apôtres ſur le Fils de Dieu & ſur le Myſtere de la Trinité, étoit le même.

Ch. XVII. *Témoignage de l'Empereur Conſtantin, comment traduit & expliqué par M. le Clerc.*

LE DERNIER paſſage cité par nôtre Auteur dans ſa Bibliotheque, eſt tiré du diſcours que l'Empereur Conſtantin (5) fit aux Peres du Concile de Nicée; & voicy comme il le traduit: *Conſtantin*, dit-il, *dans ſa harangue aux Saints, après avoir loüé Platon de ce que c'eſt le premier Philoſophe qui a porté les hommes à la contemplation des choſes intelligibles, continuë ainſi: Il a parlé d'un premier Dieu qui eſt au deſſus de toute eſſence, en quoy il a fort bien fait. Il luy en a encore ſoûmis un ſecond, & a diſtingué en nombre deux Eſſences, la perfection de l'une étant la même que celle de l'autre, & l'eſſence du ſecond Dieu tirant ſon exiſtence du premier. Car c'eſt celuy-cy qui eſt l'Auteur & le Directeur de toutes choſes, étant au deſſus de tous. Celuy qui eſt après luy ayant executé ſes ordres, luy attribuë comme à la cauſe ſuprême la production de l'univers. Il n'y en a donc qu'un, à proprement parler, qui ait ſoin de tout, & qui y pourvoye, ſçavoir, la Raiſon qui eſt*

(5) Conſtantinus Magnus in orat. ad Sanctorum cœtum, cap. IX. Αὐτός τε ὁ ὑπὲρ πάντας τοὺς ἄλλους ἐπιστάτης Πλάτων, καὶ τὰς διανοίας ἀνθρώπων πρῶτος ἀπὸ τῶν αἰσθητῶν ἐπὶ τὰ νοητὰ καὶ ἀεὶ ὡσαύτως ἔχοντα ἐθίσας ἀνακύψαι, ἀναβλέψας τ' ἐπὶ τὰ μετάρσια καὶ διδάξας, πρῶτον μὲν Θεὸν ὑφηγήσατο τὸν ὑπὲρ τὴν οὐσίαν· καλῶς ποιῶν· ὑπέταξε δὲ τούτῳ καὶ δεύτερον. καὶ δύο οὐσίας τῷ ἀριθμῷ διεῖλε, μιᾶς οὔσης τῆς ἀμφοτέρων τελειότητος, τῆς τε οὐσίας τοῦ δευτέρου Θεοῦ τὴν ὕπαρξιν ἐχούσης ἐκ τοῦ πρώτου. αὐτὸς γάρ ἐστιν ὁ δημιουργὸς καὶ διοικητὴς τῶν ὅλων, δηλονότι ὑπεραναβεβηκώς, &c.

Dieu, & qui a mis toutes choses dans leur ordre. Cette Raison étant Dieu, est aussi Fils de Dieu; car qui pourroit l'appeller autrement, sans commettre un grand peché. Celuy qui est le Pere de toutes choses, est censé avec justice le Pere de sa propre raison. Jusques-là Platon n'a rien dit que de sage; mais il s'est éloigné de la verité, en introduisant une multitude de Dieux, & en leur donnant à chacun sa forme.

Il y auroit bien des remarques à faire sur la maniere artificieuse & maligne dont M. le Clerc a traduit ce passage; mais je me borne à ce qui regarde la conclusion qu'il en tire, & qui est que Constantin, ainsi que plusieurs Peres de l'Eglise des trois premiers siecles, a crû sur ce qu'il rapporte icy de Platon, que le sentiment de ce Philosophe sur le Fils de Dieu étoit le même que celuy des Apôtres. Pour cela, M. le Clerc suppose en premier lieu, que tout ce que Constantin dit icy, n'est qu'une simple exposition qu'il fait du sentiment de Platon. Il suppose en second lieu, que le même Constantin approuve entierement ce sentiment; & c'est ce qu'il prétend prouver par ces paroles qu'il a mises en lettre Italique, & qu'il a même rapportées en Grec: Jusques-là Platon n'a rien dit que de sage. Mais ces deux suppositions sont fausses. Car je soûtiens que Constantin refute icy le sentiment de Platon, ou plûtôt des Platoniciens nouveaux, autant & plus qu'il ne l'expose & qu'il ne l'approuve. Il l'expose à la verité par ces premieres paroles: *Platon a enseigné que le premier Dieu étoit au dessus de toute substance;* & il approuve ce sentiment, en ajoûtant qu'en cela Platon a bien fait: c'est-à-dire, qu'il a eu raison de reconnoître que Dieu

Conclusion que M. le Clerc tire de ce passage, & ce qu'il suppose pour avoir lieu de la tirer.

Fausseté de ces suppositions.

étoit d'une nature fort élevée au dessus de toutes les autres substances. Mais il s'en faut bien que Constantin dise la même chose de ce qui suit : *A ce premier Dieu Platon en a ajoûté un second, & a distingué deux Essences en nombre :* Il s'en faut bien, dis-je, qu'il approuve ces deux Essences, que Platon ou les Platoniciens reconnoissoient dans leurs deux premiers Dieux ; puisqu'il ajoûte incontinent, en reprenant ces Philosophes, qu'*il n'y a qu'une Essence également parfaite dans l'un & dans l'autre : le second Dieu tirant son existence & procedant du premier.* Constantin ne se contente pas de cela ; mais continuant son raisonnement contre ces Philosophes, il ne veut pas qu'ils distinguent deux Dieux, le premier & le second ; mais il ajoûte (6), *que s'ils veulent raisonner exactement, ils doivent reconnoître que le Pere & le Verbe ne sont qu'un même Dieu.*

Réponse à une objection. Mais puisque l'Empereur Constantin corrige ainsi le sentiment de Platon, en montrant qu'il n'a point dû admettre deux Dieux ni deux Essences differentes: Pourquoy donc, ajoûte-t-il (7), *jusques icy Platon a*

(6) Idem ibid. Εἷς ἂν οὖν εἴη κατὰ τὸν ἀκριβῆ λόγον, ὁ τὴν πάντων ἐπιμέλειαν ποιούμενος, προνοούμενός τε αὐτῶν Θεὸς Λόγος, κατακοσμήσας τὰ πάντα· ὁ δὲ Λόγος αὐτὸς Θεὸς ὤν, αὐτὸς τυγχάνει καὶ Θεοῦ παῖς. *On sera d'autant plus convaincu que l'Empereur Constantin censure icy les erreurs de Platon ou des Platoniciens, que l'on sçaura que le but qu'il se propose dans ce chapitre, est de montrer que les Philosophes en general, & Platon en particulier, ayant voulu raisonner sur tout, se sont trompez dans leurs opinions.* Περὶ τῶν φιλοσόφων, οἳ διὰ τὸ πάντα βούλεσθαι εἰδέναι, περὶ τὰς δόξας ἐσφάλησαν.

(7) Idem ibid. Μέχρι μὲν οὖν τούτου, Πλάτων σώφρων ἦν· ἐν δὲ τοῖς ἑξῆς εὑρίσκεται διαμαρτάνων τῆς ἀληθείας, πλῆθός τε Θεῶν εἰσάγων, καὶ ἑκάστοις ἐπιτιθεὶς μορφάς· ὅπερ καὶ παραίτιον ἐγένετο τῆς μείζονος πλάνης παρὰ τοῖς ἀλογίστοις τῶν ἀνθρώπων, &c.

été sage? Je réponds qu'il ne parle ainsi, que parce qu'il va exposer incontinent après, une erreur bien plus étrange de Platon, qui consiste dans cette multitude de divinitez de toutes sortes de formes, de figures & d'especes, que ce Philosophe a introduite: Erreur extravagante, par rapport à laquelle Platon peut passer pour sage en ce qu'il a dit de Dieu & du Verbe. En effet, c'est beaucoup que ce Philosophe ait eu quelque idée, quoique très-obscure & très-imparfaite, du Fils de Dieu ou du Verbe, par qui toutes choses ont été faites: on doit luy pardonner d'avoir mal compris ce qu'il en avoit entendu dire; mais il est inexcusable d'avoir enseigné un Polythéïsme aussi extravagant que celuy qu'il soûtient dans ses ouvrages. Ses lumieres naturelles suffisoient pour l'empêcher de tomber dans un si prodigieux égarement; mais elles ne suffisoient pas pour luy faire bien comprendre ce qu'il avoit lû, ou ce qu'il avoit oüi dire de ce Verbe Auteur de l'Univers, dont il parle.

Preuve évidente que Constantin n'approuve point entierement ce qu'il rapporte icy de Platon.

Mais pour ôter à M. le Clerc tout lieu de nous chicaner sur cette explication que nous venons de donner aux paroles de l'Empereur Constantin, ajoûtons qu'on ne peut pas supposer que cet Empereur ait jugé autrement du sentiment de Platon sur le Verbe, qu'il juge de celuy qu'il rapporte incontinent après du même Philosophe (8) touchant les récompenses & les châtimens de l'autre vie. En effet, il ne se contente pas icy de dire simplement, que Platon

(8) Idem ibid. Θαυμαστῶς δὲ καὶ ἐν τοῖς ἑξῆς διδάσκει, τὰς μὲν εὖ βιώσαντας, ψυχὰς δηλαδὴ τῶν ὁσίων τε καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν, μετὰ τὴν ἀπο

a été sage ; mais ce qui est bien plus fort, il ne fait point difficulté de dire, que la doctrine de Platon sur » ce sujet est tout-à-fait digne d'admiration. Ce Phi- » losophe, dit-il, enseigne ensuite admirablement, que » ceux qui ont bien vécu, c'est-à-dire que les ames des » gens de bien, au sortir de leurs corps, sont placées » dans les endroits les plus beaux du Ciel. Ce senti- » ment de Platon, continuë-t-il, n'est pas seulement » admirable, mais encore très-utile. Car qui est celuy » qui ajoûtant foy à ses paroles, & attendant le bon- » heur qu'il promet, ne pratique la vertu, & n'évite » le mal ? D'autant plus que ce Philosophe ajoûte con- » sequemment, que les ames des méchans sont entraî- » nées dans les flots de l'Acheron & du Pyriphlege- » thon, où elles sont poussées continuellement de côté » & d'autre, & tourmentées horriblement. Il est bien visible que quoique Constantin louë extrémement Platon d'avoir enseigné qu'il y avoit des récompenses à esperer, ou des châtimens à craindre après la mort, il étoit cependant infiniment éloigné de croire, que les récompenses ou les châtimens dont parle ce Philosophe, fussent la même chose que ceux que la Foy Chrétienne nous propose. Il ne croyoit pas sans doute que la felicité que nous attendons après cette vie, consistât à être placé dans quelqu'une des Etoiles ou des Planetes, & à contempler les Idées,

τοῦ σώματος ἀναχώρησιν, ἐν τοῖς καλλίστοις τοῦ οὐρανοῦ καθιερῶσθαι. τοῦτο δὲ οὐ μόνον θαυμαστὸν, ἀλλὰ καὶ βιωφελές· τίς γὰρ οὐκ ἂν πεισθεὶς αὐτῷ, καὶ τὴν εὐτυχίαν ταύτην προσδοκήσας, τὸν ἄριστον βίον, δικαιοσύνην καὶ σωφροσύνην ἀσκήσει, τὴν δὲ κακίαν ἀποστραφήσεται· ἀκολούθως δὲ τούτοις ἐπήνεγκε, τὰς τῶν πονηρῶν ψυχὰς, Ἀχέροντός τε καὶ Πυριφλεγέθοντος ῥεύματι, ναυαγίων τρόπον φερομένας πλανᾶσθαι.

& les

& les révolutions du Ciel. Il ne croyoit pas sans doute que l'Acheron & le Pyriphlegethon fussent le lieu où les ames des méchans sont tourmentées, jusqu'à ce qu'étant parfaitement purifiées par-là, elles passent au Ciel, & du Ciel sur la terre, pour y entrer dans de nouveaux corps. Toutes ces chimeres Platoniciennes ne faisoient pas sans doute un article de la créance de Constantin ; il ne croyoit pas non plus, que le sentiment de Platon sur le Verbe fût le même que celuy des Apôtres.

De quelle nature sont tous les passages citez par M. le Clerc dans le X. tome de sa Bibliotheque, pour prouver que les SS. Peres ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoient la même.

Ce sont là tous les passages que M. le Clerc produit dans le X. Tome de sa Bibliotheque Universelle, pour montrer que *plusieurs d'entre les Peres des trois premiers siecles ont crû que le sentiment de Platon & celuy des Apôtres étoit le même.* On voit que malgré la mauvaise foy avec laquelle il les cite ; malgré tous les artifices & les subtilitez captieuses qu'il employe pour en détourner le veritable sens ; il n'y en a aucun qui prouve ce qu'il prétend, ni qui puisse même arrêter un seul moment un Lecteur attentif. On voit que tous ces passages ne contiennent que des citations ou de simples expositions que font les SS. Peres de quelques paroles & de quelques sentimens de Platon, comme des autres Philosophes payens & des Poëtes mêmes, pour montrer qu'ils ont eu quelque connoissance, quoique très-imparfaite & mêlée de quantité d'erreurs, des veritez contenuës dans les divines Ecritures. Or quelle injustice de prétendre qu'un Auteur approuve tout ce qui est contenu dans les citations qu'il fait, & qu'il soit dans tous les mêmes sentimens que les Ecrivains d'où il les tire ; quoy

Injustice évidente de cet Auteur.

qu'il ne les cite que pour un seul point, & souvent pour un seul mot qu'ils ont dit ? Où est l'Auteur ancien ou nouveau que l'on ne puisse accuser sur ce prétexte, d'avoir tenu les opinions les plus extravagantes & les plus impies ? Pourray-je me garantir moy-même de cette accusation ; & sur tant d'opinions de Platon & des Platoniciens que j'ay citées ou exposées dans cet ouvrage, M. le Clerc ne m'accusera-t-il pas aussi de les avoir crû entierement conformes à la foy de l'Eglise Catholique ?

CH. XVIII. *Réfutation de ce qu'il ajoûte pour prouver que les SS. Peres en parlant de la Divinité de Jesus-Christ, ne se sont pas éloignez des expressions des Platoniciens.*

JE LAISSE tout ce qu'il ajoûte ensuite touchant les Ebionites, les Sabelliens, & Paul de Samosate, dont il expose ou excuse les erreurs avec autant de malignité & d'artifices, qu'il vient d'exposer les sentimens des SS. Peres. Je ne m'arrêteray pas même à réfuter en détail tout ce qu'il dit encore de ceux-cy incontinent après, pour montrer qu'*ils ne se sont pas éloignez des expressions des Platoniciens*, en parlant de la Divinité de Jesus-Christ. J'examineray seulement les deux passages qu'il cite (9) pour prouver cette conformité pretenduë, & sur lesquels seuls il l'appuye. On verra qu'il les expose avec les mêmes artifices & la même mauvaise foy, dont nous l'avons déja convaincu si souvent. Après cela nous viendrons à sa septiéme lettre Critique, par laquelle nous finirons.

Il en apporte deux exemples, l'un tiré de Lactance, & l'autre de Tertullien.

Passage de Lactance expliqué avec beaucoup d'ignorance ou de mauvaise

Le premier passage qu'il produit icy, est tiré de Lactance, qui parlant des deux Generations du Fils de Dieu ; de sa Generation éternelle en qualité de Dieu ; & de sa Generation temporelle entant qu'hom-

(9) *Bibliotheque Universelle, tome X, page 414.*

me, s'exprime ainsi (1) : De même que par une mer- « *foy par M. le Clerc.*
veille qui n'a jamais eu d'exemple, la Mere a engen- «
dré son Créateur ; ainsi il faut croire que le Pere a «
engendré d'une maniere ineffable son Fils qui luy est «
coëternel. Ce Fils est né de sa Mere, quoy qu'il fût «
avant elle : il est né de son Pere, quoy qu'il ait été «
un temps auquel il n'existoit pas encore. Que la foy «
croye ce Mystere, que la raison ne l'examine pas ; «
de crainte que n'en pouvant trouver l'intelligence, «
elle ne le juge incroyable ; ou que l'ayant compris, «
elle ne s'imagine qu'il n'a rien de singulier. Qui croi- «
roit que M. le Clerc ait pû produire ce passage, pour prouver que les Peres de l'Eglise ont pensé & parlé comme les Platoniciens sur la Divinité de Jesus-Christ ? Quel rapport ou quelle conformité a-t-il jamais pû trouver entre toutes les imaginations & les discours alambiquez de ces Philosophes ; & ces belles & ingenieuses paroles de Lactance, qui expriment si parfaitement ce que nous croyons des deux generations de Jesus-Christ vray Dieu & vray homme ? Le Mystere adorable de son Incarnation, comme le remarque saint Augustin (2), n'a-t-il pas toûjours été pour l'impieté de ces Philosophes, une pierre de scandale & un écüeil fatal, où ils ont échoüé ? C'est neanmoins là-dessus que M. le Clerc continuant à debiter ses illusions, avance que les Peres de l'Eglise

(1) Lactant. l. II. Divin. Instit. cap. IX. Sicut Mater sine exemplo genuit auctorem suum, sic ineffabiliter Pater genuisse credendus est coæternum. De Matre natus est, qui ante jam fuit : de Patre, qui aliquando non fuit. Hoc fides credat, intelligentia non requirat : ne aut non inventum putet incredibile, aut repertum non credat singulare.

(2) August. l. X. de Civit. cap. XXIX.

qui ont précedé le Concile de Nicée, conformément aux ſentimens & aux expreſſions des Platoniciens, *tantôt diſent qu'il y a eu un temps auquel le Fils n'étoit pas; tantôt qu'il eſt éternel auſſi-bien que le Pere.* C'eſt là-deſſus qu'il dit en particulier de Lactance, que quoy qu'*il diſe que le Fils eſt coëternel au Pere, il ne laiſſe pas de dire qu'il y a eu un temps auquel il n'exiſtoit pas.*

Veritable ſens de ce paſſage de Lactance. Et quoy! Toutes ces propoſitions ne ſont-elles pas indubitables? Ne ſont-elles pas très-orthodoxes dans le ſens des Peres de l'Egliſe & de Lactance? N'eſt-il pas certain qu'il y a eu un temps auquel le Fils de Dieu, conſideré entant qu'homme, n'étoit pas? N'eſt-il pas indubitable, que le même Fils entant que Dieu & Fils de Dieu, eſt éternel auſſi-bien que ſon Pere? M. le Clerc veut icy nous faire illuſion, comme par tout ailleurs. Il prétend nous perſuader que Lactance a avancé ces deux propoſitions ſi oppoſées, touchant le même objet, je veux dire touchant la Divinité ſeule du Fils de Dieu; mais il n'en viendra pas à bout. Il eſt trop évident que Lactance parle icy par antitheſe de la Divinité & de l'Humanité de Jeſus-Chriſt, comme nous avons accoûtumé d'en parler nous-mêmes tous les jours, afin de mieux faire ſentir l'excellence du Myſtere adorable de l'Homme-Dieu; & que quand il dit que *le Fils eſt né de ſa Mere, quoy qu'il fût avant elle*, il ſous-entend certainement, en qualité de Dieu; & par conſequent quand il ajoûte, que *le même Fils eſt né de ſon Pere, quoy qu'il ait été un temps auquel il n'exiſtoit pas*; il ſous-entend de même icy, en qualité d'homme, & par rapport à l'Humanité, ſelon laquelle il a été un temps en effet auquel le Fils de Dieu n'exiſtoit pas.

Voilà indubitablement le veritable sens de ce passage de Lactance, qui dit icy en peu de mots ce qu'il enseigne plus au long dans son quatriéme Livre (3), auquel il renvoye ; & où il prouve, conformément à ce que la foy nous apprend, que le Fils de Dieu a eu deux naissances, l'une éternelle de son Pere, entant que Dieu ; & l'autre temporelle de la Vierge sa Mere, entant qu'homme.

Artifices indignes de M. le Clerc, pour amuser ses lecteurs.

Après cela il n'est personne qui ne doive avoir beaucoup de plaisir de voir M. le Clerc composer serieusement en apparence une espece de dissertation sur ce passage de Lactance, pour prouver qu'il est veritablement de cet ancien Auteur ; & que l'on a eu tort de soupçonner qu'il eût été corrompu par quelque heretique : ajoûtant, que s'il *ne se trouve pas dans quelques manuscrits, dans d'autres endroits où tous les manuscrits s'accordent, Lactance s'exprime de la même maniere; & que l'on peut dire avec autant de vray-semblance, que ce sont les Copistes orthodoxes qui y ont retranché ce qu'ils ont jugé à propos.* Il ajoûte enfin, qu'*on a aussi accusé Lactance d'heterodoxie depuis long-temps; mais qu'à*

(3) Idem Lactant. l. IV. cap. VIII. IX. X. & seqq. Octavi capitis hoc argumentum est: Quod Filius bis natus est, æternaliter de Patre, temporaliter de Virgine, sed nativitate inexcogitabili & ineffabili. In primis, inquit, testificabimur illum (Dei Filium) bis esse natum, primum in spiritu, postea in carne. Et cap. XIII. Idcirco etiam Filium bis nasci oportuit, ut ipse fieret ἀπάτωρ atque ἀμήτωρ. In prima enim nativitate spiritali ἀμήτωρ fuit, quia sine officio matris a solo Deo Patre progeneratus est. In secunda vero carnali ἀπάτωρ fuit, quoniam sine patris officio in virginali utero procreatus est : ut mediam inter Deum & hominem substantiam gerens, nostram hanc fragilem imbecillemque naturam, quasi manu ad immortalitatem possit educere. Factus est Dei Filius per spiritum, & hominis per carnem, id est, Deus & homo.

cet égard il n'est pas plus coupable que les autres Peres qui ont vécu avant le Concile de Nicée, dont les expressions sont aussi diverses que celles des Platoniciens, sur la matiere de la sainte Trinité. Bon Dieu ! qu'il y a de malignité & de dissimulation en tout cela ! Combien d'artifices inutilement employez, pour nous ôter de devant les yeux le sens naturel de ce passage, & pour nous persuader qu'il favorise l'impieté Socinienne ! Mais que M. le Clerc aille chercher ailleurs des duppes, qu'il puisse amuser par tous ces vains discours : nous le connoissons trop, pour nous y laisser surprendre. Et loin de trouver de l'heterodoxie ou du Platonisme dans ce passage de Lactance, comme il voudroit nous le faire soupçonner, nous n'y voyons au contraire qu'une profession abregée, mais très-claire & très-distincte de la foy orthodoxe, & une condamnation très-expresse des erreurs de M. le Clerc luy-même, & de tous les autres ennemis de la Divinité & de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Passage de Tertullien.

Le second passage cité par M. le Clerc, est de Tertullien dans son Apologetique, où cet ancien Auteur Chrétien expliquant aussi la Generation éternelle du Verbe, dit (4) ces paroles : Nous sçavons qu'il a

(4) Tertullianus Apologet. cap. 21. Hunc ex Deo prolatum didicimus, & prolatione generatum, & idcirco Filium Dei, & Deum dictum ex unitate substantiæ. Nam & Deus spiritus. Et cum radius ex sole porrigitur, portio ex summa ; sed sol erit in radio, quia solis est radius, nec separatur substantia, sed extenditur. Ita de spiritu spiritus, & de Deo Deus, ut lumen de lumine accensum. Manet integra & indefecta materiæ matrix, etsi plures inde traduces qualitatum mutueris. Ita & quod de Deo profectum est, Deus est & Dei Filius, & unus ambo. Ita & de spiritu spiritus, & de Deo Deus ; modulo alterum, non numero ; gradu, non statu fecit ; & a matrice non recessit, sed excessit.

été proferé de Dieu, & engendré par cette prolation ; & que par consequent il est Fils de Dieu, & Dieu ; à cause de l'unité de substance qu'il a avec son Pere. Car Dieu aussi est Esprit : & quand le rayon part du soleil, c'est une partie du tout ; mais le soleil même est dans le rayon, parce que c'est le rayon du soleil : sa substance n'est pas divisée, mais seulement plus étenduë. Ainsi le Fils est Esprit de l'Esprit, Dieu de Dieu. Et comme lorsque l'on allume une lumiere d'une autre lumiere, la lumiere qui a allumé l'autre, demeure entiere, & n'est pas épuisée, quoy qu'on y en allume plusieurs : de même ce qui est engendré de Dieu, est Dieu & Fils de Dieu, & tous deux ne sont qu'un. »

Il est entierement exempt de Platonisme & d'heterodoxie.

Voilà le passage de Tertullien dont il s'agit, dans lequel je trouve bien quelque obscurité, qui vient du stile dur & serré de cet ancien Pere ; mais je n'y vois rien absolument, soit dans le sens, soit dans les paroles, quoy qu'en puisse dire M. le Clerc, qui soit heterodoxe, ou qui ressente le Platonisme. Jamais Platon a-t-il parlé ainsi du Verbe dont il fait mention ? Y a-t-il un seul mot dans tout ce qu'il en dit, qui puisse avoir rapport à ces expressions & à ces comparaisons que Tertullien employe ? Les Platoniciens posterieurs au Christianisme pourroient peut-être avoir parlé ainsi. Car que n'ont-ils pas contrefait ou emprunté de la Religion Chrétienne, pour la supplanter, s'il eût été possible, & mettre en sa place leur Platonisme insensé ? Neanmoins, si l'on en excepte certains vols manifestes de Plotin, de Porphyre, d'Amelius, & de quelques autres, dont nous

Platon ni les Platoniciens n'ont jamais rien dit de semblable, en parlant de leurs trois Principes.

avons déja parlé, & dont nous pourrons dire encore un mot dans la suite : il n'y a rien dans tout ce qu'ils ont dit de leurs trois Principes, & dans toutes les differentes explications qu'ils ont données de ce phantôme de Trinité qu'ils avoient imaginé, qui approche de ce que Tertullien dit icy, ou de ce que les autres Peres de l'Eglise ont dit en expliquant le Mystere adorable de la Trinité, ou la Generation éternelle du Fils de Dieu. Proclus dans ses Commentaires sur le Timée (5), rapporte toutes ces explications differentes des Platoniciens qui l'avoient précedé ; & il ne sera pas inutile de donner icy un petit abregé de ce qu'il dit sur ce sujet. Par-là on sera convaincu de la temerité extravagante de ceux qui nous objectent la conformité de ces imaginations Platoniciennes avec la maniere dont les SS. Peres ont parlé du Mystere de la Trinité ; & qui ajoûtent en consequence, que les mêmes SS. Peres ont crû que ces imaginations payennes & cet adorable Mystere étoient entierement la même chose. Nous reviendrons incontinent au passage de Tertullien.

Ch. XIX. *Courte exposition des ima-*

Le premier dont Proclus expose le sentiment, est Numenius, dont nous avons déja parlé plus d'une

(5) Proclus l. II. in Timæum, pag. 93. edit. Græcæ Basil. Φέρε οὖν καὶ ἡμεῖς ἐπὶ τούτοις ἑπόμενοι τῷ φωτὶ τῆς ἐπιστήμης, αὐτὸ τοῦτο ὃ λέγομεν θεασώμεθα, τίς ὁ δημιουργὸς οὗτος, καὶ ἐν ποίᾳ τάξει τέτακται τῶν ὄντων. ἄλλοι γὰρ αὖ τῶν πρεσβυτέρων, ἐπ' ἄλλας δόξας ἠνέχθησαν. Νουμήνιος μὲν γὰρ τρεῖς ἀνυμνήσας θεούς, &c. *On me dispensera bien de décrire icy le texte de Proclus, que j'ay traduit fidellement. Cela seroit ennuyeux, & de plus fort inutile. Il y a toûjours du profit à lire ceux des SS. Peres. Il n'en est pas de même de ceux des Payens, & sur tout des Platoniciens, quand ils débitent leurs visions & leurs chimeres,*

fois,

fois, comme d'un homme qui avoit beaucoup lû les livres des Chrétiens, & qui en avoit emprunté plusieurs choses. Il se disoit Pythagoricien, & après Pythagore il n'estimoit rien tant que Platon, dont il se plaint fort que les Academiciens ayent renversé les dogmes & la secte, comme ils avoient fait. Celuy-cy, dit Proclus, celebre trois Dieux. Il appelle le premier le Pere ; le second, l'Ouvrier ; le troisiéme, l'Ouvrage ; car selon luy, le monde est le troisiéme Dieu. Par-là il reconnoît deux Auteurs ou deux Ouvriers du monde, le premier & le second Dieu ; le troisiéme est l'ouvrage des deux premiers.

ginations des Platoniciens nouveaux sur leurs trois Dieux principaux.

Opinion de Numenius.

Proclus après avoir réfuté ce sentiment de Numenius, passe à celuy d'Harpocration. Il suit, dit-il, Numenius pour ce qui est des trois Dieux, & en ce qu'il reconnoît deux Ouvriers du monde. Il donne le nom de Ciel ou de Saturne au premier Dieu ; le second, il l'appelle Jupiter ; le troisiéme, le Ciel ou le monde. Ensuite changeant d'ordre & de methode, il appelle le premier Dieu Jupiter, & le Roy du monde intelligible ; le second, il l'appelle le Gouverneur ; & chez luy Jupiter, Saturne, & le Ciel sont la même chose : il donne ces trois differens noms au premier Etre.

Opinion d'Harpocration.

Atticus son maître, dit que l'Ouvrier du monde est le même que celuy qui s'appelle le Bien, quoique Platon ne l'appelle pas le Bien, mais le Bon & l'Entendement, & qu'il établisse celuy qu'il nomme le Bien, pour le principe de toutes les substances, en l'élevant beaucoup au dessus de tous les Etres, quels qu'ils soient, ainsi que nous l'apprenons de sa République.

Opinion d'Atticus.

Opinion de Plotin.

» Plotin établit pareillement deux Ouvriers ou deux » Auteurs ; l'un du monde intelligible, & l'autre du » monde sensible ; en quoy, dit Proclus, il a raison : » car il est vray que dans un sens l'Entendement qui » est dans l'Univers, est l'Auteur & l'Ouvrier de l'U- » nivers. Aristote l'a reconnu aussi pour le premier » Etre, & luy a donné le nom de Destin & celuy de » Jupiter.

Opinion d'Amelius.

» Amelius, continuë-t-il, reconnoît trois Ouvriers, » trois Entendemens, trois Rois : celuy qui est, celuy » qui contient tout, celuy qui voit tout. Ce sont les » trois Rois (6) dont parle Platon, & les trois dont » Orphée fait aussi mention : le Soleil, le Ciel, & Sa- » turne. Le Soleil sur tout est celuy qu'Amelius recon- » noît pour le principal des trois.

Opinion de Porphyre.

» Après Amelius, Porphyre croyant être de même » sentiment avec Plotin, reconnoît pour Auteur du » Monde, l'Ame qui est au dessus du Monde ; & que » son Entendement vers lequel elle se tourne, est ce » qui s'appelle l'Animal même ou l'Idée, & que cette » Idée est son modele.

Opinion de Jamblique.

» Après Porphyre, le divin Jamblique ayant refuté » ce sentiment de Porphyre, comme étant aussi celuy » de Plotin, nous propose ensuite sa propre Theologie, » & reconnoît pour Auteur de l'Univers tout le Mon- » de intelligible ; en quoy il paroît s'accorder avec » Plotin. Remarquons icy que Proclus nous apprend un peu plus bas, que ce Monde intelligible de Jamblique contenoit je ne sçay combien de trinitez tou-

(6) Proclus entend par-là ce que dit Platon dans sa seconde lettre à Denys de Syracuse : Tout est autour du Roy de toutes choses, &c.

tes differentes. Car il avoit plû à ce Philosophe visionnaire de ranger toutes les divinitez du Monde archetype de Platon en trinitez, & de composer de ces trinitez jusqu'à sept ordres differens, entre lesquels le Dieu Auteur de l'Univers ne se trouvoit qu'au troisiéme.

Opinion de Theodore Asineüs.

Proclus expose ensuite le sentiment de Theodore surnommé Asineüs. Celuy-cy, dit-il, admet comme « Amelius trois Ouvriers, ou trois Auteurs de l'Uni- « vers. Il ne les range pas neanmoins l'un aprés l'au- « tre, mais il les mêle avec tous les autres Dieux, tant « intelligibles qu'intellectuels. Il appelle l'un, l'En- « tendement substantiel; l'autre, l'Essence intelligible; « le troisiéme enfin, la Source ou la Fontaine des Ames. « Le premier, selon luy, est indivisible; le second est « divisé dans toutes les differentes especes qui se trou- « vent dans l'Univers; le troisiéme enfin étend cette « même division du second Dieu jusqu'aux Individus. «

Opinion de Proclus & de son maître Syrianus.

Continuons d'écouter Proclus, qui aprés avoir réfuté tous ces differens sentimens les uns aprés les autres, expose ensuite celuy de son maître (7) Syrianus, qu'il juge le seul veritable, & le plus conforme à la Theologie de Platon. Il n'y a donc, dit-il, qu'un « seul Auteur de toutes choses, fort élevé au dessus de « tous les Dieux intellectuels, & qui renferme toutes « les Unitez & toutes les Fontaines de la vie, qui est « la source & le principe de toutes les productions, le « Maître & le Seigneur de tous les autres Peres parti- « culiers, ou des autres Dieux, à qui il donne le soin «

(7) *Proclus ne nomme pas icy son maître : comme il en a eu deux, Syrianus & Plutarque l'Athenien, on peut choisir celuy que l'on voudra.*

des differentes parties de l'Univers. Pour luy il est immobile, & demeure éternellement sur le sommet de l'Olympe, où il préside aux deux Mondes, intelligible & sensible ; contenant en luy le principe, le milieu, & la fin de tout. Au reste, comme il y a trois sortes de productions differentes, l'Unité Demiurgique, qui en est le principe, les réünit en elle-même, & les renferme toutes en general sous sa providence universelle. C'est d'elle que dépend la Trinité Demiurgique, qui préside universellement, non pas à tout en general, mais seulement aux parties en particulier.

Autoritez par lesquelles Proclus prouve son opinion.

Proclus continuë, & dans son Phébus Platonicien, qu'il n'est pas possible de rendre en françois, ni même en latin, d'une maniere intelligible, il s'efforce de montrer, que quelque ordre, quelque arrangement que l'on mette entre les divinitez du Monde intelligible, & celles du Monde sensible, il faut necessairement mettre à la tête de tous ces differens ordres de Dieux, de Peres, d'Auteurs, & d'Ouvriers des deux Mondes, un seul Pere & un seul Auteur de tout. Ce qu'il prouve admirablement par l'autorité d'Orphée (8), que Platon, selon luy, a suivi

(8) *Ces vers d'Orphée sont entre autres ceux-cy :*

Ζεὺς πρῶτος γένετο, Ζεὺς ὕστατος ἀρχικέραυνος.
Ζεὺς κεφαλὴ, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.
Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ζεὺς βασιλεὺς, Ζεὺς αὐτὸς ἁπάντων ἀρχιγένεθλος.
Ἓν κράτος, εἷς δαίμων γένετο, μέγας ἀρχὸς ἁπάντων.
Ἓν δὲ δέμας βασίλειον, ἐν ᾧ τάδε πάντα κυκλεῖται.
Πῦρ καὶ ὕδωρ, καὶ γαῖα, καὶ αἰθὴρ· νύξ τε καὶ ἦμαρ.

Apulée rapporte ces mêmes vers avec quelques differences. Generalement tous les Platoniciens étoient fort entêtez des vers attribuez à Orphée, qu'ils appelloient par excellence le Theologien, comme Proclus

beaucoup ; & qui met le Jupiter dont il parle, à la tête des trois enfans de Saturne, en le constituant le principe, le milieu, & la fin de tout. Il ajoûte qu'Homere (9) enseigne évidemment la même verité, lorsqu'il introduit Jupiter qui se fait fort de tirer à luy toutes les divinitez célestes & terrestres avec la terre & la mer, par le moyen d'une chaîne qu'il leur propose de faire descendre du haut du Ciel jusqu'en terre, & à laquelle il leur permet de s'attacher, en la tirant de toutes leurs forces contre luy : Qu'enfin c'est le

fait icy. Suidas nous apprend de plus que Proclus avoit fait des Commentaires sur les vers ou sur la Theologie de ce Poëte, & qu'il avoit montré dans un autre ouvrage, qu'Orphée, Pythagore, & Platon s'accordoient merveilleusement. Suidas dit la même chose de Syrianus maître de Proclus. C'est de-là que quelques-uns des SS. Peres, comme entre autres saint Justin, ou l'Auteur du livre de Monarchia Dei, *Clement d'Alexandrie, Eusebe qui rapporte ces mêmes vers de Porphyre qui les avoit aussi commentez, Theodoret, saint Cyrille, &c. se servent de l'autorité des vers d'Orphée contre les Payens, pour les combattre par leurs propres armes. Il s'en faut bien neanmoins qu'ils crûssent que ces vers fussent de l'ancien Orphée, puisque ce sont eux au contraire qui nous ont appris qu'ils étoient supposez, & que leur veritable Auteur étoit un certain Onomacritus d'Athenes. C'est ce que dit Tatien :* Ὀρφεὺς δὲ κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον Ἡρακλεῖ γέγονεν, ἄλλως τε καὶ τὰ εἰς αὐτὸν ἐπιφερόμενα φασὶν ὑπὸ Ὀνομακρίτου τοῦ Ἀθηναίου συντετάχθαι γενομένου κατὰ Πεισιστρατιδῶν ἀρχὴν περὶ τὴν πεντηκοστὴν Ὀλυμπιάδα. *Clement d'Alexandrie a fait la même remarque au livre I. de ses Stromes, page 332.*

(9) Homerus Iliad. l. VIII. init.

Κέκλυτέ μευ πάντες τε Θεοὶ, πᾶσαί τε θέαιναι.....
Εἰδ' ἄγε πειρήσασθε θεοὶ, ἵνα εἴδετε πάντες,
Σειρὴν χρυσείην ἐξ οὐρανόθεν κρεμάσαντες,
Πάντες δ' ἐξάπτεσθε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι, &c.

Voilà comme l'on voit une excellente preuve du sentiment de Proclus. Mais ces Platoniciens allegorisoient toutes les sottises qu'Homere avoit dites. Porphyre & Proclus se sont sur tout distinguez par leur zele sur ce point. On en voit assez la raison. Les Chrêtiens se mocquoient des fables extravagantes que cet ancien Theologien du Paganisme avoit debitées des Dieux que l'on y adoroit. Il falloit donc tâcher d'en couvrir la honte & l'indignité par des allegories. C'est ce qu'ils ont

sentiment des Pythagoriciens (1), chez qui toutes les divinitez qu'ils rangeoient en differens ordres, & dont ils composoient leur fameuse Décade, tiroient leur origine, & dépendoient entierement d'un seul Pere, à qui ils donnoient le nom d'Unité.

Extravagance de ceux qui prétendent trouver dans ces imaginations Platoniciennes de la ressemblance

Voilà un petit essay de la Theologie Platonicienne sur les trois Dieux principaux, ou les trois Principes. N'y voit-on pas un rapport merveilleux & une conformité parfaite avec la Theologie des Chrétiens? Ces trois Dieux principaux, sur lesquels ces Philo-

fait, & c'est sur quoy aussi les Peres de l'Eglise les ont combattus avec beaucoup de force : comme entre autres Eusebe & saint Augustin, en faisant voir le ridicule & l'absurdité de toutes ces allegories. Ils leur opposent aussi là-dessus la conduite de Platon même, qui sans avoir égard à tous ces admirables mysteres de Theologie & de Philosophie, que ces Platoniciens soûtiennent être renfermez dans les fables d'Homere, n'a pas laissé de chasser ce Poëte de sa République. Il y a plaisir de voir les efforts que fait Proclus dans ses Commentaires sur cet ouvrage de Platon, pour réünir & reconcilier entre eux ces deux grands Theologiens du Paganisme.

(1) *Voicy les vers des Pythagoriciens, citez par Proclus, mais en meilleur ordre qu'il ne les rapporte en cet endroit :*

προέεισιν ὁ θεῖος ἀριθμὸς
Μουνάδος ἐκ κευθμῶνος ἀκηράτου, ἔς' ἂν ἵκηται
Τετράδ' ἐπὶ ζαθέην, ἣ δὴ τέκε μητέρα πάντων
Πανδεχέα, πρέσβειραν, ὅρον περὶ πᾶσι τιθεῖσαν,
Ἄτροπον, ἀκάματον, δεκάδα κλείουσι μιν ἁγνήν.

Voicy ce que Proclus conclut de-là pour son sentiment & celuy de son maître : Μετὰ τὴν πατρικὴν ἄρα μονάδα, καὶ τὴν πατρικὴν ἅμα καὶ ποιητικὴν τετράδα προελήλυθεν ἡ δημιουργικὴ δεκάς. *Par-là l'on voit qu'il ne reconnoît point trois Dieux principaux, mais au moins quatre, à qui il donne le nom de Peres & d'Auteurs de l'Univers, marqué par le nombre de dix, & qu'il met à la tête de ces quatre Dieux principaux un autre qui leur est superieur, & qu'il appelle l'Unité paternelle. En verité tous ces Platoniciens étoient un peu visionnaires. L'envie qu'ils ont eüe de raisonner sur ce qu'ils n'entendoient pas, leur a fait avancer avec un serieux surprenant & les termes les plus magnifiques les plus grandes absurditez. J'ay remarqué que ceux qui les ont beaucoup lûs, & qui se sont attachez à leur Philosophie, comme entre autres Marsile Ficin, ont contracté à peu près le même defaut.*

sophes s'accordent si admirablement; ce Ciel, ce Saturne, ce Jupiter, ces quatre ou cinq Dieux de Proclus, ne sont-ils pas entierement la même chose que ce que la Foy nous apprend des trois adorables Personnes de la Trinité? Les expressions que les Peres de l'Eglise employent lorsqu'ils parlent de ce Mystere, & les autoritez dont ils se servent pour le prouver, ne sont-ce pas les mêmes que celles de ces Philosophes? Peut-on entreprendre d'en imposer si indignement à tout le Christianisme? Peut-on avancer une extravagance & une impieté pareille?

avec ce que les SS. Peres ont dit du Mystere de la Trinité.

Il n'y a ni Platonisme, ni Stoicisme dans le passage de Tertullien.

Revenons au passage de Tertullien, & demandons à M. le Clerc ce qu'il y trouve de conforme, soit pour le sens, soit pour l'expression, à ce Platonisme insensé, & à toutes les autres chimeres que Platon ou les Platoniciens ont avancées dans leurs ouvrages. Tertullien, dit-il (2), ne parle ainsi qu'*après avoir dit auparavant qu'il étoit dans le sentiment de Platon touchant la Raison.* Voilà la seule preuve que nôtre Auteur produise, du Platonisme qu'il trouve & qu'il veut nous faire trouver avec luy, dans le passage de Tertullien dont nous parlons. Elle est appuyée sur les paroles qui précedent immediatement ce passage, & que nous avons déja rapportées. Chez vos Sages « mêmes, dit Tertullien en parlant aux Payens, il est « constant que le Verbe est censé l'Auteur de l'Uni- « vers. Zénon le détermine ainsi, en ajoûtant que le « Verbe s'appelle aussi le Destin, Dieu, l'Ame de Ju- « piter, & la Necessité qui se trouve en toutes choses. « Sur quoy pour répondre à M. le Clerc, j'avance en

(2) *Bibliotheque Universelle, tome X. page 418.*

recüeillant en peu de mots ce que j'ay déja dit ſur ce paſſage : I. Qu'il eſt évident que dans ces paroles de Tertullien, il n'eſt point fait mention du ſentiment de Platon, mais ſeulement de celuy de Zénon ; & que ſi elles ſuffiſoient pour croire que Tertullien a ſuivi ſur le Verbe d'autre guide que l'Ecriture ſainte & la Tradition de toute l'Egliſe, il faudroit dire qu'il ſuivoit le ſentiment des Stoïciens qu'il nomme ; je veux dire de Zénon & de Cleanthe ; & non pas celuy de Platon, dont il ne dit mot. II. J'ajoûte qu'il n'eſt pas moins évident que Tertullien n'étoit pas plus dans le ſentiment de ces Philoſophes touchant le Verbe, que dans celuy de Platon, puiſqu'il ne croyoit pas ſans doute que le Verbe fût la même choſe que la Deſtinée ou l'Ame de Jupiter. III. Je dis enfin que tout ce que Tertullien approuve dans ces Philoſophes, c'eſt préciſément ce nom de Verbe, de Dieu, & d'Eſprit, qu'ils donnoient à l'Auteur de l'Univers ; & que s'il les cite à ce ſujet, ce n'eſt pas qu'il faſſe cas de leur autorité ; mais parce qu'en parlant aux Payens, il étoit obligé de leur produire (3) leurs propres Auteurs dans ce qu'ils avoient dit d'approchant des veritez que nous croyons, pour les amener

(3) *Nous le ferions encore ſans doute nous-mêmes, ſi nous avions des Payens à inſtruire ou à combattre. L'illuſtre M. Huet l'a fait de nos jours avec beaucoup d'érudition & d'étenduë pour les Chrétiens mêmes, dans le livre qu'il a compoſé, De la Concorde de la Foy avec la raiſon. Il a marché en cela ſur les traces des SS. Peres ; quoy qu'il ne ſe ſoit pas trouvé dans les mêmes conjonctures, ni dans la même neceſſité. Que diroit-on, s'il s'élevoit aujourd'huy un Auteur, qui osât accuſer ce ſçavant Evêque d'avoir crû que toutes les fables des Poëtes, & toutes les opinions des anciens Philoſophes qu'il rapporte dans ſon ouvrage, ſont la même choſe que les veritez & les myſteres de nôtre Religion ? Que diroit-on, ſi ce temeraire Auteur l'accuſoit là-deſſus*

plus

plus doucement par-là à la connoissance parfaite de ces mêmes veritez.

CHAP. XX.

Ce même passage de Tertullien est entierement orthodoxe.

SI LE PASSAGE de Tertullien dont nous parlons, est entierement exempt de Platonisme, il n'est pas moins orthodoxe. Rien de plus exprès pour la consubstantialité du Verbe que ces paroles : Nous di- « sons qu'il a été engendré de Dieu par prolation, & « que par consequent il est Fils de Dieu, & Dieu luy- « même, à cause de l'unité de substance qu'il a avec « son Pere. Il est, dit-il un peu plus bas, Esprit d'Es- « prit, Dieu de Dieu, Lumiere de Lumiere. Ne sont- « ce point là les propres termes dont le Concile de Nicée s'est servi ensuite, pour exprimer la Generation éternelle & la Consubstantialité du même Verbe ? Il ajoûte encore : Il est Dieu, & Fils de Dieu, & tous « deux ne font qu'un. Après avoir clairement distin- « gué en Dieu deux Personnes, le Pere & le Fils, pouvoit-il exprimer plus clairement que par ces paroles, que ces deux Personnes ne font qu'un seul Dieu ?

Réponse aux objections de M. le Clerc. Pourquoy Tertullien se sert du mot de prolation en parlant de la generation du Verbe.

Que peut dire M. le Clerc, que peut-il imaginer, pour obscurcir des paroles si claires, ou pour en détourner le sens. Il s'arrête d'abord à ces mots : *Engendré par prolation* ; & il dit qu'il ne sçait ce que cela veut dire. Ignore-t-il que ce terme de Prolation (4)

d'être Stoïcien ou Platonicien, & d'avoir mêlé indifferemment les dogmes de la Philosophie payenne avec ceux de Jesus-Christ, lorsqu'il y a trouvé quelque legere ressemblance ? C'est absolument le cas dont il s'agit icy. C'est sur le même prétexte que M. le Clerc a entrepris de calomnier Tertullien, Clement d'Alexandrie, saint Justin, & tous les autres Peres de l'Eglise.

(4) Lactant. l. IV. cap. VIII. Quod si quis miratur ex Deo Deum prolatione vocis ac spiritus potuisse generari, si sacras voces Prophetarum cognoverit, desinet profecto mirari..... Divinorum scriptor Hym-

ou de Verbe proferé, est tiré de l'Ecriture, qu'il convient parfaitement au Fils de Dieu, pour exprimer qu'il procede de l'entendement de son Pere (5), comme son Verbe ou sa Parole substantielle; & qu'enfin Tertullien & tous les autres anciens Peres de l'Eglise s'en sont servis après l'Ecriture, pour éloigner de l'esprit des Payens toutes les idées grossieres qui auroient pû se présenter à eux, s'ils se fussent servis uniquement du terme d'Engendré?

Tertullien par Unité de substance, entend une unité numerique, & non pas specifique.

Nôtre Auteur ajoûte, que *les termes mêmes, d'unité de substance, peuvent signifier non seulement de la même substance en nombre, mais encore d'une substance semblable; c'est-à-dire, spirituelle & également parfaite.* Vaine subtilité. Qui dit Unité de substance, dit évidemment

norum in Psalmo XXXII. sic aït: Verbo Dei cœli solidati sunt, & spiritu oris ejus omnis virtus eorum. Item rursus in Psalmo XLIV. Eructavit cor meum verbum bonum, dico opera mea Regi..... Item Solomon ipsum Verbum Dei esse demonstrat, cujus manibus opera ista mundi fabricata sunt: Ego inquit, ex ore Altissimi prodivi ante omnem creaturam..... Joannes quoque ita tradidit: In principio erat Verbum, & Verbum erat apud Deum, &c. *Tous les anciens Peres de l'Eglise ont cité les mêmes passages, pour autoriser la maniere dont ils parloient de la generation éternelle du Verbe. Les Arriens les admettoient aussi en parlant du Verbe, mais ils tâchoient de les expliquer d'une maniere favorable à leur heresie.*

(5) Basilius Hom. XV. in verba illa: In principio erat Verbum. Λόγον ἀκούων, φύλαξαι μήποτε τῇ σῇ ἀσθενείᾳ τῆς διανοίας πρὸς χαμαιζήλους καὶ ταπεινὰς διανοίας ὑπενεχθῇς. ἀλλ' ἐρεύνα τὴν διάνοιαν τοῦ ῥήματος. διὰ τί λόγος; ἵνα δειχθῇ ὅτι ἐκ τοῦ νοῦ προῆλθε. διὰ τί λόγος; ὅτι ἀπαθῶς ἐγεννήθη. διὰ τί λόγος; ὅτι εἰκὼν τοῦ γεννήσαντος, ὅλον ἐν ἑαυτῷ δεικνὺς τὸν γεννήσαντα, οὐδὲν ἐκεῖθεν ἀπομερίσας, καὶ τέλειος ὑπάρχων καθ' ἑαυτόν. ὡς καὶ ὁ ἡμέτερος λόγος ὅλην ἡμῶν ἀπεικονίζει τὴν ἔννοιαν. Et infra: Λόγον οὖν εἶπεν, ἵνα τὴν ἀπαθῆ σοι γέννησιν τοῦ πατρὸς παραστήσῃ, καὶ τὴν τελείαν ὕπαρξιν σοι τοῦ υἱοῦ θεολογήσῃ, καὶ τὴν ἄχρονον συνάφειαν τοῦ υἱοῦ πρὸς πατέρα διὰ τούτων ἐνδείξηται. Theodoret. serm. II. ad Græcos: Οὕτως οὖν υἱὸς ὀνομάζεται, ὡς ἐκ τοῦ Θεοῦ καὶ πατρὸς γεγεννημένος· καὶ λόγος, ὡς ἀχρόνως καὶ ἀπαθῶς προελθών, καὶ μὴ μερίσας τὸν φύσαντα.

quelque chose de plus qu'Egalité de substance ; sur tout, lorsqu'il ajoûte, comme Tertullien, que par cette unité de substance, le Pere & le Fils ne sont qu'un seul Dieu. Jamais on n'a parlé ainsi, quand on n'a voulu donner à entendre qu'une ressemblance ou une égalité parfaite de substance. Jamais on n'a dit de deux ou de trois hommes, dans qui l'on trouve une égalité parfaite, ou une unité specifique de substance : que ces deux ou ces trois hommes ne font qu'un seul homme. Jamais on n'a trouvé de difficulté ni de mystere dans ces trois hommes parfaitement égaux en substance ; au lieu que les SS. Peres ont toûjours trouvé dans les trois Personnes adorables de la sainte Trinité un mystere fort élevé au dessus de toutes les lumieres de l'esprit humain. Ils reconnoissoient donc en elles une unité numerique de substance, une substance non seulement également parfaite, mais encore absolument la même en nombre.

Chicanes de M. le Clerc sur les comparaisons dont se sert Tertullien.

M. le Clerc ajoûte, que ce qui pourroit favoriser le sens qu'il donne aux paroles de Tertullien, c'est la comparaison du soleil & du rayon, & celle d'une lumiere allumée d'une autre lumiere, dont cet ancien Pere se sert ; & il prétend, ou que ces comparaisons ne valent rien, ou que l'on peut en conclure, que Tertullien a reconnu deux Dieux. Il fait à peu près la même chicane à Lactance (6), sur une autre com-

(6) *Voicy ce passage de Lactance : il est tiré du chap. XXIX. du liv. IV.* Fortasse quærat aliquis, quomodo cum Deum unum nos colere dicamus, duos tamen asseveremus, Deum Patrem & Deum Filium..... Cum dicimus Deum Patrem & Deum Filium, non diversum dicimus, nec utrumque secernimus : quia nec Pater sine Filio esse potest, nec Filius a Patre secerni. Siquidem nec Pater sine Filio nuncupari, nec Fi-

paraison qu'il a employée ; & rien n'empêche qu'il ne condamne de la même maniere tous les autres Peres de l'Eglise, & tous les Conciles ; puisque tous se sont servis de comparaisons, & que nous nous en servons encore tous les jours après eux sur le même sujet.

Réfutation de ces chicanes. Mais à quoy servent ces indignes chicaneries que nôtre Auteur fait aux Peres de l'Eglise, sinon à nous donner de nouvelles preuves de son injustice & de sa mauvaise foy ? Il est injuste de prétendre que les com-

lius potest sine Patre generari. Cum igitur & Pater Filium faciat, & Filius Patrem, una utrique mens, unus spiritus, una substantia. *Voilà des paroles, dit M. le Clerc, qui semblent être décisives ; & si Lactance s'étoit tenu à ces expressions, on ne l'auroit jamais accusé d'heterodoxie. Mais si on vient à luy demander, (c'est toûjours M. le Clerc qui parle,) ce qu'il entend par le mot,* unus: *si c'est une unité numerique, ou une unité de consentement & de ressemblance, il paroîtra déterminé à ce dernier sens. Quand quelqu'un, dit-il, a un fils, &c. M. le Clerc calomnie icy Lactance, & omet une partie de ses paroles qu'il devoit rapporter tout entieres. Lactance ne reconnoît pas seulement une unité de consentement, mais encore une unité numerique de substance: il joint l'une avec l'autre. Voicy ses paroles:* Cum igitur & Pater Filium faciat, & Filius Patrem, una utrique mens, unus spiritus, una substantia est : sed ille quasi exuberans fons est, hic tanquam defluens ex eo rivus : ille tanquam sol, hic tanquam radius ex sole porrectus : qui quoniam summo Patri & fidelis, & carus est, non separatur, sicut nec rivus a fonte, nec radius a sole : quia & aqua fontis in rivo est, & solis lumen in radio æque : neque vox ab ore sejungi, nec virtus aut manus a corpore divelli potest ; quia & lingua sermonis ministra est, & manus in qua est virtus, individuæ sunt corporis portiones. *Peut-on apporter des comparaisons qui marquent mieux une unité de substance, que celles-là ? Celles de la source & du ruisseau, du soleil & du rayon, ne sont-elles pas communes à tous les Peres de l'Eglise, de l'orthodoxie desquels jamais on n'a douté, & que l'on sçait avoir produit ces comparaisons, pour expliquer l'unité numerique de substance ? Voilà les comparaisons que M. le Clerc ne devoit pas omettre. Celle qu'il rapporte seule d'un pere qui aime son fils, avec lequel il est parfaitement uni de volonté, n'exclut point du tout le sens des autres, puisque l'unité de volonté ne se trouve pas moins dans les trois adorables Personnes de la Trinité, que l'unité de substance.*

paraisons dont les SS. Peres se servent, conviennent si parfaitement au Mystere dont ils parlent, que l'on n'y voye point la moindre difference. A-t-on jamais exigé rien de semblable de quelque Auteur que ce puisse être, lorsque pour faciliter l'intelligence de la matiere dont il parle, il employe des comparaisons? Ne sçait-on pas que ces comparaisons ne sont jamais parfaites, & qu'elles s'éloignent toûjours en quelque point du sujet auquel on les applique? Que si cela est vray de toutes les comparaisons en general, & par rapport aux sujets les plus communs & les plus ordinaires que l'on traite; combien l'est-il plus, lorsque l'on parle des choses divines & des mysteres de la foy, qui sont si élevez au dessus du langage humain & de toutes nos foibles idées? Nôtre Auteur veut-il donc par cette raison nous empêcher de parler de Dieu? Veut-il bannir les comparaisons de tous les livres & de tous les discours qui en traitent? Veut-il reformer le langage de tous les hommes? Les accusera-t-il tous, comme il fait icy Tertullien, de se servir de comparaisons qui peuvent jetter dans l'erreur? Et de quelles erreurs ces comparaisons peuvent-elles être cause? Les plus simples ne sçavent-ils pas ce qu'elles valent, & de quelle maniere il faut les entendre?

Les Peres de l'Eglise n'ont jamais prétendu que leurs comparaisons fussent justes en tout.

M. le Clerc est donc injuste de chicaner là-dessus les SS. Peres, mais il est encore de mauvaise foy. Car il sçait, ou il doit sçavoir que les Peres n'ont jamais prétendu que les comparaisons dont ils se servent, expliquassent parfaitement le Mystere de la Trinité, ou celuy de la Generation éternelle du Fils de Dieu, ausquels ils les appliquent. Ils avertissent

au contraire, qu'elles sont beaucoup au dessous de l'excellence toute divine de ces Mysteres ineffables; quoy qu'il soit utile, comme ils l'ajoûtent, d'employer ces sortes de comparaisons, quelque foibles & quelque imparfaites qu'elles soient, pour nous en faciliter autant qu'il est possible l'intelligence.

Témoignage de saint Cyrille sur ce sujet.

D'un grand nombre de témoignages des SS. Peres que je pourrois alleguer là-dessus, je me contenteray de celuy de saint Cyrille, parce qu'il convient parfaitement à nôtre sujet. Ce saint Docteur réfutant les impietez de Julien l'Apostat, qui, comme font aujourd'huy les bons amis de M. le Clerc, se mocquoit de la Generation éternelle du Fils de Dieu, de sa Divinité, & du Mystere de son Incarnation, s'ex-

Calomnie de Julien l'Apostat.

» prime ainsi (7): Julien s'imagine peut-être que nous
» avançons une doctrine contraire à celle de Moyse

(7) Cyrillus l. VIII. contra Julianum, pag. 264. tomi VI. edit. Gr. Lat. Paris. Οἴεται δὲ ἴσως ταῖς τῶν ἁγίων ἡμᾶς ἀντιφέρεσθαι δόξαις, καὶ Θεοὺς εἶναι τρεῖς ὁμολογεῖν, εἰ τῷ Θεῷ καὶ Πατρὶ συνυπάρχειν ἀεὶ διορίζόμεθα, φρονοῦντες ὀρθῶς, τὸν ἐξ αὐτοῦ τε καὶ ἐν αὐτῷ, καὶ ἴδιον αὐτοῦ μονογενῆ Θεὸν Λόγον, καὶ μὴν καὶ τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον, ὡς ὁμοούσιον αὐτῷ.... Et infra relatis comparationibus lucis & splendoris, mentis & verbi: Μικρὰ μὲν λίαν τῶν παραδειγμάτων ἡ παράθεσις· ἱκανὴ δὲ οὖν ὅμως ἀναβιβάσαι τὸν νοῦν εἰς τὰ ἐπέκεινα λόγου τοῦ καθ' ἡμᾶς. ἐπειδὴ γὰρ ἔστι παρῆκται πρὸς φύσιν, τὴν τῆς ἀνωτάτω πασῶν οὐσίας ὑποκάθηται δόξαν, καὶ οὐδὲν τοῦτο ὁλοτρόπως προσφυὲς αὐτῇ καὶ ἀπαράλλακτως ἔχον, ταύτῃ τοι καὶ μάλα εἰκότως τὴν ἐκ τῶν παραδειγμάτων ἐρανιζόμεθα χρείαν, ἐκ πολλῶν ἕν τι καὶ μόλις βραχὺ συναγείροντες εἰς ἀμυδρὰν καὶ μετρίαν τῶν ζητουμένων παράστασιν. καὶ γοῦν ὁ πάνσοφος Παῦλος· Βλέπομεν ἄρτι, φησὶν, ἐν ἐσόπτρῳ καὶ ἐν αἰνίγματι. *Saint Gregoire de Nazianze, saint Basile, saint Césaire, saint Gregoire de Nysse, Tertullien, saint Jean Damascene, & saint Augustin apportent les mêmes comparaisons, & en reconnoissent de la même maniere la foiblesse & l'imperfection. Je produiray seulement icy les paroles de saint Hilaire, qui employant toutes ces comparaisons ordinaires aux Saints Peres, & dont il n'est pas presque possible de se passer, quand on entreprend de donner quelque idée de ces Mysteres si relevez, dit au*

& des Prophetes, & que nous reconnoissons trois « Dieux; lorsqu'en suivant la Foy orthodoxe, nous « soûtenons que le Verbe divin qui procede de Dieu, « qui est en Dieu, & qui est son propre Fils, & son « Fils unique, coëxiste, de même que le saint Esprit, « éternellement avec son Pere, parce qu'il luy est con- « substantiel. Il est vray que nous concevons en Dieu « trois Personnes, le Pere, le Fils, & le saint Esprit. « Mais pour cela nous ne divisons point la Divinité, « & nous n'y admettons aucune diversité de nature: «

Sentiment orthodoxe des Chrétiens sur le Mystere de la Trinité.

livre VII. de Trinit. Admonuisse nos in exordio sermonis nostri meminimus, humanas comparationes divinis non satisfacere exemplis: tamen pro parte intelligentiæ nostræ, sensum formis corporalibus erudiri. *Ensuite pour faire comprendre que le Fils de Dieu est avec son Pere une même nature, une même substance, il ajoûte:* Affert autem pro parte fidei hujus significationem ignis in se ignem habens, & in igni ignis manens. Nam cum sit in eo splendor luminis, naturæ calor, virtus urendi, mobilitas æstuandi, totum tamen ignis est: & hæc universa, una natura est. Habet quidem ex infirmitate, quod per materiam subsistit ac vivit, & cum ea per quam vixerat, deficit. Sed hoc quod incomparabile Dei est, ex comparationum parte cognoscimus; ut non incredibile in Deo sit, quod pro parte aliqua in terrenis reperiatur elementis. *Il repete encore la même chose plus bas, afin qu'on ne puisse douter de ce qu'il pense de ces comparaisons dont il a été obligé de se servir.* Et hæc, ut dixi, ad intelligentiam fidei tantum comparata sint, non etiam ad Dei dignitatem: ut nos potius intelligentiam invisibilium ex comparabilibus sumeremus, non utique ut aliquod naturæ Dei satisfaceret comparationis exemplum, cum dignum & justum esset testanti de se Deo credere. Sed quia simpliciorum fidem furor hæreticus turbaret, ut id de Deo credi non oporteret, quod difficile nisi per corpoream comparationem possit intelligi, idcirco..... utile existimavimus hæc pro parte inserere comparationis exempla; ne mentiri de professione sua existimaretur, cum divinæ nobis professionis intelligentiam ex aliquo naturalia creaturarum exempla præstarent. Igitur ex vivente Deo Patre vivens Dei Filius, & ex Deo Deus, & naturæ inseparabilis atque indissimilis unitatem & sacramentum nativitatis ostendens, aït: Ego & Pater unum sumus. *J'ajoûte icy quelques vers de Prudence, parce qu'ils me paroissent se rapporter parfaitement à ce que dit saint Hilaire. M. le Clerc en quelque endroit de sa Bibliotheque dit tout le mal qu'il peut de cet excellent*

„ & ces trois Personnes que nous venons de nommer,
„ ne different point entre elles substantiellement. Il
„ n'y a dans la sainte Trinité qu'une même essence,
„ une même nature, une même Divinité ; quoique
„ nous comprenions que chacune des trois Personnes
„ qui la composent, subsiste par sa propre hypostase.

C'est ainsi que saint Cyrille, en exposant la créance des Chrétiens orthodoxes sur le Mystere de la Trinité, réfute la calomnie de Julien l'Apostat, qui accusoit les Fidéles de croire trois Dieux. Il est vray que saint Cyrille n'assure pas positivement que cet impie Apostat ait formé cette accusation insensée contre les Chrétiens ; mais il est certain que M. le Clerc & l'Auteur du Platonisme dévoilé la soûtiennent & la débitent hardiment dans leurs livres. Qu'ils prennent donc pour eux cette réponse de saint Cyrille, & qu'ils ayent honte d'être plus méchans & plus déterminez calomniateurs que Julien l'Apostat.

Sociniens plus déterminez calomniateurs que Julien l'Apostat.

Poëte Chrétien, qui étoit encore meilleur Theologien. Je ne m'en étonne pas : il n'a pû lire les ouvrages de cet ancien Auteur, sans avoir le chagrin de trouver ses erreurs réfutées & condamnées par tout.

Una per immensam cœli caveam resolutos
Præbet flamma dies, texit Sol unicus annum.
Triplex ille tamen nullo discrimine, trina
Subnixus ratione viget, splendet, volat, ardet:
Motu agitur, fervore cremat, tum lumine fulget.
Sunt tria nempe simul, lux, & calor, & vegetamen,
Una eademque tamen rota sideris indiscreti
Fungitur his, uno servat tot munera ductu.
Non conferre Deo velut æquiparabile quidquam
Ausim, nec Domino famulum componere signum.
Ex minimis sed grande suum voluit Pater ipse
Conjectare homines, quibus ardua visere non est.
Parvorum speculo non intellecta notamus,
Et datur occultum per proxima quærere verum.
Prudent. in Hamartigenia.

Mais

Mais pour venir au point dont il s'agit, saint Cyrille, après avoir prouvé qu'on ne peut pas donner le nom de Pere à Dieu, qu'on ne reconnoisse en même temps le Fils qui procede de luy, & qui est en luy essentiellement; comme on ne peut pas concevoir la lumiere sans l'éclat & la splendeur qui en sort; ajoûte : C'est pourquoy nous confessons qu'il « n'y a qu'un seul Dieu, Seigneur & Créateur de tou- « tes choses; mais nous sçavons en même temps, que « son Verbe qui est Dieu, subsiste avec luy, & qu'il a « été engendré de luy selon la nature, d'une maniere « ineffable : comme la lumiere qui rejaillit de la lu- « miere, ou comme la parole qui procede de l'enten- « dement, & qui est dans l'entendement. Car la ge- « neration du Verbe divin est une chose infiniment spi- « rituelle, sainte, pure, & élevée au dessus de toutes « les idées corporelles. Quiconque donc nie le Fils de « Dieu, fait la même chose que s'il soûtenoit que la « lumiere n'a point d'éclat, & l'entendement point de « parole ou de pensée. «

Comparaisons de S. Cyrille pour expliquer le Mystere de la Trinité.

Voilà quelles sont les comparaisons dont saint Cyrille, Tertullien, & tous les autres Peres se servent après l'Ecriture, d'où ils les ont tirées. Mais saint Cyrille croit-il que ces comparaisons expriment ou representent parfaitement la Generation éternelle du Fils de Dieu ? Outre ce qu'il vient de dire, ce qu'il ajoûte incontinent après, nous l'apprendra. Ces comparaisons, dit-il, que je viens d'ap- « porter, sont à la verité bien foibles & bien petites, « neanmoins elles sont utiles pour élever nôtre esprit « vers les choses qui sont au dessus de nôtre raison. «

Feiblesse de ces comparaisons, qui ne laissent pas d'être utiles.

» Car quoique tout ce qui est produit & créé, soit in-
» finiment au dessous de la majesté de l'Essence suprê-
» me, & qu'il n'y ait rien dans toute la nature, qui
» luy soit semblable; nous avons raison cependant d'en
» emprunter des exemples & des comparaisons; afin
» qu'en tirant de-là, quoy qu'avec peine, quelque pe-
» tit secours, nous puissions nous representer au moins
» obscurément & imparfaitement ce que nous cher-
» chons. Aussi saint Paul nous dit-il, que nous ne
» voyons maintenant que comme en un miroir & en
» énigmes.

Injustice de M. le Clerc, lorsqu'il chicane les SS. Peres sur leurs comparaisons.

Il est donc vray que les Peres n'ont jamais prétendu, non plus que tous les autres hommes, que les comparaisons qu'ils apportent, fussent entierement exactes, & conformes en tout aux sujets ausquels ils les appliquent; & beaucoup moins encore, lorsqu'ils parlent de la Generation éternelle du Fils de Dieu, qu'ils reconnoissent tous être un Mystere infiniment élevé au dessus de toutes les idées que nous pouvons nous en former. M. le Clerc par consequent est injuste & de mauvaise foy, lorsqu'il les chicane là-dessus. Mais que luy importe quelle idée il donne à toutes les personnes raisonnables, de sa conduite & du caractere de son esprit, pourvû qu'il vienne à bout de tromper quelque idiot, & de le faire tomber dans les pieges qu'il luy tend par tout?

CH. XXI.

Examen de ce que M. le Clerc avance dans sa VII. lettre Critique sur le Platonisme des SS. Peres.

IL NE ME RESTE plus qu'à examiner ce qu'il dit dans sa VII. Lettre Critique, où il assure encore plus hardiment que dans le X. tome de sa Bibliotheque Universelle, que *les Peres ont crû que la doctrine de Platon sur les trois Principes, étoit la même chose que la Tri-*

nité Chrétienne. Ce qui est étonnant, c'est que pour attribuer, comme il fait avec tant de hardiesse, cette fausse créance à tous les Peres en general, il ne cite neanmoins qu'un passage d'Eusebe, comme s'il étoit suffisant pour démontrer la verité de ce paradoxe insensé dans toute son étenduë.

Réponse au passage d'Eusebe qu'il cite sur ce sujet.

Mais premierement, quand Eusebe auroit eu l'idée que M. le Clerc luy attribuë, qu'en pourroit-il conclure contre les Peres de l'Eglise? Ne sçait-il pas, & ne soûtient-il pas même fortement contre le sçavant M. Cave, qu'Eusebe a été Arrien? Le sentiment d'un Arrien, lorsqu'il favorise Platon ou les Platoniciens, & qu'il s'agit du Mystere de la Trinité, est-il recevable? Peut-il être regardé comme celuy de tous, ou de la plûpart des Peres de l'Eglise? N'avons-nous pas fait voir, que lorsque les SS. Peres ont combattu les erreurs des Arriens, ils les ont accusez en même temps de les avoir tirées en partie de Platon & des Platoniciens, & d'avoir eu trop d'attachement pour ces Philosophes? Ainsi donc quand il seroit certain qu'Eusebe auroit crû que les trois Principes des Platoniciens étoient la même chose que la Trinité des Chrétiens, M. le Clerc ne pourroit sans une injustice manifeste attribuer la même idée aux Peres de l'Eglise. Il y a une opposition trop grande & trop palpable entre les Peres de l'Eglise, & les Arriens, pour les confondre si mal à propos.

M. le Clerc n'abuse pas moins de ce passage d'Eusebe, que de tous les autres qu'il a citez.

Je ne m'en tiens pas neanmoins à cette seule réponse : car je dis en second lieu, que M. le Clerc n'explique pas avec moins de mauvaise foy le témoignage d'Eusebe, qu'il a expliqué ceux des SS. Peres

que nous avons examinez jusqu'à present. Ce témoignage est tiré du chapitre XX. du livre XI. de la Préparation Evangelique, où Eusebe aprés avoir rapporté le passage de la lettre de Platon au jeune Denys : Tout est autour du Roy de toutes choses, &c. ajoûte (8) : » Ceux qui ont entrepris d'éclaircir ce » que Platon dit icy, ont accoûtumé de rapporter ses » paroles au premier Dieu, ensuite au second Prin- » cipe, & enfin au troisiéme qui est l'Ame du monde, » & qu'ils reconnoissent aussi pour un troisiéme Dieu. » Mais les divines Ecritures établissent la sainte & bien- » heureuse Trinité du Pere, du Fils & du saint Esprit, » pour Principe.

Preuve de l'abus que M. le Clerc fait de ce passage, tirée des paroles mêmes d'Eusebe.

Peut-on dire que par ces paroles Eusebe reconnoisse, que les trois Principes des Platoniciens soient la même chose que la sainte Trinité ? N'est-ce pas se moquer du public, & prendre ses lecteurs pour autant de duppes, que d'entreprendre de les tromper si grossierement ? Quel rapport y a-t-il entre ces paroles d'Eusebe, & la conclusion que M. le Clerc en tire ? A quoy sert donc cette particule adversative, MAIS, qu'Eusebe employe icy ? Ne marque-t-elle pas clairement l'opposition qu'il reconnoît, entre ce que l'Ecriture enseigne touchant la sainte Trinité, & ce que les Platoniciens debitoient de leurs trois Principes ? N'est-ce pas la même chose que si Eusebe disoit : les Platoniciens reconnoissent trois

(8) Euseb. l. xi. Præp. Evang. cap. xx. Ταῦτα οἱ τὸν Πλάτωνα διασαφεῖν πειρώμενοι, ἐπὶ τὸν πρῶτον θεὸν ἀνάγουσιν, ἐπί τε τὸ δεύτερον αἴτιον, καὶ τρίτον τὴν τοῦ κόσμου ψυχὴν, θεὸν τρίτον καὶ αὐτὴν ὁριζόμενοι εἶναι. οἱ δέ γε θεῖοι λόγοι, τὴν ἁγίαν καὶ μακαρίαν Τριάδα Πατρὸς, καὶ Υἱοῦ, καὶ ἁγίου Πνεύματος, ἐν ἀρχῆς λόγῳ τάττουσι.

Principes ; mais l'Ecriture nous apprend qu'il n'y en a qu'un. Les Platoniciens reconnoiſſent trois Dieux ; mais l'Ecriture nous enſeigne que la ſainte & bienheureuſe Trinité du Pere, du Fils & du ſaint Eſprit, ne fait qu'un ſeul Dieu. Les Platoniciens mettent le monde au nombre de leurs Dieux ; mais l'Ecriture nous fait connoître l'impieté & l'extravagance de cette opinion. Loin donc qu'Euſebe approuve le ſentiment des Platoniciens touchant leurs trois Principes, ou qu'il croye que ce ſoit la même choſe que la ſainte Trinité ; il eſt évident au contraire, qu'il le condamne, & qu'il luy oppoſe la doctrine des divines Ecritures, pour en faire mieux ſentir l'impieté.

Nouvelle preuve tirée du deſſein qu'Euſebe ſe propoſe dans le livre d'où ce paſſage eſt tiré.

Je dis en troiſiéme lieu, que quand Euſebe n'auroit pas fait ſentir ſi clairement l'oppoſition & la difference infinie qu'il met entre ces imaginations Platoniciennes, & la doctrine des ſaintes Ecritures touchant le Myſtere de la Trinité ; le livre même d'où ce paſſage eſt tiré, & le but qu'Euſebe s'y propoſe, nous feroit connoître parfaitement, qu'il a été infiniment éloigné de croire que ce fut la même choſe. En effet, que prétend-t-il dans l'onziéme livre de ſa Preparation Evangelique, où ce paſſage ſe trouve, dans le XII. & une partie du XIII. ſi ce n'eſt de recüeillir les principaux ſentimens de Platon, où il croit entrevoir quelque rapport avec ce que l'Ecriture enſeigne ; afin de montrer par-là que ce Philoſophe a eu connoiſſance de la doctrine des Hebreux, & que tout ce qu'il y a de raiſonnable dans ſes livres vient de cette ſource ? Ne ſuit-il pas

en cela Clement d'Alexandrie, sans parler des autres Peres de l'Eglise, dont il rapporte de fort longs extraits, & qui avoit fait la même chose avant luy? Avec cette difference neanmoins, que Clement entreprend de découvrir ces sortes de vols, non seulement dans Platon, mais encore dans tous les autres Philosophes, & dans les Poëtes même : au lieu qu'Eusebe se borne au seul Platon, comme au plus considerable de tous ces Auteurs payens.

Eusebe n'a jamais prétendu que les sentimens de Platon qu'il compare à ceux de l'Ecriture, fussent entierement conformes à cette même Ecriture.

Mais quand Clement d'Alexandrie, Eusebe, & tous les Peres de l'Eglise ont produit ces sentimens de Platon qui paroissent avoir été tirez de l'Ecriture, ont-ils jamais prétendu que ces sentimens fussent la même chose que la doctrine de l'Ecriture même? Ont-ils jamais dit que Platon avoit bien compris & bien rapporté ce qu'il avoit lû ou ce qu'il avoit oüi dire de la doctrine des Hebreux? N'avons-nous pas prouvé évidemment le contraire, en faisant voir par un grand nombre de témoignages exprès, que lorsque les Peres de l'Eglise, & en particulier Clement d'Alexandrie & Eusebe, ont produit les vols de ce Philosophe, ils l'ont accusé en même temps de les avoir corrompus en plusieurs manieres differentes, & de les avoir confondus avec ses imaginations & ses erreurs? N'est-ce pas sur tout ce qu'Eusebe a fait (9) dès le commencement de cette espece de parallele qu'il fait des sentimens de Platon avec ceux de l'Ecriture; & encore plus expressément, lorsqu'il le termine en comparant toutes les opinions de ce Philosophe, par rapport à la doctrine toute sainte & toute

(9) Idem l. xi. in Procemio, & l. xiii. cap. xiv. locis supra descriptis.

divine des Ecritures, aux ſonges & aux rêveries d'un homme endormi?

Et quand il n'auroit pas declaré ſi nettement quelle étoit ſa penſée ſur ce ſujet, peut-on en douter, quand on vient à examiner avec quelque attention ce parallele qu'il fait? Peut-on par exemple ſoupçonner Euſebe d'avoir crû que les fables de Platon qu'il y rapporte (1) touchant la prétenduë reſurrection d'Erus, touchant les nôces (2) de Porus & de Penia, touchant les premiers hommes que ce Philoſophe dit, entre un grand nombre d'autres ſottiſes, avoir été Androgynes: peut-on, dis-je, ſoupçonner Euſebe d'avoir crû que toutes ces fables qu'il rapporte, fuſſent la même choſe que ce que l'Ecriture nous enſeigne touchant la Reſurrection, touchant le Paradis terreſtre, & la formation du premier homme & de la premiere femme; quoy qu'il mette ces fables de Platon en parallele avec ce que l'Ecriture nous ap-

Cela eſt évident par pluſieurs ſentimens de Platon, qu'il produit dans ce parallele.

(1) Idem Euſeb. l. XI. Præp. Ev. cap. XXXV. *Dans le chap. XXXVII. Euſebe rapporte ce que Platon dit dans ſon Phédon, d'une terre extrémement belle & heureuſe qu'il décrit. Et dans le chap. XXXVIII. il produit ce que le même Philoſophe raconte du Tartare, du Styx & de l'Acheron. Qui ſeroit aſſez injuſte pour ſoupçonner Euſebe d'avoir crû que ces fictions ou ces fables de Platon fuſſent la même choſe que ce que la Foy nous apprend du Paradis & de l'Enfer?*

(2) Idem Euſeb. l. XII. Præp. Evang. cap. XI. *Icy Euſebe rapporte la fable que Platon a décrite dans ſon Banquet touchant Porus enyvré de nectar dans le Jardin de Jupiter, & ſeduit par Penia. Dans le chapitre ſuivant, il produit une autre fable tirée du même Dialogue de Platon, & beaucoup plus extravagante, des trois eſpeces d'hommes qui furent formez d'abord, entre leſquels ceux qui étoient Androgynes, furent coupez par le milieu par Jupiter, & reformez enſuite par Apollon. Euſebe a-t-il crû que ce fût là la même choſe que ce que Moyſe nous apprend du Paradis Terreſtre, & de la formation d'Eve & d'Adam?*

prend sur ces matieres ? Qui ne voit au contraire par-là que tout ce que prétend Eusebe dans ce parallele, c'est de montrer que l'on trouve dans Platon des vestiges de la connoissance qu'il a euë de la doctrine des Hebreux, quoique ces vestiges se trouvent mêlez & confondus avec une infinité de fables & d'erreurs ?

Preuve sensible de l'injustice manifeste que M. le Clerc fait aux Peres de l'Eglise.

Combien avons-nous d'Auteurs qui dans ces derniers temps ont fait à peu prés la même chose qu'Eusebe, que Clement d'Alexandrie, que saint Justin, & les autres Peres de l'Eglise ? L'illustre & sçavant M. Huet (3) n'a-t-il pas entrepris à leur exemple, de faire voir que toutes les fables des Grecs & des Romains venoient originairement des livres de Moyse ? Grotius (4) n'a-t-il pas montré la même chose d'un grand nombre de sentimens des plus anciens Auteurs payens, & de ceux même de la plûpart des Nations du monde ? Ne seroit-ce pas une injustice & une extravagance manifeste, d'accuser là-dessus ces sçavans hommes, d'avoir crû que ces fables & ces sentimens qu'ils rapportent, sont la même chose que ce qui est contenu dans l'Ecriture ; & de les avoir par consequent suivis, adoptez & soûtenus fortement, comme autant de veritez revelées de Dieu même ? Voilà neanmoins la conduite que M. le Clerc a tenuë à l'égard de Clement d'Alexandrie, d'Eusebe, & de tous les Peres de l'Eglise. C'est sur un pareil fondement qu'il les accuse d'avoir crû que les trois Principes des Platoniciens étoient

(3) Huetius in Demonstr. Evangel. Propos. IV. cap. III. IV. V. VI, & seqq.

(4) Grotius l. de Verit. Relig. Christ. l. 1. num. XVI.

la même chose que la Trinité des Chrétiens. Voilà enfin sur quoy il a établi l'extravagante calomnie de leur Platonisme.

Artifices & mauvaise foy de M. le Clerc, particulierement en ce qu'il confond toûjours les sentimens des Platoniciens nouveaux avec ceux de Platon.

Je dis en quatriéme lieu que M. le Clerc est encore injuste & de mauvaise foy dans ce qu'il dit icy d'Eusebe & des Peres de l'Eglise : I. En ce qu'il les accuse d'avoir trouvé le saint Esprit dans un passage du Timée de Platon, quoy qu'ils n'ayent jamais fait mention de ce passage en parlant du saint Esprit. II. En ce que passant adroitement de ce passage du Timée à celuy de la lettre à Denys dont nous parlons, il accuse encore Eusebe & les autres Peres d'y avoir trouvé la Trinité ; quoy qu'il soit évident qu'Eusebe parle beaucoup moins de ce passage, que de l'explication que quelques Platoniciens posterieurs au Christianisme y avoient donnée. M. le Clerc confond toûjours Platon avec ces Platoniciens nouveaux, parce que sans cela son systême des trois Principes qu'il prétend être la même chose que la Trinité des Chrétiens, tomberoit par terre ; & paroîtroit évidemment à tout le monde aussi chimerique & aussi impossible qu'il l'est en effet. Mais pour nous, distinguons toûjours exactement ces Philosophes, & les temps fort differens ausquels ils ont vêcu. Souvenons-nous que le Mystere de la Trinité étoit crû generalement dans tout le monde Chrêtien, avant que Plotin, Numenius & Porphyre qu'Eusebe cite en cet endroit, eussent entrepris de le contrefaire, en empruntant même des Chrêtiens les termes d'Hypostases & de Trinité.

Saint Cyrille

C'est ce que saint Cyrille nous apprend (5), en

(5) Cyrillus l. VIII. contra Julianum, pag. 270. edit. Paris. Γέρμιον δὲ

convainc les Platoniciens nouveaux d'avoir imité & contrefait le dogme de la Trinité des Chrétiens.

même temps qu'il nous fait remarquer la difference qu'il y a entre le Mystere de la Trinité & le dogme des trois Principes de ces Philosophes, en le considerant même en ceux qui avoient fait le plus d'efforts pour l'habiller à la Chrêtienne. Saint Cyrille donc aprés avoir prouvé cet adorable Mystere par les saintes Ecritures de l'ancien & du nouveau Testament, & en particulier par le commencement de l'Evangile de saint Jean, ajoûta ces paroles fort semblables à celles de saint Basile que nous avons rappor-
» tées plus haut. Au reste nous sçavons que des hom-
» mes pleins du faste & de l'orgüeil de la Sagesse mon-
» daine, ont recherché curieusement ce Mystere, mais
» non pas sans s'égarer beaucoup: car ils n'étoient pas
» éclairez des lumieres de la Verité: Jesus-Christ ayant
» dit en quelque endroit: Personne ne connoît le Fils
» si ce n'est le Pere; ni le Pere, sinon le Fils, & celuy
» à qui le Fils l'a revelé. Et comment auroient-ils pû

καὶ τοὺς ὅτι μάλιστα κατεφρυωμένους ὑπέρκομπά τε πεφρονηκότας ἐπὶ σοφίᾳ κοσμικῇ, πολυπραγμονήσαντας μὲν τὰ τοιάδε λεπτῶς, οὐ μὴν καὶ ἀμωμήτως εἰσάπαν. οὐ γάρ τοι τὸ τῆς ἀληθείας αὐτοῖς ἐνέστραψε φῶς..... πλὴν ὅτι τρεῖς ἀρχικὰς ὑποστάσεις ὑποτιθέμενοι, καὶ αὐτοὶ καὶ μέχρι τριῶν ὑποστάσεων τὴν οὐσίαν τοῦ Θεοῦ προσήκειν ἰσχυρισάμενοι, ἐνιαχοῦ δὲ καὶ τὸ τῆς τριάδος τιθέντες ὄνομα ταῖς Χριστιανῶν συμφέρονται δόξαις. ἐλελοίπει δ' ἂν πρὸς τοῦτο αὐτοῖς οὐδὲν, εἰ τὸν τῆς ὁμοουσιότητος λόγον ἐφαρμόττειν ἤθελον ὑποστάσεσι ταῖς τρισὶν, ἵνα καὶ μία νοοῖτο τῆς θεότητος φύσις, τὸ τριχοειδὲς οὐκ ἔχουσα πρὸς ἑτερότητα φυσικὴν, καὶ τό γε δὴ δεῖν ἀλλήλων ἐν μείοσιν ὁρᾶσθαι τὰς ὑποστάσεις. τὸ μὲν γὰρ πρῶτον αἴτιον ἀνωτάτω που καθίζειν, ἰσως ἀκίνητον, ἀεργὲς εἰσάπαν. τοῦτο δὲ εἶναί φασι τἀγαθόν. ἐξ αὐτοῦ γε μὴν γεγενῆσθαι νοῦν, τῇ πρὸς αὐτὸν θεωρίᾳ τελειούμενον, ὃν δὴ καὶ δεύτερον ὀνομάζουσι θεὸν, καὶ προσεχῆ τοῦ κόσμου δημιουργόν· καὶ τοῦτον ὑποβιβάζουσι, καὶ ἐν δευτέρᾳ τάξει τοῦ πρώτου καταλογίζονται. καὶ μὴν καὶ τρίτην λογοποιοῦσι τοῦ κόσμου ψυχὴν, οἴκοθεν μὲν τὸ ἀρτίως ἔχειν λαχοῦσαν οὐδαμῶς, σχέσει γε μὴν τῇ πρὸς τὸν κρείττονα νοῦν θειοτέραν ἀποτελουμένην, καὶ πρός γε τὸ δύνασθαι ζωοποιεῖν ἐρρωμενεστέραν, &c.

comprendre des veritez si sublimes & si cachées, sans la revelation du Fils de Dieu ? Neanmoins puisqu'ils établissent aussi trois premieres Hypostases, en ajoûtant que l'Essence divine s'étend jusqu'à ces trois Hypostases ; & qu'ils se servent même du mot de Trinité, il est visible qu'ils suivent les sentimens des Chrétiens. Rien ne leur manqueroit, s'ils vouloient encore joindre la consubstantialité à ces trois Hypostases, afin qu'on comprit qu'il n'y a qu'une seule Essence divine, qu'elle n'est point divisée par aucune diversité de nature, & que ces trois Hypostases ne sont pas inferieures l'une à l'autre. Car ils placent je ne sçai où dans un lieu fort élevé leur premier Principe ; & ils enseignent qu'il demeure stable, immobile & entierement oisif. C'est ce qu'ils appellent le Bien. Ils ajoûtent que l'Entendement procede de lui, & que cet Entendement contemplant le Bien en tire sa perfection. Ils l'appellent le second Dieu, & le prochain Auteur du monde. Ils le font descendre au dessous du premier Dieu, & ne luy donnent que le second rang. Enfin ils mettent au troisiéme rang l'ame du monde, & disent qu'elle ne tire pas d'elle-même ce qui luy est necessaire pour sa perfection, mais qu'elle est renduë plus divine & plus capable de produire tout ce qui a vie dans l'Univers, par la relation qu'elle a avec l'Entendement qui est meilleur qu'elle. Je vais, continue-t-il, rapporter les propres paroles de ces Philosophes, afin que l'on connoisse combien le dogme des Chrétiens est exact ; & combien au contraire ceux que les Payens regardent comme leurs plus habiles Philosophes, &

Chimeres des plus habiles Copistes d'entre les Platoniciens nouveaux, sur leurs trois Principes.

„ qui se sont acquis parmy eux une plus grande reputation, se sont éloignez de cette exactitude, quoiqu'ils se soient efforcez d'imiter nos dogmes.

Mépris que fait saint Cyrille de toutes ces singeries Platoniciennes.

Saint Cyrille produit ensuite les differentes opinions de Porphyre, de Numenius, & de Plotin sur leurs trois Principes. Je dis les differentes opinions; car loin de convenir entr'eux là-dessus, ils ne s'accordoient pas seulement avec eux-mêmes, comme on le peut voir par ce que nous en avons déja rapporté; & quoique ces trois Philosophes se fussent appliquez plus que tous les autres à lire les livres des Chrétiens, & à contrefaire leurs dogmes, particulierement celuy de la Trinité; ils n'avoient pû éviter dans l'execution de ce dessein chimerique, d'avancer un grand nombre d'absurditez & de sottises. C'est ce qui fait dire à saint Cyrille, en finissant l'exposition qu'il fait de ce qu'ils ont dit de plus raisonnable là-dessus en copiant les Chrétiens (6): *C'est ainsi que ces Philosophes s'abandonnant à leurs idées introduisent une diversité de nature en ce qui fait l'objet de leur admiration; & qu'ils se glorifient sottement de leurs opinions badines & pueriles.* Il fait voir de la même maniere dans son premier livre (7) contre Julien, que tout ce que les mêmes Philosophes ont pû faire en interpretant comme il leur a plû les pa-

(6) Idem Cyrillus ibid. infra, pag. 273. Ἀλλ' ἐκεῖνοι μὲν ὧδέ τε δοξάζοντες, καὶ εἰς ἀνομοιότητα φύσεων κατασύροντες τὰ παρά γε σφίσι τεθαυμασμένα, ψυχραῖς καὶ μειρακιώδεσιν ἐπαυχοῦσιν ἐννοίαις.

(7) Idem l. 1: adv. Jul. de Porphyrio præsertim agens: Τεθεώρηκε μὲν οὖν οὐχ ὑγιῶς εἰσάπαν, ἀλλὰ τοῖς τὰ Ἀρείου πεφρονηκόσιν, ἐν ἴσῳ διαιρεῖ καὶ ὑφίστησιν, ὑποκαθημένας τε ἀλλήλαις τὰς ὑποστάσεις εἰσφέρει, καὶ τρεῖς οἴεται θεοὺς εἶναι, διῃρημένως τὴν ἁγίαν καὶ ὁμοούσιον. πλὴν οὐκ ἠγνόηκεν ὁλοτρόπως τὸ ἀληθές.

roles de leur maître, ç'a été de raisonner sur leurs trois Principes, à peu près comme les Arriens raisonnoient sur les trois Personnes de la sainte Trinité, & qu'ils en ont fait à leur imitation trois Hypostases divisées entre elles, & inferieures l'une à l'autre.

Les Arriens ont pû s'y trõper. On ne trouve rien neanmoins dans Eusebe, qui puisse le faire soupçonner d'avoir eu l'idée que M. le Clerc luy attribuë.

Je ne doute nullement que les Arriens ne se soient prévalus de l'autorité de ces Philosophes, pour établir leurs erreurs, & qu'ils n'ayent emprunté à leur tour plusieurs de leurs raisonnemens pour les soûtenir; comme les Peres de l'Eglise nous l'apprennent. Mais je soûtiens en même temps, qu'Eusebe dans l'endroit dont il s'agit, n'a rien dit qui puisse le faire soupçonner avoir crû, que les trois Principes de ces Philosophes fussent la même chose que la Trinité Chrétienne du Pere, du Fils, & du saint Esprit; & que M. le Clerc n'a pû luy attribuer ce sentiment, sans abuser visiblement de ses paroles, comme il a fait de celles de tous les Peres de l'Eglise, dont il a produit des témoignages: Et c'est ce que je croy avoir montré de maniere, que je ne crains pas que M. le Clerc avec tous ses artifices & toutes ses subtilitez captieuses, puisse jamais y rien opposer de solide.

Ch. XXII.

On examine s'il est vray que Platon ait eu connoissance de la doctrine des livres saints, comme tous les Peres l'assurent.

Ainsi donc après avoir refuté tout ce que dit cet Auteur sur ce point, soit dans le X. tome de sa Bibliotheque Universelle, soit dans sa VII. Lettre Critique, il ne s'agit plus que de répondre à ce qu'il avance dans cette même lettre: *Que Platon n'a rien emprunté des livres saints.* Le sujet n'est pas à la verité aussi important à beaucoup près que celuy que nous venons de traitter: Il n'appartient pas même absolument

au Prétendu Platonisme des SS. Peres que nous avons refuté dans cet ouvrage. Neanmoins comme les Peres de l'Eglise en même temps qu'ils accusent Platon d'avoir corrompu ce qu'il avoit lû ou entendu dire de la doctrine des Hebreux, supposent & soûtiennent unanimement qu'il en a eu quelque connoissance, il est à propos d'examiner ce qui en est, & sur quoy M. le Clerc se fonde pour rejetter leur autorité sur ce sujet, & pour les traitter tous, comme il fait, de témoins indignes de créance.

Conduite déraisonnable de M. le Clerc, qui se prévaut de l'autorité des SS. Peres en même temps qu'il la rejette & qu'il la méprise.

On pourroit d'abord l'accuser sur cela d'avoir beaucoup de mépris pour les SS. Peres : Et qu'y a-t-il de plus capable de le rendre luy-même méprisable aux yeux de toutes les personnes sages & éclairées ? Ne faut-il pas être stupide ou ignorant au dernier point, pour ne pas reconnoître la capacité & la sainteté éminente de ces grands hommes ? N'est-ce pas une espece de folie, de s'opposer au jugement de tous les siecles, qui en ont toûjours fait une si haute estime, & qui ont eu pour leur autorité une si parfaite déférence ? N'ayons pas neanmoins une si mauvaise opinion du jugement de nôtre Auteur. Quand j'examine de près sa conduite, il me semble qu'il fait paroître dans ses discours beaucoup plus de mépris pour les SS. Peres, qu'il n'en a dans le fond du cœur. En effet, s'il les méprisoit, s'il les jugeoit aussi indignes de créance qu'il le dit, il ne chercheroit pas à s'autoriser de leurs témoignages ; il ne les citeroit pas sur les plus legeres apparences, pour rendre ses paradoxes moins incroyables. C'est neanmoins ce qu'il fait icy comme partout ailleurs.

Il se prévaut du témoignage de Lactance, quoique Lactance n'ait rien qui le puisse faire préferer aux autres Peres de l'Eglise.

Lactance dit (8), qu'il s'étonne que Pythagore & Platon ayant penetré jusques dans l'Egypte & la Perse, pour y apprendre la veritable sagesse, ils n'ayent point été en Judée, où elle se trouvoit, & où ils pouvoient aller plus facilement. Nôtre Auteur cite ce passage avec soin; parce qu'il le croit favorable à ses prétensions, & contraire au sentiment unanime des SS. Peres, touchant la connoissance que Platon a euë de la doctrine des Juifs. Mais est-ce que ce témoignage de Lactance est celuy d'un homme qui a vû ce qu'il dit, (car c'est-là la premiere raison (9) pour laquelle M. le Clerc rejette le témoignage de tous les autres Peres) ou qui l'a appris d'Auteurs contemporains aux Philosophes dont il parle; tandis que les autres Peres de l'Eglise beaucoup plus récens que Platon, ne debitent que leurs conjectures? Point du tout; Lactance n'est point icy un témoin d'une autre condition que les Peres de l'Eglise, si ce n'est en ce qu'il est moins ancien & moins considerable que la plûpart d'entre eux. Est-ce qu'il apporte des preuves de ce qu'il avance, & que les autres n'en apportent point, (c'est la seconde raison de M. le Clerc). Il

(8) Lactant. l. IV. Div. Inst. cap. II. Unde equidem solemus mirari quod cum Pythagoras, & postea Plato, amore indagandæ veritatis accensi ad Ægyptios, & Magos, & Persas usque penetrassent, ut earum gentium vitas & sacra cognoscerent; (suspicabantur enim sapientiam in religione versari); & ad Judæos tamen non accesserunt: penes quos tunc solos erat, & quo facilius ire potuissent. Sed aversos esse arbitror divina providentia, ne scire possent veritatem, quia nondum fas erat alienigenis hominibus religionem veri Dei justitiamque cognoscere. Statuerat enim Deus appropinquante ultimo tempore Ducem magnum cœlitus mittere, qui eam perfido ingratoque populo ablatam, exteris gentibus revelaret.

(9) Joan. Clericus Epist. VII. Critica, pag. 228.

est visible qu'il n'en produit aucune. Est-ce enfin parce qu'il témoigne dans ses ouvrages moins d'ardeur à combattre les Payens, & moins de desir de les attirer au Christianisme: Car c'est cette ardeur & ce zele des SS. Peres, qui oblige encore M. le Clerc de rejetter leur témoignage. Mais il ne paroît pas assurément que Lactance leur cede en ce point: tous ses livres en font foy. Sur quoy donc nôtre Auteur juge-t-il Lactance plus croyable sur ce point dont il s'agit, que saint Justin, Clement d'Alexandrie, Origene & Tertullien? Quelle raison a-t-il de produire son témoignage, tandis qu'il rejette celuy de tous ses autres? N'est-il pas clair que puis qu'il admet l'autorité de Lactance, il doit admettre à plus forte raison celle des autres Peres de l'Eglise qui est beaucoup plus considerable; & qu'il ne manqueroit pas de s'en prévaloir en effet, si par malheur pour luy, il ne les trouvoit toûjours opposez à ses erreurs?

M. le Clerc reçoit le témoignage de saint Augustin sur un point, & le rejette sur un autre.

Sa conduite à l'égard de saint Augustin est encore plus extraordinaire. Ce saint Docteur qui ne connoissoit point de plus ancienne version de l'Ecriture que celle des Septante (1), ne croit pas par consequent, que Platon ait pû lire luy-même les livres

(1) August. l. VIII. de Civit. Dei, cap. XI. Quapropter in illa peregrinatione sua Plato nec Hieremiam videre potuit tanto ante defunctum, nec easdem scripturas legere, quæ nondum fuerant in Græcam linguam translatæ, qua ille pollebat: nisi forte quia fuit acerrimi studii, sicut Ægyptias, ita & istas per interpretem didicit, non ut scribendo transcriberet ..... sed ut colloquendo, quid continerent, quantum capere potuisset, addisceret. Hoc ut existimetur, illa suadere videntur indicia ..... & maxime illud quod & me plurimum adducit ut pæne assentiar Platonem illorum librorum expertem non fuisse, &c.

saints;

ſaints, parce qu'il en ignoroit la langue; mais il croit en même temps, qu'il a pû apprendre pluſieurs choſes de ce qu'ils contenoient en ſe les faiſant expliquer, & en s'entretenant avec quelques Juifs. Que fait icy M. le Clerc? il reçoit le témoignage de ſaint Auguſtin pour le premier point; & il le rejette pour le ſecond. Cette conduite eſt-elle équitable? N'eſt-elle pas auſſi injuſte que celle des Payens, qui recevoient le témoignage de l'Evangile ſur les opprobres de la Paſſion du Fils de Dieu; & qui le rejettoient ſur la gloire de ſa Reſurrection & de ſon Aſcenſion au Ciel? Sur quoy les Peres de l'Egliſe leur faiſoient cet argument, auquel ils n'avoient rien à repliquer. (2) Puiſque vous citez l'Evangile, leur diſoient-ils, vous devez croire également ces deux points, puiſqu'il les enſeigne également tous deux. Sinon, vous faites une choſe tres-injuſte & tres-abſurde, lorſque vous le recevez ſur l'un, & que vous le rejettez ſur l'autre. Tous deux étant appuyez ſur la même autorité, ou recevez-les donc tous deux, ou rejettez-les tous deux également. Voilà ce que nous avons droit de dire à M. le Clerc au ſujet de ſaint Auguſtin & de Lactance, dont il n'admet les témoignages qu'autant qu'il luy plaît, & dans ce qu'il croit y trouver de favorable à ſes prétentions.

Lactance, ni ſaint Auguſtin ne favoriſent point l'opinion de M.

Je dis dans ce qu'il croit; car au fond il n'y a rien ni dans l'un ni dans l'autre dont il puiſſe ſe prévaloir avec raiſon. En effet, il s'agit de ſçavoir ſi

(2) Iſidorus Peluſ. l. IV. Epiſt. 31. Εἰ μὲν οὖν πιστεύεις τοῖς Εὐαγγελίοις καὶ τοῦτο κἀκεῖνο λέγουσι πίστευσον· εἰ δὲ μὴ, ἀτοπώτατον ποιεῖς, τὸ μὲν ἐγκρίνων, τὸ δὲ ἐκβάλλων..... θάτερον γὰρ θατέρου ἤρτηται, καὶ διαζευχθῆναι οὐκ ἀνέχεται. *Origene reproche à Celſe la même injuſtice, l. VI. page 327.*

le Clerc, & ne ſont point oppoſez au ſentiment unanime des SS. Peres ſur le ſujet dont il s'agit.

Platon a tiré quelque choſe des livres ſaints, de quelque maniere que cela ſoit arrivé. Tous les Peres l'aſſurent unanimement. Il eſt clair que ſaint Auguſtin eſt dans ce ſentiment, de l'aveu même de M. le Clerc ; & il n'eſt pas moins clair que Lactance ne dit pas le contraire. Car nier que Pythagore & Platon ayent été en Judée, ce n'eſt point nier que Platon n'ait eu quelque connoiſſance de la doctrine des Juifs. C'eſt en Egypte où les Peres de l'Egliſe aſſurent communément que Platon a eu cette connoiſſance ; & Lactance ne dit-il pas conformément à ce ſentiment, que Platon eſt allé en Egypte pour s'inſtruire de la verité ? Ainſi donc tout ce que prétend Lactance dans le paſſage que nôtre Auteur en cite, c'eſt que ſi Platon aprés ſon voyage d'Egypte, étoit allé en Judée pour s'inſtruire de la verité ſur les lieux mêmes, & remonter ainſi juſqu'à ſa ſource ; il en auroit eu une connoiſſance bien plus pure & plus exacte, que celle qu'il en a euë en Egypte, où elle ſe trouvoit confonduë avec beaucoup de fables & d'erreurs (3).

Lactance ſoûtient que plusieurs senti-

En effet Lactance parlant dans ſon ſecond livre (4) de la fáble de Promethée touchant la formation

(3) *On peut voir que c'eſt-là la penſée de Lactance, par ce qu'il ajoûte dans ce paßage même, où il dit qu'il étoit reſervé à Jeſus-Chriſt de faire connoître aux hommes la verité dans toute ſa pureté & ſa perfection.*

(4) Lactant. l. II. cap. XI. Plato humanam formam θεοειδῆ eſſe ait.... De hac hominis fictione Poëtæ quoque, quamvis corrupte, tamen non aliter tradiderunt. Namque hominem de luto a Prometheo factum eſſe dixerunt. Res eos non fefellit, ſed nomen artificis. Nullas enim litteras veritatis attigerant : ſed quæ Prophetarum vaticinio tradita in ſacrario Dei continebantur, ea de fabulis & obſcura opinione collecta & depravata, ut veritas a vulgo ſolet variis ſermonibus diſſipata corrumpi, nullo non addente aliquid ad id quod audierant, carminibus ſuis comprehenderunt..... Factum eſſe diluvium ad perdendam tol-

de l'homme ; & ensuite du Déluge ; dont il dit que tous les Philosophes, les Poëtes & les autres anciens Auteurs payens ont fait mention ; & dont il est certain en particulier que Platon a parlé, de même que de cette Fable ; il ajoûte que tous ces Auteurs ont tiré le fond de ce qu'ils racontent sur ce sujet, des écrits des Prophetes, & qu'ils l'ont corrompu par les fables & les fausses circonstances qu'ils y ont ajoûtées, & que d'autres y avoient déja mêlées avant eux. Il dit la même chose (5) dans son VII. livre, où il parle de la Reminiscence & de la Metempsychose Platonicienne, de ses suites & de ses circonstances, telles que Virgile, qui n'a fait en cela qu'exposer le sentiment de Platon, les décrit dans le VI. livre de son Eneïde ; & Lactance soûtient pareillement que

ments qui se trouvent dans les livres de Platon, viennent originairement des Ecritures saintes.

lendamque ex orbe terræ malitiam, constat inter omnes. Idem enim & Philosophi, Poëtæ, Scriptoresque rerum antiquarum loquuntur, in eoque maxime cum Prophetarum sermone consentiunt...... Sed videlicet hoc quoque sic corruperunt ut illud superius, cum ignorarent in quo tempore cataclysmus sit factus in terra, & quis ob justitiam meruerit genere humano pereunte salvari, & quomodo, & cum quibus servatus sit, quæ omnia propheticæ litteræ docent.

(5) Idem l. VII. cap. XXII. Corruperunt igitur poëtica licentia quod acceperant : vel opinio veritatem per diversa ora sermonesque varios dissipata mutavit. Nam quod peractis apud inferos mille annis, rursus ad vitam restitui cecinerunt, Marone ita dicente :

Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus & incipiant in corpora velle reverti.

Hæc eos ratio fefellit, quod resurgent defuncti, non post mille annos mortis suæ, sed ut restituti rursus in vitam mille annis cum Deo regnent. Deus enim veniet, ut orbe hoc ab omni labe purgato, redivivas justorum animas corporibus innovatis ad sempiternam beatitudinem suscitet. Itaque præter aquam oblivionis vera sunt cætera : quam idcirco finxerunt, ne quis illis opponeret : Cur ergo non meminerunt se aliquando vixisse, aut qui fuerint, aut quæ gesserint, &c.

toutes ces erreurs ne sont que des corruptions des veritez qui se trouvent dans les écrits des Prophetes. Lactance a donc crû comme tous les autres SS. Peres, que l'on trouvoit dans les ouvrages de Platon plusieurs sentimens qui venoient originairement de la doctrine des Hebreux, de quelque maniere que ce Philosophe en ait eu connoissance. Car comme nous l'avons déja remarqué, les Peres de l'Eglise ne décident rien sur la maniere dont Platon a pû être instruit des veritez contenuës dans les divines Ecritures; quoyqu'ils soûtiennent tous unanimement, qu'il en a sçû plusieurs choses, & que l'on en trouve dans ses livres des traces bien marquées; mais neanmoins toûjours confonduës & mêlées avec quantité de fables & d'erreurs.

Le sentiment unanime des Peres de l'Eglise sur les vols de Platon, est confirmé par plusieurs anciens Auteurs Juifs & Payens.

Au reste ce ne sont pas seulement les SS. Peres qui assurent unanimement que Platon a tiré beaucoup de choses des livres saints; il se trouve encore des Auteurs Juifs & payens qui en rendent témoignage. Aristobule illustre & sçavant Juif, dont il est fait mention tres-honorable dans le second livre des Maccabées (6) où il est appellé le Maître du Roy Ptolemée, parle ainsi dans un ouvrage qu'il addressoit au même Roy, surnommé Philometor (7). Il est visi-

(6) II. Machab. cap. I. v. 10. Anno centesimo octogesimo octavo, populus qui est Jerosolymis & in Judæa, Senatusque & Judas, Aristobulo magistro Ptolemæi Regis, qui est de genere christorum Sacerdotum, & his qui in Ægypto sunt Judæis, salutem & sanitatem, &c.

(7) Aristobulus apud Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XII. Φανερὸν ὅτι κατηκολούθησεν ὁ Πλάτων τῇ καθ' ἡμᾶς νομοθεσίᾳ, καὶ φανερός ἐστι περιειργασμένος ἕκαστα τῶν ἐν αὐτῇ. διηρμήνευται γὰρ πρὸ Δημητρίου τοῦ Φαληρέως, δι' ἑτέρων, πρὸ τῆς Ἀλεξάνδρου καὶ Περσῶν ἐπικρατήσεως, τά τε κατὰ τὴν ἐξαγωγὴν τὴν ἐξ Αἰγύπτου τῶν Ἑβραίων, ἡμετέρων δὲ πολιτῶν,

ble que Platon a suivi nos loix, & qu'il les a lûës avec »
soin: aussi long-temps avant Demetrius de Phalére, »
& la victoire d'Alexandre sur les Perses, on avoit tra- »
duit l'histoire de la sortie de nos Peres d'Egypte, & »
des merveilles qui se firent à cette occasion, comme »
aussi la maniere dont ils se rendirent maîtres du païs, »
avec l'exposition de toutes nos loix. De sorte que l'on »
ne peut douter que ce Philosophe dont nous venons »
de parler, & qui étoit homme d'une grande lecture, »
n'en ait tiré plusieurs choses; de même que Pytha- »
gore, qui a aussi transporté dans sa Philosophie plu- »
sieurs de nos sentimens. Joseph assure la même cho- »
se (8) dans son second livre contre Appion; en soûtenant que Platon a imité Moyse en plusieurs de ses loix.

Les Payens tomboiẽt d'accord de la ressemblance qui se trouvoit en plusieurs points entre Platon & Moyse. Il ne s'agissoit plus entre eux & les Chrétiens, que de décider qui des deux avoit pillé l'autre.

Pour ce qui est des Payens, nous avons déja dit, & on peut s'en convaincre par les livres de Celse (9), qu'ils tomboient d'accord de la ressemblance qui se trouvoit sur plusieurs points entre Platon & les anciens Prophetes des Hebreux, & Moyse sur-tout. D'où ils concluoient ridiculement, que ceux-cy avoient pillé celuy-là. Mais les Peres de l'Eglise en leur prouvant clairement comme ils ont fait par un grand nombre d'ouvrages, que Moyse & les Prophetes étoient beaucoup plus anciens que Platon & que

καὶ ἡ τῶν γεγονότων ἁπάντων αὐτοῖς ἐπιφάνεια, καὶ κράτησις τῆς χώρας, καὶ τῆς ὅλης νομοθεσίας ἐπεξήγησις, ὡς εὔδηλον εἶναι τὸν προειρημένον φιλόσοφον εἰληφέναι πολλά. γέγονε γὰρ πολυμαθής, καθὼς καὶ Πυθαγόρας, πολλὰ τῶν παρ' ἡμῖν μετενέγκας εἰς τὴν ἑαυτοῦ δογματοποιΐαν κατεχώρισεν. *Clement d'Alexandrie produit cette même autorité d'Aristobule au l. 1. de ses Stromes, page 342.*

(8) Josephus l. 11. contra Appionem.

(9) *Voyez là-dessus le livre VI. d'Origene contre Celse.*

tous les autres Philosophes Grecs (1) leur faisoient voir en même temps avec la derniere évidence, que c'étoit Platon qui étoit le plagiaire de Moyse & des Prophetes. C'est ce qu'ils reconnurent enfin, comme on le voit par Numenius ce Philosophe Pythagoricien & Platonicien, dont nous avons déja parlé, qui ne fait point difficulté d'assurer, que Platon n'est presque autre chose que Moyse qui parle Grec. Par où selon le témoignage de Clement d'Alexandrie (2), d'Eusebe, de Theodoret, d'Hesychius (3), & de Suidas (4), il a voulu marquer que Platon avoit tiré beaucoup de choses des livres du Legislateur des Hebreux. Au reste le témoignage de Numenius est d'autant plus considerable en cette matiere, qu'il n'avoit gueres moins lû les livres de l'Ecriture sainte que ceux

Numenius a reconnu que Platon avoit été le copiste & le plagiaire de Moyse.

(1) *Theophile d'Antioche, Tatien, Clement d'Alexandrie, saint Cyrille, & sur tout Eusebe, ont fait dans cette vûë des Chronologies, pour prouver aux Payens l'antiquité de Moyse au dessus de tous les Philosophes & de tous les Auteurs payens.*

(2) Clemens Alexandr. l. 1. Strom. pag. 342. Νουμήνιος δὲ ὁ Πυθαγόρειος φιλόσοφος ἄντικρυς γράφει· Τί γάρ ἐστι Πλάτων, ἢ Μωσῆς ἀττικίζων; Adde Euseb. l. IX. Præp. Ev. cap. VI & Theodoretum serm. II. pag. 505. cujus hæc sunt verba: Καὶ φωρῶν τῆς κλοπῆς τὰ φώρια, τῷ Πυθαγορικῷ Νουμηνίῳ πιστεύσει, λέγοντι· Τί γάρ ἐστι Πλάτων, ἢ Μωϋσῆς ἀττικίζων; διὰ γὰρ δὴ τούτων ἀναφανδὸν ἔδειξεν ὁ Νουμήνιος, ὡς ἅπερ ὁ Πλάτων εὐσεβῶς εἴρηκεν, ἐκ τῆς Μωϋσοῦ θεολογίας σεσύληκεν.

(3) Hesychius Milesius, cognom. Illustrius, l. de Vir. Philos. interpr. Hadriano Junio. Numenius, Pythagoricus Philosophus, Apamia oriundus, Platonis ingenium nota perstringit, quod veluti plagio subripuerit e Mosaïcis libris quæ de Deo & mundo prodidit. Eo spectat quod dicit: Quid enim aliud est Plato quam Moses Atticissans?

(4) Suidas verbo Νουμήνιος. Νουμήνιος Ἀπαμεύς, ἀπὸ Συρίας, φιλόσοφος Πυθαγόρειος. οὗτός ἐστιν ὁ τὴν τοῦ Πλάτωνος ἐξελέγξας διάνοιαν, ὡς ἐκ τῶν Μωσαϊκῶν τὰ περὶ Θεοῦ καὶ Κόσμου γενέσεως ἀποσυλήσασαν, καὶ διὰ τοῦτό φησι· Τί γάρ ἐστι Πλάτων, ἢ Μωσῆς ἀττικίζων;

de Platon (5) ; jusques-là que la plûpart de ses ouvrages étoient remplis des sentimens & des traits d'histoire qu'il en avoit tirez ; comme nous l'avons déja remarqué après Origene.

Ch. XXIII. *On réfute les vaines conjectures par lesquelles M. le Clerc tâche d'affoiblir ces témoignages des Juifs & des Payens.*

C'EST AINSI que ce que les SS. Peres ont dit des vols de Platon, est confirmé, non seulement par les plus sçavans Juifs, mais encore par les Payens mêmes les plus attachez à ce Philosophe. Mais qu'oppose M. le Clerc à tous ces témoignages ? les conjectures les plus frivoles, les soupçons les plus temeraires. D'abord il veut faire passer Aristobule & Josephe pour des menteurs, en soûtenant qu'ils n'ont point fait difficulté d'avancer des faussetez, pour faire honneur à leur Nation, & confondre l'orgueil des Grecs. Est-il donc permis de débiter des soupçons si injurieux sans aucune preuve, sans aucun fondement ? Car quel prétexte peut-il avoir, sur-tout, pour traiter ainsi Aristobule, ce Philosophe Juif si considerable par son antiquité, son érudition ; par son employ auprès du Roy Ptolemée, par sa race sacerdotale, & par la distinction honorable que l'Ecriture fait de luy ?

Ce qu'il oppose à Aristobule & à Josephe.

Qu'on lise, dit M. le Clerc (6), *les livres de Josephe contre Appion, & l'on verra que les Juifs, dans le dessein que j'ai dit, ont fait de tout temps tous leurs efforts pour montrer que les Grecs étoient des plagiaires: en quoy ils ont été imitez en suite pour les mêmes raisons par les Chrétiens.* Mais est-ce une consequence, que puisque les anciens Juifs & les Chrétiens ont fait leurs efforts pour

(5) Origenes l. iv. contra Celsum, loco supra relato. Adde Eusebium l. ix. Præp. Evang. cap. vii. & viii.

(6) Epist. vii. Crit. pag. 229.

montrer que les Grecs étoient des plagiaires, ils n'ont avancé là-dessus que des faussetez? Si cela étoit, les Grecs ne s'y seroient-ils pas opposez? N'auroient-ils pas refuté tous ces mensonges? Bien loin de-là neanmoins, ils sont tombez d'accord de cette verité: Ils ont avoüé au moins pour la plûpart, que toutes leurs sciences venoient originairement des Barbares, ainsi que nous l'apprenons de Clement d'Alexandrie (7), de Tatien (8), & d'Eusebe (9), qui produisent là-dessus leurs propres témoignages.

Platon a pillé toutes sortes de Philosophes

Pour ce qui est de Platon en particulier, n'est-ce pas une chose constante qu'il a pris de tous côtez (1)

(7) Clemens Alexandr. Strom. I. & VI.
(8) Tatianus Orat. contra Græcos, &c.
(9) Euseb. l. X. Præp. Evang.
(1) *Platon rapporte luy-même plusieurs choses dans ses Dialogues, qu'il témoigne avoir apprises des Egyptiens & des Phéniciens. Tous ses disciples tombent d'accord qu'il a emprunté beaucoup des Pythagoriciens & d'Heraclite. Son Timée seul, qui n'est qu'une paraphrase un peu étenduë de l'ouvrage du vray Timée, Philosophe Pythagoricien, en est une preuve évidente. Diogene Laërce prouve encore qu'il a profité extrémement d'Epicharmus. Voicy ses paroles :* Μίξιν τε ἐποιήσατο τῶν τε Ἡρακλειτείων λόγων, καὶ Πυθαγορικῶν, καὶ Σωκρατικῶν. τὰ μὲν γὰρ αἰσθητὰ, καθ' Ἡράκλειτον· τὰ δὲ νοητὰ, κατὰ Πυθαγόραν· τὰ δὲ πολιτικὰ, κατὰ Σωκράτην ἐφιλοσόφει. λέγουσι δέ τινες (ὧν ἐστι καὶ Σάτυρος) ὅτι Δίωνι ἐπέστειλεν εἰς Σικελίαν ὠνήσασθαι τρία βιβλία Πυθαγορικὰ παρὰ Φιλολάου μνῶν ἑκατόν. καὶ γὰρ ἐν εὐπορίᾳ, φασὶν, ἦν, παρὰ Διονυσίου λαβὼν ὑπὲρ τὰ ὀγδοήκοντα τάλαντα..... πολλὰ δὲ καὶ παρ' Ἐπιχάρμου τοῦ κωμῳδοποιοῦ προσωφέληται, τὰ πλεῖστα μεταγράψας, καθά φησιν Ἄλκιμος, &c. *Diogene Laërce produit ensuite un long extrait de cet Alcime, qui prouve ce qu'il a avancé, que Platon a beaucoup tiré d'Epicharmus, qui ne peut être, selon la remarque d'un Commentateur, que le Philosophe qui étoit de l'isle de Cos, & non pas le Poëte Comique qui étoit de Sicile. Enfin Eusebe prouve par l'autorité de Porphyre même, que Platon avoit pillé le livre de Protagore*, De Ente. *Les paroles de Porphyre meritent d'être rapportées :* Ὅτι δὲ καὶ αὐτὸς οὗτος ὁ ἱερὸς Πλάτων, οὗ τὴν ἐπώνυμον ἑορτὴν σήμερον πανηγυρίζομεν, πολλοῖς καταχρῆται τῶν πρὸ αὐτοῦ. αἰδοῦμαι γὰρ τὸ τῆς κλοπῆς ὀνόματι

co

& d'Auteurs, pour composer ses ouvrages. Il n'est point croyable qu'il ait negligé de se prévaloir des sentimens & des livres des seuls Juifs.

ce qu'il a pû ramasser des sentimens des Egyptiens, des Pheniciens, des Pythagoriciens, d'Heraclite, d'Epicharmus, de Protagore, & des autres Philosophes qui l'avoient précédé, pour en composer sa Philosophie. Sont-ce les Chrétiens seuls qui ont parlé de son voyage & de sa longue demeure en Egypte, & de l'ardeur qu'il a euë de s'y instruire de tous les sentimens & de toutes les anciennes traditions qui y avoient cours? La plûpart des Auteurs (2) payens n'en rendent-ils pas témoignage? Est-il croyable, comme le remarquent les Peres de l'Eglise (3), qu'un homme si ardent à s'instruire, & à recüeillir tout ce qui pouvoit entrer dans le corps de sa Philosophie, ait negligé les seuls sentimens des Juifs qui étoient si connus en Egypte? Platon luy-même n'avouë-t-il

ἐπὶ τούτου χρῆσθαι, οὐκέτι κατειλήφατε. τί λέγεις; (ἔφη ὁ Καλλιέτης.) οὐ λέγω μόνον, φησὶν, ἀλλὰ καὶ τὴν πίστιν τῷ λόγῳ παρέχω. σπάνια δὲ τὰ τῶν πρὸ τοῦ Πλάτωνος γεγονότων βιβλία· ἐπεὶ ἴσως πλείους ἂν τις ἐφώρασε τοῦ φιλοσόφου κλοπάς. ἐγὼ δ᾽ οὖν τισι κατὰ τύχην ἐμπέπτωκα. Πρωταγόρου γὰρ νῦν περὶ τοῦ ὄντος ἀναγινώσκων λόγον, πρὸς τοὺς ἓν τὸ ὂν εἰσάγοντας, τοιαύταις αὐτὸν εὑρίσκω χρώμενον ἀπαντήσεσιν. ἐσπούδασε γὰρ αὐταῖς λέξεσι τὰ ῥηθέντα μνημονεύειν. καὶ ταῦτ᾽ εἰπὼν, διὰ πλειόνων τίθησι τὰς ἀποδείξεις. Porphyrius l. 1. de Erudito Auditu, apud Eusebium l. x. Præp. Evang. cap. 11.

(2) Cicero l. v. de Finibus. Apulcïus l. de Dogmate Platonis. Diogenes Laërtius in Vita Platonis. Valerius Maximus l. VIII. cap. VII. Quintilianus l. 1. cap. 19. Diodorus Siculus l. 1. Xenophon. ep. ad Æsch. Plutarchus, &c. *Theodoret nous apprend que Plutarque, Porphyre & Numenius assuroient que Platon étant en Egypte avoit consulté non seulement les sçavans du pays, mais encore les Hebreux qui s'y trouvoient, & que c'étoit d'eux qu'il avoit appris ce qu'il dit de Dieu:* Φασὶ δὲ αὐτοὺς (Πλάτωνα, Πυθαγόραν καὶ Σόλωνα) ἐν Αἰγύπτῳ οὐ μόνον παρ᾽ Αἰγυπτίων, ἀλλὰ καὶ παρ᾽ Ἑβραίων τὰ περὶ τοῦ ὄντως διδαχθῆναι Θεοῦ. καὶ ταῦτα διδάσκει μὲν Πλούταρχος ὁ Βοιώτιος, διδάσκει δὲ καὶ Πορφύριος ὁ κατὰ τῆς ἀληθείας λυττήσας, καὶ μέντοι καὶ Νουμήνιος ὁ Πυθαγόρειος, καὶ ἕτεροι πλεῖστοι. Serm. 1. ad Græcos.

(3) Cyrillus l. 1. contra Jul. cui adde Aristobulum supra relatum.

pas souvent qu'il a tiré des Barbares & des Anciens plusieurs de ses opinions ? Nôtre Auteur ne veut pas que les Juifs soient compris entre ces anciens & ces barbares que ce Philosophe cite si souvent ; mais quelle raison a-t-il pour les en exclure absolument ? Il dit que la plûpart des choses que Platon dit avoir tirées de ces Barbares ou de ces Anciens *ne sont que des fables, dans lesquelles à peine trouve-t-on quelques vestiges de verité.* Et qu'ont dit autre chose les Peres de l'Eglise ? N'ont-ils pas toûjours assuré que Platon avoit corrompu par un grand nombre de fables & d'erreurs les veritez qu'il avoit apprises de la doctrine des Hebreux ? Mais revenons à Aristobule.

Ce que dit Aristobule d'une version des livres saints moins complete & plus ancienne que celle des Septante, est veritable.

Ce qui déplaît sur-tout à M. le Clerc dans cet illustre & ancien Auteur, c'est qu'il assure positivement, qu'avant la version des Septante, il y avoit déja quelques parties assez considerables des livres de Moyse traduites en Grec. Je dis quelques parties considerables ; car il est clair qu'Aristobule n'en dit pas davantage ; quoyque M. le Clerc suppose qu'il parle d'une Version complete ou de tout le Pentateuque, ou de tous les livres saints : mais il n'en est rien. En effet Aristobule, aprés avoir dit ce que nous avons déja rapporté de luy, ajoûte incontinent, en parlant toûjours au Roy Ptolemée (4) : Mais pour » ce qui est de la Traduction entiere de nôtre Loy, » elle a été faite par les soins de Demetrius de Phalére

(4) Aristobulus apud Euseb. l. XIII. Præp. Evang. cap. XII. Ἡ δ' ὅλη ἑρμηνεία τῶν διὰ τοῦ νόμου πάντων, ἐπὶ τοῦ προσαγορευθέντος Φιλαδέλφου βασιλέως, τοῦ δὲ προγόνου, προσενεγκάμενον μείζονα φιλοτιμίαν Δημητρίου τοῦ Φαληρέως, πραγματευσαμένου τὰ περὶ τούτων. *Je croy qu'il faut lire*, προσενεγκαμένου.

sous le Roy Philadelphe vôtre ayeul. Il est visible qu'Aristobule oppose icy la traduction entiere de toute la Loy, à ces parties qui en avoient été traduites auparavant, & l'ouvrage d'un grand Roy à celuy de quelques particuliers, qui avant luy s'étoient contentez de traduire & d'exposer ce qui étoit arrivé aux Hebreux depuis leur sortie d'Egypte jusqu'à leur entrée dans la terre promise.

Au reste cet ancien Philosophe Juif n'est point le seul qui ait parlé de ces sortes de Traductions ou d'Expositions particulieres de quelques parties des livres saints, faites avant la Version des Septante. Le même Demetrius (5) qu'il vient de citer, dit la même chose dans sa lettre au Roy Ptolemée Philadelphe, rapportée par Aristée & par Josephe. Il nous manque, « dit-il au Roy, avec quelques autres livres, ceux « qui contiennent la Loy des Juifs, parce qu'ils sont « écrits en Hebreu, & que l'on n'en a donné jusqu'à « present que quelques interpretations, qui ne sont pas « aussi exactes qu'elles devroient être, comme ceux qui « s'y entendent l'assurent. Et cela vient de ce qu'aucun « Roy n'en a pris le soin. Quoy que le terme Grec dont se sert Demetrius, puisse à la rigueur marquer encore autre chose qu'une version ou une interpretation, il est clair neanmoins que c'est cela qu'il prétend signifier, & non pas ce que M. le Clerc luy

Son témoignage est confirmé par celuy de Demetrius Phalereüs.

(5) Demetrius Phalereus in Epist. ad Ptolemæum, Ægypti Regem, apud Josephum, Aristeam, & Eusebium, l. VIII. Præp. Evang. cap. III. Τὰ δὲ τοῦ νόμου τῶν Ἰουδαίων βιβλία σὺν ἑτέροις ὀλίγοις τισὶν ἀπολείπει· τυγχάνει γὰρ Ἑβραϊκοῖς γράμμασι καὶ φωνῇ λεγόμενα, ἀμελέστερον δὲ καὶ οὐχ ὡς ὑπάρχει σεσήμανται, καθὼς ὑπὸ τῶν εἰδότων προσαναφέρεται· προνοίας γὰρ βασιλικῆς οὐ τετύχηκε. Δέον δὲ ἔτι καὶ ταῦθ' ὑπάρχειν παρά σοι διηκριβωμένα, &c.

fait dire en quelque endroit de sa Bibliotheque : *Que les livres des Juifs étoient écrits negligemment.* Cela paroît I. parce qu'il est faux que dans aucun temps les livres de la loy des Juifs ayent été écrits negligemment en Hebreu. Tout le monde sçait au contraire, & on en a un grand nombre de preuves, que l'exactitude des Juifs sur ce point a toûjours été extrême. II. Parce que Démétrius ajoûtant que cela vient de ce qu'aucun Roy ne s'étoit mêlé jusqu'alors d'un pareil ouvrage, on voit qu'il veut par-là exciter Ptolemée, non pas à corriger le texte Hebreu ; ce qu'il n'a jamais entrepris ; mais à procurer une version Greque plus exacte & plus complete que celles qui avoient paru jusqu'alors ; & qui n'étoient à proprement parler que des Essais & des Abregez, entrepris par quelques Particuliers, qui n'avoient eu le dessein ni les moyens de donner une Version entiere de tout le Pentateuque ou de toute la Bible. C'est pourquoy Rufin (6) dans la traduction qu'il a faite des livres de Josephe, & en particulier de cette lettre qui y est rapportée, a pris le passage dont il s'agit, dans le sens que je luy donne ; en disant ; que les Interpretations que l'on avoit euës jusqu'alors des livres saints n'étoient pas exactes. Il est donc certain qu'avant la Version des Septante, il y a eu quelques parties au moins du Pentateuque traduites en Grec,

(6) Rufinus in vers. latina Antiquit. Judaïc. Josephi, l. XII. Ad notitiam vestram perduco Legislarionis Judaïcæ volumina nobis cum aliis deesse. Nam figuris Hebraïcis & voce gentili conscripta, inexplanabilia nobis existunt. Conrigit etiam minus diligenter eam quam habent transferri, dum regalem providentiam minime percepissent. Necessarium tamen est hæc apud te cautius exposita reponi.

Et certainement quand nous n'aurions point sur cela le témoignage d'Aristobule & celuy de Demetrius de Phalére, la raison devroit nous en convaincre. Est-il croyable que les Juifs, qui aprés leur retour de la captivité de Babylone jusqu'à l'Empire d'Alexandre le Grand, eurent beaucoup de commerce avec les Grecs en Egypte, en Phenicie, en Syrie & dans toute l'Asie, où ils se rencontroient souvent avec eux, sur-tout dans les Armées des Rois de Perse qui étoient remplies de Grecs ou de Nations parlant Grec, & où les Juifs étoient obligez aussi de servir, & où on les trouve en effet en corps considerables dés le temps de Xerxès (7) : Est-il, dis-je, croya-

Les Juifs ont dû pour plusieurs raisons, donner en grec quelque abregé ou quelque partie de leur histoire & de leur loy, depuis leur retour de Babylone.

(7) *Le Poëte Chærilus qui vivoit du temps d'Alexandre le Grand, décrivant les differentes nations qui combattoient contre Xerxès dans son expedition contre les Grecs, parle ainsi des Juifs :*

Τῶν δ᾽ ὄπιθεν διέβαινε γένος θαυμαστὸν ἰδέσθαι,
Γλῶσσαν μὲν Φοίνισσαν ἀπὸ στομάτων ἀφιέντες,
Ὤικουν δ᾽ ἐν Σολύμοις ὄρεσι πλατέῃ παρὰ λίμνῃ,
Αὐχμαλέοι κεφαλάς, τροχοκουράδες· αὐτὰρ ὕπερθεν
Ἵππων δαρτὰ πρόσωπ᾽ ἐφόρουν ἐσκληκότα καπνῷ.

Quelques Critiques nouveaux prétendent que ce mot, τροχοκουράδες, *fait voir que le Poëte ne parle point des Juifs, à qui il étoit défendu de se razer la tête en cette maniere ; mais plûtôt de quelque peuple de Pisidie, où l'on trouve des montagnes qui portent aussi le nom de* Solymi. *Mais pour ne rien dire de plusieurs raisons que je pourrois produire, pour détruire leur soupçon, je ne croy pas qu'ils prétendent mieux connoître les coûtumes & les usages des Juifs que Josephe même, ni sçavoir mieux que luy, qui étoient ceux que Chœrilus décrit icy, puisqu'il avoit sans doute entre les mains le poëme d'où ces vers sont tirez. Or Josephe, Eusebe, & plusieurs autres aprés luy, n'ont point douté que ce Poëte n'ait voulu parler de quelques escadrons ou de quelques bataillons Juifs qui étoient dans l'armée de Xerxès. Voyez Josephe* l. 1. contra Apionem, *& Eusebe* l. IX. Præp. Evang. cap. IX. *Comme les Juifs avoient servi dans les armées des Rois de Perse, à qui ils étoient soûmis depuis leur retour de la captivité de Babylone, ils servirent de la même maniere dans celles d'Alexandre aprés la défaite de Darius. C'est ce que nous apprenons encore des mêmes Auteurs, qui*

ble que les Juifs n'ayent jamais travaillé à faire connoître le veritable Dieu à tant de Nations parmy leſquels ils ſe trouvoient, en leur donnant dans une langue qu'elles entendoient preſque toutes, quelque abregé ou quelque interpretation de leur Loy? Eſt-il croyable qu'ils ne ſe ſoient pas ſervis de la même voye, ſoit pour inſtruire ceux de ces nations qui embraſſoient le Judaïſme, & qu'ils recevoient parmy eux (8) en qualité de Proſelytes; ſoit pour détruire toutes les fables ridicules, que ces mêmes Peuples (9) & ſur tout les Grecs debitoient touchant leur ſortie d'Egypte, leurs loix & leurs ſentimens en matiere de Religion? Je ne croi pas même que l'on puiſſe raiſonnablement douter que pluſieurs de ces anciens Auteurs Grecs citez par Joſephe & par Euſebe (1), comme Hecatée d'Abdere, Abydenus, & quelques autres qui ont vécu avant Ptolemée Philadelphe, n'ayent tiré ce qu'ils ont écrit des Juifs, de quelques-unes de ces verſions ou de ces interpretations Greques plus anciennes, mais auſſi plus imparfaites que celle des Septante.

Foibleſſe des objections de M. le Clerc

M. le Clerc oppoſe (2) qu'*il ne reſte aucune trace de ces verſions, & qu'il n'en eſt fait aucune mention dans*

citent ſur ce ſujet Hecatée, & qui rapportent après luy la belle action d'un Cavalier Juif, appellé Moſomam ou Moſollam, qui fit ſi bien connoître aux Payens avec qui il faiſoit voyage, la ſuperſtitieuſe vanité de leurs augures.

(8) De Proſelytis multa in vet. Teſtam. & novo.

(9) *Voyez ſur toutes ces fables & ces calomnies Joſephe dans ſes deux livres contre Apion.*

(1) Joſephus l. 1. contra Apionem Grammaticum. Euſebius l. x. Præp. Evang. cap. IV. XII. XIV. XV. & ſeqq.

(2) Ep. VII. Crit. pag. 231.

l'Histoire de celle des Septante, ce qui luy fait croire, comme il ajoûte, *que tout ce qu'Aristobule dit là-dessus, n'est qu'une fable inventée par cet Auteur Juif, pour rendre plus croyable ce qu'il dit, que Pythagore & Platon ont eu quelque connoissance des dogmes des Hebreux.* Ailleurs (3) il traite Aristobule d'Auteur supposé; icy il se contente de le faire passer pour un diseur de fables; mais il ne réüssira pas mieux auprès de toutes les personnes raisonnables, dans l'une que dans l'autre de ses prétentions; puisqu'elles sont toutes deux injustes, & absolument destituées de preuves. Ce qui l'oblige icy d'avoir pour suspecte la bonne foy de cet ancien Philosophe Juif si recommandable par tant d'endroits, & qu'il faut extrémement distinguer de tous les autres Juifs qui ont vécu aprés la naissance du Sauveur du monde, c'est, dit-il, qu'*il n'est fait aucune mention de la version dont il parle dans l'histoire de celle des Septante.* D'où est donc tiré ce passage & cette lettre de Démétrius que nous venons de citer; & où nous avons montré qu'il est fait mention des versions peu exactes qui avoient été faites de la loy de Moyse avant Ptolemée Philadelphe? Ne se trouve-t-elle pas dans l'histoire de la version des Septante écrite par Aristée (4), rapportée en partie par Josephe, & citée par saint Epiphane, Eusebe, saint Jerôme, & par plusieurs autres Peres de l'Eglise? N'est-ce pas dans cette même histoire qu'on lit de plus que Theopompe & Theodecte, Auteurs Grecs, l'un Orateur, & l'autre Poëte,

contre le témoignage d'Aristobule.

(3) *Bibliotheque Universelle, tome XVI. page* 441.

(4) Aristæus sive Aristeas, l. de Septuag. Interpr. Versione, tomo XIII. Bibliothecæ Græco-lat. Patrum edit. Paris. Josephus l. XII. Antiquit. Judaïc. cap. II. Euseb. l. VIII. Præp. Evang. cap. V.

avoient voulu inserer dans leurs ouvrages quelques endroits tirez des livres saints? Et cela ne montre-t-il pas encore clairement, qu'il y en avoit quelques parties au moins, traduites en grec avant Ptolemée Philadelphe?

Réfutation de ce qu'il oppose au témoignage de Numenius.

Pour ce qui regarde Numenius, qui pour marquer que Platon avoit emprunté beaucoup de choses des livres de Moyse, a dit: " Qu'est-ce autre chose que Platon, sinon Moyse parlant Grec? " M. le Clerc pour affoiblir ce témoignage avoit dit d'abord dans sa Bibliotheque (5): que ce Philosophe *n'avoit parlé ainsi qu'après les Chrêtiens*. Comme si pour avoir parlé après les Chrêtiens, il en étoit moins croyable, ou qu'il eût voulu adopter ce que les Chrêtiens soûtenoient partout des vols de Platon, s'il n'en avoit été convaincu luy-même. Ne manque-t-il donc à Numenius pour être crû de M. le Clerc, sinon qu'il eût parlé avant les Chrêtiens? Qu'il croye donc Aristobule qui a dit la même chose si long-temps avant eux. Nôtre Auteur abandonnant cette réponse, en apporte dans sa lettre une autre qui luy a paru sans doute meilleure. Il dit donc que *Numenius a seulement voulu marquer par ces paroles, que Moyse & Platon s'accordoient entre eux sur plusieurs points; mais qu'on ne peut conclure de-là que Platon ait lû Moyse, ou qu'il en ait tiré quoy que ce soit*. Il doit paroître sans doute surprenant que Platon s'accorde avec Moyse sur plusieurs points, comme M. le Clerc le reconnoît, sans que ce Philosophe neanmoins ait emprunté quoy que ce soit de la doctrine de ce Legislateur des Juifs. Pourquoy ne trouve-t-on pas le même

(5) *Bibliotheque Universelle, tome XVI. page 445.*

accord

accord ou la même ressemblance dans aucun autre Philosophe payen ; & sur-tout dans Aristote, qui assurément n'avoit pas moins d'esprit & de pénétration que son Maître ? Je demande de plus à M. le Clerc, s'il prétend mieux entendre le sens des paroles de Numenius, que Clement d'Alexandrie, Eusebe, Theodoret, Hesychius & Suidas, dont les deux premiers au moins avoient en main les livres, d'où elles étoient tirées ; & qui sçavoient par-là sûrement dans quel sens & à quel dessein ce Philosophe Pithagoricien les avoit dites. Or il est certain que ces Auteurs les ont rapportées pour prouver que Platon avoit tiré plusieurs choses des livres ou de la doctrine de Moyse ; c'est donc dans ce sens que Numenius les a dites, & non pas seulement dans celuy que M. le Clerc luy attribuë sans raison, & même, à ce qu'il me paroît, avec peu de sincerité.

M. le Clerc paroit peu sincere dans la maniere dont il explique le passage de Numenius.

En effet dans sa lettre suivante (6), où il prétend prouver que Philon a été tres-attaché à Platon ; & qu'il en a emprunté plusieurs manieres de parler & plusieurs dogmes ; même des plus faux & des plus contraires à la doctrine de Moyse ; il ne manque pas de se prévaloir de ce Proverbe grec rapporté par saint Jerome (7) : *Que Platon imite Philon ; ou que Philon imite Platon.* Or ce Proverbe est tourné en grec de la même maniere que les paroles de Numenius, à cela près que celles-cy, sont encore plus expressives, & marquent une con-

(6) Epist. VIII. Critica, pag. 258.

(7) Hieronym. l. de Script. Eccles. De hoc (Philone) vulgo apud Græcos dicitur, ἢ Πλάτων φιλωνίζει, ἢ Φίλων πλατωνίζει, id est, aut Plato Philonem sequitur, aut Platonem Philo : tanta est similitudo sensuum & eloquii.

formité plus grande entre Platon & Moyse, qu'entre Philon & Platon. M. le Clerc prétend néanmoins que ce proverbe ne signifie pas seulement qu'il y a une simple ressemblance, ou quelque conformité en general, entre Philon & Platon ; mais encore que le premier a emprunté du second plusieurs manieres de parler & plusieur dogmes, tandis qu'il soûtient d'un autre côté que les paroles de Numenius, quoy que beaucoup plus expresses, ne marquent rien de pareil dans Platon par rapport à Moyse. Cette conduite est-elle droite : est-elle sincere ? Ne fait-elle pas voir clairement que M. le Clerc n'écoute dans les explications qu'il donne aux passages qu'il cite, que sa passion, & les differens interêts des causes qu'il veut soûtenir, & qu'il se met fort peu en peine de tout le reste ?

CH. XXIV. *Si l'on trouve dans Platon même des marques de ses vols. Ce que M. le Clerc avance sur ce sujet.*

NÔTRE AUTEUR après avoir attaqué en vain l'autorité des témoins Chrétiens, Juifs & Payens, qui assurent unanimement que Platon a eu connoissance de la doctrine des Hebreux, & qu'il en a tiré plusieurs choses, dont on voit des traces dans ses livres : s'efforce ensuite de montrer (8), que l'on ne trouve rien dans Platon même, soit pour le fonds des choses, soit pour la maniere dont elles sont exprimées, qui paroisse venir de cette source, ou qui ressente le langage de l'Ecriture. Il nous renvoye là-dessus à la Parenese de saint Justin, au premier livre des Stromes de Clement d'Alexandrie, & au douziéme livre de la Préparation d'Eusebe, où ces anciens Auteurs Chré-

(8) Epist. VII. Crit. pag. 233. 251. & aliis. Et tomo XV. Biblioth. Univ. pag. 445.

tiensse sont appliquez sur-tout à exposer les vols de Platon ; & il veut bien que *si après avoir examiné ces ouvrages, nous n'avoüons que Platon a pû apprendre d'ailleurs, ou trouver de luy-même ce que ces anciens Peres soûtiennent qu'il a tiré de l'Ecriture, nous méprisions sa lettre comme indigne d'être lûë.*

Il passe de-là à examiner ce que ce Philosophe a dit des trois Principes ; & il montre que l'*on ne trouve qu'une legere ressemblance entre ces trois Principes, & la Trinité des Chrétiens ; & que cette legere ressemblance n'a point dû obliger les Peres de l'Eglise d'assurer que ce fût la même chose ; d'autant plus que dans l'ancien Testament on ne voit aucune trace de ces trois substances divines, telles,* dit-il, *que Platon se l'imaginoit, & que les Peres les ont soûtenuës* (9). Il ajoûte qu'*il est encore moins probable que ce que Platon a dit de la création de l'homme & du premier âge du monde, soit dans son Banquet, soit dans son Politique, doive être rapporté à la doctrine des Hebreux, à cause de plusieurs circonstances absurdes qui y sont mêlées avec quelque ombre de vérité.* Et qu'enfin on ne peut pas croire que Platon, ni Pythagore ayent tiré quoy que ce soit des Juifs ;

(9) Joan. Clericus Epist. VII. Crit. pag. 237. & 238. Non puto usquam in Vetere Testamento indicium esse ullum plurium numero substantiarum divinarum, quales somniabat Plato, & quales Patres credidêre. Certe cum omnia loca quæ huc trahi possent, expendo, nullum invenio, ex quo tres substantiæ divinæ colligi queant. *Voilà, comme l'on voit, les Peres de l'Eglise accusez nettement d'avoir crû après Platon, trois substances divines ou trois Dieux. Une accusation aussi insensée que celle-là, ne fait aucun tort aux SS. Peres ; mais elle fait connoître parfaitement M. le Clerc, & ce qu'il pense du Mystere de la Trinité. Après cela, & après tout ce que nous avons dit dans cet ouvrage, de la mauvaise foy & des desseins pernicieux de cet Auteur, si on en doute encore, & qu'on ne s'apperçoive pas du poison qu'il répand dans tous ses livres, on ne pourra s'en prendre qu'à soy-même.*

puisque Timée disciple de Pythagore dans son Traité de l'Univers, ne cite aucun Auteur; & que Platon qui l'a copié, ne corrige aucune de ses idées sur les sentimens de Moyse; & que si ces Philosophes avoient tiré des Juifs ce qu'ils disent de Dieu & de la création du monde, ils en auroient bien mieux parlé, & qu'avec le fonds des choses ils en auroient encore rapporté la maniere & toutes les circonstances.

Tout ce que M. le Clerc avance là-dessus, n'est appuyé que sur de fausses suppositions.

Voilà toutes les raisons qui obligent M. le Clerc de soûtenir contre les SS. Peres, que l'on ne trouve rien dans Platon qui marque que ce Philosophe ait eu quelque connoissance de la doctrine des Hebreux. Mais qui ne voit après tout ce que nous avons dit, l'illusion de tous ces raisonnemens; & qu'ils ne sont tous appuyez que sur ce qu'il plaît à nôtre Auteur de supposer, que les SS. Peres ont cru que Platon avoit bien compris & bien rapporté ce qu'il avoit lû ou entendu dire de la doctrine de Moyse; qu'il avoit été assez sincere & assez équitable pour citer les Auteurs, des sentimens desquels il avoit profité; qu'il n'avoit point alteré & corrompu leur doctrine en se l'appropriant, par les fables & les erreurs qu'il y avoit ajoûtées: & qu'enfin pour ce qui est des trois Principes que ces Sectateurs avoient imaginez, les Peres de l'Eglise ont été persuadez que c'étoit toute la même chose que ce que l'Ecriture enseigne du Mystere de la Trinité. Fausses suppositions, calomnies manifestes que nous avons détruites, de maniere que nous n'apprehendons pas que M. le Clerc puisse jamais les rétablir, quelque effort & quelque artifice qu'il y employe. Rejettons toutes ces fausses suppositions, & entrons dans les veritables sentimens des SS. Peres, tels

que nous les avons exposez jusqu'à present; il ne s'y trouvera plus rien dont M. le Clerc luy-même ne soit obligé de tomber d'accord.

M. le Clerc ne combat point le sentiment des SS. Peres; au contraire il est obligé d'en reconnoitre la verite.

Il reconnoît qu'il y a quelque legere ressemblance entre ce que Platon & les Platoniciens nouveaux ont dit de leurs trois Principes, & ce que l'Ecriture enseigne du Mystere de la Trinité. Il a raison; n'y a-t-il pas quelque ressemblance entre un singe & un homme; entre une copie contrefaite, & toute remplie d'erreurs grossieres, & l'original d'où elle a été tirée; entre la fable & la verité? Et n'est-ce point là ce que les Peres ont dit des trois Principes des Platoniciens, par rapport au Mystere de la Trinité? Il avouë qu'il y a quelques traits de verité entre plusieurs fables & plusieurs erreurs, dans ce que Platon a dit de la formation de l'homme, & du premier âge du monde. Les Peres ont dit la même chose, & s'ils ont trouvé ces vestiges & ces traits de verité dans plusieurs autres points de la Philosophie de Platon, ils ont reconnu en même temps qu'ils se trouvoient pareillement confondus avec un grand nombre de fables & d'erreurs. Il dit enfin que Timée & Platon reconnoissent comme Moyse un Dieu Créateur de l'Univers, mais que la maniere dont ils expliquent cette création n'a rien de semblable à celle de Moyse. Et où a-t-il trouvé que les Peres de l'Eglise ayent approuvé les erreurs que Timée & Platon debitent sur ce sujet? N'avons-nous pas vû au contraire qu'ils les ont refutées avec beaucoup de force?

Seule difference qui se trouve entre

Toute la difference donc qui se trouve entre les Peres de l'Eglise, lorsqu'on ne leur attribuë point des

M. le Clerc, & les SS. Peres qu'il prétend réfuter.

sentimens qu'ils n'ont jamais eus, & M. le Clerc qui les calomnie, c'est qu'il ne veut point reconnoître que Platon ait tiré des livres ou de la doctrine des Hebreux ces sentimens plus raisonnables, & ces traces de verité que l'on découvre dans les ouvrages de ce Philosophe; au lieu que les Peres de l'Eglise l'assurent tous unanimement. Il aime mieux soûtenir que Platon a trouvé tout cela de luy-même & par la force de son raisonnement, ou qu'il l'a tiré de la doctrine des Philosophes qui l'avoient precedé, de celle des Egyptiens, des Chaldéens & des autres anciennes Nations de l'Orient: car toutes ces Nations quelles qu'elles soient, sont bonnes pour M. le Clerc. Il reconnoîtra tant que l'on voudra, que Platon a pillé les Egyptiens & les Chaldéens, les Medes & les Assyriens, pourvû que l'on ne dise pas qu'il a tiré quoy que ce soit de la doctrine des Hebreux.

Réfutation de ces fausses idées de M. le Clerc.

Mais pour luy répondre en peu de mots: J'avouë que Platon a trouvé plusieurs choses de luy-même, aussi-bien que les autres Philosophes, car après tout, comme dit Clement d'Alexandrie (1), ils avoient du sens & de la raison. Il est vray encore que par la vûë des créatures, il a pû s'élever à la connoissance du Créateur. Les Peres de l'Eglise l'ont reconnu après saint Paul, dont, comme nous l'avons vû, ils luy appliquent continuellement ces paroles, qui prouvent, & cette connoissance qu'il a euë, & l'abus prodigieux qu'il en a fait. Ce n'est pas aussi précisément cette connoissance qu'ils assurent que Platon a tirée des livres ou de la doctrine de Moyse; mais c'est la maniere dont

Preuves que Platon a eu quelque connoissance de la doctrine des Hebreux.

(1) Clemens Alexandr. l. 1. Strom. loco supra relato.

il a parlé de Dieu, beaucoup mieux qu'aucun autre Philosophe payen n'a fait devant ou aprés luy. C'est particulierement pour l'avoir defini (2) presque dans les mêmes termes dont Dieu se définit luy-même dans les saintes Ecritures, lorsqu'il dit : Je suis celuy qui est : C'est pour avoir dit, conformément à la doctrine des Hebreux, qui enseigne que Dieu a tout fait par son Verbe : Que le Verbe très-divin a arrangé & rendu visible tout cet Univers (3). C'est pour avoir donné le nom de Pere & de Seigneur au Pere de l'Auteur de l'Univers, & avoir reconnu par-là que Dieu avoit un Fils ; personne avant Platon, comme dit Eusebe (4), ne s'étant jamais trouvé parmy les Grecs, qui ait pensé ou parlé de la sorte. C'est pour avoir admis des Substances (5) intelligentes & spiri-

(2) Plato in Timæo. Τί τὸ ὂν μὲν ἀεὶ, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον ; καὶ τί τὸ γιγνόμενον μὲν ἀεὶ, ὂν δὲ οὐδέποτε ; τὸ μὲν δὴ νοήσει μετὰ λόγου περιληπτὸν, ἀεὶ καὶ κατὰ τὸ αὐτὸ ὂν, &c. De quo, aliisque similibus Platonis locis, vide Justinum Parænesi ad Græcos, pag. 21. Theodoretum serm. 11. ad Græcos, page 491. Eusebium l. xi. Præp. Evang. cap. ix. Augustinum l. viii. de Civit. Dei, cap. xi. &c.

(3) Plato in Epinomide, loco supra relato. De quo aliisque vide Theodoretum serm. 11. ad Græcos, pag. 498. & 499. Eusebium l. xi. Præp. Evang. cap. xvi.

(4) Plato in Epist. ad Hermiam, Erastum & Coriscum, de quo Eusebius ibid. Ἆρά σοι δοκεῖ ταῦτα λέγων ὁ Πλάτων, τοῖς Ἑβραίων ἐπηκολουθηκέναι δόγμασιν ; ἢ πόθεν ἄλλοθεν ἐπῆλθεν αὐτῷ τοῦ πάντων τῶν ὄντων Αἰτίου κρείττονα ἄλλον Θεὸν, τὸν δὴ καὶ πατέρα τοῦ πανηγεμόνος προσειπεῖν ; πόθεν δ' αὐτῷ τὸ τοῦ Κυρίου ἐπὶ τοῦ Πατρὸς τοῦ Δημιουργοῦ τάξαι ὄνομα, μηδενός πω περὶ αὐτοῦ Ἑλλήνων ἀκοαῖς, ἀλλὰ μηδὲ εἰς νοῦν ταῦτα καταβεβλημένου ; Adde Clementem Alexandr. l. v. Strom. pag. 598.

(5) Plato l. x. de Legibus. De quo idem Euseb. ibid. cap. xxvi. Ἔτι πρὸς τούτοις ὁ Πλάτων τοῖς Ἑβραίων ἐπακολουθήσας λόγοις, οὐ μόνον ἀσωμάτους καὶ ἀγαθὰς δυνάμεις, ἀλλὰ καὶ ἐναντίας φησὶν εἶναι ; ὧδέ πῃ γράφων ἐν τῷ δεκάτῳ τῶν νόμων..... Ἐπειδὴ γὰρ συνεχωρήσαμεν ἡμῖν αὐτοῖς, εἶναι μὲν τὸν οὐρανὸν πολλῶν μεστὸν ἀγαθῶν, εἶναι δὲ καὶ τῶν

tuelles, & en avoir distingué, comme l'Ecriture, de bonnes & de mauvaises; entre lesquelles il dit qu'il y a un combat immortel, qui demande de nôtre part une attention continuelle. C'est parce qu'il a parlé de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame (6) beaucoup mieux qu'aucun autre Philosophe payen n'a fait devant ou après luy; & sur tout pour avoir enseigné, conformément à l'Ecriture, qu'elle avoit en elle l'image & la ressemblance de Dieu même. C'est pour avoir dit que le Créateur étant très-bon, tous ses ouvrages le sont aussi; & qu'après les avoir achevez, il les approuva (7), de la même maniere que l'Ecriture dit, que Dieu ayant vû tous les ouvrages qu'il avoit faits, il les trouva très-bons. C'est enfin pour avoir dit que Dieu, après avoir fait le Soleil, la Lune, & les Planetes (8), les mit dans

ἐναντίων, πλειόνων δὲ τῶν μή. μάχη δέ φαμεν ἀθάνατός ἐσθ' ἡ τοιαύτη καὶ φυλακῆς θαυμαστῆς δεομένη. ξύμμαχοι δὲ ἡμῖν θεοί τε καὶ δαίμονες, ἡμεῖς δ' αὖ κτήματα θεῶν καὶ δαιμόνων. Πόθεν καὶ ταῦτα τῷ Πλάτωνι, ἐγὼ μὲν οὐκ ἂν ἔχοιμι φράζειν· &c.

(6) Plato in Phædone & in Alcibiade I. de quibus locis vide eundem Eusebium ibid. cap. XXVII. & XXVIII. sub cujus finem aït: Ὥρα..... δεῖξαι τὸν ἄνδρα (Πλάτωνα) Ἑβραίοις κατὰ πάντα φίλον. ἐκτὸς εἰ μή πη παρατραπεὶς ἀνθρωπινώτερον ἢ κατὰ τὸν ἀληθῆ φάναι τι προσήχθη λόγον. αὐτίκα τῶν εἰρημένων ὅσα μὲν ἐπιτυχῶς λέλεκται τῷ ἀνδρί, συντρέχοι ἂν τοῖς Μωσεῖ δεδογμένοις· ὅσα δὲ μὴ ἀρέσκοντα Μωσεῖ καὶ τοῖς Προφήταις ὑπέλαβεν, οὐκ ἂν ἔχοι συνεστῶτα τὸν λόγον.

(7) Plato in Timæo, ad quem locum Eusebius ibid. cap. XXXI. Τῆς Ἑβραίων γραφῆς ἐφ' ἑκάστῳ δημιουργημάτων ἐπιφωνούσης· Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς ὅτι καλόν· καὶ ἐπὶ τῇ πάντων συγκεφαλαιώσει φασκούσης, Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς τὰ πάντα, καὶ ἰδοὺ καλὰ λίαν. Ἄκουε τοῦ Πλάτωνος λέγοντος, Εἰ μὲν δὴ καλός ἐστιν, ὅδε ὁ κόσμος, ὅ τε Δημιουργὸς ἀγαθὸς, δῆλον ὡς πρὸς τὸ ἀΐδιον ἔβλεπε. καὶ πάλιν· Ὁ μὲν γὰρ κάλλιστος τῶν γεγονότων, ὁ δ' ἄριστος τῶν αἰτίων.

(8) Idem Plato ibid. Σώματα δὲ αὐτῶν (ἡλίου καὶ σελήνης) ποιήσας ὁ Θεὸς, ἔθηκεν εἰς τὰς περιφοράς. Quibus, aliisque Platonis vocibus subjungit Eusebius cap. XXX. ejusdem libri XI. Ἐπιτήρει δὲ εἰ μὴ τὸ, Ἐξ

leurs

leurs spheres propres, pour être la mesure des temps; comme l'Ecriture dit, qu'il les a mis dans le firmament pour la même fin. Voilà, pour ne point parler d'un grand nombre d'autres endroits de Platon, où l'on trouve de semblables vestiges des veritez contenuës dans les divines Ecritures, sur quoy les Peres de l'Eglise ont crû que ce Philosophe a eu quelque connoissance de la doctrine des Hebreux.

On ne peut attribuer ni au raisonnement de Platon, ni à la penetration de son esprit, cette conformité qui se trouve entre quelques-uns de ses sentimens & de ses termes, & ceux de l'Ecriture.

Si M. le Clerc ne veut pas en tomber d'accord, s'il prétend être plus éclairé & mieux instruit là-dessus que tous les SS. Peres, que les plus anciens & les plus sçavans Juifs, & que les Payens même, qui ont reconnu cette conformité dont nous parlons: Qu'il nous explique donc comment il s'est pû faire que Platon ait rencontré si heureusement, & parlé en tant d'endroits d'une maniere si conforme, non seulement aux sentimens, mais encore aux termes de l'Ecriture. Il attribuë cela à son raisonnement; comme si le raisonnement pouvoit aller jusques-là. Mais quand cela seroit, les autres Philosophes payens qui ont précedé Platon, & ceux qui l'ont suivi, comme entre autres Aristote son disciple, ne luy cedoient pas sans doute en esprit, en genie & en force de raisonnement. D'où vient donc qu'on ne trouve point dans leurs ouvrages ces mêmes traces des veritez divines que l'on trouve dans les siens, & ces mêmes

ὧν λόγου καὶ διανοίας Θεοῦ εἰρημένον Πλάτωνι, ὅμοιον ἂν εἴη τῷ παρ' Ἑβραίοις φάσκοντι, Τῷ λόγῳ Κυρίου οἱ οὐρανοὶ ἐστερεώθησαν, καὶ τῷ πνεύματι τοῦ στόματος αὐτοῦ πᾶσα ἡ δύναμις αὐτῶν. ἀλλὰ καὶ Μωσέως εἰπόντος, Καὶ ἔθετο αὐτοὺς ἐν τῷ στερεώματι, ὁμοίως κέχρηται καὶ ὁ Πλάτων φωνῇ τῇ, Ἔθηκεν, εἰπών, σώματα δὲ αὐτῶν ποιήσας ὁ Θεὸς ἔθηκεν εἰς τὰς περιφοράς.

rapports avec les sentimens & les paroles de l'Ecriture? D'où vient que tous les autres Philosophes ne s'attachant dans leur Physique qu'aux causes secondes, ne parlant que de la forme & de la matiere, Platon seul entre tous (9) s'éleve jusqu'à Dieu, qui est la cause premiere, & le considere par tout comme le principe, le milieu, & la fin de toutes choses? Methode qu'il suit non seulement dans sa Physique, mais encore dans sa Morale & dans sa Politique, où il parle continuellement de Dieu, & rapporte tout à luy. Où a-t-il pris cette methode? d'où a-t-il tiré tant de veritez inconnuës à tous les autres Philosophes? Si M. le Clerc répond que Platon a tiré cette methode & ces veritez de Pythagore & des Pythagoriciens, je l'avouëray en partie, mais il restera toûjours à examiner, d'où Pythagore avoit tiré toutes ces connoissances; & M. le Clerc n'ignore pas que ce Philosophe est dans le même cas que Platon, & que les Peres de l'Eglise l'ont accusé d'avoir puisé dans la même source, & de l'avoir corrompuë de la même maniere.

Miserable faux-fuyant de M. le Clerc.

S'il ose dire, comme il le dit en effet, que ces deux Philosophes n'ont point tiré ces connoissances de la doctrine des Hebreux, mais de celle des Egyptiens, ou des Chaldéens, nous luy répondrons qu'il produise donc les ouvrages de quelque Philosophe d'entre ces Egyptiens ou ces Chaldéens, qui soit plus ancien que Moyse; & que par un parallele exact

(9) *Voyez Proclus au commencement de ses Commentaires sur le Timée, & sur tout saint Augustin l. VIII. de la Cité de Dieu, chap. V. VI. VII. VIII. & IX.*

des sentimens de ce Philosophe Chaldéen avec ceux de Platon, formé sur le modele de celuy d'Eusebe, il nous fasse voir entre ces deux Auteurs les mêmes rapports que les SS. Peres ont trouvez entre Moyse & Platon, & qu'alors nous pourrons l'écouter: mais que tandis qu'il se contentera de recourir en general aux Chaldéens ou aux Egyptiens, sans rien prouver, ou qu'il ne nous débitera là-dessus que des conjectures aussi foibles que celles de Marsham sur les Egyptiens, ou que celles qu'il fait en quelque endroit de sa Bibliotheque (1) sur les oracles prétendus de Zoroastre, nous serons en droit de nous en mocquer, & de les rejetter avec mépris.

Derniere objection de cet Auteur, fondée, comme toutes les autres, sur une fausse supposition.

M. le Clerc ajoûte enfin (2), que si Platon ou les Pythagoriciens avoient eu connoissance de la doctrine des Juifs; *avec le fond des choses qu'ils en ont prises, ils en auroient aussi rapporté les circonstances; qu'ils auroient parlé de Dieu, de la création du monde & de celle de l'homme beaucoup mieux qu'ils n'ont fait; & qu'enfin on ne trouveroit pas dans ce qu'ils en disent, tant de fables & d'absurditez mêlées ensemble.* Cela suppose toûjours, comme l'on voit, que Platon & Pythagore avoient bien compris ce qu'ils avoient lû ou entendu dire de la doctrine des Hebreux; qu'ils étoient fort persuadez que c'étoit la pure verité, & qu'ils devoient se donner bien de garde de l'alterer en quoy que ce fût. Cela suppose qu'ils n'étoient point remplis d'un grand nombre d'erreurs & de faux préjugez, & qu'ils étoient beaucoup plus disposez à se declarer disciples & hum-

(1) *Bibliotheque Univ. tome VII. page 23. tome XVI. page 445.*
(2) Epist. VII. Crit. Biblioth. Univ. tom. XVI. pag. 442. 444.

bles ſectateurs de la Philoſophie des Hebreux, qu'à ſe faire eux-mêmes chefs de ſecte, & inventeurs d'un nouveau ſyſtême de Philoſophie & de Religion. Toutes ſuppoſitions fauſſes & directement oppoſées à ce que les Peres de l'Egliſe ont dit des diſpoſitions de ces Philoſophes, à ce que les Payens même nous en ont fait connoître, & à ce que l'évidence du fait nous en apprend.

Réfutation de cette même objection par l'exemple d'un grand nombre d'Auteurs très-anciens, qui ont eu, comme Platon, quelque connoiſſance des livres ſaints, & qui n'en ont pas fait un meilleur uſage que luy.

Mais quand le raiſonnement de M. le Clerc ne ſuppoſeroit pas faux, il ne laiſſeroit pas d'être très-mauvais. Il prétend que ſi Platon avoit eu connoiſſance de la doctrine des Juifs, il en auroit bien mieux parlé, & qu'avec le fond des dogmes il en auroit encore rapporté les circonſtances. Et quoy? Hecatée d'Abdere, Abydenus, Demetrius, Eupolemus, Theodote, & tous ces autres anciens Auteurs citez par Joſephe & par Euſebe (3), & long-temps avant Joſephe & Euſebe, long-temps même avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, par Alexandre Polyhiſtor, fameux Hiſtorien payen, n'ont-ils pas eu connoiſſance des livres & de l'hiſtoire des Juifs? n'en ont-ils pas inſeré dans leurs ouvrages des morceaux très-conſiderables? Combien peu exactement neanmoins en ont-ils parlé? combien de fables & d'erreurs n'y ont-ils pas mêlées? N'avons-nous pas encore Tacite (4), & Troge Pompée ou ſon Abbreviateur Juſtin (5), qui quoique plus récens que ces autres Auteurs, dont nous venons de parler; quoy qu'ils ayent eu plus de

(3) Joſephus l. I. & II. contra Apionem. Euſebius l. IX. Præp. Evang. per totum.
(4) Cornel. Tacitus Hiſtor. l. V.
(5) Juſtin. Hiſtor. l. XXXVI. cap. II.

moyens de s'instruire exactement de ce qui regarde l'histoire des Juifs ; ont fait neanmoins presque autant de fautes, & débité presque autant de fables, qu'ils en ont voulu rapporter de circonstances. Faut-il donc s'étonner que Platon, quand même il auroit été fort disposé à rapporter fidelement ce qu'il avoit lû, ou ce qu'il avoit appris des dogmes des anciens Juifs, les ait mêlez & confondus avec quantité de fables & d'erreurs? La raison de M. le Clerc ne vaut donc rien ; car si on pouvoit en conclure que Platon n'a point eu connoissance de la doctrine des Hebreux, & qu'il n'en a rien inseré dans ses ouvrages, elle prouveroit également que tous ces anciens Auteurs n'ont point eu connoissance de leur histoire, & qu'ils n'en ont rien inseré dans leurs livres : ce qui est évidemment faux.

Conclusion de tout l'ouvrage.

C'est par cette courte justification de ce que les SS. Peres ont dit de la connoissance que Platon a euë de la doctrine des anciens Hebreux, que j'ay crû devoir finir la réfutation de tous les prétextes dont on s'est servi, pour établir le paradoxe mal concerté de leur prétendu Platonisme. Je crois que pour peu que l'on examine ces prétextes & ces mauvaises raisons que j'ay réfutées, l'on reconnoîtra sans peine la verité de ce que j'ay avancé d'abord, que quoy qu'il n'y ait guéres d'opinions qui se soient répanduës davantage en assez peu de temps, que ce prétendu Platonisme des SS. Peres, il n'y en a guéres aussi qui ayent été moins prouvées, ni qui soient appuyées sur des fondemens plus foibles & plus ruïneux. On admirera la temerité des ennemis de la Religion Chré-

tienne, d'avoir osé établir sur cette chimere, comme sur un principe indubitable, leurs déclamations les plus emportées contre le Mystere adorable de la Trinité. On s'étonnera sur tout de la mauvaise foy avec laquelle l'un de ces pernicieux Ecrivains a osé citer les SS. Peres, & de l'abus étrange qu'il a fait de leurs paroles, pour les calomnier indignement. Enfin j'espere que plus on examinera quelle a été la conduite des Peres de l'Eglise à l'égard de la Philosophie Platonicienne, & les sentimens qu'ils en ont eus, & que nous avons exposez dans cet ouvrage ; plus on sera convaincu qu'ils ont été infiniment éloignez de mêler les idées de cette Philosophie profane avec la sainteté des dogmes de nôtre Religion. Disons donc avec » eux (6) : Quel rapport y a-t-il entre Athenes & Je- » rusalem, entre l'Academie & l'Eglise, entre les He- » retiques, & encore plus entre les Payens ; & les Chré- » tiens ? Nous avons été élevez dans le Portique de Sa- » lomon, qui nous a appris comme l'Apôtre, à cher- » cher Dieu dans la simplicité de nôtre cœur. Que ceux » qui ont voulu introduire un Christianisme Stoïcien, » Platonicien, ou Dialecticien, voyent ce qu'ils ont à » faire ou à répondre.

(6) Tertull. l. de Præscript. adv. Hæreticos, cap. VII. Quid ergo Athenis & Hierosolymis ? Quid Academiæ & Ecclesiæ ? .... Viderint qui Stoïcum, & Platonicum, & Dialecticum Christianismum protulerunt.

Fin du quatrième Livre.

TABLE
DES MATIERES PRINCIPALES.

A

Clement

E

G

R

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Défenſe des SS. Peres accuſez de Platoniſme* ; & j'ay crû que l'impreſſion en ſeroit très-utile & très-agreable au Public. Fait à Paris, ce 20. Mars 1710.

RAGUET.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné, Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de Champagne, ſuivant le pouvoir que j'ay reçû de nôtre R. Pere General, permets au Pere BALTUS de faire imprimer un Livre intitulé : *Défenſe des SS. Peres accuſez de Platoniſme* ; qui a été vû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie. En foy de quoy j'ay ſigné la Preſente. Fait à Rheims, ce 6. Janvier 1710.

JEAN DEZ.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Le Sieur *** Nous ayant fait remontrer qu'il deſireroit donner au Public un Ouvrage intitulé, *Défenſe des SS. Peres accuſez de Platoniſme* ; s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires : Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de dix années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à utes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d' rodnire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance, & à s Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre faire vendre & debiter, ni contrefaire ledit livre en tout, ni en partie, ſan a permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous depens, dommages & interêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux

Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer à la vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-deuxiéme jour de Juin, l'an de grace mil sept cens dix, & de nôtre Regne le soixante-huitiéme. Signé, Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

Registré sur le Registre, N°. 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 68. N°. 68. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Août 1703. A Paris ce 25. Septembre 1710.

Signé, DELAUNAY, Syndic.

Et ledit Sieur *** a cedé son droit de Privilege aux Sieurs Le Conte & Montalant, Libraires à Paris, pour en joüir suivant l'accord fait entre eux.

Fautes à corriger.

Dans le Texte.

PAge 114. ligne 11. *lisez* ces trois premiers. P. 162. l. 11. *l.* les deux derniers Livres. P. 176. 7. *l.* Allatius. P. 188. 9. *l.* qui accoûtumez. P. 197. 11. *l.* En effet. P. 205. 30. *l.* ses. P. 219. 18. *l.* Sont-ce ceux. P. 254. 14. *l.* la plus specieuse. P. 282. 23. *l.* Sosiparre. P. 358. 23. *l.* de bon. P. 383. 10. *l.* Reminiscence. P. 452. 3. *l.* ces. P. 453. 11. *l.* par un esprit. P. 462. 2. *effacez* qui. P. 500. 26. *l.* en ont. P. 524. 17. l. *nombre*. P. 549. 12. *l.* on trouve. P. 571. 9. *l.* il ne croyoit done pas. P. 604. 9 *l.* ajoûte. P. 607. 13. *l.* d'avoir crû. P. 624. 17. *l.* Philadelphe. P. 626. 17. *l.* qu'il ait. P. 630. 10. *l.* Philosophe : 23. *l* ses.

Dans les Notes.

Page 2. ligne 2. *lisez* Parte II. P. 29. 10. *l.* successore. P. 34. 5. *l.* φωνάζειν. P. 35. 9. *l.* illis. P. 52. 11 *l.* διαπεπορεύκασι. P. 64. 21. l. *Phédon*. P. 68. 4. l. réfute. P. 76. 13. l. *Calvisius Taurus*. P. 90. 4. *l.* φιλοσοφήσεις. P. 94. 9. *l.* non videtur. P. 147. 11. *l.* condemnavit. P. 247. 16. *l.* interpretationisque. P. 265. 7. *l.* ἔνωσιν. P. 276. 13. *l.* πυρὸς. P. 331. 2. *l* edisserunt. P. 344 7. *l.* carne. P. 361. 12. *l.* ἀκόντων. lig. derniere, effacez *tous* P. 365. 6. *l.* λόγον. P. 392. 15. *l.* ὁδεύουσι. P. 393. 2. *l.* διαλεγομένους. P. 402. 5. *l.* καταλαβόντας. P. 407. 4 *l* ἔσω ἐν τῷ ἑ. P. 454. 1. *l.* εἰδῶν. P. 497. ligne derniere, *l.* capite. P 514 3. l. *Platoniciens*. P. 549. 16. *l.* συνέλκειν. P. 584. 14. *l.* ἐν κινδύνοις. P. 623. 2. l. *sous Xerxès*.